

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v.20

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE
RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME VINGTIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v20

GRANDE VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Grat et saint Ansute, martyrs. — Saint Martinien, saint Saturnien, sainte Maxime, vierge, et leurs compagnons, martyrs. — Saint Gal, abbé. — Saint Eliphe ou Aloph, martyr. — Saint Mainbœuf, évêque d'Angers. — Saint Mommolin, évêque de Tournai et de Noyon. — Saint Bercaire, abbé de Hautvilliers. — Saint Vial, solitaire. — Saint Ambrois, évêque de Cahors. — Saint Lul, évêque de Mayence. — Saint Gordaine, ermite. — Saint Galdry. — Saint Anastase le Vénitien. — Saint Bertrand, évêque de Comminges. — Le Bienheureux Gérard, abbé et martyr. — Le Bienheureux Bernard de Massa, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Thomassin de Campo-Basso, Frère-Mineur. — La Bienheureuse Philippine de Châlons, Clarisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GRAT ET SAINT ANSUTE,

MARTYRS.

La courte notice que nous donnons ici sur les saints Grat et Ansute est tirée de plusieurs documents soit manuscrits, soit imprimés qui traitent de notre histoire locale. L'avocat Cabrol est celui qui fournit le plus de détails sur ces Saints.

C'est au commencement du IVe siècle qu'on peut placer avec le plus de probabilités le martyre des saints Grat et Ansute, dont il nous reste peu de détails. Saint Grat était natif de Rome, d'une illustre race. Poussé par une inspiration de la grâce, il aban-

844420 Google

donna tous ses biens, quitta ses parents et s'exila même de sa patrie, afin de mieux servir son divin Maître.

Il résolut de prêcher l'Évangile dans les Gaules, et après un long et laborieux pèlerinage, il vint au pays des Ruthènes pour y finir ses jours. Il se retira dans un lieu inculte et désert et s'y fixa avec son compagnon Ansute. Ils n'avaient d'autre abri qu'une chétive hutte, vivaient de fruits sauvages, et consacraient à la prière tout le temps qu'ils ne donnaient point au travail. Tous deux se livraient aux exercices de la plus rude pénitence : ils portaient sur leur chair innocente une lourde chaîne de fer qu'ils ne quittaient ni jour ni nuit, et macéraient leur corps de toutes manières, afin de mieux dompter cet ennemi de leur salut et de donner un plus libre essor à la vie de la grâce dans leurs âmes.

La singularité de leur vie et le parfum de leurs vertus au milieu d'un pays peuplé de nombreux idolâtres trahirent bientôt ces pieux solitaires : on venait de toutes parts les visiter, et les deux Saints en profitaient pour raffermir les fidèles et convertir les païens. Dieu se plut à confirmer la sainteté de leur vie et la vérité de leur doctrine par de nombreux miracles. Les malades accouraient en foule auprès d'eux et obtenaient leur guérison, par la seule invocation du saint Nom de Jésus ; les possédés étaient délivrés du démon, et le règne de Jésus-Christ s'étendit de plus en plus autour d'eux.

L'enfer ne pouvait manquer de se déchaîner contre ces deux ennemis de son empire. Les païens, irrités du spectacle de vertus qu'ils avaient sous les yeux et qui étaient une condamnation de leurs vices, furieux des progrès de la foi parmi eux se rassemblèrent armés de haches et de bâtons, se précipitèrent sur les deux solitaires sans défense, les chargèrent de chaînes et, après les avoir battus cruellement, les mirent à mort.

Ces deux Saints cueillirent la palme du martyre en un lieu qui s'appelle depuis Saint-Grat, près de Villefranche : ce lieu avait été celui de leur retraite solitaire. On fixe leur mort glorieuse l'an 316, sous l'empereur Maximin.

On voit encore près de Saint-Grat une fontaine située au m

Digitized by Google

lieu d'un pays aride : la tradition populaire attribue l'origine de cette fontaine au Saint qui a donné son nom à la localité. Saint Grat, en construisant une église, aurait fait jaillir miraculeusement, pour les besoins des habitants, une source qu'on n'a jamais vu tarir et qui alimente tout le pays voisin. On vénère encore dans l'église de Saint-Grat la plus grande partie des reliques des saints Grat et Ansute. On montre même un casque qu'on croit avoir appartenu à saint Grat, ainsi que sa lourde chaîne de fer. Ce Saint est invoqué spécialement et avec succès pour la guérison de la folie. Il est honoré, avec son compagnon, dans le diocèse de Rodez, le 16 octobre. (L. SERVIÈRE.)

SAINT MARTINIEN, SAINT SATURNIEN, SAINTE MAXIME, VIERGE, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

Après la mort du saint Évêque de Carthage appelé *Deogratias*, Genséric, roi des Vandales, continua de persécuter les catholiques de ses États. Un des officiers de ce prince avait pour esclaves Martinien, Saturnien, avec deux de ses frères, et une fille nommée Maxime. Martinien, armurier de son métier, était très-utile à son maître, et Maxime le servait à son gré dans sa maison. Pour s'attacher davantage deux personnes dont il était si content, il résolut de les marier. Mais Maxime avait fait vœu de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Néanmoins elle n'osa pas déclarer à son maître ses sentiments, et le mariage se fit. Dès qu'elle fut seule avec Martinien, elle lui dit : Mon frère, je me suis consacrée à Jésus-Christ ; je l'ai pris pour époux, et je ne puis en avoir d'autre. Ayez part à la grâce que j'ai reçue, et consacrez-vous aussi à son service. — Dieu parlant en même temps au cœur de Martinien, il suivit sans hésiter l'avis de cette sainte fille, et, non content d'assurer son propre salut en suivant une voie que Dieu lui montrait, il voulut procurer le même avantage à ses trois frères, qui se promirent avec lui de renoncer au monde pour ne servir que Dieu.

Digitized by Google

Dans ce dessein, ils sortirent la nuit de la maison de leur maître. Martinien, avec ses frères, se retira dans un cloître de Tabraca, et Maxime dans un monastère de filles qui en était proche. L'officier vandale, leur maître, les fit chercher aussitôt de tous côtés et promit des récompenses à ceux qui les découvriraient. On les trouva. Dès qu'on les lui eut ramenés, il les fit mettre en prison, chargés de chaînes, pour obliger Martinien et Maxime à violer leurs vœux et à se faire baptiser une seconde fois. Le roi Genséric, qui entendit parler de ces choses, commanda qu'on maltraitât les prisonniers jusqu'à ce qu'ils fussent soumis à la volonté de leur maître. On les frappa avec de gros bâtons, garnis de pointes qui se rompaient facilement, et qui en assommant par leur pesanteur, laissaient dans la chair des aiguillons. Mais le lendemain les Martyrs se trouvèrent guéris.

Maxime fut mise dans une prison séparée, où on la lia sur une poutre. Un jour que plusieurs serviteurs de Dieu la visitaient, cette poutre se rompit à leurs yeux comme un bois pourri. Le Vandale ferma les yeux à cette autre merveille. Dieu appesantit sa main sur lui et sur sa maison : il mourut, lui, ses enfants et ses bestiaux, d'une mort si prompte, qu'il n'était guère possible de la regarder comme un évènement naturel. Sa veuve, effrayée, ne songea qu'à se défaire des cinq esclaves ; elle en fit présent à Sersaon, parent du roi Genséric, qui en témoigna beaucoup de joie. Mais il vit aussi sa maison dans le trouble, par les différents accidents qui affligeaient ses enfants et ses domestiques. Étourdi de ce qu'il éprouvait, il crut que le démon était entré chez lui avec les esclaves chrétiens. Il en parla au roi, qui, pour le délivrer de ses frayeurs, relégua les prisonniers dans le pays des Maures, à l'exception de Maxime, à qui il donna la liberté d'aller où elle voudrait. Elle se retira dans un monastère de filles dont elle devint supérieure, et où elle finit saintement ses jours.

Les Maures, chez qui les quatre frères furent exilés, étaient la plupart païens ou sans religion et vivant de brigandage. Les serviteurs de Dieu se crurent envoyés dans ce pays pour y faire connaître Jésus-Christ. Leurs exemples et leurs instructions en

Digitized by Google

convertirent plusieurs, et ils demandèrent au Pape des prêtres pour leur administrer les sacrements. Le prince du pays, tributaire de Genséric, ne songeant qu'à établir l'arianisme, fut si irrité des progrès de la religion catholique, qu'il résolut de les arrêter par la mort des quatre frères, à qui il les attribuait. Il ordonna qu'on les attachât à la queue de quatre chevaux indomptés, afin que leurs corps fussent mis en pièces. Leur martyre arriva vers l'an de Jésus-Christ 560.

SAINT GAL,

ABBÉ.

Saint Gal naquit en Irlande, de parents nobles et vertueux, qui l'offrirent à Dieu dès sa première jeunesse dans le monastère de Bencor, au pays d'Ultonie, pour y être élevé dans la piété et les lettres, sous la discipline de saint Colomban, dont la vertu donnait alors beaucoup d'éclat à ce lieu. Il avait les inclinations si heureuses, qu'avec les grâces dont il plut à Dieu de les soutenir il fit des progrès tout extraordinaires dans la vertu et les sciences, surtout dans l'intelligence de l'Écriture sainte, dont il expliquait admirablement les lieux les plus difficiles et les plus obscurs. Ils y joignait l'agrément des belles-lettres, et particulièrement de la poésie, dont il tâchait de sanctifier l'usage en la faisant servir à la piété. Quoiqu'il parût avoir été confié aux soins de Colomban, ce Saint n'avait sur lui d'autre supériorité que celle que lui donnait l'autorité particulière de ses exemples et de ses instructions. Son abbé, saint Congal, fondateur du monastère où il vivait, voulut le faire élever aux Ordres sacrés, de l'avis de toute sa communauté ; mais s'il exécuta ce dessein, ce ne fut que pour lui conférer les Ordres inférieurs. Car on est persuadé que saint Gal ne reçut la prêtrise qu'après qu'il fut passé en France avec saint Colomban, et par le commandement exprès de ce Saint, lorsqu'il fut devenu son abbé. Il n'y eut que sa modestie qui lia pour lors les mains à l'abbé saint Congal, et ce ne fut qu'après beaucoup de temps et d'efforts que saint Colomban put vaincre une répugnance qui n'était que l'effet de

Digitized by Google

son humilité. Il fut du nombre des douze religieux de Bencor que ce Saint choisit, par la permission de saint Congal, pour l'accompagner dans le dessein qu'il avait d'aller hors de son pays chercher à se perfectionner dans la vie pénitente. Ils passèrent de l'Irlande en Angleterre, et de là en France, du temps des rois Gontran et de ses neveux Clotaire II et Childebert II. Ils s'arrêtèrent quelques temps dans les Etats du dernier, qui régnait en Austrasie ; puis, étant entrés dans les montagnes des Vosges, ils y bâtirent le monastère d'Anegray, sur les confins des diocèses de Toul et de Besançon. Le pays y était stérile et dépourvu des commodités nécessaires à la vie. Cela ne pouvait être que favorable au dessein de Colomban et de ses disciples, qui y souffrirent beaucoup pendant près de deux ans qu'ils y demeurèrent. Mais ayant été conviés par des personnes de piété de passer sur les terres de Bourgogne, qui obéissaient au roi Gontran, saint Colomban, à la faveur de ce prince, bâtit de l'autre côté des montagnes des Vosges un nouveau monastère sur les ruines d'une vieille maison appelée Luxeuil, au diocèse de Besançon. Saint Gal y embrassa des premiers la règle que son maître y prescrivit à ses disciples, et y devint un modèle de régularité pour la communauté, qui multiplia beaucoup en peu de temps, par l'affluence de ceux qui venaient de France et de Bourgogne servir Dieu sous la conduite de saint Colomban.

Notre Saint, attaché à ses devoirs, passa plusieurs années dans le silence et la retraite de ce saint lieu, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de procurer d'autres épreuves à sa vertu dans les traverses et les persécutions qui furent suscitées à saint Colomban. Pendant que Thierry, roi de Bourgogne, fils de Childebert II excité par sa grand'mère Brunehaut, exerçait la patience de saint Colomban par divers exils, saint Gal, accompagné de saint Eustase, autre religieux de Luxeuil, qui en fut depuis abbé, ne trouvant point de sûreté dans sa communauté contre les insultes de cette princesse, se réfugia auprès de Théodebert, roi d'Austrasie, frère de Thierry. Saint Colomban s'y rendit peu de temps après au retour de la cour du roi Clotaire, où les vexations de Thierry et de Brunehaut l'avaient obligé de passer

Digitized by Google

Théodebert les reçut comme des Anges du Seigneur, témoignant être fort satisfait d'entendre leurs instructions, et fort joyeux d'avoir auprès de lui de tels serviteurs de Dieu. Saint Colomban lui demanda ensuite permission d'aller en Italie trouver Agilulphe, roi des Lombards. Mais Théodebert, ne pouvant souffrir qu'il sortît de ses Etats, le pria d'y choisir tel lieu qu'il jugerait à propos pour servir Dieu en paix et instruire les peuples sous sa protection. Le Saint accepta cette faveur, et remonta le long du Rhin avec saint Gal, saint Eustase et quelques autres de ses disciples qui l'étaient venu joindre à Metz. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où le Rhin reçoit la rivière d'Aar, entre les diocèses de Bâle et de Constance, ils entrèrent dans le pays que nous appelons maintenant la Suisse, et s'avancèrent par la rivière du Limat jusqu'au bout du lac de Zurich, et passèrent au territoire de Zug, où ils croyaient avoir trouvé une solitude propre à leur établissement, lorsqu'ils s'en virent chassés par les habitants. Ces peuples étaient entièrement barbares et idolâtres ; nos Saints, touchés de compassion pour leur aveuglement et leurs désordres, s'employèrent à les instruire de la religion chrétienne, mais ils ne les trouvèrent point disposés à les écouter. Saint Gal, ne pouvant retenir son zèle, mit le feu aux temples de leurs faux dieux, et jeta dans le lac qui en était proche les oblations et les autres choses destinées aux sacrifices. Cette action irrita tellement les barbares, que, pour s'en venger, ils résolurent de le tuer et de fouetter saint Colomban, puis de le chasser de leur pays avec tous les siens. Nos Saints, ayant su cette résolution, jugèrent à propos de se retirer. Ils s'arrêtèrent au bourg d'Arbon, sur le lac de Constance, où ils furent charitablement reçus par Willimar, qui était unprêtre de grande vertu.

Colomban ayant demandé à cet hôte s'il ne savait point quelque lieu écarté où il pût se retirer avec ses compagnons, il lui apprit qu'à l'extrémité du lac, vers le levant, il y avait une solitude fort propre à son dessein, parce qu'il y trouverait de vieux bâtiments abandonnés où il pourrait se loger, et que la campagne y était assez abondante en fruits. Suivant cet avis,

Digitized by Google

saint Colomban monta sur une barque avec saint Gal et un diacre, et arriva au pays qui lui avait été indiqué. C'était un lieu proche de la ville de Bregentz, assez désert, mais dans une solitude fort agréable. Ils y trouvèrent une chapelle dédiée à sainte Aurélie, mais on n'y disait plus la messe, et elle était profanée par un culte impie et idolâtre. Car il y avait trois statues d'airain attachées à la muraille, que les habitants adoraient comme les anciens dieux du pays, à qui ils se tenaient redevables de leur fortune et de leur conservation. Saint Colomban ne pouvant souffrir cette abomination ordonna à saint Gal de leur annoncer l'Évangile, parce qu'il savait assez bien parler leur langue. Le jour de la grande fête du lieu étant venu, il s'y rendit une multitude de monde de tout âge et de tout sexe, dont le concours fut encore augmenté par le désir de voir ces étrangers. Saint Gal y signala son zèle : il prêcha fortement contre la superstition païenne, exhorta le peuple à reconnaître et à adorer le vrai Dieu. Puis, joignant les effets aux paroles, il brisa les statues, et en jeta les morceaux dans le lac. Plusieurs profitèrent de ses instructions et se convertirent ; les autres, demeurant dans leur aveuglement, en furent fort irrités. Ce qui n'empêcha point saint Colomban de purifier la chapelle avec de l'eau bénite. Il la dédia pendant que saint Gal et son autre compagnon chantaient des psaumes ; il en consacra l'autel avec de l'huile sainte, y mit des reliques de sainte Aurélie, et l'on commença ensuite d'y dire la messe. Les autres disciples de saint Colomban, qui étaient restés à Arbon, vinrent ensuite le joindre à Bregentz. Ils bâtirent des cellules autour de la chapelle, et outre les exercices de piété, les uns s'occupèrent à cultiver un jardin, et les autres à la pêche. L'exercice de saint Gal était de faire des filets pour les pêcheurs ou de pêcher souvent lui-même. Par ce moyen il fournissait du poisson à ceux de la communauté et aux hôtes qu'ils recevaient dans leur petit monastère.

Cependant les infidèles du pays, fâchés que les serviteurs de Dieu eussent brisé leurs idoles, allèrent se plaindre au duc Gunzon, qui était ou le maître ou le gouverneur du lieu, que

Digitized by Google

étrangers étaient venus troubler la liberté publique, et que l'on ne pouvait plus chasser aux environs de Bregentz pour l'amour d'eux. D'autres enlevèrent quelques vaches du monastère, et tuèrent même deux des disciples de Colomban. Gunzon qui n'était pas sans doute idolâtre, mais qui préférait la politique à la religion, lui ordonna de sortir du pays ; et Colomban, au lieu de s'aller justifier, comme il lui était aisé de le faire, aima mieux obéir, parce que d'ailleurs il craignait la colère de Thierry, roi de Bourgogne, qui, par la défaite et la mort du roi Théodebert, son frère, était devenu roi d'Austrasie, d'où dépendait le lieu où il s'était établi. Il prit le parti de passer en Italie avec ses disciples, mais saint Gal, se trouvant indisposé lorsqu'on était sur le point de partir, s'excusa de ne pouvoir le suivre. Le saint abbé crut que c'était moins l'infirmité que l'attache que Gal avait pour ce pays qui lui faisait souhaiter de n'en pas sortir. Il s'imagina que ce disciple, après avoir tant travaillé en ce lieu, était bien aise d'y demeurer et qu'il se lassait de souffrir en sa compagnie. Il lui permit néanmoins de rester, mais il lui défendit de dire la messe tant qu'il saurait qu'il serait en vie. Saint Gal obéit, et sa maladie, qui n'était que trop réelle, étant augmentée après le départ de saint Colomban, l'obligea de retourner à Arbon chez le prêtre Willimar, qui le reçut avec beaucoup de charité. Il lui donna pour gardes et pour infirmiers deux clercs de son église, Magnoald et Théodore, et prit un extrême soin de lui dans tout le temps de sa maladie, qui fut longue. Lorsqu'il fut guéri, l'amour de la solitude le portant à chercher une autre retraite que celle de Bregentz, lui fit demander quelque lieu écarté à Hiltibold, diacre de Willimar, qui avait une connaissance très-particulière de tout le pays. Celui-ci indiqua un désert où les eaux étaient excellentes, comme il le souhaitait, et où se trouvaient aussi d'autres commodités propres à le garantir d'inquiétude pour sa subsistance. Ils y allèrent ensemble, et par la confiance qu'ils avaient en la protection divine, ils mirent en fuite des serpents et d'autres bêtes à qui le lieu servait de retraite. Saint Gal y ayant planté une petite Croix, et designé le plan d'une église qu'il voulait y faire bâtir

Digitized by Google

en l'honneur de la très-sainte Vierge, de saint Maurice et de saint Dizier, voulut consacrer le séjour qu'il devait faire dans cette solitude par un jeûne de trois jours de suite, qu'il passa sans rien prendre.

Quelque éloigné qu'il fût du commerce des hommes, il ne put longtemps demeurer inconnu en ce lieu. Sa réputation lui attira des disciples, et porta fort loin la bonne odeur de sa vertu. Le duc Gunzon en eut lui-même une si haute opinion, sur le récit qu'on lui en fit, qu'il changea entièrement de disposition à son égard. On dit même qu'ayant une fille sujette au mal des énergumènes, qu'on croyait possédée, il manda au prêtre Willimar de lui envoyer saint Gal pour la guérir. Deux évêques y avaient inutilement employé tous les exorcismes, et l'on rejetait la confusion qu'ils avaient eue de leur mauvais succès sur leur défaut de sainteté et sur quelques dérèglements particuliers dont ils étaient soupçonnés. Willimar mena donc saint Gal au duc, qui eut, dit-on, tant de reconnaissance de la guérison de sa fille que, non content de donner au Saint tous les présents qu'elle avait reçus de l'époux à qui elle était accordée, il voulut encore le faire Évêque de Constance, dont le siége se trouvait actuellement vacant par la mort de Gaudence. Saint Gal accepta les présents pour les pauvres d'Arbon, mais il refusa l'évêché. Le duc, ne croyant pas devoir s'en rapporter à lui, assembla les Prélats pour procéder à une élection. Saint Gal y fut encore nommé d'une voix commune, mais il y résista fortement, alléguant qu'il ne pouvait y consentir sans la permission de son abbé Colomban, qui n'aurait garde d'y acquiescer, parce qu'il ne lui permettait pas même de dire la messe. On ne fut nullement satisfait de ces raisons; mais parce qu'on ne voyait pas d'apparence à le forcer, on se contenta qu'il voulût au moins donner, au lieu de lui, un sujet digne de remplir le siége épiscopal. Saint Gal proposa le diacre Jean, l'un de ses disciples, à qui il avait expliqué les saintes Écritures et les vérités de la religion avec un soin tout particulier. On le reçut aussitôt sur sa parole sans autre examen, et le Saint fit, au jour de son ordination, un sermon que nous avons encore.

Digitized by Google

Après avoir demeuré quelques jours avec le nouvel Évêque pour l'assister de ses conseils et de ses prières, il retourna dans sa solitude, où il bâtit l'église dont il avait fait le projet, et l'environna de douze cellules pour ses disciples. Ce fut là l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Gal, qui subsiste encore aujourd'hui dans le pays des Suisses, accompagnée d'une ville de même nom, au diocèse de Constance. Elle a embrassé depuis la règle de saint Benoît, et outre divers priviléges, son abbé tient son rang parmi les princes de l'empire. Notre Saint commença pour lors à établir une discipline réglée dans sa communauté, sans s'écarter de l'institut de saint Colomban, qu'il regardait toujours comme son maître et son abbé. Un jour que ses frères s'étaient remis sur leurs lits après matines, saint Gal appela son diacre Magnoald, et lui dit de préparer l'autel, parce qu'il voulait dire la messe. Le diacre, étonné d'une résolution si subite, crut que le Saint ne songeait pas que cela lui était défendu, et que depuis plus de deux ans il n'avait approché de l'autel. Saint Gal comprit sa pensée, et pour le tirer de peine il lui dit qu'il devait offrir le Sacrifice pour le repos de son père Colomban, parce qu'il avait appris dans une vision de la nuit qu'il était passé des misères de cette vie à la félicité du ciel. Après la messe il envoya Magnoald au monastère de Bobbio, aux extrémités du Milanais, pour vérifier sa vision. L'historien de sa vie assure qu'elle se trouva vraie, et ajoute que Magnoald rapporta au Saint des lettres des religieux de Bobbio, avec la crosse ou le bâton de saint Colomban, qui avait ordonné qu'on le lui envoyât pour marque qu'il était absous de sa suspension, et qu'il avait levé la défense qu'il lui avait faite de dire la messe. Dix ans après, les religieux de Luxeuil, ayant perdu leur abbé, saint Eustase, envoyèrent prier saint Gal de vouloir prendre sa place, et lui députèrent six de leurs confrères, tous Irlandais de naissance, croyant que ce choix de personnes toutes de son pays lui serait plus agréable. Le Saint, qui avait refusé l'épiscopat, ne crut pas devoir se charger de l'abbaye de Luxeuil, qui était déjà devenue considérable par les grandes affaires et les honneurs qui y étaient attachés. Les députés le pressant trop vivement de con-

Digitized by Google

sentir à son élection, il leur déclara qu'il aimait mieux servir les autres que de leur commander, et il en appela à leur propre témoignage sur cela. Il les renvoya en paix, après les avoir retenus quelques jours, pendant lesquels il les nourrit de sa pêche; car il n'avait point fait difficulté d'en continuer le métier depuis l'établissement de sa communauté, non plus que les Apôtres après la résurrection du Sauveur : ce qui n'empêchait pas que l'on y vécût fort pauvrement en toute saison et que la farine n'y manquât souvent autant que les autres provisions.

Il conserva toujours une liaison fort étroite avec le prêtre Willimar, curé d'Arbon, son ancien hôte. Étant l'un et l'autre fort avancés en âge, ils se voyaient plus rarement. Willimar s'en plaignit, et, se croyant proche de sa fin, il obligea saint Gal par d'instantes prières à venir encore une fois à Arbon, afin qu'il eût la consolation de l'embrasser avant que de mourir. Il avait pris l'occasion de la fête de sa paroisse pour l'y convier. Le Saint y alla, et prêcha même devant une multitude de peuple qui était venue à la solennité. Trois jours après il tomba malade chez Willimar, et mourut le quatrième jour d'après, qui était le seizième d'octobre, entre les bras de cet hôte. L'année de cette mort est fort contestée, et l'on ne peut nier qu'il n'y ait de la confusion dans les calculs de ceux qui l'ont rapportée à l'an 625, et de ceux qui ont donné à saint Gal quatre-vingt-quinze ans de vie. Il suffit pour les ruiner de remarquer que notre Saint était plus jeune que saint Colomban, son maître, qui n'avait guère que trente ans lorsqu'il vint en France, vers l'an 590, et qu'il a survécu au roi Dagobert, qui ne mourut point avant l'année 638. C'est ce qui rend assez probable l'opinion de ceux qui mettent la mort de saint Gal vers l'an 646, et qui doit nous faire juger qu'il n'a vécu guère plus de quatre-vingt-un ans. On trouva après lui dans une cassette divers instruments de pénitence tout sanglants, surtout un cilice et une chaîne d'airain dont il se serrait le corps : ce qui fit connaître qu'il avait pratiqué beaucoup d'austérités secrètes, dont sa discrétion l'avait empêché de donner l'exemple à ses frères, pour ne les pas faire sortir des bornes de la modération qu'il

Digitized by Google

leur avait prescrites. Jean, évêque de Constance, qui vivait encore, voulut prendre le soin de ses funérailles, et transporta son corps d'Arbon dans son ermitage, où l'on dit que Dieu rendit témoignage à la sainteté de son serviteur par quelques miracles qui se firent à son tombeau.

Quelques années après, le pays fut ravagé par des troupes de quelques mécontents, et un de leurs officiers, ayant pillé l'église de notre Saint, ouvrit et viola encore son sépulcre pour voir s'il n'y avait point d'argent caché. Mais ayant été saisi d'une terreur subite, il voulut se retirer brusquement, et il se blessa de telle sorte contre la porte, qu'après avoir eu beaucoup de peine à guérir, il porta toute sa vie des marques de son sacrilége. Boson, évêque de Constance, successeur de Jean, remit les reliques du Saint dans son tombeau ; mais il ne put rassembler dans son ermitage les religieux que les gens de guerre avaient dispersés. Il y trouva seulement ses deux plus anciens disciples, Magne ou Magnoald et Théodore, dans une disette générale de toutes choses. Il les pourvut d'habits et de nourritures ; mais comme les soldats ne leur rendaient point leur ancienne tranquillité, ils quittèrent aussi l'ermitage de Saint-Gal, et en allèrent bâtir ailleurs, l'un à Kempten, l'autre à Fussen, tous deux dans le diocèse d'Augsbourg, qui furent depuis augmentés et convertis en monastères de la congregation de Saint-Gal. Cependant Boson pourvut à la garde des reliques de notre Saint par le moyen de quelques ecclésiastiques qui y attirèrent bientôt les peuples en pèlerinage sur la réputation des miracles qu'ils en publiaient. Du temps de Charles Martel, Waldran, seigneur du pays, ayant remarqué que l'on ne faisait pas un bon usage des offrandes que l'on donnait à l'église de Saint-Gal, voulut y établir une communauté de religieux pour remédier à ce désordre. Il y fit venir un saint prêtre nommé Othmar, à qui il fournit toutes les choses nécessaires pour bâtir un monastère près du tombeau du Saint. Othmar fut ainsi le restaurateur, ou plutôt le véritable fondateur de l'abbaye de Saint-Gal.

Les martyrologes du IX^e^ siècle marquent différemment la fête de ce Saint. Celui de Wandalbert, conformément à Walafrid,

Digitized by Google

auteur de sa Vie, du même temps[1], la met au 16 octobre ; celui de Notker également, et même celui d'Usuard dans les imprimés ; mais dans celui d'Adon, comme dans celui d'Usuard qui n'est point corrompu, elle se trouve marquée au 20 février. Il semble que ce soit celle de l'élévation ou rétablissement de ses reliques fait par l'évêque Boson, ou celle de quelque translation plutôt que celle de sa mort, qu'on ne peut point déplacer du 16 octobre sans une autorité plus forte que celle de Walafrid.

SAINT ÉLIPHE OU ALOPH,

MARTYR.

Saint Éliphe, vulgairement saint Aloph ou Élof, né en Lorraine, sortait d'une famille où l'on compte plusieurs Saints. Saint Euchaire, son frère, est honoré comme martyr le 24 d'octobre, et ses reliques se sont gardées à Liverdun jusqu'en 1587, que les Reîtres brûlèrent sa châsse. Il avait trois sœurs. Menne, Libaire et Suzanne ; les deux dernières furent martyrisées par les païens, et enterrées, l'une à Grand, en Bassigny, et l'autre à quelque distance de là, vers les limites de la Champagne et de la Lorraine. Menne mourut paisiblement, et fut enterrée à Port-Sas, où il y avait un chapitre de chanoinesses, et où l'on célèbre sa fête le 3 d'octobre.

Éliphe, par son zèle pour la religion chrétienne, s'attira la haine des juifs et des païens, qui le firent arrêter sous le règne de Julien l'Apostat. On le mit en prison à Toul, mais on l'élargit peu de temps après. On l'emprisonna depuis une seconde fois, et il souffrit diverses sortes de tortures. Son courage et ses discours touchèrent plusieurs idolâtres, qui embrassèrent la vraie religion. Enfin, on le condamna à perdre la tête, vers l'an 362. On l'enterra sur une montagne qui prit son nom dans la suite, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Son corps, qui était dans l'église bâtie sur son tombeau, fut transporté à Cologne vers l'an 960, et déposé dans l'abbaye de Saint-Martin, où il est encore. Il se trouva

[1] Walafrid mourut l'an 849, Wandalbert peu de temps après.

Digitized by Google

tout entier, à la réserve de la mâchoire inférieure, lorsqu'on fit l'ouverture de sa châsse, à la fin du XV^e^ siècle ; ce qui montre la fausseté de l'opinion de ceux qui ont cru que son chef était dans la cathédrale d'Utrecht. Saint Aloph est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

SAINT MAINBEUF,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Saint Magnébodus, dont on a fait saint Mainbeuf, naquit dans l'Anjou vers l'an 580. Il sortait d'une famille attachée à la cour des rois Chilpéric et Clotaire II. Ses parents le firent élever dans la piété et dans la science sous la direction de saint Lézin, évêque d'Angers ; il fit de grands progrès dans ses études et aussi dans la piété. Le saint Évêque se préparait à l'état ecclésiastique. Il en franchit les degrés, et vers l'an 604 il fut ordonné prêtre. Peu après, saint Lézin, qui faisait bâtir une église sous le patronage de saint Jean-Baptiste, l'envoya à Rome en le priant de faire en sorte de rapporter quelques reliques du saint Précurseur. Nous ne savons quel fut le succès de cette démarche. Mais un an après, en 605, saint Lézin mourut. Le clergé, qui aimait Mainbeuf, lui offrit tous ses suffrages ; mais le Saint, se trouvant trop jeune pour un tel fardeau, trouva moyen de les faire tomber sur un saint prêtre nommé Cardulfe, qui ne siéga qu'un an. Cette fois Mainbeuf fut obligé d'accepter l'épiscopat ; il le porta quarante-neuf ans, avec le zèle d'un digne pasteur. Il s'en alla à Dieu le 16 octobre 654. Il fut enterré à Toulouse, comme il avait prescrit, dans l'église de Saint-Saturnin.

SAINT MOMMOLIN,

ÉVÊQUE DE TOURNAI ET DE NOYON.

Saint Mommolin, le compagnon des travaux de saint Omer, de saint Bertin et de saint Ébertramne, naquit comme eux dans les environs de la ville de Constance ; c'est l'opinion la plus généralement admise. Il passa ses premières années dans le monastère de Luxeuil, qui jouissait alors d'une grande réputa-

Digitized by Google

tion de régularité. Là, il se forma à la vie religieuse sous la conduite du saint abbé Eustache, jusqu'au moment où, comme plusieurs de ses frères, il fut chargé d'aller prêcher l'Évangile. Après avoir annoncé la parole de Dieu dans quelques contrées voisines et même à la cour, il se rendit avec saint Bertin et saint Ébertramne dans le pays des Morins, auprès de saint Omer, leur compatriote et comme eux enfant de la communauté de Luxeuil. Le saint Évêque les accueillit avec bonheur et les employa dans son vaste diocèse, où l'on rencontrait encore une foule de païens et de malfaiteurs.

Ils commencèrent par bâtir, sur une petite montagne, un monastère où un grand nombre de personnes vinrent se placer sous la direction de Mommolin, qui en fut l'abbé. Ce lieu devenant bientôt trop étroit, on en chercha un autre, que la Providence elle-même sembla désigner au milieu des marais formés par l'Aa, et où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Omer. Ce terrain, donné au saint Évêque par le seigneur Adroald, s'appelait Sithiu; le monastère qu'on y bâtit porta d'abord ce nom, qui fut remplacé depuis par celui de Saint-Bertin.

Mommolin déploya, dans sa charge nouvelle, toutes les qualités d'un sage abbé et toutes les vertus d'un zélé missionnaire. Il était une règle vivante pour tous ses religieux, qu'il aimait comme ses enfants et qu'il portait constamment au bien. Aussi leur nombre semblait-il augmenter de jour en jour. Tantôt ils étaient appliqués aux divines psalmodies et aux chants des cantiques sacrés ou à d'autres occupations pieuses, tantôt ils s'exerçaient à de saintes lectures. Le corps recevait à peine les aliments nécessaires pour sa conservation, tant était grande la ferveur de cette admirable communauté, tant étaient abondantes les aumônes qu'on y faisait aux pauvres et aux malheureux.

Saint Mommolin surtout donnait l'exemple de ces austérités et quand la nature réclamait impérieusement la nourriture dont elle avait besoin, un morceau de pain de seigle, couvert de cendre et détrempé dans l'eau, était tout ce qu'il lui accordait. Le charitable abbé ne se bornait pas aux largesses cont

Digitized by Google

nuelles qu'il faisait aux nécessiteux; il s'appliquait encore à guérir les infirmes, les malades et tous ceux à qui il était arrivé quelque accident. On le voyait d'abord se jeter à genoux et demander à Dieu, dans une ardente prière, qu'il lui plût de guérir l'âme et le corps du malade; puis il employait quelques remèdes que Dieu bénissait par les plus étonnants effets.

Aussi attentif sur lui-même qu'il était vigilant sur ses disciples et bienfaisant envers les pauvres, saint Mommolin reproduisait dans sa conduite toutes les vertus des plus fervents anachorètes. Jour et nuit on le trouvait occupé à toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il savait relever encore par l'humilité de ses sentiments et la pureté de ses intentions. C'est pourquoi il était chéri de tous; et beaucoup, attirés par sa réputation de sainteté, se faisaient un bonheur de le voir et de déposer dans ses mains leurs offrandes et leurs aumônes.

Tel était le saint et vénérable abbé de Sithiü, « chaste de corps et d'esprit, exercé à l'obéissance et à l'humilité, versé dans la science des choses divines, plein de douceur et de charité, assidu à la prière et aux veilles saintes. » Tel était celui que Dieu allait appeler à remplacer, sur les siéges réunis de Tournai et de Noyon, l'illustre saint Éloi. Saint Mommolin dut se rendre aux désirs et aux sollicitations pressantes de ces Églises privées de pasteür, et il commença, sur un théâtre plus étendu, à pratiquer les vertus et les œuvres qui avaient édifié les religieux de Sithiü pendant quatorze ans.

Le digne successeur de saint Éloi commença, comme lui, par évangéliser les peuples les plus ignorants et les plus indociles de ses diocèses. L'auteur de sa Vie nous fait remarquer qu'il était versé dans toutes sortes de connaissances, et qu'il parlait également en latin, en langue romane ou gallo-romaine avec une partie de son troupeau, et même en langue teutonique ou flamande dans les endroits où cet idiome était en usage. A l'exemple de la plupart des Évêques de cette époque, il s'appliquait à racheter les captifs, à rendre la liberté aux prisonniers, à soulager les veuves et les pauvres.

Aussi, de toutes parts, voyait-on venir vers lui des infirmes,

Digitized by Google

des malades, des nécessiteux; et tous, en le quittant, avaient la joie sur le front, la paix et le bonheur dans l'âme.

La piété et l'affection de saint Mommolin pour les serviteurs de Dieu le portèrent à environner leurs reliques saintes de tous les témoignages du plus religieux respect. Il eut la consolation de lever lui-même le corps de saint Éloi, et de le déposer, au milieu d'un immense concours du peuple, dans le sépulcre qui lui avait été préparé par les soins des pieux habitants de Noyon et de la reine sainte Bathilde. Cette cérémonie touchante, qui se fit peu de temps après la mort de l'illustre pontife, témoigna d'une manière sensible à tous les spectateurs la profonde vénération dont leur nouveau pasteur était pénétré pour son prédécesseur, et quelle haute idée il avait de sa sainteté.

On ne connaît point de détail des œuvres de saint Mommolin pendant son épiscopat. Les résultats de ses travaux et de ses courses apostoliques se retrouvent seulement dans le changement immense qui s'opéra alors dans les contrées du nord de la France, et auquel on doit lui donner une grande part. Il eut en particulier la satisfaction de voir fleurir les monastères fondés par saint Amand dans les deux diocèses de Tournai et de Noyon, et d'où sortaient sans cesse de courageux missionnaires, qui allaient prêcher la foi en tous lieux. Saint Mommolin assista avec plusieurs autres évêques ou abbés à la consécration de l'église de l'abbaye d'Elnon, faite à cette époque, et il apposa sa signature au testament que lut en cette circonstance le vénérable vieillard, avec qui il était lié d'une étroite amitié.

On trouve encore le nom de saint Mommolin avec celu de plusieurs autres évêques au bas de quelques privilèges accordés, le premier par l'archevêque de Sens, Emmo, au monastère de Saint-Pierre de cette même ville, le second pa Draulion, évêque de Soissons, à une communauté de reli gieuses, et le troisième par Bertefride, aux moines de l'abbay de Corbie, dont il assure la liberté.

Lorsque saint Mommolin, après avoir sagement gouvern son peuple pendant vingt-six ans, sentit les atteintes de l

Digitized by Google

maladie, il appela près de lui ses disciples et leur parla en ces termes : « Je sais, mes chers fils, que ma fin approche, et que je verrai bientôt mon Seigneur, après lequel je soupire depuis longtemps. Puisse-t-il être aussi miséricordieux pour moi qu'il est aimable pour ses Saints. Pour vous, mes fils, préparez près des murs et devant les portes de la ville, un lieu où vous ensevelissiez mon corps, non avec une pompe superflue, mais par convenance et par nécessité, afin qu'il soit réservé pour ce jour, où ce qui est corruptible deviendra incorruptible, où ce qui est mortel deviendra immortel. Allez, fils bien-aimés, préparez-vous avec le plus grand soin, afin que, quand ce jour qui approche pour moi arrivera pour vous, il vous trouve disposés. J'entre dans la voie de toute chair; que le Sauveur du monde soit miséricordieux pour moi, et qu'il me défende de l'ennemi, lui qui m'en a racheté, et qu'il m'accorde la vie éternelle, lui qui en cette vie m'a donné la consolation. »

Le saint vieillard mourut quelques moments après, et fut enseveli par ses disciples, comme il l'avait demandé, auprès de la ville de Noyon, dans l'église de Saint-Grégoire. Dans la suite, une partie de son corps fut transportée à Saint-Omer et déposée dans une châsse très-riche ; l'autre fut donnée à la cathédrale de Noyon.

Des miracles ont été opérés par son intercession, et les anciens auteurs qui l'attestent, avaient eu sous les yeux des documents authentiques qui les rapportaient. Cousin, dans son *Histoire de Tournai,* t. II, p. 123, parle en particulier de la résurrection d'un mort obtenue par la protection du Saint. Aussi, son culte a été de tout temps célèbre, soit dans les églises de Noyon et de Tournai, qui le reconnaissent pour un de leurs plus illustres Évêques, soit dans les anciens diocèses de Saint-Omer et d'Ypres, et aujourd'hui dans la plupart des dioceses du nord de la France. A Saint-Omer surtout la mémoire de saint Mommolin était en très-grande vénération, et son nom, dans les litanies propres du pays, était placé entre ceux de saint Éloi et de saint Erkembode.

Dans le ***Recueil des statuts synodaux de l'Église de Tournai,***

Digitized by Google

p. XXXIX, on dit que saint Mommolin était surtout invoqué pour les enfants qui tardaient à parler. Malbranque, dans son *Histoire des Morins,* t. I, p. 502, rapporte aussi cette particularité. Il assure qu'on voyait quelquefois venir à Saint-Omer, ou dans d'autres lieux sanctifiés par la présence de saint Mommolin, des personnes de pays très-éloignés, à l'effet d'obtenir la guérison de leurs enfants dont la langue était embarrassée.

On trouve dans les *Annales bénédictines*, t. I, liv. XVI, le portrait de saint Mommolin, qui a été reproduit par les auteurs de *Acta Sanctorum Belgii*, à la page 412 du tome IV. Il y est représenté tenant une crosse dans la main droite et dans la main gauche un livre qu'il montre ouvert et élevé. Il est revêtu de la chasuble antique, ayant presque la forme d'une chappe par derrière et se terminant en pointe par devant. Les auteurs remarquent que le Saint porte la tonsure sur la partie antérieure de la tête, à la manière des Irlandais de cette époque; quelques-uns ont cru de là qu'il suivait d'abord la règle de saint Colomban, mais cette conclusion n'est pas rigoureuse.

Dans le village de Saint-Mommolin, près de Watten, en Flandre, on voit encore les restes de l'ancien monastère bâti en ce lieu par le Saint et ses compagnons [1] lors de leur arrivée auprès de Saint-Omer. L'église conserve, dans un buste en argent et enrichi de pierreries, une parcelle du crâne de ce vénérable et illustre apôtre de la Morinie [2].

« Contemplez, dit le pieux auteur de l'*Imitation,* contemplez les exemples des saints Pères, en qui reluisait la perfection de la vie religieuse, et vous verrez combien peu est ce que nous faisons, et presque rien. Hélas! qu'est-ce que notre vie, si nous la comparons à la leur? Les Saints et les amis de Jésus-Christ ont servi Dieu dans la faim et la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les

[1] Ce monastère est appelé dans les Actes de saint Mommolin, *monasteriolum*, par opposition sans doute avec celui de saint Bertin. Dans la suite il fut toujours désigné sous le nom de *vieux monastère* ou *l'ermitage.*

[2] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

veilles et dans les jeûnes, dans les prières et dans les saintes méditations, dans une infinité de persécutions et d'opprobres. Oh! quelle vie de renoncement et d'austérité, que celle des Saints dans le désert! Quelles longues et dures tentations ils ont essuyées! Que de fois ils ont été tourmentés par l'ennemi! Que de fréquentes et ferventes prières ils ont offertes à Dieu! Quelles rigoureuses abstinences il ont pratiquées! Quel zèle, quelle ardeur pour leur avancement spirituel! Quelle forte guerre contre leurs passions! Quelle intention pure et droite toujours dirigée vers Dieu! » Tous ces beaux exemples de vertu ont brillé dans beaucoup de Saints : ils se rencontrent surtout dans le vénérable saint Mommolin, qui a passé au milieu de nos Pères la plus longue partie de sa vie. Comme ces premiers anachorètes du désert, il a vaincu le monde par sa courageuse vertu, et lui a prouvé, mieux que ne le feraient tous les discours des hommes, comment on doit chercher et trouver en Dieu seul la pleine et entière satisfaction de tous les désirs de son cœur, et combien est aveugle celui qui ne place pas le salut de son âme au premier rang de toutes les affaires qui peuvent l'occuper en ce monde.

SAINT BERCAIRE

ABBÉ DE HAUTVILLIERS.

Bercaire sortait d'une famille illustre de l'Aquitaine, et vint au monde vers l'an 636. Saint Nivard, archevêque de Reims, se chargea de son éducation et le fit instruire dans les lettres et dans la piété. L'éducation que reçut Bercaire lui inspira du mépris pour le monde; et il se retira dans l'abbaye de Luxeuil, alors gouvernée par saint Valbert. Son humilité et sa fidélité à remplir ses devoirs le firent bientôt distinguer des autres religieux. Étant revenu à Reims, il engagea saint Nivard à fonder le monastère de Hautvilliers, où il alla vivre avec quelques autres religieux. On l'obligea d'en prendre la conduite.

Animé d'un grand zèle pour la gloire de Dieu, il fonda lui-même deux monastères dans la forêt de Der, au diocèse de Châlons-sur-Marne, l'un appelé Puisye ou Montierender, pour

Digitized by Google

des hommes, et l'autre nommé Pellemontier, pour des filles. Il enrichit ces monastères de reliques qu'il avait apportées de Rome et de Jérusalem, où il avait été en pèlerinage. Il donna à celui de Montierender, où il fixa sa résidence, plusieurs terres qui lui étaient venues de sa famille. Mais il devint la victime de son zèle pour le salut des âmes. Le moine Daguin, indigné d'une correction qu'il lui avait faite, alla pendant la nuit le percer d'un coup de couteau. Le coupable lui ayant été présenté pour qu'il décidât lui-même de la punition, il se contenta de l'exhorter à la pénitence et de lui conseiller de faire un pèlerinage à Rome. Daguin sortit du cloître, et n'y revint plus. Le Saint languit deux jours, et mourut le 27 ou le 28 mars 696. Son corps, après diverses translations, a été apporté à Montierender, où il se garde encore. Saint Bercaire est nommé le 16 octobre dans les martyrologes.

SAINT VIAL,

SOLITAIRE.

Saint Vial *(Vitalis)*, né dans les îles britanniques, vint en France, où il espérait s'instruire et se sanctifier. Il s'arrêta à l'embouchure de la Loire, où brillait alors (en 725) le monastère de Noirmoutier. Il sollicita de l'abbé le bonheur d'être admis parmi ses religieux, et de vivre sous sa direction. Il se montra digne de cette faveur en remplissant avec zèle tous les exercices de la communauté.

Puis désirant de vivre plus détaché encore, il obtint la liberté d'aller bâtir et habiter un ermitage sur le mont Scobri, dans le canton de Retz. Lorsqu'il s'y fut installé, une foule de gens vinrent se recommander à ses prières, des seigneurs lui donnèrent des bois et d'autres secours, et après qu'il eut séjourné là, faisant le bien, il rendit son âme à son Créateur, le 16 octobre 745. Auprès de son tombeau s'éleva le bourg de Saint Vial, que la contrée appelle Saint-Viaud.

Digitized by Google

SAINT AMBROIS,

ÉVÊQUE DE CAHORS.

Ce Saint fut élevé, malgré son humilité, sur le siége de Cahors, en l'an 752. Il trouva son Église et ses diocésains dans l'état le plus désolant. La piété et la discipline étaient foulées aux pieds. Le pieux Ambrois avait siégé un an à peine, et voyant que ses remontrances et son exemple n'amenaient pas son peuple à redresser ses voies, il quitta sans bruit la ville de Cahors et s'alla cacher dans une grotte assez éloignée, où il pria, gémit et soupira, demandant à Dieu de ramener son troupeau à la foi et aux mœurs.

Au bout de quelque temps on découvrit sa retraite et on vint le prier de revenir à son troupeau. Mais pour se soustraire à ces instances, il partit pour Rome, puis il alla à Tours, où il voulait prier au tombeau de saint Martin. De là il se retira dans le Berry, où il se fit un ermitage à quatre lieues de Bourges. Il y mourut en odeur de sainteté le 16 octobre 770.

Plus tard, il se fonda là une abbaye qui se mit sous sa protection et qui fut tenue par des Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

SAINT LUL,

ÉVÊQUE DE MAYENCE.

Saint Lul ou Hulle, était né dans le Westsex, en Angleterre, et on croit qu'il fut élevé dans un monastère à Malmesbury ; après la mort de ses parents, il suivit la trace de beaucoup d'Anglais qui venaient dans les Gaules. Filleul de saint Boniface, il se mit sous sa discipline et il acheva de se former dans un monastère qui florissait auprès du Rhin. Là il prit une liaison toute particulière avec un autre des disciples de ce Saint, nommé Grégoire, qui était Français, et qui gouverna l'Église d'Utrecht sans caractère épiscopal, par un exemple assez rare. Ils s'excitèrent mutuellement à la vertu par une émulation sainte et par des exhortations réciproques, travaillant avec ardeur à se sanctifier sous leur maître commun, et à faire avancer l'ou-

Digitized by Google

vrage du Seigneur auquel il les employait. Lul ayant été ordonné diacre par saint Boniface, fut fait archidiacre de l'église métropolitaine de Mayence lorsque ce Saint en fut établi évêque. Il avait un oncle frère de sa mère, nommé Théophylacte, qui exerçait la même charge dans l'Église romaine, et qui voulut faire valoir le mérite de son neveu auprès de saint Boniface pour augmenter encore l'estime et l'affection qu'il avait pour lui. Mais saint Boniface n'eut besoin d'aucune recommandation étrangère pour rendre la justice qui était due à Lul. Il l'aimait comme son fils, et l'ayant ordonné prêtre, il l'envoya, l'an 750, à Rome pour consulter le Pape Zacharie sur diverses choses, dont plusieurs lui étaient de telle importance qu'il ne croyait point les devoir confier à des lettres ni à des gens dont il n'aurait pas éprouvé la discrétion et la fidélité.

Lorsqu'il voulut se démettre de l'évêché de Mayence et de la charge de métropolitain d'Allemagne qui y était attachée, pour retourner dans la Frise continuer de travailler à la conversion des infidèles, il ne jugea personne plus capable de lui succéder que Lul. Il en fit agréer le choix au roi Pepin et à tous les évêques suffragants de cette métropole, et Lul le justifia bientôt par sa conduite, soutenant cette pesante dignité par la solidité de ses vertus et par une application continuelle aux fonctions qui en étaient inséparables. Il assista l'an 765 au synode d'Attigny, en Champagne, à trois lieues de Rhétel, où les prélats et les abbés, avant que de se séparer, firent une société de prières entre eux, et convinrent ensemble que, quand quelqu'un d'eux viendrait à mourir, ceux qui resteraient au monde réciteraient ou feraient réciter une fois le psautier, et célébreraient ou feraient célébrer cent messes pour le repos de son âme. Lul se trouva quatre ans après au concile de Rome assemblé par le Pape Étienne III, que plusieurs comptent pour le IV^e^, pour maintenir l'usage et le culte des saintes images. Il fut en très-grande considération auprès des rois Pepin et Charlemagne, et des autres princes de son temps. Aelred, roi de Northumberland, en Angleterre, et la reine Osgeofe l'employèrent pour faire leur paix avec Charlemagne. Il fit divers règlements de piété pour

Digitized by Google

orner le culte divin et maintenir la discipline de l'Église. Mais il semble que la grande correspondance qu'il avait entretenue avec les Papes et le Saint-Siége fut suspendue dans les commencements du pontificat d'Adrien Ier. Ce Pape, qui avait peut-être été prévenu par quelque esprit mal intentionné, manda à l'évêque de Reims de prendre avec lui deux autres prélats, qu'il lui nommait, et des commissaires du roi pour informer de l'ordination, de la doctrine et des mœurs de Lul, afin de savoir s'il était digne du *pallium*. L'ordination de notre Saint pouvait être suspecte à ce Pape, parce qu'ayant été faite du vivant de son prédécesseur saint Boniface, elle ne se trouvait pas conforme entièrement aux canons. Mais on ne voit pas ce qui aurait pu lui donner mauvaise opinion de sa foi ou de ses mœurs, qui étaient irréprochables, au jugement de beaucoup de saints personnages qui étaient de ses amis. Il en faut excepter peut-être la conduite que saint Lul tint à l'égard de saint Sturme, premier abbé de Fulde, dont il appuya la disgrâce, pour ne pas dire qu'il en fut le principal auteur. Il ne put même le regarder de bon œil après son retour depuis qu'il s'était imaginé que ce saint abbé, un peu vif et ardent de son côté, trouvait à redire à ses actions. C'est de quoi notre saint Évêque fut blâmé par saint Ludger, évêque de Munster, disciple de saint Grégoire d'Utrecht, son ami, comme s'il n'eût été porté à traiter ainsi saint Sturme que par un esprit d'ambition et d'envie, et pour exercer une domination absolue dans l'abbaye de Fulde. D'autres ont entrepris la défense de saint Lul, et nous ne pouvons conclure autre chose sur le raisonnement des uns et des autres, sinon que les plus grands Saints ne cessent point d'être hommes, et que les faiblesses auxquelles Dieu permet quelquefois qu'ils soient sujets jusqu'à la mort ne sont pas moins des leçons pour nous que les exemples de leurs vertus.

Il semble que saint Lul revint enfin de cet éloignement qu'il avait de saint Sturme, et qu'il rendit au moins à sa mémoire la justice qu'il lui aurait due de son vivant. Quelques années avant sa mort, il fit paraître une affection particulière pour l'abbaye de Fulde, à laquelle il donna même une terre. Il bâtit

Digitized by Google

deux autres monastères, l'un dans Bleindenstat, à une lieue de Mayence, où il mit les reliques du martyr saint Ferruce ou saint Fergeon ; l'autre à Hirschfeld, vers les extrémités de son diocèse du côté de la Thuringe et de la Hesse, en un lieu où saint Sturme avait fait un ermitage avant que de fonder l'abbaye de Fulde. Il y transporta les reliques de saint Wigbett, premier abbé de Fritzlar, mort environ trente ans auparavant, et y établit environ cent cinquante religieux. Dans sa vieillesse, il fut affligé de diverses maladies, qui donnèrent de grands exercices à sa patience, et qui contribuèrent beaucoup à purifier sa vertu des taches qu'elle avait contractées dans le commerce de la vie. Il chercha du soulagement et de la consolation moins dans l'art des médecins ou dans les secours humains, que dans la prière ou la lecture des Livres saints, à laquelle il joignait aussi celle de quelques traités de piété écrits par les saints Pères. L'accroissement de ses infirmités lui faisant juger qu'il sortirait bientôt du monde, il pria Albewin, évêque de Burabourg, en Hesse, prélat d'une éminente piété entre ses suffragants, de le venir voir, et de célébrer la messe en sa présence. Albewin qui se portait fort bien en apparence, mourut en achevant la Communion, de sorte que sa vie finit avec son sacrifice. Saint Lul qui avait déjà pris la résolution d'aller à Hirschfeld, y conduisit le corps de ce prélat et l'y fit enterrer. Peu de jours après, il y mourut lui-même, et les religieux du lieu demeurèrent ainsi en possession des reliques de leur fondateur. On assure que Dieu ôta aux hommes tout sujet de douter de sa félicité par l'opération de divers miracles qui rendirent le nom de Lul plus célèbre après sa mort qu'il n'avait été de son vivant. Sa mort est marquée au 16 d'octobre, jour auquel le martyrologe romain et les autres font mention de lui. On prétend qu'elle arriva l'an 787, quoique plusieurs la mettent dès l'an 786. Son corps fut levé de terre l'an 852, ce qui a passé pour une première translation de ses reliques. L'an 1040, on dédia la grotte ou la cave d'Hirschfeld, et l'on y transporta solennellement les reliques de saint Wigbert et de saint Lul. C'est peut être l'une de ces deux translations qu'on a voulu marquer au 1er jour de

Digitized by Google

novembre, et que quelques auteurs ont pris pour le jour de la mort de saint Lul.

SAINT GORDAINE,

ERMITE.

Au milieu des marais et des eaux croupissantes qui couvraient autrefois le pays où a été élevée l'abbaye d'Anchin, vécut, à une époque incertaine, mais très-reculée, le saint ermite Gordaine. On ne connaît rien de son origine, ni de sa famille, ni des particularités de sa vie. Retiré dans cette île formée par les eaux débordées de plusieurs rivières, et qui rendaient alors ce pays presque inaccessible, il y mena une vie sainte et pénitente, et attira, par ses prières, sur toute la contrée, les plus abondantes bénédictions. Si parfois il sortait de son île par certains détours que lui seul connaissait, c'était pour aller répandre de nouveaux bienfaits dans les pays voisins. Aujourd'hui encore, on trouve au village de Montigny, près de Douai, une fontaine qui porte le nom de *Fontaine de Saint-Gordaine*. Le vénérable ermite ne laissa en mourant d'autre souvenir que celui de sa grande sainteté, qui resta profondément gravée dans la mémoire des habitants du pays.

« Longtemps après sa mort, dit le savant auteur de l'*Abbaye d'Anchin*, on voyait encore les vestiges du petit oratoire en ruines qu'il avait élevé de ses mains. Il n'y avait personne dans la contrée de Pecquencourt qui, en mourant, ne voulût être enterré dans cette terre sainte. Mais le cimetière, devenu trop étroit, fut par la suite exclusivement réservé à la sépulture des moines d'Anchin.

» La fête de saint Gordaine se célébrait à Anchin le 16 octobre ; on chantait l'office des confesseurs ; on y avait ajouté deux oraisons particulières à Sexte et à None. Cette fête, dans la suite, fut observée dans l'église collégiale de Saint-Amé de Douai, où le culte du vénérable ermite était en grande vénération. »

Les auteurs qui ont parlé de l'origine de l'abbaye d'Anchin rapportent, d'après d'anciennes traditions, que c'est saint Gor-

Digitized by Google

daine qui, dans une vision, inspira à Sohier et à Gauthier, seigneurs du pays et jusqu'alors ennemis acharnés, la pensée de bâtir ce monastère. Des peintures antiques confirment aussi cette croyance, qui servira encore à expliquer la pieuse vénération qu'on eut de tout temps dans la contrée pour le pieux ermite.

SAINT GALDRY.

Saint Galdry *(Valdericus)* est honoré dans le Languedoc, où on l'invoque contre la pluie, lorsqu'elle dure trop longtemps. On vénère ses reliques dans l'église de Mirepoix, qui a été autrefois cathédrale, et le Val-de-Grâce à Paris en avait quelques fragments. Le diocèse d'Alby a une église sous son patronage. Il vivait au IX^e^ siècle, et on le fête le 16 octobre.

SAINT ANASTASE LE VÉNITIEN.

Saint Anastase eut Venise pour patrie, et vint au monde au commencement du XI^e^ siècle. Il fut élevé dans les sciences, et y fit de grands progrès. De sérieuses réflexions sur la vanité du monde lui inspirèrent le dessein de tendre à la perfection. Il quitta sa patrie, vint en France, et alla prendre l'habit dans le monastère du Mont-Saint-Michel. Il s'attira une telle réputation de vertu, que saint Anselme, abbé du Bec, voulut faire connaissance avec lui. Il était encore dans ce monastère en 1058; mais son abbé ayant été convaincu de simonie, il se retira dans une petite île voisine de la mer pour y mener la vie érémitique. Quelques temps après, il se rendit aux instances de Hugues, abbé de Cluny, qui le pressait de venir dans son monastère. Le Pape Grégoire VII le choisit depuis pour aller prêcher la foi à certains musulmans d'Espagne. De retour à Cluny, Hugues le pria de l'accompagner dans la visite des maisons de sa congrégation, et il le chargeait de faire des instructions aux moines. Nous avons encore de lui une lettre *sur l'Eucharistie*, qui a été imprimée avec le traité de Lanfranc sur le même sujet. Il y réfute l'hérésie de ceux qui prétendaient que Jésus-Christ n'est qu'en figure dans l'Eucharistie, et

Digitized by Google

il y prouve que ce même corps, qui est né d'une Vierge, et qui a souffert pour nous, est réellement présent dans la Saint-Sacrement. Ayant obtenu la permission de se retirer dans un désert, il alla vivre sur les Pyrénées. Trois ans après, il ne put résister à la prière que lui faisait l'abbé de Cluny de venir le rejoindre. Il quitta donc sa solitude, mais il mourut en chemin, à Doydes, au diocèse de Rieux, vers l'an 1085. Il est honoré dans ce diocèse et nommé dans le martyrologe gallican.

SAINT BERTRAND,

ÉVÊQUE DE COMMINGES.

Saint Bertrand naquit vers le milieu du XI^e^ siècle ; il était fils du comte de Lille-en-Jourdain, et petit-fils, par sa mère, de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse. Un de ses frères s'illustra dans les guerres d'outre-mer ; un de ses neveux fut archevêque d'Auch. Quant à lui, après avoir été chanoine et archidiacre de l'insigne Église cathédrale de Toulouse, il monta, en 1073, sur le siége de Comminges, devenu vacant par la mort de l'évêque Otger. La ville de Comminges, dévastée à plusieurs reprises par les invasions des barbares et les guerres continuelles des premiers siècles de notre histoire, n'était qu'un monceau de ruines. Il n'y avait plus une maison sur la montagne, comme on le lit dans la Vie de saint Bertrand, écrite au XII^e^ siècle. Mais les mérites du saint Évêque y attirèrent des habitants, qui reconstruisirent la ville, et ce lieu, désert depuis tant de siècles, reçut un peuple nouveau. Saint Bertrand commença son œuvre par la réédification de la cathédrale ; il y ajouta un cloître, dans lequel il prescrivit aux clercs de vivre en communauté. Les édifices qu'il construisit n'ont pas tous été détruits ; des portions imposantes en subsistent encore aujourd'hui. Après avoir terminé la maison de Dieu, le saint Évêque employa toutes les ressources de son zèle et de sa charité au rétablissement de la ville, dont la plus grande partie fut rebâtie à ses frais. Les miracles dont sa légende a conservé le souvenir sont tous des miracles de charité. Il rétablit la paix dans le pays, et Dieu l'aida dans cette œuvre en lui donnant le

Digitized by Google

pouvoir de frapper de châtiments soudains et terribles ceux qui s'obstinaient à persécuter leurs frères. Un général espagnol, tombé aux mains des infidèles en combattant pour la foi, fut miraculeusement délivré par les prières du Saint. Les peintures qui entourent son tombeau représentent des malades guéris, des pécheurs pardonnés, des captifs rendus à la liberté. Ce sont là les vrais trophées d'un serviteur de Jésus-Christ.

Saint Bertrand mourut le 17 des calendes de novembre (16 octobre) de l'an 1124, après un épiscopat de cinquante années. Il fut enseveli dans la cathédrale de Comminges, devant l'oratoire de la très-sainte Vierge, et c'est encore à la même place que ses reliques reçoivent aujourd'hui les hommages des fidèles. La voix publique le proclama Saint; la ville voulut se mettre sous la protection spéciale de son fondateur, en ajoutant le nom de saint Bertrand à celui qu'elle portait, et avant la fin du siècle, le Pape Alexandre III inscrivit l'évêque Bertrand au nombre des Bienheureux.

Le plus illustre des successeurs de saint Bertrand sur le siége de Comminges fut Bertrand de Goth, qui prit le nom de Clément V, lors de son élévation sur la Chaire de saint Pierre. En vertu de son autorité suprême, il prononça la canonisation définitive de saint Bertrand, et, pour donner un témoignage éclatant de sa vénération pour la mémoire de son patron et prédécesseur, il vint, en 1308, dans son ancienne ville épiscopale, présider à la cérémonie de la translation du corps, qu'il fit renfermer dans une châsse de grand prix. Il accorda de grandes indulgences pour les trois fêtes à célébrer en l'honneur de saint Bertrand, le 16 octobre, jour de la mort du Saint, le 16 janvier, en l'anniversaire de sa translation, et le 2 mai, jour de la miraculeuse délivrance du général espagnol. Mais ce qui mit le comble à la pieuse munificence du Pontife, ce fut la concession d'un jubilé perpétuel pour toutes les années où la fête de l'Invention de la Sainte-Croix tomberait un vendredi. C'est ce qui a eu lieu plusieurs fois. Jean XXII, Benoît XII et Léon X ont confirmé à la ville de Comminges la possession des trésors dont Clément V l'avait enrichie.

Digitized by Google

Le jubilé dure quarante-huit heures depuis les premières vêpres de l'apparition de saint Bertrand, qui ont lieu le mercredi 1er mai, jusqu'aux secondes vêpres de la fête de la Croix, qui se chantent le vendredi. Les cloches de la cathédrale sonnent à peu près sans interruption pendant tout cet intervalle. On voit alors accourir vers l'église des pèlerins qui viennent de toute la contrée, même des diocèses d'Espagne les plus voisins des Pyrénées, et qui sont tellement nombreux que la ville ne peut les contenir. Les villages environnants ne suffisent pas non plus à donner asile aux nouveaux venus. On couche dans les rues, dans les jardins, aux pieds des vieux remparts. Le clergé ordinaire de l'église est obligé d'adresser un appel fraternel à tout le clergé du voisinage. Il n'est pas rare de voir à Comminges, en ces occasions, plus de cent prêtres. Des confessionnaux improvisés s'élèvent dans les cours des maisons et jusque sur les places publiques. Des confréries de pénitents de toutes couleurs arrivent de toutes parts en chantant des psaumes et bannières déployées. La foule est immense à l'intérieur de l'église, et les prêtres, quel qu'en soit le nombre, peuvent à peine satisfaire à la pieuse impatience des pèlerins. Des milliers de cierges brûlent dans les chapelles et autour du glorieux sépulcre de saint Bertrand. Heureux ceux qui parviennent jusqu'au fond du sanctuaire et qui peuvent contempler de plus près les restes sacrés du serviteur de Dieu ! Des hymnes et les oraisons particulières à la fête retentissent sous les voûtes, chantés ou répondus par la grande voix d'un peuple de vrais chrétiens. C'est une acclamation sans fin de repentir, d'espérance et de joie.

La ville de Comminges tout entière, les ruines de ses remparts, la cathédrale avec ses tombeaux et son merveilleux chœur en bois sculpté, le trésor de l'église encore rempli d'ornements sacrés de hautes époques du moyen-âge, le cloître avec ses arceaux de marbre et ses murs tapissés d'inscriptions des XIIe et XIIIe siècles, les sujets symboliques sur les chapiteaux, les dernières dépouilles du paganisme fixées comme des trophées sur les murs du lieu saint, forment un

Digitized by Google

ensemble d'un d'intérêt immense pour l'histoire et l'archéologie.

Un livre ouvert, figuré en marqueterie sur le prie-dieu de l'ancienne stalle du doyen, donne à la postérité cet enseignement qui a bien sa valeur : Un Dieu, un roi, une foi, une loi.

LE BIENHEUREUX GÉRARD,

ABBÉ ET MARTYR.

Le saint Gérard était abbé de *Fossa-Nuova*, en Italie, lorsque la réputation de saint Bernard lui inspira le désir de visiter Clairvaux. Il y vint, il en fut charmé, et il accepta la dignité d'abbé du monastère d'Igny, en Champagne. Or, il y avait à Igny un certain Hugues de Bazoches qui commit un crime. L'abbé Gérard le punit. C'était en 1177. Au lieu de se repentir et d'expier sa faute, Hugues de Bazoches se procura un poignard et tua le saint abbé Gérard. Son corps fut reporté à Clairvaux, où son épitaphe le nomme martyr. Il est honoré le 16 octobre, qui fut le jour de sa mort.

EE BIENHEUREUX BERNARD DE MASSA,

FRÈRE-MINEUR.

Ce Bienheureux était originaire de Massa-de-Sienne, ville épiscopale de la dépendance du grand-duc de Toscane, autant qu'on le peut conjecturer. On ignore les particularités de sa vie, et les historiens ne nous apprennent autre chose de lui, sinon qu'il s'est rendu recommandable dans l'Ordre de Saint-François par une admirable pureté, un grand amour pour la règle et par la pratique constante des vertus chrétiennes.

Bernard de Massa vivait encore vers l'an 1350, et mourut au couvent de Saint-François de la ville de Massa, un 16e jour d'octobre, on ne sait pas au juste en quelle année.

Ses vertus avaient éclaté pendant sa vie par plusieurs actions miraculeuses; aussitôt qu'il fut mort, le peuple de Massa et des environs vint en foule à son tombeau, et plusieurs malades affligés de maux incurables recouvrèrent la santé par son intercession.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE PHILIPPINE DE CHALONS,

CLARISSE.

Le temps de la naissance et les détails de la vie de cette Bienheureuse ne nous sont pas connus. Elle était fille de Louis de Châlons, prince d'Orange, et de Jeanne de Montbéliard. Cette princesse ayant obtenu du Pape Martin V, la permission de bâtir un monastère sous la règle de sainte Claire, au diocèse de Lausanne, en l'an 1426, Philippine, sa fille, y fit profession.

Aussitôt qu'elle eut prit le voile, elle pratiqua avec zèle tous les devoirs de son état, et parvint à un si haut degré de perfection qu'elle édifiait non-seulement la communauté où elle habitait, mais encore tous les lieux des alentours où la renommée de ses vertus s'était répandue. Les malades et ceux qui étaient dans l'affliction recouraient à elle, et se trouvaient guéris ou soulagés par ses prières.

Nous trouvons qu'elle florissait en l'an 1440, et qu'elle mourut dans de grands sentiments de piété, un 16e jour d'octobre, mais on ne dit point en quelle année.

LE BIENHEUREUX THOMASSIN DE CAMPO-BASSO,

FRÈRE-MINEUR

Le Bienheureux Thomassin, surnommé de Campo-Basso, du lieu de sa naissance, se distingua dans l'Ordre de saint François par une admirable douceur, accompagnée d'une prudence consommée. Quoique extraordinairement austère, il avait la conversation agréable, et l'on profitait beaucoup à l'écouter, Il apportait une ardeur singulière dans l'oraison, qu'il faisait souvent durant quatre heures consécutives, pendant lesquelles il se tenait les bras en croix.

Au souvenir de la Passion du Sauveur, il ne pouvait retenir ses larmes, et comme c'était pendant le repas surtout qu'il portait son attention sur cet attendrissant objet, il en répandait alors en si grande abondance qu'il était obligé d'interrompre son dîner.

Digitized by Google

Ses belles qualités le firent élire quatre fois provincial de la province de Saint-Ange. Comme il allait voir son frère auquel il avait donné l'habit, et qui demeurait dans une autre communauté que la sienne, il apprit sa mort en chemin par révélation. A l'instant Thomassin se prosterna et se mit en prière ; mais, comme il y était, il fut ravi en extase, et vit alors l'âme de son frère environnée de la gloire des Bienheureux.

Dieu favorisa cet excellent religieux, pendant sa vie, par des extases qui lui donnaient beaucoup de consolation et de lumières ; après sa mort, qui arriva à Vastamont le 16e jour d'octobre 1477, il permit qu'il s'opérât plusieurs miracles à son tombeau.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 16 octobre, on célèbre à Milan la fête de la dédicace de la cathédrale qui fut consacrée sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Jean Galéas, duc de Milan, avait fait construire cette magnifique église en 1388. Il voulait qu'elle fût digne de la Mère de Dieu, et il n'avait rien épargné pour en faire la reine de toutes les églises dédiées à la Reine du Ciel. Il y employa les marbres les plus beaux. Après des travaux immenses, l'église put enfin être consacrée, en l'an 1419, par le Pape Martin V. La cérémonie se fit le 11 novembre, jour de la fête de saint Martin ; mais l'anniversaire se célèbre à Milan le 16 octobre.

Le même jour de l'an 1611, Michel d'Esne, évêque de Tournai, dédia à Lille l'église des Jésuites sous le titre de la Conception de la très-sainte Vierge.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

En Afrique, deux cent soixante-dix bienheureux Martyrs couronnés dans un même combat.

Au même pays, saint Martinien, saint Saturien, avec deux de

[1] DECIMO SEPTIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

In Africa, sanctorum Martyrum ducentorum septuaginta pariter coronatorum. — Ibidem, sanctorum Martiniani et Saturiani, cum duobus eorum fratribus qu

Digitized by Google

leurs frères. Au temps de la persécution des Vandales, sous le roi arien Genséric, étant esclaves d'un Vendale, ils furent convertis à la foi de Jésus-Christ par sainte Maxime, vierge, qui était esclave avec eux. Pour leur constance dans la foi, ils furent d'abord battus avec des bâtons pleins de nœuds et déchirés jusqu'aux os ; mais comme ils souffrirent ce traitement pendant longtemps, et se trouvaient néanmoins toujours sains et saufs le lendemain, ils furent à la fois envoyés en exil. Là, ayant converti un grand nombre de barbares à la foi de Jésus-Christ, et ayant obtenu du Pontife romain un prêtre et d'autres ministres pour les baptiser, on les fit périr ensemble à la fin, en leur attachant les pieds derrière des charriots à quatre chevaux, qu'on fit courir dans des lieux déserts couverts d'épines. Quant à sainte Maxime, ayant été délivrée miraculeusement, après avoir surmonté divers tourments, elle termina sa vie par une sainte mort, dans un monastère, étant supérieure de plusieurs religieuses.

Au même lieu, saint Saturnin, saint Nérée et trois cent soixante-cinq autres martyrs.

A Cologne, saint Éliphe, martyr sous Julien l'Apostat.

Dans la même ville, saint Bercaire, abbé et martyr.

Au territoire de Bourges, saint Ambrois, évêque de Cahors.

A Mayence, saint Lul, évêque et confesseur.

tempore wandalicæ persecutionis, sub Genserico rege ariano, cum essent servi cujusdam Wandali, a sancta Maxima virgine, eorum conserva, ad Christi fidem conversi, pro constantia fidei catholicæ primum nodosis fustibus cæsi sunt, et usque ad ossa laniati, sed cum multo tempore talia paterentur et sequenti die nihilominus semper incolumes redderentur, exilio tandem relegantur; ubi cum multos barbarorum ad fidem Christi convertissent, et a Romano Pontifice presbyterum aliosque ministros qui eos baptizarent obtinuissent, novissime vinctis pedibus post terga currentium quadrigarum, inter spinosa loca silvarum jussi sunt pariter interire ; Maxima vero post multos superatos agones divinitus liberata, in monasterio multarum virginum mater sancto fine quievit. — Item, sanctorum Saturnini, Nerei et aliorum trecentorum sexaginta quinque Martyrum. — Coloniæ, sancti Eliphii martyris, sub Juliano Apostata. — Item, sancti Bercharii abbatis et martyris. — In territorio Bituricensi sancti Ambrosii episcopi caturcensis. — Moguntiæ, sancti Lulli episcopi et confessoris. — Treviris, sancti Florentini episcopi. — Apud Arbonam, in Germania, sancti Galli abbatis, discipuli beati Columbani.

Digitized by Google

A Trèves, saint Florentin, évêque.

A Arbon en Allemagne, saint Gal, abbé, disciple de saint Colomban.

Additions des autres martyrologes.

Apparition de saint Michel archange, à saint Aubert, évêque d'Avranches.

Saint Troé, confesseur dans le Nivernais.

Saint Junien, solitaire.

Saint Domis, évêque, honoré en ce jour à Agen.

Saint Aufide, martyr en Afrique.

Saint Presc, martyr avec saint Hilier, honoré à Jouarre.

Sainte Bonite, vierge honorée en Auvergne.

Saint Florentin, martyr à Veyes, où sont ses reliques.

Sainte Boulogne *(Bolonia)*, honorée comme vierge et martyre dans le Bassigny.

Sainte Kère, abbesse en Angleterre.

Saint Malée, solitaire en Orient, honoré chez les Grecs.

Sainte Rossoline, vierge, honorée à Fréjus.

Saint Céréas, martyr en Afrique avec deux cent soixante-neuf autres, au III^e^ siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Perreault (prénoms inconnus), curé au diocèse de Séez, pour refus de serments schismatiques, condamné à la déportation, emmené à Rochefort, mort là de misère le 16 octobre 1794, à l'âge de soixante et onze ans.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne. — Sainte Soline, vierge et martyre. — Saint Héron, évêque d'Antioche. — Saint Victor, évêque de Capoue. — Saint Béraire, évêque du Mans. — Sainte Austrude, abbesse à Laon — Saint André le Crétois, martyr. — Saint Loup, évêque d'Angers. — La Bienheureuse Marguerite-Marie. — Le Vénérable Père François Bouton, de la Compagnie de Jésus. — Le Vénérable Père François-Joseph Brassoni, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — La Vénérable Hyacinthe Bourla, Ursuline. — Le Vénérable François-Isidore Gagelin, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE HEDWIGE,

DUCHESSE DE POLOGNE.

Hedwige eut pour père Bertold d'Andech, troisième du nom, marquis de Méran, comte de Tyrol, prince ou duc de Carinthie et d'Istrie. Sa mère, nommée Agnès, était fille du comte de Rotlech. Hedwige avait trois sœurs et quatre frères. Agnès, l'aînée de ses sœurs, fut mariée à Philippe-Auguste, roi de France ; Gertrude, qui était la seconde, épousa André, roi de Hongrie, dont elle eut Élisabeth ; la troisième fut abbesse de Lutzingen, en Franconie. Les noms de ses quatre frères étaient Bertold, Élebert, Henri et Othon. Le premier mourut patriarche d'Aquilée, et le second, évêque de Bamberg ; Henri et Othon partagèrent entre eux les États de leur père, et s'acquirent une grande réputation dans le métier de la guerre.

Hedwige fut formée de bonne heure à la vertu, autant par les exemples que par les leçons de sa pieuse mère et des personnes qui étaient auprès d'elle. On ne voyait en elle aucune marque de légèreté dès l'enfance, et toutes ses inclinations étaient tournées vers la piété. On la mit, étant encore fort jeune, dans le monastère de Lutzingen en Franconie, et on ne l'en retira qu'à l'âge de douze ans, pour la marier à Henri, duc de Silésie, qui descendait des ducs de Glogaw, dans le même pays.

Digitized by Google

Si elle consentit à ce mariage, ce ne fut que par obéissance à ses parents. Sa fidélité à remplir ses différents devoirs la rendit semblable à cette femme forte dont l'Esprit-Saint a tracé le portrait, et qu'il faudrait aller chercher aux extrémités de la terre [1]. Toutes ses pensées et toutes ses actions n'avaient pour but que la gloire de Dieu, sa sanctification et celle de sa famille. Elle passait dans la continence, du consentement de son mari, les fêtes, les jours de jeûne, et tout le temps qui est spécialement consacré aux exercices de la religion. Elle eut six enfants : trois garçons, Henri, Conrad, Boleslas, et trois filles, Agnès, Sophie, Gertrude. Elle s'engagea ensuite par vœu, avec son mari, à garder une continence perpétuelle ; et ce vœu, ils le firent l'un et l'autre en présence de l'Évêque diocésain. On ne les vit plus dans la suite paraître dans les lieux publics. Pendant les trente-trois ans que le duc de Silésie vécut encore, il s'interdit l'usage de l'or, de l'argent et de la pourpre. Il laissa même croître sa barbe, ce qui lui fit donner le surnom de *Barbu*.

Ladislas, duc de la grande Pologne, ayant été chassé par la noblesse de ses États, on offrit à Henri cette principauté en 1233. Hedwige employa tous les moyens possibles pour le détourner d'accepter cette offre ; mais elle ne put y réussir. Il se mit donc à la tête d'une armée ; les princes voisins n'osèrent lui résister, il prit tranquillement possession de la principauté, et c'est depuis ce temps-là qu'on le trouve appelé duc de Pologne.

La prédilection du duc pour Conrad, son second fils, le lui faisait désirer pour successeur. Hedwige n'approuva point sa conduite ; elle se déclara même pour Henri, qui était l'aîné de ses enfants, en quoi elle suivait le parti de la justice. Les deux frères conçurent l'un pour l'autre une haine implacable. Leur mère voulut inutilement les réconcilier ; ils en vinrent à une guerre ouverte : Conrad fut entièrement défait, et il mourut peu de temps après dans la retraite et dans la pénitence. Cet évènement fut antérieur de plusieurs années à la mort du père des deux princes. Hedwige en prit occasion de déplorer, avec

[1] Prov. xxxi, 10, etc.

Digitized by Google

encore plus d'amertume, les misères et l'aveuglement du monde, et de détacher plus parfaitement son cœur des choses créées. Dans l'adversité comme dans la prospérité, Dieu était son unique consolation.

Elle engagea le duc à fonder un monastère de religieuses, sous la règle des Cîteaux, à Trebnitz, peu éloigné de Breslaw, capitale de la Silésie. Ce monastère fut richement doté. On y entretenait mille personnes. Il n'y eut d'abord que cent religieuses. Le reste de la communauté était composé de jeunes demoiselles dont les familles étaient pauvres. On les élevait dans la piété, après quoi on les établissait avantageusement dans le monde, lorsqu'elles ne se sentaient point de vocation pour la vie religieuse. Le monastère de Trebnitz fut quinze ans à bâtir, et on n'en dédia l'église qu'en 1219[1]. On employa à la construction des bâtiments les malfaiteurs de Silésie, au lieu de les condamner aux supplices portés par les lois, et la rigueur de leur servitude était proportionnée à l'énormité de leurs crimes.

La duchesse pratiquait dans son palais plus d'austérités que les moines les plus fervents. Elle avait toujours auprès d'elle treize pauvres qu'elle nourrissait, en l'honneur de Jésus-Christ et de ses Apôtres. Elle les servait elle-même à table, et souvent à genoux, avant de prendre ses repas. Elle lavait et baisait les ulcères des lépreux. Enfin, elle employait tous ses revenus à soulager ceux qui se trouvaient dans le besoin. Jamais elle n'avait aimé les parures, qui fixent ordinairement toute l'attention des personnes du sexe, et qui sont la source de tant de crimes. Mais lorsqu'elle eut une fois renoncé au monde, on ne lui vit plus porter que des habillements grossiers. Animée d'un désir ardent d'avancer dans la perfection, elle quitta son palais, du

[1] L'abbaye de Trebnitz possédait des revenus très-considérables ; mais son plus précieux trésor était la châsse de sainte Hedwige, dont le tombeau était visité par beaucoup de pèlerins, surtout de la Pologne. La ville de Trebnitz a appartenu, jusqu'au moment de la suppression des couvents, à l'abbaye, dont les revenus furent donnés en 1815 par le roi de Prusse au prince Blücher-Walstadt. — Dans le nord de l'Allemagne plusieurs églises portent le nom de notre Sainte ; on connaît surtout la belle église de Sainte-Hedwige à Berlin.

Digitized by Google

consentement de son mari, et alla se fixer près de Trebnitz. Elle se retirait quelquefois pendant plusieurs jours dans le monastère, où elle demeurait dans le dortoir des religieuses, et pratiquait toutes les observances de la communauté. Son habillement était le même en hiver et en été, et elle portait sur sa chair un rude cilice. Elle jeûnait tous les jours, excepté les dimanches et les fêtes, où elle faisait deux repas fort légers. Quoique sa santé fût très-délicate, elle passa quarante ans sans manger ni viande ni poisson. Elle ne s'écarta qu'une seule fois de cette règle qu'elle s'était faite, à l'occasion d'une maladie qu'elle eut en Pologne; et il fallut, pour l'y déterminer, un ordre du légat du Pape. Les mercredis et les vendredis, du pain et de l'eau faisaient toute sa nourriture; quelque rigoureuse que fût la saison, elle allait ordinairement nu-pieds à l'église: et on aurait pu quelquefois la suivre à la trace de son sang. Mais elle portait sous son bras des souliers, qu'elle mettait quand elle rencontrait quelqu'un. Jamais elle ne se servait du lit qui était dans sa chambre; elle prenait sur la terre nue le peu de repos qu'elle accordait à la nature. Elle passait une grande partie de la nuit en prières, et ne se recouchait point après matines. Pendant son travail, elle était toujours en la présence de Dieu; plusieurs fois dans la journée elle allait à l'église, où elle se cachait dans un endroit retiré, pour donner un plus libre cours à ses larmes. La princesse Anne, sa belle-fille, qui l'accompagnait ordinairement, ne pouvait se lasser d'admirer sa ferveur; elle remarquait les consolations intérieures qu'elle goûtait dans ses communications avec Dieu, et les ravissements dont elle était quelquefois favorisée. Lorsque la Sainte n'était point aperçue, elle priait prosternée sur la terre, qu'elle baignait de ses larmes. Sa ferveur redoublait encore aux approches de la Communion. Elle entendait, autant qu'elle le pouvait, toutes les messes qui se disaient chaque jour dans le lieu où elle était [1].

[1] C'est ce qui a donné lieu à ce distique :

In sola missa non est contenta ducissa ;
Quot sunt presbyteri, tot missas optat haberi.

Digitized by Google

Hedwige, qui savait que la piété est fausse sans l'humilité, se regardait comme la dernière des créatures. Elle était tellement maîtresse de son cœur, qu'il ne lui échappait jamais aucun signe de colère ni même d'émotion. Lorsqu'elle vivait dans le monde, la manière dont elle reprenait les personnes attachées à son service annonçait la tranquillité de son âme. Mais cette tranquillité parut surtout dans les épreuves qu'elle eut à soutenir. Ayant appris que le duc de Pologne avait été blessé dans une bataille et fait prisonnier par le duc de Kirne, elle dit sans émotion qu'elle espérait le voir bientôt en liberté et jouissant d'une santé parfaite. On fit au vainqueur différentes propositions pour obtenir la liberté de son prisonnier, mais elles furent toutes rejetées. Henri, fils aîné de la Sainte, crut alors devoir lever une armée puissante pour voler au secours de son père. Hedwige prévint l'effet de cette guerre ; elle alla trouver en personne le duc de Kirne, et elle sut si bien le toucher qu'elle obtint de lui tout ce qu'elle lui demanda.

Le duc de Pologne, frappé des exemples de vertu qu'il voyait dans son épouse, lui laissa une entière liberté par rapport à sa manière de vivre. Il devint lui-même insensiblement son imitateur. Il avait dans son palais la modestie et le recueillement d'un religieux ; il était le père de son peuple ; les pauvres et les malheureux trouvaient en lui un protecteur et un appui. Il ne s'occupait que des moyens de rendre une exacte justice à ses sujets et de faire fleurir la piété dans ses États. Il mourut saintement en 1238. Les religieuses de Trebnitz donnèrent en cette occasion les marques d'une vive douleur. Hedwige, pleine de soumission aux décrets de la Providence, les consolait en leur disant : « Voudriez-vous vous opposer à la volonté de Dieu ? nos vies sont à lui. Nous devons trouver notre consolation dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner, et nous soumettre quand il juge à propos de nous enlever de ce monde ou de nous priver de nos amis. » La tranquillité de son âme et la sérénité de son visage montraient, encore plus que ses paroles, combien elle avait fait de progrès dans les vertus qu'elle recommandait aux autres, et jusqu'à quel point la foi triomphait en elle des senti-

Digitized by Google

ments de la nature. Elle prit alors l'habit parmi les religieuses de Trebnitz, et vécut sous la conduite de sa fille Gertrude, qui était abbesse de cette maison. Elle ne fit cependant point de vœux, afin d'être toujours à portée de secourir les malheureux par ses aumônes. Les religieuses ne pouvaient penser sans admiration à son humilité et à sa douceur. Comme elle ne portait que des habits tout usés, une de ses sœurs lui dit un jour : « Pourquoi portez-vous ces haillons? il vaudrait mieux les donner aux pauvres. — Si cet habit vous offense, répondit la Sainte, je suis prête à me corriger de ma faute. » Elle le quitta sur le champ, et en prit un autre.

Trois ans après la mort de son mari, elle eut la douleur de perdre son fils Henri le *Pieux,* duc de la grande et petite Pologne et de la Silésie. Les Tartares venus du nord de l'Asie ne se proposaient rien moins que d'envahir toute l'Europe. Ayant ravagé tout le pays qui s'était trouvé sur leur passage, en traversant la Russie et la Bulgarie, ils arrivèrent devant la ville de Cracovie, en Pologne. Ils la trouvèrent abandonnée de ses habitants, qui s'étaient enfuis avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils y mirent le feu, et il n'en resta rien que l'église de Saint-André, qui était hors de l'enceinte des murailles. De là ils passèrent dans la Silésie, et vinrent se présenter devant Breslaw. Mais ils levèrent bientôt le siége, et se retirèrent du côté de Legnitz ; on attribua leur fuite aux prières d'un saint religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé Ceslas ou Cieslas. Le duc Henri rassembla tout ce qu'il avait de troupes pour s'opposer à l'ennemi. Tous les soldats de son armée se confessèrent et communièrent. Après quoi, tout remplis de courage, ils marchèrent contre les Tartares, résolus de vaincre ou de mourir. Henri avait dans son armée Miceslas, duc d'Oppelen, dans la haute Silésie, Boleslas, marquis de Moravie, et plusieurs autres princes. Il donna dans le combat les plus grandes preuves de valeur et de prudence, et il eut quelque temps l'avantage : mais son cheval ayant été tué sous lui, il perdit lui-même la vie près de Legnitz. On porta son corps à la princesse Anne, sa femme, qui l'envoya à Breslaw, où il fut enterré dans le cou-

Digitized by Google

vent des Franciscains, que l'on bâtissait alors. Ses enfants, que l'on avait renfermés dans la citadelle de Legnitz, échappèrent à la fureur des infidèles. Hedwige s'était retirée elle-même avec ses religieuses et la princesse Anne, sa belle-fille, dans la forteresse de Crosne. A la nouvelle du désastre dont nous venons de parler, la princesse Anne et l'abbesse de Trebnitz furent plongées dans la plus vive affliction. Hedwige, toujours maîtresse d'elle-même, les consolait. « Dieu, dit-elle, a disposé de mon fils comme il lui a plu. Nous ne devons avoir d'autre volonté que la sienne. » Puis, levant les yeux au Ciel, elle fit la prière suivante : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir donné un tel fils, qui n'a cessé de m'aimer et de m'honorer, et qui ne m'a jamais causé le moindre déplaisir. Le voir vivre était pour moi un grand sujet de joie ; mais j'en ressens une bien plus grande de le voir mériter, par sa mort, de vous être uni dans votre royaume. O mon Dieu, je vous recommande de tout mon cœur son âme, qui m'est si chère. » Sa résignation et sa fermeté produisirent leur effet. C'était ainsi qu'elle faisait passer dans l'âme des autres les sentiments dont elle était pénétrée elle-même.

Son humilité fut récompensée du don des miracles. Elle rendit la vue à une religieuse aveugle, en formant sur elle le signe de la Croix. L'auteur de sa Vie rapporte plusieurs autres guérisons miraculeuses dont elle fut l'instrument. Il ajoute qu'elle pénétrait aussi dans l'avenir, et qu'elle prédit sa propre mort. Se voyant attaquée de la maladie dont elle mourut, elle voulut recevoir l'Extrême-Onction lorsqu'on ne la croyait point encore en danger. Elle ne cessa de méditer jusqu'à son dernier soupir sur la Passion de Jésus-Christ, afin de se préparer au passage de l'éternité. Dieu l'appela à lui le 15 d'octobre 1243. On l'enterra dans le monastère de Trebnitz. Elle fut canonisée par Clément IV, en 1266, et l'année suivante on renferma ses reliques dans une châsse. Le Pape Innocent XI a fixé sa fête au 17 octobre [1].

[1] Il y a une autre sainte Hedwige, qui était fille de Louis, roi de Hongrie, qu'on élut aussi roi de Pologne. Cette princesse, devenue par élection reine de

Digitized by Google

SAINTE SOLINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Soline naquit dans cette portion du pays d'Aquitaine qui fait aujourd'hui partie du diocèse de Poitiers ; elle est nôtre du reste par le culte qui lui fut rendu dès les premiers temps, et qui fit placer sous son vocable l'une de nos églises.

Les parents de Soline figuraient aux rangs les plus élevés de la société, mais ils avaient le malheur d'être païens, et leur entêtement dans les pratiques superstitieuses ne pouvait faire prévoir qu'ils dussent donner le jour à l'une des premières Martyres chrétiennes. Il en fut pourtant ainsi, et Soline, convertie dès son plus jeune âge à la foi de Jésus-Christ, grandit en perfection au milieu des obstacles, comme croissent les roses au sein des ronces et des épines.

La première pensée de la sainte enfant avait été de se consacrer à Jésus-Christ, « lui assurant du fond de son cœur, » dit le texte latin, « qu'elle ne voulait point d'autre époux que lui sur la terre, et qu'elle lui appartiendrait toujours, non-seulement par l'amour de son âme, mais aussi par l'intégrité de sa chair. »

Pour accomplir fidèlement ce vœu, Soline eut à soutenir de rudes combats. En effet, la jeune fille réunissait en elle toutes les qualités que l'on aime à trouver dans une épouse ; noble, riche, douée d'une beauté dont sa modestie virginale rehaussait encore le brillant éclat, elle faisait l'orgueil de ses parents, et mille partis se présentèrent : ce fut autant d'épreuves pour

Pologne en 1384, se fit principalement admirer par sa charité pour les pauvres, par ses libéralités envers les églises, les monastères et les universités, par son humanité et son aversion pour le faste, par sa douceur inaltérable. Elle ne voulait lire que des livres de piété : ceux auxquels elle donnait la préférence, après l'Écriture sainte, étaient les homélies des Pères, les actes des martyrs et des autres Saints, les méditations de saint Bernard, etc. Elle épousa Jagellon, grand-duc de Lithuanie, en 1386 ; mais ce fut à condition que ce prince recevrait le baptême et qu'il établirait le christianisme dans son duché, qui depuis ce temps-là est uni à la Pologne. Hedwige mourut à Cracovie en 1399. Dlugoss lui attribue des miracles, t. X, p. 160. Chromer et les autres historiens polonais lui donnent le titre de *Sainte*, quoique son nom n'ait point été inséré dans les martyrologes.

Digitized by Google

la jeune vierge ; mais ni les prières, ni les larmes, ni les menaces, ni les coups même, ne purent lui faire oublier la promesse qu'elle avait faite à son Dieu. Et cependant, les obsessions devenant plus pressantes, Soline résolut de s'y soustraire par la fuite. Elle partit donc seule, sans appui, sans secours, sans projet arrêté d'avance, mais se confiant à la Providence, qui devait guider ses pas.

Cheminant ainsi à la garde de Dieu, la pauvre enfant arrive, à travers mille dangers, dans la ville de Chartres. Cette cité importante avait été pendant longtemps le centre du culte païen dans les Gaules ; mais la grotte célèbre au fond de laquelle les druides invoquaient *la Vierge qui devait enfanter,* venait de se changer alors en un modeste oratoire dédié par les chrétiens à *la Vierge mère,* et c'était à l'ombre de ce sanctuaire vénéré que Soline allait placer sa virginité et conquérir la couronne due à sa vertu.

Or, dans ce temps-là, une persécution cruelle venait aussi de sévir à Chartres contre le nom chrétien. Quirinus, gouverneur de la ville, irrité des progrès de la religion nouvelle au sein de l'antique métropole du paganisme, avait fait jeter dans les fers saint Savinien, saint Potentien, disciples des Apôtres de Jésus-Christ, et leurs compagnons, qui étaient venus prêcher la foi avec d'immenses succès. Il avait même fait massacrer impitoyablement un grand nombre de fidèles réunis dans une crypte sacrée et par son ordre leurs corps avaient été jetés dans un puits proche de l'autel. Sa rage n'avait pas épargné la jeune et sainte vierge Modeste... Modeste sa propre fille ! Mais Dieu, irrité de tant de crimes, avait frappé le monstre : il était mort de la mort des impies. Les Apôtres, sauvés du supplice qui les attendait, étaient allés porter ailleurs, à Sens, à Orléans, la semence féconde de leur sainte parole, laissant aux disciples qu'ils avaient formés à Chartres le soin de propager leurs doctrines.

Ce fut en ce moment même que Soline arriva près du sanctuaire de Marie. Son zèle succéda bientôt à celui des missionnaires de Jésus-Christ, et, prêchant par des paroles et par des

Digitized by Google

exemples la foi au Dieu fait homme et l'amour de la virginité, elle conquit au Seigneur tous ceux qui purent entendre ses accents et être témoins de ses œuvres.

Les succès et la renommée de Soline parviennent bientôt jusqu'au nouveau gouverneur, qui charge ses licteurs de s'emparer de la pieuse vierge et de la conduire aux pieds de son redoutable tribunal.

Soline s'avance avec la confiance et la force que donne la vertu, et, lorsque le terrible juge l'accuse de répandre la doctrine du Christ, et, par amour pour un des principes odieux de cette secte nouvelle, de détourner les jeunes filles du mariage, elle répond avec fermeté qu'elle est chrétienne et qu'elle n'aura jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Étonné d'un tel courage dans une fille si jeune encore, le persécuteur hésite; il emploie pour la vaincre les promesses, les séductions, les menaces; tout est inutile. Jetée en prison, Soline subit le lendemain un nouvel interrogatoire; mais, plus ferme que la veille dans sa confession, elle est condamnée au dernier supplice. La sainte enfant reçoit courageusement la mort en livrant elle-même sa tête au fer du bourreau, et va recevoir dans les Cieux la palme du martyre.

On ignore la date précise de ce triomphe; mais comme la tradition constante des Églises de Chartres et de Sens attribue à saint Pierre l'envoi dans les Gaules de saint Savinien et de saint Potentien, cette autorité respectable permet de placer le martyre de sainte Soline vers la fin du 1er siècle de l'ère chrétienne. On sait du reste qu'il arriva le 17 d'octobre, jour où la plupart des martyrologes de l'Église gallicane font mention de la Sainte.

Le corps de la douce victime fut recueilli secrètement par les fidèles, qui l'enterrèrent au lieu où fut élevée depuis la célèbre abbaye de Saint-Père-en-Vallée, et il plut à Dieu d'honorer la mémoire de sa chaste épouse par une puissance de miracle telle, que les siècles ne purent affaiblir la confiance que toute la contrée avait en son intercession. Mais la fête de la Sainte n'etait nulle part plus solennelle que dans l'église abbatiale de

Digitized by Google

Saint-Père, qui avait le privilége de posséder son corps entier. Trois jours dans l'année lui étaient consacrés : le premier (17 octobre) était celui de l'anniversaire de son martyre; le second (27 août) était celui de l'invention et de la translation de ses reliques; le troisième enfin (3 mars) était celui de leur retour après plus d'un siècle d'absence

SAINT HÉRON,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Saint Héros, appelé plus communément saint Héron, fut choisi par l'Église d'Antioche pour succéder au grand saint Ignace dans un temps que la persécution de Trajan rendait très-difficile. La présence de cet empereur, qui était alors dans cette ville, augmentait encore le péril où s'exposait un homme qui se mettait à la tête de ceux que l'on persécutait. Trajan tout bon prince qu'il était, ne laissait pas de devenir cruel envers les Chrétiens sous prétexte de piété envers ses dieux. Il se faisait gloire d'être plus religieux que n'avaient été tous ses prédécesseurs et de maintenir les lois romaines dans leur vigueur. C'était la principale source de l'aversion qu'il avait conçue contre les Chrétiens, qu'il regardait comme les ennemis de la religion romaine et de l'empire. Il est vrai qu'il ne publia point de nouvel édit contre eux. Mais outre qu'il faisait valoir l'autorité des lois communes qui défendaient toute religion nouvelle, il craignait encore toutes sortes d'associations particulières, qu'il regardait comme des cabales où le repos de l'empire pouvait être intéressé. Il mandait aux gouverneurs, de les défendre par des ordonnances publiques, en conséquence desquelles les Chrétiens n'osaient tenir leurs assemblées. D'ailleurs l'exemple de saint Ignace, qu'il condamna aux bêtes, ne peut faire douter qu'il n'ait aussi persécuté l'Église par lui-même : et saint Chrysostome, jugeant de ce qu'on fit dans toutes les provinces par ce qui se passa alors à Antioche, dit qu'il s'excita une horrible guerre contre l'Église; que les Chrétiens étaient pris au milieu des places et enlevés de leurs assemblées pour être conduits au supplice. Il ajoute qu'on attaquait particulière-

Digitized by Google

ment les évêques, parce que le démon se figurait que si l'on pouvait ravir les pasteurs aux brebis il serait plus aisé de perdre ensuite les troupeaux.

Dieu permit néanmoins que saint Héron fût conservé pour le bien de l'Église d'Antioche et qu'il survécût aux persécuteurs. Adon et Usuard, marquant sa fête dans leurs martyrologes au 17 octobre, disent que, comme il avait suivi avec beaucoup de fidélité les vestiges que lui avait tracés saint Ignace, son maître et son prédécesseur, l'amour qu'il avait pour Jésus-Christ lui fit donner sa vie pour le troupeau qui lui avait été confié. La durée de son épiscopat et le temps de sa mort ne nous persuade point d'ailleurs qu'il ait fini par le martyre. Car il gouverna son Église pendant l'espace de plus de vingt ans, et il ne mourut que vers l'an 128; on lui donna Corneille pour successeur. Il y avait alors près de deux ans que l'empereur Adrien avait arrêté une persécution qui s'était élevée sous son autorité en Italie, en Grèce et en Asie. Saint Héron eut à combattre diverses hérésies qui tâchaient de corrompre la pureté de la foi des Chrétiens d'Antioche, et surtout celle de Saturnin, qui prit naissance de son temps dans cette ville, et qui produisit la secte fameuse des gnostiques.

SAINT VICTOR,

ÉVÊQUE DE CAPOUE.

Saint Victor de Capoue, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine et par ses vertus. Il composa un *Cycle pascal* vers l'an 545, et une préface sur l'*Harmonie des quatre Évangélistes* par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. Le Vénérable Bède nous a conservé quelques fragments de son Cycle pascal.

SAINT BÉRAIRE,

ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Béraire, né dans l'Aquitaine, fut élevé avec le plus grand soin dans la crainte et l'amour de Dieu, chez ses parents qui étaient distingués par leur piété et leur noblesse. Les s

Digitized by Google

mences chrétiennes qu'on déposa dans son cœur encore tendre se développèrent d'une manière si admirable, à mesure qu'il avançait en âge, que Béraire, renonçant au monde et à ses brillantes promesses, se dévoua tout entier au service de Dieu, en entrant dans l'état ecclésiastique. Nous ignorons ce qui put l'amener dans le Maine ; mais nous savons les raisons qui firent songer à donner un étranger pour successeur à l'évêque saint Hadouin. L'éclat des vertus de Béraire avait frappé tous les yeux, et ne permettait pas qu'on hésitât au milieu de nombreux concurrents.

Sa sainteté éminente et sa doctrine ajoutèrent encore à la gloire du siége épiscopal du Mans.

Il était assidu à l'oraison, y passant souvent les nuits entières. Aussi Dieu l'honora de ses révélations, dont la plus célèbre est celle dans laquelle il reçut du Ciel l'ordre de transférer du Mont-Cassin au Mans le corps de sainte Scholastique. Le succès couronna son entreprise, comme il est raconté dans l'histoire de cette translation.

Le Bienheureux Béraire donnait tous ses soins à bâtir ou à restaurer des églises ou des monastères. Une femme noble et riche nommée Lopa lui offrit sa propriété, située près de Tuffé, dans laquelle saint Béraire bâtit un monastère pour des religieuses, dont il établit Lopa abbesse. Elle fit élever, à côté de son monastère, un autre couvent moins important, où elle fit venir des religieux chargés d'administrer les sacrements aux sœurs et de prendre soin de leurs intérêts matériels. Plus tard saint Béraire dota lui-même les deux maisons au moyen de ses biens patrimoniaux.

Après une sainte vie, tombé malade dans une campagne près de Bordeaux, saint Béraire quitta sa patrie terrestre pour celle du Ciel. Son corps fut remporté au Mans et enseveli dans l'église Saint-Martin-de-Pontlieue, qu'il avait fait réparer, et qu'il rendit illustre par les miracles qu'il y opéra.

Digitized by Google

SAINTE AUSTRUDE,

ABBESSE A LAON.

Sainte Austrude, vulgairement appelée sainte Austru, était fille de Blandin Boson et de sainte Salaberge, qui fondèrent à Laon l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste. Salaberge se retira depuis dans un monastère, du consentement de son mari; elle y prit l'habit, et en devint abbesse. On l'honore parmi les Saints le 22 de septembre. Austrude, qui se fit religieuse dans la même maison, suivit fidèlement les traces de sa mère, et lui succéda après sa mort. Elle fut un modèle de sainteté, par son exactitude à remplir tous les points de la règle, par son zèle tendre et éclairé dans la conduite de ses Sœurs, par sa charité sans bornes envers les pauvres, et par son application constante à la prière. Les occupations extérieures n'étaient point capables d'interrompre son recueillement. Excepté les dimanches et le jour de Noël, elle ne mangeait jamais qu'à trois heures après midi. Les jours de jeûne, elle ne prenait aucune nourriture qu'après le coucher du soleil. Souvent elle priait les nuits entières dans l'église, à l'exception de quelques instants qu'elle donnait au repos, sur un petit siége placé auprès de la porte. Il plut à Dieu de perfectionner sa vertu par de rudes épreuves : le pieux Baudoin, son frère, fut indignement assassiné; elle se vit elle-même sur le point d'être la victime des fureurs d'Ebroïn. A la fin, cependant, Ebroïn, touché de sa constance, s'adoucit en sa faveur; il rendit même justice à son innocence, et devint son protecteur. Pepin, maire du palais, lui accorda aussi sa protection. Elle mourut en 688, et elle est nommée dans les calendriers de France et de l'Ordre de Saint-Benoît. L'abbaye des Bénédictines de Saint-Jean-Baptiste de Laon fut donnée aux religieux du même Ordre en 1229, et elle subsiste encore dans un état florissant. Il y a dans la même ville une seconde abbaye de Bénédictins, dite de Saint-Vincent, et une troisième de l'Ordre de Prémontré, dédiée sous l'invocation de saint Martin.

Digitized by Google

SAINT ANDRÉ LE CRÉTOIS,

MARTYR.

Ce Saint, qu'il ne faut pas confondre avec le saint Evêque de Crète qui a sa place au 4 juillet, était un moine rempli d'attachement pour la sainte Église romaine. Lorsque Constantin Copronyme souleva la guerre impie qu'il faisait aux saintes images, André quitta son monastère et vint à Constantinople pour apporter son appui à l'Église attaquée par les iconoclastes. Il s'en alla courageusement reprocher à l'empereur sa persécution contre les fidèles qui suivaient les intentions de l'Église. L'empereur discuta d'abord avec lui en se modérant un peu; puis devant le calme austère d'André, qui le confondait, il s'irrita, il le fit maltraiter; et, sa colère croissant, il lui fit couper un pied. Il entrait dans une de ces démences que produit la fureur; il la termina en faisant mettre à mort le Saint qu'il devait vénérer.

Constantin Copronyme, ce monstre, qui devait son surnom à ce fait que, pendant qu'on le baptisait, il avait sali les fonds baptismaux, persécuta sans relache les Chrétiens qui honoraient les saintes images. Aux uns il faisait couper le nez, à d'autres il faisait crever les yeux, couper une main, un bras, un pied, une oreille. Aux plus fermes il ôtait la vie. Il mourut en 775, se sentant brûler vif par les flammes infernales. On l'enterra dans l'église des Saints-Apôtres. Cent ans après, l'empereur Michel III, qui l'avait en horreur, détruisit son tombeau et fit brûler ses os.

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Saint Loup, évêque d'Angers, fut élevé sur le siége épiscopal d'Angers vers l'an 906. On sait peu de chose de sa vie. Mais on sait qu'avec une science très-étendue et de hautes vertus, il était le plus humble des Chrétiens. Lorsqu'il vit la mort venir à lui, il se refusa à l'honneur qui appartenait à tous les Évêques d'être inhumés dans leur cathédrale. Il choisit pour sa sépulture le cimetière commun. Or, de nombreux miracles illustrant son

Digitized by Google

tombeau, on leva son corps en l'an 1012, et on le transporta dans sa cathédrale, où il fut depuis honoré. On le fête le 17 octobre.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE.

« Cette Sainte vit le jour le 22 juillet 1647, à Lauthecourt, dans le diocèse d'Autun. Son père, Claude Alcook[1], juge de plusieurs seigneuries, était un homme d'une probité et d'une piété reconnue. Au baptême de sa fille, on lui donna le nom de Marguerite. Elle y ajouta le nom de Marie lorsqu'elle entra en religion.

» Elle perdit son père à l'âge de huit ans. Alors sa pieuse mère la mit en pension chez les Clarisses de Charolles, où elle fit de si grands progrès dans la piété qu'on lui fit faire sa première communion lorsqu'elle n'avait encore que neuf ans; mais elle marchait dans la sainteté. Dieu l'éprouva dans des maladies, des peines diverses et d'autres épreuves, sans qu'elle exhalât aucune plainte et sans que son ardent amour pour son Dieu s'attiédît jamais. Elle fut demandée en mariage; mais elle s'était promis de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ.

» Parvenue à l'âge où elle devait s'établir, elle alla avec son frère Chrysostome visiter le monastère de Paray-le-Monial, à trois lieues de Charolles. Tandis qu'elle se présentait au parloir, une voix intérieure lui dit : « C'est là que je te veux. » Cette parole la remplit de joie, et l'accueil favorable de la supérieure mit le comble à ses désirs. Elle entra dans cette maison le 25 mai 1671. Elle prit l'habit le 25 août suivant, et prononça ses vœux le 6 décembre 1672. Toutefois ses vertus furent quelque temps méconnues.

» Dieu permit que son humble servante éprouvât mille contradictions. Le démon la tourmentait; les supérieures, préve-

[1] On a estropié, comme il se faisait dans les villages autrefois, le nom d'Alcook, dont on a fait Alacoque. Mais son père, Claude Alcook, descendait d'une famille anglaise catholique qui a produit des savants chrétiens. Cette famille, obligée de s'expatrier dans la persécution de Henri VIII, se réfugia dans la Bourgogne.

Digitized by Google

nues contre les voies extraordinaires par lesquelles Marguerite était conduite, se défiaient d'elle et la traitaient avec rigueur. Pour découvrir s'il n'y avait point d'illusion dans son état, on la chargeait d'emplois extérieurs qui l'exposaient à la dissipation. De fréquentes et douloureuses infirmités lui causaient des maux presque continuels. Le service de Dieu n'était même pas toujours accompagné pour elle de consolations et de douceurs. Mais cette âme sainte, insatiable de souffrances par le désir ardent qu'elle éprouvait de se rendre conforme à Jésus-Christ, montrait au milieu de ses peines un courage heroïque, une soumission parfaite à la volonté du Seigneur.

» Elle puisait sa force dans la fréquente Communion et dans les visites au Saint-Sacrement. Elle passait dans ce pieux exercice tout le temps disponible, celui même de la nuit, lorsque l'obéissance le lui permettait. Son recueillement au pied des autels était angélique : elle demeurait toute la nuit à genoux, les mains jointes, sans appui, sans mouvement; ensuite elle reprenait ses exercices sans paraître ni épuisée ni lassée.

» C'était alors surtout que Notre-Seigneur, se communiquant à sa fidèle épouse, lui enseignait les secrets de la plus haute perfection et les mystères de sa divine charité. Un jour qu'elle était au pied de l'autel, tout absorbée dans la considération de la tendresse ineffable de Jésus-Christ pour nous, le Sauveur lui apparut, et lui faisant comprendre quel était l'amour de son Cœur pour les hommes, il lui annonça qu'il l'avait choisie pour propager le culte de ce Cœur adorable ; mais qu'elle n'y réussirait que par les humiliations et les souffrances. En même temps, il lui fit ressentir au cœur et au côté une douleur qu'elle conserva toute sa vie.

» On sait qu'à l'époque où vivait Marguerite, ce divin Cœur ne recevait pas de culte public. Quelques âmes fidèles lui rendaient seulement des honneurs particuliers. La sainte religieuse, chargée par le Sauveur d'étendre cette dévotion salutaire, la propageait de tout son pouvoir. Ses compagnes étaient loin de l'adopter. On regardait comme des nouveautés les

Digitized by Google

pratiques qu'elle inspirait à ses novices et qu'elle cherchait à introduire. On joignit les plaintes aux murmures; on criait même au scandale. Marguerite soutint l'effort de cette tempête avec une admirable patience. Le Seigneur, dont elle remplissait les desseins, la fortifiait par sa grâce.

» Quelques années avant cette dernière contradiction, il lui avait donné, dans la personne du P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus, un guide éclairé et un consolateur. Ce célèbre religieux, aussi remarquable par la sainteté de sa vie que par ses talents, vit et comprit la servante de Dieu, qu'on avait obligée à le consulter. Loin de la croire dans l'illusion, comme tant d'autres l'assuraient si légèrement, il trouva en elle une âme d'élite, sur laquelle le Ciel avait abondamment versé les dons les plus précieux. Il ne craignit pas de devenir son disciple et d'adopter lui-même la dévotion au Sacré-Cœur. Il avait contribué à détruire les préventions dont Marguerite était l'objet; avec le temps, elles furent entièrement dissipées.

» La communauté des filles de la Visitation de Semur, en Auxois, s'unit à Marguerite pour honorer le Cœur de Jésus; la maison de Paray suivit cet exemple le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, 21 juin 1686. La supérieure, avec toute sa communauté, se consacra ce jour-là à ce Cœur adorable. On résolut d'élever une chapelle en son honneur dans l'intérieur du couvent; ce projet fut exécuté. La sainte religieuse, ravie de voir enfin ses désirs accomplis, écrivait avec transport : « Je mourrai maintenant contente, puisque le Cœur de mon Sauveur commence à être connu. »

» Elle vécut encore quatre ans après cet évènement. Devenue désormais l'objet de la vénération de ses Sœurs, elle fut choisie pour assistante, et l'on songeait à la nommer supérieure. Dieu ne le permit pas. Cette fervente religieuse, consumée par les austérités, les peines qu'elle avait éprouvées, et plus encore par son amour pour Jésus-Christ, était un fruit mûr pour le Ciel. Elle prédit elle-même sa mort, et s'y prépara par une retraite de quarante jours. Pendant sa maladie, elle ne

Digitized by Google

cessa d'édifier ses Sœurs par sa foi, son humilité, ses pieuses exhortations, et par le vif désir qu'elle témoignait d'être à jamais unie à Dieu. Elle mourut dans ces admirables sentiments, le 17 octobre 1690, entre sept et huit heures du soir. Elle était âgée de quarante-trois ans deux mois et vingt-quatre jours.

» Sa mort répandit la désolation non-seulement dans le monastère, mais dans toute la ville; on criait dans toutes les rues : *La Sainte est morte!* Le clergé, la noblesse et le peuple se portèrent en foule à ses obsèques. Chacun voulait avoir quelque relique de la sainte défunte.

» La réputation de sa sainteté se répandit au loin. On vint de toutes parts à son tombeau, et Dieu se plut à justifier la dévotion des peuples par plusieurs guérisons miraculeuses constatées dans des informations juridiques [1]. »

LE VÉNÉRABLE PÈRE FRANÇOIS BOUTON,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

François Bouton, jésuite, né en 1578 à Chamblay, près de Dole, en Franche-Comté, fut d'abord envoyé dans les missions du Levant. A son retour, le vaisseau sur lequel il était monté ayant fait naufrage sur les côtes de la Calabre, il parvint à se sauver à la nage. Il professa pendant plusieurs années la philosophie et la rhétorique au collége de la Trinité, à Lyon, et y mourut victime de son zèle à secourir les pestiférés, le 17 octobre 1628, âgé de cinquante ans.

Le P. Bouton avait composé un grand nombre d'ouvrages, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque des Jésuites de Lyon. Parmi ces écrits, on distinguait une *Théologie spirituelle* en six livres et d'autres ouvrages de grande valeur.

LE VÉNÉRABLE PÈRE FRANÇOIS-JOSEPH BRASSONI,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

François-Joseph Brassoni, jésuite, né à Rome en 1612, fut un des plus célèbres missionnaires du Canada, où il travailla

[1] Extrait du *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Péquégnot.

Digitized by Google

avec zèle et succès à la conversion des Hurons ; mais ayant été pris par les Iroquois, qui leur faisaient la guerre, ces barbares lui firent souffrir les traitements les plus cruels : ils lui coupèrent plusieurs doigts, le couvrirent de plaies et le vendirent en cet état à des Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam, qui l'achetèrent par compassion, lui donnèrent des soins, et le ramenèrent en 1644 à La Rochelle. Le P. Brassoni leur fit donner le prix de sa rançon ; et toujours zélé pour le salut des âmes, il retourna, aussitôt que ses forces le lui permirent, parmi les Hurons, qui le reçurent comme un père. Il passa encore plusieurs années avec eux, et ne revint en Italie que lorsque la faiblesse de sa santé ne lui permit plus de se livrer à un travail aussi pénible. Il exerça alors le ministère de la prédication avec d'autant plus d'autorité qu'il portait dans ses mains mutilées les marques honorables de son apostolat. Il mourut à Florence en 1672.

LA VÉNÉRABLE HYACINTHE BOURLA,

URSULINE.

Hyacinthe Bourla, religieuse ursuline de Valenciennes, ayant été chassée de son cloître par les impiétés de 1791, prit le parti de se retirer à Mons, qui se trouvait hors de la frontière. Quand les Autrichiens eurent, en 1793, soustrait Valenciennes au joug de la Convention, Hyacinthe Bourla y revint avec ses Sœurs, et se remit, comme auparavant, à instruire gratuitement les enfants des pauvres.

Lorsque les Autrichiens furent forcés d'évacuer la place, le 1er septembre 1794, la Sœur Bourla se retira dans sa famille, à Condé. Mais les proconsuls de la Convention la firent bientôt comparaître, avec quatre de ses compagnes, devant la commission militaire ; et, comme les persécuteurs d'alors masquaient leur haine contre la religion, sous le prétexte de la prétendue émigration de leurs victimes, on demanda seulement à ces religieuses si elles étaient sorties de France ; sur le simple aveu de leur voyage à Mons, elles furent aussitôt condamnées à la peine de mort, comme émigrés rentrées. Elles passèrent la

Digitized by Google

nuit qui suivit leur sentence à réciter les prières des agonisants ; le lendemain matin leur supérieure les bénit. Elles se laissèrent lier les mains sans pousser une seul plainte, et n'ouvrirent la bouche que pour supplier, en grâce, qu'on n'ôtât point le fichu qui leur couvrait la poitrine. Elles montèrent ensuite sur l'échafaud, en récitant les litanies, et reçurent la couronne du martyre le 17 octobre 1794.

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS-ISIDORE GAGELIN,

CONFESSEUR DE LA FOI.

François-Isidore Gagelin, missionnaire et martyr, né à Montperreux, près de Pontarlier (Doubs), le 5 mai 1799, de parents peu riches, se fit remarquer dès son bas âge par une piété vive et soutenue. Ayant perdu de bonne heure son père, il en trouva un second dans son curé, M. Lombard, pour qui il conserva toujours depuis une reconnaissance et une affection profondes. Ce vénérable ecclésiastique lui enseigna les premiers éléments de la langue latine, et ayant reconnu dans l'enfant d'heureuses dispositions, l'envoya au collége de Pontarlier, où le jeune élève se signala par son application et ses succès. Plus tard, il entra au petit séminaire de Nozeroy, où il fit sa rhétorique ; puis, le 1er novembre 1817, au séminaire de Besançon, où il étudia la théologie. Son esprit grave et réfléchi lui donna, dans ces divers établissements, sur ses condisciples, l'ascendant que procurent la science et la vertu.

Dans le courant de l'année 1819, le jeune Gagelin fut admis au séminaire des Missions étrangères à Paris ; il n'avait encore reçu que la tonsure, et on lui conféra dans cette maison les ordres mineurs et le sous-diaconat.

Les lignes suivantes, qu'il adressait, le 16 octobre 1820, à son bienfaiteur, feront connaître les sentiments dont il était animé au moment de partir pour les missions asiatiques.

« C'est maintenant, mieux que jamais, que je comprends les avantages de l'éducation pauvre et méprisée que j'ai reçue. Je ne changerais pas les haillons dont je fus couvert, la nourriture grossière dont je fus nourri, contre la somptuosité et

Digitized by Google

la magnificence des plus grands monarques ; toutes les vaines prétentions du siècle me semblent venir s'engloutir dans le gouffre sans fond de l'éternité. — Puisse-je faire connaître et adorer Jésus-Christ dans tous les pays du monde, afin qu'en lui et par lui gloire soit à jamais rendue à la très-sainte Trinité, dans les siècles des siècles ! — Je laisse des parents dans la misère et la désolation ; j'espère que Dieu les soutiendra jusqu'à la fin de leur pénible carrière ; j'ai appris avec sensibilité votre bonté pour eux quand vous êtes allé à Montperreux : il n'y a que vous qui puissiez les consoler et les aider de vos bons conseils. Pour moi, vous aurez toujours part à mes souvenirs... »

Au mois de décembre de la même année, il s'embarqua à Bordeaux avec M. Tabert, du diocèse de Lyon, devenu depuis vicaire apostolique de la Cochinchine et évêque d'Isauropolis, et avec M. Olivier, du diocèse de Rennes, mort en 1827, après avoir été sacré évêque coadjuteur du Tong-King occidental. Après une traversée de six mois, le vaisseau qui portait les missionnaires aborda au port de Hué, dans la Cochinchine. L'abbé Gagelin, formé par le pieux évêque de Véren, Mgr Labartette, comprit bientôt tout ce qu'il aurait à souffrir dans l'exercice de son pénible ministère. Le prince cochinchinois, Minh-Menh, fils de Gia-Laong et d'une concubine, avait été appelé par son père à lui succéder, au préjudice des petits-fils issus du prince légitime qui était venu en France en 1789, avec le célèbre Pigneau de Behaine, évêque d'Adran. Ce prince avait déjà montré des dispositions hostiles au christianisme, et un des premiers actes de son gouvernement avait été de donner des ordres très-sévères pour interdire aux Européens l'entrée de son royaume, à l'exception d'un lieu particulier qui seul leur était ouvert.

Après avoir assisté à la réception de M. Chaigneau, porteur des présents de Louis XVIII pour l'empereur Minh-Menh, et avec lequel il était arrivé en Cochinchine, Gagelin se rendit avec ses confrères chez l'Évêque de Véren, vicaire apostolique. Les missionnaires eurent la précaution, dans ce trajet, de revêtir le

Digitized by Google

costume cochinchinois et de se tenir soigneusement enfermés dans une barque.

Ils eurent bientôt à déplorer la mort de M. Audemar, coadjuteur de Mgr Labartette, et son successeur sur le siége d'Adran, qui succomba, le 9 août 1821, à une hydropisie, âgé d'environ soixante-trois ans. Ce fut à cette époque que Gagelin s'appliqua à l'étude de la langue cochinchinoise, et il ne tarda pas à professer au collége de la mission. Au mois de septembre 1822, Mgr Labartette l'ordonna prêtre, avec dispense d'âge de dix-huit mois. Il fut question de lui pour la coadjutorerie de la Cochinchine ; mais des délais furent apportés à sa nomination, et son martyre prévint l'accomplissement de ce dessein.

La mission perdit encore, en 1823, l'Évêque de Véren, qui mourut le 6 août, et M. Jarot, provicaire, mort de la peste le 22 mai précédent, et plus tard l'abbé Thomassin, qui était devenu supérieur de la mission. Le très-petit nombre de prêtres qui restaient était loin de suffire aux besoins de la contrée. L'abbé Gagelin vit dans ces circonstances un nouveau motif de redoubler de zèle. Sa vive piété le soutint au milieu des nombreuses traverses qui éprouvèrent son courage, et il montra surtout l'exemple d'un touchant dévouement durant la peste qui ravagea cette partie des Indes en 1822 et 1823.

La persécution cependant était toujours suspendue sur la tête des Chrétiens, et la seule raison qui empêchaient Minh-Menh de la faire éclater, c'est qu'un grand nombre de ses sujets, mécontents de son gouvernement, n'attendaient qu'une occasion pour se soulever contre lui. Ce prince se bornait donc à publier de temps en temps des édits contre les missionnaires et les Chrétiens indigènes, et mettait tous ses soins à empêcher l'entrée de nouveaux prêtres européens dans ses États, tandis que des troupes de brigands ravageaient ses provinces, surtout de Tong-King.

En 1826 il ordonna à tous les Européens qui se trouvaient dans l'empire de se rendre à Hué. Les prêtres français devaient se présenter au gouverneur de leur province, qui pourvoirait aux frais de leur voyage jusqu'à la capitale. Celui du Tong-

Digitized by Google

King ajouta de son propre chef, à l'édit royal, un décret dans lequel il leur ordonnait de paraître devant lui dans le délai de cinq jours, *sous peine de gros péché*. Les missionnaires ne virent dans ces mesures qu'une ruse de guerre, qui avait pour fin de les renvoyer tous en Europe, et ils se mirent en sûreté chacun de son côté. Quant à l'abbé Gagelin, il se rendit, au mois de juillet 1826, à Dong-Nai, dans la Basse-Cochinchine, avec un de ses confrères (M. Regereau), missionnaire du Tong-King, qu'un mandarin avait l'ordre d'arrêter. Les deux prêtres se virent plus tranquilles dans cette province, et ils purent même la parcourir sans être inquiétés. Une supplique adressée, au mois d'août de la même année, par des mandarins à l'empereur, qui la reçut en pleine audience, rendit la persécution plus imminente que jamais. Les missionnaires, MM. Tabert et Jaccard, étaient au pouvoir du monarque, qui les retenait à Hué sous prétexte de leur faire interpréter des lettres et des cartes géographiques, et l'abbé Gagelin pensait à se réfugier avec ses confrères, si on en voulait à leur vie, au Cambodge, où les missionnaires étaient bien accueillis.

Vers le milieu de l'année 1827, le jeune missionnaire fut enfin arrêté en même temps que le P. Odorico, Italien de la Propagande et religieux franciscain de l'étroite observance. Après une espèce de captivité assez longue, durant laquelle ces deux serviteurs de Dieu, qui étaient continuellement suivis par des hommes chargés de surveiller toutes leurs actions, ne manquèrent aucune occasion de répandre la connaissance du vrai Dieu, soit dans les ouvrages qui leur étaient confiés par le roi, soit dans les entretiens qu'ils avaient avec des mandarins et des ambassadeurs des nations voisines, on leur accorda la permission de retourner dans leurs missions respectives. Ils durent cette grâce à la médiation du vice-roi de la Basse-Cochinchine. Ce grand mandarin étant venu à Hué dans le mois de décembre 1827, fit de fortes représentations à leur sujet au monarque, et lui mit sous les yeux une copie des lettres que s'écrivaient Gia-Laong et Pigneau de Behaine, dans lesquelles étaient consignés les services rendus par ce dernier à l'empire annamite.

Digitized by Google

L'abbé Gagelin et le P. Odorico refusèrent, durant leur séjour forcé à Hué, les patentes de mandarins que Minh-Menh voulut leur donner, avec le titre d'interprètes de Sa Majesté. Le premier se rendit par mer, avec M. Tabert, à Touranne, sur la fin de juin 1828 ; ils y trouvèrent quatre nouveaux confrères qui étaient là depuis plus de huit mois, attendant une occasion favorable pour repartir ; car le capitaine français les ayant déclarés à son arrivée, l'empereur les avait placés sous une surveillance sévère, afin de leur fermer l'entrée de ses États. Ils se rembarquèrent peu de jours après sur un brick portugais ; mais ils parvinrent à descendre secrètement à terre dans un autre port. MM. Tabert et Gagelin se séparèrent, afin de poursuivre, chacun de son côté, le cours de leurs travaux apostoliques. Les fatigues et les privations de toute espèce qu'ils eurent à supporter dans leurs différents voyages, au milieu de ces contrées, où l'abbé Gagelin parcourut plus de 350 lieues, étaient adoucies par les fruits de grâce dont Dieu faisait suivre la semence de leur parole.

En 1830, Gagelin apprit la mort de sa mère, arrivée en 1827, et sa résignation, dans cette douloureuse circonstance, fut admirable. Le 2 juin de cette année, il prit part, avec l'Évêque d'Isauropolis et plusieurs collègues, à la rédaction d'une lettre adressée, par le vicaire apostolique et les missionnaires de Cochinchine, au Conseil central du midi en France et à tous les associés de la Propagation de la foi. Cette lettre était destinée à les remercier du secours de leurs prières et de celui de leurs aumônes, de l'emploi desquelles elle rendait compte, et à exprimer les vifs sentiments de gratitude dont les néophytes étaient pénétrés pour tous ceux qui concouraient à l'œuvre sainte des missions.

Les années 1831 et 1832 furent encore marquées, pour les missionnaires, par des vexations presque journalières, qui n'aboutissaient qu'à redoubler leur zèle et leur vigilance. Enfin, le 6 janvier 1833, un édit de persécution générale fut rendu contre les Chrétiens du Tong-King et de la Cochinchine, et les missionnaires, réduits à se cacher dans les cavernes et dans

Digitized by Google

les forêts, renouvelèrent, chez les peuples de cette contrée, les scènes de piété et de dévouement que les prêtres de Jésus-Christ offrirent pendant la Révolution française.

Un grand nombre de familles, abandonnant leurs maisons, leurs champs et leurs jardins, s'enfonçaient dans les bois ou se sauvaient sur les montagnes, tandis que d'autres néophytes fuyaient sur des barques et voyageaient inconnus sur les fleuves. C'était un déchirant spectacle que celui de quatre-vingt mille Chrétiens errant ainsi sans but et sans asile, la plupart dénués de tout. Les vases et ornements sacrés furent profanés, les églises détruites. On abattit quinze maisons de religieuses qui prenaient le nom d'*Amantes de la Croix,* et qui donnaient, au milieu d'une nation de païens, l'exemple d'une vertu inconnue parmi eux. Le but de leur institution était d'instruire les jeunes personnes de leur sexe. Pour mieux s'assurer des victimes, les persécuteurs placèrent partout la Croix, de manière qu'elle fût foulée aux pieds. Enfin, la rage qu'ils montrèrent en cette occasion rappelait les plus cruelles persécutions qu'ait eu à subir le Christianisme.

L'abbé Gagelin, après s'être réfugié dans diverses retraites, se persuada qu'il n'échapperait pas aux recherches, et, ne voulant pas compromettre les Chrétiens qui lui donnaient asile, il prit le parti d'aller se présenter volontairement chez le juge du district, espérant que cette démarche le mettrait peut-être à couvert du péril ; mais le mandarin, au lieu de déclarer la vérité, voulut se faire valoir auprès du gouverneur de la province, en lui disant qu'il avait fait arrêter le missionnaire. Deux écoliers qui l'accompagnaient et un homme qui portait son bagage furent aussitôt mis à la cangue, et ses effets furent saisis. On le fit ensuite partir pour Hué, où il arriva le 23 août. On ne lui avait pas mis d'abord la cangue sur les épaules : mais ses élèves, qui le suivaient chargés de cet instrument de supplice, s'étant évadés en chemin, on lui mit alors une cangue, à la vérité assez légère ; il la porta jusqu'à son arrivée à Hué, et en resta chargé jusqu'au jour de sa mort.

Parvenu dans cette capitale, il fut jeté dans une prison très

Digitized by Google

obscure, où durant la nuit on lui mettait les ceps aux pieds. Il y reçut d'abord de fréquentes visites de M. Jaccard et du P. Odorico ; mais ces visites durent bientôt cesser. Une lettre du premier lui ayant appris que sa sentence de mort avait été prononcée, l'abbé Gagelin exprima la sainte joie que lui causait cette nouvelle, dans sa réponse du même jour à M. Jaccard, avec qui il entretint, dans ces conjonctures, une correspondance qui a été conservée.

« Monsieur et très-cher frère, écrivait-il, la nouvelle que vous m'annoncez, que je suis irrévocablement condamné à mort, me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de l'assurer, jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* La grâce du martyre, dont je suis bien indigne, a été, dès ma plus tendre enfance, l'objet de mes vœux les plus ardents. Je l'ai spécialement demandée toutes les fois que j'élevais le précieux Sang au saint sacrifice de la Messe. Dans peu je vais donc paraître devant mon Juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire, et même de celui que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur de sa justice, d'un autre côté ses miséricordes me rassurent ; l'espérance de la résurrection glorieuse et la bienheureuse éternité me consolent de tous mes travaux, de toutes les peines et les humiliations que j'ai souffertes. Je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont offensé, et je demande pardon à tous ceux que j'ai scandalisés. Je vous prie d'écrire à Monseigneur notre vicaire apostolique, que je respecte et que j'aime bien sincèrement, ainsi qu'à nos confrères, que je porte tous dans mon cœur. Je me recommande à leurs prières, ainsi qu'à celle des prêtres du pays, des religieuses et de toutes les bonnes âmes. Je vous prie d'écrire aussi en mon nom à MM. les directeurs du séminaire des Missions étrangères, à M. Lombard, missionnaire à Besançon, mon cher père en Jésus-Christ, et deux mots à mes parents. Je n'ai plus que deux sœurs, un oncle et une tante : je ne les oublierai pas dans le Ciel, où nous nous reverrons tous, je l'espère. J'ai des effets au Phu-Yen, au Quin-Hon et au Quang-Ngai. Je

Digitized by Google

laisse le tout à la disposition des administrateurs de la Mission; je quitte ce monde où je n'ai rien à regretter. La vue de mon bon Jésus crucifié me console de tout ce que la mort peut avoir d'amertume ; toute mon ambition est de sortir promptement de ce corps de péché pour être réuni à Jésus-Christ dans la Bienheureuse éternité. *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Je n'ai plus qu'une consolation à désirer, celle de vous rencontrer, ainsi que le P. Odorico, pour la dernière fois.

» Hué, 14 octobre 1833.

» F. GAGELIN. »

Dans une autre lettre du lendemain, 15 octobre, le confesseur priait son ami de faire connaître sa mort à l'association de la Propagation de la Foi, promettant de ne pas oublier devant Dieu les membres de l'œuvre. Il aurait désiré qu'on lui procurât la visite d'un prêtre annamite, mais il n'y eut pas moyen de lui ménager cette consolation ; il ne vit aucun de ses confrères.

Le 17 octobre 1833, entre sept et huit heures du matin, une cinquantaine de soldats vinrent le chercher pour le conduire au lieu de supplice, hors de la ville. Lorsqu'on fut arrivé aux faubourgs, un crieur, qui tenait en main une planche sur laquelle était écrite la condamnation, la proclamait au bruit d'un cymbale, à peu près à tous les cent pas. Elle était conçue en ces termes :

L'Européen est coupable d'avoir prêché et répandu la religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royaume ; en conséquence il est condamné à être étranglé.

La foule, qui grossissait à chaque instant, admirait le courage du Martyr. Lorsqu'on se fut arrêté à l'endroit de l'exécution, on étendit par terre une natte, sur laquelle on le fit asseoir les jambes étendues ; puis on lui attacha les bras à un pieu derrière le dos. Le prêtre chrétien se prêtait à tout avec le plus grand sang-froid. On lui passe une corde autour du cou, on roule les deux bouts de la corde autour des deux pieux solidement plantés aux deux côtés pour l'exécution. Dix ou douze soldats, cinq ou six de chaque part, tirent la corde avec force...

Digitized by Google

Gagelin expire sans faire le plus léger mouvement ; après quelques nouveaux efforts, la corde se rompt, et le corps de Gagelin s'incline un peu de côté; on renoue la corde, qui demeure attachée aux deux pieux par les deux bouts, et des soldats frappent sur cette corde ainsi tendue avec des bâtons ou espèces de leviers ; enfin on brûle légèrement les pieds du Martyr pour s'assurer de sa mort.

Les soldats chargés de la garde ayant permis à un des élèves du P. Odorico, qui avait suivi M. Gagelin jusqu'au lieu du supplice, d'enlever le corps, le P. André, après l'avoir revêtu de tous les ornements sacerdotaux, comme pour célébrer la Messe, l'enterra dans un jardin de Phùcam, où on le transporta sur un bateau.

Mais bientôt le prince Minh-Menh mit des mandarins et des soldats à sa poursuite ; on arrêta plusieurs Chrétiens qui refusèrent d'indiquer le lieu du précieux dépôt, secrètement transféré, dans la nuit du 18 au 19, dans un cimetière public de Phùcam. Ce fut là que les mandarins le découvrirent enfin. Après avoir fait déterrer et reconnu les restes de Gagelin, ils les laissèrent au même endroit, en en plaçant la surveillance sous la responsabilité des habitants de la ville. Un monument simple, comme les vertus du prêtre dont il rappelle le souvenir, a été élevé à Montperreux, à la mémoire de François Gagelin, par souscription ouverte parmi les ecclésiastiques du département du Doubs. On y lit l'inscription suivante :

A la mémoire de François-Isidore Gagelin, prêtre, né dans cette paroisse le 5 mai 1799. Il passa sa jeunesse dans la plus grande innocence, et fut constamment le modèle de ses condisciples. Par sa tendre piété et son zèle ardent, il mérita d'être appelé de Dieu à aller prêcher l'Évangile aux infidèles de la Cochinchine. Après douze ans d'un rude apostolat, il eut le bonheur d'y souffrir une mort violente, en haine de la religion, le 17 octobre 1833 [1].

[1] Emprunté à M. Pérennès, dans son *Supplém. aux Biographies du R. P. Feller.*

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 17 octobre, dédicace de la cathédrale de Reims sous le titre de Notre-Dame.

A Cîteaux, dédicace de l'église de ce monastère sous l'invocation de la très-sainte Vierge.

A Chartres, dédicace de la cathédrale sous le titre de Notre-Dame.

Rouillard rapporte qu'un prêtre de la ville de Chartres avait l'esprit si borné que, de toutes les prières de l'Église, il n'avait jamais pu chanter que ces paroles : *Salve, sancta Parens;* l'Évêque, dit-il, en fut informé; et, après avoir examiné ce prêtre, il le chassa de son église comme incapable d'y faire aucune fonction; mais ce ne fut pas pour longtemps. La très-sainte Vierge, attentive à protéger ceux qui affectionnent son culte et la dévotion si légitime que l'on a pour elle, apparut la nuit à l'Évêque, le reprit d'avoir ainsi déshonoré son chapelain. L'Évêque en demanda pardon à la très-sainte Mère de Dieu, et s'excusa sur les devoirs de l'épiscopat. Le lendemain il fit venir le prêtre qu'il avait interdit, lui raconta l'apparition qu'il avait eue de la très-sainte Vierge, leva l'interdit, et l'encouragea à continuer sa dévotion pour la Mère du Sauveur.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Cracovie, sainte Hedwige, duchesse de Pologne, dont on a parlé le 17 de ce mois.

A Antioche, saint Héron, disciple de saint Ignace, qui, ayant été fait évêque après lui, suivit en pieux imitateur les traces de son maître, et mourut, tant il aimait Jésus-Christ, pour le troupeau qui lui avait été confié.

1 SEXTODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Sanctæ Hedwigis viduæ, Poloniæ ducissæ, quæ idibus octobris obdormivit in Domino. — Antiochiæ, natalis sancti Heronis discipuli beati Ignatii, qui post eum factus episcopus, viam magistri pius imitator secutus, pro commandato sibi grege amator Christi occubuit. — Eodem die, passio sanctorum Victoris Alexandri et Mariani. — In Perside, sanctæ Mamellæ martyris, quæ a

Digitized by Google

Le même jour, martyre de saint Victor, saint Alexandre et saint Marien.

En Perse, sainte Mamette, martyre, qui, ayant, sur l'avertissement d'un Ange, quitté le culte des idoles et embrassé la foi de Jésus-Christ, fut lapidée par les païens et jetée dans un lac.

A Constantinople, saint André de Crète, moine. Sous Constantin Copronyme, il fut souvent fouetté pour le culte des saintes images, et rendit enfin l'esprit, ayant eu un pied coupé.

A Orange, dans la Gaule, saint Florens, évêque, qui mourut en paix, illustre par plusieurs vertus.

A Capoue, saint Victor, évêque, recommandable pour sa science et sa sainteté.

Additions des autres martyrologes.

Saint Clément, prêtre du v^e^ siècle, honoré à Lodi.

Saint Serge, duc, et sainte Marguerite, son épouse, honorés au Mont-Saint-Michel.

Saint Artemis, martyr, avec saint Juste, son frère, au diocèse d'Amiens.

Saint Marien, martyr en Mauritanie.

Saint Nothelme, archevêque de Cantorbéry, au VIII^e^ siècle.

Saint Guinganthon (Vinganto), abbé en Bretagne, dont les reliques ont été apportées à Paris pendant les invasions des Normands.

Saint Vincent, prêtre honoré à Magny, près de Nevers.

Saint Aristion, un des soixante-douze disciples.

Saint Jean le Lycopolyte, solitaire.

Saint Victor, surnommé le Maure, parce qu'il était nègre, martyr à Milan, au IV^e^ siècle.

! cultu idolorum ad fidem angelico monitu conversa, a gentilibus lapidata est, et in profundum lacum demersa. — Constantinopoli, sancti Andreæ cretensis monachi, qui ob cultum sacrarum imaginum sub Constantino Copronymo sæpius verberatus, tandem amputato altero pede, reddidit spiritum. — Arausicæ, in Gallia, sancti Florentini episcopi, qui multis clarus virtutibus quievit in pace. — Capuæ, sancti Victoris episcopi, eruditione et sanctitate conspicui.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Marie-Madeleine-Josephe Dejardin, religieuse ursuline à Cambrai, ayant quitté le pays après la suppression de cloîtres, y rentra et fut livrée à une commission militaire, qui la condamna à mort. Elle fut exécutée à Valenciennes le 17 octobre 1794, âgée de trente-cinq ans.

Louis-Philippe Cagnot, prêtre à Valenciennes, où il était né, refusa le serment schismatique, fut condamné à mort par la même commission et mourut sur l'échafaud, dans sa ville, à trente-neuf ans.

Roch Froment, prêtre du diocèse de Marseille, condamné comme contre-révolutionnaire par le tribunal criminel de sa ville, exécuté le 17 octobre 1793.

Geneviève Ducrez, religieuse ursuline de Valenciennes, passa à Mons après la suppression des cloîtres, puis revint dans son pays et fut condamnée à mort comme émigrée rentrée, guillotinée le 17 octobre 1794, à trente-huit ans.

Luc-Antoine-Joseph Pannier, curé de la paroisse de Saint-Vaast, chassé de sa cure pour refus de serment schismatique, sortit de France, puis y rentra et fut mis à mort à Valenciennes le 17 octobre 1794, à cinquante-six ans.

Mabile (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Cambrai, pour refus du serment schismatique, exécuté à Valenciennes, le 17 octobre 1794, à quarante-deux ans.

Marie-Louise Vanot, Ursuline de Valenciennes, expulsée de son cloître avec ses Sœurs, passa à Mons, puis rentra dans son pays avec quatre autres religieuses, exécutées toutes les cinq, par ordre de la commission militaire, à Valenciennes, le 17 octobre 1794. La pieuse Marie-Louise avait soixante-six ans. Jeanne-Reine Prin, l'une des compagnes de Marie-Louise, avait cinquante-trois ans.

Charles-Marie-Joseph Vienne, prêtre du diocèse de Cambrai, condamné avec les Ursulines, pour avoir quitté sa paroisse d'où il était expulsé, guillotiné le même jour.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Luc, évangéliste. — Saint Paul de la Croix, fondateur des Passionnistes. — Saint Asclépiade, évêque d'Antioche, martyr. — Saint Athénodore, évêque et martyr. — Saint Just, martyr à Beauvais. — Saint Antoine de Lyaroles, martyr Agenais. — Saint Monon, ermite et martyr. — Saint Augebert et ses compagnons, martyrs. — Le Bienheureux Sicaire, abbé. — Le saint prophète Joël. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LUC,

ÉVANGÉLISTE.

Ce glorieux Évangéliste a eu pour panégyriste l'Apôtre des gentils, ou plutôt l'Esprit-Saint, qui dirigeait sa plume. Ses propres écrits, qui font partie des Livres inspirés, fournissent la preuve la plus évidente de sa sainteté et de ses vertus éminentes, que nous pouvons bien admirer, mais qu'il ne nous est pas possible de louer dignement.

Saint Luc était d'Antioche, métropole de Syrie, ville célèbre par son agréable situation, par la richesse de son commerce, par son étendue, ainsi que par le nombre et la politesse de ses habitants, par son amour pour l'étude des lettres et de la sagesse. Elle avait des écoles renommées dans toute l'Asie, et qui produisirent des maîtres fort habiles dans tous les arts et toutes les sciences. Saint Luc y fit dans sa jeunesse d'excellentes études, et on dit qu'il perfectionna encore les connaissances qu'il avait acquises par divers voyages dans la Grèce et dans l'Égypte. Son goût le porta particulièrement vers la médecine. Ceux qui tirent de là des conséquences en faveur de son extraction et de sa fortune, ne font pas attention que la médecine était souvent exercée par des esclaves que l'on faisait élever dans cette science, comme l'a montré Grotius. Ce savant ajoute que saint Luc fut peut-être attaché à quelque famille

Digitized by Google

noble, en qualité de médecin ; et qu'après son affranchissement, il resta toujours dans sa première profession. Mais il paraît que ce ne fut qu'après sa conversion au christianisme, et même sur la fin de sa vie, que la charité lui fit exercer un art qui n'était point incompatible avec les fonctions du ministère apostolique. Saint Jérôme assure qu'il y excellait ; et saint Paul en disant, *Luc, médecin, notre très-cher frère,* semble indiquer qu'il ne cessa point de s'y appliquer.

Saint Luc n'était pas seulement habile dans la médecine ; on ajoute qu'il excellait encore dans la peinture. Si l'on s'en rapporte au ménologe de l'empereur Basile, compilé en 980, à Nicéphore, et à d'autres Grecs modernes que cite Gretzer dans une dissertation sur ce sujet, il laissa plusieurs portraits de Jésus-Christ et de la très-sainte Vierge.

Saint Luc embrassa le christianisme ; mais on ignore s'il suivait auparavant les superstitions de l'idolâtrie ou les observances de la loi mosaïque. On ne peut douter qu'il n'y eût alors un grand nombre de juifs à Antioche, surtout de ceux qu'on appelait hellénistes, et qui lisaient l'Écriture dans la traduction des Septante. Saint Jérôme observe, d'après les écrits de saint Luc, qu'il savait mieux le grec que l'hébreu, qu'il ne se contente pas de faire usage de la version des Septante comme les autres auteurs du nouveau Testament qui ont écrit dans la même langue, et qu'il s'abstient de traduire certains mots qu'il ne pouvait bien rendre en grec. Les uns prétendent qu'il fut converti par saint Paul à Antioche ; mais les autres le nient, en se fondant sur ce que l'Apôtre ne l'appelle nulle part *son fils,* nom qu'il donne ordinairement à ceux qu'il avait engendrés à Jésus-Christ. Saint Épiphane le fait disciple du Sauveur, ce qui ne pourrait être arrivé que peu de temps avant sa Passion, puisque le Saint dit, dans la préface de son Évangile, qu'il écrit d'après le témoignage de ceux qui dès le commencement virent de leurs yeux des choses qu'il rapporte, et furent les ministres de la parole sainte. Quelques auteurs cependant ont conclu de ce passage, que le saint Évangéliste ne se fit chrétien à Antioche qu'après l'Ascension de Jésus-Christ ; et Tertullien assure for-

Digitized by Google

mellement qu'il ne fut point du nombre de ceux qui s'attachèrent au Sauveur pendant qu'il était encore sur la terre.

Mais à peine eut-il été éclairé par la lumière de l'Esprit-Saint, qu'il travailla de toutes ses forces à mettre en pratique les maximes de l'Évangile. Il porta toujours sur son corps la mortification de la Croix en l'honneur de son divin Maître. Il était déjà un parfait modèle de toutes les vertus, lorsque saint Paul le choisit pour être son coopérateur et le compagnon de ses travaux. Il commence à parler de lui-même, en première personne, dans les Actes [1], au temps où l'Apôtre s'embarqua pour passer de Troade en Macédoine, l'an 51 de Jésus-Christ, peu de temps après le départ de saint Barnabé; et saint Irénée date de la même époque les voyages que saint Luc fit avec saint Paul. Ces deux grands Saints ne se séparèrent plus que par intervalles et lorsque le besoin des Églises le demandait. Toute l'ambition de saint Luc était de partager les travaux, les fatigues, les souffrances et les dangers de l'Apôtre. Il fit avec lui quelque séjour à Philippes, en Macédoine. Ils parcoururent ensemble les villes de la Grèce, où la moisson devenait chaque jour plus abondante. Saint Paul nomme plusieurs fois saint Luc comme le compagnon de ses travaux, comme son coopérateur.

Les interprètes pensent que Lucius, que saint Paul appelle son parent [2], est le même que saint Luc; et ils se fondent sur ce que le même Apôtre donne aussi une terminaison latine au nom de Silas, en l'appelant Sylvanus. Plusieurs auteurs prétendent, d'après Origène, Eusèbe et saint Jérôme, que, quand saint Paul parle de son Évangile dans l'Épître aux Romains, il entend celui de saint Luc; mais ce passage peut ne signifier autre chose que l'Évangile en général, qui était prêché par saint Paul. L'Epître aux Romains fut écrite en 57, quatre ans avant le premier voyage de l'Apôtre à Rome.

Le démon, qui cherche toujours à obscurcir la vérité par le mensonge, dont il est le père, suscita quelques-uns de ses ministres pour répandre des histoires fabuleuses concernant

[1] Act. XVI, 8, 9, 10. — [2] Rom. XVI, 21.

Digitized by Google

Jésus-Christ. Ce fut pour en empêcher l'effet que saint Luc écrivit son Évangile. On a dit qu'il s'était aussi proposé du suppléer aux omissions des Évangiles de saint Mathieu et de saint Marc, qui avaient déjà paru; mais nous n'avons point de preuves certaines qu'il ait eu ce dessein; il ne paraît pas même qu'il eût lu les deux Évangélistes qui l'avaient précédé, comme l'ont observé de savants critiques. L'ouvrage de saint Luc est souvent attribué à saint Paul. Le maître sans doute aida son disciple et approuva depuis son Évangile; mais saint Luc assure lui-même qu'il avait eu d'autres secours, et qu'il avait écrit d'après les témoins oculaires des actions de Jésus-Christ. Ces témoins, qui d'ailleurs avaient eu part aux faits rapportés, donnent à son récit le plus haut degré d'autorité. Il fut encore dirigé par le Saint-Esprit, qui lui révéla tout ce qu'il a rapporté concernant nos mystères, et qui l'assista d'une inspiration spéciale jusque dans les plus petits évènements historiques. Les anciens, en prétendant que saint Paul avait concouru à l'Évangile de saint Luc, se sont apparemment fondés sur la conformité des expressions dont ils se sont servis l'un et l'autre, en rapportant l'institution de l'Eucharistie [1] et l'apparition de Jésus-Christ à saint Pierre [2].

Selon saint Jérôme et saint Grégoire de Nazianze [3], saint Luc écrivit son Évangile dans le temps que saint Paul prêchait dans l'Achaïe, et il alla deux fois dans ces contrées avec l'Apôtre, en 53 et en 58. Il doit avoir écrit son Évangile en 53, s'il est vrai que saint Paul en parle dans son Épître aux Romains, comme l'assurent les anciens. Il l'aurait écrit à Rome, si l'on s'en rapportait aux titres de quelques manuscrits grecs, et pendant le premier emprisonnement de l'Apôtre; mais ces titres sont modernes, et paraissent confondre le livre dont il s'agit avec les Actes des Apôtres.

Saint Luc insiste particulièrement dans son Évangile sur ce qui a rapport au sacerdoce de Jésus-Christ; et c'est pour cela que les anciens, en appliquant aux quatre Évangélistes les repré-

[1] Luc. XXII, 17; I Cor. XI, 23, 24, 25. — [2] Luc, XXIV, 34; I Cor. IX, 5. — [3] S. Hieron., *Proleg. in Matt.*; S. Greg. Naz., *Carm.* 33.

Digitized by Google

sentations symboliques mentionnées dans Ezéchiel, assignent à notre Saint, le bœuf, comme un emblème des sacrifices. Ce n'est que dans cet Évangile que l'on trouve le récit de plusieurs circonstances relatives à l'Incarnation, comme l'annonciation de ce mystère à la très-sainte Vierge, sa visite à sainte Élisabeth, la parabole de l'enfant prodigue, et plusieurs autres particularités importantes. Le style en est clair, élégant, varié. Les pensées et la diction ont une sublimité qui étonne; on y admire en même temps cette simplicité qui fait le caractère distinctif des écrivains sacrés. Les actions et la doctrine du Sauveur y sont présentées de la manière la plus touchante; chaque mot renferme des mystères cachés, offre des richesses inépuisables, et devient le principe de toutes les vertus pour ceux qui lisent ces oracles sacrés avec humilité et les autres dispositions convenables. La dignité avec laquelle sont présentés les mystères les plus sublimes, qui sont au-dessus de toute expression et de notre manière de concevoir les choses créées, cette dignité où l'on ne remarque aucune parole pompeuse, a quelque chose de divin. L'énergie avec laquelle l'Évangéliste parle de la patience, de la douceur, de la charité d'un Dieu fait homme pour nous, de ses leçons, de sa vie; son sang-froid dans le récit des souffrances et de la mort du Sauveur; son attention à éviter toute exclamation, et à s'abstenir de ces épithètes dures qu'il est si ordinaire de donner aux ennemis de celui que l'on aime : tout cela a je ne sais quoi de grand, de noble, de touchant, de persuasif, que l'on chercherait en vain dans les plus beaux ornements du langage. Cette simplicité fait que les grandes actions parlent, pour ainsi dire, elles-mêmes, et l'éloquence humaine ne ferait qu'en diminuer l'éclat. Il est vrai que les écrivains sacrés sont les instruments ou les organes du Saint-Esprit; mais leur style seul fait voir que leur âme n'était point assujétie à l'empire des passions, et qu'ils possédaient dans le plus haut degré toutes ces vertus célestes dont leurs écrits inspirent l'amour aux lecteurs attentifs et jaloux de s'instruire.

Vers l'an 56 de Jésus-Christ, saint Luc et saint Tite furent envoyés à Corinthe par saint Paul. Le premier est représenté

Digitized by Google

par l'Apôtre comme un homme dont le nom est célèbre dans toutes les Églises [1]. Il le suivit à Rome en 61, lorsqu'il y fut envoyé prisonnier, de Jérusalem. Saint Paul resta deux ans dans cette ville ; mais il eut enfin la permission de vivre dans une maison qu'il avait louée, et les gardes auxquels on l'avait confié ne l'empêchaient point de prêcher l'Évangile à ceux qui venaient le trouver chaque jour. Il paraît, par divers monuments anciens de l'église de Sainte-Marie de Rome, dite *in via lata,* et qui est un ancien titre de cardinal-diacre, qu'elle est bâtie à l'endroit où saint Paul logeait et où saint Luc écrivit les Actes des Apôtres [2]. C'est pour cela que Sixte-Quint fit mettre la statue de saint Paul, avec une nouvelle inscription, sur la fameuse colonne d'Antonin, qui est dans le voisinage.

Saint Luc ne quitta point saint Paul pendant son emprisonnement, et il eut la consolation de lui voir rendre la liberté en 63. Ce fut dans cette même année qu'il acheva les Actes des Apôtres, histoire qu'il avait entreprise à Rome, par l'inspiration du Saint-Esprit [3]. C'est comme la suite de son Évangile ; il se propose de réfuter les fausses relations que l'on publiait sur la vie et les travaux apostoliques des fondateurs du christianisme, et de laisser une histoire authentique des merveilles dont Dieu s'était servi pour former son Église, et qui sont une preuve invincible de la résurrection du Sauveur et de la divinité de l'Évangile. Dans les douze premiers chapitres, il rapporte ce qu'avaient fait les principaux Apôtres pour l'établissement de notre sainte religion, depuis l'Ascension du Sauveur. Dans le reste de son ouvrage, il se borne presque entièrement aux actions et aux miracles de saint Paul, dont il avait été témoin oculaire et auxquels il avait eu beaucoup de part. Théophile, à qui il dédia son Évangile et les Actes des Apôtres, et auquel il donne le titre de *très-excellent,* doit être, autant qu'on en peut juger par le style de ce temps-là, un homme de la première distinction, et un magistrat public, probablement de la

[1] II Cor. VIII, 18, 19. — [2] Baron. *Annal.*, t. I, ad an. 55, ed nov. Lucens. ; Aringhi, *Rom. subter.*, l. V, c. XLI ; Lorinus, *in Acta Apost.* — [3] Hieron., *Catal. vir. illustr.*, c. VII.

Digitized by Google

ville d'Antioche ; peut-être aussi avait-il été converti par saint Luc. L'Évangile de ce Saint et ses Actes des Apôtres furent encore écrits pour l'instruction des diverses Églises et de tous les siècles futurs. On remarque de la différence dans le style des auteurs inspirés. L'élégance et la politesse caractérisent celui d'Isaïe ; il y a une certaine rudesse dans celui d'Amos, qui était berger. Le style de saint Luc est exact, pur, élégant ; ce qui prouve qu'il avait reçu une excellente éducation, et qu'il avait étudié la littérature à Antioche ; on y trouve cependant quelques hébraïsmes et quelques syriacismes. Il est en général facile, naturel, agréable, et tout-à-fait approprié au genre historique.

Le saint Évangéliste ne quitta point son maître après son élargissement. L'Apôtre, durant son dernier emprisonnement, écrivait de Rome, que tous les autres l'avaient quitté, et que saint Luc était seul avec lui [1]. Après le martyre de saint Paul, saint Épiphane dit que saint Luc prêcha dans l'Italie, la Gaule, la Dalmatie et la Macédoine [2]. On n'est pas d'accord sur ce qu'on doit entendre par *Gaule*. Les uns pensent qu'il s'agit de la Gaule-Cisalpine, et les autres de la Galatie. Selon Fortunat et Métaphraste, saint Luc passa en Égypte, et prêcha dans la Thébaïde. Nicéphore dit qu'il mourut à Thèbes, dans la Béotie, et que de son temps on montrait le tombeau de ce Saint près du lieu de sa mort. Mais cet auteur paraît confondre le saint Évangéliste avec saint Luc Stiriote, ermite de Béotie. On lit dans saint Hippolyte [3], que notre Saint fut crucifié à Élée, dans le Péloponèse. Il fut attaché à un olivier, si l'on s'en rapporte aux Grecs modernes. L'ancien martyrologe africain du VI[e] siècle [4] lui donne les titres d'évangéliste et de martyr. Saint Grégoire de Nazianze [5], saint Paulin [6], et saint Gaudence de Brescе [7], assurent aussi qu'il alla dans le Ciel par la voie du martyre. Mais Bède, Adon, Usuard et Baronius disent seulement dans leurs martyrologes qu'il souffrit beaucoup pour la

[1] II Tim. IV, 11. — [2] S. Epiph., hær. 51. — [3] *In Ms. Bodleianæ Biol.*, ap. Milles., in *Præf. in Luc.*, p. 120. — [4] Ap. Mabil., *Annal.*, t. III, p. 414. — [5] *Or.* 3. — [6] Ep. XII, p. 155. — [7] VIII *Serm.* 17.

Digitized by Google

foi, et qu'il mourut fort âgé dans la Bithynie. Il est très-probable qu'il passa dans cette contrée pour y annoncer l'Évangile. Il n'y resta cependant pas toujours. Il revint dans l'Achaïe, qui comprenait alors le Péloponèse, et il y finit sa course. Le sentiment des Grecs modernes est que saint Luc vécut quatre-vingt-quatre ans ; et ce sentiment est fondé sur ce que saint Jérôme dit de ce Saint ; mais le dernier éditeur des œuvres de ce Père l'a réfuté, en montrant que le passage en question ne se trouve dans aucun ancien manuscrit.

En 357, l'empereur Constance fit transférer les reliques de saint Luc, de Patras, en Achaïe, à Constantinople. On les y déposa dans l'église des Apôtres, avec celle de saint André et de saint Timothée. Il se fit alors quelques distributions des premières. Saint Gaudence de Brescia en procura à son église ; saint Paulin en mit dans celle de Saint-Félix, à Nôle, et dans une autre église qu'il avait fait bâtir à Fondi.

L'église des Apôtres à Constantinoole avait été bâtie par Constantin le Grand. Ce prince fut enterré dans le porche de cette église, et l'on renferma son corps dans un cercueil d'or. On représenta les douze Apôtres autour de son tombeau. Lorsque l'empereur Justinien fit réparer l'église, les ouvriers trouvèrent trois coffres de bois, avec des inscriptions qui portaient que c'étaient les corps de saint Luc, de saint André et de saint Timothée. Baronius prétend que le chef de saint Luc fut porté à Rome par saint Grégoire, et déposé dans l'église du monastère de saint-André. On garde une partie de ses reliques dans le monastère du mont Athos, en Grèce. Le P. de Montfaucon a fait graver, d'après un manuscrit de l'Évangile selon saint Luc, l'ancien portrait de ce Saint avec tous les instruments dont on se servait autrefois pour écrire.

SAINT PAUL DE LA CROIX,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PASSIONNISTES.

Saint Paul, surnommé *de la Croix*, naquit à Orada, dans le diocèse d'Aqui, le 3 janvier 1694, seulement un mois et quel-

Digitized by Google

ques jours avant la naissance du fameux Voltaire. Dieu préparait ainsi dans la personne de Paul un homme qui devait dans la suite rehausser par ses vertus, par sa parole puissante et par celle de ses enfants, la gloire de son divin Fils, et la venger des blasphèmes de Voltaire et de ses adhérents.

La mère de Paul se nommait Anne-Marie Massari, née d'une famille honnête à Roveriolo, dans le Génois, et le père fut Luc Danéi, natif de Castellazzo, dans le Montferrat, diocèse d'Alexandrie de la Paille. Les monuments qui se conservent dans les archives d'Alexandrie nous montrent que Luc descendait de la noble et ancienne famille des Danéi, qui autrefois était une des plus distinguées de cette ville. Paul fut le premier des seize enfants dont Dieu bénit leur mariage. La guerre qui mit le trouble dans le Montferrat, aussi bien que dans la Lombardie, obligea ces parents chrétiens à s'éloigner de Castellazzo, et à se retirer provisoirement à Orada, où naquit le P. Paul.

Se reconnaissant redevables à Dieu de leur nombreuse famille, Anne-Marie et Luc, son époux, eurent l'un et l'autre un soin tout particulier de donner à chacun de leurs enfants une éducation chrétienne et religieuse.

Trois jours après sa naissance, Paul fut baptisé et reçut le nom de Paul-François. Il retint toujours le premier de ces noms, et en religion voulut s'appeler Paul de la Croix Sa mère dut s'apercevoir de bonne heure que l'enfant qu'elle avait mis au monde était prévenu par les bénédictions spéciales du Seigneur.

Élevé par une mère si pieuse, Paul éprouvait un plaisir extrême à entendre raconter les détails de la vie des saints anachorètes, et l'on était sûr de l'intéresser, dès son enfance, et d'obtenir de lui ce qu'on voulait, en l'entretenant de pareils sujets. Ses parents lui avaient donné de grands exemples de soumission à la volonté de Dieu, surtout par la patience avec laquelle ils supportèrent la pauvreté que les malheurs de la guerre leur firent éprouver; il conserva pieusement le souvenir de leurs vertus, s'efforça, dès sa première jeunesse, de mettre à profit leurs sages leçons, et plus tard, dans un âge plus avancé,

Digitized by Google

il dit, dans une bonne conjecture, que s'il se sauvait, comme il l'espérait, il en était redevable aux soins de ses parents.

Dans la suite, il se mit sous la direction d'un religieux Capucin, excellent guide dans les voies spirituelles, et en suivant les conseils de cet homme de Dieu, il fit de grands progrès dans la vie intérieure. Le désir de combattre les ennemis de la foi porta Paul à s'engager comme volontaire dans une armée que formait la république de Venise pour combattre les Turcs: mais bientôt il comprit que Dieu l'appelait à faire la guerre au vice. Il refusa un mariage honorable et tous les avantages temporels qui y étaient attachés.

Dieu, qui le destinait à la vie apostolique, voulut l'habituer de bonne heure à marcher avec courage dans le chemin que le Rédempteur du monde avait suivi le premier : aussi lui donna-t-il depuis sa plus tendre jeunesse un grand désir des souffrances. Le cœur de Paul ne souhaitait que deux choses : la *sainte Communion et les souffrances*. Il approchait souvent de la sainte Table, il faisait de saintes lectures, il conservait son cœur recueilli en la présence de Dieu, qui le préparait insensiblement aux souffrances par des inspirations intérieures qui le rendaient de plus en plus courageux. Il lui disait souvent : *Ostendam tibi quanta oportet pro nomine meo pati,* « je vous montrerai combien vous devez souffrir pour la gloire de mon nom. »

En 1717, Dieu s'expliqua encore plus clairement. Un jour, après avoir communié, chemin faisant, pour retourner chez lui, et continuant sa prière, il se sentit élevé en Dieu d'une manière extraordinaire, et durant ce ravissement il se vit en esprit habillé d'une robe noire qui le couvrait jusqu'aux pieds. Sur cette robe, au côté gauche de la poitrine il vit un signe en forme de cœur, où le nom de Jésus était gravé en lettres blanches, et qui était surmonté d'une croix également blanche. Il entendit en même temps une voix qui lui disait : « Connaissez par là combien doit être pur le cœur de celui qui doit porter gravé ce saint Nom. » A cette vue et à ces paroles, Paul ne put retenir ses larmes. Il commença à pleurer, et ici finit la vision

Digitized by Google

Depuis ce moment, le désir de rassembler des compagnons et de former une congrégation s'accrut considérablement dans son cœur ; mais c'était un désir calme, tel que Dieu peut seul l'inspirer dans le cœur de ceux qu'il destine à ces sortes d'entreprises. Paul se défiait beaucoup de lui-même et de ses propres lumières. Aussi se garda-t-il bien de ne rien entreprendre sans avoir reconnu auparavant la même volonté de Dieu par le canal des personnes savantes, éclairées et saintes, qu'il voulut consulter.

L'Église d'Alexandrie était alors gouvernée par Mgr Gattinara, homme doué de tous les talents requis pour la direction des âmes, et pour discerner les vrais mouvements du Saint-Esprit. Paul alla le consulter et lui ouvrit tout son cœur. Le vénérable prélat se conduisit dans cette affaire avec la sagesse et la prudence qu'on lui connaissait déjà, et après s'être bien assuré de la volonté de Dieu, il décida enfin de donner à Paul l'habit de la Passion, selon la forme que celui-ci avait vue dans son ravissement. Paul prit l'habit le 22 novembre 1720, jour du vendredi, en mémoire de la Passion de Jésus-Christ.

Comme un autre Elisée revêtu du manteau de son maître, Paul parut dès lors un homme tout nouveau ; et il semblait qu'en prenant les livrées de Jésus-Christ, le Sauveur lui avait communiqué la plénitude de son esprit. Le nouveau religieux, après sa prise d'habit, se retira dans une cellule près l'église de Saint-Charles, à Castellazzo, lieu que sa famille habitait alors, et c'est là qu'il dressa la règle de l'institut qu'il voulait établir. Son nouveau genre de vie lui causa bien des répugnances et des combats intérieurs ; mais il les surmonta par le secours de la grâce. Il alla ensuite présenter les règles qu'il avait dressées à l'Évêque d'Alexandrie, qui ne se fiant pas à ses propres lumières, selon la coutume des Saints, voulut que Paul se rendît à Gênes, pour y consulter un grand serviteur de Dieu dont nous ignorons le nom. De là il retourna à son Évêque, et son frère Jean-Baptiste se joignit à lui, pour être le compagnon de ses pénitences. Mgr Gattinara, qui connaissait les grands trésors que Dieu avait déposés dans l'âme de Paul et la doc-

Digitized by Google

trine céleste qu'il lui avait communiquée, le destina d'abord à instruire les enfants dans les premiers principes de la religion et voyant le fruit que produisait le zèle de ce nouvel apôtre, i lui ordonna de monter en chaire, d'instruire le peuple et d prêcher à tous la méditation de la Passion de Jésus-Christ. C sage et pieux Prélat crut dans cette circonstance pouvoir dis penser des règles communes de l'Église un sujet à qui Dieu avait communiqué en abondance des dons extraordinaires, e la bénédiction avec laquelle Dieu accompagna les travaux d nouveau missionnaire fit bien voir que le saint Évêque avai agi dans cette occasion avec la prudence des Saints.

Après quelque temps employé au saint ministère dont nou venons de parler, Paul crut devoir se rendre à Rome, afi d'obtenir du Saint-Siége une approbation qui fût comme l'ex pression de la volonté de Dieu. Il s'y rendit en effet, muni d'un lettre de l'Évêque d'Alexandrie, son supérieur, laissant son frèr à Castellazzo. Arrivé à Rome, il lui fut impossible d'obteni une audience du Saint-Père, Innocent XIII, et un des palatins l congédia avec mépris, en lui disant : *Ne savez-vous pas com bien de fripons viennent ici tous les jours?* A ce beau compl ment, le serviteur de Dieu ne fit que baisser la tête, et conten de se voir traiter comme il croyait mériter, il sortit du pala épiscopal, dans l'intention de retourner sur ses pas. Il sort donc de Rome après avoir partagé avec un pauvre qu'il ren contra un pain qu'on lui avait donné par aumône le soir pr cédent, et il alla se retirer au mont Argentaro, en Toscane, dan un ermitage qui portait le nom de l'Annonciation. Son frè l'y suivit bientôt, et là ils se livrèrent aux exercices de la pén tence.

Émile Cavalieri, pieux évêque de Troja, dans le royaume d Naples, et dont il est parlé avec éloge dans la Vie de sai Alphonse de Liguori, voulut attirer les deux frères dans s diocèse, pour y édifier son peuple. Ils y allèrent et remplire les intentions du Prélat. L'année sainte de 1725 les ayant ra pelés à Rome, ils y virent Benoît XIII, qui approuva de vi voix le genre de vie des deux frères, et leur permit de recev

Digitized by Google

des novices. Deux ans après, le même Pontife les ordonna prêtres, et leur témoigna dans cette circonstance un intérêt tout particulier.

Après diverses courses, ils retournèrent au mont Argentaro, et c'est dans ce lieu qu'il jetèrent les fondements de la congrégation nouvelle, connue maintenant sous le nom de congrégation des *Pères Passionnistes*. Trois sujets se présentèrent bientôt, un clerc et deux frères laïcs, qui devinrent leurs premiers compagnons. Alors Paul et son frère commencèrent à sortir de leur ermitage, pour annoncer la parole de Dieu et donner des missions. Les succès les plus éclatants couronnèrent les efforts de Paul, et nous nous abstenons d'en donner ici des détails, qui nous porteraient trop loin. Nous dirons seulement que son air humble et mortifié touchait les cœurs tandis que ses discours convertissaient les âmes. Il acquit une telle considération dans l'esprit des habitants d'Orbitello, ville de Toscane, qu'ils lui firent bâtir une retraite en forme de communauté régulière. Il en prit possession le 14 septembre 1737, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, avec huit nouveaux compagnons ; car les trois premiers l'avaient quitté, et ce fut très-probablement dans ce jour solennel, si mémorable pour le vénérable fondateur, qu'il ajouta à son nom de *Paul* celui *de la Croix*. Il eut peu de temps après, le 12 mai 1741, la consolation d'obtenir du Pape Benoît XIV un bref pour la confirmation de son institut.

Ainsi assuré de l'approbation de l'autorité ecclésiastique, à laquelle il était et fut toujours sincèrement soumis, Paul s'occupa de perfectionner le régime de sa Congrégation. Il établit un noviciat, et assembla un chapitre, dans lequel il proposa l'élection d'un supérieur général. Le choix tomba sur Paul lui-même. Il fit tous ses efforts pour ne pas être nommé, mais son humilité produisit un effet tout contraire à celui qu'il attendait ; il dut enfin se soumettre et porter ce fardeau jusqu'à sa mort. Dans cette charge, il ne songea plus qu'à sanctifier ceux dont le soin lui était confié, et qui le regardaient comme leur père.

Mais son zèle ne se borna pas aux membres de sa congréga-

Digitized by Google

tion ; il s'adonna aux missions avec une ardeur infatigable ; et les vérités de la foi, sorties de sa bouche d'une manière simple et à la portée de tous, produisaient continuellement des conversions admirables. La matière la plus ordinaire de ses discours était la Passion de Jésus-Christ. Les hommes des classes les plus élevées de la société éprouvaient comme les autres le pouvoir de la sainte éloquence de Paul de la Croix ; et un officier supérieur de troupes lui dit un jour, après s'être confessé : « Mon père, je me suis trouvé à la guerre dans des actions assez chaudes, et j'ai été assez près du canon, mais jamais je n'ai tremblé comme je le fais, de la tête aux pieds, maintenant que je suis devant vous. »

Plusieurs populations firent des instances pour avoir des maisons de ce nouvel institut, et le vénérable fondateur eut la consolation d'en voir s'élever douze, et une communauté de filles, appelées *Passionnistines,* qui suivaient la règle qu'il leur avait tracée. Ce ne fut pas sans de grandes contradictions et sans beaucoup d'obstacles que le serviteur de Dieu parvint à former ces établissements. On chercha même à détruire sa congrégation ; mais sa prudence, sa douceur et sa patience assurèrent le succès de ses entreprises. Il entretenait l'esprit de ferveur dans ses maisons par ses visites, ses avis et ses exemples, et il assura leur existence par l'approbation de l'institut, qu'il obtint successivement des papes Clément XIII, Clément XIV et Pie VI.

Dans sa vieillesse, par ordre du Pape, il dut se fixer à Rome, où il donna sa dernière mission pendant le jubilé de 1769. Accablé d'infirmités, il paraissait près de sa dernière heure, lorsqu'il revint subitement à la santé, après que le Pape Clément XIV lui eut fait dire qu'il ne voulait pas qu'il mourût alors. Ce fut le même Pape qui accorda à Paul et à ses religieux l'église des Saints-Jean-et-Paul, près du Colisée, ainsi que la maison qui y est jointe, et que venaient de quitter les Pères de la mission. Cette maison fut la dernière demeure du serviteur de Dieu. Une incommodité, qui alla toujours en augmentant, lui annonça que sa fin était prochaine. Il s'y prépara par un

Digitized by Google

redoublement de ferveur, par la réception des sacrements et par l'emploi de tous les secours que l'Église offre aux moribonds. Enfin, après avoir donné à ses Frères les plus beaux exemples de vertu et les plus sages conseils, le saint vieillard expira tranquillement le 18 octobre 1775, pendant qu'on lui lisait la Passion selon saint Jean. Tous les assistants furent tellement pénétrés de la sainteté de Paul, qu'ils se disaient, après qu'il eut fermé les yeux : « Aujourd'hui nous avons vu comment meurent les Saints. »

La vie vertueuse et pénitente du serviteur de Dieu et ses travaux apostoliques étaient des titres suffisants pour faire désirer qu'il fût placé au nombre des héros que l'Église honore d'un culte public. La canonisation ne tarda pas à être demandée : et peu de temps après sa mort on commença les enquêtes nécessaires pour y parvenir. Le Pape Pie VI le déclara Vénérable; Pie VII, en 1821, proclama l'héroïsme de ses vertus; la Congrégation des Rites approuva en 1822 la procédure faite à Fondi sur les miracles opérés par son intercession ; Pie IX le béatifia en 1853 et le canonisa le 27 juin 1867.

SAINT ASCLÉPIADE,

MARTYR.

Asclépiade succéda, en l'an 211, à saint Sérapion sur le siége important d'Antioche. Saint Alexandre, que le siége de Jérusalem attendait, et qui était emprisonné pour la foi, n'apprit pas plutôt cette nouvelle, qu'il écrivit à la ville d'Antioche pour la féliciter de l'heureux choix qu'elle avait fait. Il exposait dans cette lettre que, dans l'intérêt qu'il portait à Antioche, l'élection que cette grande ville avait faite le comblait de joie et lui rendait ses chaînes plus légères. Ces temps étaient fréquemment gros d'orages, et Asclépiade sut assez tôt qu'il devait faire le sacrifice de sa vie. On croit que ce fut sous l'empereur Macrin, vers l'an 219.

Digitized by Google

SAINT ATHÉNODORE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Athénodore, frère de saint Grégoire le Thaumaturge, naquit au commencement du IIIe siècle, à Néocésarée, dans le Pont. Il fut élevé dans le paganisme. Devenu grand, il s'en alla avec son frère Grégoire à Césarée de Palestine, puis à Bérite. Cette ville avait une célèbre école de droit; ils s'y arrêtèrent quelque temps. Ils retournèrent ensuite à Césarée, où était alors Origène. Ils se présentèrent à lui, et Origène, admirant leur intelligence et leurs heureuses dispositions, s'occupa d'eux avec des soins particuliers. Il les amena bientôt à recevoir la foi.

Athénodore et son frère résolurent alors de tout abandonner pour servir Dieu. Mais une persécution s'éleva en 235; Origène fut obligé de se cacher. Ses disciples, très-nombreux, se dispersèrent, et aucun document ne nous fait connaître où se retira en ces jours-là Athénodore. On sait qu'il devint ensuite évêque d'une ville du Pont et qu'en 273 il témoigna par le martyre, dans la persécution d'Aurélien.

Saint Athénodore est fêté le 18 octobre.

SAINT JUST,

MARTYR A BEAUVAIS.

Saint Just, né à Auxerre, d'une noble famille, fut élevé et instruit dans la religion chrétienne par son père et sa mère, qui étaient chrétiens. Il avait un frère nommé Justinien, qui fut enlevé et vendu à un marchand de Beauvais, secrètement chrétien. Son père ne sachant ce qu'était devenu Justinien, son fils, saint Just, qui ne l'avait jamais vu, parce qu'il avait été ravi avant sa naissance, étant âgé seulement de neuf ans, sut par révélation divine qu'il était à Beauvais. Il en avertit son père, et lui persuada d'y aller le racheter. Ils passèrent par Melun, où ils trouvèrent un pauvre, à qui saint Just obligea son père de donner l'aumône. Lorsqu'ils furent arrivés à Beauvais, ils allèrent droit à la maison du maître de Justinien, qui fut reconnu entre douze autres serviteurs par saint Just, son frère, bien qu'il ne

Digitized by Google

l'eût jamais vu. Ce maître rendit donc le fils à son père, et le frère à son frère, les priant de se retirer promptement, parce que Rictiovarus, lieutenant des empereurs Dioclétien et Maximien, qu'ils avaient envoyé en France pour persécuter les chrétiens, avait eu avis de leur venue. En effet, ils furent poursuivis et atteints; mais le père et Justinien s'étant cachés, saint Just demeura derrière et se présenta aux satellites. Il leur confessa franchement qu'il était chrétien, et il ne voulut jamais découvrir ni enseigner où étaient son père et son frère. Alors ils lui tranchèrent la tête, le 18e jour d'octobre, l'an 303 de Notre-Seigneur. Dieu permit que son corps demeurât debout, ferme et immobile, tenant sa tête entre ses mains. Ce qui donna une telle frayeur à ces bourreaux, qu'ils s'enfuirent tous, et le laissèrent là. Sur ces entrefaites, son père et son frère étant arrivés bien affligés et fort étonnés, il leur parla, et leur dit, qu'ils l'enterrassent en un lieu près de là, nommé Loupère, et qu'ils portassent sa tête à sa mère. Saint Amator, évêque d'Auxerre, la mit dans un lieu honorable, et par son attouchement une fille aveugle recouvra la vue. Depuis elle a été portée dans l'église Saint-Pierre de Beauvais. Au lieu de sa sépulture, dans l'évêché de Beauvais, il y avait une abbaye et une église de son nom.

SAINT ANTOINE DE LYAROLES,

MARTYR AGENAIS.

Saint Antoine de Lyaroles évangélisa, du temps des ariens, la Lomagne, petit pays de la Gascogne compris aujourd'hui dans les départements du Gers et de Tarn-et-Garonne. Sa carrière apostolique fut couronnée par un glorieux martyre. On a donné son nom, dans le Gers, au village de Lyaroles, où ses restes furent transportés et où ils sont encore aujourd'hui honorés.

SAINT MONON,

ERMITE ET MARTYR.

Monon, enfant de l'Ecosse, après avoir fait le pèlerinage de Rome à l'aurore du VIIe siècle, vint en France, et comme il traversait ce pays, il poussa ses courses jusqu'à Maestricht, dont

Digitized by Google

l'évêque, saint Jean l'Agneau, l'engagea à se fixer dans son diocèse, où il lui offrit ce qu'il cherchait, une solitude. Il se fixa dans la partie des Ardennes voisine de l'abbaye de Saint-Hubert. Il fut visité par des chrétiens qui le vénérèrent. Mais, en 630, des bandits l'assassinèrent, et les bonnes gens des environs l'enterrèrent dans le village de Nassau. Des miracles ayant illustré son tombeau, Pépin y fit bâtir une église, où il fut longtemps honoré.

En Écosse, on lui éleva aussi une église, près de la ville de Saint-André.

SAINT AUGEBERT ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Augebert, Fabien, Félix et Salvien étaient quatre anachorètes chrétiens, qui, au IX^e^ siècle, fuyant le monde, se firent des huttes dans un bois auprès de Villers-en-Barrois. Ils étaient vénérés dans le voisinage. Mais une nuit du mois d'octobre, des bandits, croyant trouver quelque trésor chez ces pauvres ermites, les surprirent et les assassinèrent. On les enterra le lendemain à Sylvarolle, et dans la contrée on les invoque contre la morsure des vipères.

LE BIENHEUREUX SICAIRE,

ABBÉ.

Il ne faut pas confondre le Bienheureux dont nous parlons, avec saint Sicaire, un des saints Innocents, honoré à Brantôme, près de Périgueux, et invoqué dans les litanies des Saints de ce diocèse. On fait dériver son nom du poignard, en latin *sica*, qui trancha ses jours.

Le Bienheureux Sicaire était un moine Cistercien de Jouy, dans le diocèse de Sens. Il fonda, de concert avec les seigneurs de Monferrand, l'abbaye cistercienne de Notre-Dame-de-Bonlieu ou des Graules, appelée aussi *Ris-d'Agneau*, à l'extrême limite de la paroisse de Sainte-Eulalie d'Ambares, dans l'*Entre-deux-Mers*, à deux lieues de Bordeaux. Du 24 octobre 1141, époque de la fondation, le pieux abbé gouverna son cher troupeau

Digitized by Google

jusqu'en 1162, époque de sa mort. Un fragment de sa tombe, veuve depuis longtemps de ses reliques, a survécu aux révolutions et aux ravages des iconoclastes. On le conserve avec honneur dans un des murs de l'église de Bassens, paroisse voisine de Boulieu.

LE SAINT PROPHÈTE JOËL.

Joël, fils de Phatuel, est le second des douze petits Prophètes. Il commença vers l'an 789 avant Jésus-Christ sa mission prophétique. On a de lui trois chapitres de prophéties, écrits d'un style véhément, expressif et figuré. Elles regardent particulièrement la dévastation de la Judée par les Chaldéens, et sous ce type la destruction de Jérusalem par les Romains, la fin du monde, le jugement universel, les peines de l'enfer pour les réprouvés, et la gloire éternelle pour les justes.

Saint Pierre, dans les Actes des Apôtres, en applique un passage considérable à la révolution qui établit le christianisme sur la terre. Sa prophétie est en hébreu.

On trouve dans les commentateurs des petits Prophètes d'excellentes dissertations sur la prophétie de Joël. On distingue surtout celles de saint Jérôme et de dom Calmet.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

C'est une tradition constante et assurée que saint Luc fit plusieurs portraits de la très-sainte Vierge ; cette tradition est appuyée par l'autorité de Théodore, lecteur qui vivait en 518, et qui rapporte qu'on envoya de Jérusalem, à l'impératrice Pulchérie, un portrait de la très-sainte Vierge peint par saint Luc. Cette sainte princesse le mit dans une église qu'elle avait fait bâtir à Constantinople. On a trouvé à Rome, dans un souterrain de l'église de Sainte-Marie *in Via lata,* où saint Luc demeura avec saint Paul, une ancienne inscription d'un portrait de la très-sainte Vierge, qui marque que c'est *un des sept peints par saint Luc : Una ex septem a Luca depinctis.* Le principal de ces portraits fut placé par le Pape Paul V dans la chapelle Bor-

Digitized by Google

ghèse de la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Mais il y en a d'autres à Sainte-Marie *del Popolo*, Sainte-Marie-d'Ara-Cœli, Sainte-Marie-la-Neuve, Sainte-Marie *delle Grazie*. Comme saint Luc vécut très-longtemps, on croit qu'il fit plusieurs copies de ses portraits de la très-sainte Vierge, si chers aux chrétiens ; car on en possède à Florence, à Bologne, à Spolète, à Monte-Néro près de Livourne, à Montferrat, à Tarsitz, en Dalmatie, à Cambrai. Il y en a même deux à Venise et un en Pologne.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Fête de saint Luc, évangéliste, qui, après avoir souffert bien des tourments pour le nom de Jésus-Christ, mourut en Bithynie, rempli du Saint-Esprit. Ses reliques furent transférées à Constantinople, et de là apportées à Padoue.

A Antioche, saint Asclépiade, évêque, l'un de ces glorieux Martyrs qui souffrirent sous Marcien.

Au territoire de Beauvais, saint Just, martyr, qui, encore enfant, fut immolé dans la persécution de Dioclétien, sous le président Rictiovare.

A Néocésarée, dans le Pont, saint Athénodore, évêque, frère de saint Grégoire Thaumaturge, illustre par son savoir. Il consomma son martyre dans la persécution d'Aurélien.

En Mésopotamie, sur le bord de l'Euphrate, saint Julien, ermite.

A Rome, sainte Tryphonie, qui avait été femme de l'empereur Dèce. Elle fut enterrée dans une crypte, auprès de saint Hippolyte.

[1] QUINTODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Natalis beati Lucæ Evangelistæ, qui multa passus pro Christi nomine, Spiritu sancto plenus obiit in Bithynia ; cujus ossa Constantinopolim translata sunt, et inde Patavium delata. — Antiochiæ, sancti Asclepiadis episcopi, qui unus fuit ex præclaro Martyrum numero qui sub Macrino gloriose passi sunt. — In territorio Belvacensi, sancti Justi martyris, qui adhuc puer in persecutione Diocletiani sub Rictiovaro præside cæsus est. — Neocæsareæ, in Ponto, sancti Athenodori episcopi, fratris sancti Gregorii Thaumaturgi, qui doctrina clarus, in persecutione Aureliani martyrium consummavit. — In Mesopotamia, ad

Digitized by Google

A Rome, saint Paul de la Croix, fondateur des clercs déchaussés de la sainte Croix et de la Passion de Jésus-Christ.

Additions des autres martyrologes.

Saint Amable, prêtre, patron de Riom, en Auvergne, où il est honoré aussi le 11 juin.

Saint Herbland, abbé au diocèse d'Angers.

Saint Mauronte, évêque de Marseille, qui avait été abbé de Saint-Victor.

Saint Just et saint Arthème, martyrs à Amiens.

Saint Just, saint Flavien, et leurs compagnons, martyrs des Lombards, honorés en Piémont.

Sainte Honesta, vierge et martyre, sœur de saint Just et de saint Arthème.

Saint Luc, saint Victorin et sainte Agnès, vierge, martyrs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-François Davist, prêtre Capucin de Besançon, qui ne voulut prêter aucun serment condamné par l'Église, déporté en 1798 et mort dans le désert de Sinnamary le 18 octobre 1800, à l'âge de cinquante-un ans.

Gosseau (prénoms inconnus), prêtre de Valenciennes, expulsé, passa de Valenciennes à Mons, revint deux ans après et fut condamné à mort comme émigré rentré, guillotiné le 18 octobre 1794, avec cinq de ses confrères.

ripam Euphratis, sancti Juliani eremitæ. — Romæ, sanctæ Tryphoniæ, uxoris quondam Decii Cæsaris, quæ in crypta juxta sanctum Hippolytum sepulta est.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Pierre d'Alcantara, Frère-Mineur. — Saint Savinien et saint Potentien, apôtres de Sens, martyrs. — Saint Ptolémée et saint Lucius, martyrs. — Saint Ethbin ou Egbin, ermite. — Saint Aquilin, évêque d'Evreux. — Saint Chaffre, martyr. — Sainte Frideswide ou Fréwisse, vierge. — Saint Barthélemy, évêque de Paris. — Le Bienheureux Thomas Hélye. — La Vénérable Agnès de Jésus, vierge dominicaine. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA,

FRÈRE-MINEUR.

Saint Pierre naquit à Alcantara, petite ville frontière d'Espagne, dans l'Estramadure, en l'an 1499; Alphonse Gravato, son père, qui était un jurisconsulte renommé, et sa mère, Villila de Sabraria, avaient une origine noble, et un attachement inviolable pour la religion. Ils donnèrent à leur fils tous les soins qu'on pouvait attendre d'eux; et en travaillant à le rendre vertueux, il ne négligèrent pas de le faire instruire des belles-lettres.

Pierre avait l'esprit vif, le naturel doux, et sut profiter habilement de tout ce qu'on lui enseignait, principalement de ce qui pouvait contribuer à le conduire dans la voie de la perfection chrétienne. Dès son enfance, il laissa voir des dispositions qui firent présumer qu'il se distinguerait par l'excellence de ses mœurs : il avait une discrétion dont les personnes formées ne sont pas toujours capables.

A peine eut-il achevé ses études et fait un cours de droit canon, qu'il pensa sérieusement à l'éternité. Il considéra le monde, en connut le danger et résolut de ne pas s'y exposer; et pour ne plus s'occuper que de Dieu, il se détermina à entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il avait seize ans quand il se présenta au couvent de Magarès, de la province de Saint-Gabriel, et

Digitized by Google

proche de Valence, mais il n'y fut pas reçu, et le supérieur l'envoya dans une autre communauté, où il prit l'habit et fit son noviciat.

Dans cette première circonstance de sa vie religieuse il donna les plus grandes espérances : il était humble, obéissant, mettait une ardeur admirable dans la prière, dans l'étude des saintes lettres, et ne semblait animé que par l'esprit de pénitence et de charité.

Il fit profession et fut élevé par degré aux Ordres sacrés. Son zèle s'accroissait continuellement ; outre les austérités de sa règle, il en pratiquait d'extraordinaires. Il se fit une loi d'avoir toujours les yeux baissés pour ne point donner entrée dans son cœur aux vanités du siècle, et il tint constamment ce qu'il s'était promis à cet égard. Son jeûne était rigoureux, et il ne prenait à ses repas, lors même qu'il était malade, que du pain et de l'eau, à quoi il joignit dans sa vieillesse quelques herbes à demi-cuites. Son régime ordinaire était de ne manger que de trois jours l'un ; quelquefois il passait huit jours dans une abstinence totale. Il donnait peu de temps au sommeil, allait toujours les pieds nus, la tête découverte, en quelque saison que ce soit, et portait sans cesse un cilice. A ces mortifications, il ajoutait la discipline, qu'il se donnait régulièrement deux fois par jour, avec des chaînes de fer, et ce genre de vie fut cause qu'il porta de bonne heure tous les caractères de la caducité.

Ce zèle inimitable pour les souffrances lui venait de l'impression profonde que la Passion de Jésus-Christ avait faite dans son cœur, aussi tâchait-il d'inspirer à tout le monde les sentiments dont lui-même était pénétré, en méditant sur cet adorable mystère. Instruit de l'effet qu'ont les signes sensibles sur le commun des hommes, il plantait des Croix partout où il le pouvait, principalement sur la cime des montagnes. Il y assemblait le peuple, et prêchant en sa présence sur le mystère de la Rédemption, il manquait rarement de faire verser à ses auditeurs des larmes de componction, qui les disposaient à la pénitence. C'était aussi dans ces lieux solitaires qu'il se retirait pour vaquer à l'oraison ; et outre les consolations qu'il y rece-

Digitized by Google

vait du Ciel, il en rapportait des lumières qui le rendaient supérieur aux autres hommes, quoiqu'elles ne servissent qu'à augmenter son humilité, qui ne s'est jamais démentie un seul instant.

C'était précisément parce qu'il se regardait comme le dernier d'entre ses frères, qu'il redoutait le ministère de la prédication: il l'embrassa néanmoins par obéissance, et non-seulement ses discours, soutenus de ses exemples, ramenèrent beaucoup de pécheurs à la pratique de la vertu, mais il excella encore dans la direction des consciences, où le discernement des esprits, qu'il avait reçu de Dieu, lui était infiniment utile. Cependant il refusa constamment l'honneur que lui fit l'empereur Charles-Quint et Jeanne, sa fille, princesse de Portugal, qui l'avaient choisi pour leur confesseur : son abnégation ne s'accordait pas avec ces sortes d'emplois.

La prudence avec laquelle il réglait sa propre conduite fit juger avec raison qu'il était propre à gouverner les autres, et on l'éleva à différentes charges de son Ordre, qu'il remplit avec sagacité. Il ne profita du pouvoir qu'elles lui donnaient que pour tendre à la perfection; de concert avec quelques zélés serviteurs de Dieu, il travailla à la réforme de l'Ordre. Pour y parvenir, il établit une nouvelle province sous le nom de Saint-Joseph, où l'étroite observance fut scrupuleusement suivie: et il reçut le contentement d'étendre cette réforme, non-seulement dans l'Espagne et dans les autres parties de l'Europe, mais encore au Japon et dans les Indes.

Pierre d'Alcantara, qui savait combien la pureté est agréable à Dieu, et qui eût mieux aimé perdre la vie que de souffrir que la sienne reçût la moindre atteinte, eut un jour une tentation contraire à cette vertu. Pour l'éloigner, il se déchira tout le corps avec des épines, et en cet état, se plongea jusqu'au cou dans un étang glacé, lequel, en mémoire de ce fait, a retenu son nom.

Toujours uni à Dieu en esprit, il faisait ses délices de l'oraison, et on l'a vu souvent rester en prières pendant des heures entières, les bras étendus et les yeux élevés vers le Ciel. L

Digitized by Google

traité qu'il a composé sur ce sujet rend témoignage des sublimes connaissances qu'il avait acquises sur l'état d'oraison.

Il ne faut pas s'étonner si un homme aussi avancé dans la perfection réussissait dans toutes ses entreprises; on était certain qu'il n'enseignait rien sur la religion qu'il ne pratiquât lui-même avec infiniment plus de rigueur qu'il n'en exigeait des autres. Ainsi, quand il parut à la cour de Jean III, roi de Portugal, où ses supérieurs l'avaient envoyé sur les prières de ce prince, ses exhortations produisirent des fruits abondants : des milliers de pécheurs renonçaient à leur vie criminelle pour suivre la vertu ; un grand nombre quittait le monde, pour embrasser la vie religieuse dans les monastères les plus réformés. Ce fut Pierre qui conseilla à la reine Catherine de rétablir les mœurs dans sa cour et d'y rappeler la pratique exacte du christianisme, qui y était oublié. Ce fut après avoir entendu notre saint et touchant prédicateur, que l'infant Dom Louis, frère du roi, fit construire le monastère de Sabratierra, où il se retira pour y vivre comme un religieux ; ce fut enfin par l'impression des choses admirables qu'il dit de la virginité que l'infante Marie, sœur de Dom Louis, voua la sienne au Seigneur, et employa tous ses biens à secourir les malheureux.

Les succès de notre Bienheureux, soit dans la prédication, soit dans la conduite des âmes, lui donnèrent tant de réputation qu'on venait de toutes parts pour le consulter, et ses réponses était regardées comme des oracles prononcés par le Ciel même.

Dans le nombre des liaisons qu'il eut avec les plus grands personnages de son temps, nous ne devons pas omettre son intimité avec saint François de Borgia et avec sainte Thérèse. La première fois que celle-ci vit saint Pierre d'Alcantara, elle découvrit qu'il avait reçu de Dieu le don de lire dans le secret des cœurs. Il devint le confesseur de cette Sainte, qu'il dirigea avec sa prudence ordinaire, dans les voies par lesquelles le Seigneur l'attirait à lui, et il lui fut d'un grand secours pour résoudre ses difficultés, pour dissiper ses ténèbres, et lui donner les consolations et les encouragements dont elle avait besoin.

Digitized by Google

Les services qu'il lui rendit furent le motif de l'entière confiance qu'elle avait dans ses conseils et dans son intercession, et elle disait de lui que ses prières étaient si puissantes auprès de Dieu qu'elle était assurée qu'il ne pouvait refuser rien de ce qui était demandé par son entremise.

Étant venu à Avila pour aider sainte Thérèse dans l'établissement de son premier monastère, Pierre y fut attaqué d'une fièvre ardente. Comme il vit que le mal augmentait, il demanda l'Eucharistie, qu'il reçut à genoux et avec des torrents de larmes. Peu après, on lui administra l'Extrême-Onction, et il mourut le 22 octobre 1562, à l'heure même qu'il avait prédite, en prononçant ces paroles de psaume CXXII : « Je me suis réjouis dans les bonnes nouvelles qu'on m'a annoncées, nous irons dans la maison du Seigneur. » Il avait alors soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-sept en religion, dans les exercices de la pénitence et dans la pratique de toutes les vertus.

Aussitôt après sa mort, il apparut à sainte Thérèse, et lui dit : « O heureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire. » Et l'on remarqua que son corps devint blanc comme la neige et qu'ils répandit une odeur semblable à celle des meilleurs parfums.

Le Pape Grégoire XV le béatifia en 1622 ; mais, parce qu'il continua de s'opérer des miracles à son tombeau, Clément IX le canonisa quarante-sept ans après, en 1669.

SAINT SAVINIEN ET SAINT POTENTIEN,

APÔTRES DE SENS, MARTYRS.

La plupart des évêchés en France ont de l'obscurité dans leur origine. Sens est de ce nombre. Baronius et d'autres ont prétendu que saint Savinien fut envoyé par saint Pierre à Sens avec saint Potentien et saint Altin, qui étaient du nombre de soixante-douze disciples, et que c'est d'eux que cette ville reçu la lumière de l'Évangile. Ces trois missionnaires convertirent à Sens plusieurs citoyens illustres, mais surtout Victorin, Sérotin et Édoalde. Le nombre des fidèles croissait de jour en jour

Digitized by Google

et il était question de trouver un lieu où l'on pût les rassembler pour la prière commune et l'administration des sacrements. Dans le bourg où Victorin avait donné l'hospitalité aux apôtres de la foi chrétienne, les païens avaient des temples dédiés à Mercure et à Bacchus ; Savinien en chassa les idoles et consacra l'un de ces temples sous le titre de Saint-Sauveur. Cette première église de Sens prit depuis le nom de Saint-Savinien.

Comme le zèle et surtout celui de la religion ne cherche qu'à se répandre, Savinien envoya dans les principales villes des environs des hérauts de l'Évangile et se réserva le soin de faire la conquête de Sens. Le Bénédictin Dom Mathon dit que saint Pierre et saint Paul apparurent à Savinien, lui annoncèrent leur mort et lui ordonnèrent d'élever une église sous leur invocation à Sens. Il y ajoute que l'Apôtre sénonais fit construire en conséquence l'église de Saint-Pierre-le-Vif, laquelle fut ensuite augmentée et dotée par Clovis, à la prière de Théodechelde, sa fille, qui mit là des religieuses.

Saint Savinien, ayant souffert le martyre, eut pour successeur saint Potentien, qui gagna également la couronne.

La mort de saint Savinien est indiquée par Baronius aux derniers jours de l'an du salut 74. Mais sa fête ce célèbre le 19 octobre, qui est le jour de la translation de ses reliques.

SAINT PTOLÉMÉE ET SAINT LUCIUS,

MARTYRS.

Du temps de l'empereur Marc-Aurèle, il y avait à Rome une femme dont le mari était un grand débauché, et qui avait elle-même été engagée dans la débauche avant sa conversion. Les instructions de l'Évangile de Jésus-Christ qu'elle avait reçues d'un chrétien nommé Ptolémée l'avaient tellement éclairée, et avaient en même temps si vivement touchée que, non contente de vouloir sortir de ses désordres, elle fit encore tous ses efforts pour en retirer son mari. Elle voulut pour cet effet le catéchiser comme elle l'avait été, et lui représenta entre autres choses les feux éternels qui doivent punir un jour ceux qui

Digitized by Google

auront vécu dans l'incontinence et le libertinage. Mais Dieu, qui fait miséricorde à qui il veut, permit que cet homme demeurât dans son endurcissement et continuât ses désordres. C'est ce qu'il fit, malgré toutes les remontrances de sa femme, avec tant d'excès, qu'après avoir usé de beaucoup de patience, elle se vit obligée enfin à changer de conduite à son égard. Car, n'estimant pas que la piété lui permît de demeurer plus longtemps avec un mari qui, contre les lois naturelles et civiles, cherchait de tous côtés des sujets pour assouvir sa brutalité, elle se résolut enfin à une séparation. Ses parents, craignant les effets de la fureur de cet homme, la prièrent de n'en point venir à un divorce public, ou de différer au moins pour quelque temps encore. Elle se rendit à leurs désirs, mais ce ne fut pas sans beaucoup souffrir. Son mari fit quelque temps après un voyage à Alexandrie, et on lui rapporta qu'il vivait dans de plus grands débordements que jamais. De sorte que, pour ne se point rendre coupable elle-même de ses crimes, si elle entretenait plus longtemps une société d'habitation avec lui, elle lui envoya un acte de divorce par lequel elle lui signifiait qu'elle se séparait de lui selon que les lois le lui permettaient. Si cet homme avait eu un peu de raison, il se serait estimé heureux lorsque sa femme, qu'il avait vue plongée autrefois avec des valets et des mercenaires dans la débauche, non-seulement avait quitté une vie qui déshonorait sa famille, mais avait travaillé encore à le tirer lui-même de ses engagements criminels. Cependant, lorsqu'il vit qu'elle s'était séparée d'avec lui, parce qu'il persistait dans ses débauches, il ne songea qu'aux moyens de s'en venger, et dès qu'il fut de retour à Rome il la mit en justice, sous prétexte qu'elle était chrétienne. Elle présenta de son côté une requête à l'empereur, demandant qu'il lui fût permis de disposer de ce qui était à elle, et promit qu'après qu'elle aurait mis ordre à ses affaires, elle répondrait à l'accusation que l'on avait formée contre elle. C'est ce que l'empereur lui accorda.

Le mari répudié, se voyant lié par ce moyen de telle sorte qu'il ne pouvait agir contre sa femme suivant ses premières

Digitized by Google

mesures, tourna sa fureur contre Ptolémée, qui l'avait instruite dans la religion des chrétiens. Il pria un centenier de ses amis de le faire arrêter et de le faire interroger seulement sur sa religion. Ptolémée étant pris fut conduit au tribunal du préfet de la ville, qui s'appelait Urbice [1]. On lui demanda donc s'il était chrétien. Ptolémée, qui était homme droit et sincère, qui avait toujours fait paraître beaucoup d'aversion pour le déguisement et le mensonge, confessa librement la vérité. Sur cette confession le centenier le conduisit, par ordre du juge, dans la prison, où il demeura longtemps et où il souffrait beaucoup. Il fut ramené à la fin devant le préfet qui lui demanda encore s'il était chrétien, et qui, le voyant ferme dans la confession qu'il en faisait, le condamna à la mort, et le fit conduire aussitôt au supplice.

Un autre chrétien nommé Lucius, ayant entendu prononcer la sentence, la trouva si injuste que, s'adressant au juge dans l'ardeur de son zèle, il lui dit avec véhémence : « Y a-t-il de la justice à punir un homme qui n'a été convaincu ni d'adultère, ni de fornication, ni d'homicide, ni de vol, ni de quelque autre crime que ce soit, et qui n'est coupable que de s'être déclaré chrétien? Cette forme de jugement déshonore un empereur aussi religieux que le nôtre, un empereur philosophe, qui fait profession d'une si grande sagesse, et ne convient pas à la dignité et à l'intégrité du sénat romain. » Urbice parut surpris de la liberté d'un tel discours, mais il ne daigna point faire d'autre réponse à Lucius que ces paroles : « Il me paraît que vous êtes chrétien aussi ; » Lucius lui déclara généreusement qu'il l'était, et le juge ordonna aussitôt qu'il fût conduit à la mort comme Ptolémée. Lucius lui témoigna, par de grands remerciments, qu'il lui était obligé de la manière dont il le délivrait de la nécessité d'obéir à de mauvais maîtres, et de la liberté qu'il lui donnait d'aller trouver un Père plein de bonté et un Roi tout-puissant dans les Cieux.

Un troisième Martyr, dont on ne sait pas le nom, se joignit à Ptolémée et à Lucius, et reçut aussitôt la même sentence.

[1] Quintus Lollius Urbicus, ou Urbicus le Jeune.

Digitized by Google

Adon et Usuard ont marqué leur fête au 19 octobre dans leurs martyrologes. C'est ce qu'on a suivi dans le martyrologe romain, où Baronius a corrigé la faute qu'ils avaient faite de mettre leur martyre à Alexandrie, en Égypte, contre l'autorité de saint Justin le Martyr, qui vivait du temps de ces Saints et qui les suivit de près.

SAINT ETHBIN OU EGBIN,

ERMITE.

Saint Ethbin ou Egbin, breton de naissance, sortait d'une famille noble. Il paraît qu'il passa fort jeune en France, puisqu'il n'avait que quinze ans lorsque ses parents le mirent sous la conduite de saint Samson, son compatriote, qui était alors évêque de Dol. Il fit de grands progrès dans la vertu, et fut attaché pendant quelques années au service de l'église de Dol. Ayant entendu un jour lire à la messe ces paroles de l'Évangile : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple,* il prit la résolution de renoncer entièrement au monde. Il était alors diacre. Saint Samson, après avoir approuvé son dessein, le fit conduire à l'abbaye de Taurac, où il prononça le vœu de son engagement en 534. Il choisit pour son guide un saint religieux de la communauté, nommé Winwaloé, qu'on ne doit point confondre avec le saint abbé de Landevenec, qui portait le même nom. Il l'assistait à la messe qu'il allait célébrer trois fois la semaine dans une chapelle située à une demi-lieue du monastère.

Les moines de Taurac furent dispersés vers l'an 560 par une irruption des Français. Ils se rassemblèrent quelque temps après, puisque saint Winwaloé mourut à Taurac. Saint Ethbin mena la vie érémitique, et alla depuis en Irlande, où il passa vingt ans dans une cellule qu'il s'était construite au milieu d'un bois. L'austérité de ses jeûnes et divers miracles rendirent son nom célèbre.

Il mourut dans la quatre-vingt-troisième année de son âge sur la fin du VI^e^ siècle, le 19 octobre, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain.

Digitized by Google

SAINT AQUILIN,

ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

Aquilin naquit à Bayeux vers l'an 620, de parents riches, qui le firent élever avec grand soin dans tous les exercices propres à lui former l'esprit et le cœur. Dès sa première jeunesse, soumis, appliqué à ses devoirs, il aimait la prière et les lectures sérieuses. Il porta ses dispositions dans le mariage, où ses parents l'engagèrent.

Son mérite et sa naissance lui procurèrent des emplois à la cour de Clovis II ; il fut même obligé de servir quelque temps dans les armées de ce prince. Pendant qu'il avait les armes à la main pour la défense de sa patrie, sa femme levait les yeux au Ciel, afin d'attirer sur lui les grâces et les bénédictions dont il avait besoin. Son absence ayant été une fois prolongée trois ans et demi, sa femme alla au-devant de lui jusqu'à Chartres. Là, les deux époux convinrent de vivre désormais l'un et l'autre le reste de leurs jours comme frère et sœur. Ils se retirèrent à Évreux, et se consacrèrent uniquement aux bonnes œuvres, faisant de leur maison une espèce d'hôpital, et employant leurs biens à soulager tous ceux qui étaient dans le dénûment.

Saint Étern, évêque d'Évreux, étant mort vers l'an 653, le clergé et le peuple, pleins de respect pour la vertu d'Aquilin, demandèrent avec instance aux Évêques de la province, qui y consentirent volontiers, de donner cet homme de bien pour successeur au saint Prélat qu'ils venaient de perdre. Aquilin ne voulut pas se rendre aux instances qu'on lui fit : il préférait la vie obscure dans le saint loisir de la contemplation. Mais le clergé et le peuple d'Évreux le firent enlever, et, après qu'on lui eut donné les Ordres, on le mit sur le siége épiscopal.

Devenu évêque, Aquilin songea à profiter des dispositions favorables avec lesquelles on l'avait reçu pour travailler au salut de ceux dont il se trouvait chargé. Afin de mieux connaître ses devoirs et d'obtenir du Ciel les forces dont il avait besoin pour s'en acquitter dignement, il se retirait de temps en temps dans la solitude, pour y vaquer plus librement à la prière.

Digitized by Google

Plus ses travaux se multipliaient, plus il augmentait sa pénitence et ses austérités. C'est à ce double esprit de mortification et de prière qu'on doit attribuer la sagesse de son gouvernement et les lumières qui éclataient dans ses discours, comme on le vit au concile assemblé à Rouen par saint Ansbert, l'an 689. Pendant que saint Aquilin éclairait ainsi les autres, Dieu permit qu'il fût privé de la vue. N'ayant point d'attachement pour les choses périssables, et d'ailleurs soumis à la volonté de Dieu, il reçut cette privation comme une nouvelle faveur que le Seigneur lui accordait. Il ne cessa pas pour cela d'instruire son peuple, et la mort seule mit fin à son zèle. Il passa de ce monde le 19 octobre de l'an 695, après quarante-un ans d'épiscopat.

SAINT CHAFFRE,

MARTYR.

Saint Théofroi ou Thiéfrey, vulgairement appelé saint Chaffre, eut pour patrie la ville d'Orange. Leufroi, son père, qui était gouverneur du pays et qui occupait une place distinguée dans la province, prit un soin particulier de son éducation. Le goût que le jeune Chaffre faisait paraître pour les exercices de piété montrait déjà qu'il était plein de mépris pour le monde. Il était neveu d'Eudes, premier abbé de Carmeri, en Vélai, et toutes les fois qu'il entendait parler de ses vertus, il se sentait animé du désir de marcher sur ses traces.

Eudes devant passer quelques jours à Saint-Paul-Trois-Châteaux, à son retour de Lérins, où il avait fait un voyage, Leufroi se rendit dans cette ville pour le voir, et il mena son fils avec lui. Chaffre fit part à son oncle de ses dispositions, et il ne lui laissa point ignorer qu'il avait dessein d'embrasser la vie religieuse. Eudes examina sa vocation, et il reconnut qu'elle venait du Ciel. La difficulté était d'obtenir le consentement de Leufroi, qui regardait son fils comme le soutien et l'espérance de sa famille. Il le donna cependant à la fin, et Chaffre suivit son oncle à Carmeri. Il fit sa profession après les épreuves ordinaires, et conserva toujours depuis la ferveur qu'il avait montré edurant son noviciat. Bientôt après, on le chargea du

Digitized by Google

soin des affaires du dehors. Il fut le principal instrument de la conversion de saint Ménelé, qui, de moine de Carmeri devint abbé de Menat, en Auvergne. Eudes sentant approcher sa dernière heure, demanda son neveu pour son successeur, et toute la communauté applaudit à ce choix. Sa conduite justifia la haute idée qu'on avait conçue de sa vertu. Il fut le père et le modèle de ses religieux. Comme les femmes ne pouvaient entrer dans l'église de son monastère, il leur permettait de venir auprès de la porte, et là elles recevaient des instructions sur les vérités du salut.

Les Sarrazins étant tombés sur le Vélai, il voulut que ses religieux allassent se cacher dans une forêt voisine. Lorsque les ennemis furent arrivés au monastère, il se prosterna dans son église, disposé à tout évènement. Furieux de le trouver seul, ils le battirent cruellement, et le laissèrent à demi-mort. Le lendemain, qui était la grande fête de leur secte, ils préparèrent tout pour la célébrer. Alors le Saint ranima ses forces et son zèle, et il eut assez de courage pour aller les reprendre de leur impiété. Les barbares, étonnés de le revoir, lui firent souffrir un traitement indigne, et le blessèrent mortellement. Un orage qui survint les fit fuir, et ils n'eurent point le temps de mettre le feu au monastère, comme ils se l'étaient proposé. Le Saint mourut quelques jours après, c'est-à-dire le 19 octobre 728, et il a été depuis honoré comme un martyr de la vérité et de la charité.

SAINTE FRIDESWIDE OU FRÉWISSE,

VIERGE.

Sainte Frideswide était fille de Didan, prince d'Oxford. Elle comprit de bonne heure cette importante maxime, *que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien;* aussi s'appliqua-t-elle dès son enfance à ne vivre que pour Dieu. Les richesses, la naissance, la beauté et tous les avantages du monde ne lui parurent jamais dignes de ses soins ; elle n'y voyait que des piéges qu'il était bien difficile d'éviter. Craignant de vivre dans le siècle, elle résolut d'embrasser l'état religieux. Son père, qui était lui-

Digitized by Google

même très-pieux, approuva son choix. Il fonda, vers l'an 730, un monastère à Oxford, et le gouvernement en fut confié à sa fille.

Frideswide, affranchie de l'esclavage du monde, fit tous ses efforts pour avancer dans la voie de la perfection et pour y conduire ses Sœurs. Algar, prince de Mercie, conçut pour elle une passion violente et s'occupa des moyens de l'enlever. Frideswide, instruite du danger qu'elle courait, se cacha pour se soustraire aux poursuites de ce seigneur. On dit qu'il devint aveugle en punition de son crime, mais qu'il recouvra la vue par les prières de la Sainte, et qu'il apaisa la justice de Dieu par une sincère pénitence.

Frideswide, après avoir échappé au danger dont nous venons de parler, se fit construire un petit oratoire à Thornbury, à quelque distance de la ville. Elle s'y renferma pour vaquer uniquement à la prière et à la contemplation; et des miracles nombreux ayant signalé son tombeau, on l'emporta dans une église d'Oxford, qui prit son nom dans la suite.

Lorsqu'on fonda l'université d'Oxford, sainte Fréwisse, déjà patronne de la ville, fut patronne aussi de l'université.

Après l'apostasie de Henri VIII, on dispersa les reliques de la Sainte et on enterra dans son tombeau la femme de Martin Bucer; c'était une religieuse indigne qui, malgré ses vœux, avait épousé ce luthérien après lui avoir donné treize enfants, et qui était morte de la peste.

Bucer lui-même était un Dominicain apostat.

SAINT BARTHÉLEMY,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Barthélemy, que l'on croit né à Paris, était un prêtre très-honoré pour sa science, son mérite et sa sainteté; il était doyen de Chartres lorsqu'on lui annonça, en décembre 1220, qu'il était élu évêque de Paris. Louis VIII, fils de Philippe-Auguste et père de saint Louis, connaissait Barthélemy; il approuva son élection et l'accueillit avec joie, il l'honora constamment de son estime et de son amitié. Mais, cher aux Parisiens et vénéré pour ses

Digitized by Google

vertus, il ne devait pas siéger longtemps. Il mourut en 1229, un an après Louis VIII, son ami. Il y avait autrefois, dans l'île de la Cité, une église sous son patronage. La Révolution en avait fait un garde-meubles, que de notre temps on a démoli. Saint Barthélemy est fêté le 19 octobre.

LE BIENHEUREUX THOMAS HÉLYE.

Hélye et Mathilde, légitimes époux de bon renom et jouissant d'une honnête aisance, reçurent de la bonté de Dieu un fils destiné à la sainteté. Il naquit vers l'an 1187 à Biville, à quatre lieues de Cherbourg. Ses parents l'habituèrent à une vie simple et chrétienne, et lui firent donner une bonne éducation. Bientôt il devint pour la jeunesse un modèle, et lorsqu'il se sentit en force, il instruisit avec une douce bienveillance les enfants de la contrée. Les études élémentaires étaient dès lors plus florissantes que nos historiens ne le supposent. Il formait ses élèves dans les bonnes œuvres autant que dans la science. Dès lors, on le regardait comme un Saint. Assidu à la prière, il assistait tous les jours à la messe.

Hugues de Morville, évêque de Coutances, ayant appris la vie et le mérite de Thomas Hélye, voulut le voir, et aussitôt qu'il eut pu le juger, il le retint et l'engagea dans les Ordres sacrés. C'était ce que désirait Thomas Hélye, qui, tout en s'occupant d'éclairer les autres, menait la vie la plus austère. Hugues lui fit perfectionner ses études et l'envoya à l'Université de Paris. Il y resta quatre ans et s'y fit admirer. A son retour il fut élevé au sacerdoce.

Alors il fit le pèlerinage de Rome, où il voulait prier aux tombeaux des saints Apôtres, et à son retour il se fit missionnaire, comme le conseillait son Évêque. Pendant vingt-deux ans il porta la lumière et la piété dans les deux diocèses de Coutances et d'Avranches, béni partout pour les conversions et les réconciliations qu'il opérait sur son passage.

Ses prédications étaient simples, familières et proportionnées à l'intelligence de ses auditeurs. Il tenait à offrir à chacun

Digitized by Google

l'aliment qui convenait à ses besoins ; mais il avait soin d'insister sur les articles de la foi catholique, et il prenait occasion des fêtes célébrées par l'Église pour développer les vérités qui s'y rattachent. Partout la foule se pressait pour l'entendre. Souvent un grand nombre d'auditeurs le suivaient de paroisse en paroisse.

Dieu lui avait donné des entrailles de miséricorde à l'égard des pécheurs : il les attendait avec patience, les cherchait sans empressement, unissant la bonté du père qui accueille avec tendresse l'enfant prodigue à la sollicitude du médecin, qui cicatrise les plaies les plus graves et les plus dangereuses.

Le trépas de ce Bienheureux, riche de tant d'œuvres saintes, eut lieu au château de Vauville, le 19 octobre 1257. Il était âgé de soixante-dix ans. Un grand nombre de miracles bien constatés ont fait éclater la sainteté du Bienheureux Thomas Hélye.

LA VÉNÉRABLE AGNÈS DE JÉSUS,

RELIGIEUSE DOMINICAINE.

C'est du sein de l'obscurité qu'Agnès alla édifier le cloître par les plus rares vertus, et s'éleva elle-même au sommet de la perfection chrétienne. Fille de simples artisans, dont la crainte de Dieu était la plus précieuse richesse, elle naquit le 17 novembre 1603, au Puy-en-Vélay. Elle fut formée dès son enfance à tous les sentiments, à toutes les pratiques de la piété ; cette éducation chrétienne reçut encore de nouveaux développements sous les auspices d'un maître vertueux, dont les leçons et la conduite entretenaient les heureuses dispositions d'Agnès. Sous un tel guide, cette jeune fille fit de rapides progrès dans la science du salut. Les devoirs de la religion, les instructions qui se faisaient tous les dimanches à l'église étaient devenus pour elle une nécessité indispensable : elle y plaçait tout son bonheur, sentiment qu'elle relevait par une angélique modestie et qu'elle sut alimenter, en se consacrant, très-jeune encore, au Seigneur par le vœu de chasteté.

A ces pratiques déjà si extraordinaires, si l'on envisage la

Digitized by Google

faiblesse de son âge, Agnès joignait une prière constante, une oraison continuelle et d'austères mortifications. Le souvenir et la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu la portaient à rechercher ce qui pouvait contrarier la nature. On l'a vue, dans son ingénieuse piété, imaginer des moyens de souffrir, pour suivre de plus près son divin Modèle.

Jalouse de sa perfection, ses regards étaient incessamment arrêtés sur le Sauveur, dont ses efforts tendaient à chaque instant à la reprocher. Ainsi pieusement zélée pour le salut des âmes, elle ne négligeait rien de ce qui pouvait les ramener à Dieu : conseils, exhortations, elle employait tout ce que lui suggérait sa prudence. Sa charité à leur égard était sans bornes. Dès son enfance, elle se privait pour les pauvres d'une partie de sa nourriture ; plus âgée, le gain qu'elle retirait de son travail, elle l'employait à les secourir. Non-seulement elle les assistait de son argent, mais elle leur donnait aussi les soins les plus charitables ; les malades et les infirmes excitaient surtout sa compassion ; elle les assistait et les servait, cherchant pour eux des aumônes, et surmontant, afin de leur être utile, toutes les répugnances de la nature.

Agnès avait manifesté de bonne heure son goût pour la vie du cloître ; mais son père, qui ne pouvait lui donner la dot nécessaire à son entrée en religion, tenta de l'établir dans le monde. Fidèle à la promesse qu'elle avait faite au divin Époux, Agnès résista respectueusement au dessein de son père, et ce dernier la laissa suivre en liberté sa pieuse inclination. Elle reçut d'abord des mains de son confesseur, et sans entrer dans aucun monastère, l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique ; plus tard ses vœux furent accomplis.

Quatre demoiselles de Langeac, conçurent le dessein de fonder dans leur ville un monastère de religieuses de Saint-Dominique, dans lequel chacune d'elles voulait s'engager. Après plusieurs difficultés qu'elle surmonta, Agnès obtint d'y entrer en qualité de Sœur converse : c'étaient au mois de septembre 1623. On lui confia un emploi très-humble qui satisfit sa ferveur, mais que sa mauvaise santé l'empêcha de conti-

Digitized by Google

nuer; elle fut alors admise parmi les Sœurs de chœur; elle fit sa profession le 2 février 1625.

A cette époque, on la chargea de l'office de sous-portière : elle y trouvait de la consolation, parce qu'elle pouvait traiter avec les pauvres, qu'elle avait toujours si tendrement aimés; elle leur rendait tous les services qui étaient en son pouvoir. Mais bientôt, victime de calomnies, elle perdit cette charge, affront qu'elle souffrit avec calme et résignation. Cette épreuve ne fut pas de longue durée ; la prieure, ayant reconnu la vertu éminente d'Agnès, lui abandonna le soin des novices. Dans cet important emploi, la servante de Dieu montra tant de sagesse et de zèle qu'elle conduisit à une haute perfection plusieurs des filles qu'elle dirigeait. Par ses exemples autant que par ses discours, elle formait surtout ses élèves à une abnégation entière d'elles-mêmes, regardant ce point comme l'un des plus essentiels de la vie religieuse.

Édifiées de sa rare vertu, où il n'entrait aucune illusion, les religieuses de Langeac ne tardèrent pas à la choisir pour supérieure, quoiqu'elle n'eût que vingt-trois ans. Agnès fut vivement affligée de cette dignité ; elle s'efforça de décliner ce fardeau, et sa modestie releva son mérite. Animée de la vraie sagesse dont l'Esprit-Saint est la source, Agnès, en devenant supérieure, devint plus encore pour ses compagnes une mère tendre ; elle s'occupait de chacune d'elles, leur témoignant un vif intérêt, leur aplanissant les difficultés de la vie religieuse, et les dirigeant sans cesse vers la perfection que leur imposait leur état. Douée d'une rare prudence, elle gouverna heureusement son monastère, qui, nouvellement fondé, éprouvait souvent de grands besoins. Dans ces circonstances difficiles, Agnès avait en Dieu une confiance qui jamais ne fut déçue : des secours, en quelque sorte inespérés, vinrent plus d'une fois pourvoir aux besoins de la communauté.

Tandis que la servante de Dieu entretenait dans son monastère la bonne odeur de Jésus-Christ, M. Olier, qui fut depuis curé de Saint-Sulpice, à Paris, alors abbé de Pébrac, près de

Digitized by Google

Langeac, songeait à donner des missions dans les environs de son abbaye. Bientôt, en 1634, il s'établit des relations entre lui et la vénérable Agnès, qui se mit sous sa conduite. Cette pieuse intimité dura huit mois, et l'homme de Dieu et la supérieure des Dominicaines en retirèrent de grands avantages pour leur sanctification.

Agnès ne tarda pas de tomber malade; elle vit avec tranquillité s'approcher le terme de sa courte carrière. Sur son lit de douleur, cette sainte fille donna des exemples admirables de patience, d'humilité, de charité et d'obéissance; elle consolait ses Sœurs, qui pressentaient la perte qu'elles allaient faire; elle leur adressait aussi des paroles d'édification : « Vivre tant que Dieu voudra, leur disait-elle, et mourir quand il lui plaira. » Elle expira enfin le 19 octobre 1634, à l'âge de trente-un ans.

En 1808, le Pape Pie VII rendit, le 19 mars, un décret qui constatait l'héroïsme des vertus de la Mère Agnès.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La Mère Agnès de Jésus, n'ayant encore que sept ans et souffrant de grandes peines d'esprit, entendit une voix qui lui dit que, si elle voulait être délivrée de toutes ses peines et être protégée contre tous ses ennemis, elle se fît au plus tôt l'esclave de Jésus et de sa très-sainte Mère. De retour à la maison, elle s'empressa de se donner tout entière à Jésus par Marie en cette qualité, quoiqu'elle ne sût auparavant ce que c'était que cette dévotion; et ayant trouvé une chaîne de fer, elle se la mit sur les reins, et la porta jusqu'à la mort. Après cette action, toutes ses peines et ses scrupules cessèrent, dit le Vénérable Grignon de Montfort dans son *Traité de la vraie dévotion à la très-sainte Vierge,* et elle se trouva dans une grande paix et dilatation de cœur, ce qui l'engagea à enseigner cette dévotion à plusieurs personnes pieuses, entre autres à M. Olier, instituteur du séminaire de Saint-Sulpice, et à plusieurs prêtres et ecclésiastiques du même séminaire. Un jour, la très-sainte Vierge lui apparut, et lui mit au cou une chaîne d'or, pour lui témoi-

Digitized by Google

gner la joie qu'elle avait qu'elle se fût faite l'esclave de son Fils et la sienne ; et sainte Cécile, qui accompagnait la très-sainte Vierge, lui dit : Heureux sont les fidèles esclaves de la Reine du Ciel, car ils jouiront de la véritable liberté : *Tibi servire libertas.*

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Arenas, en Espagne, saint Pierre d'Alcantara, confesseur, de l'Ordre des Frères-Mineurs, qui, pour son admirable pénitence et pour plusieurs miracles, a été mis au nombre des Saints par Clément IX.

A Rome, fête de saint Ptolémée et de saint Lucius, martyrs sous Marc-Antonin. Au rapport du martyr Justin, le premier ayant converti à la foi de Jésus-Christ une femme débauchée et lui ayant persuadé de garder la chasteté, il fut accusé auprès du préfet Urbice par un impudique, et souffrit pendant longtemps les horreurs de la prison, et à la fin, comme il confessait publiquement l'autorité de Jésus-Christ, il fut condamné à être conduit au supplice. Et Lucius, désapprouvant la sentence d'Urbice et s'avouant librement chrétien, fit prononcer contre lui la même sentence. Un troisième compagnon leur fut associé et condamné aussi au même supplice.

A Antioche, saint Béronique, sainte Pélagie, vierge, et quarante-neuf autres Martyrs.

En Égypte, saint Vare, soldat, qui, sous l'empereur Maximin,

[1] QUARTODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Arenis, in Hispania, sancti Petri de Alcantara confessoris Ordinis Minorum, quem propter admirabilem pœnitentiam, multaque miracula, Clemens nonus Sanctorum numero adscripsit. — Romæ, natalis sanctorum martyrum Ptolomæi et Lucii, sub Marco Antonino : quorum prior (ut scribit Justinus Martyr), cum impudicam mulierem ad fidem Christi convertisset et castitatem colere docuisset, ab impuro viro apud præfectum Urbicium accusatus, multo tempore squalore carceris maceratus est, et ad ultimum cum de Christi magisterio publica confessione testaretur, jussus est duci ad mortem. Lucius quoque cum Urbicii sententiam improbaret et se christianum libere fateretur, similem sententiam excepit ; quibus et alius tertius adjunctus est, qui etiam eodem supplicio damnatus fuit. — Antiochiæ, sanctorum martyrum Beronici, Pelagiæ virginis et aliorum quadragintanovem. — In Ægypto, sancti Vari militis, qui sub Maximino imperatore, dum sanctos septem monachos in carcere detentos

Digitized by Google

visitant sept bienheureux moines détenus en prison, et leur donnant des vivres, voulut remplacer l'un d'eux qui vint à mourir, et ayant souffert avec eux des supplices très-cruels, il obtint la palme du martyre

A Evreux, saint Aquilin, évêque et confesseur.

Au territoire d'Orléans, mort de saint Véron, évêque.

A Salerne, saint Eustère, évêque.

En Irlande, saint Ethbin, abbé.

A Oxford, en Angleterre, sainte Fréwisse, vierge.

Additions des autres martyrologes.

Saint Loup, évêque de Soissons, neveu de saint Remy.

Sainte Olle, vierge, honorée à Cambrai.

Saint Aquilon, confesseur, honoré autrefois à Genève.

Sainte Kunère, l'une des compagnes de sainte Ursule, honorée près d'Utrecht. Saint Willibrod fit au VI^e^ siècle la translation de ses reliques.

Saint Esneu *(Eadnochus)*, évêque et martyr en Angleterre, honoré à Yorck.

Saint Didier, abbé de saint Gal, en Brenne, disciple de saint Ciran.

Saint Lévange *(Libanius)*, évêque de Senlis, honoré sous le nom de saint Levons, à Châlon-sur-Saône, présent au concile d'Orange de 441.

Saint Grate, évêque d'Oloron.

Sainte Laure, veuve, martyre en Espagne.

Saint Sadoth, évêque, martyr en Perse sous Sapor.

Martyrologe de la dernière persécution.

Auchin (prénoms inconnus), prêtre du diocèse d'Arras, pour refus de serment schismatique, condamné comme prêtre

visitaret atque reficeret, uno ex ipsis defuncto, in ejus locum subrogari voluit, et cum illis sævissima passus martyrii palmam adeptus est. — Ebroicis, sancti Aquilini episcopi et confessoris. — In territorio Aurelianensi, depositio sancti Verani episcopi. — Apud Salernum, sancti Eusterii episcopi. — In Hibernia, sancti Ethbini abbatis. — Oxonii, in Anglia, sanctæ Fredeswindæ virginis.

Digitized by Google

réfractaire et guillotiné à Valenciennes le 19 octobre 1794, à l'âge de cinquante ans.

Antoine Charrier, curé de Malbouson, au diocèse de Mendes, pour refus du même serment, guillotiné le 19 octobre 1793, comme contre-révolutionnaire.

Marie-Edme Bourdois, prêtre du diocèse de Sens, condamné à la déportation et mort dans l'affreux désert de Kononama le 19 octobre 1798, à l'âge de quarante-cinq ans.

Jean-Baptiste Dubois, prêtre religieux de la Chartreuse de Valenciennes, expulsé de son cloître en 1791, sortit de France, y rentra en 1793, fut arrêté en 1794 et condamné à mort par la commission militaire de Valenciennes. Le 19 octobre 1794, il marcha au supplice en chantant le *Te Deum laudamus*. Il avait cinquante-neuf ans.

Pierre-Joseph Pontois, né à Valenciennes, prêtre religieux bénédictin, expulsé de son cloître pour refus de serment, se retira à Mons en 1792, rentra dans sa ville à la fin de l'année suivante, puis fut condamné à mort comme émigré rentré; exécuté le 19 octobre 1794, à l'âge de quarante-huit ans.

Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Jean de Kenti, patron de la Pologne. — Saint Artème, duc d'Égypte, et plusieurs autres Martyrs sous Julien l'Apostat. — Saint Maxime le Martyr. — Saint Caprais, martyr. — Saint Zénobe, évêque de Florence. — Saint Barsabias, abbé, et ses compagnons, martyrs en Perse. — Sainte Irène, vierge et martyre. — Saint Condé, ermite. — Saint Sindulphe ou Sindou. — Saint Acca, évêque. — Saint Aldérald, archidiacre de Troyes. — Le Bienheureux Humbaud, évêque d'Auxerre. — La Vénérable Louise Torelli, comtesse de Guastalla, fondatrice des religieuses angéliques. — La Vénérable Ursule Bénincasa, fondatrice des Théatines de l'Immaculée-Conception. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN DE KENTI,

PATRON DE LA POLOGNE.

Né vers l'an 1403, dans le village dont il porte le nom, et qui est du diocèse de Cracovie, saint Jean dut aux soins que prirent ses pieux parents de lui donner une bonne éducation l'avantage précieux de passer sa jeunesse dans l'innocence. Mais il répondit d'une manière si parfaite à leurs soins et à leurs sages conseils, que l'on put dès lors pressentir à quel degré sublime de vertu il s'élèverait un jour. Ses premières études achevées, il alla faire sa philosophie et sa théologie à l'université de Cracovie. Il prit les degrés et y devint même professeur. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de l'enseignement dans cette ville et, comme il mettait la vertu infiniment au-dessus de la science, il sut profiter de toutes les occasions et de tous les moyens que sa position lui donnait pour inspirer à ses disciples les sentiments de piété dont il était pénétré lui-même, et qu'il leur inculquait par ses exemples autant et plus que par ses discours. Lorsqu'il fut parvenu au sacerdoce, on le vit joindre à l'application qu'il avait à l'étude, un zèle plus ardent encore pour la perfection. Il était profondément touché de voir

Digitized by Google

Dieu si peu connu et si mal servi par un trop grand nombre de chrétiens. La seule pensée de tant d'offenses qui se commettent chaque jour contre lui, l'accablait d'une vive douleur. Elle lui faisait souvent verser des torrents de larmes, surtout pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la Messe. Il ne pouvait considérer l'ingratitude du pécheur et la miséricorde infinie que le Sauveur nous témoigne dans l'adorable Sacrement de nos autels, sans se sentir comme accablé par un contraste si déplorable.

Après avoir enseigné avec succès, Jean fut appelé au gouvernement de la paroisse d'Ilkusi. Ce pénible emploi, en lui imposant de nouvelles obligations, fit aussi éclater en lui de nouvelles vertus. Véritable pasteur des âmes, il remplit avec le zèle le plus édifiant et une prudence consommée, tous les devoirs du saint ministère ; sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il était le père de son troupeau, et tous étaient sûrs de trouver en lui un ami tendre et actif dans leurs peines temporelles ou spirituelles. Il se refusait toute superfluité pour secourir les indigents, et souvent même il se dépouilla pour eux de ses habits et de ses souliers ; il laissait dans ces circonstances son manteau traîner le plus qu'il lui était possible, afin qu'on ne vît pas qu'il retournait nu-pieds à sa demeure. Un dimanche matin, en se rendant à l'église, il trouva un pauvre homme étendu, presque sans vêtement, sur la neige, mourant de faim et de froid ; il ôta aussitôt sa soutane, en couvrit cet infortuné, le conduisit dans son presbytère et le fit manger avec lui. En mémoire de cette charitable action, chaque professeur du collége de Varsovie était obligé un jour dans l'année de faire dîner un pauvre à sa table.

La charge des âmes a effrayé tous les Saints. Jean, pénétré de cette crainte, quitta, après quelques années d'exercice, la paroisse dont il était chargé, et, sur la demande de l'université, il vint reprendre sa place de professeur. Ce changement de situation et d'état n'influa en rien sur sa conduite. Tous les instants que son emploi lui laissait libres, il les consacrait ou à travailler au salut du prochain, surtout par la prédication, ou

Digitized by Google

il les donnait à la prière, dans laquelle il recevait des faveurs extraordinaires. Le souvenir de la Passion de Jésus-Christ le touchait tellement, qu'il passait quelquefois toute la nuit dans la contemplation de ce mystère. Pour le graver encore plus profondément dans son esprit, ce saint prêtre fit, sous l'habit de pèlerin, le voyage de Jérusalem. Brûlant du désir de terminer ses jours par le martyre, il ne craignait pas de prêcher aux Turcs Jésus-Christ crucifié. Outre ce voyage de la Terre sainte, Jean fit quatre fois celui de Rome, pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, donner au Saint-Siége des marques publiques de son respect, et tâcher, ainsi qu'il le disait, de se préserver par ses voyages de piété des peines du purgatoire. Il faisait ces pèlerinages à pied, portant lui-même son bagage. Dans un de ses voyages, des voleurs l'ayant rencontré, lui prirent ce qu'il possédait, et l'interrogèrent ensuite pour savoir s'il n'avait plus rien ; le saint homme leur répondit que non. Mais s'étant aperçu, lorsqu'ils l'eurent quitté, qu'il avait encore quelques pièces d'or cousues dans son manteau, il courut après eux, les appela à haute voix et leur présenta son or. Ceux-ci, étonnés d'une pareille conduite, refusèrent de le recevoir, et lui rendirent même ce qu'ils lui avaient pris.

Profondément pénétré de respect pour le précepte de l'Évangile qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, Jean de Kenti l'observait avec la plus grande exactitude. A l'exemple de saint Augustin, il avait inscrit sur les murs de sa demeure des vers qui montraient son horreur pour la médisance. Sa charité ne consistait pas seulement à éviter de faire du mal à ses frères, elle le portait à leur procurer tout le bien qui lui était possible. On l'a vu se priver de sa nourriture, pour la donner à ceux qui en avaient besoin. Autant animé d'une sainte haine contre lui-même qu'il montrait d'affection pour le prochain, il ne donnait que très-peu de temps au sommeil, ne s'habillait que pour se couvrir, et ne mangeait que pour s'empêcher de mourir de faim. Le désir qu'il avait de conserver sa pureté le porta à la pratique des plus rudes mortifications. Il était couvert d'un cilice, jeûnait et prenait fréquem-

Digitized by Google

ment la discipline. Trente ans avant sa mort, il s'abstint entièrement de l'usage de la viande. Telle fut la vie de ce saint prêtre, dont tous les jours furent donnés à la vertu. Uni à Dieu d'une manière intime par le souvenir habituel de sa sainte présence, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait montrait son recueillement et son zèle pour la gloire du Seigneur et pour le salut du prochain. Il mourut le 24 décembre 1473, dans la soixante-dixième année de son âge, aimé et respecté de tous. Plusieurs miracles furent opérés par son intercession. Cent trente ans après sa mort, on ouvrit son tombeau, et il en sortit l'odeur la plus douce et la plus agréable. On conserva religieusement la robe de pourpre qu'il avait portée comme docteur; on en revêtait le doyen de l'école de philosophie le jour de son installation, et on lui faisait jurer d'imiter les exemples et les vertus de saint Jean de Kenti, comme il en portait le vêtement.

Il fut canonisé par le Pape Clément XIII le 16 juillet 1757; sa mémoire est en grande vénération en Pologne et en Lithuanie, et il est un des patrons de ce pays. Il a laissé après lui une haute réputation de savoir, mais aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous; on lui en attribuait quelques-uns qui furent déclarés apocryphes, par la Congrégation des Rites, pendant le procès pour sa canonisation. (ROHRBACHER.)

SAINT ARTÈME,

DUC D'ÉGYPTE,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS SOUS JULIEN L'APOSTAT.

Julien, flétri à jamais par le surnom d'Apostat, se préparait à quitter la Perse, pour revenir ensuite triomphant exterminer le christianisme. Il périra dans les plaines de Babylone. Un de ses grands préparatifs de guerre fut de vexer les chrétiens. Étant à Antioche, il fit fermer pour la seconde fois la grande église, après en avoir fait tirer les vases sacrés pour les porter à son trésor. Ce fut le comte Julien, son oncle, qui exécuta cet ordre, avec Félix, grand trésorier, et Elpidius, intendant des

Digitized by Google

domaines. Ils étaient tous trois apostats. A la vue des vases précieux que Constance et Constantin avaient donnés : Voyez, s'écria Félix, dans quelle vaisselle est servi le Fils de Marie ! Le comte alla plus loin : il s'assit sur les vases sacrés, et les profana aussi bien que l'autel d'une manière également indécente et impie. Euzoïus, évêque arien, qui occupait la grande église, ayant voulu l'empêcher, l'apostat lui donna un soufflet, en disant : Qu'on voie maintenant si le Ciel se mêle des affaires des Galiléens ! Ils se retirèrent après avoir tout enlevé et condamné les portes de l'église. Leurs blasphèmes ne restèrent pas impunis. Elpidius, le moins coupable, périt misérablement en prison quelques années après. Félix mourut le soir même en vomissant le sang à gros bouillons. Le comte Julien subit un plus long supplice, ainsi que nous allons voir.

L'empereur avait seulement commandé de fermer la grande église ; son oncle ferma de plus toutes les autres. Dans l'une, il saisit le prêtre Théodoret, et, n'ayant pu l'obliger par les tourments à renoncer à Jésus-Christ, il le condamna à perdre la tête.

Le lendemain, lorsque Julien apprit la mort du prêtre Théodoret, exécuté précisément comme chrétien, il dit à son oncle avec chaleur : Est-ce donc ainsi que vous entrez dans mes vues ? Tandis que je travaille à ramener les Galiléens par la douceur et par la raison, vous faites des Martyrs sous mon règne et sous mes yeux ! Ils vont me flétrir dans leurs écrits comme ils ont flétri leurs plus odieux persécuteurs. Je vous défends d'ôter la vie à personne pour cause de religion, et vous charge de faire savoir aux autres ma volonté. Ces reproches furent un coup de foudre pour l'oncle, qui s'attendait à toute autre chose. Pour le consoler et en même temps lui faire expier sa faute, Julien l'invita sur l'heure même à un sacrifice, et lui offrit à manger des viandes immolées aux idoles. L'oncle en mangea peu, tant il était consterné d'avoir mécontenté son neveu, lorsqu'il croyait avoir mérité plus que jamais ses bonnes grâces. Dès le soir même, il se sentit attaqué d'une colique violente et frappé bientôt après dans les entrailles d'une plaie incurable. Les chairs

Digitized by Google

extérieures les plus voisines se corrompirent et engendrèrent une quantité prodigieuse de vers. Il s'en formait aussi au dedans, qui le rongeaient peu à peu malgré tous les secours de la médecine, et lui sortaient par la bouche avec les aliments, qui ne trouvaient plus d'autre issue. Pendant le cours de sa maladie, qui dura environ deux mois, le malheureux apostat traînait un reste de vie pire que la mort, dans une affreuse alternative de fureur contre les chrétiens ou de remords désespérés. Tantôt ébranlé par les discours de sa femme, qui était chrétienne et zélée, il envoyait prier l'empereur de rouvrir les églises, en lui représentant que c'était sa complaisance pour lui qui l'avait précipité dans cet état déplorable. Mais l'empereur lui faisait un crime de son repentir. Je n'ai point fermé les églises, répondait-il, je ne les ouvrirai pas non plus. Ce n'est point votre complaisance pour moi, c'est votre infidélité pour les dieux qui vous attire ce malheur. Tantôt le comte ranimait ses forces et son incrédulité pour condamner au dernier supplice Bonose, Maximilien et quelques autres officiers, qui refusèrent constamment d'ôter de leurs drapeaux le monogramme de Jésus-Christ et d'y mettre des idoles. D'autre fois, il pressait sa femme d'aller à l'assemblée des chrétiens prier pour lui et le recommander aux fidèles, afin qu'il fût délivré de ses vers et de sa puanteur. Sa femme ne l'osa, de peur, disait-elle, que la justice divine ne l'écrasât elle-même. Alors il s'écria : Dieu des chrétiens, ayez pitié de moi ! ma femme même a oublié votre miséricorde, et ne m'écoute point. Dieu des vivants, secourez-moi et ôtez-moi promptement la vie ! Et il expira fourmillant de vers, au moment qu'on lui faisait lecture de divers oracles qui lui promettaient qu'il n'en mourrait point. Tout Antioche, y compris Julien lui-même, regarda cette mort comme une punition visible [1].

Les morts funestes du trésorier Félix et du comte Julien parurent de mauvais augure au peuple idolâtre. Car, voyant dans les inscriptions publiques en l'honneur de l'empereur, ces trois mots latins, *Felix Julianus Augustus,* ils concluaient que

[1] Soz., l. V, c. VIII; Theod., l. III, c. XIII.

Digitized by Google

l'empereur, marqué par le dernier mot, suivrait bientôt les autres. Lui-même en était épouvanté. Un présage non moins funèbre lui arriva le 1er janvier 363. Pendant qu'il montait les degrés du temple de la Fortune pour inaugurer son quatrième consulat, le plus ancien des prêtres tomba mort devant lui [1].

Il n'en devenait que plus tracassier dans sa superstition. Pour tendre un piége aux chrétiens et les engager à l'idolâtrie, il avait infecté les fontaines d'Antioche en y faisant jeter quelque liqueur offerte aux idoles ; il faisait arroser de cette eau tout ce qui se vendait au marché : le pain et la viande, les fruits, les herbes, tous les vivres. Les chrétiens ne pouvaient s'empêcher d'en gémir, et ne laissaient pas d'user de ces viandes, suivant le précepte de l'Apôtre : Mangez tout ce qui se vend au marché, sans vous informer de rien. Un jour, dans un repas, deux de ses principaux gardes, Juventin et Maximin, déplorèrent avec chaleur ces profanations, et employèrent ces paroles des compagnons de Daniel : Vous nous avez livrés à un roi apostat, le plus injuste du monde. Quelqu'un de leurs commensaux ayant rapporté ces paroles à l'empereur, il les fit venir tous les deux et leur demanda ce qu'ils avaient dit. Ils profitèrent de l'occasion et répondirent hardiment : Seigneur, ayant été nourris dans la piété et les louables maximes de Constantin et de ses enfants, nous gémissons de voir à présent tout rempli d'abominations et toutes les viandes souillées de sacrifices profanes. Nous nous en sommes plaints en particulier, et nous nous en plaignons en votre présence ; c'est la seule chose qui nous fait peine sous votre règne. L'empereur, ayant ouï ce discours, les fit frapper et tourmenter jusqu'à la mort, publiant, pour cause de leur supplice, non pas la religion, mais l'insolence de leurs paroles [2].

Un discours de saint Jean Damascène, récemment publié par le cardinal Maï, nous fait connaître trois autres Martyrs, mis à mort par Julien durant son séjour d'Antioche : ce sont les saints Eugène et Maçaire, prêtres, et saint Artémius ou Artème, ancien gouverneur de l'Égypte. Julien dit aux deux premiers :

[1] Amm., l. XXIII, n. 1. — [2] Theod., l. III, c. XV.

Digitized by Google

Qui êtes-vous? quel est votre état? Eugène répondit : Nous sommes chrétiens et pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. — Julien : Où est ce troupeau du Christ, dont vous êtes pasteurs? — Eugène : C'est toute la terre habitable, et tous les hommes qui sont dessus. — Misérable! s'écria Julien, sur qui donc régnons-nous, si le Christ possède la terre entière comme son troupeau? — Le Martyr : Vous régnez sur le même troupeau dont nous sommes pasteurs. Car c'est par le même que les rois règnent et que les princes ont la puissance ; c'est le même qui aujourd'hui vous a donné l'empire, et qui, si vous vous montrez ingrat envers votre Bienfaiteur, le donnera demain à quelque autre : car vous êtes un homme d'un jour, et c'est sur des hommes d'un jour que vous régnez ; mais lui possède le royaume éternel, et qui n'aura point de fin. — Julien l'Apostat : Comment! impie que tu es, ce Christ, né sous Auguste, tu en fais un roi éternel? — Le Martyr : Oui, selon son humanité, il est né au temps d'Auguste ; mais quant à sa naissance divine et anté-séculaire, il n'y a point de temps qui la précède. — L'apostat, qui regardait le Martyr comme un homme sans lettres, se mit à le railler, en disant : Ainsi, ton Christ est né deux fois? mais il n'y a pas de quoi t'en glorifier. Chez les Hellènes il y a des hommes très-sages qui sont nés, non pas deux fois seulement, mais trois fois : tels Mercure Trismégiste et Pythagore. — Le Martyr répliqua d'un ton sévère : J'ai dû répondre comme j'ai fait, non à cause de toi, impie, mais à cause des assistants, qui la plupart sont chrétiens. C'est pour leur salut encore que j'ajouterai quelques mots. Le Christ a été annoncé plusieurs siècles d'avance par les Prophètes ; vos oracles mêmes et vos sibylles ont rendu témoignage à son avènement ; la cause de son incarnation a été la rédemption du genre humain. Venu sur la terre, il a guéri les malades, rendu la vie aux morts; et, après avoir souffert sur la Croix pour le salut du monde, il s'est ressuscité lui-même le troisième jour, en présence des soldats qui gardaient son sépulcre ; ils s'est montré à cinq cents témoins, a conversé pendant quarante jours avec ses disciples, est monté au Ciel en leur présence, leur a envoyé l'Esprit-Saint avec le don de parler les

Digitized by Google

langues étrangères et de prophétiser l'avenir. Et eux, hommes sans lettres, pauvres pêcheurs, ont prêché le Christ en tout lieu ; et, sans autre arme que sa puissance invisible, ils lui ont soumis la terre entière, ressuscitant les morts, purifiant les lépreux, chassant les démons. Mais les sages et les théologues que vous prétendez opposer au Christ, supposons même que les extravagances que l'on conte soient autant de vérités, de quelle utilité ces hommes nés deux, trois ou même quatre fois, ont-ils été au monde, je ne dis pas au monde entier, mais à sa minime partie? Lequel des livres d'Hermès ou de Pythagore a ressuscité des morts, purifié des lépreux, ou chassé les démons que vous adorez? Hermès, que vous appelez Trismégiste, n'est-il pas un homme égyptien, qui a épousé une femme, a eu des enfants, dont l'aîné s'appelle Tat, auquel il adresse la parole dans ses dialogues? N'a-t-il pas résumé lui-même sa théologie en ces termes : Il est difficile de concevoir Dieu et impossible de l'expliquer ; car il est en trois hypostases, son essence et sa nature est inénarrable, n'ayant aucune ressemblance parmi les hommes?

Le Martyr ayant ainsi tourné en preuves du christianisme les objections mêmes qu'on voulait tirer d'Hermès et de Pythagore, Julien dit aux païens qui l'entouraient : Voyez ce misérable, quel avantage il tire de nos sciences contre nous-mêmes! Mais, j'en jure par le soleil qui nous éclaire, je ne souffrirai pas que la race maudite des chrétiens apprenne les lettres grecques. En même temps il livra le Martyr aux bourreaux, pour lui faire endurer jusqu'à cinq cents coups de verges. Un héraut criait pendant l'exécution : Fais la volonté de l'empereur, renonce à tes extravagances, et on cessera de te tourmenter. Mais le Martyr souffrait tout avec constance, et sans proférer un seul mot.

Le prêtre Macaire, interrogé à son tour, se félicita de confesser la divinité du Christ que Julien avait renié. L'apostat dit : Tu cherches à mourir promptement, c'est pour cela que tu me provoques ; mais il n'en sera pas comme tu penses. Réponds-moi d'abord : De quel droit, n'ayant reçu aucune autorisation

Digitized by Google

ni de l'empereur ni d'un gouverneur quelconque, vous allez partout décriant le culte de nos grands dieux, et enseignant aux hommes que ce ne sont pas des dieux ni des sauveurs de l'univers? Le Martyr répondit : Nous le faisons, parce que le Christ a commandé de le faire, pour détourner les hommes des vaines idoles et les ramener au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre. Car vos dieux, les dieux que vous adorez, sont des fictions de démons, des inventions fabuleuses, et c'est d'eux que notre Écriture dit : Périssent les dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre! Mais nous avons, en outre, la loi impériale de Constantin, votre parent, qui proscrit le culte des idoles. Julien s'écria que Constantin avait été un novateur, et pour preuve il fit mettre le Martyr à la torture.

Pendant qu'on tourmentait ainsi les deux prêtres Eugène et Macaire, un officier se leva d'auprès de l'empereur et lui dit : Pourquoi tourmenter aussi cruellement de saints hommes, des hommes consacrés à Dieu? N'oubliez pas que vous êtes homme vous-même, et sujet aux mêmes misères. Si Dieu vous a établi empereur, si vous tenez de Dieu l'empire, prenez garde que Satan, qui demanda et obtint Job à tenter, ne vous ait demandé et obtenu vous-même contre nous, afin de cribler le froment du Christ et semer l'ivraie par-dessus. Mais son entreprise sera vaine; il n'a plus la même puissance qu'autrefois. Depuis que le Christ est venu et qu'il a été élevé sur la Croix, l'orgueil des démons est tombé, leur puissance a été foulée aux pieds. Ne vous faites point illusion, ô empereur : n'allez pas, pour l'amour des démons, persécuter les chrétiens, que Dieu protége. Car la puissance du Christ est invincible; vous en avez été assuré vous-même par l'oracle de l'Apollon de Delphes, que vous apporta le médecin et questeur Oribase; il est conçu en ces termes : Dites à l'empereur : Le merveilleux temple s'écroule; Phébus n'a plus d'antre, plus de laurier fatidique, plus de sources ni d'eau parlante. A ces mots, Julien s'écria hors de lui-même : Quel est cet impie, qui ose nous tenir un pareil langage sur notre tribunal! Un appariteur dit : Seigneur, c'est le duc d'Alexandrie d'Égypte. C'était en effet

Digitized by Google

Artémius, depuis longues années gouverneur d'Égypte et même de Syrie, qui venait d'amener à Julien les troupes des deux provinces pour la guerre de Perse. Julien reprit aussitôt : Quoi ! c'est ce scélérat d'Artémius qui a causé à mon frère une mort si cruelle ! Qu'on le dépouille de sa dignité et de ses vêtements, et qu'on le punisse sur l'heure même de ce qu'il vient de dire. Demain nous le punirons du meurtre de mon frère. Le Martyr ayant été mis à nu, les bourreaux lui attachèrent des cordes aux mains et aux pieds ; et, l'étendant des quatre côtés, ils le frappèrent sur le ventre et sur le dos avec des nerfs de bœuf si longtemps qu'ils se relayèrent quatre fois. Cependant Artémius ne poussa point un soupir, ne changea point de visage ; on eût dit que ce n'était pas lui qui souffrait, mais un autre. Tous les assistants étaient émerveillés ; Julien lui-même n'en revenait pas d'étonnement. Les trois Martyrs, conduits en prison, y allèrent en louant Dieu. Artémius se disait à lui-même : Voilà que les stigmates du Christ sont imprimés dans ton corps : il ne te manque plus que de donner ton âme, ta vie, avec le reste de ton sang.

Le lendemain, l'apostat bannit Eugène et Macaire dans une contrée aride et malsaine, en Arabie, avec ordre de leur couper la tête. Ils y furent décapités après quarante jours, le 20e de décembre. A l'endroit même de leur martyre jaillit aussitôt une source d'eau vive, qui chassait toute espèce de maladie et qui coulait encore au temps de saint Jean Damascène, portant le nom des deux Saints.

Pour ce qui est d'Artémius, Julien s'efforça de le gagner par un assez long discours et les plus magnifiques promesses : Si vous sacrifiez aux dieux, particulièrement à Apollon de Daphné, non-seulement je vous pardonnerai le sang de mon frère, mais je vous donnerai encore une plus grande dignité que vous n'en avez eue : je vous établirai préfet du prétoire et pontife des grands dieux ; je vous nommerai mon père et la seconde personne de l'empire, et vous serez à jamais mon compagnon inséparable. Artémius lui répondit que, pour son frère Gallus, jamais il ne lui avait fait aucun tort, ni de fait, ni de

Digitized by Google

parole, ni même de pensée, car je le savais un chrétien fidèle et fervent. Je prends donc à témoin Dieu et son Christ que je suis innocent de la mort injuste que des méchants lui ont fait souffrir. La preuve, c'est qu'à cette époque je n'étais plus avec Constance, mais que dès lors j'habitais l'Égypte jusqu'à la présente année. Quant à renier le Christ et à embrasser le culte païen, je vous répondrai comme les trois enfants à Nabuchodonosor : Sachez, ô prince, que nous n'honorons pas vos dieux et que nous n'adorons pas la statue en or de votre Apollon. Constantin, pour lequel vous témoignez tant de mépris, se tourna vers le Christ, qui l'appela du haut du Ciel, lorsque, dans la guerre difficile de Maxence, il lui montra l'étendard de la Croix au milieu du jour, éclatant par-dessus le soleil, et qu'il lui annonça la victoire en lettres romaines. Nous-mêmes, présents à cette guerre, nous avons vu ce signe, et nous avons lu ces lettres. Toute l'armée le vit avec nous, et il en est dans vos troupes beaucoup de témoins que vous pouvez interroger si vous voulez. Mais pourquoi m'arrêter à ces choses? Le Christ a été prédit par les Prophètes plusieurs siècles d'avance, comme vous le savez très-bien vous-même. Il n'y a pas jusqu'à vos sibylles, vos poètes et les oracles de vos dieux qui ne lui aient rendu témoignage. Je me sers de ces preuves, non pour moi, mais pour vous, pour votre salut. J'ai honte de vous voir appeler dieux le soleil, la lune et les étoiles. Anaxagore de Clazomène, votre maître en sagesse, ne dit-il pas que le soleil est une masse incandescente et les étoiles des corps en pierre ponce, absolument inanimés et insensibles? Comment donc pouvez-vous les appeler dieux, et mettre le soleil, comme votre grand dieu, dans tous vos discours et dans toutes vos épîtres? Mais pourquoi parler plus longuement? Je ne renie pas mon Christ, je n'embrasse point l'abominable impiété des Hellènes, je persévère dans la doctrine qu'on m'a enseignée, je persiste dans les traditions paternelles, qu'aucun siècle ne renversera. se crût-il l'inventeur de la sagesse, pour parler avec Euripide, votre poète.

Comme Julien, étonné de tant d'érudition et d'éloquence, ne

Digitized by Google

répondait pas, le Martyr reprit : Abandonnez, ô empereur, la religion morte des Hellènes, car elle est pourrie depuis longtemps; et revenez au Christ, car il est patient et miséricordieux, et il accueillera votre repentir.

Pour toute réponse, Julien ordonna de le dépuiller de ses vêtements, de lui percer les côtés avec des alènes rougies au feu, de lui enfoncer des pointes dans le dos, et puis de le traîner à la renverse. Ce supplice dura plusieurs heures. Comme la première fois, Artémius parut être le spectateur de ses souffrances plutôt que la victime. Julien, vaincu, frappa des mains, se leva de son tribunal, puis ordonna de jeter le Martyr en prison sans aucune nourriture, puis s'en alla au faubourg de Daphné.

Vers minuit, comme le Martyr était à prier, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit : Artémius, prends courage et n'aie pas peur du tyran; car je suis avec toi, te délivrant de toute tentation et de toutes les douleurs du supplice; je te couronnerai dans le royaume des Cieux; et comme tu m'as confessé sur la terre devant les hommes, je te confesserai dans les Cieux devant mon Père. Aie donc confiance et réjouis-toi : car tu seras avec moi dans le Paradis. A ces mots, le Martyr se sentit plein de courage et passa toute la nuit à bénir Dieu. Il se trouva guéri de toutes ses plaies, et il n'en demeura pas une trace dans son corps. Il demeura quinze jours dans cet état, sans goûter d'aucune nourriture, fortifié qu'il était par la grâce du Saint-Esprit.

Dans l'intervalle, eut lieu à Daphné la translation des reliques de saint Babylas, l'incendie du temple et de la statue d'Apollon, la colère extrême de Julien l'Apostat contre les chrétiens qu'il accusait de ce désastre. Julien fit comparaître de nouveau Artémius, et lui dit : Tu as appris sans doute l'attentat des maudits chrétiens; mais ils ne s'en réjouiront pas longtemps, car je les punirai septante fois sept fois, comme disent vos Écritures. Le Martyr répondit : J'ai appris comment le feu du Ciel a dévoré votre dieu et brûlé son temple; si donc il était dieu, pourquoi ne s'est-il pas lui-même délivré du feu? Julien essaya de nouveau de gagner Artémius par des promeses. Le Martyr répliqua : Quelle folie de perdre ainsi votre temps en discours

Digitized by Google

inutiles ! Vous oubliez les insurrections des barbares et la guerre de Perse, pour laquelle vous avez remué l'univers, et vous vous occupez de moi, le serviteur de Dieu ! Prononcez contre moi telle sentence que vous voudrez ; car je n'adore pas vos dieux et je ne me soumets point à vos ordres, mais j'offre chaque jour un sacrifice de louange.

Julien fit scier en deux un énorme bloc de pierre, on plaça le Martyr sur la première moitié, puis on laissa tomber sur lui la seconde moitié, qu'on tenait suspendue avec des cordes ; on entendit craquer les os, qui furent tous brisés et disloqués. Vingt-quatre heures après, Julien fit séparer les deux pierres, bien persuadé que le Martyr était mort. La pierre de dessus ayant été enlevée, le Saint se leva et se mit à marcher et à parler, mais ayant les yeux hors de leur orbite. Julien, ayant encore tenté de le séduire, ordonna de lui trancher la tête. Comme on l'emmenait au supplice, il obtint des soldats quelques instants pour prier Dieu.

Il le remercia très-humblement de la grâce qu'il lui avait faite de souffrir pour la gloire de son nom ; il le supplia d'avoir pitié de son Église, que l'apostat Julien menaçait des derniers malheurs. Voilà que vos autels sont détruits, votre sanctuaire profané, le sang de votre alliance réputé pour rien, à cause de nos péchés et à cause des blasphèmes qu'Arius a vomis contre vous, Fils unique, et contre votre Esprit-Saint, vous séparant de la consubstantialité du Père et vous supposant étranger à sa nature, vous appelant une créature, vous l'auteur de toute la création, vous subordonnant au temps, vous qui avez fait les siècles, disant : Il y avait que le Fils n'était pas ; vous nommant fils de la volonté. — On voit par ces paroles qu'Artémius n'était nullement infecté d'arianisme, comme le soupçonnait Tillemont[1].

Le Martyr ayant fléchi trois fois les genoux et adoré vers l'orient, pria de nouveau et dit : Dieu de Dieu, seul d'un seul, roi de roi, vous qui, dans les Cieux, êtes assis à la droite de Dieu le Père qui vous a engendré, vous qui êtes venu sur la terre pour

[1] Tome VIII, p. 731 et seq.

Digitized by Google

le salut de nous tous, vous la couronne de ceux qui combattent pour la piété, exaucez votre humble et indigne serviteur, recevez mon âme en paix... Une voix répondit du Ciel que sa prière était exaucée; que, de plus, l'empereur apostat périrait dans la Perse, qu'il aurait un successeur très-chrétien, et que l'idolâtrie tomberait sans retour. A ces mots, le saint Martyr, plein de joie, présenta sa tête aux soldats, qui la lui coupèrent, le 20 octobre, le sixième jour de la semaine ou le vendredi. Une femme chrétienne, nommée Ariste, et diaconesse de l'église d'Antioche, obtint son corps, l'embauma et l'envoya dans une châsse à Constantinople. Les Grecs honorent saint Artémius ou Artème parmi ceux qu'ils appellent *grands Martyrs*. Voici comme se terminent ses Actes, rapportés par saint Jean Damascène : Ces choses se sont passées à Antioche, métropole de Syrie, sous l'empereur Julien, surnommé l'Apostat; Dulcitius étant consul et Salluste préfet du prétoire, dans l'endroit appelé Daphné ; Jésus-Christ notre Seigneur, notre Dieu et notre Sauveur, régnant sur nous. (ROHRBACHER.)

SAINT MAXIME LE MARTYR.

On signala aux agents de la persécution, sous l'empereur Décius, un chrétien habitant d'Albe, près d'Aquila. Dès qu'il eut appris qu'on était à sa poursuite, Maxime, avide de souffrances, alla de lui-même se présenter aux juges. Lorsqu'il eut confessé la foi en Jésus-Christ avec une fermeté inébranlable, les bourreaux l'étendirent sur le chevalet et le frappèrent à grands coups de bâtons, et le voyant en quelques sorte impassible, ils le montèrent en un lieu très-élevé, d'où ils le précipitèrent. Cette chute terrible délivra son âme de sa prison et l'enleva aux Cieux.

Saint Maxime eut plus tard un tombeau dans une église d'Aquila, et quand l'empereur Othon le Grand, dans son séjour en Italie au x^e^ siècle, eut obtenu les reliques de ce vaillant Martyr, il les transporta en Allemagne, où elles sont honorées.

Digitized by Google

SAINT CAPRAIS,

MARTYR.

Saint Caprais naquit à Agen au IIIe siècle et se retira sur une montagne voisine de cette ville pour y mener la vie érémitique, et se dérober en même temps à la cruelle persécution allumée dans cette province. On rapporte que Caprais, regardant un jour, du lieu de sa retraite, ce qui se passait dans la ville, fut témoin du supplice d'une jeune vierge nommée Foi. Frappé de la constance et de la fermeté que cette fille courageuse faisait paraître au milieu des tourments, il se jette aussitôt à genoux, demande à Dieu la grâce de l'imiter, et court se présenter à Dacien, gouverneur de l'Espagne tarragonaise, et qui était alors à Agen (vers l'an 287 de Jésus-Christ). A peine s'est-il déclaré chrétien qu'il est saisi, chargé de fers et soumis à d'horribles tortures. Mais insensible à la douleur, comme aux promesses flatteuses que lui faisait le gouverneur, il est condamné à mort, et partage avec sainte Foi la palme du martyre. Ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée le 6 octobre : leurs corps, enlevés pendant la nuit par des chrétiens, furent ensevelis honorablement. Dulcide, évêque d'Agen, au commencement du Ve siècle, fit rechercher leurs corps et bâtir une église sous l'invocation de saint Caprais, où il les déposa. On célèbre le 20 octobre la fête de saint Caprais, et celle de sainte Foi le 6 du même mois, jour de leur martyre.

SAINT ZÉNOBE,

ÉVÊQUE DE FLORENCE.

Zénobe, issu de parents idolâtres, naquit à Florence vers la fin du règne de Constantin le Grand. Pendant qu'il étudiait la philosophie, quelques amis chrétiens lui firent comprendre les extravagances et les opprobres de l'idolâtrie. Il embrassa le christianisme et reçut en secret le baptême à Florence même.

Mais ses parents, le voyant éviter les temples et les autels des idoles, finirent bientôt par apprendre qu'il était chrétien. Une tempête s'éleva aussitôt contre lui et contre l'Évêque qui l'avait

Digitized by Google

baptisé. Zénobe répondit avec tant de douceur et tant de sagesse, il justifia si bien sa conduite que ses parents se calmèrent et qu'il reconquit leur affection et leur confiance. Comme il priait et faisait prier pour eux, peu de jours après il leur exposa la foi catholique dans toute sa beauté. A son exemple ils devinrent chrétiens.

Alors Zénobe fut ordonné diacre. Aussitôt il prêcha l'Évangile avec tant de succès qu'il fut loué par saint Ambroise, et que le saint Pape Damase voulut le voir et le féliciter. Après la mort de ce Pontife, il revint à Florence, dont il fut fait évêque. Il y mourut après un siége assez long. On l'honore à Florence le 25 mai, et en d'autres pays le 20 octobre.

SAINT BARSABIAS,

ABBÉ,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS EN PERSE.

Eugène, appelé *Abas* par les orientaux, *Avas* par les Chaldéens et que Sozomène appelle *Aones* par corruption, était disciple du grand saint Antoine. En parcourant l'Orient, il fonda près de Nisibe un monastère nombreux, dont il prit la conduite. Il en sortit de saintes colonies, qui se répandirent dans la Perse, pays où il y avait plusieurs monastères au IVe siècle, comme nous l'apprenons de Théodoret, de Bar-Ebræus et des autres écrivains syriens. On lit dans Sozomène que les moines dont il s'agit étaient disciples d'Abas ; qu'ils achevèrent de convertir la Syrie, et que par leurs prédications ils firent briller le flambeau de la vraie foi parmi les Perses et les Sarrasins.

Barsabias, un de ces prédicateurs zélés, était abbé en Perse, et il avait sous sa conduite dix moines, qu'il conduisait avec soin dans les voies de la perfection. Il fut aisément remarqué par les ennemis de Jésus-Christ. Ayant été arrêté au commencement de la grande persécution de Sapor, il fut cité devant le gouverneur de la province, et accusé de vouloir abolir en Perse la religion des mages. On arrêta en même temps ses dix moines. Ils furent tous chargés de chaînes et conduits dans la

Digitized by Google

ville d'Astrahara, près des ruines de Persépolis, où le gouverneur faisait sa résidence. Ce juge inhumain inventa les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Il leur fit écraser les genoux, casser les jambes, couper les bras, les côtés et les oreilles ; on les frappa ensuite rudement sur les yeux et sur le visage. Enfin le gouverneur, furieux de se voir vaincu par leur courage, les condamna à être décapités. Les Martyrs allèrent avec joie au lieu de l'exécution, en chantant des hymnes et des psaumes à la gloire du Seigneur. Ils étaient environnés d'une troupe de soldats et de bourreaux. Une multitude innombrable de peuple les suivait aussi.

Le saint abbé demandait à Dieu de voir aller dans le Ciel avant lui les âmes qui avaient été confiées à ses soins, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'on commençait l'exécution, un mage, qui passait avec sa femme, ses deux enfants et plusieurs domestiques, s'arrêta en voyant le peuple attroupé. Il fend la presse, et s'avance pour être instruit de ce qui se passait. Il aperçoit le saint abbé qui paraissait rempli de joie, qui chantait les louanges de Dieu et qui prenait chacun de ses moines par la main, comme pour le présenter au bourreau. On lit dans les Actes de nos saints Martyrs, que le mage vit une croix lumineuse sur les corps de ceux des moines qu'on avait mis à mort. Mais, quoi qu'il en soit des motifs de sa conversion, ce mage devint chrétien tout-à-coup, et il se sentit un désir ardent d'être réuni à ces généreux soldats de Jésus-Christ qu'il voyait faire le sacrifice de leur vie avec tant de courage. Il descend donc de cheval, change d'habit avec le domestique qui l'avait suivi, puis, s'approchant de Barsabias, il le prie de l'admettre au nombre de ses disciples. L'abbé y consent : il le prend par la main après le dixième, et le présente au bourreau, qui lui coupe la tête sans le connaître. Barsabias, le père de tous ces Martyrs, fut décapité le dernier. Les corps de ces douze Saints furent abandonnés à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie. Mais on porta leurs têtes dans la ville, et on les suspendit dans le temple de Nahitis ou de Vénus : car, quoique les mages eussent en horreur toutes les idoles, il y avait cependant

Digitized by Google

plusieurs sectes d'idolâtres en différentes contrées de la Perse [1]. L'exemple du mage dont nous venons de parler toucha vivement sa famille, et elle se fit chrétienne. Nos saints Martyrs souffrirent le 3 de juin, la troisième année de la grande persécution de Sapor, la trente-troisième du règne de ce prince, et la 342e de Jésus-Christ. Saint Barsabias est nommé dans les ménologes des Grecs et dans le martyrologe romain.

SAINTE IRÈNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette Sainte est très-célèbre en Espagne et surtout en Portugal, où elle reçut le jour. Ses parents, qui vivaient à Toncor, la mirent de bonne heure dans un monastère de vierges, où elle apprit à suivre la loi de Jésus-Christ. L'abbé Selio, son oncle, qui dirigeait un monastère du voisinage, prit soin de lui inspirer le sentiment et l'amour des plus hautes vertus du christianisme. Elle résolut de consacrer sa virginité à Jésus-Christ, et vécut dès lors dans une retraite si profonde qu'elle ne sortait qu'une fois l'an pour aller visiter l'église de Saint-Pierre, au jour de sa fête.

Comme elle était extrêmement belle, un jeune gentilhomme l'ayant vue dans une de ces sorties, en devint éperdûment épris, et, ne pouvant la décider à renoncer à ces vœux pour devenir son épouse, il la fit assassiner par un misérable, qui jeta son corps dans le Tage.

L'abbé Selio apprit par révélation ce qui s'était passé ; il s'en alla avec ses moines le long du Tage et trouva le corps d'Irène, que le fleuve avait déposé sur le rivage, auprès de la

[1] Le système du bon et du mauvais principe n'était point particulier aux mages ; on le suivait dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique. Il avait principalement cours parmi quelques sectes de Chaldéens, d'Assyriens, de Syriens, d'Indiens et d'Egyptiens. Mais il y avait beaucoup de variété dans les idées que chaque secte s'en formait. On peut voir Christophe Wolfius, dans son *Manichæismus ante Manichæos*, Hamb. 1707, et Mosheim, dans ses *Observationes ad Cudworthi systema*, p. 328. Il y avait en Perse, comme dans les contrées dont nous venons de parler, des sectes nombreuses qui adoraient les idoles.

Digitized by Google

ville de Scalabis. Il transporta le corps de sa nièce dans un monastère qui florissait là. On lui érigea un tombeau ; il fut bientôt renommé par des miracles, qui proclamaient la sainteté de la Bienheureuse. Ce tombeau devint un pèlerinage si fréquenté que la ville de Scalabis quitta son nom pour recevoir celui de *Santa Irena* que lui donnaient les pèlerins, et qui, par contraction, est devenu *Santaren*. Cette Sainte est fêtée, surtout en Portugal et en Espagne, le 20 octobre.

SAINT CONDÉ,

ERMITE.

Saint Condé, était un prêtre anglais, qui sortit de son pays pour venir en France chercher une solitude. Il la trouva dans le voisinage de Saint-Valéry, et il y vivait en ermite vers le milieu du VII^e^ siècle. Mais au diocèse de Rouen, l'abbaye de Fontenelle, fondée par saint Wandrille, était alors si renommée qu'il s'y rendit et qu'il y passa plusieurs années. Sa sainteté fut connue par le roi Thierry III, qui lui donna une île dans la Seine. Cette île inhabitée jusque-là s'appelait Béleinac. Saint Condé s'y rendit, et, secondé par quelques religieux, il bâtit dans son île deux petites églises, l'une dédiée à la très-sainte Vierge et l'autre sous le patronage de saint Pierre. Il mourut là dans une grande sainteté en 685, et ses compagnons regagnèrent l'abbaye de Fontenelle.

Or, peu après l'île de Béleinac, par suite d'un débordement, s'engloutit dans la Seine. Mais saint Condé, toujours vivant dans le Ciel, est honoré sur la terre le 20 octobre.

SAINT SINDULPHE OU SENDOU.

Le soin qu'a eu Sindulphe, plus connu sous le nom de Sendou, de mener une vie cachée, a ôté aux fidèles la connaissance de la plus grande partie de ses actions. Il était né dans l'Aquitaine, et il y avait passé une grande partie de sa jeunesse dans les exercices de la vie chrétienne. Le désir de s'avancer dans la perfection évangélique lui avait fait abandonner ensuite

Digitized by Google

ses parents, ses amis et sa patrie, pour venir chercher dans le diocèse de Reims une retraite où il pût vivre inconnu, loin du commerce du monde et tout occupé de la méditation des biens du Ciel. Il choisit cette retraite à quatre lieues de Reims, près du village d'Aussance, qui était fort solitaire. Il s'y pratiqua une cellule et y mena la vie pénitente des plus austères anachorètes.

L'espoir qu'il nourrissait de demeurer toujours inconnu ne put être satisfait jusqu'à la fin de ses jours. Son genre de vie extraordinaire excita la curiosité de ses voisins; et enfin on accourut de toutes parts à sa cellule pour le voir. Le Saint crut qu'il devait profiter de l'occasion que Dieu lui présentait, et annoncer les vérités du salut à ceux qui ne venaient peut-être dans sa solitude que par des motifs humains. La ferveur avec laquelle il marchait dans la carrière sainte de la pénitence, loin de s'attiédir par le contact des hommes, prit encore de nouveaux accroissements. Dans sa vieillesse même il pratiquait les plus grandes austérités. Comme il n'aimait pas son corps, il s'occupait peu de le voir se détruire ; il regardait même la mort comme un gain, l'envisageant comme le terme où il trouverait la sûreté et la paix. Dieu, qui l'avait toujours conduit durant sa vie, le fit arriver à une heureuse fin le 20 octobre, vers l'an 720. Son corps fut enterré dans le lieu de sa pénitence ; mais, au IX^e^ siècle, on le transporta dans l'abbaye de Hauvillers, à quatre lieues de Reims, sur la Marne. — Cette abbaye ne subsiste plus.

SAINT ACCA,

ÉVÊQUE.

Acca, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, fut élevé en l'an 709 sur le siége épiscopal d'Hagustald, dans la comté de Northumberland. Suivant les usages d'alors, il s'en alla à Rome chercher la bénédiction du Souverain-Pontife. Il y fut bien accueilli et il en revint avec des architectes qui embellirent son église. Après avoir siégé trente ans et quelques mois, il mourut saintement le 20 octobre 740. On rapporte que ses reliques furent honorées de plusieurs miracles.

Digitized by Google

SAINT ALDÉRALD,

ARCHIDIACRE DE TROYES.

Saint Aldérald naquit à Troyes de parents distingués par leur noblesse et par leur piété, un peu avant le milieu du x^e^ siècle. Son père, appelé Valon, et sa mère, Odrade, confièrent son éducation à des religieux, qui l'instruisirent dans la vertu et dans les saintes lettres. Il se distingua de bonne heure par une vie sainte, ce qui le fit recevoir au nombre des clercs de la cathédrale, où on lui accorda les revenus d'une prébende, et où il vécut selon les saints canons et reçut quelque temps après l'ordre d'acolyte. C'est un usage de l'Église, pendant la semaine de Pâques, que deux acolytes portent des cierges devant l'Évêque ; et, après l'octave, ce qui reste de cire est donné à ces clercs. Aldérald ayant été chargé de cette fonction fit de la cire un emploi digne de sa piété. Toutes les fois qu'il la recevait, il la vendait et tantôt en donnait le prix aux pauvres, tantôt en achetait quelque reliquaire pour y conserver les ossements des Saints.

A mesure qu'il avançait en âge, il croissait en vertu et en sagesse. Il s'appliqua à lire et à méditer la vie des saints Pères, afin de se conformer aux exemples qu'il y trouvait. Il y apprit qu'on devait employer aux jeûnes quelques jours avant la Pentecôte, et plein du désir de sa perfection, il voulut exténuer son corps par l'abstinence pour se préparer à l'avènement du Saint-Esprit. Il prit toujours pour modèles les Saints qui avaient jeûné de la manière la plus austère ; non-seulement il mangeait du pain d'orge, mais il le mêlait encore avec de la cendre afin de pouvoir dire avec le Prophète qu'il mangeait la cendre comme le pain. C'est ainsi qu'il se nourrissait, tandis que dans sa maison paternelle on cherchait une nourriture délicate accompagnée de tout ce qui pouvait flatter les sens.

L'auteur de son panégyrique, contemporain et témoin oculaire, dit que jamais le chant du coq n'a surpris Aldérald dans son lit, qu'il ne manqua jamais l'office de la nuit, et que souvent on le trouvait en prière à la porte de l'église en attendant

Digitized by Google

qu'elle fût ouverte. Souvent il passait les nuits dans la méditation de la loi de Dieu, et à l'office du matin on le voyait tellement en sueur et accablé qu'il semblait revenir d'un grand combat. Il ne se rendit pas moins recommandable par l'ardeur de sa charité. Il ne lui suffisait pas de nourrir ceux qui avaient faim, d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, il prenait soin encore de laver les lépreux, de les couvrir de ses propres vêtements et de les soulager comme s'ils eussent été ses enfants; il connaissait tous les endroits où l'on recevait les malades, et les maisons des mendiants, et il fournissait aux uns et aux autres tout ce qui leur était nécessaire, assaisonnant ses secours de quelques instructions, de consolations et de louanges de Dieu.

Aldérald ne se contenta pas d'édifier ainsi la ville de Troyes : il crut utile à son avancement dans la perfection d'entreprendre des pèlerinages. Avec la permission de son Évêque, il fit jusqu'à douze fois le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, tantôt à cheval, tantôt et plus souvent à pied. A son retour, il reprenait ses pieux exercices toujours avec la même ardeur, et ne négligeait point la lecture des Livres saints. Sa vie n'a point manqué de miracles : plusieurs personnes tourmentées de la fièvre furent guéries par son intercession; mais, à l'exemple de Jésus-Christ, il les obligeait de ne point publier ce qui leur était arrivé.

Les incursions et les ravages des Normands dans Troyes avaient occasionné le relâchement parmi les chanoines de la cathédrale. Victimes de la fureur des barbares, ils n'avaient plus de quoi se soutenir, et ils furent contraints de faire quelque trafic pour subvenir à leurs besoins; ce qui les détourna de leurs fonctions et les engagea dans des affaires dont l'embarras ne convient qu'aux personnes du siècle. Aldérald, touché de ce désordre, engagea Manassès, alors évêque de Troyes, à mettre la réforme dans son clergé. Le pieux Pontife se rendit à ses avis, et à cet effet il se composa un conseil, à la tête duquel il se mit Aldérald, qu'il éleva à la dignité d'archidiacre. Le Saint joignit ses libéralités à celles de l'Évêque; il donna une grande

Digitized by Google

partie de son patrimoine au chapitre, et les chanoines recommencèrent à vivre en commun et à remplir leurs devoirs avec plus d'assiduité. L'archidiacre leur montra par des exhortations et par des exemples la voie qu'ils devaient tenir pour mener une vie vraiment canoniale, et, malgré les contradictions qu'il essuya de la part de quelques-uns, il vint à bout de rétablir l'ordre avec la vie commune pour toute la congrégation.

Cependant Aldérald avait conçu le projet de visiter les Lieux saints et de faire le voyage de Jérusalem. Ce ne fut qu'à regret que son Évêque, que ses parents et ses amis le virent inébranlable dans cette résolution. Mais, voyant que rien n'était capable de l'en détourner, le Pontife, croyant qu'il y était excité par une inspiration du Ciel, lui donna enfin son consentement, et lui accorda sa bénédiction. Alors, animé et soutenu par la grâce, le Saint se met en route, passe en Italie, et s'embarque à Salerne. On ne peut raconter, dit l'auteur anonyme de son panégyrique, combien de maux il essuya pendant le voyage. Le navire sur lequel il était monté fut presque entièrement fracassé et abîmé par une tempête. Une autre fois il fut poursuivi et atteint par des pirates, qui menacèrent d'égorger tous les voyageurs, de jeter à la mer tout l'équipage et d'abandonner le reste au pillage. L'épouvante se mit dans le vaisseau, les matelots mêmes étaient saisis de frayeur ; les barbares n'écoutaient aucune prière et ne suivaient que les mouvements de leur fureur. Au milieu de ces alarmes, le Saint se mit en prière pour implorer le secours du Ciel ; aussitôt le vaisseau se dégagea des ennemis, et dans un clin d'œil il fut très-éloigné de ces barbares et évita ainsi le malheur qui le menaçait.

Enfin, après avoir échappé à tous les périls de la mer, Aldérald arriva dans les États des Sarrazins, où il essuya de nouveaux malheurs. Il se vit dépouillé, maltraité et cruellement tourmenté par la faim, le froid et la nudité. Il était alors en usage, suivant les statuts des chanoines, de garder un profond silence après les complies ; malgré ses voyages, le Saint observa toujours cette loi dans toute sa rigueur, rien ne put la lui faire enfreindre ; en vain les barbares le frappaient quel-

Digitized by Google

quefois et quelquefois lui faisaient des caresses pour l'obliger à parler : l'homme de Dieu, par respect pour sa règle, ne rompit jamais le silence dans le temps qu'il lui était imposé.

A peine Aldérald est-il arrivé à Jérusalem, qu'il vole au Calvaire, où il adore Jésus-Christ attaché à la croix pour la rédemption des hommes. Il visite tous les Lieux saints avec la piété la plus tendre. Son amour pour le Sauveur lui fait répandre un torrent de larmes, il baise le saint Sépulcre, dont il a peine à se détacher, et pour satisfaire sa dévotion, on lui accorde un morceau de pierre de ce monument, qu'il regarde comme un trésor précieux. Il parcourt tous les endroits que Jésus-Christ a sanctifiés par sa présence, il visite la sainte Crèche, où il adore le Sauveur naissant, il passe plusieurs fois le Jourdain, où Jésus-Christ fut baptisé et dont les eaux furent sanctifiées, afin de participer lui-même à cette sanctification. Après avoir suivi tous les mouvements de sa dévotion, Aldérald revint dans sa patrie, chargé de reliques et surtout du morceau de pierre du saint Sépulcre.

A son retour, il fut accueilli des chanoines ses confrères par les témoignages de la joie la plus vive. Ils s'empressent de l'embrasser comme leur maître et leur docteur, et se croient désormais en sûreté contre les attaques de l'ennemi du salut, étant secourus par les conseils de leur pasteur et de leur père. Alors le Saint pensa à exécuter un projet qu'il avait formé dans son voyage. Il fit construire un monastère au village de Samblières, aujourd'hui Villacerf, pour y déposer les reliques qu'il avait apportées de Jérusalem. Il y établit des religieux, et le monastère prit, ainsi que le village, le nom de Saint-Sépulcre, de la principale relique. Il y fut inhumé après sa mort, qui arriva au commencement du XI^e^ siècle, en 1004, selon quelques-uns, et selon d'autres en 1015, après avoir vécu près de soixante-quinze ans. L'Église de Troyes célèbre sa fête le 20 octobre.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX HUMBAUD,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Le successeur de Robert, évêque d'Auxerre, dit M. Fisquet dans la *France pontificale,* fut Humbaud, noble Auxerrois, fils d'un autre Humbaud et d'Adèle. Après avoir été élevé dans le clergé de la cathédrale sous l'évêque Héribert, qui l'avait tonsuré et fait chanoine, il donna des marques si éclatantes de toutes les vertus, qu'il fut jugé digne de passer par tous les degrés de la cléricature, et même de devenir le doyen du chapitre.

Aussitôt après son élection, Humbaud prit la route de l'Italie pour se faire sacrer par le Pape Urbain II, ce qui eut lieu à Milan le 6 mai 1095. Le Souverain-Pontife était alors en chemin pour venir au Concile qu'il avait indiqué à Clermont. Le nom d'Urbain II, élu Pape le 12 mars 1088, devait suffire, ce nous semble, pour empêcher les historiens de commettre une erreur dans la date du sacre de Humbaud, que beaucoup d'entre eux fixent en 1087.

L'historien Frodon nous dépeint le nouvel Évêque d'une manière qui mérite d'être rapportée. Il représente Humbaud comme un homme doux et pacifique, d'un esprit pénétrant, généreux, hospitalier, sévère pour lui-même, ferme pour le maintien de la discipline et des immunités ecclésiastiques. Il s'abstint de manger de la viande, se contentant de légumes et ne buvant que très-peu de vin ; mais en revanche, il exerçait somptueusement l'hospitalité, avait toujours quelques pauvres qui mangeaient avec lui et disait qu'*un Évêque est inhumain, s'il exclut quelqu'un de sa table.*

L'un des premiers actes de son épiscopat fut la renonciation que fit à sa prière, le 31 août 1096, Guillaume, comte de Nevers, du droit prétendu de ses prédécesseurs aux dépouilles mobilières des Évêques défunts, qu'ils regardaient comme leur appartenant en propre.

Le plus célèbre établissement qui eut lieu pendant son épiscopat, fut l'abbaye de Pontigny, fondée par Hildebert, chanoine de la cathédrale. A la prière de ce chanoine, Humbaud y mit

Digitized by Google

des religieux Bénédictins de l'institut de Cîteaux, et leur donna pour premier abbé Hugues de Mâcon. Ceci se fit sur la fin de son épiscopat.

Humbaud s'était acquis tant d'autorité par son rare mérite, ses vertus et sa science qu'il fut appelé à presque toutes les assemblées importantes qui se tinrent de son temps ; il fut honoré des faveurs des rois Philippe Ier et Louis le Gros. Après avoir gouverné vingt-cinq ans son diocèse, il voulut accomplir un vœu qu'il avait fait de visiter Jérusalem et de prier aux Lieux saints. Il fit ce voyage avec une piété vive. Mais lorsqu'il s'en revenait, une violente tempête assaillit son vaisseau, et il fut englouti dans les flots avec tous les passagers, le 20 octobre 1115.

LA VÉNÉRABLE LOUISE TORELLI,

COMTESSE DE GUASTALLA, FONDATRICE DES RELIGIEUSES ANGÉLIQUES.

Il est bien vrai que les trois fondateurs de la Congrégation des Clercs Réguliers de Saint-Paul sont reconnus pour fondateurs des religieuses angéliques, comme leur ayant prescrit les règlements qui s'observent encore aujourd'hui dans leurs monastères, et qui y maintiennent l'observance régulière ; mais on ne doit pas en même temps refuser le titre de fondatrice de ces mêmes religieuses à Louise Torelli, comtesse de Guastalla, puisqu'elle avait commencé leur premier monastère de Milan avant qu'elle eût connu ces trois fondateurs des Clercs Réguliers. Elle était fille d'Achille Torelli, comte de Guastalla, qui, n'ayant point d'autres enfants, la laissa héritière de tous ses biens. Elle avait été mariée deux fois, et se voyant veuve de son second mari à l'âge de vingt-cinq ans, elle foula aux pieds toutes les grandeurs de la terre pour se consacrer à Dieu dans l'exercice des œuvres de piété et la pratique d'une profonde humilité.

Louise avait pris pour directeur un saint religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé le P. Baptiste de Creme. Ce fut à sa persuasion qu'elle assembla plusieurs vierges à Milan, qui, sous la conduite de ce religieux, firent beaucoup de progrès

Digitized by Google

dans la vertu. Le temps où se fit cet établisssement nous est inconnu, mais il y a bien de l'apparence que ce fut avant l'an 1530, puisque la comtesse de Guastalla ne commença à connaître que vers ce temps-là Antoine-Marie Zacharie, le premier des trois fondateurs de la congrégation des Barnabites, et qu'elle le pria de vouloir prendre la conduite de cette communauté de vierges, parce que les supérieurs du P. Baptiste de Creme le rappelaient dans son cloître. Trois ans néanmoins se passèrent encore pendant lesquels la comtesse employa ses sollicitations auprès des supérieurs de l'Ordre de Saint-Dominique pour faire rester le P. Baptiste ; mais ce fut inutilement, et ils employèrent l'autorité du Pape pour le contraindre, sous peine d'excommunication, de quitter la conduite des Guastallines, et de retourner vers ses supérieurs. Il obéit donc, et s'étant mis en chemin pour les aller trouver, il mourut à Guastalla l'an 1533. Pour lors, la comtesse, qui l'avait assisté pendant sa maladie, ayant mis ordre à ses affaires domestiques, retourna à Milan, où elle se mit et ses religieuses sous la conduite de Zacharie, dont un des premiers soins envers ces religieuses fut de faire approuver leur établissement par le Saint-Siége. Paul III, qui gouvernait pour lors l'Église, accorda à la comtesse de Guastalla un bref, l'an 1534, par lequel il lui permettait d'établir une congrégation de filles qui fissent profession de la vie religieuse sous la règle de Saint-Augustin, selon les statuts qui leur seraient donnés par l'Archevêque de Milan, et de leur faire bâtir une église et un monastère.

Cette comtesse, qui avait vendu Guastalla à Ferdinand de Gonzague, se voyant de grosses sommes d'argent entre les mains, acheta vingt-quatre maisons à Milan, dans la paroisse de Sainte-Euphémie ; et par ce moyen elle eut un lieu fort vaste pour bâtir un ample monastère, qui fut achevé l'an 1535, avec une belle église sous le titre de la Conversion de Saint-Paul. A peine ce monastère était-il commencé, que Ferdinand de Gonzague, nouveau comte de Guastalla, et qui était gouverneur du Milanais, y fit de riches présents ; et l'on y conserve encore un calice d'or massif enrichi de pierreries, aussi bien qu'une

Digitized by Google

paix d'or et de riches ornements qui ont été donnés par ce prince, qui protégea beaucoup ces Guastallines. Après que le bâtiment fut en état d'être habité, elles quittèrent leur première demeure, qui était aux environs de l'église de Saint-Ambroise, qu'elles cédèrent aux Clercs Réguliers, et prirent possession de leur nouveau monastère. Le bref du Pape portait qu'elles prendraient six religieuses, ou de l'Ordre de Saint-Augustin, ou de l'Ordre de Saint-Benoît, ou de celui de Saint-Dominique, pour leur apprendre les observances régulières, et qu'elles choisiraient un confesseur qui, sans l'approbation de l'ordinaire, les pourrait absoudre de tous cas, et confirmerait la prieure en l'absence de l'Archevêque. Elles n'eurent pas beaucoup de peine à se déterminer sur le choix du confesseur : elles prirent Zacharie, qui avait procuré ce bref et qui jusque-là avait eu soin de leur conduite. Elles obtinrent des religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, du monastère de Saint-Lazare, qui leur apprirent les observances régulières, et après en avoir été suffisamment instruites, elles reçurent l'habit de religion l'an 1536. Les premières qui en furent vêtues furent Paule-Antoinette de Nigris, Antoinette-Marie de Sexto, Thècle de Martinengho, Baptiste de Sexto, Madeleine de Rotula et Blanche-Luce-Agnès de Baldirono, qui étaient tous noms nouveaux qu'elles prirent, ayant changé leurs noms de baptême (selon l'usage de religion) pour n'être plus connues sous les noms qu'elles avaient dans le monde, avec lequel elles faisaient un perpétuel divorce ; et à la fin de l'année leur communauté était de vingt-cinq filles. La fondatrice prit aussi l'habit quelque temps après, et changea aussi son nom de Louise en ceux de Paule-Marie. Il ne restait plus que celui que l'on donnerait à la congrégation, et elles prirent, par l'avis de Zacharie, leur directeur, celui d'Angéliques, afin qu'entendant souvent prononcer ce nom, elles pussent s'exciter à imiter la pureté des Anges. Ce nom leur fut confirmé par autorité apostolique ; car c'est ainsi que Paul III les appela par son bref de l'an 1536, par lequel il les exempta de la juridiction de l'Archevêque de Milan, et les soumit à la visite et direction du général de la congrégation des Clercs Réguliers

Digitized by Google

de Saint-Paul ; et depuis ces religieuses ont ajouté à leur nom celui d'Angélique, au lieu de celui de Mère et de Sœur.

Elles n'étaient point engagées à la clôture dans les commencements, elles sortaient de leur monastère, et accompagnaient les Clercs Réguliers dans les missions qu'ils entreprenaient, ceux-ci employant leur zèle pour la conversion des hommes, et les Angéliques pour celle des personnes de leur sexe. Le Pape Paul III approuva ces sortes de missions sur la supplique qui lui fut présentée de la part des Clercs Réguliers par les trois fondateurs, Antoine-Marie Zacharie, Barthélemy Ferrari et Jacques-Antoine Morigia ; et de la part des Angéliques, par la comtesse de Guastalla, Paule-Antoinette de Nigris et Thècle de Martinengho. Ce Pape, par son bref de l'an 1537, leur accorda plusieurs priviléges, et entre autres, aux Angéliques, de pouvoir entrer dans tous les monastères des filles de la ville de Milan, même dans ceux de l'Ordre de Sainte-Claire. Le P. Zacharie ayant commencé le premier les missions, et ayant été appelé à Vicence, il y alla accompagné de quelques prêtres de sa congrégation et de deux Angéliques, qui étaient la comtesse de Guastalla et Paule-Antoinette de Nigris, lesquelles ayant tiré du vice plusieurs femmes prostituées, les engagèrent à se retirer dans un monastère qui fut encore bâti par les libéralités de la comtesse, sous le titre de la Madeleine. Les Angéliques suivirent encore les Clercs Réguliers dans les missions qu'ils firent à Vérone, à Brescia, à Venise, etc.

Ce furent sans doute ces sortes de missions où Paule-Antoinette fut employée, qui lui enflèrent le cœur et la portèrent à cet excès de vanité qui fut cause de sa perte et de sa damnation. Elle avait donné dans les commencements de grandes marques de sainteté, et ses sentiments avaient été très-sincères, tandis qu'ils avaient été accompagnés d'humilité ; mais après la mort de Zacharie et des autres fondateurs, voyant que l'estime et la considération qu'on avait pour elle augmentaient tous les jours, et que non-seulement la plupart des Clercs Réguliers et des Angéliques, mais même les personnes les plus considérables de Milan et des autres lieux où elle avait été en

Digitized by Google

mission, la consultaient et suivaient ses avis comme autant d'oracles, l'esprit de superbe la séduisit, elle abusa du nom de maîtresse que lui donnait l'office qu'elle exerçait envers les novices dont elle avait la direction ; elle écrivit des lettres de spiritualité et les envoyait avec une autorité de maîtresse ; elle voulait qu'on la reconnût pour telle, elle en cherchait les moyens, et elle écoutait avec plaisir les flatteries de ceux qui l'appelaient la divine maîtresse.

Les Clercs Réguliers qui avaient la conduite de son monastère firent tous leurs efforts pour la faire rentrer en elle-même, et les douceurs et les menaces ayant été inutiles, ils la dénoncèrent à Rome, où la congrégation du Saint-Office, par l'avis du Pape Jules III, ordonna l'an 1552, que cette religieuse serait chassée du monastère des Angéliques et renfermée dans celui de Sainte-Claire. Le décret de l'Inquisition porte que c'était parce que, s'étant laissé tromper par le démon, elle avait usurpé le titre qui n'était dû qu'à Dieu, l'esprit et le don de prophétie et de révélation, l'autorité des prêtres et des prélats, et qu'elle avait troublé la paix de son monastère. Elle trouva néanmoins le moyen de sortir de celui de Sainte-Claire ; et, refusant d'obéir au commandement qui lui fut fait d'y rentrer, elle mourut dans son péché l'an 1555. Ainsi ceci se passa à Milan et non pas à Venise, où les Angéliques n'ont jamais eu de maison et d'où Damman dit qu'on les chassa à cause des crimes de leur grande-prêtresse, qui se faisait appeler maîtresse, et qui suivait la doctrine d'Épicure, ce qui fait voir qu'on ne doit point ajouter de foi à ce qu'a dit cet auteur, qui a d'ailleurs mérité sa condamnation à Rome.

La Vie de cette Antoinette de Nigris a été néanmoins écrite par Jean-Baptiste Fontana de Conti, qui est apparemment un nom supposé, puisqu'elle a été imprimée en Italie sans nom d'imprimeur et sans approbation. Cet auteur, soit véritable ou supposé, la fait passer pour une sainte, et a joint à la fin de sa Vie les lettres qu'elle écrivit à plusieurs personnes. C'est peut-être sur cette Vie que le P. Hilarion de Coste[1], religieux Minime,

[1] Hilarion de Coste, *Éloge des dames illustres.*

Digitized by Google

s'est fondé pour mettre cette religieuse au nombre des personnes illustres en sainteté ; mais s'il avait vu le décret de l'Inquisition de l'an 1552, par ordre du Pape Jules III, il l'aurait retranchée du nombre des dames illustres dont il a donné les éloges.

La faute de cette religieuse ne rejaillit point sur les autres Angéliques, qui furent toujours en grande estime. Plusieurs personnes de considération y étaient entrées, entre les autres Julie Sfondrate, sœur du cardinal François Sfondrate et tante du Pape Grégoire XIV, laquelle fit de grands biens à ce monastère, qui n'est pas le seul monument qui reste encore aujourd'hui à Milan de la piété de la comtesse de Guastalla. Elle acheta encore un grand terrain entre la porte Romaine et celle de Tosa, et y fit bâtir une fort belle maison en forme de monastère, avec une église. On appelle communément ce lieu le collége de la Guastalla, et elle y laissa de quoi entretenir dix-huit jeunes filles nobles et orphelines, auxquelles l'on fournit tout ce dont elles ont besoin pendant douze ans, après lesquels elles se peuvent marier ou se faire religieuses ; et pour lors on leur donne à chacune deux mille livres de dot. Ce lieu est gouverné par des gentilshommes de la ville, comme administrateurs, qui ont droit de nommer ces filles. Celles qui ont soin de leur éducation vivent à la manière des religieuses, chantent l'office de la très-sainte Vierge au chœur, mangent en commun dans un réfectoire, et font la lecture pendant le repas. Elles ont les heures de silence, d'oraison et de travail, et il ne manque à ces filles, pour être de parfaites religieuses, que la solennité des vœux. Ce sont, à proprement parler, ces filles que l'on appelle présentement les Guastallines. Elles étaient aussi autrefois sous la direction des Clercs Réguliers de Saint-Paul.

Outre le monastère des Angéliques de Milan sous le titre de la Conversion de Saint-Paul, il y en a encore un autre à Crémone sous le titre de Sainte-Marthe, qui fut bâti par les libéralités de Valère de Aleriis, qui était une sainte veuve, parente d'Antoine-Marie Zacharie, à laquelle il persuada de fonder un monastère de filles, ce qu'elle n'exécuta qu'après la mort de ce

Digitized by Google

fondateur, ayant fondé ce monastère d'Angéliques où elle se retira, et mourut l'an 1548. Quant à la comtesse de Guastalla Louise Torelli, elle mourut à Milan dans le collége des Guastallines le 20 octobre 1559, étant âgée de soixante-neuf ans.

(HÉLYOT.)

LA VÉNÉRABLE URSULE BÉNINCASA,

FONDATRICE DES THÉATINES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

La vénérable Ursule Bénincasa était d'une famille noble du royaume de Naples, qui tirait son origine de Sienne, de la même souche dont était sortie sainte Catherine de Sienne, selon ce que dit l'auteur de sa Vie [1].

Elle naquit à Naples le 21 octobre 1547. Son père, Jérôme Bénincasa, s'était rendu habile dans les mathématiques, et ce fut ce qui lui procura dans la suite la qualité d'ingénieur et le soin de fortifier plusieurs places du royaume. Sa mère se nommait Vincenza Genovina, qui, aussi bien que son mari, joignait à sa noblesse beaucoup de piété. Les autres vertus dont ils faisaient profession étaient presque tous leurs héritages, ayant employé une grande partie de leurs biens au soulagement des pauvres et des misérables : ils étaient même dans l'indigence; de sorte que Jérôme Bénincasa, qui étaient déjà fort avancé en âge, pauvre et chargé de beaucoup d'enfants,

[1] Ce ne serait pas néanmoins de ce côté-là qu'elle devrait tirer sa noblesse, puisque les parents de sainte Catherine n'étaient que teinturiers, et il n'y a pas d'apparence que la famille de Bénincasa et celle des Borghèses sortent de la même souche, comme le dit le même auteur, puisque l'Inquisition de Rome a fait effacer du Bréviaire romain ce qu'on lisait dans les leçons de l'office de sainte Catherine de Sienne, où l'on avait inséré qu'elle était de la famille des Bénincasa, qui sortait d'une même souche que celle des Borghèses : *Ex Bénincasia una cum Burghesia familia ex eodem stipite proveniente. (Index libr. prohib.)* Ce n'est pas ici le lieu de rapporter l'origine de l'illustre famille des Borghèses, qui a donné un Pape et plusieurs Cardinaux à l'Église ; mais nous pouvons dire en passant que si la famille des Borghèses n'est pas alliée par le sang à sainte Catherine de Sienne, elle a au moins imité les vertus de cette grande Sainte, et entre les superbes églises, les riches fondations, les monuments sacrés qu'on admire, non-seulement à Rome, mais dans plusieurs villes d'Italie, on en remarque un grand nombre qui sont des preuves que la piété n'est pas moins héréditaire dans la famille des Borghèses que la noblesse.

Digitized by Google

voyant encore sa famille augmentée par la naissance d'Ursule, s'en affligea. Il entra dans la chambre de sa femme, non pas pour la congratuler sur cette naissance, mais plutôt pour s'en plaindre avec elle, regardant cette naissance comme un surcroît de misère qui allait augmenter celle dont ils se trouvaient déjà accablés ; néanmoins, mettant sa confiance en Dieu, il prit cette petite innocente entre ses mains, et, se tournant vers une image de la très-sainte Vierge, il la lui présenta, la priant de vouloir en avoir soin et d'être sa protectrice. Sa prière fut exaucée, et Ursule reçut quelques années après l'effet de cette protection à Citara, pays natal de ses parents, et petit château situé dans le diocèse de Cavi, sur le haut d'une montagne au pied de laquelle les flots de la mer viennent se rompre. Son père s'y était retiré avec sa famille pour y vivre plus dans la retraite et épargner la dépense qu'il aurait été obligé de faire à Naples. Ursule n'avait que trois ans lorsque les Turcs y firent une descente. Ses parents, pour avoir plus de facilité de sauver leur vie par la fuite, furent obligés de cacher leur petite fille dans un lieu où ils crurent que ces barbares n'entreraient point. En effet, elle y fut en sûreté par une singulière protection de la sainte Vierge, quoique ces infidèles fussent entrés plusieurs fois dans le même lieu pour chercher de quoi piller, ayant enlevé dans Citara jusqu'aux femmes et aux enfants qu'ils purent trouver.

Sa mère fut contrainte de l'alaiter elle-même, et Ursule ne pouvait pas avoir une plus excellente nourrice, puisqu'en suçant le lait de sa mère elle suçait aussi la piété qui lui était naturelle. Dans le bas âge, où les autres enfants sont privés de raison, il semblait qu'elle en était abondamment pourvue. Elle témoignait déjà une obéissance aveugle pour tout ce qu'on lui commandait. Jamais elle ne témoigna de mécontentement par des cris ou des pleurs dans quelque situation qu'on la mît, ou qu'on oubliât de lui donner ce qui lui était nécessaire ; et à peine commença-t-elle à parler qu'elle avait cent fois à la bouche le nom de Dieu. Son frère aîné, François Bénincasa, lui servit de maître et lui apprit à lire, à écrire et les mystères de notre reli

Digitized by Google

gion. Il trouva l'esprit de son écolière si bien disposé, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à lui faire concevoir ce qu'il voulait lui apprendre. Elle lui faisait des réponses qui passaient de beaucoup la portée de son âge, et elle ne témoignait jamais plus de joie que lorsqu'il se disposait à lui donner ses leçons.

Elle n'avait alors que trois ans, et déjà elle faisait l'oraison mentale. Quand elle fut dans un âge plus avancé, elle jeûnait deux fois la semaine, et le vendredi et le samedi elle ne mangeait qu'après le soleil couché. Ses extases, qui furent très-fréquentes pendant tout le cours de sa vie, qui fut de soixante et onze ans, commencèrent en 1557. La veille de la Nativité de la très-sainte Vierge, elle parut immobile; on courut aux remèdes naturels pour la faire revenir, croyant que c'était quelque évanouissement; mais ce fut inutilement, et elle resta plusieurs heures en cet état; la même chose lui arriva dans la suite toutes les fois qu'elle s'était approchée de la sainte Table; et alors elle se retirait chez elle pour ne pas causer de trouble dans l'église, ni interrompre le service divin; mais le plus souvent elle se trouvait surprise et on était obligé de la porter chez elle, où elle demeurait quelquefois pendant cinq et six heures privée de tout sentiment, n'y ayant que son esprit qui communiquât avec Dieu. Je ne veux point parler de toutes les choses extraordinaires arrivées à cette sainte fille et qui ont été rapportées par les historiens de sa vie.

Ce fut à Naples que toutes ces choses se passaient; ses parents y étaient retournés depuis quelques années, et Dieu avait voulu pour lors récompenser la charité qu'ils avaient eue pour les pauvres, en leur rendant au double ce qu'ils avaient donné si libéralement pour l'amour de lui. Le vice-roi, voulant faire fortifier plusieurs places, en avait donné le soin à Jérôme Bénincasa, père de notre fondatrice, et avait non-seulement payé ses travaux au-delà de leur juste valeur, mais, pour témoigner qu'il en était content, il lui avait fait plusieurs gratifications considérables qui l'avaient mis à son aise, après quoi il était mort, laissant orpheline sa fille Ursule, qui n'avait que sept ans. Ses extases avaient commencé

Digitized by Google

lorsqu'elle n'en avait que dix, et les choses merveilleuses que l'on voyait tous les jours lui arriver, et qui n'étaient pas naturelles, attiraient à sa maison un grand nombre de personnes; c'est pourquoi elle voulut se retirer dans quelque solitude. La montagne où est situé le château de Saint-Elme, aussi bien que le couvent des Chartreux, lui parut favorable à son dessein, à cause d'un bois qu'il y avait alors en cet endroit. Elle y bâtit une petite cellule, dans laquelle elle ne s'occupait que des choses du ciel. Elle châtiait son corps par des mortifications inouïes, et passait les jours et les nuits dans la prière et l'oraison. Elle ne demeura pas longtemps tranquille dans ce lieu, qui fut bientôt fréquenté par plusieurs personnes qui venaient pour la consulter ou pour lui apporter ce dont ils croyaient qu'elle avait besoin. Elle souhaitait fort qu'il y eût sur cette montagne une église dédiée en l'honneur de la très-sainte Vierge, sa protectrice, comme elle en avait eu plusieurs révélations dans ses extases; mais un jour qu'elle était dans ses ravissements ordinaires en présence de plusieurs personnes, du nombre desquelles était un prêtre espagnol, nommé Grégoire de Navarre, qui avait beaucoup de confiance en cette sainte fille, elle lui fit connaître que la très-sainte Vierge l'avait choisi pour jeter les fondements de cette église, à quoi il fut d'autant plus porté qu'il avait fait vœu depuis longtemps de bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge. Ainsi cette église fut bâtie par les soins et les libéralités de ce prêtre, et elle fut dédiée en l'honneur de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge.

Après que cette église fut bâtie, Ursule alla à Rome pour porter le Pape Grégoire XIII, qui gouvernait alors l'Église, à travailler à la réformation des mœurs, qui étaient fort corrompues. Elle eut deux audiences du Pape, et chaque fois elle tomba en extase pendant un assez long temps. Ce Pontife, appréhendant qu'il n'y eût de l'illusion, nomma des commissaires pour examiner la conduite d'Ursule. Saint Philippe de Néri fut du nombre de ceux qui furent nommés. On l'éprouva d'abord par l'humiliation, pour voir si l'esprit d'orgueil ne s'était point emparé de son cœur. On se servit des remèdes de

Digitized by Google

la médecine pour voir si ses extases et ses enthousiasmes ne provenaient point d'un cerveau gâté et affaibli par les jeûnes et les austérités. On usa de rigueur et de violence, et on l'enferma pendant plusieurs mois dans une étroite prison ; comme on vit que toute sa consolation était de recevoir très-souvent le Corps de Notre-Seigneur, on l'en priva. On s'aperçut que cette dernière épreuve la réduisit dans une faiblesse et dans une langueur qui l'auraient sans doute conduite au tombeau, si on ne lui eût permis de communier à son ordinaire, et aussitôt ses forces et sa santé lui revinrent. Enfin, après plusieurs mois d'épreuve, on reconnut qu'il n'y avait point d'illusion, et que tout ce que l'on voyait d'extraordinaire dans cette fille était autant de grâces particulières que Dieu lui accordait ; c'est pourquoi on lui permit de retourner à Naples, et depuis ce temps-là il y eut une sainte union entre saint Philippe de Néri et cette servante de Dieu.

A son arrivée à Naples, sa sainteté se répandit de tous côtés ; chacun s'estimait heureux de pouvoir lui parler et se recommander à ses prières. Elle exhortait les uns à faire pénitence, elle encourageait les autres à demeurer fermes dans le service de Dieu. Quelque temps s'écoula de la sorte, et ce ne fut qu'en 1583 qu'elle donna commencement à sa congrégation. Les premières qui y entrèrent furent deux de ses sœurs et six de ses nièces. Plusieurs demoiselles de la ville voulurent aussi y entrer, mais toutes celles qui se présentèrent ne furent pas admises ; car elle fixa le nombre de sa communauté à soixante-six filles, en l'honneur des soixante-six années que quelques-uns prétendent que la très-sainte Vierge a vécu. L'on bâtit pour leur demeure une maison à côté de l'église que Grégoire de Navarre avait fait construire, comme nous avons dit ci-dessus, et la fondatrice leur prescrivit des lois en la manière suivante.

Elle voulut qu'elles chantassent l'office divin de même que les Théatins, sans aucun chant musical, et récitassent l'office de la Vierge en particulier ; elle leur prescrivit une heure d'oraison le matin en commun, et une autre après les vêpres, et tous les jours le *Veni, Creator Spiritus*, et un *De profundis*

Digitized by Google

après none. Depuis la supérieure jusqu'à la dernière des Sœurs, elles doivent tour-à-tour faire une heure d'oraison devant le Saint-Sacrement, en sorte qu'à toutes les heures tant du jour que de la nuit, il doit y en avoir une devant le Saint-Sacrement. Elles communient trois fois la semaine, outre les fêtes, savoir le dimanche, le mercredi et le samedi. Tous les vendredis il y a exposition du Saint-Sacrement dans leur église, et il faut que pendant ce temps il y en ait plusieurs au chœur à faire l'oraison. Tous les jeudis après midi elles vont au chœur pour chanter le *Pange, lingua,* le *Veni, Creator Spiritus,* et l'antienne de l'Immaculée-Conception. Il leur est permis pendant le silence de chanter dans leurs chambres quelques cantiques spirituels. L'usage des orgues et de tous instruments de musique leur est défendu, tant dans l'église que dans la maison. Tous les quinze jours, le vendredi, elles s'accusent de leurs fautes au chapitre, et pendant l'Avent et le Carême, aussi bien que tous les mercredis et vendredis de l'année, elles prennent la discipline l'espace d'un *De profundis*, d'un *Salve* et d'un *Miserere*. Outre les jeûnes ordonnés par l'Église, elles jeûnent encore pendant l'Avent, les veilles de la fête du Saint-Sacrement, de la Conception et Purification de la très-sainte Vierge, et on les exhorte à porter le cilice le vendredi.

Elle leur prescrivit une manière de chapelet qu'elles doivent réciter tous les jours en disant sur chaque *Ave : Très douce Marie, Mère de Dieu, priez pour moi;* et sur les *Pater : Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant, ayez pitié de moi.* Outre ce chapelet, elles doivent aussi réciter chaque jour la troisième partie du Rosaire, et dire trente fois, devant le crucifix : *Jésus crucifié, mon amour, assistez-moi à l'heure de la mort.* Elle voulut que sa congrégation prît le nom de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, et que tous les samedis de l'année on chantât une messe en son honneur, ce qui a été accordé par la Congrégation des Rites ; que l'on célébrât sa fête avec beaucoup de pompe et de magnificence ; qu'elle durât trois jours avec exposition du Saint-Sacrement, pendant lesquels on pourrait se servir de musique ; elle ordonna qu'il y aurait plusieurs

Digitized by Google

prêtres qui assisteraient le célébrant. Le travail des mains, le vivre en commun, la pauvreté, la charité et l'humilité sont fortement recommandés. Quant à l'habillement, elle ordonna qu'elles porteraient celui des Théatins, savoir une tunique blanche, et par-dessus, une robe noire serrée d'une ceinture de laine et des manches larges. Elles couvrent leur tête d'un voile blanc et n'ont point de guimpes ; mais le collet de leur robe est semblable à celui des Théatins. Elles ne font que des vœux simples, comme nous avons déjà dit ; elles ne sortent point de leurs monastères, et lorsqu'on leur parle, ce n'est qu'au travers d'une grille, comme aux religieuses cloîtrées.

Ce ne fut point à la sollicitation des religieux Théatins que la Mère Ursule entreprit de fonder sa congrégation. Ils n'y eurent aucune part ; au contraire, ils firent beaucoup de difficulté de se charger de la conduite de ces filles ; ce ne fut qu'en 1616 qu'elles eurent le premier confesseur Théatin, et en 1633 que, dans le chapitre général qui se tint à Rome, elles furent agrégées à l'Ordre. La première supérieure de cette congrégation fut la Mère Christine Béninœasa, sœur de la Mère Ursule, qui par humilité ne voulut point accepter cet emploi, et qui, après avoir encore fondé une autre congrégation de Théatines véritablement religieuses, et leur avoir prescrit des règles et des constitutions différentes de celles de la congrégation, mourut à Naples, le 20 octobre 1618, âgée de soixante et onze ans. Son corps fut enterré trois jours après sa mort, dans l'église de la Conception, et quatre ans après on ouvrit son tombeau, où il fut trouvé tout entier et sans aucune corruption.

Elle avait prédit que son institut s'étendrait dans toutes les principales villes de la chrétienté ; mais on n'a pas encore vu l'effet de cette prédiction, puisqu'il n'y a que la ville de Naples et celle de Palerme, en Sicile, où il soit établi. La congrégation de Palerme fut fondée par la princesse Françoise d'Aragon, qui, après la mort de son mari, ayant dessein de se retirer dans un monastère, et délibérant sur le choix de l'ordre qu'elle embrasserait, fut inspirée de fonder à Palerme un monastère,

Digitized by Google

de la congrégation de la Mère Ursule. Elle s'habilla premièrement en Théatine, et ayant acheté une place dans la ville, elle destina pour cette fondation vingt mille écus romains; mais elle ne put exécuter son dessein, étant morte peu de temps après. Elle laissa néanmoins par son testament cette somme, et sa volonté a été exécutée après sa mort. La Mère Ursule Bénincasa avait choisi pour protectrice de sa congrégation la duchesse d'Aquara, Isabelle Caraccioli. Après la mort de cette princesse, les Théatines ne songèrent à prendre d'autres protectrices qu'en 1655, que celles de Palerme élurent la princesse Borghèse Camille des Ursins. (HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 20 octobre de l'an 1502, les religieuses Annonciades, fondées par sainte Jeanne de Valois pour honorer spécialement les vertus de la très-sainte Vierge, reçoivent l'habit de leur Ordre.

Cet habit est une robe longue bleu-céleste, avec un voile blanc, un scapulaire rouge, une ceinture de corde blanche où il y a dix nœuds aux pendants, en mémoire des dix principales vertus de la très-sainte Vierge; et à l'extrémité des pendants, cette ceinture est divisée en trois parties, en mémoire des fouets avec lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ fut flagellé.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Albe, près Aquila, dans l'Abruzze ultérieure, fête de saint Maxime, diacre et martyr, qui, avide de souffrances, se montra aux persécuteurs qui le cherchaient; et leur ayant répondu avec constance, il fut étendu et torturé sur le chevalet, ensuite frappé de coups de bâton. A la fin, ayant été précipité d'un lieu élevé, il rendit l'esprit.

[1] TERTIODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

In Aviensi, civitate prope Aquilam in Vestinis, natalis beati Maximi levitæ et martyris, qui patiendi desiderio, inquirentibus se persecutoribus palam ostendit, et post responsionis constantiam, equuleo suspensus ac tortus, deinde fustibus cæsus, ad ultimum e sublimi loco præcipitatus occubuit. — Agenni, in

Digitized by Google

A Agen, en France, saint Caprais, martyr, qui, s'étant caché dans une caverne pour fuir la rage de la persécution, apprit à la fin comment la vierge sainte Foi souffrait pour Jésus-Christ. Animé à la souffrance des tourments, il pria le Seigneur de faire couler de l'eau limpide de la pierre de la caverne, s'il le jugeait digne de la gloire du martyre. Le Seigneur ayant fait ce prodige, il s'avança avec sûreté jusqu'au lieu du combat, et combattant courageusement, il mérita la palme du martyre sous Maximien.

A Antioche, saint Artème, duc d'Egypte, qui, après avoir eu les premiers emplois honorables de la milice, sous Constantin le Grand, fut frappé de coups de bâton et affligé d'autres tourments, et à la fin décapité par ordre de Julien l'Apostat, auquel il avait reproché sa sévérité envers les chrétiens.

A Cologne, martyre de sainte Marthe et de sainte Paule, vierges, avec plusieurs autres.

A Minden, fête de saint Félicien, évêque et martyr.

En Portugal, sainte Irène, vierge et martyre.

A Paris, saint Georges, diacre, et saint Aurèle, martyrs.

Au pays de Reims, saint Sandou, confesseur.

En Pologne, mort précieuse de saint Jean de Kenty, prêtre et confesseur, qui brilla par ses vertus et par ses miracles. Il fut mis au rang des Saints par le Pape Clément XIII.

Gallia, sancti Caprasii martyris, qui cum rabiem persecutionis declinans, lateret in spelunca, tandem audiens qualiter beata Fides virgo pro Christo agonizaret, animatus ad tolerantiam passionum, oravit ad Dominum, ut, si eum gloria martyrii dignum judicaret, ex lapide speluncæ limpidissima aqua manaret: quod cum Dominus præstitisset, securus ad aream certaminis properavit, et palmam martyrii sub Maximiano fortiter dimicando promeruit. — Antiochiæ, sancti Artemii ducis augustalis, qui sub Constantino Magno præclaris militiæ honoribus functus, a Juliano Apostata, quem sævitiæ in christianos arguerat, fustibus cædi, aliisque tormentis affligi ac demum capite truncari jubetur. — Coloniæ, passio sanctarum virginum Marthæ et Saulæ, cum aliis pluribus. — Apud Mindam, natalis sancti Feliciani episcopi et martyris. — Parisiis, sanctorum Georgii diaconi et Aurelii martyrum. — In Lusitania, sanctæ Irenes virginis et martyris. — In pago Rhemensi, sancti Sindulphi confessoris. — In Polonia, sancti Joannis Cantii presbyteri et confessoris, quem virtutibus et miraculis gloriosum Clemens tertius decimus Pontifex Maximus Sanctorum numero adscripsit.

Digitized by Google

Additions des autres martyrologes.

Sainte Natalie, martyre, femme de saint Aurèle, honorée à Paris.

Sainte Cléopâtre, religieuse de l'Ordre de Saint-Basile, au x^e^ siècle, honorée par les Moscovites.

Saint Vandelin, abbé.

Saint Eutice, saint Lucius et saint Marcellien, honorés à Toulouse.

Saint Vital, évêque de Salzbourg, vers le milieu du vn^e^ siècle.

Saint Secondaire et saint Prime, martyrs à Antioche.

Saint Marcien et saint Jean, martyrs.

Le Bienheureux Sonnat, archevêque de Reims.

Saint Bradan et saint Orora, honorés dans l'île de Man.

Martyrologe de la dernière persécution.

Malaguin (prénoms inconnus), curé d'Escarmain, près le Quesnoy, au diocèse de Cambrai, ayant refusé le serment schismatique, fut expulsé en 1792, rentra en France en 1793, fut arrêté en 1794 et livré à la commission militaire de Valenciennes sans doute, condamné à mort comme émigré rentré, guillotiné le 20 octobre, même année, à l'âge de soixante-six ans.

Digitized by Google

VINGT-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Hilarion, abbé. — Saint Malch, solitaire. — Sainte Ursule et ses compagnes, vierges et martyres. — Saint Viateur, lecteur de l'Église de Lyon. — Saint Just, archidiacre de Clermont. — Sainte Céline, vierge. — Saint Fintan, abbé en Irlande. — La Bienheureuse Imaine, abbesse de Flines. — Le Bienheureux Gonzalve de Lagos, ermite de Saint-Augustin. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT HILARION,

ABBÉ.

Saint Hilarion naquit au village de Thabath, environ à deux lieues de Gaza, en Palestine, vers l'an 291. Ses parents étaient païens, et la grâce dont il fut prévenu dans sa jeunesse le fit sortir, selon la pensée de saint Jérôme, du sein d'une famille idolâtre comme la rose sort du milieu des épines. Il n'y a guère d'apparence qu'il ait connu le nom de Jésus-Christ dans sa maison, où tout ce qui s'offrait à ses yeux se ressentait des superstitions du paganisme. Il paraît plutôt qu'il eut ce bonheur à Alexandrie, où il en trouva plus de moyens, et où il fut envoyé par ses parents lorsqu'il avait à peine dix ans, pour apprendre les lettres humaines. Nous ne savons pas quel fut celui qui l'éleva dans les principes de la foi chrétienne ; mais il y réussit si heureusement, avec le secours de la grâce, que dans cet âge tendre Hilarion aimait Jésus-Christ de tout son cœur, et bien loin de s'amuser aux spectacles profanes, il ne goûtait que la prière et les assemblées ecclésiastiques. Cela n'empêcha pas qu'il ne fît des progrès dans les études, car il apprit le grec aussi parfaitement qu'il possédait le syriaque, sa langue naturelle ; mais les attraits des vertus chrétiennes l'emportèrent toujours dans son cœur sur ce qui ne servait qu'à orner son esprit, et il écrivit dès lors un livre des Évangiles, qu'il garda jusqu'à la

Digitized by Google

mort pour en faire le principal sujet de ses réflexions, et pour être toujours en état d'y recourir et d'y conformer sa conduite. Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est que c'était précisément dans ce temps-là que la persécution de Dioclétien était plus allumée ; et bien loin que sa foi en fût ébranlée par la crainte, elle jeta dans son âme de plus fortes racines, et son zèle pour Jésus-Christ n'en devint que plus ferme et plus ardent.

En effet, ayant entendu parler des vertus de saint Antoine, dont la réputation était déjà répandue dans toute l'Égypte et attirait beaucoup de monde auprès de lui, il voulut l'aller voir comme les autres, non par un esprit de curiosité, mais dans l'intention d'étudier sa conduite et de se former sur son exemple. Il quitta pour cela son habit de séculier, et demeura environ deux mois auprès de lui, observant avec soin sa manière de vivre, principalement son abstinence rigoureuse, son assiduité à l'oraison, son humilité à recevoir les Frères, son zèle à les reprendre de leurs défauts, son ardeur à les animer tous et à les porter à la pratique du bien.

Saint Antoine n'était pas encore retiré sur cette montagne où il finit depuis sa vie ; il était alors vers Héraclée, et à peine y avait-il un an qu'il était sorti du vieux château où il s'était tenu renfermé pendant vingt ans. Hilarion eût bien désiré de demeurer plus longtemps auprès d'un si excellent maître ; mais voyant ce grand nombre de personnes qui y accouraient de toutes parts, soit pour recevoir ses instructions, soit pour être délivrés de leurs maladies, et particulièrement de l'obsession des démons, il se dit à lui-même qu'il n'était pas venu dans le désert pour y voir autant de monde que dans les villes ; qu'il devait commencer par la retraite, comme saint Antoine avait commencé ; que ce Saint, ainsi qu'un soldat vétéran chargé de lauriers, pouvait alors jouir du fruit de ses victoires ; mais que, quant à lui, il avait besoin de combattre, ce qu'il n'avait pas encore assez bien essayé.

Ces considérations le déterminèrent à retourner en son pays, et il s'y rendit avec quelques autres solitaires, après avoir pris

Digitized by Google

congé du grand Antoine, dans l'intention de pratiquer plus tranquillement les exercices et les vertus qu'il avait appris de lui. Il parut bien, par les effets que sa retraite produisit dans la Palestine, que l'Esprit de Dieu l'y conduisit ; car il fit connaître la sainteté de l'état qu'il avait embrassé, et devint l'instrument de la sanctification d'une infinité d'âmes, par les moyens qu'il leur fournit pour en remplir les devoirs avec perfection.

Il trouva en arrivant dans son pays que son père et sa mère étaient morts ; il distribua ce qui lui revenait de leur succession, partie à ses frères et partie aux pauvres, et, se souvenant que Jésus-Christ avait dit que *celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne saurait être son disciple,* il ne se réserva rien des biens de la terre pour mieux acquérir ceux du Ciel. Ainsi dépouillé de tout et revêtu seulement de la vertu de Jésus-Christ, il entra dans un vaste désert qui est entre Gaza [1] et l'Égypte, à deux lieues et demie de Majuna, bourg où étaient le port et les magasins de Gaza, et il y entreprit cette vie toute céleste après laquelle il soupirait si ardemment. Ses parents et ses amis voulurent d'abord l'en détourner, lui représentant que le lieu qu'il chérissait était décrié par les meurtres et les brigandages qui s'y commettaient souvent. Mais il leur répondit que, bien loin de craindre la mort du corps, il ne craignait que celle de l'âme ; de sorte qu'on était surpris qu'à un âge si tendre (car il n'avait que quinze ou seize ans) il montrât tant de force d'esprit. Mais l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ l'élevait au-dessus de toute crainte humaine, et sa ferveur était telle que, malgré la délicatesse de sa complexion, qui le rendait sensible aux moindres impressions du froid ou du chaud, il endurait toutes les injures de l'air avec un courage qui étonnait tout le monde.

Sozomène, qui parle de lui dans son histoire avec beaucoup d'éloges, rapporte en ces termes la manière dont il vivait : Il

[1] Gaza est située à 85 kil. S.-O. de Jérusalem. C'est de Gaza que Samson se sauva en emportant les portes mêmes de la ville, c'est aussi là qu'il mourut écrasé par les ruines du temple de Dagon, qu'il fit crouler sur trois mille Philistins. Cette ville compte aujourd'hui 5,000 habitants.

Digitized by Google

s'accoutumait, dit-il, à souffrir les travaux et à surmonter l'inclination qu'ont les hommes à la mollesse ; il ne cédait à personne pour l'abstinence ; il combattait contre la faim, la soif, le froid, le chaud et contre toutes les autres peines que la délicatesse du corps et de l'esprit nous fait envisager comme des maux. D'ailleurs, il était grave dans sa conduite, sérieux dans ses discours et il étudiait avec soin le sens des divines Écritures. Ce n'est pourtant là qu'une idée fort légère de sa manière de vivre ; mais saint Jérôme la développe par le détail qu'il en a fait, et c'est d'après lui que nous l'allons donner.

Il n'avait pour vêtement, dit ce Saint, qu'un sac et une tunique de peau, que saint Antoine lui avait donnés, et un petit manteau de paysan. Il ne lavait jamais ce sac, disant qu'il était fort inutile de rechercher la propreté dans un cilice, et il ne changeait point de tunique que la première ne fût tout-à-fait hors d'usage. Il ne coupait ses cheveux qu'une fois l'année au temps de Pâques. Son lit était la terre dure, ou dans la nécessité une natte de jonc. Depuis seize jusqu'à vingt ans, il n'eut, pour se garantir de la pluie et des vives ardeurs du soleil, qu'une petite cabane couverte de joncs et d'épines, encore n'avait-il point alors de demeure fixe, mais il allait dans cette vaste solitude, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, pour éviter de tomber entre les mains des voleurs ; car, quoiqu'il ne craignît pas la mort, il savait qu'il n'était pas de la discrétion de s'y exposer sans sujet, comme il est de la piété de l'accepter lorsqu'elle se présente par l'ordre de la Providence.

Aussi Dieu montra dans une rencontre, qu'il prenait de lui un soin tout particulier ; car des voleurs ayant formé le dessein de le surprendre dans sa petite cabane, soit qu'ils crussent y trouver quelque butin à faire, soit qu'ils eussent honte de voir qu'un si jeune solitaire demeurât dans ces lieux sans les craindre, ils se mirent en chemin pour le chercher après le coucher du soleil ; mais ils ne firent que marcher toute la nuit sans pouvoir y arriver. Enfin, le jour étant venu, ils découvrirent sa pauvre cellule ; et y étant entrés ils lui demandèrent d'un ton de raillerie ce qu'il ferait s'il était attaqué par des voleurs. Il

Digitized by Google

leur répondit que celui qui n'avait rien ne les craignait point. « Mais, répliquèrent-ils, ils peuvent vous tuer. » — « A la bonne heure, dit Hilarion; mais je ne crains pas la mort, parce que j'y suis préparé. » Ils admirèrent une si grande fermeté dans un jeune homme de dix-huit ans; car il n'en avait pas alors davantage, et lui avouèrent qu'ils s'étaient égarés pendant la nuit, et que Dieu les avait comme aveuglés. Ils lui promirent enfin de se corriger de leurs vices, et le laissèrent en paix.

Il bâtit à vingt ans une cellule un peu plus solide avec des briques, de la boue et des tuiles cassées; mais si petite et si incommode, qu'à peine pouvait-il s'y étendre. Elle était située au bord de la mer, à une lieue environ de Thabath; on la voyait encore du temps de saint Jérôme. Ce saint docteur entre dans un détail plus particulier en parlant de son abstinence. Il dit qu'il pratiqua toute sa vie un jeûne très-austère, qu'il ne rompit pas même aux jours de fêtes, ni dans ses maladies, ne mangeant jamais qu'après le soleil couché. Il s'interdit l'usage du pain et ne mangea par jour que quinze figues; encore, quand le démon l'attaquait par la tentation, il passait trois et quatre jours sans prendre aucune nourriture, se contentant après ce temps de manger quelques figues et du suc des herbes pour réparer ses forces épuisées. Aussi son corps devint si exténué par cette grande austérité qu'il ne lui restait plus que la peau sur les os. Depuis l'âge de vingt-un ans jusqu'à trente-cinq, il ne garda pas toujours le même régime, il le changea selon le besoin, mais toujours en si petite quantité qu'on reconnaissait dans ces changements son amour invariable pour la pénitence. Ainsi depuis vingt-un ans jusqu'à ving-quatre, il mangeait quelques lentilles trempées dans de l'eau froide. Les trois années suivantes, du pain sec avec de l'eau et du sel; ensuite jusqu'à trente ans, des herbes sauvages et des racines crues. Après ce temps, six onces de pain d'orge et des herbes cuites. Mais, sentant que son corps s'affaiblissait et se couvrait d'élevures piquantes, il ajouta un peu d'huile aux herbes, et vécut ainsi jusqu'à l'âge de soixante-trois ans. Alors, jugeant

Digitized by Google

par la faiblesse de son corps que sa fin était proche, et ne voulant d'ailleurs rien relâcher de ses austérités, parce que sa ferveur lui tenait lieu de force, il s'abstint tout-à-fait de pain, et ne prit pour toute nourriture jusqu'à quatre-vingts ans, qu'un potage d'herbes où on mêlait de la farine, ce qui allait à peine à cinq onces, encore observa-t-il toujours constamment de ne le prendre qu'après le soleil couché.

Nous pouvons ajouter à cette vie si austère la privation de toutes les consolations humaines, et de celles même qui eussent pu satisfaire le plus sa piété. On remarque que, pendant cinquante ans qu'il demeura en Palestine, il ne fut qu'une fois à Jérusalem, et il y alla tant par dévotion que de peur qu'on ne crût, s'il n'y allait point en étant si proche, qu'il méprisait les saints Lieux. Jusqu'alors il avait gardé si étroitement sa solitude, qu'il n'entrait point dans les villes ni même dans les villages. Enfin, nous pouvons mettre entre ses pratiques de pénitence, le travail des mains, qu'il diversifiait, soit en labourant la terre, soit en faisant des paniers de joncs à l'exemple des solitaires d'Égypte.

Mais son principal exercice était l'oraison, le chant des psaumes et la lecture des saintes Écritures, qu'il étudia même par cœur, et dont il récitait les paroles avec un profond respect et une tendre onction, comme s'il eût vu Dieu présent et qu'il les eût entendues de sa divine bouche.

Le démon voyant une ferveur si extraordinaire dans un si jeune solitaire, voulut l'étouffer dès le commencement, et l'attaqua par des tentations violentes. Hilarion avait vécu jusqu'alors dans une innocence angélique, et n'avait pas encore éprouvé les révoltes humiliantes de la chair. Les premiers assauts qu'il en ressentit l'étonnèrent ; mais il n'en fut pas découragé ; au contraire, s'élevant contre son corps qui lui déclarait la guerre, il lui dit avec un zèle enflammé par l'amour de la pureté et en frappant sa poitrine, comme s'il eût voulu, par les coups qu'il se donnait, chasser ces mauvaises images de son esprit : « Attends, malheureux âne, je t'empêcherai bien de regimber ; bien loin de te donner de l'avoine, tu n'auras que

Digitized by Google

de la paille. Je te ferai souffrir la faim et la soif, je te chargerai sans ménagement et je te ferai travailler par le chaud et par le froid, afin que tu penses plutôt à manger qu'à te donner du plaisir. »

L'ennemi de son âme n'ayant pu réussir par cette voie, tâcha de le surprendre ou de l'intimider par la représentation de mille fantômes. Tantôt il lui faisait entendre des plaintes de petits enfants, des pleurs de femmes, des bêlements de brebis, des rugissements de lions, des bruits d'armées, des sons de voix barbares et confuses. D'autres fois, lorsqu'il se couchait, il présentait à son imagination les objets les plus indécents ; ou lorsqu'il était pressé par la faim, il faisait paraître devant lui des tables couvertes de mets délicieux et en abondance. Lorsqu'il priait, il lui semblait que des loups en hurlant, ou des renards en jappant, sautaient par-dessus lui. Chantant aussi une fois des psaumes, il vit tout-à-coup devant ses yeux un combat de gladiateurs, dont l'un, tombant comme mort à ses pieds, le priait de lui donner la sépulture ; et dans une autre occasion, comme il était en oraison la face contre terre, son esprit, par un effet de la faiblesse humaine, étant un peu distrait, le démon lui apparut sous la forme d'un muletier armé d'un fouet, lui sauta sur les épaules, et lui donnant des talons par les côtés, lui disait d'un ton insultant en le frappant de son fouet : « Allons, allons, cours, cours, pourquoi t'endors-tu ? » Ensuite, ajoutant la raillerie aux coups, il lui demanda si le courage lui manquait et s'il voulait de l'orge ; mais le Saint se moquait de tous ces prestiges, qui montraient la malice et la faiblesse en même temps du malin esprit, et les rendait vains par sa prière et l'invocation de nom de Jésus-Christ avec une foi animée de la charité.

Il persévéra ainsi pendant vingt-deux ans dans sa solitude, soutenant de fréquents et rudes combats de la part des ennemis invisibles, et n'étant connu que de réputation dans la Palestine, lorsque Dieu voulut le faire éclater par le don de miracles et en faire l'instrument de sa miséricorde pour la conversion et la sanctification d'un grand nombre d'âmes. Le premier de ces

Digitized by Google

miracles fut la fécondité qu'il obtint par ses prières à une femme d'Eleuthéropolis, qui, se voyant méprisée par son mari parce qu'elle était stérile, vint le trouver dans son désert pour implorer le secours de ses prières. Elle lui dit avec beaucoup de larmes le sujet qui l'amenait à ses pieds. Hilarion l'exhorta à mettre en Dieu sa confiance; il lui fit espérer que Dieu serait favorable à ses vœux ; et à la fin de l'année elle accoucha heureusement d'un fils.

Le second prodige fit beaucoup plus de bruit, parce qu'il regardait des personnes d'un rang distingué dans l'État. Elpide, homme fort pieux et de grande considération, puisqu'il fut ensuite préfet du prétoire d'Orient, revenait de voir avec sa femme, nommée Aristénète, et ses trois fils, le grand saint Antoine ; mais quand ils furent à Gaza, soit par l'intempérie de l'air, soit, dit saint Jérôme, parce que Dieu voulait glorifier aux yeux du monde son serviteur Hilarion, les trois enfants furent en même temps saisis d'une fièvre double-tierce si violente, que les médecins en désespéraient. Leur mère affligée les pleurait déjà comme s'ils étaient morts, et ne pouvait se consoler. On lui dit qu'il y avait dans le désert voisin un saint solitaire qui pouvait bien obtenir leur guérison par la force de ses prières, et aussitôt elle s'empressa si fort de l'aller voir, suivie seulement de quelques femmes et de quelques eunuques qu'elle avait à son service, qu'à peine elle donna le loisir à son mari de lui faire préparer un âne pour lui servir de monture. Dès qu'elle fut à la porte de sa cellule, elle s'écria : « Je vous conjure, serviteur de Jésus-Christ, par la Croix de ce très-débonnaire Sauveur et par le Sang qu'il a versé pour nous, de venir à Gaza donner la vie à mes enfants, afin que cette ville, livrée aux erreurs du paganisme, en rende gloire à Dieu, et que l'idole de Marnas y soit abattue et Jésus-Christ glorifié.

Le Saint lui représenta qu'il ne quittait pas sa cellule, et que, depuis qu'il était dans ce désert il s'était proposé de n'entrer jamais dans aucune ville, ni dans aucun village ; mais sa résistance ne fit que rendre l'affligée Aristénète plus pressante. Elle se prosterna en terre, elle insista par ses cris et par ses larmes ;

Digitized by Google

tous ceux qui étaient présents en versaient aussi comme elle : « Rendez-moi, lui disait-elle, mes enfants, je vous en conjure, et que ceux que le grand Antoine a tenus dans ses bras en Égypte me soient conservés en Syrie par votre bénédiction. » De sorte qu'Hilarion, touché lui-même jusqu'aux larmes de l'affliction de cette dame, ne crut pas devoir résister davantage, et lui promit qu'il se rendrait après le soleil couché auprès des malades. Il y fut donc sur le soir, et ayant invoqué sur chacun d'eux en particulier le nom de Jésus-Christ, ils eurent sur-le-champ une crise si abondante, qu'ils furent en état de manger, reconnurent leur mère, baisèrent les mains du Saint, et se trouvèrent guéris.

Le bruit de cette guérison miraculeuse se répandit aussitôt par tout le pays et les provinces voisines jusqu'en Égypte, et chacun s'empressa de recourir à saint Hilarion. Cela fut cause aussi de la conversion d'un très-grand nombre d'idolâtres, et plusieurs embrassèrent la vie monastique, ce qui donna occasion à bâtir beaucoup de monastères.

Saint Jérôme fait ensuite une longue énumération de ce prodige et de plusieurs autres que le Saint opéra en diverses rencontres. Les solitaires qui demeuraient avec lui amenèrent à sa cellule une femme aveugle du bourg de Facidie, à l'entrée de l'Égypte, du côté de l'Idumée. Il y avait dix ans qu'elle avait perdu la vue et tout son bien à se faire traiter ; le Saint lui dit que Jésus-Christ l'aurait guérie, si elle avait distribué en aumônes l'argent qu'elle avait donné aux médecins ; et après ce petit reproche, qui était une leçon pour ceux qui étaient présents, il la guérit en lui appliquant de sa salive sur les yeux à l'imitation de Jésus-Christ. Il guérit aussi un cocher du cirque de Gaza, que le démon avait rendu paralytique, en sorte qu'il ne lui restait que la langue de libre. Comme il était païen, le Saint lui fit promettre de renoncer à l'idolâtrie et au métier qu'il faisait, et de croire en Jésus-Christ ; le malade le promit, et aussitôt il se trouva rétabli de tous ses membres et plus sain encore de l'âme que du corps, par la sincérité de sa conversion.

Entre les possédés qu'il délivra en grand nombre, il y en eut

Digitized by Google

deux surtout qui firent beaucoup d'éclat. Le premier, nommé Marsite, était un jeune homme du territoire de Jérusalem, de la plus haute taille et des plus robustes. Le démon qui s'était emparé de son corps le rendait si furieux et si terrible qu'il était la terreur de la contrée. Il avait coupé avec les dents le nez et les oreilles aux uns; il avait cassé les jambes et brisé les mâchoires à d'autres; il mettait en pièces non-seulement les chaînes et les entraves lorsqu'on voulait le lier, mais encore les ferrures et les gonds lorsqu'on l'enfermait. On l'amena à son monastère chargé de plusieurs chaînes fort pesantes, plusieurs hommes s'aidant à le tenir à force de bras avec des cordes, comme on aurait traîné un taureau furieux. Dès que les Frères virent cet homme d'une taille gigantesque livré à un démon si terrible, ils en furent tous épouvantés et coururent en avertir le Saint. Il ne bougea pas de l'endroit où il était assis, et ordonna seulement qu'on le déliât, après quoi il lui dit de baisser la tête et d'approcher. Aussitôt toute sa fureur tomba, on le vit trembler, baisser la tête sans oser même regarder le Saint en face, s'approcher de lui comme un agneau et lui lécher les pieds. Saint Hilarion l'exorcisa pendant sept jours, et le renvoya entièrement délivré du mauvais hôte qui le possédait.

L'autre, qui fit encore grand bruit, fut en faveur d'un homme, appelé Orion, qui était le premier par son rang et par ses richesses dans la ville de Haïle, située sur la mer Rouge. Il était possédé d'une légion de démons. Comme on l'amenait lié par des chaînes au cou, aux mains, aux pieds, et aux côtés, son seul regard inspirant la terreur à ceux qui le voyaient, il s'échappa, malgré ces précautions, des mains de ceux qui le tenaient, et courut droit à saint Hilarion, qui se promenait alors avec ses Frères, à qui il expliquait quelques difficultés des saintes Écritures. Il le surprit par derrière, et l'embrassant fortement, il l'éleva en l'air comme s'il eût voulu l'étouffer entre ses bras, ou le briser contre terre. Tout le monde poussa un grand cri; mais le Saint ne fit que sourire, et ayant pris à son tour le possédé par les cheveux, il le coucha par terre, le tint par les

Digitized by Google

mains, mit ses pieds sur les siens, et dit à la troupe de démons qui était dans son corps : « Souffrez, malheureux esprits, souffrez les tourments que vous avez mérités. » Le possédé se mit à crier en faisant de grandes lamentations : « Mon Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de ce misérable ; délivrez-moi de la tyrannie des démons ; vous pouvez triompher de plusieurs comme d'un seul. » En même temps on entendit sortir de sa bouche diverses voix et comme les cris confus d'une populace assemblée en tumulte ; et ce fut là le dernier effort de cette légion d'esprits d'enfer, qui furent contraints, par les prières du Saint, de se retirer.

Orion étant ainsi délivré, revint quelque temps après au monastère du Saint, accompagné de sa femme et de ses enfants, et lui apporta de grands présents en reconnaissance ; mais bien loin de les accepter, il lui dit : « Ne savez-vous pas ce qui arriva à Giezi et à Simon? A l'un pour avoir voulu vendre la grâce du Saint-Esprit, et à l'autre pour avoir voulu l'acheter. » Orion le conjura pourtant avec larmes de les prendre et de les distribuer aux pauvres ; mais il lui répliqua : « Vous pouvez le faire plutôt que moi, vous qui demeurez dans les villes, et qui, par conséquent, êtes plus à portée de connaître ceux qui sont dans le besoin : et pourquoi voulez-vous que je me charge du bien des autres, après que j'ai quitté le mien? Le nom des pauvres sert souvent de prétexte à la cupidité ; la vraie charité est sans artifice ; on ne peut mieux distribuer son bien que quand on ne se réserve rien. »

Orion, qui n'avait pas les mêmes vues de perfection que le Saint, et qui ne consultait que sa reconnaissance, était affligé de son refus ; il se jeta à terre et le supplia de nouveau de recevoir ce qu'il présentait ; mais le Saint lui dit enfin, pour faire cesser ses instances : « Ne vous attristez pas, mon fils, ce que je fais est pour votre avantage et pour le mien ; car si j'accepte vos présents, j'offenserai Dieu, et la légion des démons rentrera dans vous. »

Il guérit ensuite un habitant de Majuma, nommé Gazan, qui, travaillant à une carrière de pierres peu éloignée du monastère,

Digitized by Google

fut tout-à-coup surpris d'une paralysie. Ses compagnons le prirent sur leurs bras et le lui amenèrent : il pria pour lui, le rétablit en santé et le renvoya à son travail.

Il y avait dans la même ville un chrétien nommé Italique, qui nourrissait des chevaux pour la course du cirque. Il se disposait de courir contre un duumvir, c'est-à-dire un des principaux magistrats de Gaza, fortement attaché à l'idolâtrie et au culte de Marnas, qui était l'idole du lieu. Ayant appris que son adversaire usait de maléfice pour arrêter ses chevaux, il vint prier saint Hilarion d'en empêcher les effets. Le Saint trouva ridicule qu'il lui proposât d'employer ses prières pour une chose si frivole, et lui dit qu'il aurait mieux fait de vendre ses chevaux et d'en donner le prix aux pauvres pour le salut de son âme. Italique lui représenta que c'était une charge publique à laquelle il était forcé ; qu'en qualité de chrétien il ne pouvait employer des maléfices, et qu'il croyait bien faire de recourir à lui ; qu'après tout, il s'agissait en quelque façon de la gloire de Jésus-Christ, dont les habitants de Gaza étaient les ennemis déclarés, et que les insultes qu'il en recevrait, s'il était vaincu, tomberaient moins sur lui-même que sur l'Église, parce qu'ils savaient qu'il était chrétien.

Le Saint ne se rendit qu'aux prières des Frères, qui l'en supplièrent. Il fit apporter de l'eau dans la tasse de terre dont il se servait pour boire, et dit à Italique d'arroser de cette eau son écurie, ses chevaux, son charriot et les barrières du cirque. Le duumvir le sut et ne manqua pas de le publier et d'en faire de grandes railleries. Tout le peuple était dans l'attente de ce qui en arriverait. Enfin, quand le signal fut donné, les chevaux d'Italique semblèrent plutôt voler que courir, et on eût dit que ceux du duumvir avaient des entraves aux pieds. Il se leva de grands cris à ce spectacle. Les païens mêmes s'écrièrent : *Marnas est vaincu par le Christ.* Plusieurs se convertirent à la foi ; mais d'autres, qui étaient du parti du duumvir, entrèrent en fureur et se déchaînèrent contre saint Hilarion, disant que c'était un magicien et qu'il fallait le faire périr. Leurs clameurs ne servirent qu'à les rendre plus misérables.

Digitized by Google

Une vierge de la même ville de Majuma demeurait au voisinage d'un jeune homme, qui en devint éperdûment amoureux. Elle en souffrit bien des cajoleries qui ne convenaient pas à une chrétienne, encore moins à une vierge consacrée à Jésus-Christ, comme il paraît, par les termes de saint Jérôme, que l'était celle-ci. Mais elle n'alla pas aussi loin que le jeune homme l'aurait désiré. Pour en venir à bout, celui-ci alla à Memphis, afin de trouver dans l'école des idolâtres d'Égypte, fort renommée pour l'art magique, un moyen d'achever de perdre son âme. Il resta un an entier dans cette académie de ténèbres, et, instruit dans l'art diabolique autant qu'il en désirait savoir, il mit à son retour sous le seuil de la porte de la jeune fille une lame de cuivre où étaient gravées des figures monstrueuses avec des paroles. L'enchantement n'eût rien produit dans une personne plus fidèle à Jésus-Christ que celle-ci ne l'avait été ; mais elle avait donné prise au démon dès le commencement en écoutant trop facilement ce libertin. Aussi, dès que le charme fut mis, l'esprit malin s'empara d'elle, et aussitôt, perdant le jugement et la pudeur, elle montra un violent désir de voir ce jeune homme.

Ses parents eurent recours au Saint, et la lui amenèrent. Le démon l'agitait par de violentes convulsions et poussait des hurlements par sa bouche. Il s'écriait qu'on le tourmentait, et qu'il ne pouvait pas sortir du corps de cette vierge que le jeune homme n'eût ôté du pas de la porte le charme qui le liait dans son corps. « Ta force est donc bien grande, lui dit ironiquement Hilarion, puisqu'elle est arrêtée par une lame et un cordon ? Dis-moi, ajouta-t-il, pourquoi tu as osé entrer dans le corps de cette vierge. » — « Ç'a été, répondit l'esprit de mensonge, pour la sauver. » — « Imposteur, répliqua le Saint, tu voulais bien plutôt la perdre. »

Les parents voulaient qu'on allât chercher le jeune homme pour l'obliger à ôter le charme ; mais le Saint ne le permit pas, de peur qu'on ne crût que cela était nécessaire pour chasser le démon, et qu'on n'eût ajouté foi à ses paroles, qui ne sont que mensonge. Il guérit la fille en priant pour elle ; après quoi il

Digitized by Google

lui fit une sévère réprimande sur ce qu'elle avait donné prise au démon sur elle par sa mauvaise conduite.

Le bruit de tant de merveilles se répandit non-seulement dans la Palestine, l'Égypte et la Syrie, mais encore dans les provinces les plus éloignées. Un officier des gardes de l'empereur Constance, de la nation des Francs de delà le Rhin, comme il paraissait assez par la blancheur de son teint et ses cheveux blonds, était tourmenté d'un démon qui l'agitait depuis son enfance, le faisait gémir et grincer des dents toutes les nuits. Ayant appris par le bruit public la puissance que saint Hilarion avait sur les esprits malins, déclara secrètement à l'empereur ce qu'il souffrait, et lui demanda la permission d'aller voir le Saint pour être guéri. Le prince, en lui accordant le congé, lui fit donner des voitures publiques et des lettres de recommandation pour le consulaire de la Palestine. Il arriva à Gaza avec une grande suite, et s'adressa au décurion du lieu pour savoir de lui où demeurait le solitaire Hilarion. On crut d'abord dans la ville qu'il venait dans le dessein de s'informer par la bouche même du Saint des mauvais traitements qu'il avait reçus d'eux en plus d'une rencontre. Dans la crainte donc que l'empereur n'eût envoyé cet officier pour les en punir, le décurion et les principaux de la ville le menèrent à sa cellule, tant pour lui faire cortége que pour adoucir le Saint en cas qu'il lui eût fait ses plaintes. Saint Hilarion se promenait sur le sable, récitant des psaumes. Lorsqu'il vit paraître cette grande troupe, il s'arrêta, et après les avoir salués avec une politesse religieuse, il leur donna sa bénédiction. Ils se rangèrent autour de lui, il les entretint pendant une heure, après quoi, donnant congé à ceux de Gaza, il s'arrêta avec l'officier et ceux de sa suite, et comprit bientôt à ses yeux le sujet qui l'avait amené. L'officier ne savait que la langue de son pays et la latine. Le Saint l'interrogea pourtant en langue syriaque, et en même temps on vit cet homme s'élever, en sorte qu'il touchait à peine à terre du bout des pieds, et crier avec une voix effroyable, en répondant au Saint en syriaque avec l'accent et les aspirations de cette langue aussi parfaitement que l'aurait pu faire un naturel de Pales-

Digitized by Google

tine. Ensuite le Saint l'interrogea en grec, afin que ceux qui lui servaient d'interprètes en langue grecque et latine pussent l'entendre, et il lui répondit aussi en la même langue. Le démon qui parlait par sa bouche voulut alors entrer en discours, et conter comment il s'était emparé du corps de cet officier, disant qu'il y avait été forcé par des opérations magiques ; mais le Saint lui dit qu'il se souciait fort peu de savoir comment il y était entré, et qu'il lui ordonnait au nom de Jésus-Christ d'en sortir ; ce qu'il fit. L'officier ainsi délivré lui présenta dix livres d'or ; mais le Saint lui fit présent d'un pain d'orge, pour lui faire entendre que celui qui se contentait de cet aliment ne faisait pas plus de cas de l'or que de la boue.

Il exerça encore le même empire sur les démons qui entraient dans le corps des animaux, et on lui en amenait souvent. On remarque en particulier la délivrance d'un chameau d'une grandeur énorme. Le démon qui s'en était emparé le rendait si furieux qu'on ne pouvait le voir ni entendre ses hurlements sans en être effrayé. Il avait fait beaucoup de ravages, et plus de trente hommes se mirent à le traîner avec grand bruit par des cordes bien fortes jusqu'à son monastère. Saint Hilarion ordonna qu'on le détachât ; ce qu'ils firent, et aussitôt ils s'enfuirent tous, tant l'animal inspirait de terreur. Mais le Saint, allant au-devant de lui avec assurance, dit au démon en langue syriaque : « Je ne te crains point, esprit malin, quoique tu sois caché sous un animal si énorme ; car ta force n'est pas plus à craindre dans ce chameau que dans un petit renard. » Le chameau vint pourtant sur lui avec fureur, et on eût dit qu'il l'allait dévorer ; mais dès qu'il en fut près, il tomba à ses pieds, et baissa la tête jusqu'à terre en signe de soumission. Ceux qui observaient de loin ce qui se passait furent étonnés de voir comment tout-à-coup la fureur de cette terrible bête s'était changée en douceur. Ils reconnurent que le démon l'avait abandonnée, et le Saint en prit occasion de leur apprendre que les malins esprits avaient une si grande haine contre les hommes que, quand ils ne pouvaient pas leur nuire en leur personne, ils tâchaient de le faire en ce qui leur appartenait, et

Digitized by Google

que Dieu le permettait quelquefois ou pour les punir, ou pour les instruire.

Saint Jérôme assure qu'il fit d'autres prodiges, et en si grand nombre qu'il ne pouvait pas suffire à les raconter. Il dit aussi que Dieu le rendit si célèbre, que saint Antoine le Grand, ayant appris quelle était la sainteté de sa vie et l'état de ses miracles, lui écrivit plusieurs lettres et recevait les siennes avec beaucoup de consolation ; aussi lorsque quelqu'un venait à lui des différentes contrées de la Syrie pour être guéri par ses prières de quelque maladie ou délivré des malins esprits, il leur disait : « Pourquoi venez-vous de si loin et avec tant de fatigues et de peines, ayant chez vous mon fils Hilarion ? »

Ses guérisons miraculeuses ne produisirent pas seulement de merveilleux effets sur les corps, elles en opérèrent de plus admirables dans les âmes par les impressions qu'elles firent sur les esprits et sur les cœurs des peuples de la Palestine et des pays voisins. A l'exemple du Saint, on bâtit de toute part des monastères, et une multitude prodigieuse de solitaires qui s'y forma se rangea sous sa conduite. Il en rendit à Dieu des actions de grâces avec un cœur plein de zèle et d'ardeur pour sa gloire, et il exhortait puissamment chacun en particulier de ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur : « Car, disait-il, la figure de ce monde passe, et la véritable vie est celle que nous pouvons acquérir dans le Ciel par les travaux de la pénitence que nous embrassons dans celle-ci. »

Pour leur donner des exemples d'humilité et de charité, il les visitait tous les ans un peu avant la vendange, parcourant leurs cellules les unes après les autres, sans en oublier aucune, parce que toutes les âmes lui étaient également chères ; ce qui étant su des solitaires, dès le commencement ils se joignaient à lui en grand nombre, pour l'accompagner dans cette visite, portant leurs provisions, et ils s'assemblaient quelquefois jusqu'à deux mille. Mais dans la suite l'estime générale qu'on avait pour lui fit que chaque bourgade lui fournissait volontiers, et à toute sa suite, les vivres nécessaires lorsqu'il venait visiter les solitaires de son voisinage.

Digitized by Google

Il dressait ordinairement un mémoire de sa visite, marquant les lieux où il devait loger, et ceux où il ne faisait que passer, et dirigeant si bien ses pas que, sans en faire d'inutiles, il n'oubliait pourtant aucun Frère, si peu considérable qu'il fût. Allant, dans une de ces visites, au désert de Cadès, il se rencontra à Eluse, en Idumée, précisément le jour que le peuple de cette ville, encore idolâtre, était assemblé dans le temple de Vénus pour célébrer sa fête, car les Sarrazins adoraient cette divinité à cause de la planète de ce nom, qu'on appelle l'étoile du matin, comme nous l'avons dit dans la Vie de saint Nil. Dès que ces païens surent qu'il passait à leur voisinage, se souvenant qu'il avait délivré plusieurs personnes de leur nation qui étaient possédées du démon, ils vinrent en foule au-devant de lui avec leurs femmes et leurs enfants, et lui criaient tous en baissant la tête : *Bareth,* c'est-à-dire : Bénissez-nous. Il les reçut avec douceur et humilité, et les conjura de cesser d'adorer des pierres, mais d'adorer plutôt le vrai Dieu. En même temps il levait les yeux au Ciel, versant beaucoup de larmes, et leur promettait de les venir voir souvent s'ils voulaient croire en Jésus-Christ. O merveille de la grâce de Dieu ! s'écrie saint Jérôme ; ils ne le laissèrent point aller qu'il ne leur eût tracé le plan d'une église, et que leur sacrificateur, couronné comme il était, et prêt à offrir la victime qu'on allait immoder à l'idole, n'eût été fait catéchumène, pour être instruit et ensuite marqué par le saint Baptême du caractère de Jésus-Christ. On établit peu de temps après un Évêque dans cette ville, comme il paraît par l'histoire de saint Nil.

Les solitaires de ces contrées avaient des vignes qu'ils cultivaient, et c'était plutôt pour en manger le fruit que pour en faire du vin, dont ils n'usaient pas ordinairement. Le Saint exigeait d'eux un grand détachement, et il ne pouvait souffrir qu'ils eussent des sentiments d'avarice. Il avait aussi une horreur extrême des solitaires qui gardaient en réserve de l'argent, ou ce qu'ils recueillaient de leurs vignes et de leurs jardins, et qui tenaient un compte de leurs dépenses, ou qui s'attachaient trop à leurs meubles. Il fit paraître en plus d'une

Digitized by Google

rencontre combien il condamnait cette infidélité, indigne d'une personne qui a quitté le monde pour embrasser la pauvreté religieuse et n'avoir que Jésus-Christ pour trésor; et Dieu manifesta par plus d'un miracle combien il approuvait ses sentiments.

Saint Jérôme dit là-dessus que, le Saint faisant sa visite annuelle, les Frères qui l'accompagnaient sachant qu'il y en avait un qui était trop attaché à sa vigne, le pressèrent de ne pas se contenter de le visiter en passant, mais d'y séjourner avec sa compagnie pour le mettre en dépense, et le guérir ou le punir de son avarice. Ce Frère se trouvait présent, et rougit beaucoup de se voir taxé si publiquement de ce vice. Le Saint, touché de compassion, dit aux autres : « Pourquoi voudriez-vous lui faire de la peine ? » Mais ce Frère, comme pour montrer qu'il n'était pas si attaché qu'on le disait, le pria de s'arrêter lorsqu'il passerait par son quartier. Les effets montrèrent bientôt que le jugement qu'on avait formé contre lui était très-bien fondé; car il donna secrètement avis à des gens de garder sa vigne, de sorte que dix jours après les Frères étant venus à sa cellule, quand ils voulurent aller le lendemain au matin à sa vigne, ils y trouvèrent des hommes qui la gardaient comme si c'eût été celle d'un séculier et non pas la sienne, et qui, bien loin de leur permettre d'y entrer, les forcèrent de s'écarter en leur jetant des pierres. Ils furent donc obligés de partir sans avoir pu se rafraîchir d'une seule grappe de raisin. Saint Hilarion en rit, mais il feignit de l'ignorer, et poussa avec sa sainte troupe plus avant jusqu'à la cellule d'un solitaire nommé Sabas. Saint Jérôme nous a conservé le nom de celui-ci à cause de sa charité, et a tû celui de l'autre, à cause, dit-il, de son avarice. En effet, Sabas reçut le Saint et sa suite avec la joie et la générosité d'un cœur plein d'affection et de charité. C'était un jour de dimanche. Il invita aussitôt les Frères, qui étaient fatigués du chemin, d'entrer dans la vigne et de se rassasier de son fruit. Mais saint Hilarion leur dit : « Malheur à celui qui prendra la nourriture du corps avant que d'en donner une à son âme ; commençons par la prière et la psalmodie ; rendons

Digitized by Google

à Dieu avant toute autre chose ce que nous lui devons, après quoi il vous sera permis de manger des raisins. »

Après qu'on eut fini toutes les prières, le Saint se mit sur un endroit élevé, d'où il donna la bénédiction à la vigne. Les solitaires y entrèrent ensuite et mangèrent des raisins selon leur besoin. Ils n'étaient pas moins de trois mille. Cependant, quand on vint à la vendange, on recueillit trois fois plus de raisins qu'il n'en paraissait à l'arrivée de ces solitaires. Il en fut tout autrement du religieux avare ; car le vin qu'il recueillit se changea en vinaigre, et saint Hilarion l'avait prédit en présence de plusieurs d'entre les Frères.

Enfin un solitaire, qui demeurait à deux petites lieues de son monastère, ayant encouru sa disgrâce, parce qu'il gardait son jardin avec trop d'inquiétude, de peur qu'on n'y prît quelque chose, et qu'il avait aussi un peu d'argent ; ce solitaire, dis-je, voulut se réconcilier avec lui, et employa pour cela la médiation d'Hésyque, qu'il savait que le Saint chérissait beaucoup, et le pria de lui présenter une botte de ses pois chiches encore verts. Hésyque ne manqua pas sur le soir de les servir à table, et Hilarion s'écria : « Ne sentez-vous pas l'horrible puanteur qui sort de ces herbes ? Voyez comme elles ont l'odeur insupportable de l'avarice ; portez-les aux animaux, et vous verrez qu'ils n'en mangeront pas. » On en vint à l'épreuve ; Hésyque les porta à l'écurie et les présenta aux bœufs, qui, bien loin d'y toucher, rompirent leurs cordes et s'enfuirent tout épouvantés, poussant des mugissements extraordinaires.

On remarquait que le Saint avait reçu de Dieu la grâce de connaître par l'odeur des corps, ou des habits, ou d'autres choses auxquelles on avait touché, à quel démon ou à quel vice on était assujéti.

Depuis que Dieu l'eut rendu célèbre par le don des miracles et de la parole, pour inspirer l'amour de son culte et de la perfection religieuse, il était chargé de tant de solitaires, et l'affluence des personnes affligées de maladies ou d'autres peines qui venaient à lui était si grande, qu'il commença à regretter les premiers temps, où, vivant seul dans le désert, il goûtait les

Digitized by Google

douceurs de sa retraite, n'ayant d'autre conversation qu'avec le Ciel. Le souvenir de cet état de tranquillité lui faisait sentir davantage sa situation présente et l'accablait de douleur ; il ne cessait de pleurer et de gémir. Les Frères, à qui il ne s'en était pas expliqué, lui en demandèrent le sujet ; il leur dit : « Comment ne m'affligerais-je pas ? je suis retourné au siècle par une autre route, et je reçois ma récompense dans cette vie. Ne voyez-vous pas que, dans toute la Palestine et les provinces voisines, on me considère comme si je valais quelque chose ? D'ailleurs, je possède des campagnes et des meubles sous prétexte de pourvoir aux besoins du monastère. » Ils comprirent par là qu'il méditait sa retraite, et le gardèrent avec plus de soin, surtout le moine Hésyque, qui lui était attaché avec une tendresse filiale. Il avait alors soixante-trois ans, et il passa deux ans à gémir ainsi et à répandre des larmes. Dans ce temps-là Aristénète, cette dame dont nous avons dit qu'il avait guéri les trois fils, vint le voir sans aucun cortége qui indiquât qu'elle était la femme du préfet du prétoire, et lui dit qu'elle était dans le dessein de pousser son voyage jusqu'à la solitude de saint Antoine pour le voir encore une fois. « Je voudrais bien y aller aussi, lui dit-il, ayant des larmes aux yeux ; mais, outre que je suis comme prisonnier dans ce monastère, ce voyage ne me saurait être utile, puisqu'il y a deux jours que le monde est privé d'un père. » Il n'avait pu l'apprendre que par révélation, car il fallait bien plus de temps pour en avoir des nouvelles par la voie ordinaire. Aristénète le crut, et quelques temps après elle apprit d'ailleurs que saint Antoine était mort comme il le lui avait dit. Du reste, il a pu se faire que saint Hilarion ait été de Palestine voir une fois ce grand patriarche sur sa montagne, et c'est peut-être à cette visite qu'on doit rapporter ce qui est marqué dans le *Recueil des Sentences des Pères ;* savoir, que quand il l'aborda, ce saint vieillard le salua en ces termes : *Soyez le bienvenu, vous qui brillez comme l'étoile du matin.* A quoi il répondit : *La paix soit avec vous, vous qui êtes comme une colonne de lumière qui soutient l'univers.* Mais il y a des auteurs qui appliquent ceci à la première visite que saint Hilarion fit à

Digitized by Google

saint Antoine lorsqu'il quitta le siècle, et nous n'avons point de preuves certaines qu'il revint à lui une seconde fois depuis sa retraite en Palestine, si ce n'est lorsqu'il en sortit tout-à-fait, comme nous le dirons bientôt.

Quoique ses disciples le gardassent à vue dans la crainte qu'il ne leur échappât, il resta toujours dans le dessein de le faire, et enfin il l'exécuta. Saint Jérôme fait là-dessus une remarque bien propre à nous instruire. « Que d'autres, dit-il, admirent dans Hilarion les miracles qu'il faisait; qu'ils admirent son abstinence incroyable, ses lumières, son humilité : quant à moi, je suis dans le ravissement lorsque je considère combien il méprisait les applaudissements des hommes et le peu de cas qu'il faisait de la gloire des créatures. La vénération qu'on avait pour lui attirait auprès de sa personne grand nombre d'Évêques, de prêtres, de clercs, de moines. Des dames chrétiennes y accouraient aussi, et le peuple venait à lui en foule des villes et des bourgs de la campagne, de tous côtés. Les magistrats et les personnes les plus puissantes y allaient aussi comme les autres, pour lui demander du pain bénit et de l'huile bénite, et tous le recevaient comme une chose très-salutaire, et se croyaient fort favorisés. C'était là sans doute un grand sujet de vanité; mais cet homme, dégagé de toute vaine complaisance, bien loin d'être touché de ces honneurs, les souffrait avec une peine extrême, et ne soupirait qu'après une solitude où il fût tout-à-fait inconnu. »

Enfin, il déclara qu'il voulait partir, et donna ordre qu'on lui amenât un âne, car ses jeûnes et ses autres austérités l'avaient *mis hors* d'état de faire le voyage à pied. A peine le bruit s'en fut répandu qu'il s'assembla de toutes parts plus de dix mille personnes, chacun s'efforçant de l'empêcher, comme si son éloignement eût dû causer la ruine de la Palestine. Mais sans se laisser ébranler par leurs sollicitations, il remuait le sable de son bâton, et disait : « Mon Dieu n'est point trompeur ; je ne puis voir les églises renversées, les autels de Jésus-Christ foulés aux pieds, le sang de mes enfants répandu. » On jugea, en l'entendant parler ainsi, que Dieu lui avait révélé quelque secret

Digitized by Google

qu'il ne voulait pas divulguer, et l'on ne se trompait pas, comme on le verra dans la suite. On persista pourtant à le garder; mais il protesta hautement qu'il ne prendrait aucune nourriture qu'on ne l'eût laissé en liberté. En effet, il fut sept jours sans manger ni boire, et l'on fut forcé de le laisser partir. Un peuple innombrable l'accompagna jusqu'à Béthélie, bourg dépendant de Gaza, dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Là il congédia cette troupe, et ne choisit pour l'accompagner que quarante solitaires, qui portaient de quoi se nourrir, et qui étaient assez robustes pour soutenir le jeûne, malgré les fatigues du voyage, et de ne manger qu'après le soleil couché selon l'usage.

Il arriva le cinquième jour à Péluse, où il visita les solitaires du voisinage et du désert de Lychnos. Il se rendit aussi auprès des évêques Draconce et Phylon, qui étaient exilés par les ariens pour la cause de la foi, le premier à Theubate, et le second à Babylone; et sa présence consola merveilleusement ces deux serviteurs de Jésus-Christ. De Babylone il alla à Aphroditopolis [1], où il déclara au diacre Baïsan et aux autres solitaires du lieu, qu'il se hâtait de se rendre à la montagne de saint Antoine pour y célébrer le jour anniversaire de sa mort. Nous avons dit, dans la Vie de ce saint patriarche, que ce diacre Baïsan avait trouvé le moyen, pour faciliter le voyage du mont Saint-Antoine à ceux qui voulaient y aller voir le Saint, de leur louer des chameaux qui marchaient fort vite; ce qui était nécessaire parce qu'on ne trouvait pas de l'eau dans ce désert.

Il arriva donc en trois jours avec beaucoup de fatigue au monastère du Saint. Isaac et Pélusien, qui avaient été ses disciples, et dont le premier lui avait servi d'interprète, lui racontèrent les particularités de la vie qu'il avait menée, et lui montrèrent son petit jardin, l'endroit où il avait accoutumé de prier, l'étroite cellule où il couchait, et jusqu'aux instruments dont il se servait pour le travail. Hilarion désira de voir l'endroit où on l'a-

[1] Aphroditopolis, c'est-à-dire *ville de Vénus*. Il y avait en Égypte quatre villes de ce nom dont deux dans la Thébaïde. Celle dont il s'agit ici s'appelle aujourd'hui *Tachta*.

Digitized by Google

vait enterré. A cette demande ils le prirent à part, mais on ne sait pas s'ils le lui montrèrent, ou s'ils s'en excusèrent sur la défense que le Saint leur avait faite de ne le découvrir à personne, de peur que Pergame, homme des plus opulents de ces pays-là, ne vint enlever son corps pour l'emporter chez lui et lui bâtir une chapelle.

Après avoir rendu ses devoirs à la mémoire du grand Antoine, et satisfait sur la montagne sa pieuse curiosité, il retourna à Aphroditopolis, et ne retint que deux Frères auprès de lui. Il s'arrêta avec eux dans un désert proche de là ; et comme s'il n'eût fait que de commencer à servir Dieu, il pratiqua l'abstinence et le silence avec une ferveur étonnante. Il goûtait ainsi à son gré les charmes de la solitude, lorsque sa charité le trahit encore, et son humilité l'obligea de s'exiler de nouveau. Il y avait trois ans, depuis la mort de saint Antoine, qu'il n'avait pas plu : ce qui faisait dire au peuple que les éléments mêmes en faisaient le deuil. Les habitants, sachant que saint Hilarion demeurait à leur voisinage, coururent à lui comme à l'envi, tant les femmes que les hommes, et le prièrent, comme successeur des vertus du grand Antoine, de leur obtenir la cessation de cette longue sècheresse, qui les réduisait tous à la famine. Saint Hilarion ne put entendre leurs lamentations et leurs plaintes sans en être touché ; il leva les yeux et les mains au Ciel pour demander à Dieu la pluie dont ils avaient besoin, et aussitôt elle tomba en abondance. Ce miracle fut bientôt suivi d'un second, qui ne contribua pas moins à manifester le grand crédit qu'il avait auprès de Dieu ; car la terre, ainsi arrosée par la pluie, produisit une grande quantité de serpents et d'autres bêtes venimeuses, dont beaucoup de personnes furent piquées ; mais le Saint, à qui ils eurent de nouveau recours, bénit de l'huile, qu'il donna et qui guérissait aussitôt leurs plaies.

Ces nouveaux prodiges lui attirèrent les honneurs qu'il craignait, et pour les éviter il prit le chemin d'Alexandrie, dans l'intention de passer de là dans le désert d'Oasis ; et comme il n'était pas en coutume d'entrer dans les villes, il s'arrêta chez des solitaires de sa connaissance, du territoire de cette ville, qui

Digitized by Google

demeuraient au bout du quartier appelé Bruchium[1]. Ceux-ci le reçurent avec une joie inexprimable, se flattant qu'il demeurerait du moins quelque temps avec eux ; mais leur joie changea en douleur quand ils apprirent de ses disciples qu'il allait partir dès le soir. Les uns se jetèrent à ses pieds, les autres se couchèrent sur le seuil de la porte, tous le conjurèrent de ne pas les quitter, lui protestant qu'ils mourraient plutôt que de souffrir d'être privés d'un tel hôte. Il les consola en leur disant qu'il se hâtait de partir pour ne pas leur attirer de fâcheuses affaires, et qu'ils verraient bientôt qu'il ne se trompait pas. Comme ils savaient qu'il était guidé par l'Esprit de Dieu, ils n'osèrent s'opposer davantage à son départ, et le lendemain ils virent arriver des idolâtres de Gaza, accompagnés des licteurs du préfet, pour se saisir de lui, parce qu'ils avaient su qu'il était venu le soir d'auparavant à leur monastère, et ils comptaient qu'il y passerait quelques jours. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que Julien l'Apostat ayant été fait empereur, les habitants de Gaza, obstinés dans leur idolâtrie jusqu'à la fureur, crurent ne pouvoir mieux lui faire leur cour que de lui présenter une requête contre le Saint et contre Hésyque, son fidèle disciple, les accusant d'être magiciens, et demandant qu'ils fussent poursuivis et qu'on les fît périr. C'était aussi pour se venger contre saint Hilarion de l'affront qu'il avait fait à leur dieu Marnas et des païens qu'il avait convertis. Ils obtinrent sans peine de ce prince, qui ne haïssait pas moins qu'eux les chrétiens, ce qu'ils désiraient, et en conséquence, après avoir détruit son monastère, ils le cherchèrent partout, et vinrent, comme nous avons dit, jusqu'au monastère de Bruchium ; mais l'ayant manqué il se dirent l'un à l'autre : « On nous l'a bien dit que c'est un magicien, et qu'il connaît l'avenir. »

On comprit aussi alors ce que le Saint avait prédit lorsqu'il quitta la Palestine, qu'il ne pouvait voir les églises renversées, les autels foulés aux pieds et le sang de ses enfants répandu, car les habitants de Gaza, ne consultant plus que leur rage

[1] Ce quartier était situé entre les murs de la ville, au sud et à l'est, et le grand port au nord. Il avait été la résidence des Ptolémées.

Digitized by Google

contre les chrétiens, sous un prince dont on secondait les désirs en les maltraitant, exercèrent contre eux des cruautés étranges. Après avoir brûlé l'église qu'ils avaient dans leur ville, mis en pièces plusieurs chrétiens et contraint plusieurs autres de s'enfuir, entre lesquels se trouva le grand-père de l'historien Sozomène, que saint Hilarion avait converti avec plusieurs autres de ses parents, ils commirent des cruautés plus monstrueuses encore que les premières, car ils ouvrirent le ventre à des prêtres et à des vierges consacrées à Jésus-Christ, mirent leurs entrailles à nu, les remplirent d'orge, et se donnèrent l'horrible divertissement de faire manger l'un et l'autre ensemble aux pourceaux, comme firent aussi les païens d'Ascalon.

Cependant saint Hilarion se sauva de Bruchium dans le désert d'Oasis par des détours qui n'étaient pas pratiqués, et y demeura un an. Adrien, du nombre de ses disciples, arrivé de Palestine, lui donna la nouvelle de la mort de Julien, tué dans la poursuite des Perses, et que Jovien, prince très-catholique, lui avait succédé. Il voulut le presser de retourner en Palestine, mais le Saint avait formé un autre dessein. Voyant que sa réputation le suivait partout et qu'il commençait à être connu et honoré dans l'Oasis comme en Orient, il prit le parti de passer la mer et de se retirer dans quelque île, ne pouvant, comme il le souhaitait, vivre inconnu dans la terre ferme.

Il loua pour cela un chameau et vint à Paretoine, où il s'embarqua avec un autre disciple nommé Zanan ou Gazan, et passa en Sicile. Comme ils étaient en pleine mer, il projetait de présenter au patron du navire, pour le prix de son passage et de celui de son disciple, le livre des Evangiles qu'il avait écrit de sa main étant jeune. Dans ce moment le fils du patron fut saisi du démon, et se mit à crier : « O Hilarion, serviteur de Dieu, que ne nous laisses-tu en repos au moins sur mer! donne-moi seulement le temps d'arriver à terre, de crainte que je ne sois forcé de rentrer d'ici dans les abîmes. » Le Saint répondit : « Si Dieu le permet, demeure; mais s'il te chasse, ne t'en prends point à un pécheur et à un mendiant. » Il parlait ainsi de peur

Digitized by Google

que les matelots et les marchands qui étaient dans le vaisseau, l'ayant entendu nommer par le démon, ne le découvrissent quand ils seraient arrivés à terre. Il le leur fit promettre à tous, et le possédé fut bientôt délivré.

Étant arrivé à Pachya, promontoire de la Sicile, il offrit son livre au patron, qui le refusa constamment, voyant surtout que lui et son disciple n'avaient que ce livre et l'habit qu'ils portaient. Le Saint tressaillit de joie de ne posséder rien de ce monde et d'être regardé par les habitants du lieu comme un mendiant. Mais craignant toujours d'être reconnu par les marchands qui venaient d'Orient s'il s'arrêtait sur les côtes de l'île: il s'avança dans le pays à six ou sept lieues de la mer, dans un désert, où il faisait chaque jour un fagot que son disciple allait vendre par les villages pour en avoir du pain.

Mais, dit saint Jerôme, la ville, selon la parole de Jésus-Christ, qui est bâtie sur une montagne, ne peut demeurer cachée; et il en fut de même du serviteur de Dieu. Un écuyer ou armurier étant à Rome possédé du démon, s'écria dans l'église de Saint-Pierre : « Hilarion, serviteur de Jésus-Christ, est entré depuis peu de jours en Sicile; personne ne le connaît encore, et il se flatte d'y demeurer caché; mais j'irai et je le ferai connaître. » Il partit avec ses valets, traversa la mer, se rendit à Pachya, et le démon dont il était possédé le mena droit à la porte de sa pauvre cellule, il s'y prosterna et fut délivré sur-le-champ.

Ce premier miracle qu'il fit en Sicile attira aussitôt auprès de lui une multitude prodigieuse de malades et de gens de piété, les uns pour être guéris, les autres pour s'édifier. Du nombre des premiers fut un des principaux du pays, qui recouvra la santé par ses prières, le même jour qu'il vint le voir. Comme il était fort riche, il voulut lui faire des présents qui répondaient à son opulence; mais saint Hilarion, en les refusant, lui dit ces paroles : *Donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement*[1].

Il devint célèbre en Sicile autant qu'il l'avait été en Palestine; et dans ces entrefaites, Hésyque, son disciple favori, le

[1] Matth. x.

Digitized by Google

cherchait partout, et parcourait tous les déserts dans l'espérance qu'en quelque endroit qu'il se fût retiré il ne demeurerait pas caché, et qu'il pourrait par là découvrir le lieu de sa retraite. Il ne se trompa point; car, après trois ans de recherche, un Juif, qui faisait le métier de fripier dans Méthone, aujourd'hui Madon, dans la Morée, lui dit qu'il avait paru en Sicile un prophète des chrétiens, qui faisait tant de miracles qu'on le tenait pour un des Saints de l'antiquité. Hésyque voulut l'interroger sur son habit, sa taille, la langue qu'il parlait, et principalement sur l'âge qu'il avait; mais il ne lui en sut rien dire, parce qu'il ne lui en parlait que sur le bruit public. Cela suffit pourtant à Hésyque pour le déterminer à passer en Sicile, où tout le monde lui parla d'abord de ses prodiges, et surtout on lui rapporta avec admiration que, faisant un si grand nombre de miracles, il n'avait jamais voulu rien prendre de personne, non pas même un morceau de pain. Il ne lui fut pas difficile de trouver sa cellule, où l'affluence seule du monde qui y abordait suffisait pour la lui faire connaître. Aussitôt qu'il vit saint Hilarion, il se jeta à ses pieds avec une joie inexprimable, et les arrosa de ses larmes. Il apprit ensuite de Zanan que le Saint avait résolu encore de s'enfuir dans quelque pays barbare où l'on n'entendît pas même sa langue, et il le mena à Epidaure, en Dalmatie, où il fut à peine arrivé que ses miracles le découvrirent encore; car un serpent monstrueux ayant paru dans ce quartier, et dévorant non-seulement les troupeaux, mais aussi les hommes, touché de ce malheur, il fit amasser du bois pour dresser un bûcher, et, après avoir invoqué le nom de Jésus-Christ, il ordonna à cet horrible dragon de monter sur ce bûcher, où il mit lui-même le feu et le consuma en présence de tout le peuple. Sa charité n'ayant pu se refuser à ce besoin si pressant, il ne songea plus qu'à une nouvelle retraite; mais elle fut retardée par ce célèbre tremblement de terre qui arriva alors, dont tous les historiens, tant ecclésiastiques que profanes, ont parlé, et qu'ils marquent le 21 juillet de l'an 365. La mer s'enfla horriblement, et la ville d'Epidaure était menacée d'un renversement général. Les habitants cou-

Digitized by Google

rurent en foule au Saint et l'emmenèrent au rivage, comme pour l'opposer aux fureurs des flots. Il fit trois signes de Croix sur le sable, et étendant ensuite les mains contre la mer, on la vit s'élever comme une montagne avec un bruit épouvantable, et après avoir été quelque temps ainsi suspendue, elle retourna sur elle-même. Toute la ville, dit saint Jérôme, rend encore aujourd'hui témoignage de cette merveille, et les mères ont soin de l'apprendre à leurs enfants, afin qu'ils en transmettent le souvenir à ceux qui viendront après eux.

La vertu de Dieu qui était dans Hilarion ne cessant point d'opérer des miracles, et Hilarion craignant toujours que son cœur ne fût tenté de vanité pour les applaudissements que ces prodiges lui attiraient, s'enfuit de nuit dans un petit brigantin, et deux jours après il monta dans un vaisseau marchand qui faisait voile pour l'île de Chypre. Il rencontra en chemin des pirates qui venaient à toutes rames sur le navire pour le piller. Tout l'équipage, effrayé et consterné, se croyait perdu et eut recours à ses prières. Il se mit à sourire, et se tournant vers ses disciples, il leur dit ces paroles de Jésus-Christ : « Hommes de peu de foi, pourquoi craignez-vous ? Ces gens-là sont-ils en plus grand nombre que l'armée de Pharaon que Dieu engloutit dans la mer ? » Les pirates n'étaient pas plus loin que d'un jet de pierre, quand le Saint, levant la main contre eux, dit : « Qu'il vous suffise d'être venus jusque-là. » On les vit alors, par un prodige inouï, reculer malgré leurs efforts avec autant de vitesse qu'ils étaient venus pour les aborder.

La tranquillité qu'il se promettait à Chypre ne dura que trois semaines. Les possédés répandus dans l'île annoncèrent partout son arrivée. On les entendait crier dans différentes villes : « Hilarion est venu, il faut nous hâter de l'aller voir ! » Il s'était retiré à trois quarts de lieue de l'ancienne ville de Paphos, dont il ne restait que les ruines. Plusieurs personnes, entendant les cris des possédés, disaient : « Nous avons entendu parler d'Hilarion comme d'un grand serviteur de Dieu, mais nous ignorons l'endroit où il demeure. » Ils le trouvèrent bientôt, et en moins d'un mois il se vit environné de près de deux cents

Digitized by Google

personnes tant hommes que femmes. Il en fut pénétré de douleur, voyant que les démons ne le laissaient jouir d'aucun repos, et comme s'il eût voulu se venger d'eux, il les chassa tous en moins d'une semaine des corps des possédés par la force de ses prières.

Il resta encore deux ans en ce lieu, pensant souvent où il pourrait trouver un asile dans lequel il ne fût connu que de Dieu seul. Hésyque était allé par son ordre en Palestine pour y visiter les Frères et l'état de son monastère, que les païens de Gaza avaient ruiné. A son retour il apprit du Saint le projet qu'il avait formé de passer en Égypte, dans une province où il n'y avait point de chrétiens, et dont les habitants étaient des plus barbares, se flattant qu'il y serait plus caché que partout ailleurs. Mais Hésyque, ayant parcouru plusieurs endroits de l'île, lui en trouva un qui parut très-propre au désir qu'il avait de se cacher. Il était à quatre lieues de la mer environné de montagnes qu'on ne pouvait traverser qu'en grimpant avec beaucoup de danger et de peine, et outre cela il y avait quantité d'arbres extrêmement touffus qui en dérobaient la vue. Quand Hésyque eut fait cette découverte, il lui en vint donner avis, et lui persuada de s'y fixer. Le Saint alla reconnaître le lieu, et après avoir franchi les montagnes, qu'il trouva d'autant plus à son gré qu'elles lui paraissaient plus rudes, il découvrit un petit jardin arrosé par une eau vive qui descendait d'une colline, et plusieurs arbres fruitiers.

Il s'arrêta en ce lieu. Sozomène dit que ce fut à la persuasion de l'Évêque de Chypre qui était sans doute saint Épiphane, et que ce lieu s'appelait Carburin. Saint Hilarion avait connu ce saint Prélat durant son séjour dans la Palestine, où, avant qu'il fût fait évêque il avait professé la vie monastique, et nous devons rapporter à ce dernier séjour qu'il fit dans cette île ce que nous lisons dans le *Recueil des paroles et des actions remarquables des Pères des déserts*, savoir : Que saint Épiphane envoya un jour prier l'abbé Hilarion de le venir voir, afin de s'entretenir ensemble avant que la mort les séparât. Saint Hilarion étant venu, comme ils étaient à table, on leur présenta

Digitized by Google

quelques oiseaux, et saint Épiphane lui en ayant servi, ce Saint lui dit : « Excusez-moi, mon Père, depuis que je porte l'habit de solitaire je n'ai rien mangé qui ait vie. » Et saint Épiphane repartit : « Et moi, depuis que je porte le même habit, je n'ai jamais souffert que personne s'endormît ayant quelque chose sur le cœur contre moi ; comme je ne me suis aussi jamais endormi ayant quelque chose à démêler contre un autre. » — « Pardonnez-moi, mon Père, repartit saint Hilarion, la règle que vous observez est plus excellente que la mienne. »

Il demeura cinq ans dans ce lieu, qui furent les derniers de sa vie ; et ce séjour lui était plus délicieux, non pas tant à cause du jardin et des arbres fruitiers qu'il y avait (car il n'en goûta jamais) que parce qu'il comptait d'y vivre plus en solitude, ne présumant pas que personne osât franchir les barrières des montagnes que la nature avait mises entre ce désert et les lieux habités. Il y avait pourtant auprès de ce jardin des débris d'un temple très-ancien, qui servait comme de retraite aux malins esprits, où sans doute pour l'effrayer ils faisaient de tels vacarmes qu'on eût dit qu'il y avait toute une armée assemblée. Il les entendait et ses disciples aussi, car ils le racontaient depuis ; mais ce grand homme, qui craignait extrêmement les applaudissements du monde, et qui changeait si souvent de demeure pour les éviter, méprisait souverainement les bruits impuissants des démons, et se réjouissait plutôt de les avoir à son voisinage, pour les humilier par le peu de cas qu'il en faisait.

Lorsqu'il se félicitait de ce que personne ne venait plus troubler sa retraite, étant sorti par hasard de son petit jardin, il vit devant lui un homme paralytique de tout le corps et couché par terre. Il était avec Hésyque, à qui il demanda qui était cet homme et comment on l'avait transporté là ? Le malade répondit qu'il avait possédé le champ, dont le petit jardin où il était faisait partie ; et le Saint touché de son état, et d'être obligé de faire encore un nouveau miracle, se mit à pleurer, et lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je vous ordonne de vous lever et de marcher. » A peine eut-il prononcé

Digitized by Google

ces paroles, que le paralytique se trouva libre de tous ses membres et parfaitement guéri. Le bruit s'en répandit aussitôt, et le besoin faisant surmonter toutes les difficultés des chemins, non-seulement on vint encore à lui en foule, mais on prit soin qu'il ne se retirât pas ailleurs, car on savait qu'il changeait facilement de retraite. « Non, dit saint Jérôme, par inconstance et légèreté d'esprit, mais parce qu'il fuyait les honneurs et qu'il ambitionnait de mener une vie cachée et méprisable aux yeux des hommes. »

Il était arrivé à sa quatre-vingtième année, et son cher disciple Hésyque était allé faire un voyage en Palestine. L'autre disciple qui était resté auprès de lui pour le servir dans sa vieillesse, était mort aussi depuis peu de jours ; alors, sentant lui-même qu'il n'avait plus longtemps à vivre, il écrivit une lettre courte à Hésyque comme par manière de testament, dans laquelle il lui marquait qu'il lui laissait son livre des Évangiles et ses habits, qui consistaient en une robe ou un sac, une coule et un petit manteau.

A peine sut-on à Paphos qu'il était tombé malade, qu'un grand nombre de personnes de piété vinrent le voir, parce qu'ils savaient qu'il avait prédit qu'il serait bientôt délivré des liens du corps pour aller jouir de Dieu. Entre les autres, il y avait une sainte dame appelée Constance, que la reconnaissance autant que la dévotion y amena ; car le Saint avait guéri miraculeusement son gendre et sa fille. Les voyant assemblés autour de lui, il leur fit promettre à tous d'enterrer dans le jardin son corps tout vêtu comme il était aussitôt qu'il serait expiré, sans le garder un seul moment. Alors la chaleur le quittant dans tous ses membres, comme il était prêt à passer, ayant pourtant les yeux ouverts, il dit : « Sors, mon âme, sors, qu'est-ce qui t'arrête ? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers Jésus-Christ et tu crains la mort ? » En disant ces paroles il rendit son âme à Notre-Seigneur, et incontinent après on le mit en terre dans son petit jardin, comme il l'avait recommandé, de sorte qu'on sut aussitôt à la ville son enterrement que sa mort. Quoiqu'il eût ordonné qu'on l'ensevelît avec ses vête-

Digitized by Google

ments, cela n'a rien de contraire à ce qu'il marquait à son disciple Hésyque qu'il les lui laissait. Nous verrons bientôt qu'il les recouvra lorsqu'il transporta furtivement ses reliques en Palestine.

Les Grecs et les Latins honorent la mémoire de saint Hilarion le 21 octobre. Sozomène, qui écrivait au v^e^ siècle, témoigne que les chrétiens de la Palestine célèbraient sa fête avec beaucoup de solennité et qu'ils honoraient aussi plusieurs de ses disciples d'un culte public [1]. (MARIN).

SAINT MALCH,

SOLITAIRE.

Saint Malch, solitaire de Chalcis, demeurait dans sa vieillesse au petit bourg de Maronie, situé du côté de l'orient, à trente milles ou environ dix lieues d'Antioche, où il s'était retiré dans ses derniers jours.

« Ayant appris, dit saint Jérôme, des habitants de Maronie, des merveilles de ce serviteur de Dieu, et désirant de m'en assurer encore mieux, je m'adressai à lui-même, et voici ce qu'il me raconta. « Mon fils, me dit-il, mes parents vivaient d'un petit champ qu'ils cultivaient dans le territoire de Nisibe. Ils n'avaient point d'autre enfant que moi, et me regardant comme le dernier de leur race, ils voulurent, afin qu'elle ne fût pas éteinte avec moi, m'obliger à me marier. Je leur répondis que j'aimais mieux être solitaire ; et sur cette résolution mon père employa tant de menaces et ma mère tant de caresses pour me faire condescendre à leur volonté, que, pour me délivrer de cette persécution domestique, je pris le parti de quitter la maison.

« L'Orient m'était fermé, tant à cause du voisinage des Perses que parce que les passages étaient gardés par les troupes des Romains. Je me tournai du côté de l'Occident, portant avec moi un peu de provision pour me garantir seulement d'une nécessité extrême, et j'arrivai enfin au désert de Chalcis, où je trou-

[1] D'après Tillemont, saint Hilarion naquit l'an 291 ou environ. Il étudiait à Alexandrie en 306 et alla la même année auprès de saint Antoine, d'où il passa en Palestine. Il mourut en 371.

Digitized by Google

vai une communauté de solitaires. Je me mis sous leur conduite; je gagnai ma vie comme eux du travail de mes mains, et j'appris de leur exemple à dompter mes passions par le jeûne.

» Je passai plusieurs années dans cette sainte compagnie, et j'appris que mon père était mort. Il me vint alors à l'esprit de retourner chez ma mère pour la consoler dans son veuvage jusqu'à ce que Dieu en disposât, pensant vendre après sa mort mon petit héritage, dont je voulais donner une partie aux pauvres, une autre pour bâtir un monastère, et réserver le reste pour mon entretien ; ce que je ne puis dire sans rougir de mon infidélité.

» Je proposai mon dessein à mon abbé, qui s'écria d'abord que c'était une ruse du démon, qui voulait me tromper sous une apparence de bien. Il me représenta qu'il avait séduit plusieurs autres solitaires par le même artifice, et me cita plusieurs exemples de la sainte Écriture pour mieux m'en convaincre. Mais quoi qu'il pût me dire, je persistai, toujours dans mon funeste projet. Voyant donc qu'il ne pouvait me persuader, il se jeta à mes genoux, me conjurant de ne le point abandonner, de ne point courir à ma perte et de ne pas regarder derrière moi après avoir mis la main à la charrue.

» Malheureux que j'étais, mon opiniâtreté l'emporta sur sa tendresse, m'imaginant qu'il agissait plutôt pour sa propre consolation que pour mon avantage. Il ne me laissa pourtant point encore à ma mauvaise volonté ; mais voyant que j'allais le quitter, il m'accompagna au sortir du monastère avec la même douleur que s'il m'eût porté en terre, et en me disant enfin un triste adieu, il ajouta : « Je vous regarde, mon fils, comme marqué du caractère du démon. Ne m'alléguez aucun prétexte, je ne reçois point d'excuse : la brebis qui abandonne le troupeau se trouve exposée à toute heure à être la proie des loups. »

» Je ne me rendis pas pour cela ; mais je pris la route de Bérée, et je me joignis, sur le chemin qui conduit à Édesse, à une compagnie d'environ soixante-dix personnes tant hommes que femmes ; car les voyageurs y vont en troupe pour se servir d'escorte les uns aux autres contre les Sarrasins, qui font des

Digitized by Google

courses de tous côtés dans le désert voisin. Ce que nous craignions nous arriva bientôt : une troupe d'Ismaélites fondit sur nous et nous enleva. Nous fûmes emmenés et dispersés en divers endroits; et je tombai, avec la femme d'un de ceux qui étaient dans notre compagnie et qui fut transportée ailleurs, je tombai, dis-je, sous la puissance d'un même maître.

» Il nous mit sur des chameaux, où la frayeur continuelle de tomber nous tenait plutôt attachés que nous n'étions assis; et nous traversâmes ainsi cette vaste solitude et une grande rivière, n'étant nourris que de chair demi-crue et buvant le lait des chameaux, jusqu'à ce que nous arrivâmes à l'endroit le plus reculé de ce désert.

» C'est l'usage de ces barbares d'obliger les nouveaux esclaves de se prosterner devant leurs femmes et leurs enfants, et nous le fîmes en arrivant. On me dépouilla de mes habits et on me chargea de la garde d'un troupeau de brebis. Cette occupation me consola un peu dans mon malheur, parce que je voyais mes maîtres et les autres esclaves plus rarement. L'exemple de Jacob et de Moïse, qui avaient mené paître les brebis dans le désert, me venait à l'esprit, et la ressemblance que j'avais avec eux servait à adoucir ma servitude. Je vivais de lait et de fromage; je priais souvent, je chantais les psaumes que j'avais appris dans le monastère, et je rendais grâces à Dieu de ce qu'il m'avait fait trouver dans mon état la solitude que j'avais perdue.

» Mais l'ennemi des âmes, qui ne cherche qu'à leur tendre des piéges pour les perdre, vint traverser, lorsque j'y pensais le moins, la tranquillité dont je jouissais. Mon maître, s'apercevant que son troupeau multipliait entre mes mains, et ne trouvant rien à me reprocher sur la fidélité, car j'avais appris de saint Paul à servir comme Dieu même ceux à qui nous sommes soumis, voulut, pour mieux m'attacher à son service, me faire épouser la femme avec qui j'avais été fait esclave. Je le refusai en disant que j'étais chrétien et que ma loi me défendait de prendre une femme dont le mari vivait encore. Cette réponse le fit passer de la douceur à une fureur extrême : il tira l'épée et

Digitized by Google

vint sur moi ; et il m'aurait tué sur-le-champ, si je ne m'étais hâté de présenter la main à cette femme.

» Ce fut alors que je sentis tout le poids de ma captivité : la nuit vint trop tôt pour moi. Je conduisis ma prétendue épouse dans une caverne à demi-ruinée, et là, me livrant tout entier à la douleur, je me rappelai les engagements que j'avais pris au monastère, après avoir quitté pour les prendre mes parents et mes biens ; je me reprochai mes péchés et mon infidélité, et enfin, préférant plutôt mourir que de suivre la volonté de mon maître, je dis à cette femme qu'elle m'aurait plutôt pour martyr que pour époux.

« J'étais prêt à m'enfoncer l'épée dans l'estomac; mais elle se jeta à mes pieds et me conjura au nom de Jésus-Christ de ne point le faire ; puisqu'elle était dans le même dessein que moi. « Pourquoi, dit-elle, voulez-vous mourir de peur d'être mon mari, puisque je mourrais si vous vouliez l'être? Préférons l'union de nos âmes à celle de nos corps. Laissons croire à nos maîtres que nous sommes époux, et que Jésus-Christ voie que vous n'êtes que mon frère. Il nous sera aisé de leur persuader que nous sommes mariés quand ils verront que nous nous donnerons réciproquement des marques d'une affection qui ne sera en effet que chrétienne. »

» Je fus frappé de sa résolution. J'admirai sa vertu, et je l'en aimais plus que si je l'avais eue pour épouse. Nos maîtres ne soupçonnèrent rien ; et nous croyant unis comme ils le souhaitaient de nous, ils nous rendirent leurs bonnes grâces. Je fus pourtant sur mes gardes pour ne point perdre dans la paix ce que j'avais conservé dans le combat. Je passai même quelquefois un mois entier dans le désert avec mon troupeau, et on ne se formalisait point de mes absences, parce que je gardais fidèlement mes brebis.

» Je menai encore longtemps la même conduite, et enfin, me trouvant un jour seul dans le désert, où je ne voyais que le ciel et la terre, je me livrai à mes pensées, et je m'occupai beaucoup des solitaires dont j'avais abandonné si lâchement la douce société. Je pensais surtout à cet excellent supérieur qui m'a-

Digitized by Google

vait servi de père dans la religion, qui avait pris tant de soin de moi et qui avait si fort regretté ma désertion. Tandis que je réfléchissais sur ces choses, j'aperçus dans un petit sentier quantité de fourmis qui faisaient leurs provisions pour se nourrir durant la saison froide, et j'admirai leur industrie. Cela me fit souvenir de Salomon, qui propose aux paresseux la prévoyance de la fourmi pour l'exhorter à sortir de son engourdissement [1]. Je commençai à m'ennuyer de ma captivité, et je désirai d'avoir part à la vigilance de ces fourmis spirituelles qui, dans le monastère, travaillent pour le bien commun sans avoir rien en propre.

» Ces réflexions me causaient de la tristesse, et ma prétendue femme, qui s'en aperçut quand je retournai le soir au lieu où je couchais, m'en demanda la cause. Je la lui avouai, et elle me proposa de nous enfuir ensemble. J'entrai dans son sentiment et je lui recommandai le secret, qu'elle me promit. Nous nous entretenions en particulier fort souvent de ce projet, et nous flottions entre la crainte et l'espérance; mais enfin, nous en vînmes à l'exécution.

» J'avais dans mon troupeau deux boucs des plus grands. Je les tuai et les dépouillai de leur peau, et quand la nuit vint nous nous mîmes en chemin, portant ces peaux et une partie de la chair, et nous marchâmes jusqu'à la rivière. Nous la traversâmes à la faveur des peaux, que nous avions enflées, nous laissant aller au courant de l'eau, afin qu'en descendant fort bas à l'autre bord, nos maîtres ne pussent pas suivre nos traces s'ils voulaient courir après nous. Nous courions nous-mêmes plutôt que nous ne marchions, et nous avancions plus la nuit que le jour, de peur de rencontrer d'autres barbares, regardant souvent derrière nous pour voir si personne ne nous poursuivait.

» Le troisième jour nous entrevîmes de fort loin deux hommes montés sur des dromadaires, qui paraissaient se hâter de nous atteindre. Nous crûmes que c'était notre maître, et nous ne nous trompions pas. La frayeur nous saisit, et nous

[1] Prov. VI.

Digitized by Google

n'eûmes plus que la mort devant les yeux, parce que les marques de nos pas empreintes sur le sable nous trahissaient. Une caverne profonde que nous découvrîmes à notre droite nous servit de refuge; mais la crainte de trouver en y pénétrant trop avant, quelque bête farouche qui nous eût dévorés, nous obligea de nous cacher dans un enfoncement qui se trouvait en y entrant à main gauche, et là, tout tremblants, nous attendîmes notre sort.

» Mon Dieu! quelle fut notre consternation quand nous entendîmes tout-à-coup que notre maître s'arrêta avec un de ses esclaves devant la caverne où nos traces les avaient conduits, et qu'il dit à cet esclave de nous en faire sortir, tandis qu'il gardait les dromadaires. Il entra trois ou quatre pas au-delà où nous étions cachés sans nous apercevoir, parce qu'en passant du grand jour à l'obscurité de cet antre, il se trouvait comme dans une nuit ténébreuse; mais nous le voyions par derrière sans qu'il nous pût voir lui-même.

» Il fit retentir en même temps toute la caverne de ces terribles paroles : « Sortez, malheureux, sortez, sortez enfants de la mort, votre maître est dehors prêt à vous la donner puisque vous l'avez méritée. » A ce bruit une lionne qui était cachée au fond de la caverne vint à lui, le saisit, l'étrangla, et le traîna tout sanglant à l'endroit le plus enfoncé. Comme il ne parut plus, notre maître crut qu'étant deux nous nous défendions contre lui, et entra l'épée à la main, poussant des cris furieux; mais il fut aussi emporté par la même lionne.

» Nous nous trouvâmes délivrés par là de ces deux redoutables ennemis, mais nous n'étions pas rassurés, ayant à craindre la férocité de la lionne, qui pouvait nous dévorer aussi bien qu'eux. Nous n'osions remuer, et notre seul espoir, dans un si grand péril, était dans la chasteté que nous avions gardée, et que nous envisagions comme notre défense auprès de Dieu. En effet, sa miséricorde nous sauva : la lionne se voyant découverte et craignant quelque piége, emporta dès le matin son lionceau dans sa gueule et nous céda la place. Nous attendîmes pourtant encore le reste du jour, de peur de la ren-

Digitized by Google

contrer si nous fussions plus tôt partis ; et étant sortis le soir, nous trouvâmes les dromadaires qui ruminaient encore. Nous montâmes dessus après avoir pris un peu de force de la provision qu'ils portaient, et nous arrivâmes le dixième jour au camp des Romains, où nous racontâmes au mestre de camp à qui on nous présenta, tout ce qui nous était arrivé.

» On nous envoya de là à Sabinien, qui commandait en Mésopotamie ; nous y vendîmes nos dromadaires ; je mis la femme qui était avec moi entre les mains de quelques vierges fort vertueuses, et ayant appris que mon abbé était mort, je retournai avec les solitaires qu'il avait laissés. »

Tel fut le récit que saint Malch fit à saint Jérôme, qui en prend occasion de nous donner cette belle instruction : « Malch étant déjà fort vieux, me raconta ceci lorsque j'étais bien jeune, et je le raconte aussi dans ma vieillesse. Je présente aux âmes chastes un exemple célèbre de chasteté, et j'exhorte les vierges à la conserver fidèlement. Rapportez cette histoire à ceux qui viendront après vous, afin qu'ils apprennent qu'au milieu même des épées, des déserts et des bêtes féroces, la chasteté n'est point captive, et qu'un véritable serviteur de Jésus-Christ peut bien être tué, mais non pas vaincu. »

Ce saint docteur, qui fait parler saint Malch dans l'histoire qu'il nous a laissée, ne nous apprend que les circonstances de sa captivité et de sa délivrance ; mais il ne nous dit rien de la vie qu'il mena depuis qu'il se fut procuré la liberté avec cette femme. Il paraît qu'il demeuraient ensemble à Maronie. Ce Saint les vit vers l'an 375, le grand âge de l'un et de l'autre ôtant tout sujet de soupçon et de scandale. Et en effet, ils vivaient tous deux dans une telle piété, et étaient si assidus à l'église, dit saint Jérôme, qu'on les aurait pris pour Zacharie et Élisabeth, et tous les habitants du lieu les regardaient comme des personnes saintes et très-agréables à Dieu. Saint Malch est marqué dans le martyrologe romain le 21 octobre. (MARIN.)

Digitized by Google

SAINTE URSULE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

L'Église solennise le 21 octobre le martyre de sainte Ursule et des onze mille vierges, ses compagnes. Il est certain que sainte Ursule et toutes ses compagnes furent vierges et martyres, car Bède et Adon le disent dans leurs martyrologes, ainsi que d'autres auteurs. De plus la seule tradition et le commun consentement de l'Église suffiraient pour le faire croire.

Sous l'empire de Gratien, fils de l'empereur Valentinien le Grand, Maxime, homme vaillant, natif de la Grande-Bretagne, se révolta, et se fit proclamer empereur par son armée. Il entra dans les Gaules et s'en empara, spécialement de l'Armorique, que les Bretons subjuguèrent avec tant de furie et de carnage, qu'ils passèrent tous les habitants au fil de l'épée.

Maxime voulut repeupler cette province, qui lui était nécessaire pour se maintenir en France et en Angleterre : il distribua les terres à des soldats anglais. Et désirant qu'ils fussent mariés, il envoya dans les îles de la Grande-Bretagne chercher des filles pour les marier aux soldats de la Petite-Bretagne, qui étaient pour la plupart Anglais.

Le principal chef de toute cette armée était Conan, l'un des plus grands seigneurs d'Angleterre, que Maxime avait fait son lieutenant et préfet de tous les ports de cette côte. Conan demanda en mariage une très-noble dame, fille de Dinoce, roi de Cornouaille, nommée Ursule, qui était belle et douée de toutes les vertus. On chercha, par toutes ces provinces de la Grande-Bretagne, onze mille vierges pour les marier, et pour accompagner Ursule, qui devait être leur maîtresse.

On les embarqua dans les vaisseaux pour les faire passer dans la nouvelle province de Bretagne. Mais Dieu permit que les navires, au sortir du port, eurent le vent si contraire, qu'au lieu de conduire cette troupe vers la côte de Bretagne, il les emporta par-delà les îles de Zélande et de Hollande, jusqu'à l'embouchure du Rhin. Elles vinrent débarquer là où les marées portèrent les vaisseaux le long du fleuve.

Digitized by Google

Dans le même temps, l'empereur Gratien, sachant ce que Maxime avait fait en Angleterre et en France, appela à son secours les Pictes et les Huns, nation féroce, qui avait vaincu les Goths. Sous la conduite de Melga, capitaine picte, et de Caune, général des Huns, ils commencèrent avec une puissante armée à longer les côtes de la mer, pillant tout ce qui se rencontrait, dans l'intention de passer en Angleterre, pour en chasser Maxime.

Ces barbares se trouvaient dans le port où les vierges arrivèrent ; ayant reconnu que c'était des vaisseaux de Maxime, ils les investirent et les prirent. Non moins lascifs que cruels, ils voulurent outrager ces vierges ; mais encouragées par sainte Ursule, elles résolurent de perdre plutôt la vie que la chasteté. Les soldats alors se ruèrent sur elles, comme des loups ravissants sur un troupeau de brebis, et les passèrent toutes au fil de l'épée [1].

[1] Voici les noms de quelques-unes des compagnes de sainte Ursule :
Sainte Antonine, fêtée à Cologne le 12 mai.
Sainte Aréapile, fêtée à Saint-Hubert le 21 octobre.
Sainte Aurélie, fêtée à Strasbourg le 15 octobre.
Sainte Brigide, fêtée à Cologne le 4 février.
Sainte Calamande, fêtée à Calaffa, dans la Catalogne, le 5 février.
Sainte Candide, fêtée à Fribourg le 22 octobre.
Sainte Cécile, fêtée à Pont-aux-Dames le 15 juillet.
Sainte Claire, fêtée à Soissons le 16 mai.
Sainte Cordule, fêtée le long du Rhin le 22 octobre, honorée à Rome dans l'église de Saint-Louis et à Paris dans l'église de Saint-Leu et Saint-Gilles
Sainte Chunère, fêtée à Rhénen, près d'Utrecht, le 12 juin et le 19 octobre.
Sainte Flore, honorée à Fribourg en Brisgau le 22 octobre.
Sainte Florine, honorée à Tournai le 6 juin.
Sainte Hélène, parente et compagne de sainte Ursule, fêtée à Cologne le 1er février.
Sainte Honorée, fêtée à Tournai le 6 juin.
Sainte Languide, honorée à Tournai le 9 mai.
Sainte Sigillinde, fêtée à Cologne le 31 août.
Sainte Julienne, fêtée à Osnabruck le 16 février.
Sainte Panéfrède, fêtée le 22 octobre à l'abbaye de Saint-Denis, où l'on possédait aussi son corps.
Sainte Seconde, fêtée le même jour à l'abbaye de Saint-Denis, où l'on avait aussi son corps.
Sainte Sponse, fêtée le 13 juillet à Paris, dans l'église de l'Abbaye-aux-Bois.

Digitized by Google

De toute cette sainte et virginale compagnie, il ne resta qu'une fille, nommée Gordule, qui, par une crainte puérile, se cacha. Mais ayant vu que toutes ses autres compagnes avaient été martyrisées, elle se découvrit le lendemain, et reçut aussi la couronne.

Les corps de ces vierges saintes furent recueillis par les fidèles avec beaucoup de dévotion, et inhumés dans la ville de Cologne, qui est sur le fleuve du Rhin. On y fonda un célèbre monastère de religieuses, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs chefs des vierges saintes qui y sont révérés.

On a dispersé beaucoup de leurs reliques par toute la chrétienté ; plusieurs croient que le lieu où sont à présent les corps des onze mille vierges, est l'endroit même où on les tua, parce que la terre de cette église ne peut souffrir aucun corps mort, quand ce serait un enfant d'un an que l'on y aurait enterré, après avoir été baptisé ; au contraire, elle les rejette la nuit, comme l'écrit l'évêque Lindan. Ils disent que c'est un signe que Dieu ne veut pas qu'aucun autre corps soit enterré parmi tant de nobles vierges et martyres, ses épouses, qui versèrent là leur sang pour la confession de la foi et la conservation de leur virginité. On dit aussi que sainte Ursule et ses compagnes, à l'heure de la mort, favorisent ceux qui se recommandent à elles durant leur vie. (RIBADÉNÉIRA.)

Le martyre de ces vierges arriva, selon Baronius, le 21 octobre de l'an de Notre-Seigneur 383, sous l'empire de Gratien et de Valentinien, son frère, et de Théodose le Grand, que Gratien avait associé à l'empire. On bâtit sur leur tombeau une église, qui était fort célèbre en 643, lorsque saint Cunibert fut élu archevêque de cette ville. Saint Annon, archevêque de Cologne dans le XI^e^ siècle, avait une grande dévotion pour les saintes Martyres, et il priait souvent des nuits entières devant leurs tombeaux, où il s'était opéré plusieurs miracles.

Sainte Ursule, qui conduisit au Ciel tant de saintes âmes qu'elle avait formées à la vertu, est regardée comme le modèle

Sainte Marthe, martyre avec sainte Saule, honorées à Cologne le 20 octobre.
Sainte Othilde, honorée à Huy, près de Liége, le 29 janvier et le 18 juillet.

Digitized by Google

des personnes qui s'appliquent à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. Elle est patronne de l'église de la maison de Sorbonne, à Paris. Il s'est formé sous son invocation plusieurs établissements religieux pour l'éducation des jeunes filles ; tels sont les monastères des Ursulines, dont le nombre s'est si considérablement accru. Celles d'Italie furent établies, en 1537, par sainte Angèle de Brescia. Sept ans après, Paul III approuva leur institut. En 1572, Grégoire XIII les érigea en Ordre religieux, sous la règle de Saint-Augustin, et les obligea à la clôture. Saint Charles Borromée les protégeait singulièrement, et il ne contribua pas peu à étendre leur institut. Le premier établissement qu'elles eurent en France fut fondé à Paris en 1611, par Madeleine L'Huillier, dame de Sainte-Beuve. Cinq ans auparavant, la Mère Anne de Saintonge, de Dijon, les avait établies en Franche-Comté, mais avec cette différence qu'elles n'étaient point obligées à une exacte clôture. (GODESCARD.)

SAINT VIATEUR,

LECTEUR DE L'ÉGLISE DE LYON.

Saint Viateur était attaché à la métropole de Lyon, où il occupait la place de lecteur; il était aimé de son Évêque, saint Just; et lorsque ce saint Prélat, effrayé de son fardeau, se détacha sans bruit de son siége, pour aller gagner le Ciel parmi les solitaires de l'Égypte, Viateur, ne voulant pas le quitter, l'accompagna et se fixa avec lui dans un monastère. Mais le saint Évêque, épuisé de fatigue, sentit bientôt que Dieu l'appelait. Viateur, désolé de sa perte, le suivit de près et fut inhumé auprès de lui. Les corps de ces deux Saints furent rapportés à Lyon au commencement du v^e^ siècle. Saint Just est honoré le 2 septembre, et saint Viateur le 21 octobre.

SAINT JUST,

ARCHIDIACRE DE CLERMONT.

« Saint Grégoire de Tours, dit Jacques Branche, a remarqué un si grand éclat de sainteté dans la personne de saint Just, qu'il l'a jugé digne de porter son nom : *Nomine et merito*

Digitized by Google

justus. En effet, le grand prélat de Clermont saint Allyre, à qui Dieu avait pleinement communiqué ses divines lumières, ayant reconnu l'intégrité de la conscience de ce Saint et les hautes qualités qui ornaient sa belle âme, le fit son archidiacre et l'associa au gouvernement de son évêché. Après qu'il eut consommé ses ans dans l'exercice des vertus les plus hautes, à l'imitation de son saint Prélat, saint Allyre, il désira être associé à sa mort et demanda à être enseveli à côté de son tombeau, ce qui eut lieu. »

Saint Just, l'archidiacre, mourut au commencement du v^e^ siècle. Il est honoré le 21 octobre.

SAINTE CÉLINE,

VIERGE.

Sainte Célinie, que l'on nomme aussi sainte Céline, était de la ville de Meaux. Nous ne savons rien de sa naissance, ni de sa famille; mais il paraît qu'elle avait été élevée d'une manière fort chrétienne, et qu'elle était fort exercée dans les pratiques de la piété. Elle était fiancée à un jeune homme du lieu, lorsque sainte Geneviève vint à Meaux, où sa sainteté était en grande vénération. Céline ayant appris son arrivée et sachant combien elle était favorisée de Dieu, alla lui découvrir les mouvements de son cœur, et la pria de lui changer son habit. C'était lui marquer le désir qu'elle avait de renoncer au siècle pour servir Dieu, et de préférer l'Époux céleste à celui qu'elle était sur le point d'épouser sur la terre. C'était lui demander l'habit dont elle avait coutume de revêtir les vierges qui se consacraient à Dieu sous sa conduite. Le fiancé de sainte Céline ayant su ce qui s'était passé, accourut à Meaux. Geneviève, auprès de qui Céline s'était retirée durant le séjour qu'elle faisait dans la ville, persuadée que tout était à craindre de la passion d'un jeune homme que l'amour et la colère animaient à la vengeance, se réfugia promptement à l'église avec elle. Dieu voulut favoriser un dessein dont il était lui-même l'auteur. Car il permit que la porte du baptistère de l'église s'ouvrit

Digitized by Google

d'elle-même, et par ce moyen elles trouvèrent fort à propos l'asile qu'elles cherchaient contre la violence du jeune homme.

Céline, se regardant comme sauvée du naufrage, ne songea plus qu'à faire un saint usage de la grâce que Dieu lui avait procurée par le ministère de sainte Geneviève, et elle passa le reste de ses jours dans l'abstinence et la chasteté. Elle avait une servante qui était malade depuis près de deux ans, et qui ne pouvait marcher, parce qu'elle avait perdu l'usage de ses pieds. Elle la présenta à sainte Geneviève, qui ne lui eut pas plutôt touché les pieds qu'elle en obtint de Dieu la guérison.

Nous ne savons rien autre de sainte Céline, dont la mémoire se trouve honorée d'un culte religieux dans les Églises de Meaux et de Paris. On voyait dans cette première ville une ancienne église avec titre de prieuré sous le nom de la Sainte.

Il ne faut pas confondre sainte Céline de Meaux avec sainte Céline veuve, honorée à Laon et à Reims, mère de saint Remy, évêque de Reims, apôtre des Français, et de saint Principe, évêque de Soissons.

SAINT FINTAN,

ABBÉ EN IRLANDE.

Fintan, connu aussi sous les noms de Mund et de Munnu, descendait d'une famille illustre, et il eut le bonheur d'être élevé dans la sainteté par sa famille ; il se mit sous la direction de saint Colomb, dans le monastère de Hy, et il fit de grands progrès dans les sciences chrétiennes et dans les voies du salut. Mais saint Colomb mourut au premier tiers du VII^e^ siècle. Alors Fintan, dont la famille était riche, quitta Hy et il s'en alla fonder dans la province de Leinster un monastère qu'on appela, d'un de ses noms *Teach Munnu,* ou Ecole de Munnu. Il y eut bientôt un grand nombre de disciples. Saint Fintan, célèbre par ses travaux, par ses vertus et par ses miracles, s'en alla recevoir la récompense que Dieu accorde aux bons serviteurs le 21 octobre de l'an 654.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE IMAINE,

ABBESSE DE FLINES.

Le ménologe de Cîteaux range au nombre des Bienheureuses Imaine de Loss, abbesse de Flines de l'an 1260 à 1270. « Elle fut d'abord abbesse de Salzinnes, près Namur, où elle reçut sainte Julienne et ses compagnes, chassées de leur monastère du Mont-Cornillon. Quelques années plus tard, elle fut à son tour victime d'un mouvement populaire, à cause d'un foyer de désordre et d'infection qu'elle fit supprimer. Elle alla chercher un refuge à Flines avec quelques-unes de ses Sœurs, et là ses vertus lui concilièrent une telle vénération que, l'abbesse étant venue à mourir, elle fut élue pour lui succéder. C'est elle, dit-on, qui commença la construction de l'église. Mais l'événement extérieur et frappant qui a le plus signalé sa prélature, c'est la translation solennelle des reliques de onze mille Vierges. Imaine était sœur utérine de Conrad de Hochstade, archevêque de Cologne. Déjà précédemment elle avait obtenu par son entremise le corps de l'une de ces saintes Martyres pour son abbaye de Salzinnes. Elle voulut enrichir d'un semblable trésor la maison religieuse qui l'avait adoptée dans son exil. Dans cette vue, elle obtint, de concert avec sa sœur Alix, abbesse de Saint-Walburge, l'autorisation de faire des fouilles, qui amenèrent la découverte de plus de cinq cents corps, offrant toutes les marques d'identité voulues. Cet incomparable trésor fut partagé entre plusieurs églises de Belgique et d'Allemagne; la plus grande partie naturellement revint à l'église de Flines, qui eut pour sa part quatre-vingts têtes et nombre d'ossements. Sainte Julienne du Mont-Cornillon avait prédit à Imaine qu'elle et sa sœur contribueraient grandement à l'extension du culte de ces illustres Martyres; ainsi se vérifia la prophétie! Imaine mourut le jour de la fête de sainte Ursule, 21 octobre 1270, comme si cette Sainte et ses glorieuses compagnes eussent voulu l'introduire dans la gloire sous leur patronage spécial.[1] »

[1] Ce passage, extrait de la *Notice sur l'abbaye de Flines*, page 29, est reproduit dans les *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX GONZALVE DE LAGOS,

ERMITE DE SAINT-AUGUSTIN.

Gonzalve naquit à Lagos dans les Algarves, en Portugal, vers l'an 1420 ; il était fils de parents pieux et il marcha heureusement sur leurs traces; il se signala par son amour de la pureté. Il était si retenu que ses condisciples ne prononçaient jamais devant lui une parole qui fût inconvenante. Dès les premiers jours de son adolescence, il entra dans la congrégation des Ermites de Saint-Augustin. Ses supérieurs le destinèrent à la prédication. Sa modestie et son humilité s'en effrayèrent un peu. Mais il ne voulut jamais qu'on lui donnât le titre de docteur. Il instruisait merveilleusement les enfants et les ignorants. Il mourut simple et pur, dans les dernières années du xv^e^ siècle, âgé de soixante-cinq à soixante six-ans. On l'honore le 21 octobre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame la Brune. — Notre-Dame de Nazareth, appelée aussi Notre-Dame la Brune, à cause de la teinte orientale de son visage, est une statue en bois sculpté qui est très-révérée à cause de la victoire qu'elle a remportée sur les ennemis du culte des Saints.

Les huguenots, dans leurs dévastations effroyables de la seconde moitié du xvi^e^ siècle, pillèrent le bourg et le château du Barroux, dans le Comtat-Venaissin, et rassemblèrent toutes les saintes images et tous les reliquaires en bois sculptés qu'ils trouvèrent dans la contrée ; ils les jetèrent dans un grand feu avec les titres et les ornements des églises. Mais ils eurent beau attiser la flamme autour de l'image auguste de notre-Dame la Brune, elle demeura intacte. Une troupe de courageux chrétiens arriva enfin donnant la chasse aux pillards, dont plusieurs furent assommés. La statue sainte fut retirée du monceau de cendres où un miracle l'avait conservée. Elle fut replacée dans sa chapelle et devint un trésor de grâces. Tous les épileptiques,

Digitized by Google

ainsi que les personnes affectées de vertiges ou de frénésie, y étaient amenés et s'en retournaient avec soulagement, quand ce n'était pas avec entière guérison.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Chypre, saint Hilarion, abbé, dont saint Jérôme a écrit la Vie, remplie de vertus et de miracles.

A Cologne, fête de sainte Ursule et ses compagnes, qui terminèrent leur vie par le martyre, ayant été tuées par les Huns pour leur constance à conserver la religion chrétienne et la virginité. Les corps de la plupart d'entre elles furent inhumés à Cologne.

A Ostie, saint Astère, prêtre et martyr, qui souffrit sous l'empereur Alexandre, comme on le lit dans l'*Histoire du martyre du Pape saint Calliste*.

A Nicomédie, fête de saint Dase, saint Zotique, saint Caïus, et douze autres soldats, qui, après divers tourments, furent jetés dans la mer.

A Marona, en Syrie, près d'Antioche, saint Malch, moine.

A Lyon, saint Viateur, ministre de saint Just, évêque de Lyon.

A Laon, sainte Célinie, mère de saint Remy, évêque de Reims,

Additions des autres martyrologes.

Saint Berthold, solitaire et martyr.

Saint Berthold, cordonnier à Parme, où il est honoré.

[1] DUODECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

In Cypro, natalis sancti Hilarionis abbatis, cujus vitam virtutibus atque miraculis plenam sanctus Hieronymus scripsit. — Apud Coloniam Agrippinam, natalis sanctarum Ursulæ et sociarum ejus, quæ pro christiana religione et virginitatis constantia ab Hunnis interfectæ, martyrio vitam consummarunt et plurima earum corpora Coloniæ condita fuerunt. — Apud ostia Tiberina, sancti Asterii presbyteri et martyris, qui (ut in *Passione beati Callisti Papæ* legitur) sub Alexandro imperatore passus est. — Nicomediæ, natalis sanctorum Dasii, Zotici, Caii et aliorum duodecim militum, qui post diversa tormenta in mare demersi sunt. — Maroniæ, in Syria, prope Antiochiam, sancti Malchi monachi. — Lugduni, sancti Viatoris ministri beati Justi Lugdunensis episcopi. — In castro Laudunensi, sanctæ Ciliniæ matris beati Remigii episcopi Rhemensis.

Digitized by Google

Sainte Colombine, compagne de sainte Ursule, honorée en Catalogne.

Saint Codède ou Condebec, religieux de Saint-Vendrille.

Le Bienheureux Gébizon, moine du Mont-Cassin, honoré dans l'Ordre de Saint-Benoît.

Saint Guimon, troisième évêque de Brême, honoré dans ce diocèse.

Saint Réparat, diacre martyr, honoré à Nôle.

Sainte Zaïne (Zaïna), martyre en Ethiopie.

Saint Domnolen, honoré à Auxerre.

Saint Juvat, prêtre que l'on dit, en Bretagne, avoir été le confesseur de sainte Ursule, et martyrisé avec elle et ses compagnes.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Colard, curé de Chambornay, au diocèse de Besançon, repoussa les serments schismatiques et fut déporté à la Guyane, mort dans l'affreux désert de Konanama, à l'âge de soixante ans, le 21 octobre 1798.

Jean-François Leger, né à Orléans, prêtre, curé de Villereau, dans son diocèse, pour refus de serments déporté à Cayenne et mort de la peste dans le désert de Konanama, le 21 octobre 1798, à l'âge de quarante-cinq ans.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs. — Sainte Marie-Salomé, mère des Apôtres saint Jacques et saint Jean. — Saint Marc, évêque de Jérusalem. — Saint Aberce, évêque d'Hiérapolis en Phrygie. — Saint Mellon, évêque de Rouen. — Saint Népotien, évêque de Clermont. — Saint Abibe. — Saint Louvent ou Lupien, martyr. — Saint Modéran ou Moran, évêque de Rennes. — Saint Nunillon et sainte Alodie, martyrs. — Saint Bertaire, abbé du Mont-Cassin, martyr. — Saint Wendelin, abbé de Tholey. — Le Bienheureux Grégoire Celli, ermite de Saint-Augustin. — Le Bienheureux Ladislas de Gielniow, Frère-Mineur. — Le Vénérable Dom Eustache de Beaufort, réformateur de l'abbaye de Sept-Fonts. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PHILIPPE,

ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Saint Philippe, attaché depuis longtemps à l'Église d'Héraclée, métropole de la Thrace, avait été élevé du diaconat à la prêtrise; il parvint enfin au dernier degré du sacerdoce. Il fut fait évêque avec l'agrément universel de tout le peuple, sans que personne fût surpris de son élévation, parce qu'il était digne du rang où on l'élevait; et si quelques-uns s'en étonnèrent, ce fut de ce qu'on avait attendu si longtemps. En effet, dès les premières années qu'il entra dans les Ordres sacrés, il fit paraître un mérite peu commun; il était si désintéressé, qu'il donnait aux pauvres tout ce qu'il gagnait au service de l'autel, content des richesses de sa conscience et de l'acquisition qu'il avait faite d'un grand fonds de vertu. Lorsqu'il fut évêque, il forma de sa main deux illustres Martyrs, Sévère et Hermès, l'un prêtre et l'autre diacre. Il tenait souvent des conférences,

Digitized by Google

où il leur découvrait les secrets de la science des Saints, les faisait entrer dans la connaissance des divins Mystères, et les confirmait surtout dans la saine doctrine. En sorte qu'il leur communiqua ses lumières, son esprit et son courage; et, après les avoir eu pour disciples dans l'école, il les eut pour compagnons sur le bûcher, où ils confessèrent avec lui la divinité de de Jésus-Christ. Ce saint vieillard méditant sans cesse la loi de Dieu, et épris de sa beauté, avait pour elle un amour ardent. Sa vie se passait tout entière dans les fonctions de sa charge, et le conduisait au dernier moment, non sans qu'il s'offrit chaque jour à Dieu comme une victime, qui devait en effet lui être immolée à Andrinople.

Semblable donc à un pilote expérimenté qui, mettant quelquefois à la voile et quelquefois se retirant dans le port, tantôt prenant la haute mer, et tantôt ne faisant que raser les côtes, conserve son vaisseau et le préserve du naufrage; ou comme un habile cocher qui, sachant à propos rendre la main à ses chevaux ou la tenir haute, les pousser ou les retenir, conduit enfin son char au bout de la lice, et remporte le prix, le saint Evêque gouvernait son peuple avec une tendresse vraiment épiscopale. La persécution commençait à se faire sentir, et menaçait déjà sa ville; mais il la regarda venir sans émotion : il ne voulut point déférer aux conseils de ceux qui lui voulaient persuader d'abandonner son troupeau, et de fuir, en leur persuadant à eux-mêmes que les maux qu'ils appréhendaient étaient beaucoup plus à désirer qu'à craindre, et qu'il fallait que la volonté du Ciel s'accomplît.

Il demeura donc dans son Église, rassurant par sa présence et par ses discours ses frères effrayés à la vue de l'orage qui s'approchait. Il leur disait souvent : Mes frères, les voici enfin arrivés, ces temps prédits par Jésus-Christ. La fin des siècles s'approche, le prince du monde se rend formidable, sa puissance augmente; mais ne craignez rien, mes frères, il vient moins pour perdre les serviteurs de Jesus-Christ que pour les éprouver. Que la fête de l'Épiphanie, que nous allons célébrer dans peu de jours, relève notre espérance; souvenez-vous qu'à un

Digitized by Google

pareil jour nous avons été appelés à la gloire. Que les menaces des tyrans, que les supplices ne vous épouvantent pas : Jésus-Christ donne à ses athlètes un courage invincible dans le combat, et lui-même pour prix après la victoire.

Un jour que le Bienheureux Philippe faisait à son peuple de ces exhortations, Aristémaque, officier de la garnison d'Héraclée, entra dans l'église, en fit sortir tous les chrétiens, et, après en avoir fermé les portes, y apposa le scellé. Philippe le regardant avec compassion : Pauve homme, lui dit-il, qui crois que le Dieu tout-puissant habite sous un toit et entre des murailles! Ignores-tu que sa demeure la plus agréable est le cœur de l'homme? Sans doute, tu n'as jamais lu le Prophète Isaïe, tu y aurais vu que Dieu dit en un endroit : Le ciel est mon trône, et la terre en est le marchepied; quelle maison digne de moi pourrez-vous m'élever? Le lendemain Aristémaque revint pour faire l'inventaire des vases sacrés, et des autres meubles de l'église, auxquels il mit le cachet du gouverneur. Cela causa une désolation générale parmi les frères.

Cependant Philippe, accompagné de Sévère et d'Hermès, et de quelques autres ecclésiastiques, examinait avec eux ce qu'il y avait à faire dans la conjoncture présente; et, assis à la porte de l'église, il ne pouvait se résoudre à laisser à la discrétion des infidèles la maison du Seigneur; il faisait même en sorte que les frères ne s'en éloignassent point. Il pensait avec douleur à l'avenir, mais il ne laissait pas de craindre le présent; il savait que tous ceux qu'il avait sous sa charge n'étaient pas également forts, qu'il y avait parmi eux des infirmes et des faibles. Il crut qu'il devait séparer les uns des autres, et les imparfaits des fervents. Il agissait avec autorité envers ceux-là pour les rendre meilleurs, et il n'employait que la douce persuasion pour retenir ceux-ci dans le parti de la piété. Ainsi il se servait de remèdes un peu forts pour guérir les malades, et d'un simple régime pour ceux qui étaient en santé.

Cependant le dimanche suivant, les frères s'assemblèrent devant le portail de l'église. Bassus, gouverneur de Thrace, en ayant eu avis, y vint dans le dessein de faire le procès à tous

Digitized by Google

ceux qui se trouveraient à l'assemblée. Il fit même dresser là son tribunal. Il se fit ensuite amener les chrétiens, et leur demanda d'abord, où est celui que vous appelez parmi vous le maître et le docteur?

Philippe, s'avançant, répondit : Je suis celui que vous demandez.

Bassus lui dit : Ne savez-vous pas qu'il y a une ordonnance de l'empereur qui défend aux chrétiens de s'assembler, en quelque lieu et sous quelque prétexte que ce puisse être, son intention étant d'abolir entièrement votre secte? Remettez-nous donc tout présentement les vases d'or, d'argent ou de quelque autre métal que ce soit, avec les livres qui contiennent votre doctrine, et que vous lisez au peuple, afin qu'en vous ôtant ces choses, on vous ôte en même temps les moyens et l'occasion de retomber dans votre superstition, en cas que les tourments ne soient pas capables de vous en guérir.

Saint Philippe répondit : Si cela vous fait tant de plaisir de nous voir souffrir, vous pouvez vous satisfaire, nous voilà tout prêts à vous donner ce contentement : coupez, taillez, déchirez ce corps qui est en votre puissance; mais pour l'âme, trouvez bon que je vous dise qu'il ne vous est pas permis d'y toucher. A l'égard des vases que nous avons, vous les pouvez prendre. Ce n'est pas avec de l'or et de l'argent que Dieu veut être honoré, et l'ornement du cœur plaît bien plus à Jésus-Christ que celui des églises. Pour les Écritures, il ne vous est pas avantageux de les avoir, et il nous est défendu de vous les donner.

A ces mots le gouverneur fit signe aux bourreaux d'approcher, et l'on vit, non sans frémir, entrer un certain Mucapor, homme sans humanité, si du moins c'était un homme : il en avait toutefois la figure, quoique approchant de celle d'un léopard. Cependant le gouverneur faisait chercher partout le prêtre Sévère, qui ne se trouvait point. Cela, joint au refus que Philippe faisait de lui livrer les Livres saints, le mit de mauvaise humeur, qu'il alla brutalement décharger sur le saint Prélat.

Le diacre Hermès, qui était présent, sensiblement touché de l'état où il voyait son Évêque, dit hardiment au gouverneur :

Digitized by Google

Juge cruel, que vous sert de faire traiter ainsi ce saint vieillard? Quand vous seriez maître de nos Livres, et que vous pourriez même effacer tous ceux qui sont répandus dans le monde, en sorte qu'il n'en restât pas un seul sur la terre, vous n'en seriez pas plus avancé; car, dites-moi, pourriez-vous les effacer dans le cœur des chrétiens? Sachez que la tradition s'en conserverait malgré vous jusqu'à la fin des siècles, et que nos enfants, venant seulement à consulter leur mémoire ou celle de leurs pères, seraient en état de les rétablir, et d'en composer en bien plus grand nombre que ne seraient ceux que vous auriez ainsi fait périr. Ce discours attira au diacre mille coups, qui lui furent donnés par l'ordre du gouverneur. Il se retira tout couvert de contusions dans le lieu où l'on conservait les Livres saints et les vases qui servaient à l'autel. Publius, qui était du conseil du gouverneur, l'y suivit. Cet homme mettait hardiment la main sur tout ce qui excitait sa convoitise. Il succomba bientôt à la tentation de s'emparer de quelques vases du nombre de ceux qui avaient été inventoriés : il les emportait malgré Hermès, qui s'y opposa et que Publius frappa cruellement, jusqu'à lui couvrir tout le visage de sang. Cela fit du bruit, et vint aux oreilles de Bassus, qui trouva cette action fort mauvaise, se mit fort en colère contre Publius, et fit panser Hermès de sa plaie. Mais en même temps il se saisit des vases et des Livres, et les fit porter dans la grande place, où il fit conduire par des soldats Philippe et les autres fidèles, voulant gratifier le peuple d'un spectacle qui lui était infiniment agréable, et intimider les autres chrétiens qui feraient quelque difficulté de livrer les Écritures.

Philippe et ceux qui avaient été arrêtés avec lui marchaient donc entre deux rangs de soldats qui portaient les Livres sacrés, et s'avançaient vers la grande place, tandis que Bassus, qui avait fortement résolu de ne souffrir aucun chrétien dans toute l'étendue de son gouvernement, songeait à en faire démolir toutes les églises. Il envoya sur l'heure des gens à la cathédrale, avec ordre d'en ôter la couverture et de n'y laisser que les murailles, et il avait cet ouvrage si fort à cœur qu'il faisait

Digitized by Google

donner sur les travailleurs à grands coups de bâton lorsqu'il s'apercevait qu'ils se relâchaient un peu. D'ailleurs, cette troupe de soldats qui conduisaient les Saints était arrivée à la grande place. La confusion y était grande : on se poussait, on criait, cela avait l'image d'une guerre domestique; les étrangers et les citoyens y accouraient de toutes parts. Enfin, on fit un bûcher de tous les Livres sacrés; mais à peine y eut-on mis le feu qu'il s'éleva une flamme avec tant de fracas, de violence et de rapidité, qu'elle jeta une frayeur excessive dans l'âme de tous ceux qui étaient présents.

Saint Philippe prit ce moment pour parler à ceux qui se trouvèrent près de lui. Citoyens d'Héraclée, leur dit-il, juifs, païens ou de quelque autre religion, secte ou société que vous soyez, écoutez-moi. Tremblez, peuples, tremblez, la colère de Dieu commence à éclater, elle va bientôt se faire sentir, elle menace l'impiété. Elle en veut à l'injustice; cette juste colère menace Sodome. Mais si Sodome craint le jugement, si elle renonce à son péché, si, quittant ses dieux de pierre, elle cherche sincèrement le Dieu vivant, Sodome n'a plus rien à craindre, elle sera sauvée. Cette flamme qui vient de frapper vos yeux par son soudain éclat, et glacer vos cœurs par son élancement prodigieux, est un signe de ce jugement qui va peut-être bientôt être prononcé contre vous; mais ce n'est pas seulement dans l'Orient et dans la ruine de Sodome que la colère de Dieu s'est fait connaître par le feu; il n'y a pas longtemps que le même signe annonça à la Sicile et dans l'Occident, la vengeance prochaine de ce Juge redoutable. Une flamme descendit du Ciel sur cette île, et réduisit en cendres une de ses villes, avec tous ses habitants. Deux vierges seules se sauvèrent de cet horrible incendie. Mais apprenez quelle fut la cause de leur salut : la piété filiale. Elles avaient un père cassé de vieillesse; elles entreprennent de le retirer du millieu des flammes. Leurs mains faibles et délicates le chargent sur leurs épaules, qui plient sous le faix. Elles succombent presque sous ce précieux fardeau. Cependant des tourbillons de feu s'avancent, les gagnent, les environnent, leur ferment le pasage, et leur ôtent

Digitized by Google

toute espérance de pouvoir mettre en sûreté et leur père et leurs propres personnes; voilà ce que leur charité leur coûte, leur piété leur va devenir funeste, sans pouvoir être salutaire à celui qui, leur ayant donné la vie, sera bientôt la cause innocente de leur mort. Pensez-vous, citoyens d'Héraclée, que la chose arriva ainsi? Non, non, rassurez-vous : Jésus-Christ, ce même Jésus-Christ que vous ne regardez que comme un homme, et qui, est le Dieu Tout-Puissant, n'eut garde de souffrir qu'une action si belle et si digne de récompense devînt fatale à celles qui l'avaient entreprise. Il voulut même, pour leur marquer la satisfaction qu'il en recevait, les favoriser de sa présence adorable. Il descendit du Ciel, et commanda aux flammes de s'écarter et d'ouvrir aux vierges un passage. Alors le feu, oubliant sa violence naturelle, ne faisait que se jouer autour d'elles; il suspendait son ardeur, et retenait, s'il m'est permis de parler ainsi, son haleine enflammée, et se rangeant à droite et à gauche, leur faisait un chemin, qui le croirait, couvert de fleurs et de verdure.

Enfin le mérite de ces Vierges fut si efficace et leur charité si agréable à Dieu, qu'en leur considération tous les endroits par où elles passaient pour se retirer furent respectés du feu; il n'osa y toucher, et le lieu où elles s'arrêtèrent s'appelle depuis ce temps-là le lieu de Piété, comme voulant en quelque sorte conserver une reconnaissance éternelle de ce bienfait, et faire aux enfants une leçon publique et perpétuelle de piété. Tant il est vrai que si les habitants de cette ville infortunée furent consumés par le feu, ce ne fut pas que Dieu leur manquât au besoin, mais c'est qu'ils manquèrent eux-mêmes à Dieu.

Au reste, ce feu de la colère divine a laissé depuis le commencement du monde, et en divers endroits de la terre, plusieurs traces de la juste punition que Dieu exerce sur les pécheurs; ce feu en tombant du Ciel sur la terre brûle, détruit, consume tout ce qu'il trouve d'impur. C'est ce feu qui brûla Hercule sur le mont Œta, lorsque, fortement infatué de la pensée qu'un dieu sortirait de sa cendre, il alluma lui-même le bûcher qui le consuma. C'est ce même feu qui, ayant réduit

Digitized by Google

en poudre sur une autre montagne le médecin Esculape, donna occasion aux peuples crédules d'en faire aussi un dieu, qui n'eut point d'autre consécration qu'un coup de foudre que ses crimes avaient attiré sur lui, et qui n'aurait jamais été reconnu pour dieu s'il n'avait jamais été puni comme scélérat. C'est encore ce feu vengeur des forfaits qui embrasa le Capitole, la demeure du plus grand de tous les dieux de Rome, et qui n'épargna pas non plus le temple de Sérapis, le plus renommé de ceux d'Égypte, et qui y périt aussi. Pauvres dieux ! qui brûlent comme de la paille.

Et quel secours peut-on attendre de pareilles divinités, si elles ne peuvent se sauver elles-mêmes? Les plaisants dieux! mais commodes, après tout, en ce que, si le matin ils viennent à brûler, un ouvrier habile en peut faire d'autres pour le soir. Ainsi, pourvu que la pierre ou le bois ne manquent point, on est sûr, du moins, d'avoir des dieux en quantité. Le bon père Bacchus laissa brûler son temple à Athènes, et Minerve, la sage Minerve, ne put garantir le sien d'un pareil sort : elle même y périt, malgré son égide. La pauvre déesse eût bien mieux fait de ne pas quitter son premier métier de fileuse. Mais que dirons-nous du grand Apollon, qui comme devin ne put prévoir, ni comme dieu empêcher l'embrasement de son temple de Delphes? Disons donc que ce feu de la colère divine n'est pas allumé pour les justes, la grâce les en met à couvert; ou si quelquefois ils en sont frappés, ce n'est que pour les purifier, au lieu qu'il frappe les impies pour les perdre. Ainsi c'est moins un feu pour les Saints qu'une lumière.

Lorsque Philippe haranguait ainsi le peuple, l'on vit passer le grand-prêtre Cataphronius, suivi des sacrificateurs chargés de plats et de bassins, où étaient les offrandes et les viandes qu'on devait mettre devant les dieux. A cette vue, Hermès ne put s'empêcher de dire à ceux qui étaient proches de lui : Ah! mes frères, détournons nos regards de dessus ces mets abominables : ce festin diabolique ne passe ici devant nous que pour nous souiller. Saint Philippe, se tournant vers son diacre, lui dit : Que la volonté du Seigneur s'accomplisse.

Digitized by Google

Comme il disait cela, Bassus arriva, accompagné d'une multitude prodigieuse de tout âge et de tout sexe. Alors le peuple se mit à parler confusément, à son ordinaire, sur ce qui se passait, chacun selon son génie ou sa passion. Les uns plaignaient les saints Martyrs ; les autres s'emportaient fort contre eux ; et, s'échauffant dans leurs raisonnements politiques, soutenaient qu'on les devait contraindre par toutes sortes de moyens à sacrifier aux dieux. Les juifs surtout se signalèrent en cette rencontre, en criant plus fort que les païens mêmes, qu'il fallait obliger les chrétiens à sacrifier, marquant assez par là leur inclination naturelle à l'idolâtrie, et vérifiant ce que le Saint-Esprit a dit par un Prophète :

Ils ont sacrifié aux démons, et non à Dieu.

Enfin le gouverneur lui-même s'adressant à Philippe, lui dit : Sacrifiez aux dieux.

Philippe : Comment voulez-vous que moi, qui suis chrétien, je puisse adorer des pierres?

Bassus : Eh bien, sacrifiez aux empereurs.

Philippe : Ma religion m'enseigne à obéir aux princes, et non à leur sacrifier.

Bassus : Sacrifiez du moins à la fortune de la ville : vous ne sauriez vous en défendre : qu'elle est belle! quelle douce majesté! voyez comme, par des manières engageantes, elle vous invite à lui rendre hommage.

Philippe : Je consens que vous l'adoriez, puisqu'elle vous plaît si fort ; pour moi, quelque finesse de l'art qu'on admire en cette statue, ce n'est pour moi toujours qu'une statue.

Bassus : Quoi, cet Hercule, qui a la mine si fière, et qui, par cet air menaçant, semble vous annoncer votre perte, si vous lui refusez les honneurs divins, ne craignez-vous point quelque coup de sa massue?

Philippe : Pauvres aveugles! que je vous plains; le soleil de la vérité ne se lève point pour vous; marchant dans les ténèbres, vous prenez la créature pour le Créateur, et un homme pour un Dieu. Vous n'auriez point de dieux, si vous ne les faisiez ; l'or, l'argent et le cuivre sont jetés dans un moule après

Digitized by Google

qu'on les a tirés des entrailles de la terre; on en fait une figure assez grossière d'abord, et qui a besoin d'être retouchée, l'ouvrier la prend donc, la lime, la polit et la finit; et aussitôt la divinité s'y trouve à point nommé; voilà un dieu fait. Mais combien de sacriléges et de déicides ne commettez-vous pas chaque jour! Savez-vous que, lorsque vous mettez au feu un morceau de bois pour faire bouillir votre marmite, c'est un bras, une jambe, ou quelquefois le corps entier d'un dieu que vous brûlez. Vous me direz peut-être, ce morceau de bois n'est pas un dieu. Je vous réponds : il le pourrait devenir. Empêcher la production d'un dieu, quel crime! De plus, ne m'avouerez-vous pas qu'un Neptune fait de marbre est bien plus considérable qu'un Neptune qui n'est que de bois, et que l'ivoire, qui est la matière de ce Jupiter, est bien d'un autre prix que la pierre commune dont cet autre est taillé? Vous voyez donc que c'est la valeur de la matière qui met le prix à vos dieux, et non la puissance. Et en effet, un orfèvre vendra bien plus cher une figure de Pan, si vous voulez, ou de Priape, qui ne sont que des dieux du second ordre, si elle est d'or, qu'une figure du grand Jupiter ou de la grande Diane qui ne sera que d'argent. La terre, croyez-moi, nous fournit des métaux pour nous en servir, et non pour les adorer. A ce compte, la terre est pour vous une pépinière abondante de dieux.

Bassus ne put s'empêcher d'admirer le discours éloquent et hardi de Philippe. Se sentant vaincu par ses raisons, mais dissimulant, il se tourna vers Hermès, et lui dit d'un ton que la colère et le dépit animaient : Et toi, ne veux-tu pas sacrifier?

Hermès répondit avec autant de froideur que Bassus avait marqué d'emportement : Non, je ne sacrifierai point; je suis chrétien.

Bassus : De quelle condition es-tu?

Hermès : Je suis décurion, et je fais profession de suivre en tout les sentiments de mon maître que voilà.

Bassus : Si donc ce maître sacrifie, tu sacrifieras aussi.

Hermès : Je ne dis pas cela ; mais je suis sûr qu'il ne sacri-

Digitized by Google

fiera pas. Je connais sa vertu et sa fermeté, et j'en réponds comme de la mienne.

Bassus : Je t'avertis que je te ferai brûler tout vif, si tu persévères dans ta folie.

Hermès : Vous me menacez d'un feu, qui est presque aussitôt éteint qu'allumé : mais vous ignorez quelle est l'ardeur et la violence de ce feu éternel qui brûlera sans relâche les disciples du diable.

Bassus : Sacrifie aux très-religieux empereurs, et dis seulement ces paroles : C'est pour la santé de nos princes que j'offre ce sacrifice.

Hermès : Cela ne se peut; hâtons-nous d'arriver à la vie.

Bassus : Si tu veux la trouver, cette vie, il faut te résoudre à sacrifier; sinon, des supplices, la mort.

Hermès : Juge impie, il n'est pas en ton pouvoir de nous y faire consentir; veux-tu savoir ce que tu gagneras avec tes menaces? elles ne serviront qu'à fortifier notre foi, sans qu'elles augmentent notre crainte.

Bassus les envoya en prison. Comme on les y conduisait, et peuple insolent faisait mille insultes à saint Philippe; on lui jetait des pierres, on le poussait dans la boue (comme si Dieu n'eût pas voulu qu'il fût un moment sans souffrir, afin qu'il ne fût pas un moment sans mériter). Le Saint se relevait paisiblement; et, sans marquer le moindre ressentiment d'un traitement si outrageux, il regardait en riant ceux qui le traitaient si injurieusement. Une si grande modération causait de la surprise tout ensemble et de l'admiration à ces brutaux et à tous ceux qui en étaient témoins.

Cependant les Martyrs, en chantant des hymnes et des cantiques d'actions de grâces au Seigneur, pour le remercier de la force et du courage qu'il leur donnait, entrèrent dans la prison. Y ayant demeuré quelques jours, Dieu, voulant accorder quelque soulagement à ses serviteurs, inspira au gouverneur de les changer de prison; on les mit donc dans le logis de Pancrace, qui touchait aux prisons ordinaires; ils y avaient la liberté d'y recevoir les frères, qui y accouraient en foule pour entendre

Digitized by Google

de la bouche de leur pasteur la parole divine et être instruits par lui des mystères et des préceptes de la loi.

Mais le diable, s'apercevant du tort que cela lui faisait, fit si bien, par de mauvais bruits qu'il fit semer et venir aux oreilles de Bassus, qu'il y eut ordre de les remettre dans leur première prison. Ils ne laissèrent pas d'y faire encore les affaires de la religion ; le lieu était voisin du théâtre, et la chambre où ils étaient avait une secrète issue sur le théâtre même. Ils y venaient durant la nuit, et ils y recevaient les fidèles, qui s'y rendaient de tous côtés avec un saint empressement ; toute la nuit se passait à s'entretenir de Dieu et des choses du salut, et à se donner des témoignages mutuels d'une charité vraiment chrétienne. Ils demeuraient même longtemps attachés aux pieds de saint Philippe, en prenant congé de lui, les lui baisant avec respect, persuadés de sa grande sainteté et du crédit qu'elle lui donnait auprès de Dieu.

Sur ces entrefaites, on donna un successeur à Bassus. Ce fut Justin, homme d'un très-mauvais caractère et qui n'avait pas plus de religion que d'humanité. Ce changement fut très-préjudiciable aux chrétiens, car Bassus les traitait assez doucement : il se rendait à la raison quand on la lui faisait connaître, outre que sa femme, qui servait Dieu en secret, contribuait beaucoup à l'entretenir dans cette modération. Aussitôt que Justin eut pris possession de son gouvernement, il commanda à Zoïle, magistrat de la ville d'Héraclée, de prendre des soldats et de lui amener saint Philippe. Lorsque le Saint fut au pied du tribunal, le gouverneur lui dit : Êtes-vous l'Évêque des chrétiens?

Philippe : Oui, je le suis, et je ne prétends point le nier.

Justin : Les empereurs, les seigneurs et les maîtres du monde nous ont fait l'honneur de nous commander d'engager par toutes sortes de moyens tous ceux qui font profession du christianisme à sacrifier, et même de les y contraindre à force de tourments, si de leur bon gré ils ne veulent pas s'acquitter de ce devoir. Mettez-vous donc en état d'obéir, et tâchez d'éviter à votre âge des supplices que la jeunesse la plus vigoureuse aurait peine à soutenir.

Digitized by Google

Philippe : Si vous croyez être tenu d'obéir aux ordres que vous recevez de vos empereurs, qui ne sont que des hommes comme vous, quoique la peine attachée à l'inexécution de ces ordres ne soit que temporelle, avec quelle exactitude, avec quelle ponctualité religieuse ne devons-nous pas, nous autres, obéir aux commandements de Dieu, qui, en cas de désobéissance, nous menace d'une peine éternelle? Quoi! qu'il en soit, je suis chrétien, je ne puis faire ce que vous dites; au reste, vous avez ordre de punir, et non pas de contraindre.

Justin : Vous ne savez peut-être pas quels tourments vous attendent.

Philippe : Il y a bien loin entre tourmenter et vaincre; le premier peut vous être permis, mais n'espérez jamais le second.

Justin : Je te vais faire traîner par les pieds le long des rues, et si tu en échappes, je te ferai ramener en prison, pour t'exposer à de nouveaux supplices.

Philippe : Plût à Dieu que vous en voulussiez venir promptement aux effets.

Dans le moment, Justin lui fit attacher une corde aux pieds, et deux hommes le traînèrent si rudement, que les pointes et les inégalités du pavé lui entamaient toute la chair; son corps en un instant ne fut plus que plaies, que contusions, que meurtrissures livides et sanglantes. En cet état on le reporta dans la prison.

Mais peu de temps après, comme une infinité de gens étaient, par ordre du gouverneur, à la quête de Sévère, dont ils ne pouvaient toutefois découvrir la retraite, ce généreux prêtre, par un mouvement du Saint-Esprit, se montra tout-à-coup et leur sauva la peine de le chercher encore longtemps et peut-être inutilement. Et aurait-il voulu demeurer caché, lorsqu'il se voyait appelé à la gloire du martyre? Il se présenta donc à Justin. Ce gouverneur, ravi de l'avoir en sa puissance, lui dit : L'exemple de votre docteur vous doit rendre sage; il s'est, par sa pure faute, mis en l'état où vous le verrez. Prenez un meilleur parti, et obéissez aux princes. Pourquoi haïr la vie?

Digitized by Google

c'est une chose si aimable ; et pourquoi rejeter les biens de ce monde ? ils ont, ce me semble, tant de charmes. Ne méritent-ils pas bien, après tout, qu'on les recherche ?

Sévère : Les maximes qu'on m'a apprises sont bien différentes des vôtres ; je ne puis m'en éloigner.

Justin : Je vous donne du temps pour balancer dans votre esprit les unes et les autres. Pesez bien les raisons pour et contre. Cependant vous serez prisonnier.

On produisit ensuite Hermès. Justin lui dit : Vous serez dans peu témoin de ce qu'il en coûte à ceux qui méprisent les ordonnances des empereurs. Si vous m'en croyez, vous vous tirerez prudemment d'affaire ; ne vous piquez point du ridicule honneur de faire comme eux, et encore moins de souffrir ce qu'ils ont souffert ; songez à vous, songez à votre propre conservation, songez à votre famille ; en un mot, qui veut être malheureux, le soit ; je ne vous conseille pas de le devenir par complaisance ou par émulation : sacrifiez aux dieux.

Hermès : Vous aurez de la peine à gagner cela sur moi ; je suis né dans la religion que je professe ; je l'ai sucée avec le lait ; j'y ai été nourri, et le saint homme dont vous venez de parler m'y a élevé. Comment pourrais-je maintenant y renoncer ; quel motif assez fort pourrais-je avoir de l'abandonner ? Ainsi, seigneur gouverneur, vous n'avez qu'à prendre vos mesures sur la déclaration que je vous fais.

Justin : Je vois assez ce qui te donne cette assurance ; tu ignores quels tourments je te destine ; mais sitôt que tu les auras un peu goûtés, tu changeras bien de langage.

Hermès : Quelque affreuse idée que vous voudriez que je m'en fisse, je ne les crains point ; Jésus-Christ, pour l'amour duquel je suis prêt à les endurer, enverra ses anges pour en tempérer la rigueur.

Justin, le voyant si ferme à toutes ses attaques, l'envoya en prison avec les autres. Ils n'y eurent pas été deux jours que le gouverneur, s'adoucissant tout-à-coup, les fit relâcher et conduire dans un logis bourgeois. Mais cette humeur ne lui dura

Digitized by Google

pas longtemps, et le diable lui fit bientôt reprendre son premier naturel; car il ordonna qu'on les remît en prison, où il les retint sept mois entiers. Étant allé à Andrinople, il les y fit venir. Lorsqu'ils sortirent d'Héraclée, tous les frères parurent inconsolables, se voyant sur le point de perdre pour toujours leur cher maître, leur saint pasteur. Ainsi que des enfants qu'on arrache du sein de leurs nourrices pleurent et crient, de même les chrétiens d'Héraclée, voyant qu'on leur enlevait celui qui leur rompait le Pain céleste, qui distribuait à chacun la nourriture salutaire de la parole, poussaient des cris et répandaient des larmes.

Les Martyrs étant arrivés à Andrinople, on les fit loger dans une maison du faubourg, chez un nommé Semporius, jusqu'au retour du gouverneur. Dès le lendemain de son arrivée, il fit dresser son tribunal dans les bains publics et amener Philippe en sa présence. Il lui dit : Dans quels sentiments êtes-vous maintenant? car, afin que vous le sachiez, je ne vous ai accordé ce long délai que pour vous donner le temps d'en changer et d'en prendre de plus conformes à la raison et à vos propres intérêts; sacrifiez donc, si vous voulez obtenir votre liberté.

Philippe : La prison n'a été pour nous qu'un triste séjour et qu'un continuel supplice, et vous nous faites valoir comme une grâce de nous y avoir fait languir sept mois. Eh bien, je vous déclare que je n'ai toujours que la même chose à vous dire : Je suis chrétien, je ne sacrifierai point à vos idoles; j'adore le Dieu éternel, je ne sacrifie qu'à lui seul.

Le gouverneur, irrité de cette réponse, le fit cruellement fouetter. La constance avec laquelle le Saint endura ce supplice ne causa pas moins de frayeur à ceux qui en étaient les exécuteurs que d'admiration à ceux qui n'en étaient que les simples spectateurs. Mais les uns et les autres furent également surpris et épouvantés d'une chose miraculeuse qui arriva. On avait commencé à le dépouiller, et on lui ôta facilement sa robe et sa tunique; mais lorsqu'on voulut lui ôter aussi sa chemise, l'amour de l'honnêteté que Dieu reconnut dans son serviteur

Digitized by Google

l'obligea à faire un miracle en faveur de cette vertu. Car on ne put jamais lui arracher de sa chemise que ce qui lui couvrait les épaules, le reste demeurant comme collé sur son dos. Justin en fut même ébranlé, mais il n'en fut pas changé. Il renvoya le saint Évêque en prison, et fit venir Hermès.

Ce diacre trouva les esprits disposés à son égard d'une manière bien différente. Le gouverneur lui faisait de grandes menaces, et ne se souciait pas de le perdre; et au contraire tous les officiers, qui le voulaient sauver, n'employaient que prières, exhortations, fortes persuasions pour le porter à obéir aux empereurs. Ce qui les engageait à avoir pour lui ces sentiments était la reconnaissance. Il avait été autrefois dans la magistrature, et comme il était naturellement bienfaisant, il avait obligé tous ceux qu'il avait pu dans l'exercice de sa charge. C'est ce qui intéressait tant de personnes à sa conservation. Mais lui ne se sentait pas plus ému par les menaces du gouverneur qu'il se trouvait sensible à la crainte de ses amis. Et conservant une froide indifférence, il rentra dans la prison, sans changer ni de sentiment, ni de visage.

Ces lieux, où la joie n'avait osé entrer jusqu'alors, s'en trouvaient tout remplis. Nos saints Martyrs célébraient leur victoire, ou plutôt celle de Jésus-Christ, et lui élevaient de glorieux trophées des dépouilles de son ennemi vaincu. Ils sentaient à cette vue renaître en eux de nouvelles forces, jusque-là qu'il ne restait pas même au bienheureux Philippe, qui avait toujours été d'une complexion assez délicate, le moindre ressentiment de douleur de tant de tourments qu'il avait éprouvés.

Au bout de trois jours, Justin, séant en son tribunal ordinaire, commanda qu'on lui amenât les prisonniers. Lorsqu'ils furent entrés, le gouverneur dit à Philippe : Comment avez-vous la témérité de refuser, même au péril de votre vie, de vous soumettre aux ordres des empereurs?

Philippe répondit : Vous m'accusez à tort de témérité ; un mouvement plus noble me fait agir : l'amour et la crainte du Dieu qui a fait toutes choses et qui doit un jour juger tous

Digitized by Google

les hommes. Ce serait pour lors que l'on devrait m'appeler un téméraire, si j'entreprenais de contrevenir aux ordres de ce Roi tout-puissant. A l'égard de vos empereurs, ils n'ont pas dans tout leur empire un sujet plus obéissant ni plus soumis que moi, lorsqu'ils n'ordonnent que des choses justes. C'est une des maximes de la religion dont je fais profession, qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, de la même manière qu'il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Je n'ai rien à me reprocher jusqu'ici touchant ce commandement; j'y ai satisfait avec une exacte fidélité; mais enfin il est temps que, m'élevant au-dessus de tout ce qui est de terrestre, je porte toutes mes pensées vers le Ciel : je vous répète donc encore ce que je vous ai déjà dit tant de fois : je suis chrétien, je ne puis sacrifier à vos dieux.

Justin ne lui répondit rien, mais, se tournant ver Hermès, il lui dit : Si la vieillesse a ôté à celui-ci le goût des biens de ce monde, pour vous, qui êtes encore dans la fleur de votre âge, gardez-vous d'y renoncer ; mais sacrifiez aux dieux, afin que toutes choses vous deviennent prospères.

Hermès lui répondit : Permettez-moi, seigneur, de vous exposer en peu de paroles, et de faire comprendre à tous ceux qui m'écoutent, la vanité, le ridicule et le faible de votre religion. D'où vient que l'erreur ne cherche qu'à obscurcir la vérité, que la calomnie s'attache si fort à noircir l'innocence, et que l'homme met tout esprit à détruire son semblable? D'où pensez-vous, dis-je, qu'un si grand désordre s'est répandu dans la nature? Comment s'est-il introduit dans le monde, sinon par l'instigation du démon, par ses artifices, par sa malice? Il a mis tous ses soins à gâter et à corrompre l'ouvrage de Dieu et à changer l'ordre qu'il avait établi. Il a substitué à la place du véritable Dieu les faux dieux que vous adorez : ils sont tous de son invention; mais en vous proposant ce culte impie, il n'a dessein que de vous rendre ses esclaves, de vous assujétir à son empire; ces sacrifices que vous offrez sont autant d'engagements que vous contractez avec lui, ce sont autant de marques d'une honteuse et pénible servitude. Souffrez que je

Digitized by Google

vous compare, dans l'égarement déplorable où je vous vois, à des chevaux fougueux qui, ayant secoué le mors et n'obéissant plus à la voix ni à la main du cocher, se vont jeter dans un précipice; c'est ainsi que, rejetant la parole de Dieu, laquelle est le frein des passions, que méprisant sa voix et que ne reconnaissant plus la main de ce sage Conducteur, vous allez tombant de précipice en précipice, de crimes en crimes, de malheurs en malheurs. C'est un arrêt prononcé de la bouche de Dieu même, que l'infamie fera la peine des méchants, et la gloire la récompense des gens de bien. Revenons à vos dieux. Tel à qui vous allez porter vos offrandes et offrir vos vœux, n'est peut-être que le reste d'une bûche qu'on a retiré du feu, un tison noirci par un de ses bouts, que le sculpteur a sauvé des flammes pour vous en faire un dieu. Le démon lui-même, qu'est-ce autre chose, qu'un tison qui brûle toujours sans pouvoir être consumé? Quel est donc l'objet de vos adorations: un morceau de bois tiré du feu, un esprit qui brûle continuellement dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Craignez d'avoir un sort pareil à celui de vos dieux! Lorsque je vous vois, dans quelques-unes de vos cérémonies, avec des habits sales et déchirés, le corps couvert de crasse et d'ordure, les cheveux mêlés et en désordre; quand je vous considère, dis-je, en cet état dans vos temples et auprès des tombeaux, je m'écrie que vous exécutez par avance sur vous-mêmes la sentence que le Juge souverain prononcera au dernier jour contre votre impiété. Honorez-vous vos dieux ou pleurez-vous leur infortune? Mais ne sentez-vous point la pesanteur de vos chaînes, et ne faites-vous point d'efforts pour recouvrer votre liberté? Votre aveuglement est-il si grand qu'il ne vous laisse pas du moins entrevoir votre Libérateur. Le chien, conduit par son odorat, se met sur les voies de son maître et le trouve; l'écuyer que son cheval a jeté dehors les arçons, d'un coup de sifflet le fait revenir à lui du bout de la carrière où sa fougue l'avait emporté; le bœuf retourne à la crèche du laboureur qui le nourrit, et l'âne reconnaît l'étable de celui à qui il appartient : n'y aura-t-il que toi, ô Israël, qui ne reconnaîtras jamais ton Seigneur et ton Dieu?

Digitized by Google

A cette exclamation d'Hermès, Justin l'interrompit en s'écriant : Ne crois pas m'engager par tes beaux discours à me faire chrétien.

Hermès répondit : Plût à Dieu que vous le fussiez, seigneur, vous et tous ceux qui m'entendent ! mais enfin n'espérez pas que je sacrifie jamais à vos dieux.

Le gouverneur, confus de se voir vaincu par la longue et généreuse résistance des Martyrs, ayant pris l'avis de son conseil, prononça cette sentence : « Nous condamnons Philippe et Hermès à être brûlés vifs, pour avoir refusé d'obéir à l'édit de l'empereur. Et pour cet effet nous les avons dégradés de la qualité de citoyens romains, les déclarant déchus des prérogatives attachées à cette qualité. Et nous voulons que chacun apprenne, par cet acte de sévérité, de quel crime sont coupables ceux qui osent mépriser les ordres sacrés des empereurs. » Les Saints entendirent avec joie prononcer cette sentence, et ils marchèrent vers le bûcher en rendant grâces à Dieu de ce qu'il les avait choisis comme les prémices de son troupeau, pour lui être offerts en sacrifice.

Cependant le Bienheureux Sévère, resté seul dans la prison, se considérait comme un navire sans pilote, abandonné à la merci des vents et des vagues, ou comme une brebis sans pasteur, exposée dans le désert à la fureur des loups. Toutefois, parmi ces inquiétudes, il ne laissa pas de ressentir une joie extraordinaire, lorsqu'il apprit que ses deux amis allaient recevoir la couronne du martyre, pour laquelle il faisait des vœux si ardents. Alors, se jetant à genoux, il se mit à prier, entrecoupant sa prière de longs et de profonds gémissements. « Seigneur, disait-il, dont la bonté est un port toujours ouvert aux âmes surprises par l'orage, vous qui êtes l'unique espérance des hommes, vous dont les malades attendent la santé, et les malheureux du soulagement dans leurs peines ; vous qui êtes la lumière des aveugles, un doux rafraîchissement à ceux qui souffrent, et en qui ceux qui sont fatigués trouvent un repos tranquille ; grand Dieu qui avez affermi la terre sur ses fondements, qui assignez à chaque élément la

Digitized by Google

place qu'il doit occuper dans l'univers, et qui, d'une seule parole, avez achevé ces merveilleux ouvrages, ces corps immenses qui roulent sur nos têtes ; vous qui avez préservé Noé des eaux du déluge, qui avez substitué un bélier à la place d'Isaac, qui avez bien voulu que Jacob éprouvât ses forces contre vous, qui avez sauvé Loth des feux de Sodome, qui avez conversé familièrement avec Moïse, qui avez fait de Josué un chef également sage et vaillant, qui êtes descendu avec Joseph dans la prison, qui avez tiré votre peuple de l'Égypte, pour le mettre en possession de la terre que vous lui aviez promise, qui avez défendu aux flammes de la fournaise de Babylone de toucher aux trois jeunes Hébreux, qui avez fermé la bouche aux lions prêts à dévorer Daniel, qui avez fait trouver à Jonas une retraite assurée dans le ventre d'une baleine, qui avez pris la défense de l'innocente Suzanne contre la calomnie et l'injuste violence de deux mauvais juges, qui avez fortifié le bras de Judith, qui avez récompensé la piété d'Esther du premier trône du monde, qui avez précipité le cruel Aman dans un abîme d'ignominie ; vous qui nous avez fait passer des ténèbres à la lumière ; Père saint, Père miséricordieux, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'avez donné le signe de la Croix comme un gage de mon salut ; Seigneur, que je ne sois pas trouvé indigne devant vos yeux de mourir pour vous ; que je ne sois pas privé du bonheur dont vont jouir mes frères, que je partage avec eux les récompenses que vous leur préparez, que je sois uni avec eux dans la gloire, après l'avoir été dans les supplices, et que je puisse louer avec eux votre Nom dans le Ciel, après l'avoir avec eux confessé sur la terre. »

Dieu exauça la prière de son serviteur. Cependant on portait Philippe au lieu où il devait être brûlé, l'enflure de ses pieds ne lui permettant pas de faire ce chemin d'une autre manière. Hermès le suivait de loin et avec peine, ayant aussi bien que lui les pieds extrêmement enflés par les divers tourments qu'il avait endurés. Toutefois ce généreux diacre, s'élevant au-dessus de la douleur, disait agréablement à Philippe : Mon cher maître,

Digitized by Google

hâtons-nous d'aller au Seigneur, quand nous serons une fois arrivés au Ciel, nos pieds ne nous seront plus nécessaires.

Se tournant ensuite vers ceux qui le suivaient, il leur dit : Mes frères, Dieu m'avait déjà fait connaître par une révélation particulière que je finirais ainsi ma vie. Car, m'étant endormi il y a quelques jours, il me sembla voir voler autour de moi un pigeon d'une blancheur éblouissante ; il se vint d'abord reposer sur ma tête, puis, prenant doucement son vol, il descendit sur ma main ; il avait dans son bec je ne sais quoi de fort agréable au goût, qu'il me laissa prendre ; j'en goûtai, et je connus dès lors que Dieu m'appelait à l'honneur du martyre.

Comme il achevait de faire ce récit, on arriva au lieu où se devait faire l'exécution. On creusa une fosse où l'on fit entrer le Bienheureux Philippe, et on la remplit ensuite de terre jusqu'aux genoux du Saint. On lui lia les mains derrière le dos, et on les attacha à un pieu. On fit la même chose à Hermès. Comme il voulut descendre dans la fosse, il fit plusieurs faux pas, quoiqu'il s'appuyât sur un bâton, ce qui lui fit dire : Tu n'as pas seulement le pouvoir de me soutenir, traître de démon, et aussitôt on lui couvrit les pieds de terre.

Ce saint diacre eut encore le temps, durant qu'on l'environnait de fagots, d'appeler un chrétien qu'il aperçut dans la foule. Il le chargea de recommander à Philippe, son fils, de remettre avec une exacte fidélité les dépôts qui lui avaient été confiés entre les mains de ceux à qui ils appartenaient, et il ajouta : Allez, mon cher Velogius, dites à mon fils : Voici les dernières paroles de votre père mourant, qu'il vous laisse comme les plus précieuses marques de son affection. Vous êtes jeune, évitez comme un écueil tout ce qui peut amollir votre âme ; surtout, fuyez l'oisiveté, qu'un travail honnête fournisse à votre subsistance, suivant en cela l'exemple de votre père ; conservez comme lui la paix avec tout le monde.

Le feu, qui dans ce moment prit de tous côtés, l'empêcha de continuer. On les entendit pendant quelque temps chanter des cantiques, mais le feu les gagnant entièrement, la dernière parole qu'on entendit distinctement, ce fut : Amen.

Digitized by Google

C'est ainsi que ces bienheureux Martyrs rendirent, par leur mort, témoignage à la vérité : fidèles disciples de Jésus-Christ, qui, ayant combattu sous les auspices, avaient mérité de vaincre, et d'être couronnés de sa propre main ! Philippe étant expiré dans le fort de sa prière, fut trouvé les bras étendus : son visage paraissait aussi frais et aussi beau que celui d'un jeune homme, et celui d'Hermès semblait n'avoir passé par le feu, que pour en prendre l'éclat et le vif coloris.

Le diable n'était pas fort content de tout cela : il inspira à Justin de faire jeter dans l'Hèbre[1] les reliques sacrées de ces saints Martyrs. Mais quelques personnes, animées d'une piété généreuse, préparent des rets, montent une barque, et se rendent à l'endroit où on les avait jetées. Ils demandent au Ciel son assistance, elle leur est accordée ; et Dieu, voulant récompenser leur ardente charité, fit pousser dans leur filet les corps des deux Saints. Aussitôt ces heureux pêcheurs, plus satisfaits de leur pêche que s'ils avaient trouvé de l'or et des perles, regagnent le bord, et vont cacher leur capture à douze milles de la ville, dans une ferme nommée Ogestitiron

(DROUET DE MAUPERTUY.)

SAINTE MARIE-SALOMÉ,

MÈRE DES APÔTRES SAINT JACQUES ET SAINT JEAN.

Marie-Salomé était de la province de Galilée et peut-être de la ville de Bethsaïde. Elle avait épousé Zébédée, qui demeurait près du lac de Génézareth et qui vivait de son état de pêcheur. Il eut d'elle deux fils, Jacques et Jean, qui furent appelés des premiers à l'apostolat. Aussitôt qu'ils furent attachés à Jésus-Christ, ils quittèrent tout pour le suivre. Leur mère, à leur exemple, se réunit à ceux qui suivaient Notre-Seigneur pour l'assister dans ses besoins. Ses fils lui inspirèrent une démarche qui fut pour elle et pour eux une leçon d'humilité. Elle présenta ses deux fils à Jésus-Christ et se mit à genoux pour lui demander que, lorsqu'il serait dans sa gloire, il leur donnât les premières places, en les mettant l'un à sa droite et l'autre à sa

[1] Fleuve de la Thrace qui se jette dans la mer de l'Archipel.

Digitized by Google

gauche. Jésus, au lieu de la contrister par un refus, adressa sa réponse à ses deux fils, en leur disant : — « Vous ne savez ce » que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois » boire et être baptisé du baptême dont je dois être baptisé? » — « Nous le pouvons, » lui dirent-ils.

Il leur repartit : « Il est vrai que vous boirez le calice que je » dois boire et que vous serez baptisé du baptême dont je dois » être baptisé, mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou » à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner; ce sera » pour ceux à qui mon Père l'a préparé. »

Ce refus ne rendit pas Salomé moins attachée à Jésus-Christ, ni moins affectionnée à le servir. Elle ne le quitta jamais; aussi elle eut la grâce d'assister à la Passion du Sauveur avec les autres saintes femmes et de le voir ressusciter avant tous les Apôtres.

Sainte Marie-Salomé est honorée avec sainte Marie-Jacobé dans l'église de Notre-Dame de la Mer, en Provence.

SAINT MARC,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Les Juifs, jusque-là soumis aux Romains, se révoltèrent en l'an 134, dans la Palestine, sous la conduite d'un homme qu'ils appelaient leur roi et leur messie. Cet homme était Barcochébas. Comme son nom signifie fils de l'Étoile, il se disait l'étoile prédite par Balaam. Les Juifs s'attachèrent à lui avec fureur; il prit plusieurs forteresses et massacra des multitudes de Romains et de chrétiens. L'empereur Adrien envoya contre ces furieux Julius Sévérus, qui parvint par diverses batailles à les resserrer dans la ville de Bithera ou Bostra, non loin de Jérusalem. Il les assiégea trois ans, s'en rendit maître enfin. Alors Barcochébas fut massacré, et avec lui cinq cent quatre-vingt mille Juifs furent mis à mort.

A la suite de ces jours horribles, en l'an 137, la ville de Jérusalem fut ruinée de nouveau. L'empereur Adrien s'occupa de la rétablir un peu en deçà du terrain qu'elle avait occupé, en sorte que le Calvaire se trouva renfermé dans son enceinte. Il

Digitized by Google

l'appela Ælia et en interdit l'entrée aux Juifs. Alors les chrétiens du pays jetèrent les yeux sur Marc et le proclamèrent leur évêque. Marc fut donc le premier évêque d'Ælia, qui ne reprit le nom de Jérusalem que sous Constantin le Grand. Saint Marc gouverna plus de vingt ans son diocèse et ne mourut que vers l'an 156.

SAINT ABERCE,

ÉVÊQUE D'HIÉRAPOLIS, EN PHRYGIE.

Saint Aberce ou Avirce *(Arvicius)*, vivait au temps de l'empereur Marc-Antonin. On était alors en lutte avec les hérétiques, qui avaient Montan pour chef et qui troublaient l'Église. Ne se sentant pas assez fort pour écrire contre eux, il engagea plusieurs savants dans la lutte; et c'est sur ses instances qu'Astère Urbain combattit avec succès l'un des plus dangereux montanistes, qui s'appelait Alcibiade. On ne sait pas le temps où mourut saint Aberce, mais on l'honore le 22 octobre.

SAINT MELLON,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

On lit dans les Actes de saint Mellon qu'il naquit dans la Grande-Bretagne; qu'ayant fait un voyage à Rome, il y fut converti et baptisé par le Pape Étienne, et que ce Souverain-Pontife l'envoya prêcher la foi dans les Gaules vers l'an 257. Il s'établit à Rouen, dont il fut fait évêque vers l'an 260, et on lui donne cinquante ans d'épiscopat. On lui attribue la fondation de la cathédrale et celle de plusieurs autres églises. Ses travaux et ses miracles gagnèrent à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Il mourut en paix au commencement du IV^e^ siècle, puisque Avicien, son successeur immédiat, assista au Concile d'Arles, qui se tint en 314. Il fut enterré dans l'église de Saint-Gervais, hors des murs de la ville de Rouen. La crainte des Normands fit transporter ses reliques à Pontoise en 880. Elles y sont toujours restées depuis, et elles se gardent dans l'église collégiale, dont le saint Évêque est patron.

Digitized by Google

SAINT NÉPOTIEN,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Népotien, cinquième évêque de Clermont, succéda à saint Allyre en l'an 385. Il continua la sage administration de son prédécesseur et Dieu l'illustra par plusieurs miracles; pourtant il ne siégea guère que trois ans. Nous ne citerons que la plus remarquable des faveurs que Dieu accorda à son intercession. Un jeune seigneur de la cour de l'empereur Maxime, qui s'appelait Artème, passant par Clermont pour gagner l'Espagne, tomba malade tout-à-coup dans la ville qu'il traversait. Cette maladie devint en peu d'instants si violente que, désespérant de sa guérison, le serviteur qui l'accompagnait s'empressa d'aller prier le saint évêque Népotien de venir à son secours. Saint Népotien s'empressa de lui donner l'Extrême-Onction, et aussitôt le malade revint à la vie. Frappé de ce miracle, Artème ne voulut plus vivre que pour Dieu. Il renonça à un riche poste qu'on lui offrait en Espagne, fit vendre ses biens, dont il distribua le produit aux pauvres, et demanda à saint Népotien d'être admis dans son clergé. Il montra tant de sciences, de mérites et de vertus dans sa vie nouvelle, qu'à la mort de saint Népotien il fut élevé sur le siége de Clermont.

Saint Népotien est honoré le 22 octobre.

SAINT ABIBE,

MOINE EN ÉGYPTE.

Abibe habitait, avec sa famille, dans une contrée de l'Égypte. Ses frères, à l'exemple de leur père, s'occupaient d'industrie et de commerce, et ne cherchaient que le bien-être et la fortune. Pour Abibe, il ne voyait que le Ciel, et, se proposant de le conquérir, il menait la vie des ermites, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau et priant toujours. Ses frères le raillaient, son père le grondait presque toujours et le poussait à imiter ses frères, qui faisaient du commerce et gagnaient de l'argent. Hors sa famille, tout le monde chérissait le pieux Abibe.

Digitized by Google

Son père tomba malade, et on prévit sa fin prochaine. Les voisins qui venaient le voir, le prièrent de ne pas déshériter Abibe, comme il l'en avait souvent menacé. La mort l'éclaira. Il fit appeler Abibe et lui dit : Pardonnez-moi, mon cher fils, les mauvais traitements que je vous ai fait subir et priez Dieu de me les pardonner.

Il fit venir aussitôt ses autres fils et leur dit en leur désignant Abibe : Voilà votre père et votre maître. C'est lui que je charge de faire entre vous le partage de mes biens. Obéissez-lui comme à moi-même.

Le père étant mort, Abibe fit de l'héritage des parts égales, chacun des enfants eut la sienne, et celle d'Abibe fut sur-le-champ distribuée aux pauvres. Après quoi il se retira dans une petite cellule, où il mena la vie des anachorètes ; mais il n'y resta pas beaucoup d'années, car Dieu l'appela à lui à la fin du VI^e^ siècle.

On l'honore le 22 octobre.

SAIN LOUVENT OU LUPIEN,

MARTYR.

Saint Lupien, appelé aussi saint Louvent *(Lupentius)*, naquit d'une famille noble, vers le milieu du VI^e^ siècle, à Gabalis, aujourd'hui Privat-en-Vivarais. Ses parents eurent grand soin de l'élever dans des sentiments convenables à sa condition, et secondèrent le bon naturel dont le Ciel l'avait doué en naissant. A peine sorti de l'enfance, il donna les marques de la piété la plus sublime, il fit de grands progrès dans l'étude, et l'éclat de ses vertus le fit connaître pour un grand serviteur de Dieu. Il devint l'objet de l'admiration publique ; et sur sa réputation, son Évêque lui fit entendre que la volonté de Dieu était qu'il entrât dans les saints Ordres.

Lupien crut en effet que la volonté de Dieu se faisait connaître par l'organe de son Évêque, et se prépara à recevoir l'imposition des mains. La ville de Gabalis était alors abandonnée au désordre, faute d'instructions chrétiennes, et elle avait besoin d'un homme vraiment évangélique pour la faire

Digitized by Google

rentrer dans les voies de la justice. Lupien fut chargé de cet important ministère. D'abord il gagna le peuple par l'abondance de ses aumônes, ses instructions fréquentes et pathétiques rappelèrent les citoyens à leurs devoirs, la régularité de sa conduite le fit respecter des grands, et ses bons exemples furent pour tous un puissant motif de conversion. Dans ces conjectures, Lupien fut choisi par son Évêque pour être abbé du monastère de Saint-Privat. Ses vertus, qui avaient brillé jusqu'alors, jetèrent un nouvel éclat, et il se conduisit dans sa communauté avec autant de charité que de prudence.

Tant de vertus excitèrent bientôt les sentiments de l'envie. Ses ennemis, jaloux de sa dignité et de la réputation que sa sagesse lui avait acquise, cabalèrent contre lui. Les méchants, irrités de ses remontrances, se proposèrent de le perdre; et, dans la crainte qu'il ne prévînt la cour en sa faveur, ils le dénoncèrent à la reine Brunehaut comme un mauvais citoyen. Innocent, comte ou juge du pays, était à leur tête. Il fit un mémoire contre Lupien, et il ne lui fut pas difficile de le faire signer par ses créatures. Il l'y accusait d'avoir séduit le peuple par ses libéralités, d'avoir tenu des discours injurieux, contraires au respect dû à la reine, et d'avoir dessein de changer le gouvernement. Il n'en fallait pas davantage, auprès d'une reine jalouse de son autorité, pour perdre Lupien.

Le comte cependant fut trompé dans ses espérances; la princesse voulut s'instruire par elle-même des faits allégués dans le mémoire; elle fit venir à la cour l'accusateur et l'accusé, et ordonna au comte Boson d'examiner le mémoire avec les parties intéressées pour lui en rendre compte. Innocent fit en sorte de gagner les bonnes grâces du commissaire, et par le compte que celui-ci rendit, Lupien se trouva coupable. Mais la reine fit paraître en son conseil l'accusateur et l'accusé, et après avoir entendu les raisons de l'un et de l'autre, elle reconnut l'innocence de Lupien et le renvoya absous, sans égard au rapport ni aux conclusions de Boson. Couvert de confusion, Innocent n'en devint que plus furieux contre le Saint; il jura sa perte, et ayant mis dans sa confidence Boson, qui était aussi

Digitized by Google

mécontent, il aposta deux hommes qui ne pouvaient rien refuser à l'un ni à l'autre, pour l'assassiner en chemin lorsqu'il s'en retournerait dans son pays.

Quelques jours après, Lupien, accompagné des siens, se mit en route, et à la troisième journée, il logea à Pontion, qui était une maison de plaisance des rois d'Austrasie. Là, il fut atteint par les meurtriers, qui d'abord n'exécutèrent pas les ordres qu'ils avaient reçus, dans la crainte d'être découverts et dénoncés. Le lendemain ils suivirent Lupien, qui, par précaution, ne logea dans aucun village, mais dressa une tente sur les bords de la Marne, aux environs de Vitry-le-Brûlé. Ils le surprirent le soir en cet endroit, et, malgré la résistance de ses gens, ils lui donnèrent plusieurs coups, lui tranchèrent la tête, la mirent dans un sac avec plusieurs pierres et la jetèrent dans un endroit profond de la rivière. Ils attachèrent aussi quelques pierres au corps et le jetèrent de même dans l'eau.

Le lendemain matin les domestiques du saint Martyr, voulant donner la sépulture à leur maître, assemblèrent des gens du voisinage pour les aider à retirer le corps saint de la rivière. On le pêcha, ainsi que la tête, avec un filet, et l'on appela le curé de la paroisse voisine pour en faire l'inhumation. Ce pasteur, qui se nommait Hermance, vint avec son clergé et un grand nombre de fidèles, transporta le corps dans son église et l'enterra avec beaucoup de solennité. Ce Saint fut martyrisé ainsi en l'année 613.

Dans la suite, le culte de saint Lupien s'étant établi, sa tête fut portée à Châlons-sur-Marne, où elle est encore aujourd'hui. On l'y appelle saint Louvain. En 882, lors des incursions des Normands, son corps fut porté à Sommefontaine, dans le diocèse de Troyes, district de l'archiprêtré, où il est conservé; la paroisse en porte aujourd'hui le nom de Saint-Lupien; sa fête s'y célèbre le 22 octobre.

Digitized by Google

SAINT MODÉRAN OU MORAN,

ÉVÊQUE DE RENNES.

Modéran *(Moderamnus)*, qu'on appelle aussi Moran, naquit vers l'an 630 dans le diocèse de Rennes. Le comte de Tornacis, son père, qui était un vaillant guerrier, très-honoré à la cour de Bretagne, voulut l'y présenter; mais le jeune Modéran déclara qu'il désirait se consacrer au service de Dieu.

Le comte de Tornacis était chrétien; lorsqu'il vit que Modéran persistait dans son pieux dessein, il le mena à l'Évêque de Rennes, qui lui conféra les Ordres mineurs et lui donna l'habit ecclésiastique.

Le pieux abbé fut ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans et devint le modèle du clergé. On lui voyait tant de science, tant de zèle et tant de charité, qu'à la mort de l'Évêque de Rennes, en l'an 703, il fut appelé par tous les suffrages à lui succéder. Il gouverna son diocèse avec autant de talent que de prudence. Il le visitait tous les ans, prêchant partout avec onction et relevant les populations trop longtemps négligées. Il employait tous les revenus de son évêché et son patrimoine à soulager les pauvres et à réparer les églises.

Lorsqu'il eut rétabli l'ordre, les mœurs et la piété dans son diocèse, il voulut remplir le vœu qu'il avait fait de visiter la capitale du monde chrétien. Il partit, laissant toute la ville de Rennes attristée, et s'arrêta à Reims, où il désirait prier sur le tombeau de saint Remi. Là, le trésorier Bernard lui donna quelques parties de l'étole, du cilice et du suaire de l'apôtre des Francs. Le saint Évêque gagna ensuite l'Italie et visita Rome avec bonheur. En revenant de son pèlerinage, il s'arrêta au monastère de Berzetto, dans le Parmesan. Il admira la sainteté de cette maison de prières et lui donna la moitié des reliques qu'il avait reçues à Reims. Luitprand, roi des Lombards, régnait alors sur cette contrée. Frappé des miracles opérés par les reliques de saint Remi et des vertus de Modéran, il lui donna l'abbaye de Berzetto et toutes ses dépendances. Modéran, en s'en retournant par

Digitized by Google

Reims, soumit son abbaye de Berzetto à l'abbaye de Saint-Remi; puis rentré à Rennes, il donna l'administration de ce diocèse à son grand-vicaire, Auriscand, en lui laissant tous ses biens pour le soulagement des pauvres; puis, accompagné d'une phalange de moines bretons, il s'en retourna à Berzetto, abbaye qu'il gouverna jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 22 octobre 730.

On fête ce saint Prélat à Reims et à Berzetto le 22 octobre, à Rennes et en France le 23 mars.

SAINTE NUNILLON ET SAINTE ALODIE,

MARTYRES.

Sous le règne d'Abdéramène II, roi des Maures, en Espagne vivaient deux sœurs, Nunillon et Alodie, issues d'une mère chrétienne et d'un père mahométan. Celui-ci permit qu'on élevât ses filles dans le christianisme; mais il mourut prématurément, et sa veuve se maria de nouveau avec un autre mahométan. Nunillon et Alodie en furent d'autant plus affligées que ce beau-père, les ayant inutilement voulu contraindre au mariage, se vengea de leurs refus en les traitant avec la dernière rigueur. Heureusement qu'une de leurs tantes, excellente chrétienne, leur offrit sa maison pour asile, et qu'on leur permit d'en profiter. Là, nos deux jeunes épouses de Jésus-Christ se livrèrent, selon toute la ferveur de leur âme, aux exercices de leur religion, et ne tardèrent pas à fixer sur elles l'attention des infidèles, qui surent les distinguer surtout au temps de la persécution. En effet, à peine Abdéramène eut-il rendu publics ses édits contre les chrétiens, que les Sarrasins de Barbite (c'est là qu'habitaient Nunillon et Alodie) s'emparèrent de ces deux vierges, connues de tout le monde pour leur haute naissance et leur grande vertu.

Le juge qui les interrogea n'omit rien pour les détourner de la vérité. Il leur offrit d'abord les plus riches partis de la province, les bonnes grâce du prince, des emplois à la cour.

— « Des honneurs, répondirent-elles, des richesses, des plai-

Digitized by Google

» sirs, nous n'en attendons que dans le Ciel, puisque tous » les biens de ce monde ne sont que des illusions.

— » Mais, ajouta le juge, irrité de ne pouvoir rien gagner » sur elles en leur faisant de magnifiques promesses, vous » ne savez donc pas que le refus de nos offres entraîne pour » vous la peine de mort ?

— » De tous les maux dont vous pouvez nous frapper, nous » ne craignons que ceux qui précipiteraient notre âme dans » les enfers... »

N'espérant plus vaincre leur résistance, le juge les mit entre les mains de quelques femmes mahométanes, habiles dans l'art de pervertir les chrétiens. Mais ce moyen ne réussit pas mieux que les autres, et bientôt ces méchantes créatures vinrent avouer leur impuissance contre l'invincible fermeté des deux sœurs. Le juge, dès lors, prononça sur le sort de Nunillon et d'Alodie; il les condamna à la peine capitale, et les fit exécuter le jour même, en 851.

SAINT BERTAIRE,

ABBÉ DU MONT-CASSIN, MARTYR.

Bertaire, que l'on dit sorti du sang royal de France, naquit dans le premier tiers du IXe siècle. Il dédaigna les honneurs et les avantages que lui offrait dans le monde son illustre origine. Mais Dieu l'appelait à lui : il quitta tout pour aller se faire moine au Mont-Cassin. Sa piété, sa science et ses vertus le firent élire pour abbé. C'était en l'an 856. Il gouverna dignement et saintement l'illustre monastère, pendant vingt-huit années. Mais, en 884, les Sarrasins firent une irruption en Italie, ravagèrent le pays, incendièrent l'abbaye, et, trouvant le saint abbé à genoux sur les marches de l'autel de Saint-Martin, ils le massacrèrent le 22 octobre 884.

SAINT WENDELIN,

ABBÉ DE THOLEY.

Saint Wendelin, communément appelé saint Wentel, était Écossais d'origine; on le dit même issu du sang royal. A

Digitized by Google

l'exemple d'un grand nombre de ses compatriotes, il se revêtit de l'habit de pèlerin et se mit à voyager dans diverses contrées, cherchant quelque lieu où il pût se fixer pour y vaquer uniquement à la prière et à l'œuvre de sa sanctification. Il passa quelque temps au milieu d'une forêt dans le pays de Trèves, y menant la vie cénobitique et pratiquant toutes sortes d'austérités. Mais un seigneur, à qui il demanda l'aumône, lui reprocha ce genre de vie, qui le rendait, disait-il, inutile à la société, et lui proposa de lui donner un emploi dans sa terre. Ce fut de garder ses troupeaux. Wendelin accepta, et trouva dans cette humble condition plus de consolation et de jouissances qu'il n'en eût éprouvé sur le trône et dans l'abondance de tous les biens de la terre. Éloigné de toute cause extérieure de distraction, il vivait dans une union intime et habituelle avec Dieu, le priant presque sans interruption et s'estimant heureux de pouvoir le servir à son gré, sans inquiétude et sans souci pour les besoins de la vie matérielle.

Wendelin devint l'objet de l'estime, de l'amitié, de la vénération même de son maître. Il n'en fallut pas davantage pour exciter contre lui la jalousie de ceux qui vivaient avec lui dans sa maison. Il eut longtemps à souffrir de leurs railleries et de leurs mépris; ils en vinrent jusqu'à le maltraiter en plusieurs manières. Mais ils ne réussirent qu'à faire éclater davantage sa vertu, par la douceur et la patience avec lesquelles il ne cessa de supporter leurs injures et leurs calomnies.

Une autre épreuve plus délicate et plus difficile à surmonter vint encore l'assaillir. Le souvenir de sa patrie et de ses parents lui revint plus d'une fois à l'esprit. Il se reprochait d'avoir résisté aux sentiments les plus légitimes de la nature, en les abandonnant, et il était sur le point de retourner auprès d'eux pour se jeter à leurs pieds et les consoler de sa longue absence. Mais la grâce le soutint, et le désir de la patrie céleste, la seule où nous ayons une *cité permanente*, fit enfin évanouir les regrets que lui inspirait la perte des biens temporels.

Cependant le maître de Wendelin ne put souffrir plus long-

Digitized by Google

temps un si saint personnage dans une condition si basse et même si pénible. Il lui donna la liberté de faire désormais tout ce qu'il voudrait, tout en restant dans sa maison, si cela lui convenait ; mais Wendelin préféra de rentrer dans la solitude, et alla habiter une petite cellule qu'on lui construisit près du monastère de Tholey. Il se fit même recevoir dans l'Ordre de Saint-Benoît. Quelque temps après, l'abbé de Tholey étant mort, les religieux élurent Wendelin pour lui succéder, tant sa réputation de sainteté était établie dans le pays. Malgré ses infirmités, il accepta cette charge difficile, et fut pour ce couvent un modèle admirable d'humilité, de patience et de résignation à la volonté du Seigneur. Il mourut le 22 octobre de l'an 1015. Son corps fut enterré dans sa petite cellule, à la place de laquelle on bâtit ensuite une église en l'honneur du saint abbé. Un bourg s'y est élevé depuis, et l'église de Saint-Wendelin est l'objet d'un pèlerinage très-fréquenté.

LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE CELLI,

ERMITE DE SAINT-AUGUSTIN.

Grégoire Celli reçut le jour en 1225, dans le diocèse de Rimini. Sa famille, aussi illustre par sa piété que par sa noblesse, l'éleva saintement, et dès qu'il put parler on lui apprit à prier. Il entrait dans sa quatrième année lorsque sa mère devint veuve. Elle le consacra aussitôt à la très-sainte Vierge, à saint Augustin et à sainte Monique ; sous ces trois grands patronages il marcha dans les voies du salut. A l'âge de quinze ans, il entra chez les ermites de Saint-Augustin et s'installa avec joie dans leurs cellules, qui formaient le monastère de Vérocchio. Lorsqu'il atteignit sa majorité il fit profession et donna tous ses biens à la maison, qu'il édifiait.

A vingt-cinq ans il fut élevé aux travaux du saint ministère. Dès lors ses Frères et tous ceux qui le connaissaient l'appelaient le Bienheureux. Il convertit un très-grand nombre de pécheurs et combattit avec succès les hérésies de son temps ou naissantes. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il alla visiter, sur une montagne du diocèse de Riéti, une maison

Digitized by Google

d'ermites de son Ordre. Il trouva dans cette solitude de si bons religieux, qu'il y passa le reste de sa longue vie. Il y mourut dans la grâce de Dieu, âgé de cent dix-huit ans, l'an 1343. Des miracles glorifièrent son tombeau. On porte en procession ses reliques en temps de sècheresse pour obtenir la pluie. Il est honoré le 22 octobre.

LE BIENHEUREUX LADISLAS DE GIELNIOW,

FRÈRE-MINEUR.

Ladislas naquit en Pologne, dans le bourg de Gielniow, au diocèse de Gnesne, dans la seconde moitié du XV^e^ siècle. Il se donna à Dieu dès son jeune âge, et il eut la joie d'être admis parmi les Franciscains, que dirigeait saint Jean de Capistran. Dès qu'il fut profès, il s'en alla avec plusieurs autres enfants de saint François faire une mission chez les Tartares Kalmouks, qui étaient en partie idolâtres et en partie mahométans. Mais le grand-duc de Russie arrêta la pieuse entreprise, et Ladislas revint dans son pays. Il fut un modèle dans la charge de gardien du monastère de Varsovie ; et ne pouvant aller éclairer ceux qui vivaient dans les ombres de la mort, il prêcha avec de grands succès. On rapporte qu'un vendredi-saint, en prêchant la Passion de Notre-Seigneur, il fut enlevé au-dessus de sa chaire, à la vue d'une nombreuse assemblée ; son zèle et son ardent amour de Dieu le consumaient ; aussi il tomba dans une maladie de langueur qui le retira de ce monde en 1505. Il est un des patrons des Polonais. On le fête le 22 octobre.

LE VÉNÉRABLE DOM EUSTACHE DE BEAUFORT,

RÉFORMATEUR DE L'ABBAYE DE SEPT-FONTS.

Dom Eustache de Beaufort, né en 1635, s'est acquis aux yeux de l'Église une juste célébrité par sa conversion éclatante et la réforme qu'il introduisit dans l'antique abbaye de Sept-Fonts, appartenant à l'Ordre de Cîteaux, et fondée au XII^e^ siècle. Pourvu à l'âge de dix-neuf ans seulement de ce bénéfice, Eustache de Beaufort trouva dans le petit nombre de religieux qui vivaient alors à Sept-Fonts un esprit différent de celui qu'y avait intro-

Digitized by Google

duit dans l'origine le saint abbé de Clairvaux, et qui ne s'accordait que trop avec les goûts dissipés et mondains du nouveau supérieur. L'abbé de Beaufort, son frère, ecclésiastique d'une grande piété, lui ayant rendu visite quelques années après, justement affligé d'une conduite aussi peu conforme à l'Évangile, l'engagea à une retraite pour y réfléchir sur les désordres de sa vie. Dom Eustache y consentit enfin après une longue résistance. Huit jours passés dans la maison des Carmes déchaussés de Nevers suffirent pour changer entièrement son cœur. De retour à Sept-Fonts, il assemble le chapitre et propose à ses moines une salutaire réforme, les suppliant de le seconder dans ses vues. Une résistance opiniâtre à laquelle il avait dû s'attendre ne le découragea point, et après une suite d'événements dans lesquels sa charité, son zèle et sa patience furent soumis aux plus rudes épreuves, Dieu daigna couronner son œuvre d'un plein succès. Après avoir gouverné son abbaye près de quarante-cinq ans depuis l'établissement de sa réforme, et cinquante-trois ans depuis sa nomination, dom Eustache mourut dans de grands sentiments de piété le 22 octobre 1709.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame du Carmel, à Gueldre. — Une sainte et miraculeuse image, honorée à Gueldre sous le titre de Notre-Dame du Carmel, sauva cette ville de la dévastation au XVI^e^ siècle. Les Gueux (nous avons déjà dit qu'on donnait ce nom aux protestants dans la Belgique), assiégeaient Gueldre et comptaient faire butin dans le sanctuaire de Notre-Dame du Carmel. Les habitants de la bonne ville, qui étaient restés catholiques, se voyaient perdus, parce qu'ils n'avaient pas de troupes. Ils fermèrent à la hâte les portes de leur ville investie, et s'en allèrent prier leur protectrice de venir à leur secours. Ils ne sollicitaient pas depuis une heure que le ciel s'obscurcit tout-à-coup et qu'un orage immense vomit des torrents de pluie, qui inondèrent tout le pays. Les Gueux s'étaient enfuis, abandonnant leurs canons et leurs étendards; ils ne purent approcher de

Digitized by Google

Gueldre, qui semblait au milieu d'un lac et qui ne souffrit pas.

A Rome et en mille autres lieux la très-sainte Vierge a des sanctuaires où elle est honorée sous le nom de Notre-Dame du Carmel. C'est au Carmel que l'auguste Marie a vu naître son culte, et c'est parmi les religieux et les religieuses du Carmel qu'elle a eu ses premiers fidèles.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Jérusalem, saint Marc, évêque, homme très-illustre et très-instruit, qui fut le premier gentil qui gouverna cette Église, et peu de temps après mérita la palme du martyre, sous l'empereur Antonin.

A Andrinople, en Thrace, fête de saint Philippe, évêque, saint Sévère, prêtre, saint Eusèbe et saint Hermès, martyrs, qui furent brûlés sous Julien l'Apostat, après avoir souffert la prison et les fouets.

Au même lieu, saint Alexandre, évêque, saint Héraclius, soldat, et leurs compagnons, martyrs.

A Fermo, dans la Marche d'Ancône, saint Philippe, évêque et martyr.

A Huesca, en Espagne, sainte Nunillon et sainte Alodie, sa sœur, vierges, qui, ayant été décapitées par les Sarrasins, pour avoir confessé la foi, consommèrent leur martyre.

A Cologne, sainte Cordule, l'une des compagnes de sainte Ursule, qui, épouvantée des supplices et de la mort des autres,

[1] UNDECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Jerosolymis, beati Marci episcopi, clarissimi et doctissimi viri, qui primus ex gentibus Jerosolymorum Ecclesiam suscepit regendam, ac non multo post sub Antonino imperatore martyrii meruit palmam. — Hadrianopoli, in Thracia, natalis sanctorum martyrum Philippi episcopi, Severi presbyteri, Eusebii et Hermetis, qui sub Juliano Apostata post carceres et flagella incendio cremati sunt. — Item sanctorum martyrum Alexandri episcopi, Heraclii militis et sociorum. — Firmi, in Piceno, sancti Philippi episcopi et martyris. — Oscæ, in Hispania, sanctarum virginum Nunilonis et Alodiæ sororum, quæ a Sarracenis ob fidei confessionem capitali sententia puellæ, martyrium consummarunt. — Apud Coloniam, sanctæ Cordulæ, quæ una ex sodalibus sanctæ Ursulæ,

Digitized by Google

se cacha. Repentante de cette action, le lendemain elle se présenta d'elle-même, et reçut la couronne du martyre après toutes les autres.

A Hiéropolis, en Phrygie, saint Aberce, évêque, qui brilla du temps de l'empereur Marc-Antonin.

A Rouen, saint Mellon, évêque, qui y fut envoyé pour prêcher l'Évangile, après avoir été ordonné par le Pape saint Étienne.

En Toscane, saint Donat l'Écossais, évêque de Fiésole.

A Vérone, saint Vérécond, évêque et confesseur.

A Jérusalem, sainte Marie-Salomé, qu'on lit dans l'Évangile s'être occupée de la sépulture de Notre-Seigneur.

Additions des autres martyrologes.

Saint Ulbert, laboureur, au diocèse d'Anvers.

Saint Vallier, évêque de Viviers, au VI^e^ siècle.

Sainte Théodote, martyre.

Saint Lengate, martyr.

Sainte Anne, martyre avec saint Héracle.

Sainte Candide, sainte Seconde et sainte Semibaire, compagnes de sainte Ursule, vierges et martyres.

Saint Hermès, diacre martyr.

Saint Salaire *(Salarius)*, évêque de Luna, mort en 600.

Sainte Élisabeth, martyre avec saint Alexandre, évêque.

Sainte Glicérie, martyre avec saint Alexandre.

Le Bienheureux Jérôme Garibe, frère-mineur.

Saint Jules, martyr, honoré chez les Cophtes.

Sainte Panefrède et sainte Flore, compagnes de sainte Ursule.

cum aliarum suppliciis et cæde perterrita se occultasset, ejus rei pœnitens, postridie se ultro patefecit, et novissima omnium martyrii coronam accepit. — Hierapoli, in Phrygia, sancti Abercii episcopi, qui sub Marco Antonino imperatore claruit. — Rhotomagi, sancti Melanii episcopi, qui a sancto Stephano Papa ordinatus, illuc ad prædicandum Evangelium missus est. — In Tuscia, sancti Donati Scoti episcopi fesulani. — Veronæ, sancti Verecundi episcopi et confessoris. — Jerosolymis, sanctæ Mariæ Salome, quæ in Evangelio legitur circa Domini sepulturam sollicita.

Digitized by Google

Saint Maur, Africain, martyr à Rome, en 283.

Saint Noint *(Nunctus)*, abbé, près de Mérida, en Espagne, tué par des voleurs en 668.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis Bolleret, prêtre de la Franche-Comté, déporté le 1er août 1798, pour refus des serments schismatiques, mort du scorbut, au désert affreux de Konanama, le 22 octobre 1798, à l'âge de quarante-huit ans.

Le Père Galabert, prêtre et religieux Franciscain, à Montpellier, chassé de son cloître, recueilli par une de ses sœurs, arraché malade de son lit, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal criminel du département de l'Hérault, siégeant à Montpellier, guillotiné le 22 octobre 1794, à l'âge de quatre-vingts ans.

Jean-Claude Duval, prêtre du diocèse de Soissons, pour refus des serments schismatiques, déporté à la Guyane, mort dans ce climat horrible le 22 octobre 1798, à quarante-neuf ans.

Jean Vidal, prêtre du diocèse de Toulon, ayant refusé les serments révolutionnaires, arrêté en 1793, conduit à Bordeaux et de là à Blaye, pour être déporté à la Guyane, enfermé dans les souterrains du fort de l'île du Paté, de là transporté malade à l'hôpital Saint-André, mort là le 22 octobre 1795, à cinquante-six ans.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Jean de Capistran, Frère-Mineur. — Saint Amon, évêque de Toul. — Saint Théodoret, martyr. — Saint Benoît, évêque de Samarie. — Saint Séverin, évêque de Cologne. — Saint Lugle et saint Luglien, martyrs. — Saint Gratien, évêque de Toulon, martyr. — Saint Romain, archevêque de Rouen. — Sainte Odde, mère de saint Arnould. — Saint Domice, prêtre d'Amiens. — Saint Ignace, patriarche de Constantinople. — Saint Herfroy, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Barthélemy de Bregance, évêque de Vicence. — La Vénérable Jeanne Barrez, Ursuline. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JEAN DE CAPISTRAN,

FRÈRE-MINEUR.

Un gentilhomme français qui avait suivi Louis d'Anjou à la conquête de Naples, se maria, après la défaite et la mort de ce prince, à une fille noble de Capistran, dans le voisinage d'Aquila, ville de l'Abruzze, et c'est de ce mariage que naquit notre Saint, le 24 juin de l'an 1385. On le nomma Jean au baptême, parce que le jour où il vint au monde est consacré par l'Église à célébrer la naissance de saint Jean-Baptiste, et le surnom de Capistran lui fut donné, parce qu'il était né en ce lieu.

Jean perdit son père à l'âge de six ans, et resta sous la tutelle de sa mère. On croit que ce fut à la persuasion de cet enfant, qui avait un jugement au-dessus de son âge, qu'elle demeura veuve, quoique fort jeune encore.

Cette vertueuse femme ne ménagea rien pour donner une bonne éducation à son fils, et comme il avait d'heureuses dispositions, ses soins eurent tout le succès qu'elle en pouvait attendre. Mais elle ne jouit pas longtemps du plaisir que lui causait ce fruit unique de son mariage : elle mourut, laissant son fils mineur sous la conduite de ses tuteurs. Il continua de

Digitized by Google

s'appliquer avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il surpassa bientôt ses émules dans la connaissance des arts libéraux.

Devenu maître de sa fortune, qui était considérable, il évita les écueils de la jeunesse, et alla étudier le droit canon et le droit civil sous la discipline des Baldeschi, frères du célèbre Baldo, à Pérouse. Les progrès qu'il fit dans ces deux sciences lui valurent les suffrages de cette florissante université : il y fut reçu docteur, dignité qui, dans ce siècle, ne s'accordait qu'après de rigoureuses épreuves; et la gravité de ses mœurs, en le faisant estimer des gens honnêtes, imposait tellement aux libertins qu'ils n'osaient proférer en sa présence aucun mot qui pût blesser la pudeur.

A l'avantage d'un extérieur aimable, Jean de Capistran joignait des talents réels et une conduite régulière; tant de qualités réunies portèrent le magistrat de Pérouse à l'associer au gouvernement de cette ville. Cette distinction le flatta, parce que le temps où il ne devait s'occuper que des choses de Dieu n'était pas encore arrivé; mais un seul trait va faire voir avec quelle intégrité il remplissait sa place.

Un des plus puissants gentilshommes de Pérouse fit mettre en prison un paysan qui n'était coupable que par le crédit de sa partie, qui, non contente de lui imputer faussement des crimes capables de le perdre, eut l'impudence de venir trouver notre Saint pour qu'il hâtât sa condamnation, ajoutant inconsidérément quelques mots de reconnaissance et de vengeance, suivant les égards qu'il aurait à ses sollicitations. Capistran, après un mur examen, absout le paysan, et, sortant du tribunal, se rendit chez le gentilhomme, auquel il fit les reproches les plus vifs et les plus touchants, au point que cet injuste accusateur, pénétré de repentir, crut voir un rayon de lumière sur le visage du juge, se jeta à ses pieds, s'avoua pour calomniateur et demanda pardon.

Ladislas venait de succéder au royaume de Naples, par la mort de Charles, son père, assassiné en Hongrie. Sur la réputation de Jean de Capistran, il voulut se l'attacher. Il l'attira à sa cour, le fit son ministre et son grand juge; d'autres ajoutent

Digitized by Google

même qu'il le créa maréchal général de ses armées. Quoi qu'il en soit, Jean mit dans les emplois qui lui furent confiés la même intelligence et la même probité qu'il avait fait paraître dans la magistrature.

S'il trouvait dans les premières charges où le choix du prince l'avait élevé de quoi satisfaire son amour pour la gloire, la délicatesse de sa conscience lui prescrivait seule les moyens d'y arriver : en sorte qu'il conserva ses mains et son cœur purs et dignes du Dieu auquel il devait un jour se consacrer.

Un de ces évènements dont la politique cruelle de ces temps-là répétait souvent les exemples, vint l'avertir des dangers attachés à la recherche des honneurs, dans l'exercice des grandes places.

Ladislas n'avait pas une possession bien assurée de son royaume, puisqu'une partie de la noblesse tenait encore pour Louis II, duc d'Anjou. Pour affaiblir cette faction, il suffisait au monarque de trouver de spécieux prétextes de justice, et les fautes s'aggravaient en raison du degré d'intérêt que le coupable était soupçonné de prendre au succès de son compétiteur. Le comte de Sainte-Agathe s'était rendu célèbre par son opposition au gouvernement de Louis : il fut accusé, et l'histoire dit qu'il fut convaincu de plusieurs crimes, pour lesquels on le condamna à mort. Capistran concourut avec les autres juges à cette sentence, qu'il savait être juste; mais lorsque Ladislas voulut le contraindre à impliquer dans ce jugement le fils du comte, encore dans l'enfance et par conséquent innocent, il refusa de souscrire à cet acte de tyrannie; il crut que condamner actuellement un enfant parce qu'étant héritier d'un grand nom et d'une grande fortune, il pourrait dans la suite des temps former un parti, c'était l'assassiner.

Cependant le roi, qui connaissait la probité inflexible de son ministre, sembla abandonner le dessein de faire périr juridiquement le fils du comte; mais, ne pouvant surmonter ses craintes, ou plutôt ne consultant que sa passion, il voulut qu'il assistât à son supplice; ce qui produisit un aussi funeste effet,

Digitized by Google

car dans le moment même où l'exécuteur porta le coup mortel au père, le fils expira de douleur.

Cet affreux spectacle excita la pitié et bientôt la fureur parmi le peuple, qui accusait hautement Ladislas de cruauté et se disposait à la révolte. Capistran, à la première nouvelle qu'il eut de ce qui venait de se passer, répandit des larmes; une secrète horreur s'empara de son âme; il se reprocha de ne s'être pas opposé assez vigoureusement à la volonté du prince, et craignit qu'une lâche complaisance ne l'eût rendu coupable de la mort de cet enfant. Alors ce fantôme des honneurs qui l'avait ébloui jusqu'ici disparut à ses yeux, ou du moins s'affaiblit; et pour calmer le cri de sa conscience alarmée, il ne trouva pas de moyen plus sûr que d'abandonner le poste dangereux qu'il occupait et de s'éloigner de la cour.

Il partit en effet le plus secrètement qu'il lui fut possible; mais Ladislas, que ce départ précipité semblait accuser de plus en plus d'être seul injuste, qui craignait d'ailleurs que ses affaires ne souffrissent de l'absence de son ministre, et qui savait qu'il était seul capable, par la considération dont il jouissait, d'apaiser le peuple soulevé, dépêcha après lui. Il se repentit ou feignit de se repentir de la violence qu'il avait commise, promit à Jean de Capistran de nouveaux honneurs et un pouvoir illimité, et celui-ci, dans l'espoir d'empêcher le mal et de faire le bien, ou peut-être trop sensible à des marques de distinction, dont le néant ne lui était pas encore parfaitement connu, revint à la cour, où sa présence causa une joie générale et rétablit la tranquillité.

La haute faveur dont jouissait Capistran faisait rechercher son alliance de toutes parts : son choix se fixa sur une fille sortie d'une des meilleures maisons de Pérouse, où il méditait de se retirer, soit que la fortune vînt à lui manquer, soit qu'il se lassât d'en être l'esclave, parce que cette ville offrait alors tous les agréments d'une république, et, suivant les circonstances, se mettait sous la protection des Papes ou des rois de Naples ou des ducs de Milan. Elle était depuis l'an 1405 sous celle de Ladislas. Ce prince soutenait le parti de l'antipape

Digitized by Google

Grégoire XII, et le concile de Pise, tenu en 1409, ayant élu Alexandre V, de l'Ordre des Frères-Mineurs, Pérouse se vit attaquée et obligée de se défendre contre l'armée du seul Pontife légitimement élu.

Les troupes d'Alexandre V, commandées par Malatesta de Pezaro, occupaient les environs de Pérouse; et la consternation s'étant emparée des habitants, ils ne trouvèrent, dans un conseil qu'ils tinrent, d'autre expédient, pour se délivrer de leurs craintes, que de députer à l'ennemi, afin d'en obtenir la paix ou du moins une trêve qui leur donnât le temps de pourvoir à leur défense.

Jean de Capistran était alors dans la ville, occupé à conclure son mariage; il avait du zèle, de la dextérité dans le maniement des affaires, et sa qualité d'étranger devait le rendre moins suspect dans une guerre civile; ce fut donc lui qu'on chargea de cette négociation. Mais à peine est-il hors de la ville qu'il tombe entre les mains d'une garde avancée; on le prend pour un espion, et, sans lui donner le temps de s'excuser, on le conduit au fort de la Brusse, assis sur la cime d'un rocher, à quatre milles de Pérouse, et il est chargé de fers.

C'est à l'époque de ce dernier évènement que finit la vie civile de Jean de Capistran, et que commence sa vie religieuse. Il avait perdu sa liberté pour le salut des Pérusiens; il devait s'attendre à des efforts de leur part pour la lui faire recouvrer; mais les Pérusiens étaient des hommes, et l'inefficacité du service qu'il leur avait voulu rendre avait effacé en eux la reconnaissance due au désir d'être leur libérateur.

Plusieurs mois s'étant écoulés sans que personne s'entremît pour lui, il tenta le moyen de s'évader de nuit : il sortit de sa prison et gagna la campagne. Il se croyait libre, lorsqu'un berger, éveillé par le bruit de ses fers, avertit le gouverneur du fort. Des gardes courent après lui, l'atteignent, et une prison plus étroite et des chaînes plus pesantes l'attendent à son retour.

Dans cette détresse, Jean trouva le moyen d'instruire Ladislas de sa détention; et, comme les Pérusiens, ce prince ne

Digitized by Google

daigna pas faire la moindre démarche pour délivrer un homme qui avait été son favori, son ministre, et dont les conseils lui avaient été de la plus grande utilité.

Cet abandon général, si dur, si humiliant pour quiconque s'est vu recherché par des souverains, caressé et fêté par tous les grands d'un État, chéri et respecté d'un peuple entier, ne mit pas le désespoir dans l'âme du prisonnier ; mais il l'amena à de sérieuses réflexions sur l'inconstance des choses humaines. Il avait tout fait pour les hommes, et il s'en voyait oublié ; jusqu'ici il n'avait rien fait pour Dieu, et il sentait que Dieu était sa seule ressource. Cette pensée le frappe si fortement qu'il se jette à genoux, et, le visage baigné des larmes de la contrition, il demande pardon à Dieu de ses erreurs passées.

C'était l'instant de la miséricorde ; la grâce succède au repentir. Jean voit sa prison resplendir de lumière ; un vieillard sous l'habit de saint François lui apparaît et lui dit : « Que tardes-tu ? et pourquoi te perdre toi-même ? ... Quels sont tes desseins, superbe que tu es ? Réponds avec fidélité à Dieu, qui t'appelle avec tant d'amour. — Quelle est la volonté de Dieu et que faut-il donc que je fasse ? » demande le prisonnier pénétré de frayeur et de respect. — « Quitte le monde, et sers Dieu sous cet habit, » réplique le vieillard.

Jean de Capistran était trop instruit pour ne pas savoir combien il est à craindre de tomber dans l'illusion sur le fait des inspirations ; il douta quelques instants, mais son doute était celui de la candeur, et il n'attendait que le moment où la vérité se manifesterait pour la saisir. Alors une main invisible lui coupe les cheveux de la manière que les portent les Frères-Mineurs ; et ses irrésolutions étant fixées par ce prodige, il s'écrie : « C'en est fait, je le ferai, puisque Dieu le veut. »

Le changement survenu dans la personne du prisonnier, c'est-à-dire sa conversion, parut une folie aux yeux du gouverneur du fort, qui d'ailleurs, ne le trouvant coupable d'aucun crime, pas même soupçonné, lui rendit la liberté.

Il en profita pour exécuter son dessein. Il alla droit à Pérouse sous l'habit de pénitent, se présenta au père de sa fiancée, lui

Digitized by Google

exposa les raisons qui l'obligeaient à quitter le monde, retira sa parole, et se rendit chez lui.

Rentré dans son palais, il assembla les pauvres de la ville, leur distribua ce qu'il avait, et comme ses biens étaient considérables, cette opération dura quelque temps.

Dans cet intervalle, ses parents et ses amis, guidés par leur intérêt, vinrent le trouver, pour le détourner de sa résolution, qui, disaient-ils, ne pouvait qu'être universellement désapprouvée. Le Saint les écouta tranquillement, et consomma sa bonne œuvre ; puis, dès qu'il se vit libre de marcher dans la voie évangélique, il vint se présenter au couvent de Saint-François, situé dans un lieu solitaire auprès de Pérouse.

Marc de Bergame était alors gardien de cette communauté. On dit de lui qu'une longue expérience lui avait acquis un parfait discernement des esprits. Cependant, pour s'assurer d'autant plus de la vocation de Jean, qu'il avait connu avide de gloire, et dont il n'ignorait pas les disgrâces, il lui représenta que l'habit de Saint-François n'était pas la livrée des désespérés ; que la connaissance des sciences humaines, ni les dignités dont il avait été revêtu n'étaient point un titre suffisant pour être reçu en religion ; que s'il y venait pour y trouver le repos, il se trompait, puisqu'au contraire c'était un état perpétuel de combat ; et qu'une vocation qui serait l'effet du caprice, ne le conduirait qu'au repentir et au désespoir ; mais, ajouta ce prudent supérieur, si d'ici à demain vous me donnez quelque preuve que votre renoncement au monde n'est pas seulement une suite des désagréments qu'il vous a causés, mais l'effet d'un sincère retour à Dieu, je vous recevrai.

Ces dernières paroles répandirent le baume de la consolation dans le cœur du pénitent. Il se rendit le lendemain de grand matin à Pérouse, et parcourut toute la ville, portant en écrit autour de sa tête les péchés les plus considérables qu'il avait commis pendant sa vie.

Cette confession publique parut à Marc de Bergame une épreuve suffisante, et il lui donna l'habit en 1415, lorsqu'il était dans sa trentième année.

Digitized by Google

Pendant son noviciat, Jean de Capistran travailla à acquérir la perfection de son état, imitant avec soin les plus vertueux religieux, s'appliquant sans relâche à détruire cet amour de la gloire dont il avait été dévoré, par des actes d'humilité et d'anéantissement, vouant une obéissance entière à ses supérieurs, et déférant même aux instructions et aux avis des derniers d'entre ses Frères. Dès ce moment il forma trois résolutions : l'une, d'employer le reste de ses jours à déplorer ses péchés ; l'autre, de n'ouvrir jamais la bouche que pour répondre à des questions, ou pour enseigner des choses utiles, et enfin d'expier son orgueil passé en faisant ce qu'il y avait de plus bas dans le couvent. Pour vaincre sa chair, dont il craignait la rébellion, il prit la haire et le cilice, qu'il ne quittait que pour s'appliquer la discipline, et se réduisit à n'user que de pain et d'eau.

Ces austérités altérèrent son tempérament, qui était délicat, et lui causèrent une maladie grave, dont il ne réchappa que par une sorte de miracle, avalant un bouillon qu'on avait posé près de son lit, pour le laisser refroidir, et qu'il crut que l'infirmier lui commandait de prendre, quoique bouillant. Depuis, ce ne fut que par obéissance qu'il changea quelquefois de régime.

Durant ce temps d'épreuves, il lui en survint une du dehors, sous laquelle il était bien dangereux qu'il ne succombât. Cette fille de Pérouse, qu'il avait aimée et qui devait être sa femme, vint le trouver dans sa retraite. Elle employa tour-à-tour les reproches les plus tendres et les plus amers, pour le ramener au monde ; lui peignit les agréments qu'il y trouverait encore et les dégoûts de l'état qu'il allait embrasser, et finit par l'aveu de la passion qu'il lui avait inspirée. Le novice fut surpris de cette visite ; mais il trouva dans la confusion qu'elle lui causait, un motif de s'humilier. Il repoussa l'attaque sans aigreur, s'excusa sur ce qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, lui conseilla de l'imiter, et lui prédit des malheurs, que l'événement vérifia ; car, ayant oublié ses avis et s'étant mariée, elle fut attaquée peu de temps après d'une lèpre qui la mit au tombeau.

Digitized by Google

Quand l'année de sa probation fut finie, Jean prononça ses vœux avec cette sainte allégresse qui est le signe d'une vocation parfaite. Le souvenir de sa vie passée, l'idée qu'il s'était formée de la sublimité du caractère de prêtre, l'éloignaient des Ordres sacrés, dont il se croyait indigne. Il les reçut néanmoins par déférence aux ordres de ses supérieurs, et la manière dont il s'y prépara fut édifiante. Il passa sous la conduite de saint Bernardin de Sienne, qui dirigea ses études de théologie et de morale, où il fit de si rapides progrès que son maître voulut bientôt qu'il prêchât l'Avent et le Carême dans la ville de Sienne.

Les études du cloître, ajoutées aux grandes connaissances qu'il avait acquises avant que d'y entrer, firent regarder Capistran comme un des plus beaux génies de son siècle : c'est un témoignage que lui ont rendu les savants, ses contemporains. Les sermons par lesquels il débuta à Sienne lui firent un honneur infini ; on en admirait non-seulement la contexture, l'ordre et la précision, mais encore la beauté de l'expression, la noble aisance avec laquelle il les débitait, et l'on convenait qu'aucun prédicateur n'était plus propre à faire goûter les vérités de l'Évangile et à les faire aimer. En effet, ses principes étaient sûrs, sa morale touchante, ses expositions claires et faciles à saisir ; le son de sa voix remuait l'âme de ses auditeurs, après avoir flatté leur oreille ; et son geste était si expressif, il mettait tant d'onction dans l'action de prêcher, que ceux-mêmes qui étaient à de trop grandes distances pour l'entendre comprenaient une partie de ce qu'il disait, et répandaient des larmes d'attendrissement.

Ce fut moins encore aux qualités de l'orateur, qu'il possédait éminemment, qu'aux perfections chrétiennes dont il était ornée, qu'il dût le prodigieux succès de ses sermons : il était doux, humble, chaste, sobre, compatissant envers les malheureux ; sa charité s'étendait à tous les hommes ; les affligés trouvaient en lui un consolateur ; il éclairait les uns par la sagesse de ses conseils, il fortifiait les autres par son exemple, il ramenait les plus grands pécheurs par la solidité de ses raisonnements, et

Digitized by Google

faisait passer, dans le cœur de tous ceux qu'il entretenait, la haine du vice et l'amour de la vertu, dont le sien était pénétré. On était d'ailleurs persuadé que ce qu'il disait, il ne le disait pas de lui, mais de Dieu, devant qui il demeurait prosterné dans la ferveur de l'oraison pendant tout le temps que lui laissait les fonctions du saint ministère; et il ne les avait exercées que deux ans qu'il jouissait d'une telle réputation de sainteté qu'il était en vénération aux princes et aux peuples.

Vers ces temps-là, les sectateurs d'Ermano, connus sous le nom de Frérôts, causaient de grands désordres en Italie : c'étaient des fanatiques qui donnaient tout à la nature, et qui ne reconnaissaient d'une autorité que celle des chefs qu'ils élisaient dans leurs conciliabules. Cette société était donc dans un état actuel de révolte contre le Saint-Siége et contre tous les princes temporels; et le soin que prenaient les membres, de se travestir et de se cacher, rendait également difficile et leur expulsion et leur retour à l'Église.

Martin V, qui occupait alors le Saint-Siége, crut devoir envoyer vers ses sectaires un homme puissant en œuvres et en paroles, et choisit Jean de Capistran, qu'il nomma son commissaire général, comme étant, dit-il dans le bref qu'il lui adressa, « doué de Dieu d'une ferme constance dans la foi, d'un » zèle ardent pour la religion, d'une singulière pureté de » mœurs, et de plusieurs autres vertus. »

Le commissaire apostolique, accompagné du Bienheureux Jacques de la Marche, se porta d'abord dans la Marche-d'Ancône, où l'hérésie avait jeté de plus profondes racines. Il employa principalement la raison contre les Frérots, et leur prouva la nécessité de reconnaître une autorité spirituelle et une autorité temporelle, par la nécessité où ils se trouvaient eux-mêmes réduits de se créer des princes et des pontifes. A force de zèle et de patience il en ramena un grand nombre, et il y a apparence qu'il aurait éteint cette secte, si les chefs, qui avaient intérêt de la maintenir par les revenus qu'ils en retiraient, n'eussent déserté l'Italie, jusqu'à ce que les circonstances de nouveaux troubles leur permissent d'y rentrer.

Digitized by Google

Les soins que donnait Jean de Capistran à éclairer les hérétiques ne l'empêchaient pas de travailler par ses prédications à réformer les mœurs des catholiques : il trouvait du temps pour tout, parce qu'il n'en perdait point ; aussi disait-on de lui que trois choses l'occupaient sans relâche : lire, prêcher et prier. Son historien, saint Jacques de la Marche, dit qu'il mangeait peu, ne dormait que deux heures, et passait le reste de la nuit au pied d'un Crucifix, et que sa vie entière s'écoula dans ces saintes pratiques.

Sa mission contre les Frérots étant finie, il alla, en 1427, prêcher à Naples, où Jeanne II, sœur de Ladislas, l'avait appelé ; et il est à présumer que, par ses prédications, il eût sanctifié tous les états de cette grande ville, si les divisions politiques n'eussent alors mis les armes à la main des différents partis. Cependant il parvint à détruire quelques abus, et les lois qu'il fit promulguer contre l'usure des juifs et les constitutions qu'il rédigea pour le régime du prêt, empêchèrent la ruine absolue des chrétiens de ces contrées, déjà extrêmement appauvris par de longues guerres civiles.

Pendant que Jean était à Naples, où sans rien négliger des fonctions du sacerdoce, il guidait la reine dans l'administration civile, il apprit que saint Bernardin de Sienne était accusé d'hérésie à Rome, et que ses supérieurs l'avaient choisi pour être le défenseur de son maître et du culte que celui-ci rendait au nom de Jésus.

On a vu, à l'article de ce Saint, quel usage il faisait dans ses prédications de ce nom et du monogramme qui le représente. Ses ennemis, espèces d'enthousiastes, après avoir annoncé la venue de l'antéchrist, le supposaient arrivé et faire son séjour dans Rome ; en sorte que le peuple crédule quittait tout et partait en troupes, pour aller le combattre et recevoir par lui la couronne du martyre. Cette extravagance causait d'affreux désordres et jetait la confusion dans les familles et dans les cités ; pour la combattre, saint Bernardin employa le témoignage des Écritures et de la raison, et l'évènement démontra

Digitized by Google

la folie de ses adversaires, qui, pour se venger, le citèrent devant le Pape comme un novateur.

Deux choses excitaient le zèle de Capistran en cette occasion: le respect et l'amour que lui-même portait au saint Nom de Jésus, dont il avait éprouvé plusieurs fois l'efficacité, et l'honneur de son maître, dont on essayait de rendre les opinions suspectes. Animé par ces puissants motifs, il lève l'étendard du Nom de Jésus, et part pour Rome, où il arrive précisément le jour où la dispute devait commencer, et suivi d'une foule de peuple, qui s'accrut encore dans cette grande ville. Les ennemis de saint Bernardin, effrayés par cette multitude, qui faisait voir combien le culte du Nom de Jésus avait de dévots, voulaient remettre la séance à un autre jour; mais il ne furent point écoutés, et l'on entra en matière.

Ce fut dans cette séance, qu'en présence du Pape, de plusieurs cardinaux et d'un grand nombre de docteurs des différents Ordres, Jean de Capistran justifia l'opinion de saint Bernardin de Sienne sur le Nom de Jésus, et l'usage qu'il en faisait pour l'utilité des hommes. Il remporta de cette dispute tous les suffrages qui étaient dus à ses grands talents; et Martin V, qui en avait été juge, le nomma pour la seconde fois commissaire général du Saint-Siége contre les sectateurs d'Ermano, qui commençaient à reparaître.

Depuis ce moment et jusqu'en 1430, il s'occupa uniquement des fonctions apostoliques, et toujours avec le même succès. Étant à Rome au commencement de cette année, il assista le Souverain-Pontife dans sa dernière maladie, et eut révélation de la mort de ce Pape et de l'exaltation de son successeur, Gabriel Condalmeri, qui prit le nom d'Eugène IV, et qui rappela cette prédiction devant plusieurs cardinaux, quand il fut élu.

Eugène avait une singulière estime pour notre Saint : il lui renouvela la commission qu'il avait contre les Frérots, et voulait le combler de faveurs; mais le serviteur de Dieu se borna à lui demander sa protection pour la nouvelle réforme de l'observance, à laquelle il travaillait de concert avec plu-

Digitized by Google

sieurs religieux, ennemis du relâchement et amateurs zélés de la règle établie par leur saint Patriarche.

Sur ces entrefaites le vicaire général de l'Ordre délégua Jean pour la visite des couvents de Saint-François dans l'Orient. Il ne pouvait satisfaire en même temps à deux commissions ; mais l'entière obéissance qu'il avait vouée à ses supérieurs ne lui permit pas de balancer. Il se disposait à partir pour Jérusalem, lorsque le Pape le retint, pour assister au Concile qu'il allait convoquer, présumant qu'il serait plus utile à l'Église universelle, en défendant la pureté de sa doctrine aux yeux des nations assemblées, qu'en s'occupant de la réforme de quelques couvents de la Syrie ; et en attendant la célébration du Concile, il le chargea de réformer le monastère de Saint-Guillaume, de l'Ordre de Sainte-Claire, et successivement, avec le patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, de l'examen des plaintes portées contre les Jésuates, établis dans cette ville, qui se trouvèrent calomnieuses, aux termes de la lettre des commissaires au Pape, du 2 octobre 1437.

Des lettres pressantes du cardinal d'Ostie, évêque de Vérone, appelaient notre saint prédicateur en cette ville. Il y prêcha l'Avent avec beaucoup de fruits, et, succombant enfin sous le poids du travail, il y tomba dangereusement malade.

Le Concile s'ouvrit cependant à Ferrare le 8 janvier 1438. Plusieurs Pères écrivirent à Jean pour lui témoigner l'envie qu'ils avaient de le voir au milieu d'eux. L'Évêque de Ferrare lui manda le 11 janvier : « Quand vous serez entièrement guéri, vous pouvez venir vous employer avec beaucoup d'utilité ..... aux affaires de l'Église universelle[1]. » Aussitôt qu'il fut rétabli, il vint au Concile ; mais il y resta peu, et se rendit la même année à Trente, où, par ses prédications et ses

[1] Ce Concile, que le Pape voulait faire regarder comme la suite de celui de Bâle, dont il avait ordonné la translation, ne fut point adopté par plusieurs princes chrétiens. On y traita de la réunion des Grecs, et ce fut sans succès. Mais au Concile de Florence, qui en est une continuation, et qui se tint l'année suivante, les deux Églises s'accordèrent. Jean, général des Dominicains, contribua beaucoup à cet accord, et les leçons de l'Office de notre Saint portent qu'il parut à ce Concile *comme un ange*.

Digitized by Google

conseils pacifiques, il fit cesser la guerre civile, qui durait depuis longtemps. Quand il eut terminé à Trente, il s'embarqua pour Jérusalem.

Les religieux de la Palestine n'y sont tolérés qu'à raison des sommes qu'ils paient. Toute manutention leur étant interdite par la règle, ils créent un syndic apostolique, choisi entre les laïques. Celui qui occupait alors cette place en abusait, en sorte que les religieux ne pouvaient satisfaire aux impositions. Jean de Capistran fit chasser de la Palestine ce syndic, en nomma un autre, et pendant son séjour dans ces lieux, y contribua beaucoup à l'affermissement des fidèles dans la foi et à la réformation des religieux, qu'il édifia par sa conduite et par des miracles qui en confirmèrent la sainteté.

De retour en Italie, le Pape l'employa à la négociation de ses affaires auprès des ducs de Milan et de Bourgogne, qui le reçurent non-seulement comme un légat apostolique, mais comme un ange du Ciel qui venait leur désiller les yeux et leur montrer la vérité. Il les ramena dans les intérêts d'Eugène, et ils abandonnèrent l'antipape, Félix V, dont quelques partisans outrés attentèrent inutilement sur la vie du légat, qui fut miraculeusement préservé du poison.

Dans les intervalles que lui laissaient les commissions particulières dont les Papes le chargeaient, il s'occupa de la destruction de l'hérésie, et s'attacha à soutenir la Réforme, qui chancelait ; il n'en était pas le fondateur, mais on ne peut s'empêcher de l'en regarder comme le défenseur et le père, l'ayant enfantée une seconde fois ; pour la rendre durable, il fit des observations sur les douze chapitres de la règle de Saint-François, qui furent acceptées dans un chapitre général de l'Ordre comme des constitutions dont le régime obligerait à l'avenir; et après avoir rempli avec distinction la place d'assistant du général, il fut élu lui-même vicaire général de la réforme, qui devait son existence à ses soins, et où il fit fleurir, non-seulement les mœurs, mais les sciences, dont il recommanda particulièrement l'étude à ses Frères, ainsi qu'avait fait saint Bernardin de Sienne.

Le respect qu'il avait pour la mémoire de cet illustre reli-

Digitized by Google

gieux, à qui il était redevable d'une partie de ses talents, et dont le Ciel faisait éclater les mérites par beaucoup de miracles, fut fortifié par un évènement dont les habitants d'Aquila furent témoins. Jean revenait de Sicile, où, en qualité du nonce d'Eugène, il avait conclu des affaires importantes à l'Église ; il s'arrêta à Aquila, et comme il prêchait dans l'église où ce Bienheureux reposait, une étoile brillante apparut au-dessus de son sépulcre. Il crut, comme il le dit lui même, que Dieu voulait manifester par ce signe la sainteté de son serviteur. Il entreprit donc de solliciter sa canonisation auprès d'Eugène, lui annonçant néanmoins qu'il ne l'achèverait point, mais bien son successeur, qui en effet la consomma en 1450.

Avant de quitter Rome, pour aller visiter ses provinces, Jean de Capistran fut provoqué à la dispute par un rabbin nommé Gamaliel, qui était en réputation de savoir. Il l'amena à la conviction de notre foi, et eut la consolation de le baptiser, avec quarante juifs qui l'accompagnaient.

Au temps dont nous parlons, la secte des hussites troublait toute l'Allemagne : la réputation de notre Saint fit désirer à l'empereur Frédéric que Nicolas V l'envoyât dans ces contrées, et ce Pape le créa commissaire apostolique au-delà des monts (à l'égard de l'Italie). Capistran répugnait à cette entreprise, qu'il croyait au-dessus de ses forces; mais, après quelques jours de retraite à Assise, il fut fortifié par la vision d'une lumière céleste, qui lui sembla sortir du tombeau de saint François : et il se mit en devoir d'accomplir sa mission avec six prêtres et six Frères de sa réforme, qui devaient l'aider dans ses fonctions.

Saint Jean fit à pied le voyage d'Italie en Allemagne; une foule incroyable de peuple se rendait sur les lieux de son passage, pour l'entendre et recevoir sa bénédiction ; les villes et leur clergé députaient les plus considérables d'entre leurs membres pour l'engager à venir leur administrer la parole de Dieu, et les archives de Mantoue, de Vérone, de Vicence et de Padoue font mention d'un grand nombre de miracles qu'il y opéra, et qui produisirent la plus abondante moisson dans le champ du Seigneur. Venise, voulant participer aux grâces que

Digitized by Google

le Ciel répandait partout où était le saint homme, l'envoya prier, par des sénateurs, d'y vouloir bien séjourner pendant l'hiver ; ils se servirent du prétexte de la saison, qui était fort avancée, et qui ne permettait guère de passer les montagnes, pour obtenir du Pape un ordre, auquel Capistran fut obligé de déférer.

Aussitôt que les chemins furent praticables, il se remit en marche, et, passant par le Frioul, la Carinthie, la Styrie, où, par ses sermons, qu'il faisait interpréter, et par les guérisons miraculeuses qu'il opérait, il édifia les fidèles ; il se rendit à Neustadt, dans la Basse-Autriche. C'est là que le dernier jour de juin 1451, l'empereur et le roi de Hongrie et de Bohême vinrent le recevoir, et le lendemain il fit publier ses pouvoirs. Dans une conférence qu'il eut avec Frédéric, il lui parla avec une liberté vraiment apostolique de certains abus auxquels il semblait conniver en les tolérant ; et ce prince les réforma.

La Bohême était le centre de l'hérésie que Capistran allait combattre, et par conséquent le principal objet de sa mission : c'était sur ce sujet important qu'il ne cessait de consulter le Ciel dans ses prières ; une lumière intérieure l'avertit qu'il était temps de commencer de mettre la main à l'œuvre, et il prit congé de l'empereur, qui ne pouvait plus se résoudre à se séparer de lui, et qui ne consentit à son départ que sous condition qu'il passerait à Vienne.

Les magistrats, l'université et le clergé vinrent le recevoir à la porte de cette ville ; on exprima la joie que causait son arrivée par un *Te Deum ;* et ses sermons excitèrent si bien la piété des citoyens qu'ils établirent un couvent de l'Observance, le premier qui fût en Allemagne, et dans lequel plus de deux cents personnes reçurent l'habit des mains du saint religieux. Quatre miracles frappants rendirent témoignage à ses paroles et à ses œuvres : la guérison subite d'une fille agonisante et celle du chancelier de l'université, la résurrection d'une personne noyée depuis trois jours et la parole rendue à un enfant muet.

Vers la fin de juillet, il entre en Bohême soutenu par une

Digitized by Google

escorte, car la licence y régnait, ainsi que l'hérésie. Il passe à Olmuz, édifie les catholiques, et quatre mille prêtres ou gentilshommes abjurent l'erreur; enfin son journal porte que, depuis son arrivée jusqu'au mois de mai 1452, le Ciel a béni ses travaux par onze mille conversions.

Cependant Rochyzan, patriarche des hussites, et Podiebrach, leur chef, gouverneur de Prague, s'opposent à son entrée dans cette capitale. Le premier, pour en imposer au peuple, fit proposer au commissaire apostolique une controverse, qu'il éluda ensuite, et finit par indisposer le cardinal de Cusa contre lui; ce qui causa une grande peine à Capistran, qui connaissait ce légat pour un homme également pieux et éclairé.

En attendant que les circonstances changeassent en Bohême, Jean prêcha dans toutes les provinces d'Allemagne, et la parole de Dieu fructifiait partout où il la répandait.

Quelques hussites de Breslau, dans la vue de décrier le saint missionnaire, essayèrent de le tourner en ridicule, en lui proposant de ressusciter un jeune garçon qui n'était pas mort, mais qui le contrefaisait. Le Saint, intérieurement instruit de la fourberie, s'approcha du jeune homme, et dit : « Qu'il demeure éternellement avec les morts, » puis il se retira. Alors un de ces impies, se flattant d'un pouvoir supérieur à celui du saint religieux, s'approcha du cercueil et commanda à l'imposteur de se lever; mais la feinte s'était convertie en réalité, et celui qui avait voulu jouer la mort en était devenu la victime.

Le doigt de Dieu était trop marqué dans ce triste événement pour qu'il n'imprimât pas sur les complices de cette imposture; ils s'en avouèrent coupables, en demandèrent et en obtinrent le pardon et, s'étant réconciliés, consentirent que deux d'entre eux allassent à Rome pour en rendre témoignage.

Sur les instances réitérées de Casimir, roi de Pologne, notre Saint se rendit à Cracovie, le 28 août 1453. Pour satisfaire à la multitude, qui désirait l'entendre, on porta la chaire de saint Aldebert au milieu de la place publique, et un prêtre polonais lui servait d'interprète. Il prêcha l'hiver dans l'église de la Sainte-Vierge, et l'on s'aperçut d'un changement total dans les

Digitized by Google

mœurs des habitants. Il eut la sainte hardiesse d'éclairer la conscience de Casimir, et lui annonça des châtiments s'il négligeait de réprimer plusieurs désordres qu'il autorisait par une complaisance intéressée. La levée du siége de Coniza et la déroute de son armée justifièrent cette prédiction, ainsi que Casimir l'avoua depuis.

Le roi d'Angleterre et les ducs de Bourgogne et de Savoie sollicitaient avec un égal empressement la présence du saint prédicateur dans leurs États ; mais la situation de la chrétienté le retenait en Allemagne. Admis dans les diètes de l'empire, il en était la lumière et devenait le conciliateur de tant d'intérêts opposés.

Le 29 mai de cette même année 1453, Mahomet II avait enlevé aux chrétiens la ville de Constantinople, et, avec cette capitale, tout l'empire de Trébisonde, et la Hongrie était violemment menacée. Le pape Nicolas V ordonna à Jean de Capistran de prêcher une croisade, puis, au bout de peu de jours, mourut de la douleur que lui causaient les succès des infidèles. Calixte III, qui lui succéda, donna de grandes espérances.

Cependant on tenait des diètes, où les affaires tiraient en longueur, et dont tous les projets se réduisirent à rien; en sorte que l'on se trouva n'avoir à opposer à Mahomet, qui était déjà devant Belgrade, qu'une troupe de croisés mal armés et sans discipline, et environ cinquante mille hommes que le brave comte Huniade[1], vaivode de Transylvanie, avait amenés. L'ennemi en avait cent cinquante mille des mieux aguerris et une artillerie formidable. L'histoire a conservé tous les détails de ce siége, qui, selon les règles de la prudence, devait tourner à l'avantage des Turcs. C'était le sentiment d'Huniade, le général le plus expérimenté de son siècle; et il ne le cacha pas à Jean de Capistran, qui lui fit cette belle réponse : « Dieu peut tout. »

En effet, lorsque les assiégés étaient sans espérance, saint Jean fit entrer un secours de quatre mille hommes dans la

[1] Jean Corvin.

Digitized by Google

place. Enfin, après bien des combats et des assauts, le Saint, tenant en main l'étendard de la Croix et ayant invoqué le Seigneur des armées et prononcé ces mots : « Jésus, vainquez; fuyez, ennemis de sa Croix; » les croisés forcèrent les Turcs d'abandonner la brèche, et les poursuivirent même au-delà de leur camp, dont ils s'emparèrent, après un horrible carnage.

Loin de regarder ce succès inespéré comme l'effet de sa prudence ou des peines infinies qu'il s'était données pendant le siége de Belgrade, surtout dans la fameuse journée qui décida du sort de cette place, le boulevard de la chrétienté, saint Jean en attribua toute la gloire à Dieu. Dans la lettre qu'il écrivit au Pape immédiatement après la levée du siége, il représente les Turcs comme frappés « d'une épouvante dont la cause nous est inconnue. » S'il contribua donc à la victoire, ce fut par la ferveur de ses prières, et par la confiance que donnait aux soldats chrétiens la présence d'un homme que l'on regardait comme aimé et comme inspiré du Ciel; car quoiqu'il eût le courage et la science nécessaires aux héros, il ne fit rien dans cette journée mémorable qui dérogeât au caractère de prêtre dont il était revêtu.

C'était par ce service signalé, rendu à tous les États chrétiens, que saint Jean de Capistran devait terminer sa laborieuse carrière [1]. Six semaines après la levée du siége de Belgrade, il eut révélation de sa mort et de celle du comte Huniade. Il apprit en effet que ce grand homme était attaqué de la peste, dans Semly, et courut à son secours. Ce qui se passa dans cette entrevue excite les larmes et la piété, et fait voir combien l'amitié fondée sur la religion diffère de ces liaisons vagues aussi fragiles que les motifs humains qui les forment.

Aussitôt qu'Huniade eut rendu l'âme, Jean se prosterna la face contre terre, et s'écria, en versant un torrent de larmes : « Seigneur ! puisque j'ai eu le bonheur d'être le compagnon

[1] Il a composé quarante-six traités, où l'on remarque une érudition prodigieuse dans son siècle.

Digitized by Google

de ses travaux, faites, par votre miséricorde, que je le sois bientôt de sa récompense et de son triomphe. »

Depuis la mort du libérateur de Belgrade, le saint religieux ne cessa de demander à Dieu qu'il lui plût de l'appeler à lui : les larmes et la prière l'occupaient uniquement. Une fièvre lente lui indiqua que le moment désiré n'était pas loin. Alors il se retira avec ceux qui l'accompagnaient au couvent de Willac, pour avoir la consolation de mourir au milieu de ses Frères. Le roi de Hongrie le visita deux fois, et toute la cour lui donna les plus grands témoignages d'estime.

Cependant le mal augmentait : un flux continuel vint se joindre à la fièvre, et notre Saint souffrit durant un mois les douleurs les plus aiguës sans se plaindre. On vit en lui, jusqu'au dernier moment, la fermeté, la tranquillité d'âme, la résignation à la Providence, dont il avait fait profession depuis son entrée en religion. Il était extrêmement faible lorsqu'on lui administra les derniers Sacrements; néanmoins il s'agenouilla à terre, pour communier plus respectueusement.

Après avoir recommandé à ses religieux l'étroite observance de la règle et les avoir bénis, après avoir prié pour le salut de la chrétienté, il se tourna vers un Crucifix, qu'il tenait de la main droite, et dit qu'il souhaitait la dissolution de son corps, afin que son âme pût en liberté s'unir à son Créateur. Il se recueillit ensuite un moment, et les assistants s'aperçurent de la sérénité et de l'éclat qui se répandaient sur son visage.

Au sortir de cette extase, on l'entendit prononcer ces paroles du cantique de Siméon : *Nunc dimittis,* etc. « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur. » Enfin il expira, en répétant le saint Nom de Jésus, dont il avait si souvent publié les grandeurs, le 23e jour d'octobre 1456, âgé de soixante-onze ans, dont il en avait passé quarante dans l'état religieux.

Au bruit de sa mort, le peuple se rendit en foule au couvent de Willac, et, pour satisfaire à sa dévotion, on laissa le corps exposé pendant sept jours. Aucune marque de corruption n'y parut; il demeura souple comme avant sa mort, et

Digitized by Google

il fut honoré de magnifiques obsèques en Allemagne et en Italie. On lui donna ensuite la sépulture sous le cloître de la communauté ; et comme beaucoup de miracles s'opéraient à son tombeau, on travailla dès lors à sa canonisation. Léon X permit d'abord qu'on honorât le Bienheureux Jean dans le diocèse de Sulmone. Alexandre VII fit extraire d'un manuscrit de la bibliothèque du roi les preuves de cent quatre miracles, recueillis par les habitants de Willac seulement, après que leur ville fut délivrée des Turcs, par son intercession, et Alexandre VIII le canonisa solennellement le 19 octobre 1690.

(FÉROT.)

SAINT AMON,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Saint Mansuy, premier évêque de Toul, honoré le 3 septembre, eut pour successeur saint Amon, son disciple, qui poursuivit avec un grand zèle ses conquêtes. Par sa vie sainte, par ses prédications, son dévouement, sa mansuétude et ses exemples, il agrandit son bercail, et il eut le bonheur de voir diminuer tous les jours les infidèles dans son diocèse.

Pour se reposer de ses fatigues, il se fit, à quelque distance de sa ville, un ermitage où il allait se recueillir les jours où le devoir ne l'appelait pas à la vie active. Là, il se sanctifiait par la prière.

Saint Mansuy avait bâti à Toul une église dédiée à saint Pierre, et il avait voulu y être enterré. Saint Amon, lorsqu'il se prépara à passer de ce monde, demanda qu'on l'inhumât à côté de son maître bien-aimé, ce qui eut lieu, et ces deux tombeaux ont été illustrés par de nombreux miracles. Au XI^e^ siècle les reliques de saint Amon furent transportées à la cathédrale de Toul, où il est fêté le 23 octobre.

SAINT THÉODORET,

MARTYR.

Julien l'Apostat, étant parvenu à l'empire, donna à son oncle Julien la dignité du comte d'Orient. Ce dernier, qui était apos-

Digitized by Google

tat comme son neveu, ayant appris qu'il y avait des vases d'or et d'argent dans le trésor de l'église d'Antioche, résolut de s'en emparer. Pour cela, il fit fermer l'église et en chassa les ministres. Un saint prêtre, nommé Théodoret, chargé de la garde des vases sacrés, ne voulant pas abandonner le dépôt qui lui était confié, resta dans la ville, et il tenait chez lui, pendant la clôture de l'église, les assemblées des fidèles. Le comte Julien, en ayant été averti, le fit prendre et amener devant lui, les mains liées derrière le dos. — Tu es donc, lui dit-il, ce Théodoret qui, sous le règne de Constance, empêchait que l'on servît les dieux, et abattait leurs autels et leurs temples pour bâtir des églises et des tombeaux à des morts? — Oui, répondit Théodoret, autant que je l'ai pu, j'ai contribué à élever des églises et des basiliques sous l'invocation des Martyrs; j'ai détruit les idoles et les autels des démons, pour sauver les âmes de ceux qui étaient dans l'erreur. — Puisque tu reconnais que tu l'as fait, dit Julien, rends donc honneur aux dieux. — Du temps de Constance, dit Théodoret, j'ai fait sans qu'on m'en ait empêché ce que vous me reprochez; et je suis étonné qu'un prévaricateur comme vous, qui s'est signalé par l'apostasie, soit devenu sitôt le vengeur des démons.

Julien, irrité de ces paroles hardies, fit frapper le prêtre sous la plante des pieds et sur le visage; ensuite, il le fit étendre sur le chevalet avec tant de violence qu'il semblait avoir huit pieds de long. — Sens-tu les tourments? dit le comte; quitte donc la doctrine de ce mort, sacrifie aux dieux et continue de vivre. — N'appelez pas dieux, dit vivement Théodoret, les ouvrages des hommes; mais reconnaissez le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et Jésus-Christ son Fils, par le Sang précieux duquel vous aviez été délivré. — Quoi! dit le comte, ce crucifié, ce mort, cet homme mis dans le tombeau, tu l'appelles créateur du monde? — Oui, répondit Théodoret; Celui qui a été crucifié, qui est mort, qui a été mis dans le tombeau, qui est ressuscité pour notre salut, c'est lui qui a fait toutes choses, qui est le Verbe et la sagesse du Père; vous l'avez adoré

Digitized by Google

lorsque vous étiez sage, si cependant vous l'avez jamais été véritablement.

Le comte, plein de colère, fit redoubler les tourments ; et pendant que le sang coulait des côtés du saint prêtre, son visage était rempli de joie. — Je vois bien, dit Julien, que tu ne sens pas la douleur. — Non, répondit le Saint, je ne la sens pas, parce que le Seigneur Jésus est avec moi.

Julien, faisant toujours continuer la torture, dit au Saint : — J'ai appris que tu dois une somme au trésor de l'empereur ; tu te hâtes de mourir pour ne pas payer : mais sacrifie, je te ferai remettre ta dette. — Que votre or et votre argent périssent avec vous! dit le saint Martyr : je ne dois qu'à Dieu seul ; et, en conservant ma conscience pure, j'espère en ses promesses. — Julien commanda qu'on apportât les flambeaux pour lui brûler les côtés. Pendant qu'on le faisait, Théodoret, levant les yeux au ciel, dit : — Seigneur, Dieu tout-puissant, qui avez fait le ciel et la terre et tout ce qui y est contenu, Sauveur du monde, remplissez l'espérance de votre serviteur qui souffre pour votre Nom, et faites voir votre puissance aux méchants, afin que tout le monde connaisse quelles grâces vous accordez à ceux qui vous craignent, et quels tourments sont préparés à ceux qui vous renoncent.

Alors les bourreaux tombèrent par terre. Julien, les ayant fait relever, leur ordonna de recommencer leur office ; mais ils répondirent qu'ils ne le pouvaient pas ; qu'ils avaient été renversés par quatre Anges, vêtus de robes blanches, qui s'entretenaient avec le Saint. Le tyran, furieux, commanda qu'on les jetât dans la mer. Comme on les y conduisait, Théodoret leur dit : — Allez, mes frères, allez devant : pour moi, en vainquant l'ennemi, je vous suivrai, et j'irai au Seigneur, qui veut bien m'accorder la victoire.

Julien le pressa encore de sacrifier et lui offrit toute récompense qu'il pourrait demander ; mais le Saint lui répondit : Pour vous, vous mourrez dans votre lit en souffrant d'horribles tourments ; quant à l'empereur, qui se prépare à la

Digitized by Google

guerre, non-seulement il ne remportera pas la victoire, mais il périra sans qu'on sache qui l'a frappé.

Le comte, craignant que le Saint n'en dît davantage, lui fit trancher la tête. Ce fut le 23 octobre de l'an 362.

Le comte Julien passa la nuit suivante dans des inquiétudes mortelles. Le lendemain matin, il présenta à l'empereur l'inventaire des effets qu'il avait enlevés aux chrétiens, et il raconta ce qu'il avait fait par rapport à Théodoret, s'imaginant faire sa cour à son neveu. Mais le prince lui dit ouvertement qu'il n'approuvait point que l'on mît à mort les chrétiens pour cause de religion. — C'est donner, dit-il, de l'avantage aux chrétiens, qui ne manqueront pas de faire de Théodoret un Saint et un Martyr. — Le soir, le comte Julien ressentit une violente douleur d'entrailles; ses intestins se corrompirent, il les vomissait par la bouche. Il se forma, dans les parties corrompues une quantité prodigieuse de vers, et tout l'art des médecins fut inutile. Les trois derniers jours de sa vie, il s'exhala de son corps une puanteur qu'il ne pouvait supporter lui-même. L'empereur, ayant été blessé mortellement en Perse, d'un trait lancé par une main inconnue, expira dans la rage et le désespoir, le 2 juin 363. Ainsi s'accomplit la double prédiction du bienheureux Martyr.

SAINT BENOIT,

ÉVÊQUE DE SAMARIE.

Benoît, né dans l'Orient, se distingua tellement par ses vertus qu'il mérita d'être appelé au siége épiscopal de Samarie. Des persécutions violentes l'ayant assailli, il résigna sa haute dignité, et attiré par la glorieuse réputation de saint Hilaire, il se hâta de rejoindre ce défenseur de la foi dès qu'il apprit son retour à Poitiers, à la suite de son glorieux exil en Phrygie.

Le saint docteur accueillit avec bonté Benoît, son prêtre Vivence et les quarante compagnons qui l'avaient suivi dans son voyage, et, pour répondre au vœu qu'ils manifestèrent de vivre près de lui, il leur assigna un ermitage situé en un lieu

Digitized by Google

peu éloigné du château dit Château-Gravier, sur les bords du Clain et en vue de la ville de Poitiers.

A dater de ce jour, la vie de Benoît fut une vie de solitude et de pénitence. Il se creusa une retraite dans le roc, et il y demeura jusqu'au jour où il plut à Dieu de l'appeler à lui, ce qui arriva vers la fin du IVe siècle.

Sur sa tombe, vénérée des peuples, s'éleva plus tard un monastère qui, de son nom, s'appela Saint-Benoît-de-Quinçay.

Après avoir échappé aux atteintes des Normands, qui n'épargnèrent pas le monastère, les reliques de saint Benoît furent relevées le 3 janvier 1226, par Aimeri Ier, abbé de Quinçay; puis elles disparurent au milieu des ravages causés par les terribles guerres du moyen âge. Elles attendent peut-être une de ces révélations subites dont notre siècle a été déjà l'heureux témoin, et qui semblent présager pour les cœurs chrétiens de grands évènements.

L'Église de Poitiers célèbre la fête de saint Benoît le 23 octobre, sous le rit semi-double [1].

SAINT SÉVERIN,

ÉVÊQUE DE COLOGNE.

Saint Séverin, évêque de Cologne, se distingua par son zèle à extirper l'arianisme de son diocèse et des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étaient affermies dans la foi, il alla à Bordeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, et y mourut au commencement du Ve siècle. Il connut, au rapport de saint Grégoire de Tours, par révélation, la mort de saint Martin, à l'heure même où ce saint Évêque entrait en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que saint Séverin, de Cologne, est différent de celui qui est mort à Bordeaux; cependant les deux Églises en font la fête le même jour, 23 octobre, et les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

[1] *Vies des Saints du Poitou*, par M. Ch. de Chergé, 1856.

Digitized by Google

SAINT LUGLE ET SAINT LUGLIEN,

MARTYRS.

La terre des Morins, déjà sanctifiée par les sueurs de tant d'Apôtres, par les prières de tant de Saints, par le sang même de plusieurs Martyrs, allait encore être favorisée d'une grande grâce. Dieu permit que ce fût dans ces contrées que les deux vénérables frères Lugle et Luglien vinssent prêcher la foi et donner leur vie pour Jésus-Christ.

Ils avaient reçu le jour dans l'Irlande, l'île des Saints, qui continuait à porter dignement ce beau titre. Leur père, Dodonus, gouvernait une partie de cette île, alors partagée en un grand nombre de petits royaumes ou principautés. Leur mère, qui était une femme d'une vertu éminente, s'appelait Relanie, et ils avaient une sœur du nom de Lilia, qui, dans la suite, consacra à Dieu sa virginité et refusa les nobles alliances qui lui étaient offertes.

Saint Lugle et saint Luglien furent élevés avec le plus grand soin et dans la pratique fidèle des devoirs de la religion. De bonne heure aussi on les appliqua à la connaissance des lettres et des sciences, qui, à cette époque, semblaient s'être réfugiées dans cette île, où les peuples barbares n'avaient point pénétré pendant leurs invasions. Tous deux y firent de grands progrès, mais rien n'égalait l'ardeur et l'empressement qu'ils témoignaient pour acquérir la vertu et la sainteté.

Déjà saint Lugle s'était retiré du monde pour mener, dans une paisible solitude, la vie religieuse, lorsque saint Luglien, son plus jeune frère, fut appelé à remplacer son père et à gouverner une partie de l'Irlande. Il s'en acquitta, pendant quatre ans, avec tout le zèle, toute la modération et la sagesse qu'apportent dans l'accomplissement de leurs devoirs les princes animés de l'esprit de Jésus-Christ; mais bientôt Dieu lui inspira, comme à son frère, des pensées d'abnégation et de renoncement auxquelles il ne tarda pas à se rendre. Il lui semblait en effet que Dieu l'appelait à vivre loin des hommes du siècle et à embrasser cette carrière religieuse et apostolique dans

Digitized by Google

laquelle tant de ses pieux compatriotes s'étaient déjà sanctifiés. Saint Luglien ne resta point sourd à cette voix du Ciel; il abdiqua généreusement ses titres, ses grandeurs et ses richesses pour se dévouer entièrement au service de Jésus-Christ.

S'étant retiré alors dans une retraite ignorée, il y commença à pratiquer toutes les œuvres d'un fervent anachorète. Lui qui autrefois portait de magnifiques ornements au milieu de son palais, ne portait plus maintenant que de pauvres vêtements, conformes au nouvel état qu'il avait embrassé. Lui qui avait été nourri pendant ses premières années avec une grande délicatesse, ne prenait plus que des aliments grossiers et des racines amères. Mais l'onction de la grâce rendait douces ces mortifications si effrayantes pour la nature, et la joie que Dieu répandait dans l'âme de son serviteur se reflétait jusque dans les traits de son visage. Saint Luglien goûtait dans la prière les plus ineffables consolations, et il la prolongeait bien souvent dans la nuit, pendant laquelle son cœur semblait se porter vers Dieu avec une nouvelle ardeur, au milieu du silence et du calme de toute la nature. Une pensée surtout s'emparait souvent de l'esprit du pieux solitaire, c'était celle de la mort du Sauveur du monde et des douleurs et des ignominies qui l'avaient accompagnée. Cette considération inspirait à son âme une généreuse énergie pour détruire en lui-même toutes les inclinations au péché; elle le portait aussi à conjurer Dieu de mettre dans le cœur des pécheurs des pensées de conversion et de retour vers lui.

Cette dévotion tendre et affectueuse pour un Dieu crucifié est sans doute un des plus puissants motifs qui déterminèrent saint Luglien à entreprendre le pèlerinage de la Terre-Sainte, où se sont accomplis les mystères de la rédemption du monde. Dieu, qui lui inspira ce dessein, le fit naître en même temps dans le cœur de son digne frère saint Lugle, qui continuait de pratiquer, de la manière la plus édifiante, tous les devoirs de la vie sacerdotale. Il y avait six ans déjà que saint Luglien avait quitté le monde, quand il partit avec son frère pour la Palestine.

Digitized by Google

Les détails de ce pieux voyage ne sont pas connus. Les deux fervents Irlandais ne communiquèrent qu'à Dieu seul les sentiments dont leur âme fut remplie dans ces lieux qui rappelaient tant de touchants souvenirs. Tous les endroits qui avaient été sanctifiés d'une manière spéciale par quelque fait de la vie du Sauveur les virent tour-à-tour prosternés en prière et abîmés dans la contemplation. Tout ce que l'âme d'un Saint peut éprouver auprès de la crèche, au pied de la Croix, au sépulcre de Jésus-Christ, pénétra vivement dans ces deux âmes pieuses, qui ne pouvaient s'arracher de ces lieux où se réveillaient tant de religieux souvenirs. Leur retour en Irlande put faire connaître à beaucoup les nouveaux trésors de grâces et de mérites que les deux pieux pèlerins étaient allés puiser au tombeau du Sauveur. Saint Luglien, dans sa solitude, continua avec une nouvelle ferveur la vie toute angélique qu'il y menait auparavant, et saint Lugle reprit ses fonctions sacerdotales avec cette admirable fidélité qui lui avait attiré depuis longtemps les respects de tous. Ce sentiment allait même se manifester d'une manière bien éclatante.

En effet, l'Archevêque du lieu étant mort dans ce moment, les suffrages unanimes du clergé et du peuple appelèrent saint Lugle à le remplacer. Vainement son humilité lui suggéra-t-elle toutes sortes de réclamations et d'instances; en vain se déclara-t-il incapable de remplir un pareil ministère, indigne de recevoir de tels honneurs; il fallut se soumettre et accepter le fardeau qu'il plaisait à Dieu de lui imposer.

Le nouvel Archevêque ne trompa point les espérances que l'on avait conçues de lui. Il fut pour son troupeau un sage et bon pasteur, animé de l'esprit de Jésus-Christ, et comme lui tout dévoué au salut des âmes. Il ne négligeait rien de tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification de son peuple, qu'il savait instruire, exhorter, encourager, reprendre et corriger avec le zèle de la prudence que l'apôtre saint Paul recommande à son disciple Timothée. Il prenait soin aussi de placer en tous lieux des prêtres animés de l'esprit de Jésus-Christ, et sur lesquels il exerçait une douce et paternelle vigilance. Cette

Digitized by Google

vigilance était encore plus grande sur lui-même, et elle faisait que sa conduite était pour tous la prédication la plus éloquente et la plus persuasive.

Mais le moment était venu où Dieu allait diriger vers nos contrées ces deux vénérables frères, dont les vertus faisaient l'admiration de tous ceux qui les connaissaient. Pendant que saint Lugle se dévouait tout entier aux œuvres de son ministère, il se sentit tout-à-coup pénétré du désir de fuir les honneurs qu'on lui rendait dans sa patrie, pour aller dans d'autres lieux, où il ne serait pas connu, travailler au salut des âmes. Sa profonde humilité lui fit accueillir avec joie cette inspiration du Ciel, qu'il se hâta de communiquer à son frère saint Luglien.

Celui-ci, depuis son retour de la Terre-Sainte, habitait une tranquille solitude, et y vivait dans une application continuelle aux choses de Dieu. Entièrement abandonné aux volontés du Ciel, il travaillait à sa propre sanctification, et priait sans cesse pour la sanctification des autres. Telles étaient ses dispositions et sa conduite quand saint Lugle se rendit près de lui. Le vénérable Pontife lui exposa les sentiments et les désirs nouveaux que l'Esprit de Dieu avait fait naître en lui, et la disposition dans laquelle il était de s'y conformer aussitôt. Il lui rappela en même temps différentes paroles des saintes Écritures, qui montrent si clairement toute la vanité du siècle, de ses honneurs, de ses joies et de ses faux biens. « Puis donc, mon frère bien-aimé, continuait-il, que nous avons reconnu que tout dans ce monde est vanité, tournons vers Dieu seul les yeux de notre cœur, soupirons de toute l'ardeur de nos âmes après son éternelle béatitude. Il a dit dans son saint Évangile : Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et suivez-moi. Obéissons à ce conseil ; Dieu lui-même nous aidera à l'accomplir. »

Ces paroles pénétrèrent facilement dans le cœur de saint Luglien et y firent une impression profonde. Dieu se manifestant en ce moment à lui par la bouche de saint Lugle, lui inspira le désir de le suivre dans les lieux éloignés où il se rendait. Cette détermination prise, ils vendirent tous les biens

Digitized by Google

qu'ils possédaient encore de l'héritage de leurs parents, et en ayant distribué le prix aux pauvres, ils quittèrent, pour ne plus la revoir, l'Irlande, qu'ils avaient tant et si longtemps édifiée par leurs vertus.

Comme les autres missionnaires de cette île si dévouée au Saint-Siége apostolique, saint Lugle et saint Luglien eurent d'abord la pensée de se rendre à Rome auprès du Souverain-Pontife, pour lui rendre les hommages de leur respect et de leur dévouement, et appeler sa bénédiction sur leurs travaux évangéliques. Mais ils ne devaient pas arriver jusque-là. La couronne due à leurs vertus était déjà préparée, et Dieu, après avoir manifesté plusieurs fois encore la sainteté de ses fidèles serviteurs, allait la leur donner dans le pays des Morins.

Après avoir traversé toute la Grande-Bretagne en prêchant la parole de Dieu et en ramenant au bien beaucoup d'âmes égarées ; après avoir laissé dans cette île, où les successeurs du moine saint Augustin continuaient son œuvre apostolique, une haute opinion de leur vertu et de la puissance de leur parole sur les cœurs, saint Lugle et saint Luglien, déjà presque inquiétés par les honneurs qu'on leur rendait, s'embarquèrent secrètement pour venir dans les Gaules.

Autant l'humilité porte les Saints à se dérober à l'admiration et à l'estime des hommes, autant bien souvent Dieu se plaît à manifester leur mérite et les œuvres extraordinaires qu'il opère pour les récompenser. Il fut encore facile de le reconnaître en cette circonstance.

A peine les deux saints Irlandais s'étaient-ils mis en mer, qu'une affreuse tempête éclata tout-à-coup et menaça de les engloutir. Matelots et passagers, tous étaient frappés de terreur et croyaient à chaque instant que le vaisseau allait s'abîmer dans les flots. Les yeux et les mains levés vers le Ciel, ils conjuraient le Seigneur de les délivrer de ce pressant danger et de les faire heureusement arriver au port. La tempête continuait toujours avec la même violence, et le vaisseau, déjà démâté et privé de ses voiles, était sur le point de périr, quand un des matelots, qui avait été très-édifié de la conduite de saint Lugle

Digitized by Google

et de saint Luglien, se jeta à leurs pieds et les supplia d'intercéder auprès de Dieu en faveur de tant de malheureux exposés à la mort. Les deux frères se rendirent à cette prière touchante que leur firent en même temps tous les hommes réunis dans le vaisseau. A peine avaient-ils commencé, qu'aussitôt les vents tombent, les flots se calment, la tempête s'apaise et la sérénité renaît. En peu de temps le navire aborde au port de Boulogne, et les deux saints missionnaires le quittent promptement pour fuir les témoignages de vénération et d'affection que tous à l'envi leur prodiguaient.

Ils commencèrent aussitôt à prêcher la parole de Dieu dans cette ville de Boulogne, dans laquelle on rencontrait encore un grand nombre de païens. Au moment où la multitude réunie autour des deux saints missionnaires les écoutait exposer les mystères de la religion de Jésus-Christ, on voit arriver des hommes qui se trouvaient dans le vaisseau avec eux et qui rapportent comment ils ont été délivrés de la mort par la prière de ces deux hommes de Dieu. La foule, touchée et émue par leur récit, prête encore une attention plus grande aux discours des deux Apôtres, et bientôt ils demandent presque tous à recevoir la grâce du Baptême et à être admis au nombre des serviteurs de Jésus-Christ.

Bientôt un nouveau prodige, opéré sous les yeux du peuple par la bonté miséricordieuse de Dieu, augmenta encore ces bonnes dispositions des habitants de Boulogne. En effet, au moment où saint Lugle et saint Luglien continuaient à prêcher la parole divine, un aveugle, appelé Évantinus, à qui on avait rapporté tout ce qui se passait, fend la foule des auditeurs et arrive auprès de saint Lugle, qui poursuivait toujours son discours : « Homme de Dieu, s'écrie Évantinus, au nom de Celui que vous annoncez, donnez l'usage de la vue à celui qui n'en a jamais joui. » « Mon frère, répond saint Lugle, en poussant un profond soupir, ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir; néanmoins, si vous avez la foi, Dieu peut vous guérir de votre infirmité. »

Les deux saints frères, témoins des bonnes dispositions de ce

Digitized by Google

peuple qui les environnait, espérèrent que Dieu, dans sa miséricorde, daignerait opérer un prodige en sa faveur, comme il l'avait fait si souvent pour les populations idolâtres qu'il avait ainsi amenées à la connaissance de l'Évangile. D'un commun accord ils se mirent donc en prière, et le pieux pontife Lugle, la face prosternée contre terre, fit entendre ces paroles : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez rendu la vue à l'aveugle qui criait sur le chemin de Jéricho, et disait : Fils de David, ayez pitié de moi ; vous dont la Croix a sauvé le monde de la perdition ; vous qui, comme Jonas, êtes resté trois jours dans le sein de la terre, et êtes ensuite monté au Ciel, où vous êtes assis à la droite de votre Père céleste, d'où vous avez envoyé l'Esprit sanctificateur sur vos Apôtres, je vous demande, ô Roi très-clément et très-miséricordieux, tout indigne pécheur que je suis, que vous daigniez ouvrir les yeux de cet aveugle, et qu'en même temps vous chassiez de l'esprit de tous ces hommes qui m'entourent les ténèbres de l'erreur, afin qu'en toutes choses la gloire de votre très-saint Nom soit célébrée dans les siècles des siècles, ainsi soit-il. » Ayant dit ces paroles, le saint Archevêque se leva et se prépara à célébrer les divins Mystères, après avoir auparavant purifié ses mains dans l'eau qu'on lui apporta.

Cependant l'aveugle Évantinus ne cessait d'élever la voix pour répéter ses supplications : « Très-vénérable père Lugle, s'écriait-il, souvenez-vous de moi. » Un clerc, qui était présent à cette scène touchante, s'approcha alors de lui, afin d'obtenir qu'il gardât le silence jusqu'à ce que le sacrifice fut achevé. Il lui rappela en même temps les principaux mystères de la religion, et lui demanda s'il les croyait. Évantinus lui ayant répondu qu'il les croyait tous du fond du cœur, ce clerc, plein de confiance en Dieu et dans la vertu de saint Lugle, son fidèle serviteur, présenta au Pontife l'eau dans laquelle il avait lavé ses mains. Il le pria de la bénir, et alla ensuite auprès de l'aveugle, en lui disant de mouiller ses yeux. Évantinus s'empresse d'obéir, et au même instant ses yeux s'ouvrent à la lumière. A cette vue le peuple pousse des cris de joie et de

Digitized by Google

reconnaissance, et le saint pontife Lugle entonne le *Te Deum laudamus*, pour célébrer le grand bienfait que le Seigneur vient d'accorder. Beaucoup d'habitants, qui jusqu'alors étaient restés opiniâtrement attachés à l'idolâtrie, se convertirent au vrai Dieu, et augmentèrent encore dans ces contrées le nombre des fidèles qui croissait chaque jour.

Boulogne ne fut pas le seul lieu où il plut à Dieu de faire éclater la sainteté de ses deux serviteurs Lugle et Luglien. La ville épiscopale de Térouane en eut aussi un témoignagne extraordinaire, quelques jours avant que la grâce du martyre leur fut accordée.

En effet, presque aussitôt après la guérison miraculeuse qui vient d'être rapportée, les deux saints Irlandais prirent leur direction vers la ville de Térouane, qui était la plus importante du pays. Auparavant ils adressèrent quelques paroles d'édification et d'encouragement aux habitants de Boulogne, qui les avaient suivis hors de la ville, les invitant à servir Dieu avec fidélité, et à toujours pratiquer une religion dont la vérité était attestée par de si éclatants prodiges.

Lorsqu'ils furent arrivés à Térouane, leur premier soin fut d'aller adorer Dieu dans son temple et vénérer l'auguste Marie, sous le patronage de laquelle était placée cette importante Église. Leur intention étant de traverser rapidement la ville pour continuer aussitôt leur pèlerinage, ils se hâtèrent d'aller demander, dans une hôtellerie voisine, un lieu où ils pussent se reposer durant la nuit qui approchait.

Leur demande ayant été agréée, ils se retirèrent à l'entrée de la nuit dans leur chambre, et commencèrent à psalmodier ensemble leurs prières accoutumées. Tout-à-coup au milieu de la nuit des cris d'alarme se font entendre : un incendie s'était déclaré dans la maison contiguë à l'hôtellerie, et exerçait déjà les plus grands ravages. Les habitants de Térouane, épouvantés à la vue de ce désastre qui augmentait à chaque instant, se réunissent précipitamment pour porter secours. L'hôte, qui avait reçu les deux saints Irlandais dans sa demeure, s'empresse aussi de venir les avertir et réclamer leurs secours.

Digitized by Google

Saint Lugle, rempli de l'Esprit de Dieu, comprit que cet accident était une nouvelle occasion que lui offrait la Providence d'attacher ces peuples à la foi et à la pratique de la religion. Il sortit donc du lieu où il était, et se dirigea vers celui où l'incendie étendait le plus ses ravages. Là il lève les yeux vers le Ciel, adresse à Dieu, du fond du cœur, une fervente prière, et fait vers l'incendie un signe de Croix. Au même instant les flammes semblent reculer et diminuer de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles s'éteignent complètement, sous les yeux des spectateurs étonnés.

Un prodige si frappant ne pouvait manquer d'attirer toutes sortes de témoignages de respect et d'affection aux deux vénérables missionnaires. Saint Lugle et saint Luglien le comprirent ; aussi ils eurent hâte de sortir de Térouane, comme ils avaient fait de Boulogne, pour continuer leur pèlerinage à Rome.

Mais Dieu fit connaître en ce moment aux deux saints frères que l'heure de leur mort n'était pas éloignée, et que la récompense céleste, après laquelle ils soupiraient depuis longtemps avec ardeur, allait leur être accordée. Ce fut en effet dans ces lieux, et selon toute apparence, le jour même qui suivit leur départ de Térouane, qu'ils furent massacrés par des malfaiteurs. Au moment donc où ils traversaient, en répétant les louanges de Dieu, la vallée connue sous le nom de Scyrendal, ils furent enveloppés tout-à-coup par une bande de scélérats que commandaient les trois frères Bavon, Escelin et Bérenger, et mis à mort de la manière la plus cruelle. Ce crime affreux ne tarda pas à être connu, et Dieu lui-même en tira une prompte vengeance, en permettant qu'un des assassins, avant de sortir de la vallée, fût dévoré par des animaux féroces qui s'élancèrent sur lui.

Les corps des deux saints frères, restés intacts et sans corruption, furent enterrés avec un grand soin par des fidèles à qui avait été communiquée la nouvelle de leur mort. « Une petite chapelle, est-il rapporté dans le *Légendaire de Morinie*, fut construite par saint Bain, à ce que l'on pense,

Digitized by Google

l'endroit où les Saints furent mis à mort, et c'est là que dès lors ils furent vénérés par de nombreux pèlerins. Près de cette chapelle était une fontaine miraculeuse. C'était surtout le vendredi de chaque semaine que l'on venait invoquer les deux Saints : on les priait pour être délivré de la fièvre et de la peste, de l'incendie, du tonnerre et de la tempête. On ne sait pas précisément à quelle époque les reliques furent transportées à Lillers, parce qu'on ne les crut point assez en sûreté où elles étaient. On pense que ce fut vers le milieu du x^e^ siècle ; elles furent d'abord déposées dans l'église paroissiale, puis dans l'église collégiale, qui fut bâtie vers le milieu du xi^e^ siècle. C'est le 20 du mois de mai que se célébrait la mémoire de cette translation. La ville de Lillers a pris dès lors les deux saints Lugle et Luglien pour ses patrons secondaires, son patron principal étant déjà auparavant saint Omer. »

En l'année 1471, leurs reliques furent placées dans une nouvelle châsse donnée par Isabelle, épouse de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Voici, au rapport de Guillebert, ce qu'on lisait sur ce reliquaire : « Isabel, fille du roi Jean de Portugal, duxissa de Bourgogne, a donné cette châsse à l'église de la ville de Lillers, anno Domini 1471. Prions à Dieu pour elle. » Les deux Saints étaient représentés sur les côtés de cette châsse, saint Lugle revêtu de ses habits pontificaux, et saint Luglien portant un costume royal.

Dans la messe propre que l'on chantait autrefois en l'honneur des deux saints frères martyrs, on trouvait une prose belle et touchante qui rappelait toute leur histoire [1].

La ville de Montdidier, en Picardie, rend un culte spécial à ces deux Saints, à cause de la translation d'une partie de leurs reliques, faite en ce lieu au x^e^ siècle [2].

[1] Propter Dei salutare
Transierunt ambo mare
Relinquentes patriam.
Verbum Dei prædicantes
Atque signis coruscantes,
Venerunt Boloniam
Per hos mare serenatur,
Ementino lumen datur
Et infirmis sanitas.
Horum prece liberatur.
Ab igne quo cremabatur
Morinorum civitas, etc.
(Ferri de Locres, p. 81.)

[2] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

SAINT GRATIEN,

ÉVÊQUE DE TOULON, MARTYR.

Évaric, prince arien, profita des circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait l'empire après le milieu du v^e^ siècle, pour étendre sa domination dans les Gaules ; mais il ne cessa pas de persécuter les catholiques de ses États. Il commença par enlever les pasteurs, exila les Évêques ou les fit cruellement souffrir sous divers prétextes, et défendit qu'on en ordonnât d'autres à leur place. Les églises tombaient en ruines, et il n'était pas permis de les relever. Les diocèses de Bordeaux, de Périgueux, de Rodez, de Limoges et plusieurs autres étaient sans pasteur. Ce tyran osa proposer à plusieurs Évêques d'embrasser son impiété, et comme ils s'y refusèrent, il les fit mourir dans les plus horribles tourments. De ce nombre fut Gratien de Toulon, homme recommandable par la vivacité de sa foi et l'activité de son zèle. Il versa avec joie son sang pour Jésus-Christ le 23 octobre 473 [1].

SAINT ROMAIN,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Saint Romain était fils de Benoît et de Félicité, l'un et l'autre issus de maisons illustres. Tous deux, également vertueux, ne désiraient des enfants que pour les consacrer au service de Dieu. Ils prirent un soin particulier de l'éducation de Romain ; ils le confièrent à des maîtres pieux et habiles, qui le formèrent à la science et à la vertu.

Les talents, l'application et l'habileté du jeune Romain le rendirent bientôt capable des plus grandes affaires. Sa naissance, ses biens et sa réputation le firent connaître à la cour de Clotaire II, qui lui donna sa confiance, le fit un de ses conseillers, et l'honora du titre de son chancelier. Le vertueux ministre remplit cette place avec distinction, et son intégrité lui attira l'estime et la confiance de tout le royaume.

[1] Cette Vie est empruntée aux précieuses additions dont Mgr Doney, évêque de Montauban, a enrichi Godescard.

Digitized by Google

L'archevêché de Rouen étant devenu vacant par la mort d'Hidulphe, dix-neuvième évêque de cette ville, le clergé et le peuple s'assemblèrent bien des fois sans pouvoir s'accorder dans l'élection de son successeur. On ordonna des prières publiques et un jeûne de trois jours ; après quoi tous les suffrages se réunirent spontanément en faveur de Romain, qui était encore séculier. On députa vers le roi, lequel voulut bien approuver ce choix ; il n'y eut que Romain qui, dans son humilité, fit ce qu'il put pour s'en défendre.

Forcé de se rendre à la vocation divine, le zélé serviteur de Dieu se prépara avec ferveur à la réception des saints Ordres, qui lui furent conférés, et il reçut ensuite, dans sa cathédrale même, la consécration épiscopale. A peine fut-il placé sur le chandelier de l'Église, qu'il l'éclaira par ses vertus et l'embrasa de sa sainte ardeur. Il visita tout son bercail, pour en bannir le vice et pour y faire adorer Jésus-Christ. Partout où il savait qu'il restait encore quelques temples consacrés aux démons, il y volait pour les renverser, et il n'en demeura pas un seul dans la vaste étendue de son diocèse. Il fit sentir à son peuple le crédit qu'il avait auprès de Dieu, en préservant la ville d'une inondation, et en la délivrant d'un serpent monstrueux qui la désolait, prodige dont le souvenir était constaté par une procession qui remonte aux temps de la première race, et par la délivrance qui se faisait tous les ans d'un prisonnier, lequel voyait tomber ses fers, en passant, le jour de l'Ascension, sous la châsse ou *fierte* de saint Romain. — Dieu, voulant récompenser le saint Archevêque, lui révéla le jour de sa mort; il s'y prépara avec ferveur. Il mourut le 23 octobre 639, et les miracles qui se sont perpétués à son tombeau ont fait connaître avec assez d'éclat sa sainteté.

SAINTE ODDE,

MÈRE DE SAINT ARNOUL.

Odde, jeune veuve d'un époux d'une grande famille du nord, époux qu'elle n'avait pas conservé longtemps, épousa en secondes noces un noble chrétien nommé Arnoald. Dieu bénit

Digitized by Google

cette union, dont il sortit un fils, qui reçut le nom d'Arnoul.

Mais après quelques années de mariage, Arnoald et Odde se séparèrent pour se donner entièrement à Dieu. Arnoald reprit les études qui pouvaient l'introduire dans le clergé, et il fut élevé sur le siége épiscopal de Metz, où il siégea saintement de 614 à 628.

On vit ensuite sur ce même siége saint Arnoul, fils d'Arnoald et de sainte Odde. Cette Sainte vint alors auprès de son fils, dont elle gouverna dignement la maison.

On sait qu'elle mourut en 640, en odeur de sainteté. Son corps, très-honoré, fut conservé dans l'église de Saint-Ouen, au diocèse de Saint-Dié.

On fête cette Sainte le 23 octobre, et il y avait à Hamay, près de Huy, au diocèse de Liége, où l'on avait quelques reliques de saint Odde, une collégiale que son nom patronnait.

SAINT DOMICE,

PRÊTRE D'AMIENS.

On a pu lire le 31 janvier, dans la vie de sainte Ulphe, qu'elle avait été amenée à se sanctifier sous la conduite d'un vénérable prêtre nommé Domice. Lorsque ce saint vieillard, affaibli par les années et par les travaux, n'eut plus sa vigueur, que sa vie austère avait presque éteinte, il se fit une cellule dans un bois voisin d'Amiens et s'y retira pour se préparer au grand passage. Alors sainte Ulphe, qui était sa pénitente, se bâtit avec des branches d'arbres une cellule auprès de la sienne. Domice allait tous les jours aux matines et à la sainte Messe dans une église qui était, dit-on, celle de Saint-Acheul. Ulphe le conduisait, et soutenait son père vénéré quand la route et la fatigue l'exigeaient ; le vénérable Christian, évêque d'Amiens, admirant le dévouement d'Ulphe, lui donna de ses mains le voile des Vierges, et elle ne quittait le saint vieillard Domice que quand Dieu l'appela à lui, vers 740. Saint Domice est honoré dans le diocèse d'Amiens.

Digitized by Google

SAINT IGNACE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

Ignace naquit à Constantinople en 799; il était petit-fils par sa mère de l'empereur Nicéphore. Dès l'âge de dix ans, il fut chargé, à la cour, d'une charge importante, et il l'exerça quatre ans. Son père, Michel, qui était curopalate, c'est-à-dire grand-maître du palais de l'empereur, fut élevé à l'empire l'an 811, après la mort de son beau-père Nicéphore, tué en un combat contre les Bulgares, et de son beau-frère Staurace, qui, ayant été blessé dans la même journée, s'était renfermé dans un monastère, où il avait peu vécu. Il avait, outre Nicétas dont nous parlons, quatre autres enfants, deux filles appelées Georgion et Théophanon; deux fils Théophylacte et Staurace, tous deux déclarés empereurs, mais dont le second mourut dès l'année suivante. Les peuples de l'empire se promettaient beaucoup de sa vertu et de la douceur de son gouvernement. Mais Léon l'Arménien, à qui il avait donné le commandement de son armée contre les Bulgares, ruina ces belles espérances par son ambition et sa révolte. Car Michel, qui ne respirait que la paix et le repos public, ayant appris que cet usurpateur avait gagné les soldats et les officiers pour se faire déclarer empereur, aima mieux lui céder la couronne que de s'engager dans une guerre civile. Il fit une démission volontaire après un an et neuf mois d'empire, et se retira dans les Iles-Princesses avec l'impératrice sa femme, ses deux filles, et les deux fils qui lui restaient; tous y embrassèrent la vie religieuse. Ce fut en recevant l'habit monastique que Nicétas, alors âgé de quatorze ans, prit le nom d'*Ignace*, qui est le seul sous lequel il soit connu maintenant. Le père, la mère et les enfants ne prétendaient plus rien au monde. Cependant un renoncement si parfait ne put guérir l'inquiétude du nouvel empereur Léon, qui, joignant l'ingratitude à la médisance, oublia tous les bienfaits dont Michel l'avait comblé, les sépara les uns des autres, et les envoya comme des prisonniers en diverses îles sous une sûre garde. Il eut même l'inhumanité de rendre

Digitized by Google

eunuques Théophilacte et Ignace, desquels il était d'ailleurs le parrain. De la famille impériale, à la ruine de laquelle il croyait avoir suffisamment pourvu, il se tourna contre l'Église catholique, attaqua l'honneur des saintes images et releva l'hérésie des iconomaques, qui, ayant été introduite au siècle précédent par l'empereur Léon l'Isaurique, fortifiée par Constantin Copronyme, son fils, avait été heureusement condamnée et détruite dans le VII^e^ concile œcuménique tenu à Nicée l'an 787. Il chassa de son siége le patriarche saint Nicéphore, et excita contre les serviteurs de Dieu une persécution dont il fut puni quelques temps après par la perte de l'empire et de la vie. Car il fut tué la nuit de Noël dans l'église même, par des conjurés qui mirent sur le trône Michel le Bègue, qu'ils tirèrent des fers où Léon l'avait retenu. Ce nouvel empereur, quoique fort indifférent à toute religion, ne laissa point de maltraiter ceux qui faisaient profession de la véritable. Il eut pour successur son fils Théophile, qui, s'étant laissé aller aux mauvais conseils du patriarche Jean, fit une aussi rude guerre aux saintes images qu'aucun de ses prédécesseurs.

Pendant tous ces temps de troubles, Ignace s'élevait tranquillement dans l'obscurité d'un monastère parmi les saints exercices de la vie religieuse. Il eut beaucoup à souffrir de la part de son supérieur, qui, étant rude de son naturel et de plus très-zélé pour le parti des iconomaques, le traitait avec toute sorte de rigueur. Mais les autres n'en usaient pas de même : comme ils connaissaient le mérite de sa vertu et la pureté de sa foi, ils lui donnaient en toutes rencontres des marques de leur estime. C'est ce qu'ils firent surtout après la mort de ce supérieur, lorsque tout d'une voix ils le choisirent pour lui succéder. On vit alors beaucoup mieux qu'auparavant quels étaient les dons qu'il avait reçus du Saint-Esprit. Car il conduisait cette maison avec tant de sagesse et il instruisait ses Frères avec tant d'onction que, le nombre de ceux qui venaient se mettre sous sa conduite augmentant tous les jours, son monastère, quoique spacieux, ne fut plus capable de les contenir. C'est ce qui le porta à en bâtir trois nouveaux dans trois

Digitized by Google

des Iles-Princesses, qui étaient auparavant inhabitées, et sur la fin de sa vie, il en fonda un quatrième dans la terre ferme, vis-à-vis de ces îles, sous le nom de Saint-Michel. Les Évêques défenseurs de la vraie foi, éprouvés la plupart par la prison ou le bannissement, jugeant à sa vertu que Dieu se préparait un excellent ministre en sa personne, ne crurent pas devoir le laisser plus longtemps au rang des laïques. Ce fut par leur avis que Basile, l'un d'eux, qui était évêque de Pare, l'ordonna lecteur d'abord, puis l'éleva par les degrés de sous-diacre et de diacre jusqu'à la prêtrise. Ignace en soutint le caractère par une sainteté de vie dont la réputation s'étendit si loin, que non-seulement de la ville de Constantinople et de tout le Bosphore, mais de la Bythinie encore, on venait le trouver pour apprendre les maximes les plus pures de la foi. Les parents lui amenaient leurs enfants avec empressement pour les lui faire baptiser et leur faire prendre les premières et les plus fortes teintures de la vérité.

Cependant les personnes de piété étaient toujours persécutées au sujet des saintes images jusqu'à ce que la mort de l'empereur Théophile, arrivée au commencement de l'année 842, procura un changement favorable à la face de l'Église. L'empire fut confié à la régence de l'impératrice Théodore, sa veuve, tutrice de son fils Michel III, princesse très-vertueuse qui retablit le culte des saintes images avec le secours de saint Méthode, patriarche de Constantinople, qu'elle avait substitué à la place de Jean. Après la mort de ce saint Prélat, elle conspira avec les Évêques catholiques pour chercher une personne capables de remplir son siége et de poursuivre toutes ses saintes entreprises ; elle consulta même le célèbre anachorète Joannice sur cette affaire, et toutes les voix se réunirent à la nomination d'Ignace. Il fut sacré, au grand contentement du clergé et du peuple de Constantinople, un dimanche 4e jour de juillet, et par conséquent l'an 846. On le reconnut dès son entrée pour celui que Dieu avait envoyé, à toutes les qualités d'un légitime et bon pasteur. Toujours prêt à tout donner, sa vie même pour le salut de son troupeau, il veillait sans

Digitized by Google

cesse à sa garde pour le garantir de ses ennemis, pour guérir ses maux spirituels, pour le rétablir et l'entretenir dans la pureté de la foi et des mœurs. Il avait porté sur le trône patriarchal toutes les vertus d'un parfait chrétien et d'un excellent religieux, et il fit éclater toutes celles qui étaient nécessaires à un grand évêque. Il y fit admirer une grande sagesse, qui ne s'écartait jamais des règles de la prudence, une équité qui paraissait dans la justice qu'il rendait à tout le monde, une tempérance qu'il portait au-delà de ce qu'on pouvait s'imaginer par le retranchement de tous les plaisirs de la vie et par des abstinences extraordinaires, une générosité intrépide qui lui faisait reprendre avec beaucoup de liberté et de force les personnes de toute condition, sans épargner les grands et les puissants plus que les petits et les faibles.

C'est ce qui parut principalement au sujet du patrice Bardas, préfet du prétoire, qui était frère de la bienheureuse impératrice Théodore. C'était un homme habile dans les affaires séculières, mais cruel, impie, et si débauché qu'il se laissait aller tout publiquement à l'amour incestueux de sa belle-fille. Le patriarche Ignace, pour arrêter un si grand scandale, le reprit avec une vigueur dont saint Jean-Baptiste lui avait donné l'exemple, et tâcha de le porter à expier son crime par une pénitence salutaire. Bardas, au lieu de se corriger, eut l'impudence, au jour de l'Épiphanie, de s'approcher de la sainte Table pour participer aux divins mystères. Le Patriarche le rejeta, comme étant indigne de recevoir le Corps de Jésus-Christ : ce qui irrita tellement ce malheureux qu'il menaça le Saint de lui passer son épée au travers du corps. Ignace ne s'en épouvanta point, et Bardas, sur la connaissance qu'il avait de sa fermeté, désespérant de pouvoir jamais le gagner ou le réduire à ses volontés, résolut de le perdre auprès de l'empereur. C'est à quoi il travailla en persuadant à ce jeune prince d'ôter l'autorité à l'impératrice sa mère, qui était l'appui du Patriarche, et qui était un grand obstacle à l'ambition qu'il avait de régner. L'empereur, qui avait le naturel très-mauvais, ravi d'avoir une occasion de secouer le joug de la tutelle, en-

Digitized by Google

voya chercher le Patriarche, à la sollicitation de son oncle, lui ordonna de couper les cheveux à l'impératrice sa mère et aux princesses ses sœurs, et de les faire religieuses. Sur le refus qu'il en fit, Bardas l'accusa de tenir le parti d'un rebelle nommé Gebon ; et l'empereur, après avoir renfermé sa mère et ses sœurs dans le monastère de Cariane, le chassa de son siége, qu'il occupait depuis onze ans, et le relégua dans Térébinthe l'une des îles Princesses, où il avait bâti un monastère. Les Évêques, dévoués pour la plupart aux volontés de Bardas, qui devint tout-puissant sur l'esprit du jeune empereur et dans tout l'empire, sollicitèrent le Saint de donner sa démission. N'ayant pu l'obtenir, ils ne laissèrent pas de lui donner un successeur, qui fut le fameux Photius, premier écuyer de l'empereur et premier secrétaire d'État, homme de naissance illustre; grand politique, le plus bel esprit de son siècle, consommé dans toutes les sciences humaines et ecclésiastiques, mais qui, au lieu d'employer tant de riches talents à acquérir une solide vertu, ne pensait qu'à se faire une vaine réputation de sagesse, et à satisfaire l'ambition qui le jeta dans les crimes et l'impiété où on le vit tomber depuis. Il prit en six jours de suite tous les ordres, depuis la tonsure jusqu'à la plénitude du sacerdoce dans son sacre, et, pour se maintenir dans la dignité de Patriarche, il crut qu'il fallait supposer à saint Ignace des crimes qui fussent suffisants pour le faire déposer. Il suborna des calomniateurs pour le déclarer criminel d'État, fit emprisonner et battre les amis du Saint; et n'ayant pu les porter à déposer contre lui, il persuada à Bardas et à l'empereur Michel d'envoyer informer comme s'il eût conspiré contre l'État. Les commissaires allèrent à Térébinthe, mirent tous ses domestiques à une rude question, et n'ayant pu venir à bout de leur faire rien avouer, ils enlevèrent le saint Patriarche, le conduisirent dans l'île d'Hyère, d'où, après l'avoir tenu plusieurs jours enfermé dans une étable à chèvres, ils le transportèrent en un lieu appelé Promète, sous la garde du gouverneur de la petite ville de Numère, nommé Léon Lalacon, qui commença ses mauvais traitements par des coups de poing

Digitized by Google

dans le visage, dont le Saint eut deux grosses dents rompues, et qui le fit mettre ensuite dans une étroite prison, les fers aux pieds comme un voleur.

On faisait entendre au saint Patriarche que ses maux ne devaient finir qu'après qu'il aurait donné sa démission. Mais, ne pouvant oublier qu'il était le légitime et l'unique pasteur du troupeau de la ville impériale, il demeura ferme dans la résolution de ne jamais abandonner ses brebis au loup. On le mena ensuite chargé de chaînes à Numère, d'où on le conduisit dans l'île de Mételin, sans qu'on pût l'ébranler par toutes les cruautés qu'on lui faisait souffrir. Photius, l'usurpateur de son siége, ne voyant plus d'apparence à une démission volontaire, assembla, le 23 de novembre de l'an 858, les Évêques de sa faction dans l'église des Douze-Apôtres, où il entreprit de déposer le Saint et de l'excommunier. Il députa ensuite à Rome pour prier le Pape Nicolas Ier d'envoyer des légats à Constantinople. Son prétexte était le rétablissement de l'ancienne discipline et l'entière destruction des restes de l'hérésie des iconomaques ; mais son vrai motif était de confirmer par l'autorité de l'Église romaine la déposition de saint Ignace, afin de la rendre authentique. Le Pape, écoutant le faux exposé des députés, sans néanmoins s'y laisser surprendre, envoya deux légats, qui furent les évêques Zacharie et Rodoald. Cependant, après un séjour de six mois à Mételin, on fit revenir saint Ignace dans l'île de Térébinthe pour être plus à portée de le tourmenter et de multiplier ses afflictions, comme l'on fit tant que vécut l'empereur Michel, qui avait associé son oncle Bardas à l'empire sous le titre de césar. Les légats étant arrivés, Photius assembla un Concile de près de 320 Évêques, où l'empereur obligea notre Saint, qui était alors retiré à Poze, maison que lui avait donnée l'impératrice sa mère, de comparaître en habit de simple religieux. On produisit contre lui soixante-douze faux témoins, parmi lesquels il y avait des patrices et des sénateurs, et il fut indignement déposé sans que les légats du Saint-Siége y formassent opposition. Ceux-ci consentirent même à toutes les violences qu'on exerça contre lui après un

Digitized by Google

tel jugement. Photius, enflé de ces succès, ne se contentant plus de le vouloir perdre simplement, chercha les moyens de le faire périr comme criminel, et d'attacher l'infamie au dernier supplice. Il le livra à des scélérats et il recommanda de le tourmenter de toutes manières jusqu'à ce qu'il eût souscrit au décret de sa condamnation. Ils lui firent souffrir tant d'indignités que peu s'en fallut qu'il ne mourût entre leurs mains. L'un de ces bourreaux lui prit le bras un jour et lui fit tracer par force une croix sur un parchemin qu'il alla aussitôt porter à Photius. Cet usurpateur s'en servit comme d'un seing pour attester une fausse déclaration dont il remplit le parchemin, par laquelle on faisait dire au Saint qu'il se reconnaissait justement condamné et légitimement déposé. Il l'envoya ainsi à l'empereur, qui, la croyant véritable, fit donner quelque relâche au Saint, le renvoya prisonnier dans sa maison de Poze, où il respira un peu de ses souffrances. Cependant Photius, qui voulait le mettre hors d'état de pouvoir être jamais rétabli, délibéra avec ceux de sa faction de lui faire couper la main et arracher les yeux. Ignace, le jour de la Pentecôte, vers le soir et à l'heure qu'il y pensait le moins, vit toute sa maison environnée de soldats. Sans autre délibération, il prit un méchant habit de valet, et, pour se mieux déguiser, il mit sur son épaule un bâton avec un panier à chaque bout. Il passa en cet état au milieu de ces soldats, et se sauva à la faveur de la nuit, qui était fort noire, accompagné seulement de son disciple Cyprien. Il se mit dans un vaisseau qui allait à l'autre côté de la Propontide; on le débarqua dans une île peu fréquentée, où, se trouvant dépourvu de toute assistance, il errait de lieu en lieu, demandant l'aumône à ceux qu'il rencontrait. Photius le fit chercher dans tous les monastères et les environs de Constantinople. Chagrin de ne l'avoir pu trouver, il obtint de l'empereur un ordre pour envoyer le commandant de la flotte avec six autres officiers et des soldats faire des perquisitions par toutes les îles et sur les côtes de la terre ferme de l'un et de l'autre côté, et pour le faire mourir comme un rebelle en quelque endroit qu'on le rencontrât. Ces persécuteurs pas-

Digitized by Google

sèrent souvent et repassèrent devant lui sans qu'ils pussent le soupçonner d'être celui qu'ils cherchaient, tant il était méconnaissable. Cependant la crainte d'être reconnu l'obligeait de se tenir caché dans les solitudes, les montagnes et les cavernes, où il se trouvait accablé de pauvreté et de misère.

Ce triste état finit par un grand tremblement de terre arrivé au mois d'août de l'année suivante. Les ennemis du Saint en furent tellement effrayés qu'ils perdirent la pensée de le persécuter. Les empereurs Michel et Bardas donnèrent même une ordonnance pour le déclarer innocent et lui accorder la liberté de retourner à son monastère

Cependant le pape Nicolas sut tout ce qui s'était passé à Constantinople contre le saint Patriarche, et, pour remédier promptement aux suites pernicieuses qu'on en devait craindre, il assembla un synode d'Évêques dans Rome. Il cassa tout ce qui s'était fait dans le fameux Concile de Constantinople, déposa et retrancha de sa communion les légats qui avaient si lâchement trahi leur ministère. Il excommunia même le faux patriarche Photius, tous les Évêques ses adhérents, l'empereur aussi et tous ceux qui avaient eu part aux violences contre saint Ignace. Photius, dont le crédit était monté fort haut, résolut de se maintenir sur son siége contre l'autorité du Pape et contre celle même de l'empereur. Ce prince, qui joignait l'impiété à toutes sortes de débauches, eut la folie de vouloir se faire lui-même un patriarche à part. Par une imitation sacrilége des cérémonies de l'Église, il entreprit de faire prêtres et évêques, par l'imposition de ses propres mains, des bouffons, des scélérats et des gens perdus de vices, et leur donna pour patriarche un nommé Théophile, qui les surpassait tous en infamies. Il leur fit jouer tout ce qui se faisait de plus sérieux dans l'Église, et par mille bouffonneries déshonorer et tourner en ridicule le sacrifice de la Messe et les autres mystères de la religion. Il s'en glorifiait même en toutes rencontres, et disait hautement : « Théophile est mon patriarche ; Photius est le patriarche de Bardas ; Ignace est le patriarche des chrétiens. » Photius voyait commettre toutes ces abominations sans s'y

Digitized by Google

opposer, ni ouvrir même la bouche pour s'en plaindre, et il faisait assez voir que, n'étant pas un véritable pasteur, mais un mercenaire, il se souciait peu de voir périr le troupeau. Il n'était occupé que des moyens de perdre saint Ignace. Il contrefit deux lettres, l'une d'Ignace au Pape Nicolas, où il supposait beaucoup de plaintes contre l'empereur; l'autre de Nicolas même à Photius, où ce Pape lui faisait excuse du passé. Il se fit présenter ces lettres par un homme aposté, qu'il avait fait vêtir en religieux, et les alla porter lui-même aux empereurs Michel et Bardas. Il envenima encore sa supposition de de telle sorte qu'il obtint qu'Ignace serait resserré dans une étroite prison et condamné à mort pour ce seul crime lorsqu'il serait vérifié. Mais toute la fourbe fut découverte ensuite, et Bardas, quelque temps après, fut tué par ordre de l'empereur son neveu, pour avoir entrepris sur sa vie. Photius, suivant le caractère des flatteurs, qui n'est autre que la lâcheté, après avoir comblé Bardas de ses louanges et de son encens de son vivant, déclama furieusement contre lui lorsqu'il le vit mort, et ne fit point difficulté de condamner la mémoire de son patron et de son bienfaiteur. Il s'appliqua ensuite à se fortifier de l'autorité de l'empereur Michel, à qui il persuada d'assembler un grand Concile à Constantinople, où il eut la hardiesse d'excommunier le Pape Nicolas et de le déclarer déposé de son siége. Mais la mort de ce prince, qui fut tué au mois de septembre de l'an 867, fit une grande révolution à ses affaires. Il se vit chassé quelques jours après du siége patriarchal et relégué dans le monastère de Scepé par le nouvel empereur Basile, qui fit ramener avec grand honneur à Constantinople le saint patriarche Ignace. On saisit sept sacs pleins de papiers et cachetés avec du plomb, que Photius, en sortant, avait fait cacher dans des roseaux. C'était un amas de pièces supposées que cet ingénieux et savant fourbe avait faites pour tendre à ses fins. On y trouva entre autres deux volumes enrichis d'or et d'argent, couverts d'une étoffe de soie, et parfaitement bien écrits. L'un contenait les actes de sept séances synodales tenues contre saint Ignace, qui étaient toutes chimériques et

Digitized by Google

de la pure invention de Photius. A la tête de chaque séance on voyait le portrait d'Ignace très-bien peint. La première de ces figures représentait le Saint traîné et fouetté avec cet écriteau sur la tête : *le diable;* en la seconde, on le tiraillait, et on lui crachait au visage avec cette inscription : *le principe du péché;* en la troisième, il était renversé de son siége avec ce titre : *le fils de perdition;* la quatrième le représentait lié et chassé honteusement avec ces mots : *l'avarice de Simon le Magicien;* en la cinquième, on lui voyait le cou passé dans une fourche, avec ces autres mots écrits au dessus : *Voici celui qui s'élève au-dessus de Dieu;* la sixième le dépeignait condamné avec cet écriteau : *l'abomination de la désolation;* en la septième on lui coupait la tête, et l'inscription était *l'Antechrist.*

L'autre volume contenait son conciliabule contre le Pape Nicolas, accompagné des calomnies les plus noires pour autoriser la condamnation et la déposition de ce grand Pape. Il avait fait faire deux exemplaires de chacun de ces volumes, dont il avait gardé l'un et envoyé l'autre à Louis, roi de France, c'est-à-dire à Louis II, empereur de l'Occident et roi de l'Italie, qu'il avait surpris dès auparavant par ses artifices pour le faire coopérer avec lui et tout l'Orient à déposséder le Pape, en lui promettant de le faire élire empereur de Constantinople après Michel.

L'empereur Basile rappela promptement les députés de Photius, Zacharie et Théodore, qui étaient allés à Rome déposséder le Pape avec l'autorité et le secours de Michel et de Louis, c'est-à-dire des empereurs de l'Orient et de l'Occident. Il rétablit solennellement saint Ignace sur le siége patriarchal par une cérémonie qui se fit le dimanche 23 novembre, au même jour et au même mois que neuf ans auparavant il avait été dépossédé de sa dignité par le premier conciliabule de Photius. Le premier soin de notre saint Patriarche après avoir interdit l'usage des choses saintes à Photius, à ceux qu'il avait consacrés et à tous ses adhérents, fut de prier l'empereur d'assembler un Concile général, qui était l'unique moyen qu'il connût de remédier à tous les maux de l'Église. Ce prince le lui accorda volontiers, et envoya pour ce sujet des ambassadeurs à

Digitized by Google

Rome, qui trouvèrent le Pape Adrien II mis en la place de Nicolas. Adrien envoya aussitôt des légats à Constantinople pour assister au Concile, et il en vint aussi de la part des trois autres Patriarches de l'Orient. Le Concile, qui fut le huitième œcuménique de l'Église, commença le 5 octobre de l'an 869. Les douze Évêques qui étaient demeurés toujours fidèlement attachés à saint Ignace et qui avaient partagé ses persécutions, prirent séance autour de lui avec les légats du Pape et des trois Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. L'empereur Basile et le sénat de Constantinople y assistèrent aussi. Le lendemain, on reçut les Archevêques et Évêques de l'ordination de saint Méthode et saint Ignace, qui avaient communiqué avec Photius, trompés par ses artifices ou forcés par ses violences, qui étaient venus se prosterner avec larmes pour demander la pénitence au Concile, suivant les canons. La vue de leur soumission et de leur repentir les fit admettre, et ils prirent leurs places avec les autres Évêques. Le Concile examina ensuite toutes les iniquités de Photius, et le condamna. Les légats, l'empereur et toute l'assemblée l'exhortèrent à se soumettre, afin de pouvoir être reçu à la communion laïque des fidèles. Sur le refus que son orgueil lui en fit faire, il fut frappé d'anathème, et l'on ajoute que tous les Évêques en signèrent le décret avec le Sang même de Jésus-Christ. Tous ceux que Photius avait consacrés furent déposés; mais à l'égard des autres qui avaient seulement communiqué avec lui, on usa d'une indulgence dont plusieurs firent depuis un mauvais usage.

Saint Ignace depuis son rétablissement gouvernait son Église avec encore plus de lumière et de sainteté qu'il n'avait fait auparavant, et il semble que toutes ses souffrances n'eussent servi qu'à perfectionner et purifier sa vertu et augmenter encore son expérience. Mais pendant qu'il se donnait tout entier aux fonctions du saint ministère, Photius, que sa disgrâce n'avait pu humilier, veillait sans cesse sur les moyens de se bien mettre dans l'esprit de l'empereur, dont il connaissait le faible. Il y réussit enfin par l'imposture artificieuse d'une généalogie qu'il forgea toute dans son cerveau, et qui flatta

Digitized by Google

extrêmement la vanité de ce prince. Il gagna peu à peu son affection, puis sa confiance. Ce qui lui procura un crédit dont il tâcha de se servir de nouveau contre saint Ignace. Les efforts qu'il fit pour lui nuire et pour se rétablir dans l'Église patriarchale furent inutiles pour lors. Mais la faveur de la cour fit que, malgré notre Saint, il se remit impunément dans les fonctions de l'épiscopat, où il semblait prendre plaisir d'insulter à l'Église. Saint Ignace ne put faire autre chose que d'en gémir devant Dieu. Sa vieillesse jointe à ses infirmités lui faisait souhaiter d'être délivré de la prison de son corps, et Dieu lui fit prévoir cette heure si désirée où il devait recevoir la récompense de ses travaux et de ses souffrances. Il mourut de la mort des justes le 23 d'octobre, qui était chez les Grecs le jour de la fête de saint Jacques le Mineur, frère du Seigneur, auquel il avait une dévotion particulière. On lui mit par-dessus les habits pontificaux dont on revêtit son corps, la tunique de ce saint Apôtre, qu'on lui avait envoyée de Jérusalem quelques années auparavant, et qu'il avait en si grande vénération qu'il avait ordonné qu'on l'enterrât avec lui. Son corps, renfermé d'abord dans un cercueil de bois, fut porté en pompe dans l'église de Sainte-Sophie. La dévotion du peuple y fut si violente qu'il rompit les ais sur lesquels le corps avait reposé, et en conserva les morceaux comme des reliques. Il mit aussi en mille pièces le drap dont on avait couvert le cercueil, qu'il conserva de même. On le porta ensuite à l'église de Saint-Menne, où il délivra deux possédés, et de là en celle de Saint-Michel, qu'il avait bâtie assez loin de la ville, sur le Bosphore. On le mit dans un tombeau de marbre, et les miracles que Dieu y a opérés en la considération du Saint l'ont fait regarder comme une source de bénédictions. Il vécut soixante-dix-huit ans et quelques mois, et fut évêque durant l'espace de trente et un an trois mois et près de trois semaines. Les Grecs ont marqué sa fête au 23 octobre dans leur ménologe, ce qui a été suivi dans le martyrologe romain.

Digitized by Google

SAINT HERFROY,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Herfroy succéda en 887 au vénérable Wibald sur le siége épiscopal d'Auxerre et il fut le quarantième évêque de cette ville. L'Archevêque de Sens vint lui-même l'introniser sur son siége.

A peine l'Évêque d'Auxerre en eut-il pris possession, qu'il s'acquitta de tous les devoirs d'un bon pasteur : se faisant tout à tous, il fortifiait les vieillards dans le bien par ses bons exemples, faisait de douces remontrances aux jeunes gens pour les préserver des séductions du mal, avertissait sans cesse les riches, en leur exposant qu'ils ne devaient être que les fidèles dispensateurs de leur fortune et les économes des pauvres; et, pour donner plus de sanction à ses paroles, il pratiquait toutes les vertus qu'il prêchait et surtout celle de la charité. Les ecclésiastiques qui se trouvaient dans le besoin n'avaient jamais recours en vain à la pieuse bonté de son cœur. Quand il était à la ville, il les nourrissait à sa table et leur fournissait des vêtements. S'il s'absentait, il donnait des ordres pour que l'on eût soin de chacun d'eux en particulier et qu'on suppléât à ce que la portion canonique ne leur donnait pas assez abondamment [1].

Nous pourrions citer plus longuement les vertus de ce grand Prélat. Qu'il nous suffise de dire qu'en mourant il distribua tout ce qu'il possédait aux pauvres, à l'Église et à ses domestiques, en disant comme Job : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. »

Il mourut sur la cendre et le cilice le 23 octobre 909, après avoir gouverné vingt-deux ans l'Église d'Auxerre.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMI DE BREGANCE,

ÉVÊQUE DE VICENCE.

Barthélemi, issu de la noble et antique famille de Bregance, naquit à Vicence au commencement du XIII^e^ siècle. Ses parents

[1] M. H. Fisquet. *La France pontificale*, diocèse d'Auxerre.

Digitized by Google

l'envoyèrent dès sa première jeunesse faire ses études à Padoue. Il eut soin de les sanctifier par les exercices de la piété chrétienne. Saint Dominique, qui avait depuis peu établi son Ordre, étant venu dans cette ville, Barthélemi entendit ses discours et fut témoin des exemples de vertu que donnait le saint fondateur; ses paroles et ses exemples firent sur lui une impression si forte que, plein de mépris pour les vanités du monde et du désir de consacrer ses talents au service de l'Église, il résolut de se donner à Dieu et d'entrer dans le nouvel institut. Ayant reçu l'habit des mains de saint Dominique, dans un âge peu avancé, il s'attacha à suivre ses leçons et à imiter ses vertus. Les progrès qu'il fit dans la perfection religieuse et dans la connaissance des choses divines furent si grands, que ses supérieurs, après qu'il eut reçu le sacerdoce, le jugèrent capable d'enseigner l'Écriture sainte. Barthélemi s'acquitta de cet emploi de manière à s'attirer des applaudissements universels. Ce ne fut pas le seul bien qu'il opéra. Pénétré de l'obligation que les ministres de Jésus-Christ ont d'annoncer la divine parole, il parcourut les villes de la Lombardie et de la Romagne, qui étaient alors infectées d'une foule d'erreurs et de vices, et où les habitants, partagés en factions, versaient souvent le sang les uns des autres. Par ses prédications apostoliques, il ramena plusieurs âmes à la foi catholique, à la vertu et à la concorde.

La réputation de sainteté et de savoir qu'avait acquise Barthélemi s'étendant chaque jour davantage, le Pape Grégoire IX l'appela à Rome vers l'an 1235, et lui donna la charge importante de maître du sacré palais, qui avait été établie par le Pape Honorius III en faveur de saint Dominique. Le fidèle disciple, animé du même esprit que son prédécesseur, remplit avec zèle les fonctions qui lui étaient confiées. Tout le temps qu'elles lui laissaient libre, il l'employait à la composition d'ouvrages de piété ou de science ecclésiastique. Le Pape Innocent IV, qui succéda à Grégoire IX après le court pontificat de Célestin IV, eut en Barthélemi la même confiance. Il l'amena avec lui à Lyon, lorsqu'il se rendit dans cette ville au mois de dé-

Digitized by Google

cembre 1244, voulant sans doute l'avoir près de lui pendant le Concile que ce Pontife y tint l'année suivante. L'on croit que c'est à cette époque que ce pieux religieux, qui était venu à Paris par ordre du Saint-Père, fut connu du roi saint Louis. Ce monarque apprécia bientôt son mérite et le choisit pour son confesseur. Quelques années après, Innocent IV l'éleva au siége épiscopal de Nimésie, ville de l'île de Chypre tombée depuis sous la domination des Turcs et maintenant ruinée. Barthélemi quitta alors la France et alla vers le troupeau qui lui était confié, plein d'ardeur pour la sanctification de ses ouailles. Il y travailla sans relâche et avec un grand succès jusqu'au moment où le Pape Alexandre IV, le croyant plus nécessaire en Italie, le nomma évêque de Vicence. Le saint Prélat put à peine prendre possession de son nouveau siége, parce que le tyran Ezzelin dominait alors dans cette ville. Ennemi déclaré de la religion et de ses ministres, cet impie ne fut pas long-temps sans persécuter et même sans chercher à faire mourir Barthélemi, qui, cédant à la tempête, quitta Vicence, et se retira auprès du Pape Alexandre. Le Souverain-Pontife, qui connaissait sa capacité, le chargea d'affaires importantes pour la religion, et l'envoya en qualité de légat vers les rois de France et d'Angleterre. Ayant heureusement terminé sa mission, il revint à Paris, dans la compagnie du monarque anglais, ainsi que de la reine son épouse, et se trouva à l'entrevue qu'eurent dans cette ville les deux monarques. Saint Louis, qui n'avait point oublié son ancien confesseur et qui en avait reçu avec plaisir la visite lorsqu'il était en Syrie, l'accueillit encore avec bonté; et pour lui témoigner son affection, il lui fit un présent précieux, dont il lui avait donné la promesse pendant son séjour en Palestine : ce fut un morceau de la vraie Croix et une épine de la Couronne du Sauveur. Dans l'acte de la donation que saint Louis fit dresser et sceller de son sceau royal pour assurer l'authenticité de la sainte relique, il dit qu'il l'avait accordée aux justes désirs de Barthélemi de Bregance, comme une preuve de la tendre affection qu'il lui portait.

Digitized by Google

Enrichi de ce trésor, que sa foi lui rendait inestimable, le saint Évêque reprit le chemin de Vicence. Ezzelin n'y était plus ; il alla donc en assurance rejoindre son troupeau, dont la violence du tyran avait pu seule le séparer. Il s'appliqua à réparer les maux qu'avaient faits au peuple l'hérésie et la rébellion ; ses efforts furent si heureux que les Vicentins, charmés de goûter les douceurs de la paix, tandis que les villes voisines souffraient encore les maux de la guerre, le prièrent de se charger du gouvernement civil et de devenir leur seigneur, comme il était leur évêque. C'était un hommage public qu'ils rendaient au zèle de leur pasteur ; mais cet hommage était bien mérité, car il mettait tous ses soins à rétablir dans sa pureté la foi catholique et à réformer les mœurs du clergé et du peuple. Il apaisait les dissensions, soit publiques, soit particulières, convertissait les hérétiques et montrait pour le salut des âmes une ardeur que rien ne pouvait ralentir. Afin d'entretenir la piété des fidèles, il fit bâtir dans sa ville épiscopale une magnifique église, qui fut appelée de la Couronne, à cause de la parcelle de la sainte Couronne d'épines que Barthélemi avait reçue de saint Louis, et qu'il y déposa, ainsi que la portion de la vraie Croix qu'il possédait également. A cette église, qu'il enrichit par des présents considérables, il joignit un couvent pour les religieux de son Ordre.

C'est ainsi que le Bienheureux passa les dix dernières années de sa vie, tout occupé de la sanctification de son peuple, et l'édifiant autant par ses exemples que par ses discours. En 1267, il eut la consolation d'assister à Bologne à la seconde translation qu'on y fit des reliques de saint Dominique, et de voir rendre à son Patriarche et à son maître dans la vie spirituelle les honneurs réservés aux plus illustres des serviteurs de Dieu. On le chargea même d'annoncer la divine parole dans cette circonstance, et de publier les indulgences qui étaient accordées aux fidèles. Barthélemi survécut peu à cette touchante cérémonie. Après avoir écrit son testament, que nous avons encore et qui contient un abrégé fidèle de sa vie, il sentit que sa fin approchait ; il reçut les sacrements de l'Église avec

Digitized by Google

une ferveur admirable, et mourut à Vicence en 1270. Les pauvres et les malheureux, dont il était le père, ne furent pas les seuls à pleurer son trépas ; toutes les classes de citoyens sentirent vivement sa perte. Barthélemi fut, ainsi qu'il l'avait demandé, mis en terre dans un lieu obscur de l'église de la Couronne ; mais les Vicentins, remplis de vénération pour leur saint Pasteur, commencèrent bientôt à lui rendre un culte public. Ils obtinrent, quatre-vingts ans après sa mort, que l'on fît une translation solennelle de ses reliques ; son corps fut alors trouvé sans aucune marque de corruption. Les miracles attribués à ce saint Évêque pendant sa vie et ceux opérés depuis sa mort par son intercession, déterminèrent le Pape Pie VI à l'insérer au catalogue des Bienheureux.

LA VÉNÉRABLE JEANNE BARREZ,

URSULINE.

On avait mis dans les fers, à Valenciennes, Jeanne-Louise Barrez et quatre autres religieuses Ursulines avec quelques prêtres, et quoique Robespierre fût mort, on fit voir alors dans cette ville que la persécution contre les serviteurs de Dieu n'était pas encore éteinte. Mais comme on cherchait alors à donner un prétexte aux condamnations, on jugea la Sœur Jeanne Barrez en qualité d'émigrée rentrée.

Elle monta sur l'échafaud le 23 octobre 1794, en chantant les Litanies des Saints, et sa mort fut celle d'une Martyre, qui va recevoir au Ciel les palmes immortelles.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Jean de Capistran dut à la très-sainte Vierge la science divine qu'il fit paraître dans ses prédications. Cette bonne Mère, qu'il servait de tout son cœur, lui apparut une fois et lui présenta un nectar céleste dans une coupe d'argent, qu'elle soutenait de ses propres mains. Jean s'étant réveillé après cette vision, se trouva doué de tant de perspicacité, qu'il commença ensuite avec une intelligence merveilleuse des divins mystères, à inter-

Digitized by Google

prêter les saintes Ecritures. Prêchant une fois à Aquilée, sur les grandeurs et l'excellence de la très-sainte Vierge, il parut au-dessus de sa tête une étoile très-brillante, qui illumina son visage et remplit son cœur d'un feu divin. De là il prit occasion d'exalter encore davantage la très-sainte Vierge, véritable et brillante étoile du matin. Le jour suivant, s'étant mis en voyage pour aller faire les préparatifs de la canonisation de saint Bernardin de Sienne, cette même étoile apparut de nouveau, et l'accompagna jusqu'à Rome.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

En Espagne, près de Cadix, dans le pays d'Ossuna, saint Servant et saint Germain, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, sous le lieutenant Viateur, après avoir souffert les fouets, l'horreur de la prison, le tourment de la faim et de la soif, et la fatigue d'une route très-longue, qu'ils firent chargés de fer, consommèrent à la fin leur martyre, ayant la tête tranchée. Saint Germain fut inhumé à Mérida, et saint Servant à Séville.

A Antioche, en Syrie, fête de saint Théodore, prêtre, qui fut arrêté dans la persécution de l'impie Julien. Après le supplice du chevalet et des tourments nombreux et très-cruels, après avoir été brûlé par des flambeaux qu'on lui appliquait aux côtés, persévérant à confesser Jésus-Christ, il consomma son martyre sous le tranchant du glaive.

[1] DECIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

In Hispania, prope Gades, ad fundum Ursonianum sanctorum martyrum Servandi et Germani, qui in persecutione Diocletiani sub Vitatore vicario post verbera, squalorem carceris, famis ac sitis injuriam, et longissimi itineris laborem, quem ferro onusti pertulerunt, novissime martyrii sui cursum cæsis cervicibus impleverunt; ex quibus Germanus Emeritæ, Servandus vero Hispali conditus est. — Antiochiæ, in Syria, natalis sancti Theodori presbyteri, qui in persecutione impii Juliani comprehensus, post equulei pœnam et multos ac durissimos cruciatus, lampadibus etiam circa latera appositis inflammatus, cum in confessione Christi persisteret, occisione gladii martyrium consummavit. — Granatæ, in Hispania, beati Petri Paschasii episcopi gienuensis et martyris, Ordinis beatæ Mariæ de Mercede redemptionis captivorum, qui passus est octavo idus decembris. — Constantinopoli, sancti Ignatii episcopi.

Digitized by Google

A Constantinople, saint Ignace, évêque, qui, ayant repris le césar Bardas d'avoir répudié sa femme, fut par lui accablé d'injures et envoyé en exil. Mais, ayant été rappelé par le Pape Nicolas, il mourut enfin en paix.

A Bordeaux, saint Séverin, évêque de Cologne et confesseur.

A Rouen, saint Romain, évêque.

A Salerne, saint Ver, évêque.

Au territoire d'Amiens, saint Domice, prêtre.

Au pays du Poitou, saint Benoît, confesseur.

A Villach, en Hongrie, saint Jean de Capistran, confesseur, de l'Ordre des Frères-Mineurs, illustre par la sainteté de sa vie et par son zèle pour la propagation de la foi catholique, et qui, par ses prières et ses miracles, délivra Belgrade assiégée par les Turcs, dont l'armée fut entièrement défaite.

Additions des autres martyrologes.

Saint Gratien, martyr à Amiens.

Saint Bonizet ou Benoît *(Benedictus)* honoré comme évêque à Quinçay, près de Poitiers.

Saint Aymon, vénéré à Villiers-le-Sec, en Bassigny.

Saint Cresque, martyr en Toscane, honoré à Florence.

Saint Albin de Tomières, honoré comme martyr à Saint-Pons.

Saint Huras, martyr en Éthiopie, honoré chez les Grecs.

Le Bienheureux Jean le Bon, instituteur, au XIII^e^ siècle, des Ermites de Saint-Augustin, mort à Mantoue en 1245.

Saint Spé, évêque de Spolète, mort vers l'an 420.

Saint Léotade, abbé de Moissac et évêque d'Auch.

Saint Ecdice, évêque de Vienne.

qui cum Bardam Cæsarem ob repudiatam uxorem arguisset, ab eo multis injuriis affectus, in exilium pulsus est; sed a Nicolao Romano Pontifice restitutus, tandem in pace quievit. — Burdigalæ, sancti Severini Coloniensis episcopi et confessoris. — Rothomagi, sancti Romani episcopi. — Apud Salernum, sancti Veri episcopi. — In territorio Ambianensi, sancti Domitii presbyteri. — In pago Pictaviensi, sancti Benedicti confessoris. — Apud Vilackum, in Pannonia, sancti Joannis de Capistrano confessoris, Ordinis Minorum, vitæ sanctitate ac zelo catholicæ fidei propagandæ illustris, qui Taurinum arcem, validissimo Turcarum exercitu profligato, suis precibus et miraculis ab obsidione liberavit.

Digitized by Google

Sainte Cléridone, vierge, qui se sanctifia près de Sublac.

Sainte Etheldrède, en Angleterre.

Sainte Odde, veuve d'un duc d'Aquitaine et tante de saint Hubert.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Albouy, prêtre du diocèse de Rhodez, condamné à la déportation pour refus du serment schismatique, mort à Bordeaux, dans l'hôpital, à cinquante-quatre ans, le 23 octobre 1794.

Liévine Lacroix, l'une des Ursulines, condamnées ce jour à Valenciennes.

Bruslé (prénoms inconnus) prêtre d'Évreux, l'un des quatre prêtres guillotinés ce jour à Valenciennes.

Laisney (prénoms inconus) l'un des quatre prêtres guillotinés ce jour à Valenciennes.

Druez (prénoms inconnus) l'un des quatre prêtres mis à mort ce jour au même lieu.

Marguerite-Joseph Leroux et Anne Josèphe Leroux, deux des Ursulines de Valencieñnes guillotinées le 23 octobre 1794.

Pierre-Hippolyte Pastourelle, curé au diocèse d'Angers, fit les serments révolutionnaires, puis les rétracta. Arrêté alors et emmené à Paris, il fut guillotiné là le 23 octobre 1794.

Joseph Saudeur, Capucin de Valenciennes, sortit de cette ville pour éviter le serment, y revint, croyant les fureurs calmées. Arrêté aussitôt, il fut guillotiné le 23 octobre 1794.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Raphaël, archange. — Saint Aréthas, prince arabe, et ses compagnons, martyrs. — Saint Félix, évêque et martyr. — Saint Andract, martyr. — Sainte Maixence et sainte Rosalie, martyres. — Saint Evergile, évêque de Cologne, martyr. — Saint Procle, évêque de Constantinople. — Saint Magloire, évêque. — Saint Sénoch, abbé. — Saint Martin de Verton, abbé. — Le Bienheureux Mansuet, moine de Cîteaux. — La Vénérable Armelle, vierge. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT RAPHAEL,

ARCHANGE.

Saint Raphaël Archange, Prince des Trônes, est le chef de la troisième hérarchie céleste, la seconde étant commandée par saint Gabriel Archange, Prince des Chérubins, et la première par saint Michel Archange, Prince des Séraphins et de toutes les armées de Dieu : c'est pourquoi, en invoquant ces trois premiers Princes, nous invoquons aussi tous les Anges qui leur sont soumis. Les Trônes purifient les hommes; les Chérubins les éclairent; les Séraphins les embrasent, pour les unir à Dieu : de même les trois Hiérarchies qui obéissent à leurs Princes ont pour but de répandre la pureté, l'intelligence et la charité.

Saint Raphaël Archange est le médecin de Dieu, comme le marque son nom, qui, selon saint Grégoire le Grand, signifie la *Médecine de Dieu*[1]. C'est, dit l'Église, le médecin envoyé du Ciel pour notre salut; et elle le prie de guérir tous les malades de corps et d'esprit; de diriger lui-même tous les actes de notre vie qui pourraient nous être nuisibles[2]; car la médecine n'est

[1] Raphael vero dicitur Medicina Dei. *Hom.* XXXIV *in Evang.*

[2] Angelus nostræ *medicus* salutis
Adsit e cœlo Raphael, ut omnes
Sanet ægrotos, dubiosque vitæ
Dirigat actus.

(*Brev. Rom.*, 29 sept.)

Digitized by Google

pas seulement curative, mais préservative. Comme l'Esprit-Saint réside dans les âmes purifiées du péché, lesquelles deviennent son temple, il était juste que les Esprits célestes chargés de lui préparer un trône en chacun de nous, prissent leur nom de leur action principale, qui est de nous élever ou de nous rendre à l'état de grâce et de nous y conserver. Les Trônes cependant ne sauraient laver ni absoudre les hommes de leurs péchés, l'Église militante ayant seule reçu ce divin pouvoir; mais ils les purifient en leur faisant éprouver l'amertume de leurs fautes, en leur inspirant la crainte des jugements de Dieu, en leur montrant combien ce Dieu est bon. Ils ouvrent ainsi leur cœur à la vérité ou au repentir; ils brisent ou ils relâchent les liens qui les enchaînent; ils les conduisent aux fonts sacrés ou au tribunal de la pénitence; ils éclairent le prêtre qui les entend, afin qu'il prescrive les remèdes les plus salutaires; et lorsqu'enfin le coupable ayant reçu le Baptême, ou l'Absolution, l'Esprit-Saint est entré ou rentré dans son âme, ils invitent la Cour céleste à se réjouir et à venir adorer Dieu dans ce temple vivant qu'ils lui ont construit ou rétabli.

Pour cette œuvre divine, qui est le but de la création et le commencement de notre salut, les Trônes emploient tous les Chœurs qui viennent après eux, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés: car Dieu remue volontiers le Ciel et la terre pour sauver les élus; et si j'osais me servir d'une comparaison de sainte Hildegarde, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puissances, les Principautés sont comme les cinq doigts de la main qui saisit le monde, et qui le force de se soumettre à la volonté de Dieu. Mais comme trois de ces Chœurs angéliques appartiennent à la seconde hiérarchie, dirigée plus spécialement par saint Gabriel Archange et les autres Chérubins, il semble que saint Raphaël Archange et les Trônes qui lui sont soumis, exercent ordinairement leur action purificatrice par le moyen des Principautés, des Archanges et des Anges qui forment la troisième hiérarchie. C'est la partie de l'armée de Dieu qui est sans cesse au milieu de nous pour garder les bons et punir les méchants. Les Princi-

Digitized by Google

pautés donnent aux Archanges qui président aux villes et aux provinces, et par eux aux Anges qui veillent sur chacun de nous, les ordres et les conseils des Trônes pour la préservation des justes et la conversion des pécheurs. Les Trônes, il est vrai, accomplissent quelquefois eux-mêmes les actes de ce genre que la résistance et la malice des démons rendent difficiles, ou que la vertu de certains hommes rend plus glorieux à Dieu. C'est ainsi que saint Raphaël Archange paraît en la vie de plusieurs Saints, qu'il entoure d'une protection spéciale; il n'est pas douteux que non-seulement les Anges et les Archanges, mais les Principautés et les Trônes durent avoir une grande part à la conversion de saint Augustin.

Avec quelle bonté, quelle attention, quelle patience, saint Raphaël Archange et ses célestes Compagnons épient l'occasion favorable de tourner nos cœurs vers Dieu! Penchés sur nos esprits comme le médecin sur le corps inanimé d'un malade, ils cherchent à y rappeler la vie de la grâce par toutes les inspirations de leur science divine. S'ils nous trouvent insensibles aux remèdes ordinaires de la prédication et des salutaires pensées qu'ils nous suggèrent, ils ont recours à des moyens plus violents. Ils demandent aux Puissances, aux Vertus, aux Dominations, qui disposent des familles et des empires, des prospérités et des revers, de la force et de la douleur, de la vie et de la mort, d'épouvanter les pécheurs endurcis par des coups terribles, ou d'attendrir les âmes généreuses par la reconnaissance des bienfaits de Dieu. Et quand ils sont parvenus à nous tirer de notre indifférence, de notre mortelle léthargie, et qu'ils ont ranimé en nous le désir du salut, avec quelle joie ils soignent notre convalescence, jusqu'à ce qu'ils nous aient rendu une santé parfaite et nous aient vu prendre part au Banquet sacré.

Ce qu'il fait pour nos âmes avec une tendresse si admirable, saint Raphaël Archange le fait aussi pour nos corps, car la charité s'étend à tout. Il est vrai qu'il subordonne le soin de notre santé et de notre vie à notre salut éternel; mais son amour pour nous le rend sensible à nos douleurs et le fait veiller sur

Digitized by Google

nos infirmités. C'est lui qui éclaire les médecins chrétiens, qui leur donne en des circonstances imprévues ou difficiles ces inspirations soudaines qui étonnent la science, et que la foi n'hésite pas d'attribuer à Dieu. C'est lui qui fait connaître au peuple tant de remèdes simples et salutaires, que le Seigneur a préparés pour les pauvres; et si les médecins daignaient l'honorer, c'est lui aussi qui leur ferait connaître beaucoup d'autres remèdes encore ignorés, ou connus seulement en quelques contrées. Car Dieu, tout en permettant le péché, qui devait donner à ses élus l'occasion d'accroître leurs mérites et leur gloire, a préparé des remèdes pour tous les maux qu'il produirait; il les a répandus par toute la terre; et il n'y a pas de pays où ses Apôtres n'aient trouvé en ce genre des preuves de sa prévoyante bonté. Le jour viendra où, toute la terre étant chrétienne, saint Raphaël Archange inspirera aux médecins de ne plus dédaigner les dons que le Seigneur a faits; et alors on reconnaîtra que l'Église, chargée de guérir les âmes, peut aider aussi à guérir le corps; car ce sont ses prêtres qui enrichiront la science des plantes rares et des remèdes précieux conservés par la tradition des peuples.

L'Esprit-Saint, dans l'histoire de Tobie, nous donne une preuve de la connaissance qu'a saint Raphaël Archange de tous les secrets de la nature. Le Médecin de Dieu indique en effet au jeune Tobie le moyen de rendre la vue à son père; il lui apprend à chasser les démons, à se préserver de leur malice par la continence et la prière. Que cette histoire montre bien la bonté des Anges et le soin qu'ils prennent de nous! Le puissant Prince des Trônes, dont le vaste génie pénètre toutes les merveilles du monde, se fait le compagnon de ce jeune Juif, dont la science se bornait aux figures de la loi. Il se prête à ses entretiens familiers; il veille sur lui comme sur un frère; il lui sauve la vie, lui donne une compagne, recouvre pour lui ses biens, et rend heureuse la vieillesse de son père. Aucun des Anges de la sainte Écriture ne témoigne aux hommes une telle condescendance. Le Seigneur, par cet exemple touchant, voulait nous apprendre jusqu'où s'étend la charité de nos célestes

Digitized by Google

gardiens; car si leur chef a daigné s'abaisser à ce point pour un homme de l'ancienne loi, que ne doivent-ils point faire pour les membres de Jésus-Christ? La vie des Saints est toute remplie des preuves de leur bienveillance, parmi lesquelles éclate surtout la bonté de l'Archange saint Raphaël.

Honorons donc le Médecin de Dieu. Que les médecins de l'âme et du corps sachent qu'il est aussi leur prince, leur patron, leur protecteur et leur guide. Qu'ils l'invoquent avec confiance pour la guérison de leurs pénitents et de leurs malades : il leur inspirera les prescriptions et les conseils qui rendent la santé et qui assurent le salut. Que les fidèles se souviennent des services qu'ils reçoivent sans cesse de la Hiérarchie soumise à cet Archange, et qui est la plus rapprochée de nous. C'est à lui qu'il faut adresser nos remercîments et nos louanges, puisque c'est lui qui la dirige, et qu'il offre à Dieu nos larmes et nos prières. Demandons-lui de nous accompagner comme le jeune Tobie, dans notre périlleux voyage, devenu plus difficile encore par l'impiété et la malice des pécheurs, et de nous donner les moyens de guérir tant de malades, d'éclairer tant d'aveugles, afin qu'ils parviennent tous avec nous à la Jérusalem qu'entrevoyait le vieux Tobie. (E. DARAS.)

SAINT ARÉTHAS,

PRINCE ARABE,

ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Au commencement du VI^e^ siècle, parmi les Arabes de l'Yémen, connus des Orientaux sous le nom d'Amiar et appelés Homérites par les Grecs, il y avait un grand nombre de chrétiens. Mais le judaïsme reprenait le dessus, et le roi des Homérites, nommé Dimion, était Juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit massacrer une caravane de marchands romains, qui, sel on leur coutume, traversaient ses États pour aller trafiquer en Éthiopie. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Éthiopie en fut irrité. Il s'appelait

Digitized by Google

Élisbaan, surnom éthiopien qui veut dire *le Béni*. Selon ce qu'assure Jean, évêque d'Asie, il était païen. Excité par l'empereur Justin, il se mit à la tête d'une armée, traversa la mer Rouge, alla chercher Dimion, le tua dans une bataille, pilla le pays, et plaça sur le trône un nouveau roi, qui était chrétien. Il avait promis à Dieu, avant le combat, de se faire chrétien lui-même, s'il était vainqueur. Fidèle à sa promesse, il députa vers Justin deux des principaux seigneurs d'Éthiopie, pour le prier de lui envoyer un Évêque et des clercs. Ce qui fait voir que la hiérarchie ne s'y était pas conservée sans interruption depuis saint Frumentius. Justin en fut informé par les lettres de Licinius, préfet de l'Égypte, et il leur permit de choisir ceux qu'ils jugeraient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche orthodoxe d'Alexandrie, qui, d'après les doctes renseignements d'Assemani[1], se nommait Astérius, et qui leur donna un nommé Jean, après l'avoir sacré évêque d'Axoum, capitale de l'Éthiopie. Élisbaan reçut le Baptême des mains de ce Pontife, avec les principaux de son empire, fit instruire ses sujets et bâtir un grand nombre d'églises. Le christianisme reprit en peu de temps dans tout le royaume.

Mais le nouveau roi des Homérites n'ayant pas survécu longtemps, les Juifs reprirent l'avantage. Profitant de l'hiver de l'année 523 à 524, qui empêchait les Éthiopiens de passer la mer pour venir mettre sur le trône un autre chef chrétien, ils firent un roi de leur secte, nommé Dunaan, se rendirent maîtres de toute la contrée, massacrèrent un grand nombre de chrétiens, et changèrent les églises en synagogues. Dunaan fit ensuite égorger deux cent quatre-vingts prêtres, et massacrer tous les Éthiopiens restés dans le pays.

Au nord de l'Yémen, était une ville grande et puissante, nommée Nagra ou Nadiran, peuplée de chrétiens. Aréthas, prince de cette ville, payait tribut au roi des Homérites. Dunaan, suivi de cent vingt mille hommes, alla faire le siége de Nagra. L'ayant inutilement attaquée pendant plusieurs jours, il jura aux habitants de ne leur faire aucun mal, s'ils

[1] Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 382.

Digitized by Google

ouvraient leurs portes. Mais il n'y fut pas plus tôt entré, qu'il leur enleva toutes leurs richesses, brûla l'église avec les prêtres et le peuple qui s'y était réfugié, déterra les os du saint évêque Paul, mort depuis deux ans, et les jeta dans un bûcher, pour les ravir à la piété des fidèles. Les habitants qui refusèrent de renoncer à la foi furent mis à mort, avec leurs femmes et leurs enfants. Comme Dunaan les faisait précipiter dans des fosses remplies de feu, les Arabes lui donnèrent le nom de seigneur des Fosses. Le prince Aréthas, âgé alors de quatre-vingt-quinze ans, sa femme Rehoumy, ses filles, et trois cent quarante des principaux citoyens souffrirent le martyre avec une constance héroïque.

C'est Dunaan lui-même, ce roi persécuteur, qui nous apprend ces faits dans la lettre qu'il en écrivit à un chef d'Arabes, pour l'engager à traiter de même les chrétiens de son royaume. Comme elle est un témoignage infiniment glorieux pour les Martyrs arabes, nous la donnerons tout entière; d'autant plus que ces illustres Martyrs, dont l'Église honore la mémoire le 24 octobre, ont été complètement oubliés par Godescard. Voici la lettre du roi des Juifs au prince Almondar:

« Sachez, mon frère le roi Mondar, que le roi que les Éthiopiens avaient préposé à notre contrée a cessé de vivre. Comme, à l'approche de l'hiver, les Éthiopiens ne pouvaient passer dans notre pays pour y établir un roi chrétien suivant la coutume, j'ai occupé, moi, tout le royaume des Homérites.

» Et d'abord j'ai saisi tous les chrétiens qui croyaient au Christ, les menaçant de mort, s'ils ne se faisaient juifs comme nous. J'ai fait mourir tous ceux que j'ai trouvés, notamment deux cent quatre-vingts prêtres; j'ai exterminé avec eux les Éthiopiens qui gardaient l'église, et j'ai changé leur église en synagogue pour nous.

» Après cela, je suis allé camper devant Nagra, leur ville royale, avec cent vingt mille hommes. L'ayant assiégée vainement durant quelques jours, je leur promis avec serment la vie, mais avec le dessein de ne pas garder la foi donnée aux chrétiens, mes ennemis. La place s'étant donc rendue, j'or-

Digitized by Google

donnai qu'ils apportassent leur or, leur argent et toutes leurs richesses. Ces richesses apportées, je m'en emparai. Je demandai ensuite leur évêque Paul. Comme ils m'assuraient qu'il était mort, je ne les crus point qu'ils ne m'eussent fait voir son tombeau ; j'en tirai les ossements et je les brûlai. Quant à leur église, les prêtres et tous ceux qui s'y étaient réfugiés, je les consumai dans les flammes. Pour les autres, je les contraignais d'abjurer le Christ et la Croix. Mais ils s'y refusèrent, confessant que le Christ est Dieu et Fils de Dieu béni, et affirmant que la mort, soufferte pour cela, était préférable à la vie. Leur prince surtout parla beaucoup, et ne craignit point de m'attaquer par des outrages. Je fis donc conduire tous les grands au supplice.

» Cependant nous exhortions les femmes à considérer le funeste sort de leurs maris et à venir à résipiscence, si elles voulaient se sauver elles-mêmes avec leurs enfants. Mais elles furent si peu sensibles à nos exhortations, qu'elles se plaignaient, au contraire, d'avoir été prévenues par les vierges que nous avions déjà condamnées à mort, et s'élancèrent au milieu d'elles, en s'affligeant d'avoir été séparées de leurs époux.

» Celles-là donc ayant péri du dernier supplice, nous crûmes devoir renvoyer Ruma, la femme dudit roi, pour voir si, touchée de commisération pour ses filles, elle ne répudierait pas la religion chrétienne pour embrasser la judaïque, et récupérer ainsi ses filles, ses richesses et toute sa fortune. Mais, dès qu'elle est sortie de notre présence, elle ôte le voile de sa tête, et, le visage découvert, elle s'avance en public, au grand étonnement du peuple, car personne n'avait jamais vu sa face en public depuis qu'elle avait commencé à grandir. Elle se mit à courir par les rues et les places de la ville, et à crier comme il suit :

« Femmes de Nagra, vous toutes mes compagnes, chrétiennes, juives et païennes, écoutez. Vous savez que je suis chrétienne, vous connaissez ma famille et mes ancêtres. Vous savez que j'ai à ma disposition une quantité immense d'or e

Digitized by Google

d'argent, un patrimoine considérable et des troupes d'esclaves; et maintenant que mon mari est mort pour le Christ, si je voulais agréer des noces nouvelles, je ne manquerais pas, outre les richesses qui me sont laissées, d'une dot de quarante mille pièces d'or, avec une multitude presque infinie de joyaux, de perles et de vêtements précieux. Vous savez bien que ceci n'est pas une vaine jactance; vous n'ignorez pas non plus que le jour le plus désirable pour une femme est celui des noces, mais qu'ensuite viennent les peines, les douleurs de l'enfantement, et, à la mort des enfants, d'inconsolables afflictions. J'ai donc résolu de mettre fin à tout cela. Dans mon premier mariage, j'ai coulé les jours les plus heureux, et maintenant, avec une joie égale, je fiance et consacre mes cinq filles à Jésus-Christ.

» Portez donc ici vos regards, chères amies; regardez votre compagne s'avançant pour la seconde fois. Dans la première pompe de mes noces, vous m'avez vue toutes entrer dans la maison de mon premier époux : aujourd'hui de même, j'ai hâte d'arriver au Christ-Dieu, mon Seigneur et mon Époux, ainsi que celui de mes filles, comme le Christ lui-même, pour notre amour, est descendu à nous et a souffert pour notre salut. Marchez donc sur mes traces, et ne vous laissez point égarer pour une beauté périssable. Je ne suis pas moins belle que vous; mais cette beauté telle quelle, je la porterai au Christ tout entière et exempte de la perfidie judaïque, afin que cette beauté même du visage prouve à mon Seigneur qu'elle ne m'a pu entraîner au crime d'infidélité; d'une autre part, l'or, l'argent et les immenses richesses feront voir que rien ne m'est plus cher que lui. Car ce roi ennemi m'a promis la vie et la sûreté, si j'abjurais le Christ. De quoi me préserve Dieu! chères compagnes : oui, que Dieu me préserve d'abandonner maintenant le Christ-Dieu, en qui j'ai cru. Quand j'ai été baptisée, ainsi que mes filles, au nom de la Trinité, nous avons résolu ensemble d'adorer la Croix du Christ et de souffrir la mort pour lui, puisque le Christ lui-même a souffert pour nous les tourments et la mort dans sa chair. C'est pourquoi, ces choses périssables, quoique pour le moment elles attirent les yeux et flattent le

Digitized by Google

corps, mais qui enfin doivent périr, je les résigne spontanément pour recevoir du Seigneur des richesses impérissables et éternelles. Oh! que vous serez bienheureuses, chères compagnes, si vous écoutez mes paroles et vous rendez dociles à la vérité, et si vous aimez le Christ-Dieu, pour lequel, moi et mes filles, nous mourrons.

» Maintenant donc, je demande la paix et des jours tranquilles pour le peuple de Dieu. Puisse le sang des frères et des sœurs mis à mort pour le Christ dans cette ville devenir pour elle un rempart, si toutefois elle s'attache pour toujours à mon Seigneur Jésus-Christ! Je sors avec confiance de cette ville, où nous avons demeuré comme dans une hôtellerie temporaire, mes filles et moi, pensant à cette cité éternelle où elles trouveront l'Époux auquel je les ai consacrées. Priez pour moi, chères compagnes, afin que mon Seigneur Jésus-Christ me reçoive et qu'il me pardonne d'avoir survécu de trois jours à mon mari.

» Émus par ces cris qui se propageaient par la ville, nous demandions aux messagers que nous y avions envoyés quelle était donc la cause de ces lamentations insolites. Ils nous rapportèrent que c'était Ruma qui, par ses cris, avait mis en mouvement la multitude. En effet, c'était par la négligence des gardes que cette femme avait tant osé. Nous pensions punir ceux-ci du dernier supplice, si les prières de certaines personnes ne nous avaient fait prendre un parti plus doux.

» Mais voilà que cette femme revient de la ville, pareille à une bacchante, la tête découverte, menant avec elle ses filles élégamment ornées, comme pour des noces, et arrive en notre présence, le front haut; à l'instant, dénouant ses cheveux et les tenant à la main, elle présente le cou dégarni, en criant: Nous sommes chrétiennes, nous mourrons pour le Christ; coupez-nous la tête et envoyez-nous au plus vite à nos frères, à nos sœurs et au père de mes filles. Moi, après tout l'emportement de cette femme, je cherchais encore à la persuader de renoncer au Christ, ou du moins de ne plus dire qu'il fût Dieu. Mais je n'en vins point à bout; au contraire, la seconde des

Digitized by Google

filles nous outrageait de ce que nous leur suggérions de pareilles choses. Persuadé donc que, par aucune violence, par aucun moyen, je ne pouvais amener cette femme à renier le Christ, j'ordonnai, pour épouvanter les autres chrétiens, de les étendre par terre; je fis aussitôt égorger les filles derrière la mère, de telle sorte qu'à mesure qu'on leur coupait le cou, le sang lui en jaillissait dans la bouche; elle eut ensuite le même sort. J'en jure par le dieu Adonaï, j'en eus un incroyable chagrin, considérant combien elle était belle, ainsi que ses filles,

» Mais comme il paraissait injuste à nos prêtres et à moi de punir les enfants innocents avec les parents coupables, car nos lois le défendent, j'ai ordonné par une loi que les impubères soient élevés par nos soldats, afin que, parvenus à l'âge de puberté, ou ils embrassent la religion judaïque, ou bien, s'ils préfèrent la religion chrétienne, qu'ils périssent.

» J'ai cru, ô roi, devoir vous écrire ces choses pour vous engager à ne laisser aucun chrétien dans votre royaume, à moins qu'il n'abandonne sa religion pour la vôtre. Quant aux juifs mes frères, continuez à les favoriser avec votre bienveillance accoutumée, mon frère; je vous en rendrai telles actions de grâce que vous me témoignerez désirer par vos lettres[1]. »

Cette lettre du roi des juifs fut remise au prince Almondar, en présence de l'ambassadeur de l'empereur Justin, le prêtre Abraham, qui venait d'arriver au camp du prince arabe, pour l'engager à faire un traité de paix avec les Sarrasins, tributaires de l'empire. C'était l'an 524. L'ambassadeur était accompagné de Siméon, évêque de Beth-Arsam, dans la Perse, qui convertit plusieurs mages et écrivit avec zèle contre le nestorianisme. A mesure qu'ils approchaient du camp d'Almondar, les Arabes païens leur disaient : « Que vous reste-t-il à faire, après que votre Christ a été expulsé du pays des Romains, des Perses et des Homérites? Abraham et Siméon étaient sensiblement affligés de ces reproches, d'autant plus que l'envoyé du roi juif des Homérites était déjà arrivé avec sa lettre.

Almondar ou Mondar, successeur de ce prince sarrasin dont

[1] Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, 365 et seqq.

Digitized by Google

nous avons parlé, et qui fit une réponse si spirituelle aux émissaires de l'hérétique Sévère, n'avait pas, ainsi que son prédécesseur, embrassé la religion chrétienne. Voilà pourquoi le juif Dunaan lui envoya la relation du massacre qu'il avait fait des chrétiens, avec invitation de suivre son exemple. Mondar y était assez disposé. Ayant donc convoqué son armée, il fit lire publiquement la lettre du roi juif, dont l'ambassadeur confirma le tout de vive voix, y ajoutant plusieurs circonstances sur le massacre des chrétiens et leur fuite du pays. Mondar, se tournant alors vers les chrétiens, qui étaient en grand nombre sous ses drapeaux : Vous avez entendu, leur dit-il, ce qu'on a fait et décrété contre les hommes de votre secte. Que n'abjurez-vous aussi le Christ sur-le-champ? car je ne suis pas meilleur que ces rois qui ont jugé à propos de chasser les chrétiens. Alors un militaire chrétien de son armée, rempli de zèle, lui dit hardiment : Ce n'est pas sous votre règne, ô roi, que nous sommes devenus chrétiens, pour que nous devions maintenant abjurer le Christ. — Comment? lui dit Almondar en colère, tu oses parler ainsi devant moi? — Quand il faut parler pour la piété, répliqua le guerrier, je suis habitué à ne craindre personne, et ce n'est pas aujourd'hui que la crainte des hommes me fera taire en cette cause. Car mon épée n'est pas plus courte que celle des autres, prêt que je suis à toute extrémité. Almondar garda le silence, craignant la famille de cet homme, lequel était très-noble, très-illustre parmi les grands du royaume, et distingué par sa bravoure.

C'est ce que nous apprenons d'une relation que l'évêque Siméon, alors au camp d'Almondar, écrivit à un autre Siméon, abbé de Gabule, sur le martyre des chrétiens homérites. Il ajoute :

Partis de là, nous arrivâmes le premier samedi du jeûne sur les terres de Naaman, où nous rencontrâmes un ambassadeur du roi défunt des Homérites. Quand il eut appris de nous le massacre exécuté par le tyran des juifs, il envoya aussitôt un Naamanite à la ville de Nagra, pour explorer avec tout le soin possible tout ce qui s'y était passé. Après quelques jours, le

Digitized by Google

messager raconta devant nous à l'ambassadeur ce que nous avons rapporté plus haut. Il ajouta qu'à cette occasion trois cent quarante des plus notables avaient été mis à mort; de plus, que le tyran juif insulta leur prince Aréthas, fils de Caleb et mari de Ruma, en ces termes :

Vois-tu où t'a conduit ta confiance dans le Christ, en voulant me faire la guerre? Reconnais enfin ton erreur, misérable, et, abjurant le Christ, apprends à songer à ta vieillesse, de peur que tu ne sois enveloppé dans la même peine que tes compagnons. Aréthas répondit : C'est d'eux que je me plains à bon droit, parce qu'ils n'ont pas écouté les salutaires avis que je leur donnais; car je leur disais qu'on ne devait avoir aucune foi en tes paroles, mais demeurer dans la ville, et de là décider l'affaire par les armes et non par des mots; que le Christ terminerait la guerre en la manière que nous pouvions souhaiter; que jamais cette ville ne serait forcée, surtout dans une si grande abondance de toutes choses. Mais eux en ont décidé autrement, séduits par tes artifices. C'est pourquoi je te juge indigne du nom de roi; je t'appellerai plutôt un imposteur. Car les rois, et j'en ai vu beaucoup, observent les conventions et abhorrent les tromperies et les fraudes. Mais, ce qui est le capital, je ne change pas la foi que j'ai donnée au Christ, mon Dieu, et je ne deviendrai jamais un apostat juif comme toi. Je sais bien qu'il dépend de moi de vivre et d'échapper à la mort. Mais j'ai assez vécu, je laisse un grand nombre d'enfants, de petits-fils et d'autres parents; par la faveur du Christ, j'ai acquis une réputation non médiocre et dans la paix et dans la guerre. Pour l'avenir, j'ai une espérance, non pas douteuse, mais certaine, que, comme la vigne, dégagée des branches superflues abonde en raisins, de même notre peuple chrétien sera très-nombreux dans cette ville, et que l'église que vous avez incendiée sera rebâtie sous peu avec plus de magnificence; que, de plus, reprenant des forces, la religion chrétienne régnera, commandera aux rois, tandis que la secte des juifs sera enveloppée de ténèbres, ton règne détruit et ta puissance anéantie. Dépose ainsi ton faste, et ne t'imagine pas avoir

Digitized by Google

rien fait de grand, car lorsque tu paraîtras au plus haut de ta gloire, tu t'éclipseras soudain.

Voilà comme parlait le grand et vénérable vieillard Aréthas; il avait quatre-vingt-quinze ans. Se tournant ensuite vers les chrétiens qui l'environnaient, il les interpella de cette sorte : Mes frères, avez-vous entendu ce que j'ai dit à ce juif ? — Oui, père! — Ce que j'ai dit, est-il vrai ou non? — C'est vrai. — Si donc quelqu'un, dominé par la crainte, pense à se dédire de la foi qu'il a donnée au Christ, qu'il s'éloigne au plus vite. — Tous s'écrièrent : Dieu nous préserve de craindre, ô père! nous sommes tous déterminés à mourir avec vous pour le Christ, et à ne jamais nous séparer de vous. Alors, se tournant vers la multitude environnante des chrétiens, des juifs et des païens : Écoutez, leur dit-il, vous tous qui êtes ici présents, si quelqu'un de ma famille ou de ma parenté se détache du Christ pour s'attacher à ce juif, je le désavoue pour mien, je le renie pour héritier, et je veux que mes biens soient employés à la construction de l'église. Mais si quelqu'un des miens garde la foi au Christ, et qu'il me survive, je veux qu'il me succède dans mes biens, et je l'institue mon héritier..... Quant à l'église elle choisira celle de mes trois campagnes patrimoniales qu'elle voudra pour les frais de construction.

Ausitôt après, adressant la parole au roi : Toi, dit-il, et vous tous qui avez renoncé le Christ, je vous renonce, je vous abjure, je vous renie. Nous voici livrés à ta puissance. Enflammés par ses paroles d'Aréthas, les autres chrétiens dirent : Voici qu'Abraham, le Prince des pères, vous attend, et nous avec vous, prêt à nous recevoir. Quiconque vous quitte et renie le Christ, nous le renions tous.

Irrité au dernier point, le tyran les condamna tous à mort, et ordonna de les conduire au supplice, sur le bord d'un torrent, de les y égorger et de jeter leurs cadavres dans les flots. Cependant Aréthas, levant les mains au Ciel, priait en cette manière :

Jésus-Christ, mon Dieu, assistez-nous, affermissez-nous et recevez nos âmes ; puisse vous être agréable le sang de vos

Digitized by Google

serviteurs repandu pour vous, et rendez-nous dignes de vous voir! Confessez-nous devant votre Père, comme vous avez promis; faites que cette église soit édifiée, et qu'à votre serviteur, dont la flamme a consumé les ossements, succède un autre Évêque.

Après donc qu'ils se furent salués par le baiser de paix, et que le vieillard Aréthas les eut bénis par le signe de la Croix, il tendit de lui-même la tête à l'exécuteur et reçut le coup. Aussitôt ses compagnons accouraient avec tant d'empressement, qu'ils marchaient les uns sur les autres, et se trouvaient arrosés du sang d'Aréthas, qui jaillissait encore. Ils furent ainsi tous couronnés du martyre.

Il y avait un petit garçon de trois ou quatre ans, que sa mère conduisait par la main, pendant qu'on la menait au supplice. L'enfant ayant aperçu le roi assis sur son trône et vêtu avec une royale magnificence, s'échappa d'auprès de sa mère, courut à lui et lui baisait les genoux. Charmé de cette simplicité de l'enfant, le roi se mit à l'embrasser, et lui dit enfin : Qu'aimes-tu mieux, mon petit ami, de mourir avec ta mère ou de vivre avec moi? — Par Notre-Seigneur, dit l'enfant, j'aime mieux mourir avec ma mère; et c'est pourquoi je vais avec elle; car elle m'a dit : Viens, mon fils, allons mourir pour Jésus-Christ. Mais laisse-moi, je te prie, afin que je coure auprès de ma mère, de peur que je ne la voie pas mourir; car elle m'a appris que le roi des juifs a ordonné de mettre à mort tous ceux qui ne voudraient pas renier le Christ; or je ne veux pas renier le Christ, moi. — Mais, enfin, d'où connais-tu le Christ? — C'est que je vais tous les jours à l'église avec ma mère, et je l'y vois. — Le roi ajouta: Qui aimes-tu, de moi et de ta mère? — Par Notre-Seigneur, dit l'enfant, c'est ma mère. — Le roi reprit : Qui aimes-tu, de moi ou du Christ? — J'aime mieux le Christ que toi, répliqua l'enfant. — Pourquoi donc, ajouta le roi, es-tu accouru ici tout-à-l'heure, et m'as-tu embrassé les genoux? — Ah! répondit l'enfant, je croyais que tu étais le roi chrétien que je voyais à l'église, et je ne savais pas jusqu'à présent que tu étais le juif. — Le roi continua : Je te donne-

Digitized by Google

rai des noix, des amandes et des figues. — Jamais, dit l'enfant, jamais, par le Christ ! je ne mangerai de noix de juifs. Mais laisse-moi, je t'en prie, aller à ma mère. — Le roi insista : Demeure plutôt avec moi, et deviens mon fils. — Non, par le Christ ! s'écria l'enfant, je ne resterai pas, car tu pues et tu ne sens pas bon comme ma mère.

Le roi dit aux assistants : Avez-vous vu cette méchante race, que le Christ a séduite dès l'enfance pour la perdre ? Cependant un des grands seigneurs dit au petit garçon : Viens avec moi, je te conduirai à la reine pour devenir son fils. L'enfant répondit : O bouche digne d'être souffletée ! que parles-tu de la reine ? j'aime mieux ma mère, qui me conduit à l'église. Enfin, quand il sentit qu'on le retenait malgré lui, il se mit à mordre la cuisse du roi, en criant : Méchant juif, laisse-moi ! que j'aille à ma mère, et que je meure avec elle. Finalement le roi remit l'enfant à un des grands seigneurs, avec ordre de l'élever avec soin jusqu'à ce que, devenu adulte, il abjurât le Christ pour échapper au supplice, ou qu'il fût mis à mort, s'il persévérait dans la foi du Christ. Comme un serviteur l'emmenait, il se débattait de toutes ses forces, et, appelant sa mère : Secourez-moi, ô ma mère ! prenez-moi, et emmenez-moi à l'église. La mère lui dit : Va maintenant, mon fils, pense que tu es recommandé à Jésus-Christ ; ne pleure pas, mais attends-moi auprès de Jésus-Christ dans l'église, je serai bientôt à toi. Ayant ainsi parlé, elle tendit le cou et fut décapitée.

Ces choses, continue la relation de l'évêque Siméon, ayant été connues, tant par ces lettres que par la renommée, tous les chrétiens de ces pays en furent dans l'affliction. Nous avons cru aussi devoir vous les écrire, afin que les saints et fidèles Pontifes, connaissant ce qui s'est passé dans le pays des Homérites, fassent mémoire des saints Martyrs. Nous conjurons enfin votre charité de faire connaître tout cela le plus tôt possible aux supérieurs des monastères et aux Évêques, principalement à celui d'Alexandrie, pour qu'il exhorte le roi d'Éthiopie à venir au secours des Homérites. Ayez aussi soin qu'on oblige les pontifes des juifs qui demeurent à Tibériade

Digitized by Google

à écrire à ce roi juif, qu'il cesse de faire la guerre aux Homérites et de les persécuter [1].

L'empereur Justin ayant appris le massacre des chrétiens dans le pays des Homérites, écrivit aussitôt à Astérius, patriarche d'Alexandrie, de presser le roi des Éthiopiens de marcher à leur secours. Dès le printemps, Élisbaan se met à la tête d'une armée considérable. Malgré les désastres d'une navigation difficile, il traverse la mer, marche à la rencontre de Dunaan, taille en pièces les juifs, qui, au nombre de trente mille combattants armés de toutes pièces, s'opposaient à la descente. Il se rend droit à la capitale, nommée Traphar, autrement Zhafar chez les Arabes, et Séphar dans la Genèse [2], s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière, et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée dans une bataille longtemps disputée, et le tue avec tous ses parents. Après cette victoire, il revint à Taphar, où il fit mettre à mort tous ceux qu'il trouva dans le palais et qui avaient partagé les crimes du roi juif. Il y construisit une église, dont il posa lui-même les fondements. Il fit ensuite connaître les succès qu'il avait obtenus, par les lettres qu'il adressa au patriarche orthodoxe d'Alexandrie, Astérius, et celui-ci s'empressa de transmettre ces nouvelles à l'empereur Justin, et d'envoyer un Évêque dans le pays des Homérites, pour y affermir le christianisme qui venait d'y être si heureusement rétabli. Ce Pontife, qui fut saint Grégentius, procéda à la consécration de l'église que le roi avait fondée, baptisa tous les Homérites des villes et des campagnes, ordonna des prêtres et des diacres, et assura l'existence des églises qui se trouvaient déjà dans le pays.

Élisbaan se rendit ensuite à Nagra ou Nagran, la ville des Martyrs, et y éleva une église, où il réunit les ossements de tous ceux qui étaient morts pour la foi. Il lui donna le droit d'asile, et assigna pour son entretien cinq domaines royaux. Il y joignit encore une partie des biens du martyr Aréthas, dont le fils fut investi de la souveraineté de son père. Il revint

[1] Assemani, t. I, p. 372 et seqq. — [2] Genes., x, 30.

Digitized by Google

ensuite dans la capitale, où il s'occupa de régler le sort des Homérites. Il leur donna pour roi un homme de leur nation, qui était chrétien et se nommait Ésimiphée. Il lui imposa un tribut annuel, et lui laissa un corps de dix mille chrétiens d'Éthiopie pour sa garde. Plusieurs autres de ses sujets, séduits par la beauté du pays, se fixèrent encore pour jamais parmi les Homérites.

Élisbaan repassa enfin la mer, et rentra à Axoum avec un butin immense, dont il fit part à son armée. Des révolutions subséquentes firent perdre la couronne à Ésimiphée. Les troupes qu'Élisbaan avait laissées après la défaite du roi juif, s'insurgèrent pour proclamer roi Abraham, chrétien d'Adulis, principal port de mer. Cet homme, renommé pour sa piété, et que les auteurs arabes appellent Abrahab, se maintint sur le trône malgré tous les efforts du roi d'Éthiopie, qui fut contraint de l'y laisser tranquille. Longtemps après, Élisbaan lui-même, fort avancé en âge et fatigué des soins du gouvernement, prit le parti de renoncer à la couronne et de passer le reste de ses jours dans un monastère. Il envoya donc à Jérusalem sa couronne d'or enrichie de pierreries, comme un hommage de sa piété, et pour témoigner à Dieu sa reconnaissance des victoires et de la gloire qu'il lui avait accordées; puis, vêtu d'un cilice, il sortit de nuit de son palais et de sa capitale, se retira dans un monastère de religieux, situé sur une haute montagne, et y passa la fin de sa vie dans les actes de la plus austère pénitence. L'Église honore sa mémoire le 27 octobre [1].

Abraham, ce roi éthiopien qui s'était rendu maître du pays des Homérites, ne montrait pas moins de zèle pour la religion chrétienne. Il fut puissamment secondé par l'Évêque que lui avait donné le patriarche d'Alexandrie. Ce Pontife, que l'Église a mis au nombre des Saints, se nommait Grégentius; il était né à Milan. Il donna aux habitants du pays des lois qui furent publiées au nom du nouveau roi. L'original de ce Code, divisé en trois sections et écrit en grec, est encore inédit, et se trouve

[1] *Martyrol. rom.*

Digitized by Google

parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne. On possède encore d'autres monuments de la piété active de saint Grégentius et du roi éthiopien des Homérites : ce sont les actes d'une conférence ou d'une dispute publique que l'Évêque soutint à Taphar contre le juif Herbanus, docteur de la loi, en présence du roi, du sénat et de tout le peuple. Cette conférence, qui dura quatre jours, fut suivie de la conversion de cinquante-cinq mille juifs; ce qui comprenait à peu près tous ceux du royaume. Herbanus fut du nombre. Le roi, qui voulut être son parrain, lui donna le nom de Léon, le fit un des membres de son conseil, avec une dignité qui répondait à celle de patrice. Pour éteindre entièrement le judaïsme, on abolit parmi les juifs la distinction des tribus, puis on les mêla avec les autres chrétiens, et on leur défendit, sous peine de mort de donner pour époux à leurs filles des hommes de race juive; on leur enjoignit, au contraire, de les marier à des chrétiens, ce qui amena la prompte fusion des deux peuples[1].

Quant à ce petit garçon qui avait résisté si courageusement au roi juif des Homérites ou des Arabes de l'Yémen, voici comme un auteur du temps, le Patriarche jacobite Denys, nous apprend la suite de son histoire. Les Éthiopiens ayant tué le roi juif, l'enfant échappa à la mort dont il était menacé. Sa renommée étant venue au roi chrétien qui avait été placé sur le trône, il le fit venir à sa cour et élever jusqu'à l'âge de puberté. Alors il l'embrassa comme un Martyr du Christ, le créa prince des patriciens, et voulut qu'il fût initié à ses conseils les plus secrets. Il s'appelait Baisar. Enfin, le roi l'envoya ambassadeur à l'empereur Justinien, et nous avons eu longtemps des rapports avec lui. Nous admirions surtout sa bonne volonté, sa mansuétude, son humilité, son ingénuité, qui paraissaient sur son visage même; de plus, son assidue componction et sa continuelle élévation d'esprit à Dieu; car, depuis le matin jusqu'au soir, il visitait les églises de la capitale, en priant et distribuant en aumône aux pauvres ce que l'empereur lui donnait. Il jeûnait tous les jours jusqu'au soir.

[1] *Hist. du Bas-Empire*, I, XL, édit. de Saint-Martin.

Digitized by Google

Enfin, comme tout le monde admirait la probité de cet homme et qu'on en racontait tantôt une chose tantôt une autre, on finit par découvrir que c'était lui ce petit garçon qui renia le juif, qui même l'insulta et le mordit à la cuisse. Pour lui, il voyait avec peine que l'on divulguât ces choses [1].

Ces faits sont aussi remarquables qu'ils ont été peu remarqués. Souvent on imagine, des livres même ne cessent de répéter que, dans les temps antérieurs à Mahomet, le christianisme n'avait pas pénétré parmi les Arabes, et que c'est Mahomet le premier qui les a tirés de l'idolâtrie. Nous voyons ici, au contraire, un siècle avant l'apparition de Mahomet, le christianisme dominer parmi les Arabes de l'Yémen ou de l'Arabie-Heureuse, après y avoir produit une foule d'héroïques Martyrs. On a même trouvé des poèmes et des chansons arabes, antérieurs à Mahomet, dans lesquels les poètes parlent de la Croix, de la fête de Pâques, de la Messe, de la Communion, de l'office pontifical, des monastères de vierges, tout comme les poètes de l'Occident au moyen âge. On y remarque même pour la femme cette vénération de la chevalerie chrétienne que Mahomet a remplacée par le mépris et la servitude [2]. Les missionnaires feront bien de rappeler ou d'apprendre aux Arabes de nos jours que leurs ancêtres de l'Yémen ou de l'Arabie-Heureuse étaient d'illustres chrétiens catholiques avant que Mahomet parût ; ils pourront même citer le poète arabe chrétien Akhtal [3]. (ROHRBACHER.)

SAINT FÉLIX,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Félix était né vers l'an 247, et avait été élevé dès l'enfance dans la religion chrétienne. Il était depuis quelque temps évêque de Thibare, en Afrique, lorsque l'édit de Dioclétien, donné en 303 pour ouvrir la persécution contre les chrétiens, fut publié dans sa ville, le 5 juin. Magnilien, curateur, c'est-à-

[1] Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 380. — [2] *Nouveau journal asiatique*, seconde série, t. XVI, p. 385, 397 ; troisième série, t. VI, p. 465 ; seconde série, t. XII, p. 97. — [3] *Ibid.*, seconde série, t. XIII, p. 292.

Digitized by Google

dire principal magistrat de Thibare, l'envoya chercher par un de ses officiers et lui dit : « Donnez-moi tous les livres et les parchemins que vous avez. — Je ne puis livrer ainsi la loi de mon Dieu, du Dieu que j'adore, répondit Félix. — Votre Dieu est-il plus grand que les nôtres, répliqua Magnilien? — Le Dieu des chrétiens, dit Félix, est le seul Dieu véritable, le seul qui soit à craindre, le seul qui de rien ait créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. Vos dieux ne sont que des idoles de pierre et les ouvrages des mains des hommes. — Ce que les empereurs ordonnent, repartit Magnilien, l'emportera sur ce que vous dites ; donnez les livres que je vous demande, afin qu'on les brûle. — J'aime mieux, repondit Félix, que mon corps soit livré aux flammes que d'y jeter les oracles du Dieu que j'adore ; et je dois plutôt obéir au Roi éternel qu'au prince de ce siècle, quand il ordonne quelque chose contre la justice. — Je vous donne trois jours, dit froidement Magnilien, pour réfléchir sur le parti que vous avez à prendre ; si vous n'obéissez pas à ce que je vous commande, je vous enverrai au proconsul, afin qu'il prenne connaissance de votre affaire.

Le troisième jour, Magnilien, ayant encore fait venir Félix, lui dit : — Avez-vous pensé sérieusement à ce que je vous ai dit? — Je n'ai qu'une parole, répondit l'Évêque ; ce que j'ai dit, je le pense encore ; je le redis aujourd'hui ; et si vous m'envoyez au proconsul, je parlerai de même devant lui. — Vous irez donc devant le proconsul, et vous lui rendrez compte, répliqua Magnilien. — Et il commanda à un officier de conduire le saint Évêque lié à Carthage.

Lorsqu'il y fut arrivé, on le présenta au lieutenant du proconsul, qui lui demanda pourquoi il n'avait pas livré au curateur de Thibare les écritures qu'on lui demandait. — C'est parce qu'il ne m'est pas permis de les livrer, répondit Félix. — Le lieutenant le fit mettre en prison jusqu'à nouvel ordre. — Le saint Évêque dit en y entrant : Seigneur Dieu, créateur de toutes choses, ne m'abandonnez pas, parce que c'est pour vous et pour votre loi que je souffre maintenant. Ayez pitié de moi et recevez mon esprit.

Digitized by Google

On le conduisit de là à Venouse, ville de la Pouille, au royaume de Naples, où était l'empereur. Le préfet du prétoire, qui s'était rendu auprès de ce prince, se fit amener Félix et lui dit : — Si vous eussiez donné dans votre ville les écritures qu'on vous demandait, vous ne fussiez jamais venu jusqu'ici ; faites donc maintenant ce que vous avez refusé. — Je persiste dans mon refus, répondit Félix, parce que mes raisons de refuser ne sont point changées.

Le préfet le menaça de lui faire trancher la tête, s'il n'obéissait. — Je suis prêt à souffrir la mort, répliqua le saint Évêque, plutôt que de livrer les divines écritures. Alors le préfet dicta la sentence par laquelle il le condamnait à mourir par l'épée. Félix, levant les yeux au Ciel, dit : — Je vous rends grâces, Seigneur, Dieu du Ciel et de la terre, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; vous voyez que c'est pour vous et pour votre loi que je souffre aujourd'hui, et que je baisse la tête pour recevoir le coup qui va donner la mort à mon corps ; recevez mon esprit. — Après cette prière, on le mena au lieu où il devait être décapité ; il consomma son sacrifice le 30 août de l'an 303 ; mais l'Église honore sa mémoire le 24 octobre, qui est sans doute marqué par la translation de ses reliques.

SAINT ANDRACT,

MARTYR.

Andract était un des prêtres de l'Église de Thibare, fidèlement dévoué au saint évêque Félix, dont il devait partager le martyre, comme il avait partagé sa prison. Le magistrat Magnilien l'exila avec Félix en Sicile, et il fut martyrisé à Venouse, avec plusieurs autres, le 24 octobre de l'an 303, dans la persécution de Dioclétien.

SAINTE MAIXENCE ET SAINTE ROSÉBIE,

MARTYRES.

Maixence naquit en Écosse, à ce qu'on croit. Comme le pays était ravagé par des barbares, elle vint en France avec sa

Digitized by Google

servante Rosébie, espérant y trouver un asile; mais la foi n'y était guère plus en sûreté que dans le Nord.

Elles furent arrêtées auprès de Beauvais, puis sommées de renoncer à Jésus-Christ et de brûler l'encens devant les idoles.

Leur constance inébranlable leur mérita les palmes du martyre. On célèbre leur mémoire, à Beauvais, le 24 octobre.

SAINT ÉVERGILE,

ÉVÊQUE DE COLOGNE, MARTYR.

Évergile fut élevé par saint Séverin, évêque, dont on a lu la Vie hier. Le bon Prélat l'admit aux Ordres sacrés et l'employa avec lui dans l'administration de son diocèse. Après la mort de ce saint Évêque, le clergé et le peuple élurent d'une voix unanime Évergile pour lui succéder, comme le plus propre par son zèle et ses talents à continuer le bien qu'il avait commencé et à défendre la foi de Jésus-Christ contre les hérésies qui se répandaient alors dans les Gaules. Leurs espérances ne furent pas trompées. Évergile gouverna quinze ans le diocèse de Cologne avec une sagesse admirable. L'activité de son zèle le portait à visiter continuellement ses paroisses et ses monastères, afin de corriger les abus, de soutenir le bien, d'animer et d'encourager tous les coopérateurs dans l'exercice du saint ministère.

Lorsque saint Évergile avait quelque démarche considérable à entreprendre, il avait toujours soin de s'y préparer par des prières ferventes. Ce fut dans une circonstance de ce genre que, s'étant retiré dans l'église d'un monastère de Tongres et voulant y passer la nuit à solliciter l'assistance du Seigneur pour une affaire importante qu'il méditait, il fut assassiné par des brigands qui s'y étaient furtivement introduits.

Ce crime eut lieu vers l'an 418.

SAINT PROCLE,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

Procle, l'un des plus illustres disciples de saint Jean Chrysostome, se donna dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, et il

Digitized by Google

fit les fonctions de lecteur sous ce Prélat à Constantinople. L'évêque Atticus l'éleva à la prêtrise, et il donna dans ce saint ministère tant de preuves de sa vertu et de son mérite que, quand Atticus vint à mourir, il fut proposé pour occuper le siége vacant. La voix publique se partageait sur Sisinne, prêtre d'une grande sainteté, et sur Procle.

Sisinne, dès son entrée à l'épiscopat, voulut faire connaître à tout le monde l'estime qu'il faisait de Procle, et il l'ordonna évêque de Cyzique, ville célèbre de l'Hellespont. Outre la vue du service qu'il croyait rendre à l'Église, il en avait encore une autre, qui était de maintenir un droit par lequel il prétendait que, sans la permission de l'évêque de Constantinople, on ne pouvait faire l'ordination de celui de Cyzique et des autres Prélats de la même province. C'est ce qui fit une difficulté à la réception de Procle. Le clergé et le peuple de Cyzique, s'imaginant que l'on donnait atteinte à leur liberté, élurent un autre Évêque dès qu'ils surent que Procle s'était mis en chemin pour venir prendre possession de leur Église. Ils alléguèrent contre les prétentions de l'Évêque de Constantinople que la loi dont il prétendait se servir n'avait été faite que pour Attique, son prédécesseur, et que c'était un privilége personnel qui avait fini avec lui. Procle, qui avait l'humeur pacifique et qui avait appris à préférer toujours le bien public de l'Église à ses intérêts particuliers, ne crut pas devoir poursuivre la contestation. Il demeura dans Constantinople, où il s'employa à instruire les peuples par la prédication, pour laquelle il avait beaucoup de talent. Il continua ce saint ministère avec grande réputation sous l'épiscopat de Nestorius, qui fut mis à la place de Sisinne l'an 428, et il fut l'un de ceux qui travaillèrent le plus à conserver la pureté de la foi dans cette ville impériale, lorsque cet hérésiarque commença à y jeter les semences de son erreur. Un jour de l'Annonciation il fit le panégyrique de la sainte Vierge, où il le réfuta même en sa présence. Son éloquence et sa piété parurent aussi à Éphèse, où il prononça quelques discours devant les Pères du Concile œcuménique assemblés contre Nestorius.

Digitized by Google

Après la mort de Maximien, qui avait été mis sur le siége de Constantinople lorsque Nestorius fut déposé, l'empereur Théodose le Jeune jeta les yeux sur Procle, jugeant qu'on ne pouvait trouver personne plus capable de le remplir. Tout le monde applaudit à ce choix, et tous les Évêques qui se trouvèrent alors dans la ville se portèrent avec joie à faire sa promotion et à l'installer solennellement. On aurait eu à dire peut-être qu'il était déjà Évêque de Cyzique, si l'on eût eu dessein de former quelque opposition. Mais on n'en pouvait faire un obstacle canonique à son élection, parce qu'encore qu'il en eût toujours porté le titre, il n'avait jamais gouverné cette Église et n'avait pas même paru dans la ville. L'historien Socrate témoigne que ce qui avait fait résoudre l'empereur à ce choix, était principalement les lettres que le Pape saint Célestin avait écrites à saint Cyrille d'Alexandrie, à Jean d'Antioche, à Rufus de Thessalonique, avant l'ordination de Maximien de Constantinople, pour leur marquer que l'on pouvait élire un Évêque nommé à un autre évêché ou le transférer même d'un autre siége, lorsqu'il s'agissait de procurer un plus grand bien à l'Église. Celle de Constantinople reçut avec beaucoup de joie et de respect pour son Évêque celui dont elle avait déjà souvent éprouvé l'assistance dans ses besoins spirituels. Procle, devenu le pasteur de ce grand troupeau, se donna tout entier aux soins qu'il demandait de lui, continuant à le nourrir de la parole de Dieu, et veillant sans cesse pour empêcher que les hérésies et les vices n'y corrompissent la foi et les mœurs de son peuple. La condamnation de Nestorius n'avait pas éteint ses erreurs. L'empereur Théodose avait fait mettre en cendres les livres de cet hérésiarque ; mais ceux de son maître Théodore, évêque de Mopsueste, en Cilicie, qui était mort d'ailleurs dans la communion de l'Église catholique, subsistaient toujours, et les nestoriens les répandaient par tout l'univers, surtout en Orient, après les avoir traduits en syrien, en arménien et en persan. Cette conduite fut blâmée avec raison par beaucoup de prélats orthodoxes. Acace de Mélitène et Rabula d'Édesse, entre les autres, travaillèrent pour prévenir les fâcheux effets du mauvais office

Digitized by Google

qu'on rendait à la vérité par cette publication. Ils écrivirent aux Évêques d'Arménie pour les avertir de se précautionner contre les livres de Théodore, parce que c'était la source où Nestorius avait puisé ses erreurs. Les Arméniens, voyant que les Évêques de Cilicie insistaient contre Acace et Rabula pour faire débiter comme orthodoxes les écrits de Théodore, tinrent un synode dans leur province où ces écrits furent examinés, puis condamnés comme hérétiques. Pour rendre leur condamnation générale et plus authentique, ils députèrent deux prêtres vers saint Proclе à Constantinople, qu'ils chargèrent pour lui d'un traité de Théodore, et d'un autre qui contenait leurs sentiments, pour savoir de lui quelle doctrine des deux écrits était l'orthodoxe. Proclе examina l'un et l'autre avec beaucoup de soin, et composa un Traité en forme de lettre adressée aux Arméniens pour répondre à leurs demandes. C'était un excellent abrégé de la doctrine catholique contre les erreurs du temps. Il n'avait pas jugé à propos d'y parler de Théodore de Mopsueste, soit parce qu'il croyait qu'il était de sa charité de ménager la personne de ce Prélat, soit parce qu'alors on ne demeurait point d'accord qu'il fût l'auteur des ouvrages qui portaient son nom, ce qui ne fut éclairci que dans le cinquième Concile général. Les moines d'Arménie fort animés, contre Théodore, se trouvèrent offensés de cette discrétion de saint Proclе, prétendant que son omission était fort préjudiciable à la vérité. Saint Proclе, sans avoir égard à leurs plaintes, envoya son Traité à Jean, patriarche d'Antioche, qui avait paru d'abord un peu trop favorable à Nestorius, comme plusieurs Évêques de Syrie. Il le pria d'assembler son synode, et d'y faire souscrire la doctrine qui y était contenue. Jean fit ce qu'il souhaitait. Les Prélats d'Orient, c'est-à-dire au moins de Syrie et de Phénicie, assemblés à Antioche, lurent et examinèrent l'ouvrage de notre Saint, lui donnèrent de grands éloges, l'approuvèrent et le lui renvoyèrent avec leurs souscriptions.

Quelque temps après, saint Proclе, voyant avec plaisir revivre la mémoire de saint Jean Chrysostome, son maître et son prédécesseur, avec plus d'honneur et plus d'éclat que jamais par

Digitized by Google

son peuple, crut qu'il manquerait toujours quelque chose à sa satisfaction tant que son église serait privée de ses reliques. Il persuada à l'empereur Théodose de faire transporter son corps du lieu de son exil à Constantinople, et il en fit la cérémonie dans son église le 27e jour de janvier de l'an 438, avec une pompe religieuse qui répondit à la magnificence du transport que fit faire l'empereur. Depuis ce temps, l'empire fut affligé, principalement en Orient, de fréquents tremblements de terre, qui renversèrent plusieurs villes et ensevelirent une infinité de personnes sous leurs ruines. Celle de Constantinople en eut plus à souffrir qu'aucune autre. Elle fut agitée de secousses furieuses pendant six mois entiers. Il n'y eut point de jour dans tout cet espace qu'il ne tombât plusieurs bâtiments. Les citoyens avec l'empereur s'étaient tous retirés à la campagne. Le patriarche Procle fut obligé de suivre son troupeau, et ne l'abandonna point dans une si grande désolation. Il l'exhorta à fléchir la colère de Dieu par la pénitence, et fit beaucoup de prières publiques. Ce fut alors, comme plusieurs le croient, qu'il introduisit dans l'Église de Constantinople le chant du célèbre cantique appelé le *Trisagion,* et l'on assure que depuis qu'on eut commencé à le chanter le tremblement de terre cessa entièrement. On ajoute que l'empereur Théodose, touché d'une telle merveille, fit un édit pour ordonner que ce cantique fût chanté par tout l'empire. C'est celui que nous chantons encore tous les ans dans l'office solennel du vendredi-saint, et que nous chantons même en grec dans toute l'Eglise latine, par respect pour son origine, que l'on tient miraculeuse.

Saint Procle fut regardé depuis ce temps comme le conservateur de son peuple : mais il ne survécut pas de beaucoup à cette consolation publique, car il mourut en la treizième année de son épiscopat, le 24 octobre de l'an 446 ; d'autres lui donnent une année de plus, et ne font commencer saint Flavien, son successeur, qu'en 447. Les Grecs font la fête de saint Procle au 24 octobre, et l'on a inséré son nom dans le martyrologe romain en ce jour.

Digitized by Google

SAINT MAGLOIRE,

ÉVÊQUE.

Saint Magloire, originaire du pays de Galles, en Angleterre, fut élevé dans un monastère avec son cousin saint Samson. Il y devint un modèle de toutes les vertus. De retour dans leurs familles, Magloire et Samson se résolurent à quitter le monde pour se sanctifier dans la retraite. Ils firent en peu de temps de si grands progrès dans la piété, qu'on les obligea de prendre les saints Ordres, car on espérait qu'ils rendraient de grands services à l'Église.

Saint Samson ayant été consacré évêque régionnaire, pour aller prêcher l'Évangile aux païens, voulut avoir pour compagnon de ses travaux son cousin, dont il connaissait le zèle et la vertu. Ils passèrent en France, dans la province de Bretagne, qui était encore livrée au paganisme. Le pays devint bientôt leur conquête. Et alors Magloire se retira dans la solitude, où il voulait s'occuper plus vivement de son salut. Mais saint Budoc, qu'il avait prié de le remplacer dans ses prédications, lui représentant qu'il devait courir encore à la recherche des âmes, et en même temps le comte Luscon, qu'il avait guéri de la lèpre, lui ayant donné une terre considérable dans l'île de Jersey, il se décida à continuer sa vie active et fonda dans cette île un monastère, qui se peupla rapidement, et qui compta au bout d'un temps assez court plus de soixante religieux.

Après la mort de saint Samson, il reçut l'onction épiscopale, dignité qui n'apportait alors aucun avantage temporel et qui ne procurait que de grands travaux. Il ne les refusa pas, et quand sa santé fut épuisée par l'âge et par les fatigues, il ne diminua rien de ses austérités. On le voyait toujours environné de personnes qui avaient recours à sa charité, pour obtenir la santé du corps par ses miracles et celle de l'âme par ses instructions. Le concours du peuple, qui interrompait son recueillement, l'obligea de passer dans l'île de Jersey pour s'y recueillir. Mais sa réputation ne lui permettait pas de rester caché.

Digitized by Google

Nous ne pouvons retracer toute la vie de ce bon Saint. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, le 24 octobre de l'an 575. Son corps resta dans l'île de Jersey jusqu'en 857. Alors il fut levé et transporté au prieuré de Lehon, près de Dinan, dans les côtes du Nord, par les soins de Nomenoé, souverain de la Bretagne. Dès lors, le prieuré de Lehon, prit le nom de Saint-Magloire. Quelques temps après, les moines de ce prieuré, craignant de perdre leur trésor dans les incursions que faisaient les Danois, emportèrent les reliques de saint Magloire à Paris. Hugues Capet, qui n'était alors que comte de Paris, les reçut dans son palais, les prit sous sa protection, et les fit placer vis-à-vis sa demeure, dans l'église de Saint-Barthélemy, qui était une collégiale. Hugues Capet agrandit cette église. Sans doute qu'on divisa ces précieux restes, puisqu'on en déposa alors quelques parties dans une chapelle hors de la ville ; cette chapelle devint l'église de Saint-Magloire, dans la rue Saint-Denis (supprimée en 1790). De la rue Saint-Denis, en 1572, les religieux de Saint-Magloire se transportèrent dans la rue Saint-Jacques, près de l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, au lieu où se trouve aujourd'hui l'institution des sourds-muets. Les Pères de l'Oratoire, ayant succédé en 1618 aux religieux de Saint-Magloire, conservèrent précieusement les reliques du Saint, presque entières dans leur châsse d'argent : mais elles ont été sans doute dispersées dans la Révolution. Quelques églises de Paris en ont conservé des parcelles.

En quelques lieux on le fête le 26 octobre.

SAINT SENOCH,

ABBÉ.

Senoch, né dans le Poitou, au bourg de Tiffauges, se dévoua au service de Dieu dès sa jeunesse. Il embrassa l'état ecclésiastique et se retira plus tard au diocèse de Tours, dans des ruines qui lui parurent une demeure assez commode pour un homme à qui ce monde n'était qu'un lieu de passage et une terre d'exil. Il s'y arrangea d'abord une retraite pour lui seul ; ensuite il y fit des cellules pour quelques solitaires qui, renon-

Digitized by Google

çant au siècle, à son exemple, venaient se joindre à lui. Ayant trouvé dans le même lieu les restes d'une chapelle où l'on disait que saint Martin avait souvent fait sa prière, il la rétablit pour son usage, y dressa un autel et y prépara un lieu pour y mettre des reliques. Saint Euphrone, évêque de Tours, vint, à sa prière, consacrer l'autel, et l'ordonna diacre avant de s'en retourner. Depuis Senoch fut fait prêtre.

Il vivait alors avec trois solitaires, qui n'avaient d'autre désir que celui de servir le Seigneur. Ils formèrent tous quatre la résolution de marcher ensemble par les sentiers étroits ; ils s'en firent même une loi, qu'ils exécutèrent fidèlement. Leur vie était très-pénitente ; ils ne sortaient de leur retraite et ne rompaient le silence qu'autant que la nécessité ou leur édification commune l'exigeait ; ils s'occupaient toujours du travail et priaient sans cesse. Ils pratiquaient une sévère abstinence dans le cours de l'année, et l'augmentaient encore durant les deux carêmes, c'est-à-dire depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël, et pendant les quarante jours qui précèdent Pâques.

Lorsque saint Grégoire fut élevé au siége épiscopal de Tours, Senoch sortit de sa cellule pour aller le saluer ; après avoir baisé la main de son Évêque, il s'en retourna sur-le-champ dans sa retraite, sans vouloir prendre aucune nourriture. La vie austère de Senoch l'avait déjà conduit à un si grand degré de sainteté, que Dieu l'avait gratifié du don des miracles, pour le soulagement des pauvres malades. Cette faveur pensa lui faire perdre le mérite de ses bonnes œuvres et le fruit de sa sainteté. En considérant le pouvoir que Dieu lui avait donné, il en tira vanité. Saint Grégoire de Tours crut devoir lui en faire des reproches : il lui remit devant les yeux, avec un saint zèle, que *les superbes sont loin du royaume de Dieu.* Senoch rentra en lui-même et reconnut sa faute. Pour l'expier et se purifier parfaitement de son orgueil, il se livra à une rude pénitence, que saint Grégoire fut obligé de modérer. Il se renferma plus étroitement que jamais, recevant pourtant les pauvres et les malades ; comme il était prêtre alors, il les assistait également dans les besoins de l'âme et du corps. Le souvenir de sa faute,

Digitized by Google

qu'il avait toujours présente à l'esprit, le rendit si humble, qu'il arracha de son cœur jusqu'au moindre sentiment de vaine gloire. Dieu fit bientôt connaître qu'il avait agréé son repentir et qu'il lui avait rendu sa grâce, en lui rendant le don de relever la santé des malades.

Devenu célèbre par ses vertus et par ses miracles, Senoch fut attaqué, à l'âge d'environ quarante ans, d'une maladie qui le retint trois jours au lit. Dès que saint Grégoire en fut averti, il se hâta d'aller le voir ; une heure après il rendit l'esprit, c'était en 579. Il s'est fait un grand nombre de guérisons à son tombeau.

SAINT MARTIN DE VERTOU,

ABBÉ.

Ce Saint, qu'on appelle aussi *saint Martin le seul*, naquit à Nantes, en Bretagne, vers l'an 527. Quand le cours de ses études fut achevé, il se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Félix, son évêque, l'ordonna diacre, et le chargea de prêcher l'Évangile aux idolâtres d'Herbadille, ville située à deux lieues de la Loire, du côté du Poitou, et dans laquelle Jésus-Christ était encore presque entièrement inconnu. Les travaux de Martin y produisirent peu de fruit, et on ne lui répondit que par des railleries. La ville ayant été depuis abîmée dans les eaux, on regarda ce malheur comme un effet de la vengeance divine, qui punissait l'endurcissement des habitants d'Herbadille.

Le Saint, vivement touché de la perte de tant d'âmes, craignit d'y avoir contribué; et, pour s'en punir, il se bannit volontairement du pays. Il fit divers voyages en Europe, pendant lesquels il eut beaucoup à souffrir. Il visita les tombeaux des Martyrs, et observa ce qu'il y avait de plus parfait dans les monastères où il s'arrêta. De retour en Bretagne, il se construisit un petit ermitage, où plusieurs personnes pieuses vinrent se mettre sous sa conduite. Bientôt après, il bâtit pour loger ses disciples un monastère dans la forêt de Vertave, présentement Vertou, à deux lieues de Nantes vers le midi. La règle qu'il y

Digitized by Google

établit était tirée des maximes des anciens Pères. Le sentiment de ceux qui pensent que cette règle était celle du Mont-Cassin ne paraît point appuyé sur des preuves assez solides. Le monastère de Vertou, qui a été longtemps célèbre par la régularité qui s'y observait, n'est plus qu'un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Jouin de Marnes, en Poitou.

Le Saint fit encore bâtir deux autres monastères, l'un pour des hommes et l'autre pour des femmes. Ils ont été détruits tous les deux, et il n'en reste plus que le prieuré de Saint-Georges de Montaigu, qui dépend aussi de l'abbaye de Saint-Jouin. Saint Martin mourut le 24 octobre vers l'an 601, et fut enterré à Vertou. On transporta depuis son corps à Saint-Jouin, où il ne se trouve plus; ce qu'on attribue aux ravages des huguenots. Il ne faut pas confondre ce Saint avec un autre du même nom, qui fut abbé de Saintes et dont parle Grégoire de Tours dans son livre *de la Gloire des confesseurs* [1].

LE BIENHEUREUX MANSUET,

MOINE DE CÎTEAUX.

Le ménologe de Cîteaux fait en ce jour mémoire du Bienheureux Mansuet, moine et confesseur. Il vivait au temps du saint abbé Etienne, dont il fut un des coopérateurs les plus zélés et les plus édifiants. Du reste sa vie, cachée dans le Seigneur, nous est inconnue. L'auteur du catalogue des Saints de l'Ordre, Philippe Séguin, nous apprend seulement que Mansuet mourut épuisé de travaux, enrichi de mérites et comblé de faveurs divines.

Peu de temps avant sa mort, il eut une vision qui ranima le courage et la confiance des Cisterciens, parce qu'elle présageait l'étonnante propagation de cet Ordre naissant, qui paraissait alors frappé de stérilité. Ravi en extase, Mansuet vit une multitude d'hommes qui arrivaient à la fontaine du monastère pour laver leurs vêtements, et il entendit une voix qui lui dit que cette fontaine serait appelée Ennon, lieu où le Précurseur de Jésus-Christ donnait le Baptême. Cette vision parut significative

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

à saint Etienne, et depuis lors il était dans l'attente continuelle d'un grand nombre de personnes qui devaient venir purifier les taches de leur âme dans les travaux et dans les larmes de la vie pénitente de Cîteaux. Cette attente fut bientôt remplie par l'arrivée de saint Bernard et de ses nombreux disciples[1].

Le Bienheureux Mansuet mourut en l'an 1112.

LA VÉNÉRABLE ARMELLE,

VIERGE.

Cette vénérable servante de Dieu vint au monde le 19 septembre 1606, dans la paroisse de Campenac, au diocèse de Saint-Malo, et elle fut nommée Armelle[2] sur les fonts de baptême. Georges-Nicolas, son père, et Françoise Néant, sa mère, ne vivaient qu'avec peine du travail de leurs mains; mais ils craignaient Dieu, et ils se firent un point capital de donner à leur fille une éducation chrétienne. Elle en profita dès sa plus tendre enfance; et tout le temps qu'elle fut occupée à garder les troupeaux, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt ou vingt-deux ans, elle fit éclater une grande innocence de mœurs, une piété vive, une tendre dévotion à l'image de Jésus-Christ crucifié et à la très-sainte Vierge, un attrait particulier pour le silence et la retraite, un goût décidé pour la prière, et un zèle admirable pour le soulagement des âmes du purgatoire.

Elle se prépara avec un soin extraordinaire pour sa première Communion. Mais aussi elle y goûta si pleinement combien le Seigneur est doux envers ceux qui s'unissent à lui dans le Sacrement de son amour, qu'elle aurait voulu, s'il eût été possible, ne passer aucun jour sans y participer.

Comme les occupations de la vie champêtre et l'éloignement des églises ne lui permettaient pas même d'assister souvent à la messe, elle forma le dessein de se mettre en condition dans

[1] *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Péquégnot.

[2] Il y eut en Bretagne deux Saints qui ont porté le nom d'Armel; l'un abbé, né vers l'an 482, et mort le 16 août 551, dont la ville de Ploërmel, autrefois Plou-Armel, porte le nom; l'autre qui fut fait évêque de Saint-Malo en 619, et auquel succéda saint Egnogat en 628.

Digitized by Google

quelque ville voisine, où elle comptait avoir plus de facilité pour vaquer aux exercices de la piété chrétienne.

La Providence lui en ouvrit le moyen. Une demoiselle qui avait eu occasion de la connaître la demanda à ses parents pour avoir soin de son ménage. Ces bonnes gens, qui trouvaient plus de consolation dans Armelle que dans le reste de leurs enfants, n'y consentirent que parce qu'ils devaient de grands égards à celle qui la leur demandait. La maîtresse emmena aussitôt sa nouvelle domestique à Ploërmel, lieu ordinaire de sa résidence.

Jamais, à n'en juger que selon les apparences ordinaires, deux personnes n'ont dû être aussi contentes l'une de l'autre. Armelle faisait seule autant d'ouvrage qu'auraient pu en faire deux filles bien laborieuses, et avec cela elle trouvait le secret de suivre son goût pour la dévotion ; elle entendait la Messe tous les jours, elle approchait souvent des Sacrements, et ne manquait guère de prédications. D'un autre côté, sa maîtresse, aussi édifiée de la piété éminente que charmée des bons exemples de sa domestique, avait pour elle ces bonnes manières qui consolent et qui adoucissent l'amertume d'un état toujours dur à la nature.

Malgré tant de bons traitements, Armelle ne tarda pas à éprouver, dans la partie la plus intime de son âme, un fond d'ennui et de tristesse qu'elle ne pouvait définir. Ce dégoût, dont elle ne démêlait pas bien la cause, augmentait tous les jours ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ayant obtenu la permission d'aller consoler sa mère, qui venait de perdre son mari, elle retourna chez sa maîtresse pour la servir encore un an, comme elle s'était engagée. Ce terme fini, elle demanda son congé avec autant de douceur que de fermeté ; il fallut bien le lui accorder ; mais en la perdant on crut avec raison avoir beaucoup perdu.

De retour chez ses parents, qui la reçurent avec bien de la satisfaction, elle comptait que la peine et l'inquiétude d'esprit qui l'avaient si fort gênée à la ville ne la troubleraient point à la campagne. Mais elle se trouva bientôt dans l'état qu'elle avait

Digitized by Google

cru quitter, et elle sentit qu'elle n'était pas où Dieu la voulait. Ce sentiment fut si vif qu'elle prit le parti de retourner à Ploërmel, et en moins de trois ou quatre mois elle fit trois conditions sans pouvoir se fixer à aucune, quoiqu'elle convînt de bonne foi que dans toutes on avait peur elle les meilleurs procédés. Dans une autre c'eût été légèreté, et il y a bien de l'apparence que le monde en jugera ainsi ; dans Armelle ce fut une conduite particulière de Dieu, qui voulait faire marcher cette âme choisie par des chemins de croix et la conduire à lui par la voie du rebut et des humiliations.

Une religieuse carmélite de Ploërmel lui proposa d'aller servir sa sœur, qui était établie dans cette ville. Elle ne lui dit pas, comme on avait fait partout ailleurs, qu'elle ne serait gênée en rien ; au contraire elle lui déclara qu'elle aurait beaucoup de travail et d'occupation : c'était précisément ce qu'elle cherchait, c'était aussi ce que Dieu voulait d'elle. Un mouvement intérieur de la grâce le lui fit connaître, et la proposition fut acceptée.

Dès qu'elle fut entrée dans cette maison, toutes ses peines intérieures se dissipèrent; une paix profonde succéda à ses inquiétudes, le calme rentra dans son âme. Le travail qu'on lui avait annoncé comme devant être fort pénible, et qui se réduisit à être gouvernante des enfants de la maison, lui parut très-modéré. Les familles véritablement chrétiennes sont bien éloignées de négliger le salut de leurs domestiques; dans celle-ci on faisait tous les soirs la prière en commun; on y joignait une lecture de piété, et tout le monde devait y assister. Rien n'était plus conforme au goût d'Armelle. Mais, comme il s'en fallait beaucoup que cela suffît à la sainte ardeur dont elle était dévorée, elle pria une des jeunes demoiselles dont on l'avait chargée de vouloir bien lui faire de temps en temps quelque lecture semblable quand elle en aurait la commodité. Celle-ci, qui était pleine de piété, se prêta volontiers à ses désirs, et un jour elle lui lut un livre qui traitait de la Passion de Notre-Seigneur.

Le récit des souffrances de Jésus-Christ fit sur elle une im-

Digitized by Google

pression si profonde que, dans le tumulte du jour aussi bien que dans le silence de la nuit, elle en avait l'esprit sans cesse occupé. L'image du Sauveur, tantôt réduit à une sanglante agonie dans le jardin des Oliviers, tantôt traîné dans les rues de Jérusalem et mené avec ignominie devant différents tribunaux, tantôt attaché à la colonne ou couronné d'épines, tantôt enfin succombant sous le poids de sa Croix ou rendant sur le Calvaire les derniers soupirs; cette image, si capable d'attendrir, se présentait continuellement à son esprit et beaucoup plus encore à son cœur. Mais ce qui la toucha plus vivement fut une lumière pénétrante que Dieu lui donna, et au moyen de laquelle elle découvrit clairement que c'étaient ses péchés et ceux du monde entier qui avaient rassasié d'un déluge d'opprobres son divin Maître et qui enfin l'avaient attaché à la Croix.

A cette pensée son cœur fut touché, non plus simplement d'une tendre compassion pour cette adorable Victime, mais d'un amour si violent pour son Rédempteur et d'une si vive contrition de ses péchés, qu'elle en pouvait à peine soutenir le poids et la violence. Cet heureux mal, qu'elle avait ignoré jusqu'alors, et qui était le plus désirable de tous les biens, ne trouvait de soulagement que dans l'abondance des larmes qu'il lui faisait répandre. Cependant, dans la crainte qu'un sentiment aussi extraordinaire ne fût une illusion de cet ange ténébreux qui se transforme en ange de lumière, elle crut devoir consulter un directeur éclairé. Celui à qui elle s'adressa dans le tribunal sacré fut un Père Carme, homme très-versé dans les voies intérieures. Ce sage religieux ne crut pas devoir la rassurer d'abord parfaitement sur son état, ni lui en faire connaître le mérite et l'élévation; mais il la consola, l'exhorta à être fidèle à Dieu, et lui promit avec beaucoup de bonté son assistance toutes les fois qu'elle en aurait besoin. Armelle profita de cette permission, et ne voulut plus désormais se conduire que par la voie de l'obéissance. « Pourvu que je ne fasse pas ma propre volonté, disait-elle, il ne m'importe : arrive ce qui pourra, je ne me mettrai en peine de rien; mais si une fois je

Digitized by Google

fais ma volonté, je me tiens pour perdue. » Ainsi pensait l'illustre sainte Thérèse. Quand on marche d'aussi près qu'Armelle sur les traces des Saints, on a leurs sentiments, et, sans le savoir, on emploie jusqu'à leurs expressions.

L'amour de cette vertueuse fille pour Jésus-Christ souffrant et la douleur qu'elle avait de ses péchés ne firent que s'accroître pendant plus d'un an. Ce qui redoublait en elle l'ardeur de ces pieux sentiments était une voix intérieure qu'elle entendait au fond de son cœur et qui lui répétait sans cesse : « C'est l'amour que ton Sauveur t'a porté qui lui a causé toutes ses souffrances. » Ces paroles, si souvent réitérées, et les impressions qui en résultèrent la firent tomber dans cet état d'une sainte langueur que l'épouse des Cantiques éprouva si bien et qu'elle a si parfaitement décrit.

Mais à cet état, qui, malgré ses peines, d'autant plus sensibles qu'elles sont toutes intérieures, a néanmoins ses douceurs et ses consolations, en succéda un autre, où il n'y eut pour Armelle que de l'absinthe et du fiel. Cette fille, si pleine d'amour pour Dieu, si touchée des souffrances de Jésus-Christ, si affligée de ses péchés, qui avaient contribué à l'attacher à la Croix, ne trouva plus en elle que des sentiments d'une espèce d'aversion pour Dieu. Attaquée d'un esprit de blasphème, elle était continuellement tentée d'en vomir contre le Seigneur et contre l'adorable Sacrement de nos autels. Insensible à la vue de ses péchés, qui jusqu'alors lui avaient fait verser tant de larmes, également insensible aux souffrances de son Sauveur, qui depuis tant de mois était le sujet continuel de sa plus douce et de sa plus tendre méditation, elle se trouvait comme endurcie ; elle ne sentait au-dedans d'elle-même qu'un mépris décidé pour toutes les bonnes œuvres, et l'enfer lui paraissait désormais devoir être son unique partage. Triste et désolante situation pour une âme qui a une fois goûté Dieu, et qui sent qu'elle doit, qu'elle veut même être à lui ! Cependant cette rigoureuse épreuve dura six ou sept mois, et ce qui est plus affligeant, c'est qu'il n'y eut ni relâche ni interruption.

Son confesseur, à qui elle découvrait exactement tout ce qui

Digitized by Google

se passait en elle, ne négligea rien pour la consoler et pour la fortifier. Mais son imagination était si troublée, et son intérieur si étrangement bouleversé par une foule de suggestions du démon, que quelquefois elle ne pouvait comprendre ce qu'on lui disait; et quand elle venait enfin jusqu'à le comprendre, c'était toujours sans effet pour son soulagement. Mais, dans ce dernier cas, elle ne manquait jamais d'obéir, malgré toutes ses répugnances; et ainsi elle approchait assez souvent de la sainte Communion, mais par pure obéissance, et avec tant de peine que, comme elle l'avoua depuis, elle aurait mieux aimé qu'on l'eût menée aux plus cruels supplices.

Enfin Dieu guérit la plaie qu'il avait permis à l'ennemi de faire. Une domestique qui était sa compagne, et qui à beaucoup de vertu joignait beaucoup de compassion pour le triste état de cette tendre amie, lui dit un soir avec un transport subit: « Courage, ma chère sœur, ne craignez point, car je viens présentement de voir Notre-Seigneur, qui vous a prise sous sa protection. » Le prompt changement qui se fit dans Armelle prouva bien que ce n'était point là une imagination. La paix la plus intime succéda aux horreurs dont elle avait été si longtemps agitée. Il est vrai que l'enfer revint encore à la charge: mais elle en soutint les assauts avec un courage et une tranquillité qu'elle n'avait pas encore ressentis.

Ce n'était là que le prélude des faveurs qu'elle reçut du Ciel quinze jours après; car, étant à vêpres chez les révérends Pères Carmes, il se fit en elle une révolution avec des symptômes extraordinaires, à la fin de laquelle elle se sentit tout autre; et, comme si ses liens avaient été tout-à-fait rompus, elle commença à insulter son ennemi et à le provoquer au combat. En même temps son cœur fut embrasé d'un amour si ardent pour Dieu, que, transportée en quelque sorte hors d'elle-même, elle était dans une espèce d'aliénation. Le jour et la nuit, dans la prière et dans l'action, en tout temps et en tout lieu, elle soupirait après son Bien-Aimé, et, comme l'épouse du Cantique, elle lui donnait les noms les plus tendres. Son unique désir était de le posséder de manière à n'en être jamais se-

Digitized by Google

parée. « Mon Seigneur, disait-elle, ou ôtez-moi la vie, ou me dites en quel lieu je vous trouverai ; car je ne puis plus vivre sans vous. »

Ces saintes ardeurs redoublèrent surtout pendant le temps de carême; et Dieu sembla y mettre le comble le jour du vendredi-saint, car, ayant entendu une partie du sermon de la Passion, elle fut si pénétrée de douleur que, n'en pouvant plus soutenir l'excès, elle fut obligée de sortir, de peur qu'on n'aperçût l'émotion qui s'était formée en elle. Rentrée à la maison, elle se prosterna le visage contre terre, s'anéantit devant la majesté infinie du Seigneur, lui demanda miséricorde pour le passé, s'offrit et se consacra à son service pour l'avenir, et fit vœu de chasteté perpétuelle. Ce fut alors qu'elle eut une vue claire et distincte que tous ses péchés lui étaient pardonnés, et que son cœur, dégagé de tout attachement naturel, jouit en paix du tendre, de l'unique objet de son amour. Mais le feu saint qui la dévorait fit sur son corps une impression si forte qu'il lui occasionna une fièvre continue, dont elle fut travaillée pendant cinq ou six mois.

Dieu, qui se plaît à éprouver les siens, permit que la maîtresse d'Armelle prît de cette maladie occasion de se refroidir à son égard et même de la traiter avec la dernière rigueur. Elle se persuada que son mal ne venait que d'une imagination échauffée par des dévotions indiscrètes, et, sur l'avis d'une demoiselle qui crut apercevoir que la tête de cette bonne fille commençait à s'affaiblir, elle la chargea de tous les travaux les plus grossiers de la maison, avec défense à sa compagne de la soulager. Je n'entrerai point dans le détail des grands et pénibles ouvrages qui lui furent imposés; il suffit de dire en deux mots qu'on exigea d'elle ce qu'on aurait eu peine à exiger d'un homme vigoureux. Cependant, quoiqu'il n'y eût jamais de sa part ni plainte, ni murmure, ni ombre du plus léger mécontentement, elle n'en était pas mieux traitée. Ce n'était de la part de sa maîtresse que des reproches continuels ; rien n'était fait à son gré, tout allait de travers; il semble que, dans ces jours de détresse, une bête de somme aurait été plus mé-

Digitized by Google

nagée. Un jour que la force de la fièvre, augmentée par l'excès du travail, l'avait obligée de se coucher, parce qu'elle ne pouvait plus se soutenir, on la fit lever après une dure et sévère réprimande, attendu, lui disait-on, que c'était sa folie et sa fainéantise qui lui faisaient accroire qu'elle était malade. Et là-dessus on lui ordonna d'aller porter du fumier sur sa tête dans le jardin de la maison. Son confesseur, qui trouva enfin l'épreuve trop forte, lui dit un jour qu'elle pouvait sortir de sa condition. « Comment, mon Père, répliqua-t-elle, voudriez-vous me conseiller de quitter et de fuir les croix que Dieu m'a envoyées? Non, non, je ne le ferai jamais, si vous ne me le commandez absolument; et quand je devrais souffrir mille fois davantage, je ne sortirai point de cette maison jusqu'à ce qu'on m'en mette dehors par les épaules. »

Trois années se passèrent de la sorte sans que rien pût affaiblir le moins du monde sa parfaite soumission. Elle se soutenait par la vue des souffrances de son divin Sauveur, qu'elle ne perdait jamais de vue, par un grand désir de l'imiter, par un amour constant pour son Dieu, dont elle ne voyait que la volonté dans tout ce qui lui arrivait de plus fâcheux et de plus humiliant.

La maîtresse ouvrit enfin les yeux, reconnut ses torts, rendit justice à la vertu de sa domestique, et, pour la dédommager de tout ce qu'elle lui avait fait souffrir, eut pour elle des attentions qui allèrent presque jusqu'à l'excès. Armelle y répondait de son mieux; mais elle en était beaucoup moins flattée que des mauvais traitements qu'elle avait eu à essuyer. Aussi demanda-t-elle son congé dès qu'elle vit qu'il n'y avait plus rien à souffrir. Ses instances furent inutiles. Elle persista néanmoins toujours dans son dessein, avec une ferme confiance que Dieu lui fournirait les moyens de se dégager.

Son espérance ne fut pas vaine : une des filles de la maison ayant épousé un gentilhomme qui demeurait auprès de Vannes, la demanda avec tant d'instances pour gouverner son ménage que sa mère ne put la lui refuser. Armelle y ayant consenti après en avoir conféré avec son directeur, sortit de cette maison à

Digitized by Google

l'âge d'environ trente ans et suivit sa nouvelle maîtresse. Mais avant que de partir, elle renonça, entre les mains de sa mère, à tout ce qu'elle pouvait prétendre de la succession de son père, et lui donna de plus la meilleure partie de ses gages pour la consoler de son absence et l'aider à subsister.

Éloignée de ses proches, elle ne pensait qu'à jouir des dons du Seigneur dans une campagne assez solitaire, lorsqu'elle se vit replongée dans des peines intérieures encore plus grandes que celles qu'elle avait jusqu'alors éprouvées. Dieu sembla se retirer d'elle entièrement : plus de lumières, plus de goûts sensibles, plus de consolations. Une nuit ténébreuse lui dérobait la vue de ces vérités saintes dont la pensée faisait auparavant sa force et son appui ; et en leur place des fantômes impurs assiégeaient continuellement son imagination. Plus elle craignait d'offenser Dieu, plus elle était tourmentée de la crainte de l'avoir offensé par quelque consentement volontaire. Pour comble de disgrâce elle n'avait plus de directeur qui pût la conduire et la rassurer ; de sorte que, livrée à elle-même et sans guide, elle était comme une pauvre égarée qui voit partout des précipices et qui ne sait comment les éviter.

Ce pénible état, où, comme le disait cette sainte fille, « une âme est vraiment digne de compassion, » dura deux années entières et finit lorsqu'Armelle s'y attendait le moins. Le changement qui se fit en elle fut si grand et si prompt, qu'elle ne trouvait point de termes pour l'exprimer, et elle avoua qu'elle en fut plus frappée que de la résurrection d'un mort. Il est vrai qu'elle dut l'être, puisque depuis cet heureux moment jusqu'à la fin de sa vie elle ne ressentit pas la plus légère impression contre la pureté, et qu'elle acquit un empire si puissant sur ses passions que rien ne fut plus capable d'altérer la paix et l'égalité de son âme. Son amour pour Dieu, tel qu'un feu qui, après avoir été longtemps captif dans le sein de la terre, force enfin les obstacles et se répand avec impétuosité, se ralluma avec plus d'ardeur que jamais, et par une heureuse propagation se communiqua à tout ce qui l'approchait.

Une fièvre qui lui dura huit mois, et qui lui était causée par

Digitized by Google

une plaie de l'amour divin beaucoup plus que par aucune cause naturelle, l'ayant obligée de venir à Vannes, elle y trouva un directeur capable de la guider dans les voies de la sublime perfection. Par son conseil elle entra chez les religieuses Ursulines de Vannes pour y être tourière : emploi critique, qui demande des talents d'une espèce particulière et qui sont peut-être bien plus rares qu'on ne se l'imagine. On la fit ensuite entrer dans la maison pour y servir les pensionnaires. Bientôt elle se les attacha toutes par sa douceur et par son zèle à leur rendre tous les services qu'elles pouvaient exiger ; elle s'en fit en même temps révérer, estimer et respecter, par sa haute vertu.

Malgré la satisfaction qu'elle donnait à la communauté et qu'elle en recevait, elle sentait cependant depuis qu'elle y était entrée un fonds de gêne intérieure qu'elle ne pouvait pas se développer à elle-même ; elle s'apercevait seulement que cette familiarité si grande et si continuelle qu'elle avait eue avec Notre-Seigneur commençait à diminuer. Un de ses parents, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, à qui elle découvrit ses inquiétudes, les augmenta, et lui fit même craindre qu'elle ne fût pas dans l'état où Dieu la voulait. Le célèbre Père Rigoleu, après avoir beaucoup consulté le Seigneur, alla plus loin, et il lui commanda en termes exprès de retourner chez sa dernière maîtresse. Celle-ci, qui avait été très-affligée de la sortie d'Armelle, l'ayant demandée aux religieuses pour le temps de ses couches, on ne crut pas la lui devoir refuser pour un terme si court. Mais la Providence, qui avait ses vues, disposa tellement les choses qu'Armelle ne sortit plus de la maison où elle était entrée. Au fond, le monde avait plus besoin de grands exemples de vertus qu'une communauté qui en était elle-même un modèle accompli.

Quelque admirables qu'eussent été les états par où elle avait passé jusqu'alors, Dieu la fit entrer dans des voies encore plus sublimes. Je n'entreprendrai pas de les décrire ici ; ils passent ma portée et celle de la jeunesse pour qui j'écris. Je me contenterai de dire qu'Armelle fut élevée à la plus haute contemplation ;

Digitized by Google

que, de l'avis de ceux qui la dirigeaient, elle fit vœu de faire toujours ce qu'elle jugerait plus conforme à la divine volonté (vœu héroïque, mais vœu dont le projet n'est permis qu'aux Thérèse et à ce très-petit nombre d'âmes privilégiées qui, comme elle, suivent partout l'Époux à l'odeur de ses parfums); et que, quelque temps après, méditant un jour de Noël sur la pauvreté de Jésus-Christ naissant dans une étable, elle se sentit pressée intérieurement d'ajouter aux deux vœux qu'elle avait déjà faits celui de pauvreté, ce qu'elle fit avec l'agrément de son confesseur, entre les mains de la supérieure des dames Ursulines, le 2 février, fête de la Purification, l'an 1655. Elle perdit l'année suivante sa maîtresse, après une maladie de dix-huit mois, pendant lesquels elle lui rendit nuit et jour tous les services qu'inspirent la reconnaissance et plus encore la vraie et parfaite charité.

Quelque temps après, Dieu lui donna de si hautes idées de sa bonté de sa douceur, et de cette paix intime dont il inonde ceux qui sont à lui, que, pénétrée d'un nouvel amour et comme transportée hors d'elle-même, elle ne cessait de répéter: « Bonté de mon Dieu! douceur de mon Dieu! paix de mon Dieu! »

Un des désirs que Notre-Seigneur lui inspirait le plus souvent et le plus vivement était de souffrir pour lui. Elle en eut l'occasion en 1666; car, passant dans une rue, elle reçut d'un cheval un coup de pied qui la renversa et lui cassa une jambe. Elle souffrit avec la dernière tranquillité les plus douloureuses opérations de la chirurgie; et, quoiqu'elle fût plus de quinze mois entiers sans pouvoir faire un seul pas, jamais elle ne donna le moindre signe d'impatience ou d'ennui. On la portait à la messe les jours de fêtes et les dimanches; tout le reste du temps elle donnait ordre au ménage et s'occupait à quelque chose d'utile à la maison, sans être jamais oisive, malgré ses douleurs continuelles.

Au bout d'environ un an et demi, elle se sentit fortement inspirée de demander à Dieu, par l'intercession de la très-sainte Vierge, la grâce de pouvoir marcher avec des béquilles, sans

Digitized by Google

pourtant rien perdre de ses douleurs. Pour l'obtenir, elle promit de jeûner tous les samedis, et de dire tous les jours pendant une année un chapelet pour le repos des âmes du purgatoire. Elle fut exaucée à la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, et rendit au Fils et à la Mère de très-humbles actions de grâces pour un bienfait aussi considérable. Mais sa reconnaissance s'augmenta bien davantage, lorsque, trois ans après sa chute[1], étant restée seule dans l'église d'Arradon, le jour de la Fête-Dieu, pendant qu'on faisait la procession du Saint-Sacrement, elle demanda à la sainte Vierge, et obtint d'elle sur-le-champ une pleine et parfaite guérison. Elle fut si touchée de cette nouvelle faveur, qu'elle eût voulu que tout le monde l'eût aidée à en bénir Notre-Seigneur et sa sainte Mère, et ce ne fut que dans cette vue qu'elle en fit le récit à tous ceux qui voulurent l'entendre.

Ce que le mal ne faisait pas, l'amour divin le faisait insensiblement. Armelle, comme une victime d'agréable odeur, se consumait peu à peu sur l'autel de la charité. Ses infirmités s'augmentaient avec l'âge ; mais c'était moins le nombre des années qui la minait par degrés que le feu sacré qui de son âme passait à un corps trop faible pour en soutenir les ardeurs. Au mois d'août de l'année 1671, elle fut attaquée d'une fièvre double-tierce qui se tourna bientôt en continue. Une inflammation de gorge s'y étant jointe au mois de septembre, elle sentit et elle annonça qu'elle n'en relèverait pas. Le samedi 17 octobre, après s'être confessée avec des sentiments de componction et une abondance de larmes qui lui étaient ordinaires, elle communia, ce qu'elle fit encore le mardi et le mercredi suivants. Sur le midi de ce dernier jour, elle reçut l'Extrême-Onction avec la plus grande présence-d'esprit, et le samedi 24 octobre, entre midi et une heure, elle expira dans le baiser du Seigneur.

Aussitôt que la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, il se fit un si grand concours de toutes sortes de personnes pour honorer son corps, qu'on avait peine à en approcher. Chacun souhaitait d'avoir quelque chose qui lui eût servi:

[1] En 1669.

Digitized by Google

et la plus grande partie de ses pauvres hardes fut emportée par ceux qui purent s'en saisir. La cathédrale et le recteur de sa paroisse demandèrent son corps ; mais son maître, aussi touché de sa perte qu'il l'eût été de celle du plus cher de ses enfants, voulut que, conformément à ses intentions, elle fût portée chez les Ursulines de Vannes. Elle y fut inhumée entre le grand autel et celui de la très-sainte Vierge, avec cette inscription sur son tombeau :

« Ci gît le corps d'Armelle Nicolas, de naissance champêtre, et servante de condition, appelée communément la Bonne Armelle, et, dans les communications qu'elle avait avec Dieu, la Fille de l'amour. Elle mourut en terre pour vivre dans le Ciel, le 24 octobre 1671, âgée de soixante-cinq ans. Priez Dieu pour son âme, et marchez sur ses pas en aimant Dieu comme elle. »

Son cœur fut porté à l'église du Collége, où elle avait trouvé des guides qui l'avaient sagement dirigée dans les voies du divin amour[1]. Car elle avait pour la Croix et pour les souffrances une affection extrême. Elle demeura chez une maîtresse prévenue contre elle, parce qu'elle y était maltraitée. Les autres domestiques ne cessaient de la contredire et lui rendaient la vie extrêmement dure. C'était pour elle une raison de les chérir davantage, et quelquefois, par reconnaissance de ce bienfait, elle baisait la terre par où ils avaient passé. Aux souffrances qui lui venaient du dehors elle en ajoutait qui ne venaient que de son choix. Elle exerçait sur son corps une espèce de cruauté par des jeûnes rigoureux et des mortifications telles que ses directeurs furent obligés de les modérer d'abord et ensuite de les lui interdire entièrement. En un mot, toute sa consolation était d'être attachée à la Croix avec Jésus-Christ, son modèle aussi bien que son sauveur.

Les nécessités soit temporelles soit spirituelles du prochain, étaient un des grands objets de sa charité. Elle donnait aux pauvres le tiers de ses gages, et elle ne s'en tenait là que parce que son confesseur ne lui permettait pas d'aller plus loin. Pour

[1] Sa Vie fut écrite par une religieuse Ursuline ; le P. de la Marche en a donné un abrégé en 1756.

Digitized by Google

suppléer à ce qu'elle ne pouvait faire par elle-même, elle sollicitait pour eux la charité des personnes riches et vertueuses. Mais sur ce dernier point elle ne faisait jamais rien que par l'avis de ceux qui la dirigeaient.

Comme les nécessités spirituelles du prochain sont d'une tout autre conséquence, elles attiraient beaucoup plus ses attentions. Elle mettait tout en usage, soit pour retirer du péché les personnes de sa connaissance qu'elle savait y être engagées, soit pour en porter d'autres à une vraie et solide perfection. Elle offrait continuellement dans cette vue au Seigneur ses larmes, ses prières, ses pénitences, et les Messes qu'elle entendait. Sa charité ne se bornait pas aux vivants, dont les besoins frappent d'une manière plus sensible; elle s'étendait également sur ces âmes que Dieu purifie par le feu de sa justice, et qui ne souffrent souvent que pour des fautes que nous leur avons fait commettre. Elle ne négligeait aucun des moyens que fournit la religion pour abréger la durée de leurs peines.

Sa dévotion envers la très-sainte Vierge était aussi admirable qu'elle était éclairée. Elle n'oubliait jamais les pratiques extérieures, telles que sont le chapelet et les prières du scapulaire, qu'elle récitait tous les jours, et dont elle avait souvent éprouvé la vertu contre les attaques du démon. Mais elle ne s'en tenait pas là. Elle étudiait sans cesse et elle tâchait d'imiter les vertus de cette Reine des Vierges. « Je désirais de tout mon cœur, disait-elle, l'ardent amour qu'elle avait pour Dieu, sa profonde humilité, son respect, son obéissance et sa modestie. » Et c'est sur ce beau modèle qu'elle s'efforçait de régler toutes ses actions. Quand on s'y prend si bien, on peut dire de soi ce qu'elle disait d'elle-même : « Pourvu que je gagne les bonnes grâces de la Mère, je suis assurée de celles du Fils. » Mais il ne lui suffisait pas d'aimer la très-sainte Vierge, elle s'efforçait d'en inspirer la dévotion à tous ceux qui avaient quelque rapport avec elle, et surtout aux enfants dont elle était chargée.

Une des dévotions qui ont le plus éclaté dans la vie de cette

Digitized by Google

fidèle servante de Dieu a été celle qu'elle eut toujours pour son Ange gardien. On ne peut dire ni le respect qu'elle avait pour lui ni la confiance qu'elle avait en sa protection. Quand elle commençait quelque travail ou qu'elle allait en voyage, elle ne manquait jamais de l'invoquer. Lorsqu'elle entrait dans les églises, elle le priait d'offrir à Jésus-Christ, caché dans son sanctuaire, ses très-humbles adorations. S'il arrivait quelque heureux succès dans les affaires de Dieu, elle s'en réjouissait avec les saints Anges. Si, au contraire, elle le voyait offensé par les pécheurs, elle s'en affligeait très-sensiblement, et, s'adressant à l'Ange gardien de chacun d'eux, elle le conjurait d'obtenir à ces pauvres aveugles la lumière dont ils avaient besoin pour connaître et détester leurs égarements.

Soyez béni, Seigneur, qui avez caché ces secrets de votre sagesse aux sages et aux prudents du siècle, et qui les avez découverts aux humbles et aux petits! (PIERRE COLLET.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame de Dittelbach. — En la métairie de Melchendorf, dans la Basse-Autriche, il y avait un villageois nommé Nicolas Lemmeler, lequel, après un combat, demeura tellement blessé en divers endroits de son corps, et spécialement à la tête, qu'il fut plus d'un an au lit sans se pouvoir remuer, ni même porter la main à sa bouche. Une épidémie survenant là-dessus lui affaiblit tellement le cerveau qu'il ne savait ce qu'il faisait. Au bout de cette année, l'esprit lui revint un peu; recourant à Dieu aussitôt, il lui demanda pardon de ses fautes et implora son assistance; alors il se sentit pris d'un doux sommeil, pendant lequel un homme vénérable lui apparut et lui dit que, s'il faisait vœu d'aller en pèlerinage à la sainte image qui était près de Dittelbach et de lui porter un cierge, il recouvrerait la santé. Ce songe l'éveilla. Il se rappela que plusieurs fois il avait prié devant l'image de Dittelbach, qui est une Notre-Dame de pitié, sculptée en bois près d'un grand chemin. Il n'eut pas plutôt fait son vœu que le voilà sain et

Digitized by Google

vigoureux, au grand étonnement de tous. Quant à lui, sa pensée la plus pressante était d'acquitter promptement son vœu. Il se mit donc aussitôt en chemin, et arrivé au lieu où était la sainte image, il fait sa prière à la très-sainte Vierge qui l'a guéri; mais il ne sait où mettre son cierge, car l'image révérée était simplement posée sur un tronc d'arbre, sans autre couverture que les branches d'un autre arbre voisin. S'étant assis de lassitude, il s'endormit; et le vénérable personnage qui lui avait apparu avant sa guérison, se montra à lui de nouveau et lui dit d'aller trouver les magistrats de Dittelbach, de leur raconter ce qui lui était arrivé et de leur laisser le cierge qu'il portait. Il exécuta de point en point ce qui lui était conseillé. La foule, instruite de ce miracle, courut honorer la sainte image; de nouveaux miracles furent constatés; on éleva une logette pour enclore Notre-Dame de Dittelbach, qui peu de temps après fut placée dans une église, sans cesse visitée par les pèlerins.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Venouse, dans la Pouille, fête de saint Félix, évêque africain; saint Andracte et saint Janvier, prêtres; saint Fortunat et saint Septime, lecteurs, martyrs qui, au temps de Dioclétien, furent, par ordre du procureur Magdellien, retenus dans les fers et la prison en Afrique et en Sicile : Félix n'ayant pas voulu néanmoins remettre les Livres saints, conformément à l'édit de l'empereur, ils furent achevés sous le tranchant de l'épée.

Au pays des Homérites, dans la ville de Nagran, martyre de saint Aréthas et de ses trois cent quarante compagnons, au temps de l'empereur Justin, sous le tyran juif Dunaan. Après

[1] NONO KALENDAS NOVEMBRIS.

Venusiæ, in Apulia, natalis sanctorum martyrum Felicis episcopi africani, Audacti et Januarii presbyterorum, Fortunati et Septimi lectorum, qui tempore Diocletiani a Magdelliano procuratore multis diu vinculis et carceribus in Africa et Sicilia macerati, cum Felix nullatenus sacros libros juxta imperatoris edictum tradere voluisset, tandem occisione gladii consummati sunt. — Apud Homeritas, in civitate Nagran, passio sanctorum Aretæ et sociorum trecen-

Digitized by Google

leur supplice, une femme chrétienne fut livrée aux flammes; son fils, âgée de cinq ans, confessant Jésus-Christ en bégayant, et ne pouvant en être empêché ni par caresses ni par menaces, se précipita dans le feu où brûlait sa mère.

A Cologne, saint Évergile, évêque et martyr.

A Constantinople, saint Procle, évêque.

En Bretagne, mort de saint Magloire, évêque, dont le corps repose à Paris.

Au monastère de Vertou, saint Martin, abbé.

En Campanie, saint Marc, solitaire, dont les actes éclatants ont été écrits par saint Grégoire.

Additions des autres martyrologes.

Saint Clet, confesseur à Tivoli, où ses reliques sont honorées.

Saint Florentin, confesseur dans l'ancien diocèse de Toul.

Saint Cresque, martyr à Cava, dans le royaume de Naples.

Saint Aréthas, moine en Pologne.

Saint Fromond, martyr, honoré à Rouen dans l'église de Saint-Lô.

Saint Jean L'Ange, de l'Ordre des Servites, fêté à Milan.

Saint Marsan (Martialis), abbé du monastère de Saint-Hilaire à Poitiers.

Saint Papyre, martyr à Nicomédie avec sainte Victoire.

Saint Septime, lecteur, martyr au même lieu.

torum et quadraginta, tempore Justini imperatoris, sub Dunaan judæo tyranno, post quos christiana mulier incendio tradita est; cujus filius annorum quinque, cum balbutiendo Christum confiteretur, nec blanditiis, nec minis retineri posset, in ignem, ubi mater ardebat, se præcipitem dedit. — Coloniæ, sancti Evergisti episcopi et martyris. — Constantinopoli, sancti Procli episcopi. — In Britannia, minori transitus sancti Maglorii episcopi, cujus corpus Lutetiæ Parisiorum requiescit. — In Vertano monasterio, sancti Martini abbatis. — In Campania, sancti Marci solitarii, cujus præclara opera sanctus Gregorius scripsit.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Flottès, enfant de Rodez, curé de Veyrières en Rouergue, pour refus des serments schismatiques, arrêté en 1793, transporté à Rochefort pour la déportation, enfermé au fort du Hâ, puis déposé malade à l'hôpital Saint-André, mort dans cet hôpital le 24 octobre 1794, à l'âge de quarante-neuf ans.

Dominique Fourquiès, né à Mauriac, curé, comme le précédent du diocèse de Rodez, envoyé comme son confrère à Rochefort pour la déportation, mort aussi à l'hôpital Saint-André, le même jour, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Gaudence, évêque de Brescia. — Saint Front, apôtre de Périgueux. — Saint Chrysanthe et sainte Darie, martyrs. — Saint Crespin et saint Crespinien, martyrs. — Saint Martyrius, diacre, et saint Marcien, chantre, martyrs. — Saint Boniface Ier, Pape. — Saint Marnoc, évêque en Ecosse. — Saint Goizenou, évêque de Léon, martyr. — Saint Théodose, évêque de Vaison. — Le Bienheureux Bonaventure de Potenza, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CHRYSANTHE ET SAINTE DARIE,

MARTYRS.

Un habitant d'Alexandrie, nommé Polémius, homme illustre de l'ordre des sénateurs, et l'un des principaux de la ville, se retira à Rome avec son fils Chrysanthe. Le sénat de Rome le reçut avec courtoisie, et l'empereur Valérien lui conféra de grands honneurs; il obtint même une place dans le sénat. En même temps, il appliqua à l'étude des philosophes son fils unique Chrysanthe, qu'il avait déjà fait initier à toutes les sciences littéraires. C'était un jeune homme plein de talent et d'une étonnante facilité à s'instruire. Quant à sa prudence, on va voir ce qu'il en était. Comme il recherchait avec soin toute espèce d'ouvrages, il tomba sur les livres des Évangiles. Après qu'il les eut lus attentivement, il se dit à lui-même : « Tu t'es complu, ô Chrysanthe, à rechercher les livres de ténèbres, jusqu'à ce qu'enfin tu eusses rencontré la lumière de la vérité. Mais ce n'est point le fait d'un homme sage et prudent de retourner de la lumière aux ténèbres; car, par cette conduite, tu perdrais le fruit des travaux que tu as entrepris. Or, ce fruit des travaux, c'est celui que Dieu donne à ceux qui le cherchent; car ainsi il l'a ordonné, comme tu l'as lu toi-même : « Cherchez, et vous trouverez. » Si donc tu laisses ce que tu as

Digitized by Google

cherché et trouvé, tu deviendras semblable aux fous et aux insensés. Embrasse donc avec empressement ce qui demande d'être acquis de toutes les forces de notre esprit. Quitte toutes ces autres choses qui n'apportent avec elles qu'ennui et dégoût. Tu feras une grande perte si tu ne retiens courageusement ce que tu as cherché par tant de travaux : tu as trouvé de l'or, tu as trouvé de l'argent, tu as trouvé les pierres les plus précieuses. Tu as cherché pour trouver, et tu as trouvé pour posséder; prends donc garde qu'on ne t'enlève ce que tu as découvert. Use, jouis des prémices de tes travaux, et considère bien que, si tu les négligeais, tu aurais perdu ton temps à les désirer et à les chercher.

Après s'être ainsi convaincu lui-même, il se mit à la recherche d'un maître qui lui expliquât les divines Écritures; et comme autrefois il courait après les hommes éloquents et lettrés, ainsi présentement il désirait trouver pour l'instruire des ignorants et des pêcheurs; car il avait lu dans l'Apôtre : « Où est le savant? où est l'écrivain? où se trouve l'érudit de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la sagesse de ce monde? Car, puisque le monde n'a point connu Dieu par la sagesse, il a plu à Dieu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croient. » Chrysanthe, s'occupant journellement dans ces pensées, tout en cherchant des serviteurs du Christ, rencontra un jour quelqu'un qui lui dit qu'il connaissait un certain chrétien, nommé Carpophore, très-versé dans les divines Écritures, lequel, à cause de la persécution qu'on faisait aux chrétiens, habitait dans les montagnes une caverne connue d'un très-petit nombre. Chrysanthe, à cette nouvelle, fut ravi de joie, et embrassant les genoux de cet homme, il le suppliait avec larmes de lui indiquer le lieu où demeurait l'homme de Dieu. Or, la divine Providence permit que celui qui cherchait avec foi méritât de trouver l'objet de ses désirs. Chrysanthe ayant donc découvert le saint prêtre Carpophore, en peu de mois il apprit toutes les saintes Écritures; et s'étant affermi dans la foi, il devint bientôt parfait dans le Christ, au point que, sept mois après avoir reçu le Baptême, il prêchait publi-

Digitized by Google

quement Jésus-Christ, Fils de Dieu. Ses parents et d'autres personnes illustres et puissantes l'ayant entendu tenir ces discours, ils allèrent trouver son père et le blâmèrent, lui disant : « Ton fils ose parler contre les dieux ; cela te sera imputé à crime et retombera sur ta tête. Il dit qu'un certain Jésus-Christ est le vrai Dieu. Si cela parvient aux oreilles de l'empereur, tu en porteras la peine et nous aussi. Il faut être, en effet, un impudent adversaire des lois des empereurs pour dire de semblables choses. »

Polémius, à cette nouvelle, entra en colère et fit enfermer son fils dans une prison obscure et fétide, commandant en même temps de ne lui donner que très-peu de nourriture, et le soir seulement. Mais Chrysanthe regardait tout cela non point comme un supplice, mais comme un exercice de vertu : ce qui fut bientôt connu de tous. Quelqu'un donna alors ce conseil au père : « Si tu désires que ton fils renonce à ses nouvelles idées, emploie un moyen, procure-lui des délices et des voluptés; donne-lui pour épouse quelque fille belle et éloquente, afin que, se voyant bientôt engagé avec elle dans les liens du mariage, il oublie qu'il est chrétien. Car, quant à cette prison ténébreuse et à ces tourments, les chrétiens s'en font un sujet de gloire et non de peine. » Polémius, suivant ce conseil, fit orner de tentures de soie le triclinium, et après avoir fait revêtir son fils d'habits précieux, il ordonna de l'y introduire ; puis il choisit parmi ses servantes les plus belles, qu'il fit parer avec un grand luxe, et les enferma avec son fils, leur procurant les mets les plus recherchés, et leur faisant des menaces si elles ne réussissaient pas par leurs séductions à détourner Chrysanthe de la religion chrétienne. L'homme de Dieu vivait ainsi au milieu des jeux voluptueux de ces jeunes filles; mais il demeurait tellement ferme dans son premier dessein, qu'il méprisait les mets délicieux étalés à sa vue, et évitait tout contact avec ces vierges comme il eût fait avec des aspics. Il prenait son repos sur la terre nue, repoussait avec le bouclier de la foi les caresses de ces filles comme des flèches, et se livrait à une prière assidue, disant : « Venez, Seigneur, à

Digitized by Google

mon secours; dites à mon âme : Je suis ton salut. Car qui pourrait soutenir cette guerre que le diable a suscitée, si votre droite victorieuse ne déploie sa puissance? Grande est l'erreur de celui qui croirait pouvoir, par ses seules forces, surmonter la concupiscence et garder la chasteté, si la rosée de votre miséricorde ne vient éteindre les ardeurs de la chair. L'âme ne saurait parvenir à votre céleste cour si elle ne vous a pour guide; car la volupté est une bête féroce qui se tient cachée dans la forêt de la vie pour dévorer les âmes. Si quelqu'un évite ses morsures, il doit vous en rendre d'infinies actions de grâces, ô Dieu sauveur. C'est à vous qu'il appartient de nous délivrer de tels périls. Et c'est ainsi que votre bienheureux serviteur Joseph, par votre secours, s'échappa des mains d'une femme dissolue, comme des griffes d'un monstre farouche. Et maintenant, Seigneur, moi aussi je vous prie de me secourir contre ces bêtes qui m'assiégent; en sorte que, comme les serpents s'endorment à la voix de l'enchanteur, ainsi, à ma prière, ces filles soient saisies du sommeil, et qu'elles cessent leurs attaques. » A peine avait-il achevé sa prière qu'elles furent prises d'un sommeil si profond qu'on ne put les réveiller qu'en les transportant hors de l'appartement. Elles prirent alors de la nourriture; mais dès qu'elles furent rentrées dans la chambre où se trouvait Chrysanthe, elles se livrèrent encore forcément au sommeil.

Ceux qui avaient été chargés de conduire cette affaire prévinrent le père de ce qui se passait. Celui-ci se mit dès lors à pleurer son fils comme déjà mort. Un de ses amis lui dit : « Ton fils a appris des chrétiens l'art magique, et ses enchantements réussissent sans peine sur des filles simples. Mais introduis près de lui une femme habile et rusée, elle ne manquera pas de lui faire changer d'avis et de l'engager dans les voluptés. — Où trouver, répondit Polémius, une fille de cette sorte qui puisse réussir à nos souhaits ? — Parmi les prêtresses de Minerve, ajouta son ami, j'en connais une, déjà nubile, très-gracieuse, d'une beauté ravissante, pleine d'esprit et de finesse, et qui s'exprime avec une facilité merveilleuse. Il n'y

Digitized by Google

a pas à différer, faisons-la venir, puis nous lui dirons comment elle doit s'y prendre pour changer les idées du jeune homme et le faire consentir à s'unir à elle. Ce projet est aussitôt mis à exécution; on amène cette vierge de Minerve, nommée Darie, et après qu'on l'a ornée de vêtements somptueux tout resplendissants de pierres précieuses, elle se présente hardiment devant Chrysanthe, et par de douces et flatteuses paroles, elle s'efforce de le faire renoncer à ses idées chrétiennes. Mais Chrysanthe, muni du secours de Dieu, repoussa par le bouclier de la foi les traits du diable, et invoquant l'Esprit-Saint, il lui parla ainsi :

« O vierge illustre, si, en vue d'une union temporelle, tu emploies de si beaux vêtements et des paroles si douces et si élégantes, pour me faire abandonner mes sentiments, à moi homme mortel, qui suis épris d'un autre amour, et pour changer les dispositions de mon âme, combien plus devrais-tu donner tes soins pour te concilier l'amour du Roi immortel, le Fils de Dieu ? Cependant, si tu le veux, la chose serait facile. En effet, si tu conserves ton âme et ton corps dans la pureté et dans l'intégrité, si tu les préserves de toute souillure, travaillant en même temps à les sanctifier l'un et l'autre ; si enfin, comme tu es présentement toute brillante à l'extérieur, tu rends aussi ta conduite sage et édifiante, les Anges te combleront de leurs faveurs, les Apôtres et les Martyrs seront tes amis, et ils obtiendront que le Christ lui-même soit ton époux ; et alors il te préparera dans le Ciel une couche nuptiale ornée de perles et de pierres précieuses incorruptibles, et te donnera, dans son Paradis, des délices sans fin. De plus, il te conférera une fleur de jeunesse immortelle, et inscrira ta dot dans le livre de la vie éternelle. » Darie, émue de ces paroles, lui répondit : « Ce n'est point la passion qui m'a amenée ici parée comme tu vois ; mais, cédant aux larmes de ton père, je suis venue pour te rendre à son amitié et au culte des dieux. » Chrysanthe lui dit alors. Si tu as quelques arguments pour me convaincre et me persuader, je t'écouterai volontiers. Formons ensemble un entretien pour notre avantage réciproque. »

Digitized by Google

« Il n'y a rien, dit Darie, de plus utile et même de plus nécessaire aux hommes que de pratiquer la religion, et il faut prendre garde qu'en la négligeant nous ne provoquions le courroux des dieux. — Chrysanthe : « Dis-moi donc, vierge si sage, quel culte il faut rendre aux dieux. » — Darie : « Celui-là même qui nous les assure pour protecteurs. » — Chrysanthe : « Comment pourraient-ils être nos protecteurs, eux qu'il faut confier à la garde des chiens, de peur qu'ils ne soient pillés par des voleurs de nuit, et qu'il faut fixer avec des clous et consolider avec du plomb, de crainte qu'ils ne viennent à tomber au moindre ébranlement. » — Darie : « Si la multitude grossière des humains pouvait honorer les dieux sans simulacres, il ne serait pas nécessaire d'en fabriquer ni d'en exposer en public. On en fait donc avec de l'or, de l'argent, du marbre, de l'airain, afin que les adorateurs des dieux voient de leurs yeux ceux qu'ils doivent, par la pensée, aimer, craindre et vénérer. »

Chrysanthe : « Eh bien! examinons ce que signifient ces images, afin de voir si on leur doit le culte de l'adoration. Celui-là ne saurait être réputé Dieu, en qui on ne voit pas éclater une sainteté parfaite et une gloire inaltérable. Or, quelle probité apercevons-nous dans Saturne armé de sa faulx, lui qui enleva, ou plutôt dévora ses propres enfants aussitôt après leur naissance, ainsi que le racontent ses adorateurs eux-mêmes? Et que trouves-tu de louable dans Jupiter même, qui, autant de jours qu'il a vécu, a commis autant de crimes, d'adultères et d'homicides? Jupiter, ce traître à son père, l'assassin de ses propres enfants, le corrupteur des femmes, le mari de sa sœur, l'usurpateur d'un royaume, l'inventeur de l'art magique, l'auteur de mille autres artifices, le satellite des démons, le pourvoyeur de la mort, enfin souillé de crimes et de turpitudes qu'il n'est pas permis de raconter. Et tu croiras qu'un homme de cette trempe puisse être un dieu? Or, qu'il ait été tel, c'est ce qu'attestent les écrivains, lesquels racontent que ceux que ces insensés et pervers appellent dieux, ont été des rois, qu'ils étaient habiles et courageux à la guerre, et

Digitized by Google

qu'ils sont morts en leur temps. Montre-moi donc quelle était la vertu de Jupiter, qui jusqu'à son dernier moment a été tellement l'ennemi de toute pudeur qu'il a souillé les airs par le rapt de Ganymède, et la terre par ses incestes avec ses sœurs, comme je l'ai déjà dit. Et à l'égard de Mercure, quelle trace de divinité peux-tu découvrir en lui? Sa tête imite celle d'un porc et d'un monstre; on y aperçoit seulement des cheveux et des ailes. Cet homme, par ses arts magiques, s'occupait à découvrir l'argent que recèle le sein de la terre, et par ses enchantements et sa baguette, il neutralisait le venin des serpents; en tout cela il était aidé par les démons, auxquels il immolait chaque jour un coq ou une truie. Et que dirons-nous de la sainteté d'Hercule? Fatigué de tuer ses voisins, un beau jour, par une divine inspiration, dit-on, il se jeta tout vif dans le feu, et ce misérable y fut bientôt consumé avec la massue et la peau de lion dont il se couvrait. Il y a peut-être de la vertu dans Apollon? Serait-ce par hasard dans ses sacrifices bachiques ou dans ses ivrogneries et son incontinence? Venons maintenant à la reine Junon, à la sotte Pallas, à l'impudique Vénus. L'histoire nous les montre se disputant avec aigreur et en venant même aux coups, lorsqu'il s'agit de décider laquelle d'entre elles surpassait les autres en beauté. Tous les poètes, les orateurs, les historiens se sont plu à raconter ce jugement célèbre qui, pour une beauté méprisée ou méconnue, eut des résultats si lamentables. Pourquoi donc, tandis que l'une tressaillait d'aise, les autres se sont-elles si fortement indignées? Il n'y eut pas d'autre motif qu'une honteuse volupté : la sentence du berger choisit celle-là, et dédaigna celle-ci. Concluons.

» Puis donc que tous ces personnages ne peuvent revendiquer les honneurs de la divinité, à qui le consentement de tous les peuples doit-il les attribuer? Il n'y a pas de raison de s'arrêter aux dieux inférieurs; il ne doit y avoir qu'une seule tête à laquelle s'adapteront les autres membres : en effet, lequel d'entre eux serait assez fou pour vouloir être dieu ou déesse, tandis que ni Saturne, ni Jupiter, ni Vénus ne le sont pas. eux

Digitized by Google

pourtant que les impies regardent comme les plus grands? Que si ceux qui tiennent le plus haut rang sont des misérables, des scélérats, ainsi que nous l'avons démontré, combien à plaindre sont ceux qui les honorent et les révèrent comme des dieux? »

Darie répondit à ce discours : « Je conviens que les fictions des poètes ne sont d'aucune valeur ; mais recourons aux philosophes, dont la haute sagesse, après avoir dompté tous les vices, s'est attachée fortement à la vertu. Ils enseignent que toutes ces divinités si diverses ont été imaginées pour expliquer le gouvernement de l'univers ; et, interprétant par l'allégorie les noms des dieux, ils disent que Saturne est le temps ; Jupiter, l'intensité de la chaleur ; Junon, l'air ; Vénus, le feu ; Neptune, la mer ; Cérès, la terre, et ainsi des autres divinités. » — Chrysanthe répliqua : « Mais alors pourquoi se donner la peine de fabriquer leurs images? La terre n'est absente nulle part ; le feu aussi est toujours sous votre main ; l'air est répandu partout. Dès lors je ne puis comprendre en aucune manière pourquoi vous adorez ces simulacres faits de main d'homme ; par quel motif leur rendez-vous un culte, et non pas à ce qu'elles représentent? Est-il un roi, un potentat, qui consente à se voir méprisé, honni, pourvu qu'on adore sa ressemblance? Si donc personne n'est ennemi de lui-même à ce point, et si aucun prince n'a encore toléré une telle dérision, il faut bien avouer que ces images, ces statues, ne représentent ni les éléments, ni des dieux, mais simplement des hommes mortels. »

Darie reprit : « Tes arguments, ô Chrysanthe, confirment mon dire ; car j'ai avancé que si les gens de bas étage adorent les images des choses réelles, nous autres nous rendons nos hommages à ces choses mêmes. » — Chrysanthe répondit : « Ainsi tu crois pouvoir raffermir ton opinion par nos arguments. Voyons, mettons sur le tapis tous les adorateurs des éléments. S'ils honorent la terre dans le seul dessein de lui rendre hommage, qu'ils emploient donc à son égard un culte digne d'elle ; par conséquent, qu'ils cessent de la cultiver, de déchirer son sein et de la remuer en aucune façon, et qu'ils jettent de côté la charrue et le hoyau. Mais qu'un autre, qui ne la regarde

Digitized by Google

point comme une déesse, y enfonce le soc et la herse, comme fait tout bon cultivateur, et que celui-là ne lui rende aucun honneur, comme font ses stupides adorateurs. Dis-moi, Darie, auquel d'entre eux rapportera-t-elle d'abondantes récoltes? N'est-ce pas à celui qui la cultive soigneusement, sans se mettre en peine de l'honorer? Mais si c'était une déesse, comme vous l'assurez, ne devrait-elle pas plutôt prodiguer les biens de son sein à ses adorateurs? De même pour Neptune; si c'est un dieu, il faut que tu l'adores de manière à naviguer dessus en hiver; puis, pleine de confiance, non pas dans la pêche, mais dans le culte que tu lui rends, attends que les poissons arrivent. Mais voici un homme qui, sachant bien que la mer est inanimée, et qu'elle ne mérite aucunement les honneurs divins, se confie à cet élément en temps opportun, jette ses filets et se procure des aliments, non pas en adorant la mer, mais en y pêchant. Est-ce toi ou lui qui retirera du profit de la navigation ou de la pêche? C'est celui sans doute qui connaît le mieux le métier de pêcheur.

Il en est ainsi des autres éléments. Ils ne peuvent rien donner à leurs adorateurs; ils sont pour servir aux besoins des hommes, non de leur propre mouvement, mais par l'ordre de Dieu. C'est, en effet, en vertu des lois qu'il a posées lui-même, que la terre produit par la chaleur du soleil, que les semences et les plantes sont nourries par les fécondes influences de l'air, prennent de l'accroissement dans les temps favorables, et qu'enfin elles donnent des fruits et des moissons. Donc celui-là seul mérite nos hommages et nos adorations, qui nous fait de telles largesses, et non point ces matières brutes qui nous viennent de sa bonté. Je ne sache pas que les écoliers révèrent les lettres de l'alphabet, ni leurs tablettes ou leurs livres; ils réservent leurs hommages pour ceux qui les instruisent; de même que les malades n'honorent point le fer ou les médicaments, mais bien le médecin. »

Cette aimable discussion persuada la jeune prêtresse, qui crut aussitôt; et après en avoir délibéré ensemble, ils convinrent de s'unir par le lien conjugal, se promettant de garder

Digitized by Google

la virginité avec la crainte de Dieu. Chrysanthe, ayant déclaré son intention pour le mariage, fut mis en liberté par ordre de son père ; puis il fit baptiser Darie dans sa propre maison. Elle reçut ensuite secrètement le voile de virginité, et se conduisit en tout avec une parfaite continence ; en peu de temps elle apprit toutes les saintes Écritures. Ils vivaient ainsi ensemble heureux, non de la joie des sens, mais de la société du Saint-Esprit qui les unissait. Par leur exemple et leurs exhortations, beaucoup de personnes embrassèrent la foi du Christ, et un grand nombre de vierges, oubliant leurs fiancés, se consacraient à Dieu ; de jeunes hommes, à leur imitation, méprisant les délices du monde et foulant aux pieds la volupté, embrassaient la continence et se donnaient au Seigneur.

Sur ces entrefaites, il s'élève tout-à-coup une sédition dans la ville, et le peuple se rend auprès du préteur Célérinus. Là, on entend des jeunes gens se plaindre hautement que Darie leur a enlevé leurs fiancées, les femmes crier que Chrysanthe les a privées de leurs maris, leur enlevant ainsi l'espoir d'avoir des enfants ; à quoi l'on ajoutait des accusations odieuses, qui ne faisaient qu'augmenter le tumulte et le trouble. Le préteur ordonne aussitôt de saisir les accusés, et de leur faire subir divers tourments, s'ils ne consentent pas à sacrifier aux dieux. Chrysanthe fut livré au tribun Claude, qui le mit entre les mains des soldats, en leur disant : « Conduisez-le au temple de Jupiter ; là, s'il refuse de sacrifier à l'invincible Hercule, tourmentez-le fortement jusqu'à ce qu'il obéisse. » Les soldats le lièrent avec des nerfs encore humides, afin que, ces liens venant à se dessécher, et pénétrant jusqu'aux os, il en éprouvât un supplice plus douloureux. En effet, à peine on était lié de la sorte, que ces nerfs disparaissaient à l'œil dans les chairs ; car les soldats faisaient ces ligatures avec beaucoup d'art et d'adresse. Mais dès qu'on les eut serrés de cette manière sur les membres de Chrysanthe, au même instant ils se rompirent. Les soldats, furieux de leur mésaventure, le jetèrent en prison, et lui mirent les pieds dans les ceps jusqu'au troisième trou ; et comme ils l'insultaient en sa présence, ces entraves tom-

Digitized by Google

bèrent en poussière. Les militaires l'ayant fait lever, l'aspergèrent d'une eau fétide, en disant : « Maintenant tes maléfices ne te serviront de rien. » Mais la mauvaise odeur fut subitement changée en un suave parfum, comme si on eût répandu de l'eau de rose. Alors ils imaginèrent de l'enfermer nu dans la peau d'un taureau fraîchement écorché, et le laissèrent ainsi toute une journée exposé aux brûlantes ardeurs du soleil ; mais l'homme de Dieu n'en éprouva pas la moindre incommodité. Ils l'enchaînèrent ensuite, et le plongèrent dans un obscur cachot : mais les chaînes se brisèrent incontinent, et une vive lumière éclaira la prison, comme si on y eût allumé des lampes. Ils se décidèrent alors à donner avis de tout ceci au tribun Claude.

Le tribun étant arrivé à la prison, et apercevant cette lumière éclatante, ordonna qu'on lui amenât Chrysanthe. « Et quelle est donc, lui dit-il, la puissance de tes prestiges, qui te font opérer de telles choses? J'ai exterminé tous les magiciens et enchanteurs, et jamais je n'ai vu de magie aussi puissante : cependant j'ai vaincu tous ces gens-là, et toute leur malice a cédé à ma volonté. Du reste, comme je m'aperçois que tu es un homme sage et illustre, je ne te demande qu'une chose, c'est que tu quittes cette audacieuse école des chrétiens, qui excite du tumulte et des séditions parmi le peuple romain, et que tu te montres digne de ton origine ; enfin que tu offres aux dieux tout-puissants les sacrifices qu'on leur doit. » Chrysanthe lui répondit : « S'il y avait en toi une étincelle de prudence, tu comprendrais facilement que je suis aidé et secouru, non par l'art magique, mais par la puissance de Dieu. Mais tu me regardes du même œil que tu considères tes dieux, que tu honores à tort ; car si ta vue était saine, tu reconnaîtrais que tes dieux n'ont point la faculté de voir ; et si tes oreilles écoutaient la vérité, tu remarquerais qu'ils ne peuvent entendre la voix de ceux qui crient vers eux ; s'il y avait dans ton esprit quelque lueur d'intelligence, tu t'apercevrais qu'ils ne sont qu'une vile matière. » Le tribun ordonna alors de l'attacher au poteau et de le battre de verges. On apporta donc des verges qui, entre

Digitized by Google

les mains des soldats, étaient fort dures ; mais, appliquées au corps du saint homme, elles devinrent molles comme un papyrus. Ce que voyant le tribun, il le fit détacher, puis il dit aux soldats : « J'ai, comme vous savez, découvert tous les artifices et les ruses des magiciens et des enchanteurs ; mais j'avoue qu'il n'y a ici aucun maléfice humain : tout doit être attribué à la puissance divine. En effet, comment expliquer que des liens de nerfs se soient rompus d'eux-mêmes, des ceps brisés, l'humidité du cuir conservée, bien qu'exposée aux ardeurs d'un soleil brûlant, et des verges très-dures devenues molles comme un papyrus? Comme donc en tout cela apparaissent la sincérité, la justice et la vérité, que nous reste-t-il autre chose à faire que de nous prosterner tous aux pieds de cet homme, pour lui demander pardon de l'injustice dont nous avons usé envers lui, et le prier de nous réconcilier avec ce Dieu qui rend victorieux en tous leurs combats ceux qui l'honorent? A mon avis, il triomphera de nos princes et de nos empereurs, comme il nous a vaincus nous-mêmes. »

Après ces paroles, le tribun Claude, avec tous ses soldats, se jeta aux genoux de Chrysanthe, en disant : « Nous reconnaissons sincèrement que ton Dieu est le vrai Dieu. C'est pourquoi nous te prions de nous le faire connaître et de nous réconcilier avec lui, de la manière que tu le jugeras convenable. — Si vous voulez parvenir à la connaissance de Dieu, répondit Chrysanthe, il faut que vous marchiez droit, non des pieds, mais de l'esprit ; car Dieu est plus ou moins proche de nous, selon que nous le cherchons du cœur et par la foi. » Après qu'il les eut instruits suffisamment, le tribun Claude crut, de même que sa femme Hilaria, ses deux fils Jason et Maur, et tous ses amis avec leurs familles. Les soldats pareillement embrassèrent la foi avec tous les gens de leur service ; et tous, animés d'un même esprit, furent baptisés en un même jour. Ils persévérèrent dans la doctrine que leur avait inculquée Chrysanthe ; ils ne se lassaient point de l'entendre discourir sur la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ils désiraient tous, avec une crainte respectueuse, de souffrir pour le nom du Christ.

Digitized by Google

Après qu'ils eurent ainsi reçu la foi, la nouvelle en parvint à la cour de l'empereur Valérien. Aussitôt il donna l'ordre de jeter dans la mer le tribun Claude avec une pierre au cou, et de mettre à la torture tous les soldats convertis, qu'on devait ensuite décapiter, s'ils refusaient de renier le Christ. Mais Dieu donna une telle grâce aux néophytes, que les deux fils de Claude, sans avoir été mis à la torture, confessaient le Christ et désiraient ardemment de subir la mort pour lui. Les autres, imitant leur exemple, reçurent tous, à la même heure, la gloire du martyre.

Or, il y avait dans le lieu où ils furent mis à mort un ancien monument; après l'avoir nettoyé, les chrétiens y déposèrent, la nuit, tous les corps des saints Martyrs. Ce lieu est à peu de distance de la ville, près de la voie appelée du Maure. Hilaria, veuve de Claude, se retirait souvent en ce lieu; elle fut surprise par quelques hommes. Comme ils voulaient l'emmener, elle leur dit : « Laissez-moi achever ma prière; après j'irai partout où vous voudrez. » S'étant donc mise à genoux, et levant les mains vers le Ciel, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ, que je confesse de tout mon cœur, réunissez-moi présentement à mes fils que vous avez appelés de mon sein à votre service. » Après ces paroles, elle conversa encore intérieurement avec Dieu, et en priant ainsi, elle s'endormit dans le Seigneur. Ceux qui l'avait saisie, touchés de cette mort instantanée, se retirèrent, laissant près d'elle ses deux servantes, qui l'inhumèrent avec soin en un lieu qui lui appartenait, et où elles lui érigèrent un petit monument. Comme ce lieu était voisin du sépulcre des saints Martyrs, cette pieuse femme y avait fixé son domicile depuis leur mort.

L'empereur Valérien ordonna alors d'enfermer Chrysanthe dans un cachot très-profond, pour le tourmenter ensuite par divers supplices avec Darie. Il fut donc jeté nu et chargé de chaînes de fer dans la prison Tullienne, cachot très-profond, horrible et empesté; pour Darie, on la conduisit dans un lieu de débauche. Comme leur supplice était différent, le Seigneur aussi les secourut en diverses manières : il procura à Chry-

Digitized by Google

santhe une suave odeur et une brillante lumière, et à Darie le secours d'un lion qui s'était enfui de l'arène. Cet animal, étant entré dans la chambre où elle était en prière, vint s'étendre à ses pieds. Les gardiens du lieu, qui ne s'en étaient pas aperçus, envoyèrent vers la vierge un jeune homme des plus impudents et des plus débauchés. Mais à peine eut-il mis le pied dans la maison, que le lion se jeta sur lui, le renversa et le tenait sous ses griffes, regardant la vierge du Christ, comme pour lui demander ce qu'il fallait faire. Darie lui dit : « Je t'adjure par le Fils de Dieu de permettre à cet homme d'écouter mes paroles. » Le lion le lâcha aussitôt, puis il alla se placer à l'entrée de la chambre, pour ne laisser passer personne. Darie dit alors au jeune homme : « Tu as vu que cette bête féroce, ayant entendu prononcer le nom du Christ, a honoré Dieu ; et toi, qui es un homme doué de raison, tu ne cesses de te vautrer dans toutes sortes de crimes et d'ordures ! Malheureux, ce qui devrait faire ta honte, tu t'en vantes, tu t'en glorifies ! » Le jeune homme, se jetant aux pieds de Darie, se mit à crier : « Fais que je sorte d'ici sain et sauf, et je te promets d'annoncer à tout le monde que le Christ que tu adores est le vrai Dieu, et qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui. » Darie dit alors au lion de le laisser sortir. L'animal s'étant aussitôt écarté de la porte, le jeune homme sortit ; il parcourut ensuite toute la ville, disant à haute voix : « Sachez, vous tous, Romains, que Darie est une déesse. » En ce moment survinrent de l'arène des hommes hardis qui venaient pour se saisir du lion ; mais l'animal, par une vertu divine, les jeta tous à terre aux pieds de la vierge du Christ, mais sans leur faire de mal. Darie leur dit alors : « Si vous croyez au Christ, vous pourrez vous en aller sans avoir de mal ; sinon, que vos dieux vous délivrent. » Ils s'écrièrent tout d'une voix : « Que celui qui ne croit pas que le Christ est le Dieu vivant et véritable, ne sorte pas d'ici en vie. » Après cela, ils se retirèrent, criant partout : « Croyez, peuple romain, qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Christ que prêche Darie. » Le préteur Célérinus ordonna alors de mettre le feu à la porte de la maison où était Darie avec le lion. L'animal, voyant le feu,

Digitized by Google

donna des signes de crainte par des rugissements. Mais Darie lui dit : « Ne crains rien ; tu ne seras ni pris, ni brûlé, ni tué ; tu dois mourir de mort naturelle. N'aie donc pas peur, mais sors et va-t'en en paix ; car Celui que tu as honoré en moi te délivrera. » Le lion, baissant la tête, se retira, et traversa toute la ville sans blesser personne. Ceux qui avaient été touchés par lui reçurent tous le Baptême.

Tous ces faits furent rapportés à l'empereur Valérien, qui, sans s'en émouvoir, ordonna au préteur Pontius de tourmenter cruellement Chrysante et Darie, puis de les mettre à mort s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. Le préteur les ayant exhortés à offrir un sacrifice aux dieux, et voyant qu'après bien des paroles échangées de part et d'autre, il ne pouvait rien obtenir, les fit suspendre au chevalet pour les tourmenter ; mais la machine se brisa, les liens se rompirent, et les lampes ardentes s'éteignirent. Tous ceux qui osaient toucher Darie sentaient les nerfs de leurs mains se dessécher, et ils en ressentaient de grandes douleurs. Le préteur, témoin de ce qui se passait, en conçut de la crainte et alla aussitôt en prévenir l'empereur. Valérien, attribuant tout cela, non à la puissance divine, mais à l'art magique, ordonna de conduire les Martyrs hors de la ville, et de les jeter tout vivants dans une fosse creusée sur la voie Salaria. Chrysanthe et Darie furent amenés en ce lieu, et en descendant dans la fosse ils priaient et chantaient. On la combla avec de la terre et des pierres, et c'est ainsi qu'avec la couronne du martyre, ils trouvèrent à la fois la mort et la sépulture ; et de même qu'en cette vie ils avaient été époux selon l'esprit, ainsi ils la quittèrent dans la plus étroite union. Dieu les reçut comme un sacrifice vivant, et leur distribua les récompenses de l'immortalité qu'ils avaient si bien méritées.

Après leur mort, la grâce de Dieu opéra en ce lieu des prodiges et des guérisons. Le jour anniversaire de leur martyre étant arrivé, une multitude incroyable d'hommes, de femmes et d'enfants se réunirent, pour le célébrer, dans une caverne voisine du lieu de leur sépulture. Valérien l'ayant appris, commanda de boucher l'entrée de la caverne ; ce qui fut exécuté

Digitized by Google

aussitôt. Mais, tandis qu'on y apportait de la terre de toutes parts, ces fidèles reçurent tous la communion des divins Mystères, et arrivèrent ainsi avec grande joie à la couronne du martyre. De ce nombre étaient le prêtre Diodore, le diacre Marien et d'autres clercs, avec un grand nombre de fidèles, dont il est inutile de rechercher les noms, puisqu'il n'est plus possible de les découvrir.

Nous, Varinus et Arménius, frères, avons écrit toutes ces choses comme elles se sont passées, pour obéir à l'ordre du très-saint Pape Étienne, et nous avons envoyé notre récit en diverses villes, afin que tous apprennent que les saints martyrs Chrysanthe et Darie ont reçu du Seigneur, dans le céleste royaume, la récompense du martyre. A lui gloire et puissance, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles ! Amen.

(Bénédictins de Solesmes.)

SAINT GAUDENCE,

ÉVÊQUE DE BRESCIA.

Saint Gaudence, évêque de Brescia et successeur de saint Philastre, était contemporain de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Chrysostome. Cependant on ne connaît au juste ni l'époque de sa naissance ni l'année de sa mort. On ne trouve quelques renseignements sur sa vie que dans ses discours ou sermons, qui sont au nombre de vingt et un. Dans l'éloge qu'il a fait de saint Philastre, il l'appelle son père, ce qui donne lieu de croire que lui-même était né dans la ville de Brescia, ou du moins qu'il y fut élevé à la cléricature.

Il était prêtre, mais assez jeune encore, quand il entreprit le pèlerinage de Jérusalem. Traversant les villes de la Cappadoce, il vint à Césarée, la métropole dont saint Basile avait été archevêque. Il y trouva un monastère considérable de vierges, dont les nièces de saint Basile, sœurs par la nature, la foi, la ferveur et la pureté entière étaient les supérieures. Elles avaient reçu de leur oncle les reliques des quarante Martyrs de Sébaste, dont l'Église honore la mémoire le 9 et le 10 mars. Depuis longtemps

Digitized by Google

elles demandaient à Dieu de pouvoir remettre ce précieux trésor à quelque personne sûre et qui l'appréciât dignement, car elles étaient avancées en âge, et s'attendaient à mourir d'un jour à l'autre. Lors donc qu'elles virent saint Gaudence, qu'elles connurent qu'il était de la province de saint Ambroise et qu'il leur demanda les saintes reliques, elles les lui accordèrent volontiers, dans la persuasion qu'elles seraient honorées en Italie avec autant et même plus de piété qu'en Orient. Saint Gaudence eut donc les quarante Martyrs pour compagnons de son pèlerinage, et les déposa ensuite dans une nouvelle église de Brescia.

Il n'était pas encore revenu de Jérusalem, lorsque saint Philastre, évêque de Brescia, vint à mourir. Aussitôt le clergé et le peuple de la ville choisirent pour évêque le prêtre Gaudence, quoique absent. Ils protestèrent même avec serment qu'ils n'en auraient point d'autre. Les Évêques de la province, présidés par saint Ambroise, écrivirent à Gaudence, par les députés que le peuple lui envoya, de revenir à Brescia sous peine de désobéissance. De leur côté, les Évêques orientaux le menacèrent de l'excommunication, s'il ne promettait de retourner en sa patrie. Il revint donc à Brescia, et, quoi qu'il pût dire et faire pour s'en défendre, il y reçut la consécration épiscopale des mains de saint Ambroise. C'était vers l'an 387. Nous avons encore le discours qu'il adressa dans cette occasion à son peuple. Il parle de lui-même avec beaucoup d'humilité : Convaincu de mon incapacité et détourné par la pudeur de mon âge, peu mûr pour la dignité du sacerdoce, je suppliais les souverains prêtres de me permettre de garder le silence; car je crains d'abord que la vertu des paroles célestes ne soit affaiblie par le langage de mon exiguïté. Ensuite, je rougis de ce que je ne puis offrir à une si grande attente le fruit désiré de la doctrine. Aussi, me sentant tout-à-fait incapable de répondre à votre désir, ai-je fait tous mes efforts pour décliner ce fardeau. Mais le bienheureux père Ambroise et les autres vénérables Pontifes, astreints par le serment par lequel vous vous étiez témérairement liés vous-mêmes, m'ont écrit par votre

Digitized by Google

députation des lettres telles que je ne pouvais plus résister sans péril de mon âme. De plus, les Évêques orientaux me refusaient la sainte Communion si je ne promettais de revenir vers vous. Cerné ainsi de toutes parts et subjugué par l'autorité des Saints ici présents, j'ai reçu cette charge du souverain sacerdoce sans en être digne ni par le mérite, ni par l'âge, ni par la doctrine. Considérez donc ce que je souffre, moi qui ne sais parler, de ne pouvoir me taire. Par le commandement des anciens, je suis contraint d'obéir au-delà de mes forces, n'ayant ni la faculté de garder le silence ni celle d'annoncer ce que je dois dire. Mais, instruit par l'autorité de la loi divine que les commandements des pères spirituels sont salutaires, j'ose me lancer à parler, et porter à vos oreilles un faible discours; vous l'accueillerez peut-être patiemment, par la raison qu'il est utile au peuple du Christ d'apprendre, par l'exemple de celui qui prêche, l'obéissance, qui est préférée au sacrifice divin et mise en tête de tous les commandements de Dieu. Saint Gaudence termine ainsi son allocution : Je prie le commun père Ambroise, après la petite rosée de mon discours, d'arroser lui-même vos cœurs des mystères des Écritures divines ; car il vous parlera par le Saint-Esprit, dont il est plein; des fleuves d'eau vive jailliront de ses entrailles, et tel qu'un successeur de l'Apôtre Pierre, il sera la bouche de tous les Pontifes ici présents; car le Seigneur Jésus ayant interrogé les Apôtres : *Et vous, qui dites-vous que je suis?* Pierre seul répondit comme l'organe de tous : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.*

Nous avons un autre petit discours que saint Gaudence fit plus tard devant saint Ambroise, à Milan même, sur la nativité ou naissance de saint Pierre et de saint Paul, qu'on célébrait en ce jour, savoir leur nativité ou naissance pour le Ciel par le martyre.

Saint Gaudence prêchait tous les ans le panégyrique de son prédécesseur saint Philastre, qui, comme Abraham, quitta son pays et sa famille pour obéir à la vocation de Dieu, parcourant en apôtre une grande partie de l'univers, combattant par ses instructions les païens, les juifs, les hérétiques, en particulier

Digitized by Google

les ariens à Milan. Venu à Brescia, il en fut fait évêque, défricha cette terre jusqu'alors inculte et en fit une terre de bénédiction. De tous ces panégyriques que saint Gaudence prononçait chaque année le 18 juillet, nous n'en avons qu'un, le quatorzième.

Les discours de saint Gaudence étaient tellement goûtés qu'on les écrivait en notes à l'église même. Parmi ses auditeurs les plus assidus, était Bénévole, un des premiers personnages de Brescia et même de tout l'empire. Il était chancelier du jeune empereur Valentinien, lorsque sa mère, l'impératrice Justine, persécuta saint Ambroise et les catholiques pour favoriser les ariens. Comme le chancelier devait écrire et sceller les lois, elle voulut lui en faire écrire une en faveur des ariens et contre les catholiques : il s'y refusa. Elle lui promit des honneurs plus considérables encore. Bénévole n'était pas encore baptisé, mais seulement catéchumène. Insensible à toutes les promesses, il déposa même les marques de sa dignité présente, et se retira simple particulier à Brescia, sa patrie, où il fut l'ami de saint Philastre et de son successeur. Une année que, retenu par une grande maladie, Bénévole ne put aller entendre les instructions que saint Gaudence fit aux néophytes pendant les huit jours de Pâques, il pria le saint Évêque de les lui envoyer par écrit, afin qu'il pût y assister de cette manière. Malgré une certaine répugnance, l'Évêque le fit par amitié ; il y joignit quelques autres discours, dix-sept en tout ; car il ne répondait pas des copies, presque toujours fautives, des notaires ou sténographes.

Dans son premier sermon pascal, il observe que Dieu créa le monde au printemps, qu'il délivra Israël de la servitude d'Égypte au printemps, qu'il racheta le monde entier au printemps. Il créa le ciel et la terre le premier jour de la semaine ; c'est ce même jour qu'il créa de nouveaux cieux et une nouvelle terre, en ressuscitant du tombeau. C'est le sixième jour de la semaine qu'il crée le premier homme, c'est le sixième qu'il le rachète en mourant sur la Croix, mort et résurrection qu'il applique au nouveau chrétien dans les eaux du Baptême.

Digitized by Google

On lisait aux néophytes les chapitres de l'Exode qui parlent de l'immolation de l'Agneau pascal, de ses préparatifs et de ses suites, avec l'Évangile de saint Jean, où Jésus-Christ assiste aux noces de Cana, en Galilée, et change l'eau en vin, pour montrer qu'il est le même Dieu qui, dans l'origine, créa le premier homme et la première femme, institua et bénit leur union conjugale. Autrefois, en Égypte, on immola plusieurs agneaux; maintenant un seul agneau, l'Agneau de Dieu, suffit à tous; car créateur et maître des natures, Celui qui de la terre produit le pain, fait du pain son propre Corps, et qui de l'eau a fait du vin, fait du vin son Sang.

Saint Gaudence ayant bâti une nouvelle église, en fit la dédicace avec beaucoup de solennité, en présence de plusieurs Évêques, et y déposa les reliques d'un grand nombre de Martyrs, dont il fait ainsi le dénombrement. Il y a d'abord Jean-Baptiste, le dernier, mais le plus grand des Prophètes, saint André, d'abord disciple de Jean, puis du Sauveur; le troisième, Thomas, qui, seul, après la résurrection du Christ, désira et obtint de toucher ses membres; le quatrième, saint Luc, qui a écrit avec une merveilleuse exactitude l'Évangile et les Actes des Apôtres. Après ces quatre, nous avons les martyrs Protais, Gervais et Nazaire, qui, depuis peu d'années, ont daigné se révéler, à Milan, au bienheureux pontife Ambroise. Nous avons leur sang recueilli dans du gypse. Nous avons également reçu les cendres sacrées de Sisinnius, Martyrius et Alexandre, qu'une nation sacrilége vient de martyriser par les flammes en haine de la vraie foi. Enfin, après ces dix, nous avons les quarante Martyrs de Sébaste. Il raconte leur martyre et de quelle manière il a eu leurs précieuses reliques. Nous en avons pris une portion, dit-il, et nous croyons n'en avoir pas moins pour cela, honorant les Martyrs tout entiers dans leurs cendres, comme cette femme de l'Évangile qui, ne touchant du Sauveur que le bord de sa robe, attira cependant la vertu de la divinité et fut guérie.

Saint Gaudence de Brescia se montra digne des grands Évêques de son temps, saint Ambroise, saint Augustin, saint

Digitized by Google

Chrysostome. Celui-ci, se voyant persécuté et condamné à l'exil par des Évêques de cour, en appela au Pape Innocent, qui écrivit de tout côté en sa faveur. L'an 405, le Souverain-Pontife assembla sur cette affaire un Concile à Rome, qui envoya des députés à l'empereur de Constantinople, pour défendre la cause de saint Chrysostome. Saint Gaudence fut le chef de cette députation, car nous avons une lettre où saint Chrysostome le félicite et le remercie. Les députés eux-mêmes eurent à souffrir de la persécution; ils furent maltraités, emprisonnés, puis embarqués sur un vaisseau pourri. Mais Dieu, pour la cause duquel ils avaient exposé leur vie, les sauva du danger. Saint Gaudence mourut vers l'an 420, car on ne sait pas au juste l'époque. (ROHRBACHER.)

SAINT FRONT,

APÔTRE DE PÉRIGUEUX.

Selon la tradition, confirmée par le martyrologe romain, saint Front, élevé à l'épiscopat par saint Pierre, vint dans les Gaules avec d'autres Saints chargés d'annoncer chez nous l'Évangile. C'était au 1er siècle. Saint Front eut pour compagnon de ses prédications saint Georges, qui fut l'apôtredu Velay. Après avoir prêché la foi dans l'Aquitaine, la persécution l'obligea de s'éloigner. Il parcourut une partie des Gaules, faisant partout beaucoup de miracles et convertissant un très-grand nombre de païens. Étant revenu à Périgueux, dont il fut le premier évêque, il y mourut en paix. Son corps fut trouvé quelques années après la mort de Clovis Ier, et transporté dans une église que fit bâtir en son honneur Chronope, évêque de Périgueux, au temps duquel la ville passa de la domination des Visigoths sous celle des Français. On fait mémoire de cette translation le 14 d'octobre.

SAINT CRESPIN ET SAINT CRESPINIEN,

MARTYRS.

Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant déclaré au christianisme la guerre la plus cruelle, plusieurs Chrétiens

Digitized by Google

sortirent de Rome pour aller soutenir la foi chancelante des pusillanimes et porter au loin la parole de Dieu. Parmi ces exilés volontaires, on cite deux frères, de famille illustre et sénatoriale, qui, résolus à tout quitter pour Jésus-Christ, abandonnèrent Rome, leur patrie, distribuèrent leurs biens aux pauvres, déposèrent leurs dignités et leur nom, pour embrasser une profession d'artisans, et, se faisant appeler Crespin et Crespinien, prirent le chemin des Gaules. Ils vinrent à Soissons et s'y arrêtèrent, dans l'espoir de conserver là à Jésus-Christ des conquêtes encore mal affermies, et de lui en faire de nouvelles.

Comme saint Paul, ne voulant subsister que de leur travail, ils exerçaient le métier de cordonnier. Dieu permit qu'ils se fissent remarquer dans leur art par leur habileté et par leur désintéressement. Ils se contentaient d'un gain modique, qu'ils partageaient avec les indigents. Leur bonne renommée se répandit de toutes parts, et ils en profitèrent pour gagner des âmes à Dieu dans leurs conversations avec les idolâtres. Ils s'attachaient surtout à faire voir que les faux dieux n'étaient que des démons ; et leur zèle fut tellement béni, qu'ils convertirent le plus grand nombre des habitants de la ville.

Maximien apprit que les deux Saints faisaient plus de chrétiens qu'il n'en détruisait par ses supplices. Il ordonna à Rictius-Varus, préfet des Gaules, un grand ennemi de l'Église, de se saisir d'eux et de les lui envoyer. Ces ordres furent promptement exécutés ; les deux frères, chargés de chaînes, furent conduits à l'empereur, qui, confondu dans leur interrogatoire par la sagesse de leurs réponses et l'intrépidité de leur cœur, les renvoya au préfet des Gaules. Rictius-Varus mit en usage tous les supplices pour forcer les saints athlètes à adorer ses dieux ; mais, loin de se laisser ébranler par les tortures, ils ne cessaient de chanter les louanges de leur divin Maître sous la main des bourreaux. Selon l'ordre de Maximien, leur martyre, qui eut lieu vers l'an 287, ne devait se terminer que par la mort. Les deux frères furent reconduits dans leur prison, où ils eurent la tête tranchée. Leurs corps, qui ensuite avaient

Digitized by Google

été exposés aux bêtes, furent soustraits par les chrétiens et inhumés en secret. Quelques années après, lorsque le grand Constantin eut donné la paix à l'Église, on rendit aux saints Martyrs les honneurs qu'ils avaient achetés de leur sang. On leur bâtit à Soissons, où l'on possédait leurs reliques, une église illustrée par de nombreux miracles.

Saint Éloi à qui on devait cette église, y présida à la translation de leurs reliques. Dans cette fête, qui avait attiré une foule immense, un enfant, qui était à la fois sourd, muet, aveugle et boiteux, fut guéri là de ces quatre infirmités, aux acclamations de toute la ville, en touchant la fierte ou châsse qui contenait les reliques des deux Saints.

SAINT MARTYRIUS, DIACRE
ET SAINT MARCIEN, CHANTRE,
MARTYRS.

Les catholiques de la ville de Constantinople eurent à souffrir diverses persécutions de la part des ariens sous l'empereur Constance, qui s'était déclaré le protecteur de ces hérétiques. L'un des principaux ministres de ces persécutions fut le fameux Macédone, qui s'était fait établir évêque de la ville l'an 342, par ceux de son parti, et qui fut depuis auteur d'une nouvelle hérésie qui attaquait la divinité du Saint-Esprit. Cet homme, que peu de gens avaient pu souffrir du vivant de l'évêque catholique saint Paul, ayant été rétabli sur le siége après le dernier bannissement de ce Saint par l'autorité de Constance, exerça contre les catholiques toutes les violences que l'esprit de l'hérésie et de la vengeance put lui suggérer. Il obtint un édit de l'empereur en vertu duquel les défenseurs de la consubstantialité du Verbe, c'est-à-dire les orthodoxes, qui soutenaient la divinité du Fils de Dieu et la foi de Nicée, devaient être chassés des églises et bannis de leurs pays. Il fit afficher l'édit par toutes les villes, et le fit exécuter à main armée. Il n'en demeura pas même aux termes auxquels il était conçu. Car il contraignit les catholiques de communiquer avec

Digitized by Google

les ariens par des violences semblables à celles dont usaient les païens pendant les persécutions. On ne se contentait pas de les bannir, on confisquait encore leurs biens ; on les marquait encore au front avec le fer chaud, on les chargeait de coups, on leur faisait souffrir encore diverses sortes de tourments, dont plusieurs moururent.

Entre beaucoup de Martyrs que l'on fit en cette occasion, l'on en remarque principalement deux qui avaient vécu avec le saint évêque Paul, et qui lui servaient de secrétaires : ils se nommaient Martyre et Marcien ; le premier était diacre de l'Église de Constantinople, l'autre y faisait la fonction de chantre et de lecteur. Macédone les livra au préfet et les fit condamner à mort, comme ayant eu part au massacre d'Hermogène et comme ayant été cause de la sédition qui s'était excitée dans la ville en cette occasion. L'affaire dont il s'agissait s'était passée douze à treize ans auparavant, lorsque, après la mort d'Eusèbe de Nicomédie, évêque arien de Constantinople, il avait été question de lui donner un successeur. Les catholiques s'étaient servis de cette conjecture pour rétablir saint Paul sur son siége, dont on l'avait injustement chassé, et les ariens avaient ordonné Macédone. Le peuple des deux partis s'était tellement échauffé sur ce différend, qu'on en était venu à une sédition et à une sorte de guerre civile, où l'on se battait souvent et où il demeurait toujours quelqu'un sur le pavé. L'empereur Constance, qui était alors à Antioche, ayant appris ces désordres, avait donné ordre à Hermogène, maître de la milice, qu'il envoyait en Thrace, de passer par Constantinople et d'en chasser saint Paul. La violence dont cet officier avait voulu user pour exécuter cet ordre avait excité le trouble par toute la ville, et soulevé le peuple, qui s'était mis en devoir de défendre son Évêque. Comme Hermogène insistait pour l'en lever par la force des armes, la multitude irritée avait mis le feu à la maison où il était et l'avait tué lui-même. Le saint Évêque, non plus que ses ecclésiastiques, et nommément Martyre et Marcien, n'avaient pas eu la moindre part à ce désordre. Depuis ce temps Macédone n'avait pas laissé d'en

Digitized by Google

garder toujours du ressentiment, et depuis la mort de saint Paul, arrivée au commencement de l'an 351, dans le lieu de son exil, il n'avait cherché qu'à se venger sur ceux qui lui avaient été le plus fidèlement attachés. Martyre et Marcien souffrirent la mort avec beaucoup de constance, et furent enterrés hors de la ville, près la porte Melandèse, dans le lieu même où l'on exécutait les criminels. L'historien Sozomène témoigne qu'il s'y fit depuis des miracles qui furent cause qu'on purifia le lieu, et que l'on y bâtit une église en leur honneur, au milieu de laquelle se trouvait leur tombeau. Ce fut saint Jean Chrysostome qui la commença, du temps de l'empereur Arcade, et Sisinne, son successeur après Attique, qui l'acheva, et qui la dédia vers l'an 427. L'Église grecque honore la mémoire de ces deux Martyrs le 25 octobre. On a aussi inséré leur nom au même jour dans le martyrologe romain.

SAINT BONIFACE Ier,

PAPE.

A la mort de saint Zozime, pape, en l'an 418, le clergé de Rome élut pour lui succéder un saint prêtre qui se nommait Boniface et qui était Romain. Il était avancé en âge, mais riche en mérites et en vertus. Mais un certain Eulalius, archidiacre de l'Église, ayant capté la faveur du préfet Symmaque, et profitant du temps où l'on était occupé des funérailles de saint Zozime, s'en alla, avec ses partisans, s'emparer de l'église de Latran, où il se fit ordonner pape, par trois Évêques qu'il avait entraînés.

Le préfet de Rome Symmaque manda ce qui se passait à l'empereur Honorius, qui résidait alors à Ravenne. On assembla aussitôt un synode, qui décida la question en faveur de Boniface, et condamna Eulalius. Boniface, en conséquence, fut élevé sur le Saint-Siége. Malgré son grand âge, il réprima beaucoup d'abus. Il arrêta les excès des Patriarches de Constantinople, qui s'attribuaient en Illyrie une suprématie usurpée. Il écrivit à Rufus que « le bienheureux Pierre avait reçu de

Digitized by Google

» Notre-Seigneur le gouvernement de toute l'Eglise, fondée » sur lui. »

Le zèle du saint Pontife lutta avec succès contre les pélagiens, et il eut plus que de l'estime pour saint Augustin, qui lui dédia ses quatre livres contre Pélage. Il avait réparé le cimetière de Sainte-Félicité, et il déclara qu'il voulait y être enterré. Il avait fait aussi réparer et décorer plusieurs églises de Rome.

Après avoir siégé cinq ans moins deux mois, saint Boniface mourut le 25 octobre de l'an 423.

SAINT MARNOC,

ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

Saint Marnoc était en Écosse un évêque régionnaire qui vivait vers la fin du v^e^ siècle. Il fit de nombreuses conversions, et peupla de chrétiens une bourgade, à laquelle on a donné le nom de Kilmarnoc. Il était très-honoré avant le schisme de Henri VIII. On le fête le 25 octobre.

SAINT GOIZENOU,

ÉVÊQUE DE LÉON, MARTYR.

Saint Goizenou, saint Majan et sainte Tugdonie durent le jour à d'illustres Bretons, qui les élevèrent dans la piété. Après la mort de leur père, Goizenou bâtit un oratoire à quatre mille pas de Brest, et, du nom de son fondateur, cet oratoire prit le nom de Lan-Goizenou. Là, ses vertus furent admirées de Conomor, seigneur du canton, qui lui céda autant de terres qu'il lui en fallait pour établir et entretenir un couvent. Ce couvent fut élevé en l'an 640. En ce temps, Goizenou, avec son frère Majan, s'en alla assister aux funérailles de saint Herès. Les vertus de Goizenou brillaient tellement alors, qu'il fut élevé sur le siége de Léon. Son épiscopat dura vingt-quatre ans.

Dans les constructions qu'il fit faire, église ou couvent, il critiqua un jour son architecte mal habile. Ce mauvais homme eut dès lors une rancune contre lui ; et comme il passait près d'un pavillon élevé, l'architecte, qui se trouvait en haut, laissa

Digitized by Google

tomber sur le bon Évêque un lourd marteau, qui le tua, le 25 octobre 675. On sait peu de choses de saint Majan, son frère, sinon qu'il lui fut attaché avec une vive tendresse; et leur sœur Tugdonie mena jusqu'à sa mort une vie toute sainte, qui se termina dans le monastère de Loc-Ronan.

Ces trois enfants de la Bretagne sont honorés le 25 octobre.

SAINT THÉODOSE,

ÉVÊQUE DE VAISON.

Théodose était un vénérable religieux, qu'on éleva, malgré son humilité, sur le siége de Vaison, alors ville épiscopale; c'était au VI^e^ siècle. Chargé d'années, il ne put assister au Concile d'Arles, ouvert en 554. Celui qui le représentait fut un saint prêtre, son coadjuteur, nommé Quinide, qui lui succéda, et qui, comme lui, mérita d'être admis parmi les Saints que l'Église honore. Théodose s'en alla à Dieu le 25 octobre 576.

LE BIENHEUREUX BONAVENTURE DE POTENZA,

FRÈRE-MINEUR.

Ce saint personnage reçut au Baptême les noms de Charles-Antoine-Gérard. Il naquit le 16 janvier 1651, à Potenza, dans l'ancienne Lucanie, qui fait maintenant partie du royaume de Naples. Ses parents étaient pauvres, mais recommandables par leur probité et leurs vertus. Bonaventure, dès sa première enfance, se fit remarquer par sa piété, par une gravité au-dessus de son âge, par sa modestie, son éloignement pour tout ce qui pouvait l'exposer au danger de pécher, et par sa grande docilité. Les jeux et les amusements qui plaisent tant aux autres enfants n'avaient pour lui aucun charme. Toutes ses pensées semblaient avoir la dévotion pour objet. Ces qualités précieuses s'accrurent en lui avec les années. Ayant été à l'âge ordinaire admis à la participation des Sacrements, il édifia tout le monde par la manière dont il s'y prépara et par les fruits visibles qu'il en retira. L'opinion qu'on avait de sa sainteté était dès lors telle, que l'historien de sa vie assure que, dans la famille de Bonaventure et dans sa ville natale, on le regardait comme

Digitized by Google

un saint futur. Une vertu si pure n'était point faite pour le monde ; le pieux jeune homme sentit un puissant attrait pour la vie religieuse ; et le désir ardent qu'il avait de devenir parfait lui fit former la résolution d'embrasser cet état. Il prit l'habit dans le couvent des Frères-Mineurs de Nocéra. Plein d'humilité, il ne voulait être que Frère convers ; mais ses supérieurs, qui connurent bientôt ses dispositions pour les sciences et ses talents, se déterminèrent à l'élever aux Ordres sacrés, et dans ce but ils lui firent commencer ses études. Ayant terminé son noviciat, pendant lequel il montra la plus grande ferveur, Bonaventure fut admis à faire ses vœux, et prit alors le nom de religion sous lequel il est connu. Loin de se relâcher après sa profession, il fut constamment un modèle, par sa tendre piété et par son attention scrupuleuse à pratiquer l'obéissance. On ne peut guère porter plus loin qu'il ne l'a fait la perfection de cette vertu. Sa dévotion envers le Saint-Sacrement était si affectueuse qu'il semblait n'avoir point de plus pressant désir que de communier dignement et fréquemment ; il passait les nuits entières au pied de l'autel, à se préparer pour la Communion du lendemain.

Ses études finies, Bonaventure reçut la prêtrise, et fut employé successivement dans plusieurs couvents de son Ordre ou occupé à l'exercice du saint ministère. Il s'acquitta avec un succès merveilleux et une humilité égale, de la charge importante de maître des novices. Envoyé par ses supérieurs en différentes parties de l'Italie en qualité de missionnaire, partout où il parut ses travaux apostoliques produisirent les plus heureux fruits ; mais ce fut surtout Naples qui devint le principal théâtre de son zèle, et ce fut là qu'il se fit remarquer davantage. Pendant une maladie épidémique qui ravagea cette ville, sa charité ne connut point de bornes ; ses efforts pour procurer les secours spirituels et temporels à ce peuple affligé excitèrent l'admiration universelle, et ont fait pendant longtemps conserver son souvenir dans la mémoire des habitants reconnaissants.

Bonaventure mourut en odeur de sainteté, le 25 octobre 1711.

Digitized by Google

Il fut béatifié par Pie VI, le 19 novembre 1775. « Parmi les serviteurs de Dieu les plus distingués, dit le Saint-Père dans le bref de béatification, il faut placer le Bienheureux Bonaventure. Dès sa première enfance il marchait avec sainteté dans le sentier de la loi de Dieu. Mais, désirant arriver à une plus haute perfection, il embrassa la règle des Frères-Mineurs de Saint-François; ainsi lié plus étroitement à Notre-Seigneur par cette nouvelle chaîne, il brilla dans la maison de Dieu comme un vase d'or massif orné des pierres les plus précieuses. Il a fait plusieurs miracles pendant sa vie; plusieurs ont été opérés par son intercession après sa mort. »

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame d'Auteyrac. — Notre-Dame d'Auteyrac est un sanctuaire de l'Auvergne célèbre par des guérisons miraculeuses. Jacques Branche, dans son *Histoire des Saints de l'Auvergne,* rapporte un fait de son temps, dont il avait fait une information sérieuse, et dont il a vu le personnage. C'était le fils d'un notaire royal, enfant qui, parvenu à sa sixième année, n'avait jamais pu ni parler, ni marcher. Son père et sa mère le portèrent un dimanche à Notre-Dame d'Auteyrac; ils assistèrent à la sainte Messe qui se disait devant l'image auguste de la très-sainte Vierge, et le petit enfant était avec eux dans les bras de la servante. Le prêtre ayant fait la Communion, l'enfant s'élança tout-à-coup, et la servante le voulant retenir, il lui dit : « Laissez-moi et donnez-moi le cierge; j'irai bien seul l'offrir à Notre-Dame; » ce qui eut lieu. Le père et la mère voyant leur cher enfant marcher et parler, pleuraient de joie en bénissant la Vierge sainte et secourable.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, saint Chrysante et sainte Darie, sa femme, martyrs, qui, après avoir enduré, sous le préfet Célerin, de rigou-

[1] OCTAVO KALENDAS NOVEMBRIS.

Romæ, sanctorum martyrum Chrysanthi et Dariæ uxoris ejus, qui post

Digitized by Google

reuses tortures pour Jésus-Christ, furent, par l'ordre de l'empereur Numérien, descendus dans une sablonnière sur la voie *Salaria*, et ensevelis tout vivants sous la terre et les pierres dont on les accabla.

De plus, à Rome, la fête de quarante-six soldats baptisés tous ensemble par le Pape Denys, et que l'empereur Claude fit décapiter aussitôt après leur Baptême : ils furent enterrés sur la voie *Salaria*, avec plusieurs autres saints Martyrs, au nombre de plus de cent vingt. Parmi eux étaient quatre soldats de Jésus-Christ, Théodose, Lucius, Marc et Pierre.

A Soissons, les saints Crépin et Crépinien, nobles Romains, qui, après de très-cruels tourments endurés sous le président Rictiovare, durant la persécution de Dioclétien, furent passés au fil de l'épée, et obtinrent la couronne du martyre. Leurs corps furent ensuite transportés à Rome et reçurent une sépulture honorable dans l'église de Saint-Laurent *in Paneperna*.

A Florence, saint Miniat, soldat, qui, combattant pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dèce, reçut la couronne d'un glorieux martyre.

A Torre, en Sardaigne, saint Prote, prêtre, et saint Janvier, diacre, qui, ayant été envoyés dans cette île par le Pape saint Caïus, furent mis à mort sous le président Barbare, du temps de Dioclétien.

multas quas sub Celerino præfecto pro Christo sustinuerunt passiones, jussi sunt a Numeriano imperatore via Salaria in arenario deponi, atque illic viventes terra et lapidibus obrui. — Item Romæ, natalis sanctorum quadraginta sex militum qui simul baptizati a Dionysio Papa, mox jubente Claudio imperatore decollati sunt, ac via Salaria sepulti ; ubi et alii Martyres centum viginti et unus positi sunt, inter quos fuerunt quatuor milites Christi, Theodosius, Lucius, Marcus et Petrus. — Suessione, in Gallia, sanctorum martyrum Crispini et Crispiniani nobilium Romanorum, qui in persecutione Diocletiani, sub Rictiovaro præside, post immania tormenta gladio trucidati, coronam martyrii consecuti sunt; quorum corpora postea Romam delata fuerunt, atque in ecclesia sancti Laurentii in pane et perna honorifice tumulata. — Florentiæ, passio beati Miniatis militis, qui sub Decio principe pro fide Christi egregie certans, nobili martyrio coronatur. — Turribus, in Sardinia, sanctorum martyrum Proti presbyteri et Januarii diaconi, qui, a sancto Caio Papa ad eam, insulam missi, tempore Diocletiani sub Barbaro præside consummati sunt. —

Digitized by Google

A Constantinople, saint Martyre, sous-diacre, et saint Marcien, chantre, que les hérétiques massacrèrent sous l'empire de Constance.

A Rome, saint Boniface, évêque et confesseur.

A Périgueux, saint Front, ordonné évêque par saint Pierre, et qui, avec un prêtre nommé Georges, ayant converti à Jésus-Christ une grande partie des habitants du pays, mourut en paix, illustre par ses miracles.

A Brescia, saint Gaudence, évêque, illustre par son érudition et sa sainteté.

A Javoux (*Mende*), en Gévaudan, saint Hilaire ou Chély, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Épain, martyr en Touraine.

Saint Étienne, confesseur à Bayeux, au IVe siècle.

Saint Gavin, martyr, honoré en Sardaigne, compagnon de saint Prote et de saint Janvier.

Saint Fructueux ou Frutos, évêque de Ségovie, en Espagne, au VIIIe siècle.

Saint Loup, évêque de Bayeux.

Sainte Hildemarque, vierge et abbesse.

Sainte Silisse, vierge.

Saint Maxime, martyr à Rome.

A Gap, saint Démétrius, évêque de cette ville.

Saint Sévère, de Montéfalconé, honoré en divers lieux de l'Italie.

Saint Capuan, évêque de Cahors.

Saint Ruthard ou Ruther (*Ruthardus*), moine d'une grande

Constantinopoli, passio sanctorum martyrii subdiaconi et Marciani cantoris, qui ab hæreticis sub Constantio imperatore necati sunt. — Romæ, sancti Bonifacii Papæ et confessoris. — Petragoricis in Gallia, sancti Frontonis, qui a beato Petro Apostolo episcopus ordinatus, cum Georgio presbytero magnam illius gentis multitudinem ad Christum convertit et miraculis clarus in pace quievit. — Brixiæ, natalis sancti Gaudentii episcopi, eruditione et sanctitate conspicui. — Gavalis, sancti Hilarii episcopi.

Digitized by Google

sainteté qui refusa l'évêché d'Halberstad, IXe siècle. On l'honore dans le diocèse de Mayence.

Saint Soussin, prêtre de Laon, mort en 530, très-vénéré. Il était fils de sainte Balsamie, nourrice de saint Remy.

Saint Touchard *(Dulcardus)*, confesseur au Ve siècle, fêté en Berry.

Saint Tyel ou Tégule *(Tegulus)*, soldat de la légion thébéenne, qui s'était enfui à Yorcé, en Piémont, et y fut martyrisé.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Dumontel, prêtre du diocèse de Périgueux, voulant éviter les serments schismatiques, alla se cacher à Bordeaux. Découvert là en 1793 et livré à la commission militaire, qui n'obtint pas son abjuration, il fut fusillé le 25 octobre 1793.

Jean-Baptiste Bruslé, jeune prêtre du diocèse de Chartres, accusé d'avoir tenu des propos contre-révolutionnaires et pour cela condamné à mort; exécuté le 25 octobre 1793, à l'âge de trente-huit ans.

Joseph du Solier des Granges, prêtre du diocèse de Périgueux, arrêté pour refus du serment schismatique, en 1792, emprisonné à Périgueux assez longtemps, et déporté; mort en route, le 25 octobre 1794, à l'âge de cinquante-six ans.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Evariste, Pape et martyr. — Saint Lucien et saint Marcien, martyrs. — Saint Rogatien et saint Félicissime, martyrs. — Saint Rustique, évêque de Narbonne. — Saint Quod-vult-Deus, évêque de Carthage, confesseur. — Saint Quadragésime. — Sainte Ermelinde, vierge. — Sainte Gibitrude, religieuse de Faremoutier. — Saint Cedde, évêque. — Saint Eate, évêque. — Saint Méliau, martyr. — Le Bienheureux Athanase. — Saint Foulques, évêque de Pavie. — Le Bienheureux Raymond de Capoue, général des Frères-Prêcheurs. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ÉVARISTE,

PAPE ET MARTYR.

Saint Évariste, fils d'un juif de Bethléem, eut le bonheur d'être converti à la foi de Jésus-Christ, et il se rendit à Rome, où il fut admis dans le clergé. Sa science et son zèle eurent bientôt tant d'éclat, qu'après le martyre de saint Anaclet, successeur de saint Clément, il fut unanimement élu pour remplir le premier siége de l'Église. Il n'eut pas seulement à combattre l'idolatrie, il lui fallut aussi défendre le dogme contre une foule d'hérétiques qui l'attaquèrent sous son pontificat. Il prit les mesures les plus sages pour préserver son troupeau de l'erreur. Il consacra les lieux où les fidèles s'assemblaient pour la célébration des saints Mystères, ou pour y recevoir l'instruction, et il en confia le soin à des prêtres dont il connaissait la sainteté. Il ordonna que l'Évêque serait accompagné de sept diacres, pour donner plus d'autorité à la parole sainte qu'il annonçait. Il ne cessait de catéchiser lui-même, et de rompre aux fidèles le pain de la parole de Dieu.

Quoique ce saint Pontife vécût sous l'empire de Trajan, il n'en fut pas plus favorablement traité, parce que les idolâtres et les hérétiques s'acharnaient à peindre les catholiques sous les couleurs les plus noires; ils allaient même jusqu'à leur

Digitized by Google

imputer les désordres et les crimes les plus honteux. De là l'horreur que Trajan, malgré ses vertus, avaient conçue pour le nom chrétien, et la persécution qui s'éleva sous son règne contre les fidèles disciples de Jésus-Christ. Pour venir plus facilement à bout de détruire le troupeau, on attaqua le chef; on se saisit du saint Pape; on le chargea de fers, et on le fit périr de manière qu'on n'a pas pu savoir le genre de son martyre. On sait qu'il eut lieu l'an 117 de Jésus-Christ.

SAINT LUCIEN ET SAINT MARCIEN,

MARTYRS.

Lucien et Marcien, élevés dans les ténèbres du paganisme, s'étaient abandonnés à tous les désordres que peuvent inspirer des passions sans frein. Mais tandis qu'ils ne pensaient qu'à multiplier leurs ingratitudes et leurs crimes, Dieu les regarda dans sa miséricorde. N'ayant pu engager une vierge chrétienne à oublier sa foi, ils avaient eu recours aux philtres, aux charmes, à tout ce que la magie a de plus noir. Mais tous leurs efforts étant vains contre un cœur qui opposait à leurs artifices odieux les armes puissantes de la prière et de l'humilité, Lucien et Marcien rougirent d'avoir été si longtemps séduits et de s'être laissé égarer par les esprits de ténèbres. De la honte d'eux-mêmes ils passèrent bientôt au mépris de ce qu'ils avaient recherché. Ils se tournèrent vers le Dieu des chrétiens, le seul Dieu. Ils abandonnèrent leurs biens et se retirèrent dans un lieu solitaire, pour s'y purifier par la pénitence; ils ne sortaient de leur retraite que pour venir de temps en temps à l'Église, où ils confessaient publiquement leurs crimes passés, afin de s'humilier sans cesse. Ils s'en retournaient ensuite pleurer dans leur solitude.

Après avoir reçu le Baptême et s'être fortifiés dans la grâce qu'il leur avait donnée, ils voulurent réparer, autant qu'il était en eux, les pertes qu'ils avaient fait faire à l'Église, par la mort spirituelle de tant d'âmes entraînées par eux dans le crime, et ils se mirent à prêcher Jésus-Christ avec autant de zèle qu'ils en avaient montré auparavant pour détruire son empire. L'em-

Digitized by Google

pereur Décius, qui persécutait vivement l'Église, faisait chercher partout ceux qui étaient fidèles à Jésus-Christ, afin de les obliger à sacrifier aux démons. Lucien et Marcien furent arrêtés, et Sabinus, proconsul de Bithynie, leur dit : Par quelle autorité annoncez-vous le Christ? — Tout homme qui a de la charité, répondit Lucien, ne désire rien tant que de retirer ses frères de l'erreur.

Marcien, interrogé ensuite, fit la même réponse, et ajouta : — Celui qui a rendu saint Paul un zélé défenseur de cette Église qu'il persécutait auparavant, nous a fait aussi la même grâce.

— Laissez là ces discours, dit Sabinus; retournez au culte des dieux que vous avez abandonnés. Vous n'avez que ce moyen de conserver une vie qui va vous être ôtée si vous n'obéissez pas.

— Hélas! dit Lucien, que nous avons de grâces à rendre à Jésus-Christ, qui nous délivre par sa bonté de la mort éternelle!

Sabinus, n'ayant pu les ébranler ni par les promesses ni par les menaces, les condamna à périr par le feu. Lucien et Marcien rendirent grâces à Dieu de ce qu'après avoir mérité, par leurs crimes, de brûler éternellement dans l'enfer, il les avait arrachés à la puissance des ténèbres pour les faire passer dans sa gloire. Ils allèrent avec joie au bûcher et consommèrent leur sacrifice en louant et bénissant le Seigneur. On ne sait pas exactement l'année de leur martyre.

SAINT ROGATIEN ET SAINT FÉLICISSIME,

MARTYRS.

L'Église honore aujourd'hui la mémoire de saint Rogatien et de saint Félicissime, qui soutinrent les premiers efforts de la persécution de l'empereur Dèce, en Afrique, vers la fin de l'hiver de l'an 250. Rogatien était un prêtre de l'Église de Carthage, distingué par la sagesse de sa conduite et par son expérience, comme par la sainteté de sa vie, et il était très-utile à saint Cyprien, son évêque, dans tout ce qui regardait le minis-

Digitized by Google

tère ecclésiastique. Félicissime n'était, ce semble, qu'un simple laïque, homme de grande probité, de vie exemplaire et d'une humeur fort paisible, ce qui doit servir à le faire distinguer d'un autre Félicissime du même temps, qui forma un schisme contre saint Cyprien. La persécution commença à Carthage en l'absence du proconsul, par l'autorité des magistrats de la ville, qui en firent publier l'édit, et par la fureur du peuple. Rogatien et Félicissime furent attaqués les premiers, et on les mit en prison en attendant le retour du proconsul à Carthage, pour les juger. L'un et l'autre soutinrent leur confession avec beaucoup de gloire, et donnèrent à tous ceux qui furent arrêtés ensuite pour la même cause un exemple illustre de confiance et de fidélité, que les plus faibles furent honteux de ne pas suivre. Ils sortirent l'un et l'autre de la prison triomphants des ennemis de leur foi. C'est ce qui a porté saint Cyprien à qualifier Rogatien du titre de glorieux vieillard et de confesseur illustre par les faveurs du Ciel et par toutes les marques qu'il avait reçues de la bonté de Dieu. Depuis ce temps, lorsque ce saint Évêque écrivait aux confesseurs de Jésus-Christ, il mettait toujours le prêtre Rogatien à leur tête, et le leur proposait comme un excellent modèle sur lequel ils pouvaient se former pour se rendre parfaits. Ces épreuves de la fidélité inviolable que ce saint homme gardait à Dieu, ne firent qu'augmenter encore la confiance particulière que saint Cyprien avait en lui. Durant la retraite où l'obligation de se conserver à son troupeau l'obligeait de se tenir caché, il lui fit mettre entre les mains des sommes d'argent pour être distribuées en aumônes. Rogatien, assisté d'un autre saint prêtre nommé Numidique, empêchait par sa vigilance et son zèle que l'absence du pasteur ne nuisît au troupeau. Ces deux excellents ministres fortifiaient tout le monde par de fréquentes exhortations, et ils réglaient par la sagesse de leurs conseils les démarches des pénitents, et principalement de ceux qu'on appelait les *tombés,* qui demandaient à être réconciliés à l'Église avec trop d'impatience et d'empressement, après avoir abandonné la foi dans la persécution. Saint Cyprien les fit l'un et l'autre ses vicaires généraux,

Digitized by Google

avec deux Évêques[1] qui demeuraient ordinairement à Carthage ou aux environs pour le temps qu'il devait rester encore dans sa retraite. Ils étaient chargés particulièrement de pourvoir aux nécessités des pauvres, et d'examiner les qualités de ceux qu'on pourrait promouvoir aux saints Ordres et employer dans le saint ministère. Ils avaient grand soin de l'informer de tout ce qui se passait ; ils lui firent savoir surtout les insolences que commettait Félicissime, homme puissant, mais encore laïque, comme était le Saint de même nom dont nous avons parlé, et le schisme qu'il formait contre l'Église. Saint Cyprien leur envoya l'ordre pour l'excommunier avec ses complices : ce qu'ils exécutèrent avant qu'il sortît de sa retraite, qu'il ne quitta que vers le mois d'avril de l'an 251 pour revenir à son Église.

Les deux illustres confesseurs saint Rogatien et saint Félicissime gagnèrent la couronne par le martyre dans la persécution de Valérien et de Gallien. Adon et Usuard marquent leur fête au 26 octobre, ainsi que le martyrologe romain.

SAINT RUSTIQUE,

ÉVÊQUE DE NARBONNE.

Rustique, né dans la Gaule narbonnaise vers la fin du règne de l'empereur Théodose Ier, était fils d'un saint Évêque nommé Bonose, et neveu d'un autre Évêque nommé Arator. — Sa mère, recommandable par sa piété, prit le plus grand soin de son éducation. Elle l'envoya à Rome pour le perfectionner dans les sciences, qu'il avait étudiées sous les plus habiles maîtres des Gaules.

De retour dans sa patrie, Rustique embrassa la vie monastique. Saint Jérôme lui écrivit, en 412 ou 413, une lettre où il lui donnait d'excellentes instructions sur la conduite qu'il devait tenir dans ce nouvel état et sur les moyens qu'il devait employer pour en acquérir et en conserver les vertus. Il l'exhortait à suivre les exemples de saint Exupère, évêque de Toulouse, et de plusieurs prélats et prêtres de son pays. Il lui recommandait de profiter des instructions du savant Procule,

[1] Caldone et Herculan.

Digitized by Google

évêque de Marseille, qu'il avait si souvent occasion de voir et d'entendre. Rustique était alors dans un monastère de cette ville. Procule l'attacha depuis à son Église, et l'ordonna prêtre avec Vénérius, religieux du même monastère. Celui-ci devint dans la suite évêque de Marseille.

Saint Rustique fut élevé sur le siége de Narbonne vers l'an 427 ou 430. On ne sait presque rien de l'histoire de son épiscopat. Une inscription gravée de son temps, et qui existe encore, montre qu'il fit bâtir une grande église à Narbonne. Il reçut avec beaucoup de charité les chrétiens d'Afrique et de Mauritanie, que la tyrannie des Vandales avait obligés à se retirer dans les Gaules. Mais il trouva que la plupart d'entre eux étaient fort ignorants : plusieurs ne savaient s'ils avaient été baptisés par des ariens ou par des catholiques ; d'autres ne savaient pas même s'ils avaient reçu le Baptême. Rustique écrivit au pape saint Léon, pour le consulter sur cette difficulté et sur quelques autres points concernant la discipline et les mœurs. Le saint Pontife éclaircit tous ses doutes dans la réponse qu'il lui adressa. Il ranima son courage, que divers scandales avaient affaibli, et le détourna du dessein qu'il avait formé de quitter l'épiscopat. Quelques années après, saint Rustique assista au synode, qui reçut avec joie la lettre de saint Léon à Flavien de Constantinople, et qui condamna les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. On met la mort du saint Évêque de Narbonne vers l'an 462. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 26 d'octobre.

SAINT QUOD-VULT-DEUS,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE, CONFESSEUR.

Ce Saint, dont le nom est un acte de soumission à la volonté de Dieu, car il signifie *ce que Dieu veut*, était évêque de Carthage, où il faisait régner la foi catholique, lorsque Genséric, roi des Vandales, dévastateur de l'Afrique depuis dix ans, se rendit maître de cette ville, le 23 octobre de l'an 439. Il lui fit sentir son joug dès le lendemain, en exigeant que tous les habitants lui apportassent tout ce qu'ils avaient d'or, d'argent,

Digitized by Google

de pierreries et d'objets précieux. Il ordonna ensuite que les Évêques catholiques fussent chassés de leurs siéges, avec leurs prêtres; et il fit mettre sur des vaisseaux à demi brisés, qui faisaient eau de toutes parts, le saint évêque de Carthage Quod-Vult-Deus, avec tous les ecclésiastiques qui se trouvaient dans la ville. On entassa ces malheureux, denués de tout, sans vivres, sans provisions et la plupart à demi vêtus, avec une dureté qui faisaient voir que le tyran comptait les faire périr en mer.

Mais le Seigneur, dans sa bonté providentielle, fit que tous ces pieux exilés arrivèrent sains et saufs à Naples, où ils furent charitablement accueillis.

On ne sait rien de plus de la vie du saint Évêque de Carthage, sinon que, dans sa retraite sur le sol napolitain, il ne s'occupa que d'apaiser, par ses prieres, sa pénitence et ses jeûnes, la colère de Dieu allumée contre le diocèse d'où on venait de l'arracher. Il mourut plusieurs années après le sac de sa ville, le 8 janvier 468, selon le calendrier de Carthage, dressé dans le v[e] siècle, et selon d'autres le 26 octobre ou le 28 novembre. Mais on peut croire que ces deux dernières dates se rapportent à des translations de ses reliques.

A Carthage, où il avait fait tant de bien, il reçut un culte *qui* dura longtemps.

SAINT QUADRAGÉSIME.

Quadragésime était un humble berger, qui vivait pieusement en gardant ses brebis dans les campagnes qui environnent Pavie. C'était au vi[e] siècle. Un clerc le prit en affection, et voyant sa piété, accompagnée d'une vive intelligence, il lui apprit à lire. L'année suivante il obtint son entrée dans un monastère, où, tout en remplissant ses devoirs de Frère convers, il put apprendre le latin et la théologie. Alors on l'éleva à la dignité de sous-diacre; mais il témoigna dès lors le plus vif désir de n'être pas élevé plus haut. Sa vie innocente, humble et soumise fut illustrée de miracles, parmi les-

Digitized by Google

quels on cite la résurrection d'un mort. L'Église l'a mis au nombre des Saints. On le fête le 26 octobre.

SAINTE ERMELINDE,

VIERGE.

Ermelinde, née près de Louvain, en Brabant, vers le milieu du VI^e^ siècle, sortait d'une famille qui tenait un rang considérable dans la France septentrionale.

Elle montra, dès l'enfance, un grand amour pour les exercices de piété; et elle n'avait encore que douze ans, lorsqu'elle forma la résolution de faire à Dieu le sacrifice de sa virginité.

Ses parents, après avoir tenté inutilement de la retenir dans le monde, lui laissèrent une entière liberté de suivre sa voie.

Pour s'affranchir de toute espèce de distraction, elle se retira dans un lieu nommé Bévec. Elle y vécut dans la prière et le jeûne, uniquement occupée du soin de plaire à son divin Époux. Elle ne quittait sa retraite que pour aller à l'église.

Ayant appris que deux jeunes seigneurs tendaient des pièges à sa pureté, elle abandonna Bévec, et se rendit à Meldrik, appelé depuis Meldaërt, en Brabant.

Elle s'y fixa pour le reste de ses jours, et y retraça, par ses austérités, ses veilles et ses prières, la vie des anciens solitaires.

Elle mourut le 26 octobre, sur la fin du VI^e^ siècle, et fut enterrée dans le lieu de sa retraite. Son culte a toujours été célèbre à Meldaërt.

SAINTE GIBITRUDE,

RELIGIEUSE DE FAREMOUTIERS.

Gibitrude était une pieuse vierge, parente de sainte Fare, qui lui donna le voile dans le monastère de Faremoutiers. Elle y mena la vie la plus sainte et mourut dans l'allégresse que lui inspirait le bonheur d'aller à Dieu et à ses Saints. On voit dans les vies des religieuses de ce grand monastère que, pour les faire entrer plus tôt dans la gloire, on achevait d'expier

Digitized by Google

leurs fautes après leur mort par trente messes particulières. Gibitrude s'en alla au Ciel le 26 octobre de l'an 648 ou 650.

SAINT CEDDE.

Ce Saint était frère de saint Chad, évêque de Lichtfield, du saint prêtre Célin et Cimber, qui travaillèrent avec zèle à la conversion des Anglo-Saxons, leurs compatriotes. Il se retira dans le monastère de Landisfarne, où il vécut longtemps inconnu au monde, dans la pratique de toutes les vertus. Son éminente sainteté l'ayant fait juger digne du sacerdoce, il fut ordonné prêtre lorsque Finan, évêque de Lindisfarne eut baptisé le roi Péad, avec un grand nombre de seigneurs, d'officiers et de soldats qui l'avaient suivi à la cour d'Oswi, roi de Northumberland. Le Saint fut chargé avec trois autres missionnaires de prêcher la foi dans les États du prince converti. On y vit bientôt les temples des idoles abandonnés; le peuple, instruit, renonçait à ses superstitions et venait en foule demander la grâce du Baptême. Le roi Penda, tout païen qu'il était, n'empêcha point les zélés missionnaires d'annoncer l'Évangile dans cette partie de la Mercie qui lui était soumise. Il n'inquiétait point ceux qui se faisaient chrétiens; mais quand quelques-uns d'entre eux ne vivaient pas d'une manière conforme à leur religion il avait coutume de dire : Ces misérables, qui ne veulent point obéir au Dieu en qui ils ont cru, ne sont-ils pas dignes du dernier mépris? Quelque temps après une nouvelle carrière s'ouvrit au zèle de notre Saint.

Oswi, roi de Northumberland, avait gagné à Jésus-Christ Sigbercht ou autrement Sigebert, roi des Saxons orientaux qui l'était venu voir, et ce prince fut baptisé par l'évêque Finan.

De retour dans son royaume, il ne s'occupa que des moyens d'y établir la religion chrétienne; il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de prier Oswi de lui procurer des prédicateurs zélés; celui-ci envoya notre Saint avec un autre prêtre. Dieu bénit les travaux de ces deux hommes aposto-

Digitized by Google

liques, et donna une telle efficacité à leurs paroles que le nombre de ceux qui se convertirent fut presque innombrable. Cedde fonda plusieurs Églises, afin d'assurer une plus longue durée au fruit de sa mission.

Ce Saint étant allé à Lindisfarne pour consulter Finan sur quelques matières importantes, celui-ci, assisté de deux de ces confrères, le sacra Évêque des Saxons orientaux.

Lorsque le nouvel Évêque fut arrivé dans son diocèse, il continua l'ouvrage qu'il avait déjà si heureusement commencé. Il bâtit partout des églises, qu'il pourvut de saints ministres; il fonda aussi deux monastères, dont l'un était auprès de la Tamise. Camden croit qu'il demeurait ordinairement dans ce dernier, selon la coutume des premiers Évêques d'Angleterre, qui vivaient dans les monastères; mais l'opinion la plus commune est qu'il résidait à Londres, pour lors capitale du royaume, comme l'ont fait les plus anciens de ses successeurs.

Édilwald, fils d'Olwald, qui régnait sur les Deïrois, dans le comté d'York, connut Cedde à l'occasion d'un voyage qu'il fit dans sa patrie. Frappé tout à la fois de sa profonde sagesse et de son éminente sainteté, il lui offrit quelques fonds de terre pour bâtir un monastère. Les desseins de ce prince vertueux étaient d'y aller souvent prier avec les moines tout le reste de sa vie et de s'y faire enterrer après sa mort. Le Saint choisit l'emplacement du monastère sur des montagnes escarpées, beaucoup plus propres à servir de retraite aux voleurs et aux bêtes sauvages que d'habitations aux hommes; mais avant que de rien entreprendre, il résolut de consacrer en quelque sorte ce lieu en y passant les quarante jours du Carême dans le jeûne et la prière. Tous les jours, excepté le dimanche, il ne faisait qu'un repas vers le soir : un œuf avec un peu de pain et de lait mêlé d'eau était toute sa nourriture. Le roi l'ayant rappelé pour des affaires pressantes dix jours avant la fin du Carême, il chargea son frère Célin, qui dirigeait toute la cour d'Édilwald, d'achever ce qu'il avait commencé. Ce ne fut qu'en 658 que le monastère reçut sa dernière perfection; il prit le nom de Lestingay. Le Saint y mit des moines et des supé-

Digitized by Google

rieurs tirés de Lindisfarne, de manière cependant qu'il en fût toujours le premier supérieur, et il y allait quelquefois de Londres pour y faire sa visite.

Le trait suivant nous apprend avec quel soin les Évêques de ce temps-là veillaient au maintien de la discipline ecclésiastique.

Notre Saint ayant excommunié un des principaux seigneurs d'entre les Saxons orientaux, qui avait contracté un mariage incestueux, défendit à tous les fidèles d'entrer dans sa maison et de manger avec lui? Le roi, sans avoir égard à la défense, fit l'un et l'autre. Cedde le rencontra lorsqu'il venait de chez le seigneur excommunié. Le malheureux prince, tout déconcerté, descend de cheval en tremblant et se jette aux pieds du Saint pour lui demander pardon de sa faute. « Prince, lui dit Cedde en le touchant de la baguette qu'il tenait à sa main, vous mourrez dans la maison de cet excommunié, où vous avez eu la hardiesse d'entrer. L'événement vérifia la prédiction. Le roi fut assassiné quelque temps après par le seigneur même, aidé d'un de ses parents. Saint Cedde assista au synode tenu à Stremesnalch en 664. Il y abandonna la pratique que les Églises d'Écosse suivaient dans la célébration de la Pâques, pour se conformer à ce qui avait été réglé par les canons. Il vécut peu de temps après ce synode. Il mourut le 26 octobre, dans son monastère de Lestingay, de l'horrible peste qui ravageait alors l'Angleterre. Son corps fut enterré dans un cimetière ; on le leva ensuite de terre, pour le transporter au côté droit de l'église du monastère. Le nom de saint Cedde est marqué au 7 janvier dans le martyrologe d'Angleterre.

SAINT ÉATE,

ÉVÊQUE.

Saint Aïdan, que l'on fête le 31 août, et qui fonda en Angleterre le monastère de Lindisfarne, ayant rencontré dans ses visites le jeune Éate, vit dans cet enfant les germes d'un Saint. Il avait la foi, l'amour de Dieu et de la prière. Aïdan, sans attendre l'âge, lui donna l'habit religieux et le reçut dans l'un

Digitized by Google

de ses monastères, car il gouvernait Lindisfarne et Mailross. Éate fit de tels progrès sous son habile protecteur que, lorsque saint Aïdan mourut, en 631, ce fut Éate qui gouverna les deux monastères. On lit, dans quelques récits un peu obscurs, qu'il fut élevé plus tard à l'épiscopat, qu'il fixa son siége à Hagustald et qu'il mourut très-saintement le 26 octobre de l'an 685 ou 687.

SAINT MÉLIAU,

MARTYR.

Budic, roi de la Domnonée, qui comprenait les évêchés de Quimper, Léon et Tréguier, eut trois fils, Théodoric, Méliau et Rivode.

A la mort de Budic, Maxence, son frère, expulsa ses neveux et s'empara du royaume.

Dès que Théodoric atteignit l'âge de porter les armes, il fit la guerre à l'usurpateur et reconquit son héritage. Albert le Grand ajoute que, craignant que saint Guigner, fils de Clyton, roi d'Hibernie, qui était venu en Bretagne avec trois cents compagnons, ne vînt au secours de Maxence, il les mit tous à mort, et qu'en punition de ce massacre il perdit son État; car il n'eut qu'un fils, nommé Jonocus, qui se fit prêtre.

Après sa mort, le royaume parvint à son frère Méliau. Le nouveau monarque s'unit aux autres descendants des rois de l'Armorique pour reconquérir leur indépendance. Charlemagne envoya contre eux Andulphe, grand-maître de sa maison. Celui-ci, à la tête d'une formidable armée, les poursuivit jusque dans les retraites qui leur paraissaient les plus assurées, rasa leurs châteaux et fit un grand nombre de prisonniers.

Cédant à la force, les princes bretons portèrent leurs hommages au roi en 786.

Le monarque prit des mesures pour s'assurer de l'Armorique : Flodalte devint gouverneur de Vannes, et le comte Guy garda les frontières.

Méliau, qui joignait à la piété une grande douceur, ne s'occupa plus qu'à rendre heureuse la partie de la Bretagne qui

Digitized by Google

restait sous ses lois. Il fut les délices de son peuple. En faisant le bonheur de ses sujets, il augmentait le sien.

La considération dont il jouissait fit ombrage à son frère. Ce nouveau Caïn ne vit plus qu'un ennemi dans le modèle qu'une saine raison devait engager à imiter. Il obtint une entrevue, et le lieu que le droit des gens rendait sacré fut profané par le meurtre de Méliau, le 26 octobre 792. Rivode lui trancha la tête à coups d'épée.

Cette victime de la perfidie fut comptée au nombre des Martyrs, et des miracles attestèrent sa sainteté.

LE BIENHEUREUX ATHANASE.

Athanase était économe de l'abbaye de Médicion, au mont Olympe, monastère qui florissait au IXe siècle, sous la direction du saint abbé Nicéphore. A une grande piété, le Bienheureux Athanase unissait l'amour des pauvres. Il mourut vers l'an 812, dans ce refuge où avaient brillé ses vertus ; sur sa tombe un cyprès s'éleva, et tous les malades qui en obtenaient un rameau recouvraient la santé. Le saint prêtre Théotéricte, raconte que plusieurs miracles ont été ainsi opérés.

SAINT FOULQUES,

ÉVÊQUE DE PAVIE.

Foulques, né de parents pauvres, en Écosse, dans la moitié du XIIe siècle, conçut de bonne heure un vif amour de l'étude. Par un heureux hasard ou plutôt par une grâce de Dieu, il obtint, en offrant ses services, le passage sur un navire qui allait en Italie. Arrivé là, il se vit obligé de mendier pour vivre et de coucher dans les monastères. Il alla ainsi à Plaisance pour y faire ses études. On raconte qu'il s'arrêta un jour devant une maison, où il demanda l'aumône. La servante lui montra un morceau de pain, et lui dit qu'elle le lui donnerait s'il renonçait à devenir évêque ; il refusa, et il s'en allait, lorsque le maître de la maison, qui avait entendu sa réponse, gronda sa servante et se chargea de nourrir le petit Écossais. Il

Digitized by Google

alla donc à Plaisance, qui était tout près de là, et suivit les études quelques années, après quoi, il alla à Paris étudier la théologie. Il y fit de grands progrès, et reprit ensuite le chemin de Plaisance, où il s'était fait d'utiles amis par sa sagesse, ses mœurs et sa piété. Il reçut les Ordres mineurs, et s'éleva de degrés en degrés jusqu'au sacerdoce. Il n'avait pas trente ans que l'Évêque de Plaisance le nomma prévôt du chapitre de Sainte-Euphémie, et peu après archiprêtre. Il seconda si bien et si heureusement ce bon Prélat, qu'à sa mort il fut élu pour lui succéder.

Foulques occupait depuis six ans le siége de Plaisance, lorsque le Pape Honorius III le nomma au siége important de Pavie. Il gouverna cette Église près de treize ans, et devenu un modèle de charité et de sainteté, il sortit de ce monde le 26 octobre de l'an 1230 ou 1231. Des miracles illustrèrent ses funérailles et sa tombe.

LE BIENHEUREUX RAYMOND DE CAPOUE,

GÉNÉRAL DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

Les vertus de ce grand personnage, à qui nous ne donnons le titre de Bienheureux qu'après le Pape Clément VIII[1], l'ont rendu plus recommandable que tous les emplois qu'il a remplis, et la qualité de nonce de plusieurs Souverains-Pontifes lui a acquis moins de réputation que la confiance dont sainte Catherine de Sienne, son illustre pénitente, l'avait honoré.

Raymond, issu de l'ancienne famille des Vignes, naquit à Capoue, dans le royaume de Naples, sous le pontificat de Jean XXII. Les anciens n'ont point marqué l'année de sa naissance, et un moderne s'est trompé en disant qu'il était venu

[1] Dans deux brefs apostoliques, donnés le 18 d'octobre 1594, touchant l'office de sainte Agnès de Montépulciano, le Pape Clément VIII fait mention de la Vie de cette Sainte, qui avait été, dit-il, écrite avec beaucoup de fidélité, par le Bienheureux Raymond, maître général des Frères-Prêcheurs : « Lectiones propriæ pro sancta Agnete Politiana depromptæ ex Vita ejusdem sanctæ virginis, quam fideliter scripsit Beatus Raymundus Magister generalis Ordinis Prædicatorum, etc. *Bullar. Ord.*, t. V, page 526, 578.

Digitized by Google

au monde l'an 1330. Nous verrons que, dès l'année 1350, il était supérieur du monastère de Montépulciano : un jeune homme de vingt ans n'aurait pas été choisi pour cet emploi. Quoique quelques auteurs, suivis par le P. Échard, prétendent qu'il avait embrassé l'institut des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Capoue, Vincent Fontana, après plusieurs autres écrivains, assure qu'il s'était consacré à Dieu dans le couvent de saint Nicolas, à Bologne. Peut-être se trouvait-il dans cette ville pour y faire ses études ; il pouvait aussi avoir entrepris ce voyage pour exécuter plus facilement son dessein et prévenir les obstacles que ses parents auraient pu mettre à sa vocation. Lui-même, dans la Vie qu'il a écrite de sainte Catherine de Sienne, avoue que Dieu l'avait appelé à l'Ordre de Saint-Dominique d'une manière presque miraculeuse : *B. Dominico me, ut veritatem fatear, miraculose vocante, suum Ordinem sum ingressus immeritus.*

Les progrès qu'il fit d'abord dans la vertu répondirent parfaitement et à la sainteté de sa vocation, et à la belle éducation qu'il avait reçue de ses illustres parents. Mais, persuadé que, pour remplir avec fruit tous les devoirs de son état, il devait être aussi savant que pieux, il s'appliqua, autant par religion que par goût, à l'étude des lettres divines et humaines. Tous ses moments lui étaient précieux, et afin de n'en perdre aucun, il s'occupait toujours à quelque chose de saint et d'utile. La faiblesse de sa santé, ordinairement mauvaise, et l'exemple des moins fervents, ne furent jamais pour lui un prétexte de déranger ses louables pratiques de piété, ni de négliger la lecture des bons livres.

Peu d'années avant la cruelle peste, qui fit de si horribles ravages vers le milieu du XIV^e^ siècle, Raymond de Capoue, déjà honoré du caractère de prêtre, commença à remplir les fonctions du ministère apostolique, et pendant plus de quarante ans il continua depuis à servir utilement l'Église, et à édifier les fidèles. Il avait été lui-même édifié de la haute piété et de la ferveur admirable de plusieurs de ses Frères, qu'il vit finir leur carrière dans l'exercice de la charité, au service des

Digitized by Google

malades. Témoin ensuite du relâchement qui suivit de près le temps de la contagion, et qui devint encore plus grand pendant celui du schisme, non-seulement il demeura toujours fidèle à tous ses engagements, mais son exemple fut une odeur de vie pour plusieurs, qu'il retint dans le devoir, et l'autorité dont il fut revêtu servit à rétablir la première régularité dans plusieurs maisons de son Ordre.

Ces sentiments de religion et de piété, que la grâce faisait croître dans son cœur, furent encore fortifiés par l'heureuse nécessité où il se trouva d'expliquer les secrets de la vie intérieure à des personnes qui marchaient déjà à grands pas dans les voies de la perfection. Le monastère de religieuses fondé par sainte Agnès de Montépulciano répandait dans tout le pays la bonne odeur de Jésus-Christ. Il y avait environ trente-trois ans que l'illustre fondatrice s'était reposée dans le Seigneur : mais elle vivait encore dans plusieurs de ses sœurs ou de ses filles spirituelles, héritières de son esprit et fidèles imitatrices de ses vertus. Toujours cachées en Dieu avec Jésus-Christ, elles travaillaient à l'envi à mourir tous les jours au monde, et à elles-mêmes ; la retraite faisait leur sûreté, la prière et le travail leur occupation, l'Évangile leur règle et le Ciel le seul objet de leurs désirs. Telles étaient ces illustres filles de Saint-Dominique, formées de la main et sur les exemples de sainte Agnès, dignes par la régularité de leur vie d'être considérées comme la gloire et la couronne de l'un et de l'autre.

Le choix qu'on fit du Bienheureux Raymond de Capoue, pour la conduite de ce saint troupeau, était d'autant plus honorable pour lui que ce fut moins son âge, encore peu avancé, que la solidité de ses vertus qui porta les supérieurs à le préférer à ceux qu'une longue expérience aurait pu faire paraître plus capables de cet emploi [1]. Il ne se glorifia pas de cette préférence.

[1] Raymundus de Capua (quem Virgo Deipara sanctæ Catherinæ senensi magistrum vitæ spiritualis delegit, postea ad totius sui Ordinis magisterium assumendum) aptitudinis suæ ad animarum piarum directionem prima experimenta dedit eo loco, ubi B. Agnes virgo sanctissima a se collectum sanctimonialium cœtum, sub regula sancti Dominici, egregiis moribus informatum

Digitized by Google

et il ne se dissimula pas à lui-même les dangers qui auraient pu accompagner son ministère si d'autres motifs que ceux de l'obéissance, du zèle et de la charité le lui avaient fait entreprendre. Sage et circonspect dans ses paroles, et toujours ami du silence, il s'adonna avec une nouvelle ferveur à l'exercice de l'oraison, pour apprendre dans ses communications avec Dieu quand et de quelle manière il devait parler à ses fidèles servantes, afin que tous ses discours fussent pour elles et pour lui-même des paroles d'édification et de salut.

Le Seigneur bénit la droiture de ses intentions : son ministère fut utile à ces vierges sages, et la sainteté de leurs exemples ne contribua pas peu à le faire avancer lui-même dans la pratique de toutes les vertus. La mémoire encore récente de celles de la Bienheureuse Agnès lui fit concevoir le dessein d'écrire son histoire. Il le fit sur quelques monuments qu'on conservait précieusement dans ce sanctuaire, et sur le rapport fidèle de plusieurs religieuses, surtout de quatre anciennes, qui, ayant été les élèves de la Sainte, avaient souvent admiré ses héroïques vertus et les merveilles que Dieu avait opérées depuis sa mort. Lorsque les Souverains-Pontifes firent procéder depuis à la canonisation de la Bienheureuse Agnès, on se servit principalement de cet écrit, et les éditeurs des *Actes des Saints* l'ont inséré dans leur second tome d'avril, quoique Raymond de Capoue avoue qu'il l'avait composé dans sa jeunesse.

Un travail si conforme aux dispositions intérieures du serviteur de Dieu et les douceurs d'une retraite où il trouvait tant de moyens de faire tous les jours de nouveaux progrès dans la perfection, ne lui firent point oublier qu'il avait d'autres devoirs à remplir. Après avoir passé trois ans à Montépulciano, le zèle dont il était embrasé pour la conversion des pécheurs l'engagea à aller annoncer la parole de Dieu à plusieurs peuples d'Italie. Il expliqua aussi la Sainte-Écriture et fit des leçons de théologie dans quelques maisons de son Ordre, et il ne refusa pas de

diniserat ad Cœlos abiens anno 1317 ; circa quod tempus Raymundum ipsum credimus venisse in lucem, etc. *Act. Sanct.*, t. II, april.

Digitized by Google

prendre la conduite de ses Frères, lorsque l'obéissance le chargea de cet emploi. En 1367, lorsque le Pape Urbain V arriva à Rome, Raymond de Capoue, déjà prieur de la Minerve, eut l'honneur de présenter sa communauté au Saint-Père et de recevoir de lui des marques d'une singulière affection. L'ordre des supérieurs l'ayant depuis obligé de reprendre la direction des études à Sienne, il professa avec beaucoup de réputation dans cette ville et il travaillait en même temps au salut des âmes qui se mettaient sous sa conduite.

Ce fut en ce temps-là que la Providence lui adressa l'illustre Catherine de Sienne, fort connue dès lors dans tout le pays, autant par la réputation de sa sainteté que par l'éclat des miracles et par le don de prophétie. Les faveurs extraordinaires que cette vierge séraphique recevait du Ciel la tenaient dans un continuel anéantissement et dans une religieuse frayeur. Plus le Seigneur aimait à faire de grandes choses par son ministère, plus elle craignait les illusions de l'ange des ténèbres; mais une sincère humilité et cette défiance d'elle-même mettaient en sûreté toutes ses autres vertus et le trésor des grâces qu'elle recevait de la gratuite miséricorde de Dieu. Cependant son nouveau directeur entra lui-même dans quelque inquiétude sur l'état d'une âme si élevée. Il nous a appris quelles furent ses premières pensées, ses doutes et les précautions qu'il crut devoir prendre pour s'assurer que c'était véritablement l'Esprit de Dieu qui conduisait Catherine et qui opérait en elle ou par elle ce qui attirait l'admiration des hommes.

« Dès que je commençai, dit-il, à connaître cette servante de Dieu, instruit de ses voies extraordinaires, et par la voix publique, et plus particulièrement par l'aveu sincère qu'elle m'en fit elle-même, je fus d'abord tenté d'incrédulité, et Dieu permit que je me trouvai dans de vives appréhensions. Je ne craignais pas moins l'hypocrisie ou la faiblesse de l'esprit humain que la malice de cet ancien serpent qui séduisit la première femme; je ne pouvais oublier que j'en avais connu plusieurs qui avaient été trompées par les illusions de Satan, dont elles prenaient les prestiges pour des révélations ou des inspi-

Digitized by Google

rations de Dieu. Je me rendis donc extrêmement attentif à connaître la conduite de Catherine de Sienne, ses véritables sentiments, son caractère d'esprit et de cœur, surtout l'opinion qu'elle avait d'elle-même, et je n'omis rien de tout ce qui pouvait servir à fixer mon jugement.

» Il est vrai que la profonde humilité de la servante de Dieu ne paraissait pas moins dans ses actions que dans ses paroles, et ce n'était qu'avec une extrême confusion ou par pure obéissance qu'elle découvrait les grâces dont Dieu la favorisait. Sa candeur et sa docilité toujours égale à toutes les instructions qu'on lui donnait, l'amour de la Croix ou le désir de souffrir pour Jésus-Christ ce qui humilie davantage la nature; une patience invincible au milieu des douleurs et des plus noires calomnies; le zèle de la gloire de Dieu, de l'honneur de l'Église et du salut des âmes; enfin les progrès admirables que cette âme si pure faisait tous les jours dans la perfection, tout cela pouvait sans doute me rassurer.

» Cependant, continue toujours le Bienheureux Raymond de Capoue, à mesure que les dons et les grâces dont Catherine de Sienne était favorisée paraissaient plus extraordinaires, je multipliais les épreuves, et sa vertu parut toujours la même, elle ne se démentit jamais. La critique générale de toute sa vie, une rigoureuse censure de ses plus légères imperfections, le rebut ou le mépris apparent que je faisais de ses extases et de ses visions, enfin mon application à la mortifier ou à l'humilier en toute choses, ne servirent qu'à me faire admirer en elle une grande égalité d'esprit, une exacte vigilance sur tous les mouvements de son cœur, une scrupuleuse fidélité à tous ses devoirs et, ce qui est encore plus rare, l'amour du mépris et le plus parfait détachement de toutes les faveurs qui la distinguaient si glorieusement parmi les personnes de la plus haute piété. »

Après ces sages précautions et toutes ces assurances, le prudent directeur pouvait sans doute se rassurer, et néanmoins il ne cessait de prier Celui qui ne peut tromper ni être trompé, afin d'obtenir de sa divine bonté des lumières proportionnées à l'élévation de sa pénitente. Il l'obligea à faire elle-même des

Digitized by Google

prières particulières pour cela, et, persuadé que la parfaite contrition ne peut être qu'un effet de la grâce, il dit enfin à la Sainte que si elle lui obtenait une vive et forte douleur de ses péchés il ne douterait plus qu'elle ne fût véritablement sous la main de Dieu et conduite par son Esprit. Catherine accepta avec sa modestie ordinaire l'ordre qu'on lui donnait : elle pria avec confiance et obtint pour son confesseur tout ce qu'elle demandait.

« Ce fut, dit Raymond de Capoue, dans une visite dont cette épouse de Jésus-Christ m'honora le lendemain que je lui avais fait ma proposition. Tandis qu'elle parlait de Dieu avec cette onction et cette énergie qui se faisaient toujours sentir dans ses discours (quoique je n'eusse alors aucune pensée actuelle de ce que je l'avais priée de faire), je me trouvai tout-à-coup dans le même état où serait un criminel qui, présenté devant le tribunal de Jésus-Christ, se verrait sévèrement accusé de toutes les iniquités de sa vie, attendant avec frayeur la sentence du juste Juge. Tous mes péchés se présentèrent alors si vivement à mon esprit et mon âme fut pénétrée d'un si amer repentir qu'il serait impossible d'expliquer par les paroles tout ce que je souffris dans mon intérieur. J'admirais d'un côté la bonté infinie de Dieu, qui m'avait si longtemps attendu à pénitence, et de l'autre je voyais avec horreur ma noire ingratitude et tout l'abus que j'avais fait de ses grâces. Une douce confiance me soutenait cependant, mais sans diminuer la vivacité de ma douleur. Mes sanglots étaient semblables à des rugissements. Je ne le dis pas sans confusion, je craignis dans ce moment de voir mon cœur et ma poitrine se fendre par l'excès de la douleur. Les larmes, qui coulèrent de mes yeux en abondance me procurèrent quelque soulagement, et cette sage vierge, voyant l'effet de ses paroles ou plutôt de la grâce qui opérait en moi, se tut, me laissa baigné dans mes larmes et se retira. »

C'est ainsi que le serviteur de Dieu raconte avec beaucoup d'humilité ce qui lui avait été accordé par la vertu des prières de sainte Catherine de Sienne. Les suites les mieux marquées de cette grande contrition furent une vigilance plus attentive

Digitized by Google

sur lui-même, un renouvellement de ferveur dans la pratique de toutes les vertus, surtout un accroissement de charité et de zèle pour le salut des âmes. Il eut beaucoup de part à tout ce que la Sainte fit depuis pour le service du prochain et la conversion des pécheurs. La réputation de Catherine de Sienne rendait encore plus éclatante celle de son confesseur; un plus grand nombre de personnes s'empressèrent de se mettre sous sa direction. Le Pape Grégoire XI, instruit des services importants qu'il rendait tous les jours à ceux qui avaient quelque désir d'abandonner les routes de l'iniqnité pour commencer à mener une vie chrétienne, lui donna des pouvoirs extraordinaires pour absoudre de toutes sortes de cas et des censures; cela augmenta le travail avec la foule des pénitents qui avaient besoin de son ministère. Il avoue lui-même qu'il aurait succombé sous le poids, si la main de Dieu ne l'avait soutenu dans une aussi grande fatigue. La Providence mit bientôt après sa charité à une autre épreuve. La cruelle peste, qui depuis plus de vingt-cinq ans avait causé une extrême désolation parmi presque toutes les nations de la terre, ayant recommencé à faire sentir sa malignité en l'année 1374, le peuple de Sienne se vit d'abord abandonné de ses pasteurs. Le nombre des morts et des mourants augmentait tous les jours, et les secours dont ceux-ci avaient besoin devenaient toujours plus rares, parce que l'affreuse image de la mort faisait pâlir les plus courageux; chacun pensait à fuir la contagion en s'éloignant de ses frères.

Le zèle du Bienheureux Raymond de Capoue ne lui permit pas de suivre l'exemple de tant d'autres, dont il respectait d'ailleurs le mérite. La charité de Jésus-Christ qui le pressait, fit qu'il se considéra dans cette extrémité comme s'il était chargé seul de donner du secours à tous ceux qui n'en avaient point d'ailleurs. Il exposa généreusement sa vie pour la consolation des malades; il les visitait de jour et de nuit, les exhortait à la patience, leur administrait les Sacrements, leur rendait avec une officieuse charité tous les services qui pouvaient dépendre de lui; et, après avoir reçu les derniers soupirs des uns, il allait aider les autres à bien mourir; il prévenait quel-

Digitized by Google

quefois le désespoir de ceux qui, dans les ardeurs de la fièvre, ne trouvaient pas une main charitable qui leur présentât un verre d'eau pour les rafraîchir. Comme il était presque seul à remplir ces différents devoirs de charité dans une grande ville, on comprend sans peine qu'il n'avait pas toujours le temps de prendre sa nourriture à propos ; souvent il se privait du repos le plus nécessaire ; il ménageait cependant ses moments pour faire ses prières, et quoique la fatigue fût si grande, il n'en fut pas rebuté. Mais, pour l'éprouver ou le purifier davantage, Dieu permit qu'il fût frappé lui-même du même mal qui en avait déjà enlevé tant d'autres. Tandis qu'il se disposait à la mort, sainte Catherine de Sienne, qui l'avait encouragé dans ses travaux, le visita dans sa maladie, fit des prières pour sa guérison, et l'ayant aussitôt obtenue, elle voulut qu'il reprît ses premières fonctions pour le service des fidèles. Raymond se livra de nouveau au travail et au péril ; il ne refusa son ministère à personne, tant que la mortalité se fit sentir parmi les habitants de Sienne.

L'année suivante, 1375, il accompagna sainte Catherine à Pise ; il y apprit peu après son arrivée la révolte de la ville de Pérouse contre le Saint-Siége. La vive douleur qu'il en conçut fut une nouvelle preuve de son grand amour pour l'Église, aux biens et aux maux de laquelle il parut toujours infiniment sensible. Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire pendant les vingt-quatre dernières années de sa vie, le serviteur de Dieu ne cessa de prier, d'agir et d'employer toutes sortes de moyens pour inspirer aux peuples la soumission et le respect envers les supérieurs, et porter ceux-ci à traiter avec douceur ceux qui rentraient enfin dans leur devoir. Les Florentins, après tous les excès où ils s'étaient portés contre le Vicaire de Jésus-Christ, employèrent Raymond de Capoue pour être l'un de leurs médiateurs auprès du Pape Grégoire XI. Le zélé religieux partit aussitôt pour Avignon. Nous avons dit ailleurs que sainte Catherine de Sienne y fut aussi envoyée après lui et pour le même dessein. Dans toutes les audiences que la Sainte eut du Souverain-Pontife, Raymond

Digitized by Google

servit d'interprète à l'un et à l'autre. Lorsque, dans le mois de septembre 1376, le Pape Grégoire XI partit pour l'Italie, Raymond de Capoue eut l'honneur d'accompagner Sa Sainteté, qui le fit son pénitencier dans le temps qu'on l'établissait pour la seconde fois prieur dans le couvent de la Minerve.

Ce double honneur était déjà une preuve de l'estime qu'on faisait de son mérite ; mais la manière dont il remplit les devoirs de sa charge le rendit encore plus considérable et dans son Ordre et à la cour de Rome. Ses premières vues furent de rétablir sa communauté de la Minerve dans une parfaite régularité, et on assure qu'il eut le bonheur d'y réussir, moins par la protection et la faveur du Pontife, que par la sainteté de ses exemples, par sa fermeté, sa prudence et le mérite de ses prières. Mais non content de travailler ainsi à rappeler ses Frères à la pureté de leur institut, il annonçait avec zèle la parole de Dieu au peuple de Rome et cherchait en même temps les moyens de faire rentrer la ville de Florence dans l'obéissance du Saint-Siége. Il avait souvent traité de cette affaire avec quelques membres de la république, et Grégoire XI, qui en souhaitait ardemment la conclusion, le chargea de dresser lui-même les mémoires et toutes les instructions qu'on devait remettre à sainte Catherine de Sienne avant que de la faire partir pour Florence.

Pendant que la Sainte, sans craindre les plus grands périls, agissait auprès des Florentins avec cette sagesse et cette constance que nous avons représentées dans l'histoire de sa vie, Raymond de Capoue, attentif à tout, informait exactement le Pape de ce qui se passait à Florence et lui faisait espérer qu'avec un peu de patience on verrait bientôt le calme succéder à la tempête. On touchait déjà à ce moment désiré, lorsque, pour punir les péchés des hommes, le Seigneur appela à lui un saint Pontife, qui vécut trop peu de temps pour la paix de l'Église. Le schisme, qui suivit de près la mort de Grégoire XI, présenta au serviteur de Dieu plus d'une occasion de faire paraître toute la vivacité de son zèle et son fidèle attachement au Siége apostolique. Lorsqu'il vit les prélats du palais,

Digitized by Google

les autres officiers de la cour de Rome et tous les anciens cardinaux mécontents du Pape qu'on venait d'élire se retirer de son obéissance et commencer à élever autel contre autel, il n'en fut point ébranlé ; il se souvint que Catherine de Sienne avait prédit tout cela, il y avait déjà trois ans. A l'exemple de la servante de Dieu, il demeura toujours ferme dans les intérêts d'Urbain VI, résolu de sacrifier son repos et sa vie, s'il était nécessaire, pour le service de Sa Sainteté.

Ce Pape, de son côté, l'honora d'abord de sa confiance ; il lui communiquait ses peines, écoutait volontiers ses conseils et déférait quelquefois à ses sentiments ; il se servit de lui pour faire venir à Rome Catherine de Sienne. Mais quoiqu'il eût depuis résolu d'envoyer cette Sainte à la cour de Naples, il n'exécuta pas ce dessein, parce que Raymond de Capoue lui en avait représenté les inconvénients. Peu de temps après, Sa Sainteté le fit son nonce apostolique auprès du roi très-chrétien Charles V. Malgré les dangers auxquels les ministres du Pape étaient alors exposés dans leurs voyages, le Bienheureux Raymond se mit en chemin ; mais il ne lui fut pas possible de continuer sa route au-delà de Vintimille, et il se vit contraint de retourner de là à Gênes. Sainte Catherine de Sienne l'accusa alors de quelque timidité ou d'une prudence trop humaine. Mais en même temps elle rendit justice à la droiture de ses intentions, et Urbain VI, bien loin de blâmer sa conduite, le chargea de faire dans la ville et dans tout le diocèse de Gênes ce qu'il aurait fait en France, pour faire connaître la justice de sa cause et animer les Génois à entreprendre sa défense contre ceux qui attaquaient son élection.

Tandis que Raymond de Capoue remplissait avec zèle son ministère, vers la fin de l'année 1379, il fut élu provincial de la province de Lombardie, et cette charge le conduisit bientôt après à une autre, dont ils soutint plus longtemps le poids pour l'honneur et la tranquillité de son Ordre. On sait que l'[illegible] de Toulouse, alors général des Frères-Prêcheurs, s'étant attaché à l'obéissance de Clément VII, dont il croyait l'élection plus canonique que celle d'Urbain VI, tous les religieux q[illegible]

Digitized by Google

reconnaissaient celui-ci pour légitime Pape cessèrent dès lors de reconnaître Élie pour leur général, et Urbain VI leur ordonna de se choisir un autre supérieur. En conséquence de cet ordre, tous les provinciaux ou les définiteurs d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne et des autres provinces du Nord, s'étant assemblés à Bologne, en Lombardie, dans le mois de mai 1380, après avoir déclaré que la charge de général de l'Ordre de Saint-Dominique était vacante, procédèrent selon les formes ordinaires à une nouvelle élection, et le choix tomba sur Raymond de Capoue. Le sujet ne pouvait être que fort agréable au Pape Urbain, et il fut reconnu avec joie dans tous les pays qui étaient de la même obédience.

Mais les temps étaient trop difficiles et le fardeau trop pesant pour ne pas alarmer un homme, dont l'humilité n'était pas moins grande que le zèle. Il se soumit cependant aux ordres de la Providence, et n'ayant de confiance que dans le secours divin, il mit d'abord la main à l'œuvre pour répondre aux grandes espérances que son expérience et son amour de la régularité avaient fait concevoir.

Nous n'entrerons point dans le détail de toutes les démarches que fit le nouveau général pour essayer de réunir tous les membres sous un même chef. Toujours disposé à céder sa place à celui qui, depuis plusieurs années, la remplissait avec honneur, il l'invita et le pressa par toutes sortes de considérations pour le porter, avec tous ceux qui lui obéissaient, à se soumettre au Pontife qui était reconnu dans la plus grande partie du monde chrétien. Mais, dans l'état où étaient déjà les affaires, cette parfaite réunion ne dépendait plus ni de l'un ni de l'autre général. Il fallut attendre le moment que la Providence avait marqué pour faire cesser le schisme dans l'Église.

Ne pouvant donc espérer de réunir sitôt tout son Ordre, Raymond porta toutes ses attentions à rétablir la discipline régulière dans les maisons et dans les provinces où son autorité était reconnue. Il eut la consolation de trouver plusieurs illustres personnages, remplis de l'Esprit de Dieu et animés du même zèle, qui l'aidèrent puissamment dans cette sainte entre-

Digitized by Google

prise. Les uns y travaillèrent avec lui et sous ses ordres; les autres continuèrent dans la suite ce qu'il avait heureusement commencé, et donnèrent la dernière perfection à son ouvrage. Conrad de Prusse, Jean-Dominique de Florence, Robert de Naples, Thomas de Sienne et Marcolin de Forli se distinguèrent parmi tous les autres. Le premier suivit exactement le plan du pieux général pour réformer les couvents d'Allemagne, et il commença par celui de Colmar. Le second fit la même chose à Venise, à Fiesole et dans quelques autres lieux d'Italie. Le troisième et le quatrième travaillèrent avec succès, l'un dans la province de Lombardie, et l'autre dans le royaume de Naples. Le Bienheureux Raymond de Capoue, parmi tant d'autres sollicitudes, ne perdit plus de vue cet objet, dont il se croyait principalement chargé ; il écrivit un Traité sur la nécessité de la réforme et sur la manière de l'introduire. Et c'est vers la même fin qu'il dirigea toutes ses vues dans les six ou sept chapitres généraux, auxquels il présida à Bologne, à Bude, à Vérone, à Vienne en Autriche, à Ferrare, à Venise et à Francfort. Pendant dix-neuf ans qu'il eut la conduite de son Ordre, il n'eut pas la liberté d'en assembler plus souvent les provinciaux ou les définiteurs, soit par les malheurs des temps, soit à cause des fréquentes commissions dont il fut chargé par Urbain VI et par son successeur Boniface IX.

Les troubles dont toute l'Italie était agitée, surtout depuis le commencement du schisme, venaient d'être encore augmentés par l'ambition du vicomte Jean Galeas, duc de Milan, qui, ayant pris les armes contre la république de Florence, avait allumé une guerre dont on devait craindre les suites. Les autres princes et presque tous les peuples d'Italie étaient armés, les uns en faveur du duc de Milan, les autres pour la cause des Florentins, qui paraissait commune à plusieurs. Le premier avait déjà forcé plusieurs places et causé de grandes pertes à ses ennemis ; et ceux-ci, avec le secours des villes de Bologne, de Pérouse, de Sienne, de Faënza, de Ravenne, d'Imola et de quelques autres alliés, se disposaient à porter le fer et le feu dans tout le Milanais. Le Pape Boniface IX, après de vives

Digitized by Google

exhortations à la paix, avait enfin engagé les parties intéressées à envoyer leurs procureurs à Gênes, afin d'y travailler avec ses nonces apostoliques à chercher les voies de pacification. Le doge de Gênes, le grand-maître des Chevaliers de l'Hôpital de Jérusalem et notre général Raymond de Capoue furent choisis par Sa Sainteté pour terminer cette grande affaire. Le Pape donna spécialement ses pouvoirs à ce dernier, pour confirmer en son nom le traité de paix et prononcer des censures contre quiconque entreprendrait d'en violer les articles. La bulle de commission est du 1er juin 1391. Mais l'affaire ne put être terminée que l'année suivante.

Après avoir rempli les désirs de Sa Sainteté, dans cette importante négociation, Raymond de Capoue se rendit dans le royaume de Hongrie, où il visita la plupart des maisons de son Ordre, et tint son Chapitre général dans la ville de Bude. A peine était-il de retour en Italie que le Pape Boniface IX le fit une seconde fois son nonce apostolique, et l'envoya en cette qualité dans le royaume de Sicile, pour rétablir la paix parmi ces peuples, et lever les censures que plusieurs avaient encourues, les uns en favorisant Don Martin d'Aragon, qui s'était déclaré pour Clément VII, et les autres en exerçant plusieurs violences contre les personnes ecclésiastiques et les Évêques même qui demeuraient attachés à Urbain VI et à son successeur. Pirrus, dans son premier tome de *la Sicile sacrée,* fait mention de la fermeté épiscopale de Simon du Puy, Dominicain, natif de Messine, et évêque de Catane, maltraité par le roi Martin d'Aragon, avant que ce prince se fût réconcilié avec le Pape Boniface pour jouir paisiblement de la couronne de Sicile. La bulle que le Pape adressa à son nonce est du 17 novembre 1393.

Raymond de Capoue passa apparemment une grande partie de l'année suivante dans cette île, toujours occupé ou à exécuter les ordres du Pape pour pacifier les troubles et faire cesser les divisions, en étouffant les malheureuses semences du schisme; ou à visiter les maisons de son Ordre et faire revivre parmi ses religieux le premier esprit de ferveur et de

Digitized by Google

régularité. Aux fêtes de la Pentecôte 1395, il présida au Chapitre général assemblé à Venise, et il se trouva de même à celui qui fut tenu dans la ville de Francfort, en Allemagne, au mois de juin 1397. Ses fréquents voyages, ses longs travaux, ni sa mauvaise santé ne le portèrent jamais à se dispenser en quelque chose de la rigueur de la règle ; parce que la première et la plus grande de ses occupations fut toujours de se rendre lui-même un modèle de sainteté et de perfection. Aussi éloigné de tout esprit d'ambition que zélé pour le maintien de la discipline régulière, il vit sans envie plusieurs de ses Frères élevés aux premières dignités de l'Église, et il ne se prévalut jamais de la faveur des Papes pour sortir lui-même de son état. L'unique chose qu'il demandait à Dieu, dans ses ferventes prières, et qu'il s'efforçait d'obtenir par toutes ses pénitences, était de voir la fin du schisme et le parfait rétablissement de son Ordre, après les grandes pertes qu'il avait souffertes, soit par les maladies contagieuses ou pendant les funestes divisions qui duraient encore.

Déjà chargé d'années, le pieux général avait entrepris de faire lui-même la visite de ses couvents, dans les provinces d'Allemagne, lorsque le Seigneur l'appela à lui dans le mois d'octobre 1399. Il mourut en grande opinion de sainteté, à Nuremberg, dans le cercle de Franconie. Mais son corps fut porté depuis à Naples, et enterré dans l'église de Saint-Dominique, dont le Bienheureux Raymond avait été le fidèle disciple et le zélé imitateur, surtout depuis qu'il avait commencé à connaître sainte Catherine de Sienne. Quelque innocente que pût paraître la vie qu'il avait menée jusqu'alors, il est certain que les exemples, les prières, les avertissements même de cette illustre vierge, le firent marcher depuis avec une nouvelle ferveur dans les voies de la perfection chrétienne. La Providence, qui s'était servie du ministère de Raymond pour la direction de Catherine, voulut se servir du zèle de la Sainte pour lui apprendre à perfectionner ce qui était déjà bon, et à pratiquer plus noblement les plus héroïques vertus. C'est la réflexion d'Oderic Raynald.

Digitized by Google

On attribue au Bienheureux Raymond de Capoue divers petits ouvrages, dont quelques-uns ont été donnés au public. Outre les Vies de sainte Agnès de Montépulciano et de sainte Catherine de Sienne, il avait composé un traité sur le *Magnificat*, qui a mérité les louanges de Dom Étienne, supérieur de la Chartreuse de Pavie, et dont Possevin recommande la lecture. Le Pape Urbain VI ayant institué la fête de la Visitation, afin d'obtenir la cessation du schisme, par l'intercession de la très-sainte Mère de Dieu, Sa Sainteté employa la plume de notre général pour composer l'office de cette nouvelle fête. On ne doute pas que plusieurs lettres de piété qui se trouvaient parmi celles de sainte Catherine de Sienne, ne soient aussi de lui, et il est certain qu'il avait traduit en latin les dialogues de cette Sainte, qui ont été imprimés à Cologne, l'an 1553.

Mais il semble que le plus estimé, comme le plus utile, de tous ses écrits, soit celui qu'il avait fait touchant la réforme. Ses successeurs, qui ont marché sur ses traces, en ont fait souvent usage, de même que de plusieurs sages décrets que le serviteur de Dieu avait médités à loisir, et qu'il avait fait depuis autoriser, non-seulement dans quelques chapitres généraux, mais aussi par le Saint-Siége. (TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame de Cahusac. — Vers l'an 1510, un jeune pâtre de Cahusac, au diocèse d'Alby, vit un jour avec quelque épouvante un ormeau de la prairie qu'il traversait tout entouré de flammes. Il s'en approcha toutefois, reconnut que ces flammes n'étaient que de vives lumières, et aperçut au milieu de ces lueurs prodigieuses une statue de Notre-Dame de Pitié ; il tomba à genoux, fit une prière et courut à une maison de Bénédictins qui était près de là annoncer cette merveille. Les religieux accoururent, et avec eux toutes les bonnes gens du bourg de Cahusac. Les enfants de Saint-Benoît emportèrent la sainte image dans leur chapelle, et de grands transports de joie la saluèrent. Mais le lendemain matin, il se trouva que la

Digitized by Google

Madone était retournée à son ormeau ; cet incident singulier, qui eut lieu trois fois, fit comprendre que la très-sainte Vierge avait choisi le lieu où elle voulait être visitée. On construisit un oratoire autour de l'ormeau, et les pèlerins arrivèrent en foule.

La sainte image échappa aux huguenots ; on la cacha de nouveau en 1793, et les Chrétiens du voisinage rachetèrent par leurs aumônes la chapelle où elle est toujours honorée.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, saint Évariste, Pape et martyr, qui empourpra de son sang l'Église de Dieu, sous l'empereur Adrien.

En Afrique, saint Rogatien, prêtre, et saint Félicissime, martyrs, qui obtinrent une illustre couronne dans la persécution de Valérien et de Gallien, et desquels parle saint Cyprien dans sa *Lettre aux confesseurs*.

A Nicomédie, saint Lucien, saint Flore et leurs compagnons, martyrs.

Le même jour, saint Quodvultdeus, évêque de Carthage, qui, ayant été mis avec son clergé, par le roi arien Genséric, sur des vaisseaux usés, sans rames et sans voiles, aborda à Naples contre toute espérance, et, demeurant là en exil, il mourut avec la qualité de confesseur.

A Narbonne, saint Rustique, évêque et confesseur, qui brilla au temps des empereurs Valentinien et Léon.

A Salerne, saint Gaudiose, évêque.

[1] SEPTIMO KALENDAS NOVEMBRIS.

Romæ, sancti Evaristi Papæ et martyris, qui Dei Ecclesiam sub Hadriano imperatore suo sanguine purpuravit. — In Africa, sanctorum martyrum Rogatiani presbyteri et Felicissimi, qui in persecutione Valeriani et Gallieni illustri martyrio coronati sunt ; de quibus etiam scribit sanctus Cyprianus in Epistola ad Confessores. — Nicomediæ, sanctorum martyrum Luciani, Florii et sociorum. — Eodem die, sancti Quodvultdei episcopi carthaginensis, qui una cum clero a Genserico rege ariano in navibus fractis absque remigiis et velis impositus, præter spem Neapolim appulit, ibique in exilio positus, confessor occubuit. — Narbonæ, sancti Rustici episcopi et confessoris, qui claruit temporibus Valentiniani et Leonis imperatorum. — Apud Salernum, sancti

Digitized by Google

A Pavie, saint Foulque, évêque.

Dans la même ville, saint Quadragésime, sous-diacre, qui ressuscita un mort.

Additions des autres martyrologes.

Saint Démètre, premier évêque de Gap.

Saint Aptone, deuxième du nom, évêque d'Angoulême au VI^e^ siècle.

Saint Félicissime, confesseur en Afrique, différent de saint Félicissime, compagnon de saint Rogatien.

Saint Bernard Calvone, évêque de Vich, en Catalogne.

Saint Sigisbald ou Sigisbaud, trente-quatrième évêque de Metz. Il siégea trente-cinq ans, et mourut en 742. Il avait fondé les monastères de Saint-Avold et de Neuvilliers.

Le Bienheureux Damien de Vénario, Frère-Prêcheur.

Saint Nassade, confesseur, honoré en Irlande.

Saint Héraclide, martyr à Nicomédie, avec saint Flore.

Saint Morin, martyr en Agénois, au IV^e^ siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Maillard (prénoms inconnus), vicaire de Saint-Freimbault de Lassay, au diocèse du Mans, après avoir fait sans réflexion le serment de la constitution civile du clergé, le rétracta, fut arrêté, condamné à la déportation, et mourut à Rochefort le 26 octobre 1794, à l'âge de quarante-six ans.

Guillaume Molinier, curé de Gleyzenove, près Sévérac, au département de l'Aveyron, pour refus de serments schismatiques, envoyé à Bordeaux pour être déporté, emprisonné au fort du Hâ, transporté malade à l'hôpital Saint-André, mort dans cet hôpital, le 26 octobre 1794, à l'âge de soixante ans.

Gaudiosi episcopi — Paviæ, sancti Fulci episcopi. — Hildesheimi, in Saxonia, sancti Bernwardi episcopi et confessoris a Cælestino tertio inter Sanctos annumerati. — Item sancti Quadragesimi subdiaconi, qui et mortuum resuscitavit.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Elisbaan, roi d'Éthiopie. — Saint Frumence, apôtre de l'Éthiopie. — Saint Abban, abbé en Irlande. — Saint Abbante, abbé du Mont-Coriphe. — Saint Didier, évêque d'Auxerre. — Le Bienheureux Alfred le Grand, roi d'Angleterre. — Saint Serlon, évêque de Seez. — Sainte Olle, vierge. — Le Bienheureux Bentivoglio, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Pierre de Gand, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ÉLISBAAN,

ROI D'ÉTHIOPIE.

Dans le VI^e^ siècle, parmi les Arabes de l'Yémen, connus des Orientaux sous le nom d'Hamiar, et appelés Homérites par les Grecs, il y avait un grand nombre de Chrétiens. Mais le judaïsme reprenait le dessus, et le roi des Homérites, nommé Dimion, était Juif. Sous prétexte de venger sa religion proscrite dans l'empire, il fit massacrer une caravane de marchands romains, qui, selon leur coutume, traversaient ses États pour aller trafiquer en Éthiopie. Cette action barbare fit cesser le commerce. Le roi d'Éthiopie en fut irrité. Il s'appelait Élisbaan, surnom éthiopien qui veut dire *le Béni*. Selon ce qu'assure Jean, évêque d'Asie, il était païen. Excité par l'empereur Justin, il se mit à la tête d'une armée, traversa la mer Rouge, alla chercher Dimion, le tua dans une bataille, pilla le pays, et plaça sur le trône un nouveau roi, qui était chrétien. Il avait promis à Dieu, avant le combat, de se faire chrétien lui-même, s'il était vainqueur. Fidèle à sa promesse, il députa vers Justin deux des principaux seigneurs d'Éthiopie, pour le prier de lui envoyer un Évêque et des clercs. Ce qui fait voir que la hiérarchie ne s'y était pas conservée sans interruption depuis saint Frumentius. Justin en fut informé par les lettres de Licinius, préfet de l'Égypte, et il leur permit de choisir ceux

Digitized by Google

qu'ils jugeraient à propos. Ils s'adressèrent au patriarche orthodoxe d'Alexandrie, qui, d'après les doctes renseignements d'Assemani[1], se nommait Astérius, et qui leur donna un nommé Jean, après l'avoir sacré évêque d'Axoum, capitale de l'Éthiopie. Élisbaan reçut le Baptême des mains de ce Pontife, avec les principaux de son empire, fit instruire ses sujets et bâtir un grand nombre d'églises. Le christianisme reprit en peu de temps dans tout le royaume.

Mais le nouveau roi des Homérites n'ayant pas survécu longtemps, les Juifs reprirent l'avantage. Profitant de l'hiver de l'année 523 à 524, qui empêchait les Éthiopiens de passer la mer pour venir mettre sur le trône un autre chef chrétien, ils firent un roi de leur secte, nommé Dunaan, se rendirent maîtres de toute la contrée, massacrèrent un grand nombre de Chrétiens, et changèrent les églises en synagogues. Dunaan fit ensuite égorger deux cent quatre-vingts prêtres, et massacrer tous les Éthiopiens dans le pays.

L'empereur Justin ayant appris ces nouvelles, écrivit aussitôt à Astérius, patriarche d'Alexandrie, de presser le roi des Éthiopiens de marcher à leur secours. Dès le printemps, Élisbaan se met à la tête d'une armée considérable. Malgré les désastres d'une navigation difficile, il traverse la mer, marche à la rencontre de Dunaan, taille en pièces les Juifs, qui, au nombre de trente mille combattants armés de toutes pièces, s'opposaient à la descente. Il se rend droit à la capitale, nommée Traphar, autrement Zhafar chez les Arabes, et Séphar dans la Genèse[2], s'empare de toutes les richesses, fait la reine prisonnière, et, laissant une garnison dans la ville, il va combattre Dunaan, défait son armée dans une bataille longtemps disputée, et le tue avec tous ses parents. Après cette victoire, il revint à Traphar, où il fit mettre à mort tous ceux qu'il trouva dans le palais et qui avaient partagé les crimes du roi juif. Il y construisit une église, dont il posa lui-même les fondements. Il fit ensuite connaître les succès qu'il avait obtenus, par les lettres qu'il adressa au patriarche orthodoxe d'Alexandrie, Astérius,

[1] Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 382. — [2] Gen., x, 30.

Digitized by Google

et celui-ci s'empressa de transmettre ces nouvelles à l'empereur Justin, et d'envoyer un Évêque dans le pays des Homérites, pour y affermir le christianisme, qui venait d'y être si heureusement rétabli. Ce Pontife, qui fut saint Grégentius, procéda à la consécration de l'église que le roi avait fondée, baptisa tous les Homérites des villes et des campagnes, ordonna des prêtres et des diacres, et assura l'existence des églises qui se trouvaient déjà dans le pays.

Élisbaan se rendit ensuite à Nagra ou Nagran, la ville des Martyrs, et y éleva une église où il réunit les ossements de tous ceux qui étaient morts pour la foi. Il lui donna le droit d'asile, et assigna pour son entretien cinq domaines royaux. Il joignit encore une partie des biens du Martyr Aréthas, dont le fils fut investi de la souveraineté de son père. Il revint ensuite dans la capitale, où il s'occupa de régler le sort des Homérites. Il leur donna pour roi un homme de leur nation, qui était chrétien et se nommait Ésimiphée. Il lui imposa un tribut annuel, et lui laissa un corps de dix mille Chrétiens d'Éthiopie pour sa garde. Plusieurs autres de ses sujets, séduits par la beauté du pays, se fixèrent encore pour jamais parmi les Homérites.

Élisbaan repassa enfin la mer, et rentra à Axoum avec un butin immense, dont il fit part à son armée. Des révolutions subséquentes firent perdre la couronne à Ésimiphée. Les troupes qu'Élisbaan avait laissées après la défaite du roi juif, s'insurgèrent pour proclamer roi Abraham, chrétien d'Adulis, principal port de mer. Cet homme, renommé pour sa piété, et que les auteurs arabes appellent Abrahah, se maintint sur le trône, malgré tous les efforts du roi d'Éthiopie, qui fut contraint de l'y laisser tranquille. Longtemps après, Élisbaan lui-même, fort avancé en âge et fatigué des soins du gouvernement, prit le parti de renoncer à la couronne et de passer le reste de ses jours dans un monastère. Il envoya donc à Jérusalem sa couronne d'or enrichie de pierreries, comme un hommage de sa piété, et pour témoigner à Dieu sa reconnaissance des victoires et de la gloire qu'il lui avait accordées;

Digitized by Google

puis, vêtu d'un cilice, il sortit de nuit de son palais et de sa capitale, se retira dans un monastère de religieux, situé sur une haute montagne, et il y passa la fin de sa vie dans les actes de la plus austère pénitence. L'Église honore sa mémoire le 27 octobre. (ROHRBACHER.)

SAINT FRUMENCE,

APÔTRE DE L'ÉTHIOPIE.

Un philosophe appelé Métrodore, poussé par le désir de connaître le monde, entreprit plusieurs voyages et alla jusqu'en Éthiopie. A son retour, il présenta à l'empereur Constantin des perles et des pierres précieuses de grand prix. Un autre philosophe tyrien, nommé Mérope, séduit par un tel résultat, entreprit le même voyage, dans l'espoir d'être aussi heureux. Mais Dieu, qui conduit les pas des hommes, lors même qu'ils ne pensent point à lui, permit cet autre départ pour un dessein bien différent et d'un plus haut intérêt. Mérope emmenait avec lui ses deux jeunes neveux, Frumence et Édèse, qu'il aimait beaucoup et qu'il instruisait avec soin. Il se proposait, en les faisant voyager, de leur former l'esprit et de les enrichir de connaissances utiles.

Ayant satisfait sa curiosité, le philosophe s'embarqua pour le retour. Le vaisseau, obligé de prendre terre en un port de l'Éthiopie, où il comptait renouveler sa provision de rafraîchissements, fut attaqué par les barbares des côtes, qui reconnaissant, dans l'équipage, des Romains, dont ils étaient les ennemis jurés, tuèrent tous ceux qu'ils atteignirent. Mérope, n'ayant pu échapper à leur barbarie, subit ce triste sort; mais ses deux neveux, tranquilles pendant le carnage, qu'ils ignoraient sans doute, étudiaient leurs leçons sous un arbre à l'écart, où ils s'étaient retirés, jusqu'à ce qu'on les appelât pour se rembarquer. Les barbares, surpris de leur tranquillité et de l'occupation qui les tenait si attachés, attendris aussi par leur jeune âge, eurent assez d'humanité pour ne leur faire aucun mal, et les emmenèrent à leur roi. Dieu disposa le cœur de ce

Digitized by Google

prince en faveur de ces enfants ; il les fit élever, et quand il eut éprouvé avec le temps les qualités excellentes de leur esprit, il fit Édèse, qui était le plus jeune, son échanson. Comme il vit que Frumence avait un génie peu commun et un grand esprit d'ordre, il lui donna le soin de ses finances. Depuis ce temps-là, ils furent l'un et l'autre fort aimés de ce roi, qui les regardait comme les hommes les plus dignes de sa confiance et sur qui il pouvait se reposer le plus sûrement d'une partie de ses affaires. Se voyant près de mourir, il les remercia de leurs services et leur laissa la liberté de faire ce qu'ils voudraient. Édèse passa à Tyr, lieu de sa naissance, et Frumence gagna Alexandrie.

Dès qu'il y fut arrivé, il alla voir saint Athanase, qui venait d'être fait évêque, et, en lui rendant compte de ses voyages, il lui fit connaître combien il serait facile de gagner toute l'Éthiopie à Jésus-Christ, si l'on y envoyait des ministres prudents et éclairés. Il suffit de savoir avec quel zèle saint Athanase a défendu la divinité de Jésus-Christ, pour comprendre quelle fut sa joie de trouver cette occasion d'étendre le royaume de Dieu. Ayant donc assemblé son clergé, il leur fit le récit de ce que Frumence lui avait dit ; et ensuite, s'adressant à Frumence lui-même, qui était présent, il dit comme Pharaon à Joseph : Quel autre pourrions-nous trouver qui ait l'esprit de Dieu comme vous, et qui puisse exécuter de si grandes choses ? — Puis, sans attendre un plus long délai, il l'ordonna évêque, et l'obligea de retourner, avec la grâce du Seigneur, dans le pays d'où il était venu.

Frumence, obéissant à la voix de Dieu qui se faisait entendre par celle de saint Athanase, retourna dans cette partie de l'Éthiopie qu'on nomme Abyssinie, et fixa son siége à Axume. Les Abyssins le reçurent avec joie, et le secondèrent autant qu'il fut en eux dans l'entreprise qu'il voulait exécuter. Jamais peuples n'embrassèrent le christianisme avec plus de courage. L'empereur Constance, grand partisan des ariens, voulut traverser les progrès que faisait la vérité dans ce pays, en y introduisant, s'il était possible, les erreurs d'Arius ; et, comme il

Digitized by Google

était convaincu que Frumence s'opposerait avec ardeur à ce qu'il voulait entreprendre, il écrivit aux rois Abora et Asa, pour les engager à livrer ce saint Évêque à Georges, que les ariens avaient fait patriarche d'Alexandrie à la place de saint Athanase, forcé alors d'abandonner son siége et de se cacher. Saint Athanase nous a conservé lui-même cette lettre dans l'apologie qu'il a adressée à Constance. Mais tous les efforts que fit cet empereur égaré furent inutiles, et le digne Évêque continua de gouverner son troupeau, selon la justice et la vérité, jusqu'à ce qu'il plût au souverain Pasteur des âmes de le récompenser de sa fidélité et de ses travaux. On ignore le temps de sa mort.

SAINT ABBAN,

ABBÉ EN IRLANDE.

Saint Yvor ou Ibar, évêque régionnaire, ordonné par saint Patrice, avait une pieuse sœur appelée Mella. Il la maria à Cormac, roi du Leinster ou du Leincester, en Irlande. De ce mariage naquit un fils qu'on nomma Abban, et saint Yvor ayant fondé le monastère de Beg-Erin ou Petite-Irlande, Abban, fils de la sœur et neveu du frère, y fut bien accueilli. On l'éleva dans la piété et dans les sciences. Il fit de rapides progrès dans la sainteté. Saint Yvor étant mort en l'an 500, Abban fut élu abbé de Beg-Erin, où il remplaça son oncle. Il marcha dignement sur ses traces, fit un grand nombre de conversions, et bâtit deux autres couvents. Il nomma le premier Kill-Abban et le second Mag-Harnod. Riche en sainteté et en vertus, il mourut dans ce dernier monastère le 27 octobre vers l'an 550.

SAINT ABBANTE,

ABBÉ DU MONT-CORYPHE.

Abbante était un Ismaélite devenu chrétien austère. Il était le quatrième abbé du Mont-Coryphe, près du bourg de Télédan, au diocèse d'Antioche. Théodoret raconte qu'il était toujours pieds nus, qu'il ne buvait que très-rarement, que l'hiver

Digitized by Google

il se tenait à l'ombre et l'été au soleil, qu'il avait une chaine autour des reins, qu'il s'asseyait rarement, ne se couchait jamais et passait la plus grande partie du jour et de la nuit en prières. On croit qu'il priait surtout pour les Ismaélites, ses frères.

SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Didier était un grand seigneur, parent de la reine Brunehaut et possesseur d'un grand nombre de terres. Il succéda à saint Aunaire sur le siége d'Auxerre, où il fut élu le 2 octobre de l'an 603. Plein de zèle pour la gloire de Dieu, il agrandit et embellit beaucoup l'église de Saint-Etienne sa cathédrale. La reine Brunehaut donna à l'église d'Auxerre un calice d'une admirable beauté. Saint Didier institua sa cathédrale héritière de tous ses biens, après lui avoir donné beaucoup de terres, de maisons et de bois. Il serait trop long de citer tous les biens qu'il possédait et qu'il légua à l'église et aux établissements religieux. Il aimait beaucoup les pauvres et les soulagea toujours. A sa mort on compta qu'il avait affranchi deux mille serfs.

Après avoir gouverné dix-huit ans son diocèse, il mourut béni de tous et opulent en bonnes œuvres le 27 octobre 624.

LE BIENHEUREUX ALFRED LE GRAND,

ROI D'ANGLETERRE.

Alfred, appelé le Grand avec plus de justice que tant d'autres monarques, succéda dans le royaume d'Angleterre à son frère Éthelred en 871 et à l'âge de vingt-trois ans. Ce fut le sixième roi d'Angleterre de la dynastie saxonne; il était le plus jeune des cinq fils du roi Éthelwolf. Dès sa plus tendre jeunesse il avait été à Rome, où il avait reçu sa première éducation sous les auspices de Léon IV. Ce Pontife l'avait marqué de l'Onction sainte et l'appelait son fils chéri. De retour à Rome avec son frère, il y perfectionna ses connaissances, et revint

Digitized by Google

en Angleterre avec toutes les qualités qui constituent un grand monarque.

Les Danois, maîtres de presque tout le pays, le vainquirent d'abord ; mais Alfred, après être resté caché six mois sous l'habit d'un berger, ayant rassemblé ses troupes, tailla en pièces ces usurpateurs, et leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro, leur roi, fut obligé de recevoir le Baptême, et Alfred, reconnu souverain par les Anglais et par les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit et la fortifia, et y construisit des vaisseaux de guerre plus propres à la manœuvre que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le polica, fit des lois, établit des jurés, et divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenait plusieurs centaines de familles. Il encouragea le commerce, protégea les négociants, leur fournit des vaisseaux et fit succéder la politesse et les arts à la barbarie qui avait désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'Université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliothèque, et ressuscita les sciences, les arts et les belles-lettres. Les prêtres anglais de son temps savaient peu de latin ; il l'apprit le premier, et le fit apprendre. Il s'adonna en même temps à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nombre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguait un *Recueil de Chroniques,* les *Lois des Saxons occidentaux,* des traductions de l'*Histoire d'Orose,* de celle *de Bède,* du *Pastoral,* et des *Dialogues de saint Grégoire, de la Consolation de la philosophie de Boèce,* des *Psaumes de David,* etc.

La manière dont il partagea son temps lui donna le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude et à la prière. Il divisa les vingt-quatre heures du jour en trois parties égales ; l'une pour les exercices de piété, l'autre pour le sommeil, la lecture et la récréation, et la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avait point encore d'horloges, il fit faire six cierges qui brûlaient chacun dans quatre heures et ses chapelains l'avertissaient tour-à-tour quand il y en avait un de

Digitized by Google

consumé. A la fleur de son âge et au plus haut point de sa gloire, il avait fait vœu de garder fidèlement cette distribution de temps et il n'y manqua jamais.

Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un père et comme un héros par son peuple, dont il avait été le législateur et le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets et plus de valeur contre leurs ennemis, et peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois et les peuples, pour la gloire et la prospérité des élus. L'Angleterre, avant lui sauvage et agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix et de justice. On dit même que la sûreté publique y était si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passants, personne n'y toucha. Alfred réunissait les qualités qui caractérisent le Saint, le guerrier, l'homme d'État. Il est nommé parmi les Saints dans deux calendriers saxons; son nom se trouve aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le martyrologe anglais de Wilson, sous le 28 d'octobre. Il ne paraît cependant pas que l'Église lui ait jamais décerné un culte public. Henri Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi (*Col. conc. Brit.*): Alfred! sera la merveille et l'étonnement de tous les siècles! Si nous réfléchissons sur sa religion et sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître; si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps; si nous nous rappelons son savoir et ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collége; si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement et aux lois qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude.

SAINT SERLON,

ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Ce saint Prélat, qui fut le trente-deuxième Évêque de Séez, assista au Concile d'Auvergne en 1095 et à celui de Rouen

Digitized by Google

en 1096. Mais en 1118, où se réunit un Concile provincial, il ne put s'y rendre et dut y envoyer un représentant à cause de son grand âge et de ses infirmités. Il siégea encore près de six ans, et l'on ne put rien lire de plus édifiant que le récit que fait Odéric de la mort de ce saint Prélat.

Il s'en alla à Dieu le 27 octobre de l'an 1123.

SAINTE OLLE,

VIERGE.

Le nom de sainte Olle, si populaire dans le diocèse de Cambrai, rappelle une de ces âmes innocentes dont la vie, tout entière consacrée à Dieu, n'est aussi connue que de lui seul. En effet, à part son entrée en ce monde, que l'on fixe au XI^e^ ou XII^e^ siècle, et le lieu qu'elle a habité, tout le reste de la vie de sainte Olle est ignoré. Voici en quels termes s'exprime Molanus dans la notice qu'il lui a consacrée :

« Dans le territoire de Cambrai, on célèbre la fête de sainte Olle, vierge, qui naquit et vécut dans un hameau voisin de cette ville, sur le chemin qui conduit à Arras. Ce hameau porte aujourd'hui son nom. On rencontre sur cette route une église ou chapelle dédiée à la Sainte et qui est très-fréquentée par les habitants de Cambrai. Je n'ai pu savoir encore si son corps y repose ou s'il y a quelquefois reposé. » D'autres auteurs en parlent dans le même sens.

LE BIENHEUREUX BENTIVOGLIO,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Bentivoglio naquit d'une famille noble, vers la fin du XII^e^ siècle, dans la ville de San-Severino. Il fut attiré à la profession religieuse, ainsi qu'une sœur qu'il avait, par les ferventes prédications de Paul de Spolète, religieux d'une vertu consommée, et il se donna tout à Dieu.

Bentivoglio, qui avait été élevé très-délicatement, soulageait et pansait sans répugnance les malades, quelque dégoûtant que fût leur mal. Son zèle et sa charité pour eux n'avaient

Digitized by Google

point de bornes, et il le fit bien connaître par un trait digne d'être rapporté.

Il arriva qu'un jour il reçut ordre de se rendre au couvent du Mont-Saint-Vintin, distant de San-Severino de quinze milles d'Italie : il soignait alors un lépreux et il ne voulait pas l'abandonner ; cependant, comme il n'était pas moins obéissant que charitable et qu'il cherchait avec une égale ardeur à remplir ces deux devoirs, qu'il chérissait, il chargea son malade sur ses épaules et le porta, dans le cours d'un seul jour, à sa nouvelle demeure.

Comblé de grâces et des mérites des bonnes œuvres, Bentivoglio rendit son âme à son créateur, à San-Severino, en l'an 1232, et y fut inhumé, et plusieurs malades ont recouvré la santé par son intercession.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE GAND,

FRÈRE-MINEUR.

Pierre de Gand, ainsi nommé parce qu'il était né en Flandre, et peut-être dans la ville même de Gand, fut un des missionnaires que Cortès emmena avec lui en 1523 dans la Nouvelle-Espagne, dont il avait fait la conquête deux ans auparavant. L'empereur Charles-Quint, qui était un grand politique, persuadé de l'efficacité de la religion catholique pour l'affermissement du pouvoir civil, avait ordonné cette mission.

Privé des études scholastiques, notre religieux ne laissa pas de s'attirer la considération des Indiens et de leur rendre des services essentiels, car ce fut lui qui leur donna les premiers principes de la peinture et de plusieurs arts libéraux. Il établit à Mexico une académie pour exercer les jeunes gens, et qui a été le fondement de la célèbre université qui y fleurit dans la suite. Ce fut aussi lui qui apprit aux naturels du pays les cérémonies de l'Église, à lire, à écrire et à chanter, et qui les instruisit des dispositions qu'il faut apporter dans la réception des Sacrements. Quoique Frère lai, il prêcha, pour suppléer aux prêtres qui ne savaient pas la langue nationale, et ce fut avec

Digitized by Google

fruit; et, pour étendre le culte de la religion au-delà des lieux où on pouvait l'entendre, il fit imprimer en langue du pays un catéchisme où il expliquait la doctrine chrétienne.

Pour engager les Frères de Gand à venir travailler à la conversion des idolâtres, il leur adressa une relation dans laquelle, après avoir dépeint le caractère et les mœurs des Mexicains et les peines que lui et son compagnon s'étaient données pour les instruire, il observe qu'ils ont baptisé pour le moins deux cent mille personnes et souvent plus de mille par jour, d'où l'on peut juger combien la moisson était abondante.

Charles-Quint, le Pape Paul III, le nonce de ce Pontife auprès de l'empereur et Vincent Lunello, général des Franciscains, sollicitèrent tous Frère Pierre de se mettre en état de recevoir la prêtrise, à dessein de l'élever à l'archevêché de Mexico; mais son humilité ne lui permit pas de consentir à l'honneur qu'on voulait lui faire.

Sa bonne conduite, sa candeur et sa charité lui concilièrent l'estime et l'amitié des Mexicains, qui le regardaient comme leur père et leur protecteur; et, en effet, il faisait tout ce qui était en lui pour adoucir le joug que les vainqueurs imposaient à ces malheureuses nations.

Les services que Pierre de Gand rendit à la religion trouvèrent un sincère approbateur dans Frère Jean de Zumarraga, qui fut dans la suite premier archevêque du Mexique; il écrivit au Chapitre général de l'Ordre de Saint-François, qui se tint à Toulouse en 1523, une lettre remplie des éloges de ce saint religieux. Le successeur de ce Prélat, Frère Alphonse de Montaïar, de l'Ordre de Saint-Dominique, avait accoutumé de dire que ce n'était pas lui qui était archevêque du Mexique, mais Pierre de Gand, Frère lai de l'Ordre de Saint-François.

Après avoir travaillé pendant cinquante années à la conversion des Indiens, Pierre mourut en odeur de sainteté l'an 1572. Il fut universellement regretté, et on l'inhuma dans la chapelle de Saint-Joseph du couvent des Franciscains, à Mexico.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Thomas de Castello, qui vivait au XVII^e^ siècle, était provincial des Frères-Mineurs. Il avait pour la très-sainte Vierge la piété la plus vive. Il n'eût jamais passé un jour sans nourrir son âme du psautier des ignorants et des humbles. Ce psautier est le saint Rosaire, qui salue cent cinquante fois la Mère de Dieu Immaculée.

Thomas disait le premier chapelet, composé des cinq mystères joyeux, avant d'aller célébrer la sainte Messe; il disait le second chapelet, consacré aux mystères douloureux, au milieu de la journée, et le troisième, qui s'anime des mystères glorieux, à la fin du jour.

Un jour, distrait par des visites matinales, il alla dire sa Messe sans avoir salué sa bonne Mère. Comme il descendait de l'autel, il s'aperçut de son oubli. Il se retira aussitôt dans un petit bois voisin de son monastère, et les Frères, ne le voyant pas revenir, allèrent à sa recherche; ils le trouvèrent à genoux devant une image de Marie qui leur paraissait animée, car elle brillait d'un grand éclat et semblait lui parler. Ils n'osèrent pas s'avancer.

Lorsqu'ils le revirent parmi eux, Thomas leur annonça qu'il devait aller visiter les maisons de son Ordre dans le Piémont, et de là dans la Suisse, et qu'il emmènerait trois Frères avec lui. Ils visitèrent les villes du Piémont, puis ils entrèrent dans l'Helvétie.

En sortant de la première ville suisse, où ils avaient été du reste bien accueillis, il leur fallut traverser des régions qui leur étaient inconnues et par des chemins qu'on leur avait très-imparfaitement indiqués. Comme ils se trouvaient dans un grand embarras, arrêtés sur un carrefour où aboutissaient plusieurs chemins, un homme, affreux à voir par sa laideur et son air sinistre, parut tout-à-coup auprès d'eux et leur dit :

— Vous cherchez votre chemin? suivez-moi.

Et il marcha sans leur dire autre chose.

Digitized by Google

Ils le suivirent par des chemins escarpés et tout-à-fait déserts, mais ils se confiaient à l'aide de Dieu et de Marie.

Le hideux personnage, les voyant hésiter, se retourna brusquement et leur dit : — Pourquoi hésitez-vous? Suivez-moi; vous n'avez rien à craindre.

Ils se rassurèrent un peu, quoique leur guide les fît passer par des chemins pleins de précipices. Thomas et ses compagnons priaient de tout leur cœur Dieu et la très-sainte Vierge.

Enfin, ils arrivèrent devant un pont construit au-dessus d'un torrent qui coupait la route. Celui qui les guidait s'arrêta alors et leur dit :

— Traversez le pont, et la ville où vous allez est devant vous. En achevant ces mots, il s'enfonça dans un bois et disparut.

Quand ils eurent passé le pont, ils rencontrèrent un homme à cheval qui leur demanda d'où ils venaient, et en l'apprenant il s'écria :

— Vous êtes bien heureux, et Dieu et la sainte Vierge vous protégent, car, sachez que si vous étiez venus ici par les chemins ordinaires, vous tombiez à travers les ennemis de l'Église, qui pillent et tuent tous les religieux qu'ils rencontrent.

Alors Thomas comprit que lui et ses Frères devaient leur salut à la très-sainte Vierge, et que le hideux personnage qui avait été leur guide était sans doute un démon que l'auguste Mère de Dieu avait obligé à les conduire.

Et ils remercièrent avec effusion Dieu et la bienheureuse Vierge Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Vigile des Apôtres saint Simon et saint Jude.

A Avila, en Espagne, martyre de saint Vincent, sainte Sabine et sainte Christèle, qui furent d'abord étendus sur le chevalet, jusqu'au point que les jointures de leurs membres se dislo-

[1] SEXTO KALENDAS NOVEMBRIS.

Vigilia sanctorum Apostolorum Simonis et Judæ. — Abulæ, in Hispania, passio sanctorum Vincentii, Sabinæ et Christetæ, qui primum in equuleo adeo sunt extenti, ut omnes membrorum compages laxarentur, deinde capita eorum

Digitized by Google

quèrent ; ensuite on posa leurs têtes sur des pierres, et on les frappa avec de lourds leviers jusqu'à leur faire sortir la cervelle, et ils terminèrent ainsi leur martyre par les menées du président Dacien.

A Trichateau, saint Florent, martyr.

En Cappadoce, sainte Capitoline et sainte Erotheïde, sa servante, martyres, qui souffrirent sous Dioclétien.

Aux Indes, saint Frumence, évêque, qui y fut d'abord captif; ensuite ayant été ordonné évêque par saint Athanase, il propagea l'Évangile dans cette contrée.

En Éthiopie, saint Élisbaan, roi, qui, après avoir vaincu les ennemis de Jésus-Christ, envoya son diadème royal à Jérusalem ; et professant la vie monastique, au temps de l'empereur Justin, comme il en avait fait vœu, rendit son âme à Dieu.

Additions des autres martyrologes.

Saint Alloire, évêque de Quimper.

La Bienheureuse Cunégonde, reine de Pologne.

Sainte Marie-Françoise des cinq Plaies, vierge, du Tiers-Ordre Alcantarin de Saint-François.

La Bienheureuse Hélène Valentini, du Tiers-Ordre de Saint Augustin.

Saint Étienne, dit le Poète, moine au IXe siècle de la Laure de Saint-Sabas.

Saint Macduach, solitaire en Irlande, au IXe siècle.

Saint Verdin *(Verdinus)*, honoré comme abbé.

La Bienheureuse Antonia de Brescia, dominicaine.

Saint Fior ou Flor, évêque d'Émonia, en Istrie.

lapidibus superposita, usque ad excussionem cerebri validis vectibus sunt contusa, atque ita martyrium compleverunt, agente præside Daciano. — Apud Castrum Tyle, sancti Florentii martyris. — In Cappadocia, sanctarum martyrum Capitolinæ et Erotheidis ejus ancillæ, quæ sub Diocletiano sunt passæ. — Apud Indos, sancti Frumentii episcopi, qui, ibi primum captivus, deinde episcopus, a sancto Athanasio ordinatus, Evangelium in ea provincia propagavit. — — In Æthiopia, sancti Elesbaan regis, qui, Christi hostibus expugnatis, misso regio diademate Jerosolymam tempore Justini imperatoris, monasticam vitam, ut voverat, agens, migravit ad Dominum.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis-Antoine de la Roche de Fontenille, vicaire général de l'évêque d'Agen, refusa les serments schismatiques, et se réfugia à Lucienne, près de Saint-Germain-en-Laye; arrêté là, conduit à Paris, accusé sans preuves de correspondre avec les ennemis de la France, il fut guillotiné le 27 octobre 1793, à l'âge de trente-quatre ans.

Joseph Laborie, prêtre du diocèse du Puy, refusa le serment schismatique, fut conduit à Bordeaux pour être déporté, et mourut à l'hôpital Saint-André, le 27 octobre 1794, à cinquante-huit ans.

Jean Vénati, prêtre et religieux Prémontré au diocèse de Laon, fut expulsé de son cloître; arrêté pour refus de serments, en 1797, il fut condamné à la déportation, et mourut dans le désert de Konanama, le 27 octobre 1798, à l'âge de cinquante-sept ans.

Charles-Joseph Silvestre, prêtre du diocèse de Bordeaux, arrêté pour refus de serments, conduit à Bordeaux pour la déportation, mis au fort du Hâ, transporté malade à l'hôpital Saint-André, mort là, le 27 octobre 1794, à cinquante-cinq ans.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Simon et saint Jude, apôtres. — Sainte Anastasie l'Ancienne, vierge et martyre. — Saint Firmilien, évêque de Césarée, en Cappadoce. — Saint Fidèle, martyr. — Saint Ferruce, martyr. — Saint Honorat, évêque de Verceil. — Saint Gandiose, évêque. — Saint Faron, évêque de Meaux. — Saint Remi, archevêque de Lyon. — Saint Jean, évêque de Syracuse. — Saint Neot, solitaire. — Le Vénérable Barthélemy Roé, confesseur de la foi. — Les Vénérables François Serrano, évêque, Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz, Frères-Prêcheurs, confesseurs de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE,

APÔTRES.

On donne à saint Simon le surnom de Cananéen, de Cananite et de Zélé, pour le distinguer de saint Pierre et de saint Siméon, qui succéda sur le siége de Jérusalem à saint Jacques le Mineur, son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ces surnoms, que le saint Apôtre était né à Cana, en Galilée, et certains Grecs modernes ajoutent qu'il était l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il était de la tribu de Zabulon ou de celle de Nephtali. Quant au surnom de Cananéen, il a la même signification en syro-chaldaïque, que le nom de *zelotes* en grec. Saint Luc l'a traduit; les autres Évangélistes ont retenu le mot original. (*Canath,* suivant la remarque de saint Jérôme, signifie *zèle* en syro-chaldaïque ou hébreu moderne.)

Saint Simon, après sa conversion, fut très-zélé en effet pour la gloire de son Maître. Il montra une sainte indignation contre ceux qui déshonoraient par leur conduite la foi qu'ils professaient. Tout ce que l'Évangile dit de lui, c'est que le Sauveur

Digitized by Google

l'admit au nombre de ses Apôtres. Il reçut avec eux le don du Saint-Esprit et fut toujours fidèle à sa vocation.

On lit dans quelques Grecs modernes, qu'après avoir prêché dans la Mauritanie et dans d'autres contrées de l'Afrique, il s'embarqua pour la Bretagne, qu'il y répandit la lumière de l'Évangile, et qu'il y fut crucifié par les infidèles. Mais ce voyage n'est appuyé sur aucune preuve. Si le saint Apôtre prêcha dans l'Égypte et dans la Mauritanie, il retourna en Orient; car les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard mettent son martyre en Perse; ce qui peut se concilier avec un passage des Actes de saint André, qui porte qu'il y avait au Bosphore-Cimmérien un tombeau dans une grotte, avec une inscription qui annonçait que saint Simon le Zélé avait été enterré là. Les anciens attribuent sa mort à la fureur des prêtres idolâtres. Ceux qui parlent du genre de son supplice disent qu'il fut crucifié. L'église de Saint-Pierre de Rome et la cathédrale de Toulouse possèdent la plus grande partie de ses reliques et de celles de saint Jude.

L'apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote, par le surnom de Thaddée, qui, en syriaque, signifie *louange, confession,* et par celui de Lebbée qu'on trouve dans le texte grec de saint Matthieu, et qui, suivant saint Jérôme, désigne un homme qui a l'esprit d'intelligence. Il était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon de Jérusalem et d'un nommé Joseph, tous appelés les frères du Seigneur, parce qu'ils étaient ses cousins germains, étant tous fils de Cléophas, frère de saint Joseph et de Marie, belle-sœur de la très-sainte Vierge.

Saint Jude fut cher à son divin Maître, moins à cause des liens du sang qu'à cause de son mépris pour le monde et de sa sainte ardeur. On ne sait ni quand ni comment il devint disciple de Jésus-Christ. L'Évangile ne dit rien de lui, jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les Apôtres. Dans la dernière Cène, le Seigneur ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, saint Jude lui demanda pourquoi il ne devait pas aussi se manifester au monde, question par laquelle il semblait donner à entendre qu'il pensait que le Messie règnerait sur la

Digitized by Google

terre. Mais Jésus-Christ, par sa réponse, lui fit connaître que le monde ne méritait point que Dieu se manifestât à lui; qu'il converserait familièrement avec ceux-là seulement qui l'aimeraient, et qu'il les admettrait à la communication de ses grâces et de ses faveurs.

Après l'Ascension et la descente du Saint-Esprit, Jude se réunit aux autres Apôtres pour arracher l'univers à l'empire du démon, entreprise que la seule prédication de l'Évangile fit réussir. Eusèbe rapporte que saint Thomas envoya à Édesse saint Thaddée, un des disciples du Sauveur, et que le roi Abgare reçut le Baptême de ses mains, avec un grand nombre de ses sujets. Saint Jérôme et le Vénérable Bède pensaient que ce Thaddée était le même que saint Jude; mais d'autres croient que ce sont deux personnes distinctes, et que le Thaddée dont il s'agit était un des soixante-douze disciples, lequel est nommé dans les menées des Grecs sous le 21 août.

Selon Nicéphore, Isidore et les martyrologes, saint Jude prêcha dans la Judée, la Samarie, l'Idumée, la Syrie, et surtout la Mésopotamie. On lit dans saint Paulin qu'il planta la foi dans la Lybie. Le saint Apôtre retourna à Jérusalem en 62, après le martyre de saint Jacques, son frère, et il assista à l'élection que l'on fit de saint Siméon, pour gouverner l'Église de cette ville.

Nous avons de lui une épître adressée à toutes les Églises de l'Orient, et particulièrement aux juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. Saint Pierre leur en avait précédemment adressé deux, dont la seconde devait spécialement prémunir les fidèles contre les erreurs des simoniens, des nicolaïtes et des gnostiques. Le zèle de saint Jude s'enflamma à la vue des ravages que ces hérésiarques faisaient dans l'Église. Il adopta, dans son Épître, certaines expressions du Prince des Apôtres, et lorsqu'il renvoie aux Épîtres de saint Pierre et de saint Paul, il insinue que ces Apôtres ne vivaient plus ni l'un ni l'autre. Il se sert, en peignant les hérétiques, d'épithètes très-fortes et de similitudes très-expressives. Il les appelle des météores errants, qui, après avoir ébloui un instant,

Digitized by Google

vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs, de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchants, de ce qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, etc., de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. Il exhorte les fidèles à traiter avec compassion ceux qui sont tombés, à distinguer les fautes qui viennent de malice d'avec celles qui viennent de faiblesse, à tâcher de ramener les coupables par une crainte salutaire, à les arracher du feu du vice et de l'hérésie. Il veut que nous ayons sans cesse devant les yeux l'obligation où nous sommes d'élever l'édifice de la charité, en priant par le Saint-Esprit, en croissant dans l'amour de Dieu et en implorant sa miséricorde par Jésus-Christ.

De Mésopotamie, Jude passa en Perse, suivant Fortunat et plusieurs martyrologes. Ceux qui le font mourir en paix à Béryte, en Phénicie, le confondent avec Thaddée, celui des soixante-douze disciples qui prêcha la foi à Édesse. Nous apprenons de Fortunat et des martyrologes d'Occident, que saint Jude souffrit le martyre en Perse. Le ménologe de l'empereur Basile et quelques auteurs grecs mettent sa mort à Aras ou Araras, en Arménie, qui dépendait alors de l'empire des Parthes, et qui était regardé conséquemment comme faisant partie de la Perse.

Quelques Grecs disent qu'il fut percé de flèches; d'autres ajoutent qu'on l'avait auparavant attaché à une croix. Les Arméniens honorent encore aujourd'hui saint Jude et saint Barthélemy comme leurs premiers Apôtres.

Voici, d'après Abdiar, le récit du martyre des Apôtres saint Simon et saint Jude

Saint Simon et saint Jude allèrent de compagnie en Perse, où ils firent beaucoup de conversions, et entre autres celle de Varardach, général des armées du roi de Perse.

Les prêtres des idoles, voyant que tant de conversions diminuaient leur revenu, obtinrent du roi la permission de prouver que leurs dieux étaient plus puissants que celui de Simon et de Jude. Pour cela, ils firent assembler devant le prince tous les

Digitized by Google

avocats du pays, et dirent : Si nous n'empêchons pas ces gens-ci de parler, dites que nous n'avons aucun pouvoir.

Alors ces mages commencèrent à parler, et les avocats demeurèrent muets. Ceux-ci, après six heures d'un silence forcé, retournèrent chez eux bien confus. On leur conseilla d'aller trouver les Apôtres, qui leur dirent que, s'ils voulaient croire en Jésus-Christ, ils seraient en état de disputer contre les mages. Les avocats aimèrent mieux quitter leur religion que de perdre la parole ; ils se convertirent. Pour lors, ayant demandé une seconde épreuve, les mages furent muets à leur tour, et Zébée, un des avocats, prenant la parole, leur prouva, par un très-beau et très-long discours, qu'ils étaient des imposteurs, leurs idoles des démons, et le Dieu de Simon et de Jude le vrai Dieu.

Les mages, irrités de leur défaite, firent paraître un nombre prodigieux de serpents. Le roi eut peur ; il appela les Apôtres à son secours. Ceux-ci ramassèrent tous les serpents, les mirent dans leur robe, et les secouèrent contre les mages. Le roi voulait qu'on les laissât mourir dans les douleurs qu'ils ressentaient des piqûres qu'ils avaient reçues, mais les Apôtres les guérirent de leurs blessures.

Cependant Zaroès et Arphhaxat, deux des mages qui étaient restés dans l'incrédulité, allèrent dans toute la Perse soulever les idolâtres contre les Apôtres. Or, un jour que nos deux Saints étaient dans la ville de Suanir, on les entraîna dans un temple où étaient les simulacres du Soleil et de la Lune, et on voulut les forcer d'y sacrifier. Les Apôtres soutinrent que des démons habitaient ces statues, et leur ordonnèrent au nom de Jésus-Christ de sortir. Aussitôt on vit partir deux Éthiopiens noirs, affreux et faisant des hurlements horribles. Les prêtres, irrités du départ de leurs dieux, se jetèrent sur les Apôtres et les tuèrent.

Digitized by Google

SAINTE ANASTASIE L'ANCIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Valérien succéda à l'empereur Gallus l'an 244. Il se montra d'abord favorable aux chrétiens, et son palais en renfermait un grand nombre. Mais autant il les avait d'abord traités avec douceur, autant il déploya par la suite de cruauté contre eux. Un Égyptien, espèce de magicien, s'empara de sa confiance. Les Chrétiens, d'un signe de Croix, détruisaient les prestiges des démons ; aussi l'indigne favori excita-t-il l'empereur à détruire la religion chrétienne vers la fin de l'an 247.

Sainte Anastasie était une vierge romaine, née de parents chrétiens et nobles. Douée d'une grande beauté, elle avait témoigné dès ses plus jeunes années qu'elle ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ. Elle menait une sainte vie, et ne désirait rien que de croître toujours dans l'amour divin. Il y avait à Rome une maison de vierges consacrées à Dieu, qui vivaient dans une grande perfection, sous la direction d'une autre vierge très-vertueuse. Anastasie s'y retira et fit de grands progrès dans la pratique des vertus. Le démon ne laissa pas de la tenter de plusieurs manières, pour l'écarter de la voie qu'elle suivait, mais ses prières lui furent d'un grand secours pour avancer encore plus dans la perfection et s'unir plus étroitement à Jésus-Christ.

Valérien avait publié ses édits contre les Chrétiens, ses émissaires couraient et cherchaient partout des victimes à leur fureur. Ils surent qu'Anastasie était dans la maison de Sophie, et que sa vie exemplaire lui méritait la réputation de Sainte parmi les fidèles. En conséquence, un officier, à la tête d'une troupe de soldats, se rendit au monastère ; les portes en furent brisées, et il demanda, au nom de Probus, préfet de Rome, qu'on lui remît Anastasie. La bonne Sophie courut à sa chère disciple, et lui dit : *Ma fille, le moment est venu où l'Époux vous réclame ; allez vous sacrifier pour l'amour de Celui qui s'est sacrifié pour vous sur la Croix. Soyez ferme, et montrez-*

Digitized by Google

vous digne d'un tel Époux. Probus, en voyant la sainte fille, demeura frappé de sa beauté, et lui demanda son nom avec douceur. *Je m'appelle Anastasie*, répondit la Sainte, *et j'ai le bonheur d'être chrétienne.* Probus lui dit : *Cette qualité de chrétienne ne vous convient pas; elle gâte tous vos avantages. Je vous conseille de quitter cette odieuse religion. Je m'appliquerai à vous rendre heureuse; mais avant tout il faut que vous veniez avec moi offrir un sacrifice à Jupiter. Si vous refusiez d'obéir, sachez que des tourments affreux vous attendent.* — La Sainte répliqua : *Je m'attends à ces tourments, et je suis prête à souffrir pour l'amour de mon Dieu. Vos promesses ni vos menaces ne me touchent pas. Le Dieu tout-puissant que j'adore me donnera la force d'y résister.*

Ces paroles, prononcées hardiment, mirent Probus en fureur. Il ordonna qu'on soufflet ât Anastasie, et son ordre fut exécuté avec tant de violence que la figure de la Sainte en fut toute meurtrie et resta toute couverte de sang. Dans cet état, on la ramena en prison. La Sainte, au lieu d'être affligée, y manifesta une allégresse qui augmenta la rage du tyran. Il commanda qu'on la torturât de manière à lui disloquer les membres, et qu'on lui brûlât les flancs avec des torches ardentes. Elle endura ce supplice avec un visage serein et sans pousser aucune plainte. Le tyran, voyant que les tortures et le feu ne pouvaient l'émouvoir, lui fit arracher les ongles des doigts, briser les dents à coups de marteau, ensuite tirer les mamelles avec des tenailles. La Sainte aurait dû naturellement succomber par la violence de tant de douleurs, mais le Seigneur la fortifia, elle ne cessa de le bénir, et, rentrée en prison, elle se trouva miraculeusement guérie.

Probus, informé de sa guérison, et de plus qu'elle appelait ses dieux des dieux de bois, de pierre et de métal, ordonna qu'on lui arrachât la langue jusqu'à la racine. Lorsque la Sainte entendit cet ordre barbare, elle en remercia Dieu, et se mit à chanter ses louanges. Ce supplice causa de l'horreur à tous les assistants ; un ruisseau de sang sortit de sa bouche et inonda ses vêtements. Elle se sentit défaillir et fit signe à un Chrétien

Digitized by Google

nommé Cyrille, de lui apporter un peu d'eau. Celui-ci s'empressa de lui en donner, et sa charité lui valut ensuite la grâce du martyre. La Sainte, quoique sa langue eût été arrachée, continuait à bénir Dieu et à réclamer son aide pour accomplir son sacrifice : elle levait les mains au Ciel ; le tyran eut encore la cruauté de les lui faire couper ainsi que les pieds. Enfin il lui fit couper la tête, et la Sainte alla s'unir à Jésus-Christ, parée de tout l'éclat de ses victoires. En même temps, le bon Cyrille, qui lui avait apporté de l'eau pendant ses souffrances, fut également décapité. Ces martyres eurent lieu le 27 ou le 28 octobre, vers l'an 249. Surius rapporte que la respectable Sophie se procura le corps de sa glorieuse novice, et l'ensevelit hors de la ville avec l'aide de deux personnes pieuses.

SAINT FIRMILIEN,

ÉVÊQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

Saint Firmilien fut élevé sur le siége de Césarée ; il était lié d'amitié avec Origène, qui se réfugia auprès de lui pendant la persécution de l'empereur. On lit qu'il présida en 264 au Concile qui condamna Paul de Samosate, qui niait la divinité de Jésus-Christ ; il lutta vaillamment contre d'autres hérétiques de son temps. Il mourut en 272, après quarante années d'épiscopat. Il est honoré dans l'Église le 28 octobre.

SAINT FIDÈLE,

MARTYR.

Saint Fidèle était venu au monde avec tous les avantages que peuvent procurer la noblesse du sang et la possession des biens de la fortune. Mais la connaissance qu'il eut de Jésus-Christ lui apprit à ne point attacher son cœur à toutes ces choses périssables. On lui fit suivre la profession des armes, et, au lieu de se laisser aller aux dérèglements ordinaires aux personnes de sa condition, il mena partout une vie tout édifiante, donnant aux exercices de la piété chrétienne et aux œuvres de charité tout le temps qui n'était point dû aux fonctions de ses emplois

Digitized by Google

militaires. Il se rendait assidu auprès des Évêques des lieux où il se trouvait ; sous leur conduite il allait visiter les pauvres et les malades parmi les Chrétiens, cherchant à les soulager dans leurs besoins corporels et spirituels, et travaillait à la conversion des infidèles. C'est par ces voies qu'il se frayait un chemin au martyre durant la paix de l'Église, et il s'y trouva tout disposé lorsque cette paix vint à cesser par les hostilités que l'empereur Maximien Hercule exerça contre l'Église. Ce prince étant à Milan fit rechercher les Chrétiens dans la ville et dans son armée pour les faire sacrifier ou mourir. Saint Fidèle craignait beaucoup moins le dernier que l'autre ; mais, pour ne pas demeurer exposé au danger de la tentation, il quitta la cour de Maximien avec saint Exanthe et saint Carpophore. Ils se retirèrent ensemble à Côme, près du lac, où ils espéraient de mettre en sûreté sinon leur vie, au moins leur foi et le repos de leur âme. Maximien les fit poursuivre par des soldats. Fidèle, se voyant pris, crut que Dieu demandait qu'il lui fît un sacrifice de sa vie. C'est à quoi il se porta avec beaucoup de résolution, et après une généreuse confession de la foi de Jésus-Christ, qu'il soutint avec une confiance toujours égale, il fut condamné d'avoir la tête coupée. On rapporte que sa mort fut suivie de tempêtes et d'éclairs qui jetèrent l'effroi dans l'esprit des persécuteurs, et que quelques autres prodiges qui survinrent firent que le juge défendit que l'on parlât de tout ce qui était arrivé au Saint, afin que son supplice ne fît point d'éclat. On dit que sa mort arriva le 28 d'octobre, qui est le jour marqué pour sa fête dans quelques martyrologes, et surtout dans le romain moderne, et celui auquel on la célèbre à Côme. Maximien Hercule était à Milan en 250, mais on trouve plus de probalité à mettre le martyre du Saint en 304. On prétend que son corps, après avoir été longtemps dans l'abbaye d'Arona, fut transporté de là à Milan, par saint Charles, l'an 1576, et mis dans l'église des Jésuites, qui est dédiée sous son nom. Ce Saint y transféra aussi celui de saint Carpophore, l'un des deux compagnons de son martyre.

Digitized by Google

SAINT FERRUCE,

MARTYR.

Saint Ferruce naquit dans la seconde moitié du IVe siècle. Affermi dans les principes religieux, il avait un cœur porté à la piété, et il ne la laissa jamais s'attiédir en lui. Sorti de parents riches et distingués, il se trouva obligé d'entrer dans le service militaire et fit partie des troupes de l'empire qui avaient leurs quartiers à Mayence, sur le Rhin. Mais il trouva dans cette carrière tant d'écueils et tant de dangers qu'il s'en retira pour travailler à son salut.

Le général qui commandait à Mayence n'eut pas plutôt appris la retraite de Ferruce, qu'il le fit arrêter, et il se vit emmené dans une sorte de château fort, auprès du Rhin. Il y fut enchaîné et traité comme un déserteur. Dès lors, soldat de Jésus-Christ, il supporta les opprobres et les tourments comme son divin Maître. Il souffrit la faim et la soif, et le poids des chaînes et une série de diverses amertumes. Mais après sept mois de supplices, son divin Maître l'appela à lui. On croit que son passage à l'éternité bienheureuse eut lieu le 28 octobre, dans les premières années du Ve siècle.

Son corps fut enterré dans la forteresse où il était mort; il fut relevé quatre siècles après, et ses reliques ont été honorées de miracles.

SAINT HONORAT,

ÉVÊQUE DE VERCEIL.

Honorat, que l'on croit élève de saint Ambroise, fut sacré évêque de Verceil par le grand Saint en l'an 397. Peu après son sacre, il apprit que saint Ambroise était tombé malade. Il se rendit à Milan en toute hâte, et vit la ville dans le trouble, car tous pleuraient sa perte, qu'on disait prochaine. Il se joignit avec zèle à ceux qui l'entouraient de soins, et il sut que les médecins désespéraient de le ramener à la vie. Désolé et abattu par la douleur, après avoir vu son père vénéré prêt à s'éteindre, il se retira pour pleurer dans une chambre haute. Il n'y était

Digitized by Google

pas depuis un quart d'heure, lorsqu'il entendit une voix qui cria trois fois : « Levez-vous promptement et descendez, car il va partir. » Il courut aussitôt, portant l'Eucharistie; saint Ambroise la reçut avec une vive et tendre émotion, et peu de minutes après son âme était dans les Cieux. Ce fut un grand deuil pour Milan. Honorat ne quitta la ville qu'après les funérailles du saint docteur, et peu d'années après il l'alla rejoindre dans le Ciel, au commencement du v^e^ siècle. Ce saint Évêque est honoré le 28 octobre.

SAINT GAUDIOSE,

ÉVÊQUE.

On sait avec quelle frénésie impitoyable Genséric, roi des Vandales, persécutait les Chrétiens. Il fit un nombre énorme de Martyrs. En ce temps, saint Gaudiose était évêque en Afrique; il fut enlevé à son diocèse en 439, ainsi que saint Quod-vult-Deus, évêque de Carthage, et plusieurs autres Évêques, et on l'embarqua, avec une phalange de prêtres et d'autres saints personnages, dans un vaisseau pourri, qui fut lancé dans la mer sans voiles, sans rames et sans pilotes. Le tyran espérait que tous périraient. Mais le navire fut entraîné par les flots et conduisit les saints confesseurs dans le port de Naples. Saint Gaudiose, que Dieu protégeait, fonda à Naples, ou près de Naples, un monastère, où il mourut saintement. On l'honore le 28 octobre.

SAINT FARON,

ÉVÊQUE DE MEAUX.

Saint Faron fut le quatorzième évêque de Meaux. On l'appelait Burgundofaro, et sainte Fare, sa sœur, Burgundofara. Les mots *faro* et *fara* signifient *race, lignée,* dans la langue bourguignonne, en sorte que ces mots dénotent que nos deux Saints sortaient d'une famille noble de Bourgogne. La même chose se prouve par l'ancienne Vie de saint Faron, ainsi que par une hymne que l'on chantait en son honneur au IX^e^ siècle.

Digitized by Google

Le père de saint Faron se nommait Agneric. C'était un des principaux officiers de Théodebert II, roi d'Austrasie. Meaux et la Brie dépendaient alors de ce royaume et non de celui de Bourgogne, comme Baillet l'a prétendu. Il est bien vrai que Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, possédait le comté de Sens; mais les rois d'Austrasie restèrent toujours maîtres de Meaux, dans le temps dont il s'agit ici.

Agneric épousa Léodegonde, dont il eut quatre enfants : saint Cagnoald, qui se fit religieux à Luxeuil, sous saint Colomban, saint Faron, sainte Fare et sainte Agnetrude. Ils demeuraient ordinairement à Pipimisium, dans la forêt de Brie, à deux lieues de Meaux, si l'on s'en rapporte aux Vies de saint Eustate et de saint Faron. On pense communément que c'est le village de Champigny, en Brie. Ce fut là qu'Agneric reçut saint Colomban, en 610, et que le saint abbé lui donna sa bénédiction, ainsi qu'à chacun de ses enfants. Colomban avait été accompagné dans ce voyage par Cagnoald, l'aîné des enfants d'Agneric, lequel vivait à Luxeuil depuis 594.

Saint Faron passa ses premières années à la cour de Théodebert II, et sa vie y fut plutôt celle d'un reclus que celle d'un courtisan. Après la mort de ce prince et celle de Thierri, son frère et son successeur, le Saint passa en 613 à la cour de Clotaire II, qui réunit en sa personne toute la monarchie française.

Des ambassadeurs saxons ayant manqué de respect à Clotaire, il les fit mettre en prison et jura de laver dans leur sang l'injure qu'il avait reçue d'eux. Faron obtint de lui qu'il différât de vingt-quatre heures l'exécution de la sentence. Ce terme expiré, le roi leur pardonna et les renvoya même chez eux comblés de présents. Mabillon cite des chartes que le Saint souscrivit en qualité de référendaire ou de chancelier.

Du Plessis relève Yepez, qui avance que saint Faron prit l'habit monastique à Rebais : l'abbaye de ce nom n'existait point alors. Trithème s'est également trompé en disant qu'il se fit moine à Luxeuil. Il est certain qu'il passa du siècle dans le clergé séculier. Voici de quelle manière s'opéra son entière conversion.

Digitized by Google

Quoiqu'il fît un saint usage du crédit que ses vertus et ses talents lui donnaient à la cour, qu'il y menât une vie édifiante et parfaitement conforme aux maximes de l'Évangile, il n'en était pas moins effrayé des dangers auxquels on est exposé dans le monde, et il s'affligeait intérieurement de l'impossibilité où il était de servir Dieu sans distraction. Enfin, à la suite d'un entretien qu'il avait eu sur ce sujet avec sainte Fare, sa sœur, il résolut de ne plus différer l'exécution du dessein qu'il méditait depuis longtemps, de renoncer au commerce des hommes. Il trouva Blidéchilde, sa femme, dans les mêmes dispositions, et ils se séparèrent d'un mutuel consentement. Blidéchilde prit le voile et choisit pour demeure un lieu solitaire dans une de ses terres, qu'on croit être Aupigny. Elle y mourut quelques années après en odeur de sainteté. Saint Faron reçut la tonsure cléricale et devint l'ornement du clergé de Meaux. On le donna pour successeur à Gondoald, évêque de cette ville, vers l'an 626.

Le saint Prélat travailla avec un zèle infatigable au salut des âmes confiées à ses soins. Il portait à la perfection ceux qui professaient déjà le christianisme et retirait des ténèbres de l'idolâtrie ceux qui y étaient encore plongés. On lit dans sa Vie qu'il rendit la vue à un aveugle en lui administrant le sacrement de Confirmation et qu'il opéra plusieurs autres miracles. Il attira dans son diocèse des personnes recommandables par leur sainteté et fut l'âme de diverses fondations qui avaient pour objet l'avancement dans la vertu et la gloire de la religion. Ses exhortations, soutenues de ses exemples, inspirèrent à ses diocésains les sentiments dont il était pénétré lui-même.

Il donna une retraite dans son diocèse à saint Fiacre, et dirigea dans les voies du salut un grand nombre d'âmes de l'un et de l'autre sexe. Il eut beaucoup de part aux pieux établissements qui se firent de son temps. Quelque temps avant sa mort, il fonda, dans les faubourgs de Meaux, où il avait une terre, le monastère de Sainte-Croix, qui porta depuis son nom et qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur. Il y mit des religieux de Luxeuil qui suivaient l'institut de saint Colomban. On substitua depuis à cette règle celle de saint Benoît. La

Digitized by Google

célèbre abbaye de Prum, fondée par le roi Pepin, dans les Ardennes, en 763, était une filiation de celle de Sainte-Croix. Saint Faron alla dans le Ciel recevoir la récompense de ses vertus le 28 octobre 672, à l'âge d'environ quatre-vingts ans. Il y en avait quarante-six qu'il gouvernait l'Église de Meaux.

SAINT REMI,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

A la mort, en 852, du quarante-huitième Archevêque de Lyon, qui s'appelait Amulon ou Amolon, et à qui des martyrologes donnent le titre de Saint, l'assemblée du clergé et du peuple élut pour lui succéder un homme riche en science et en sainteté : c'était Remi, alors grand aumônier de l'empereur Lothaire. D'après ce vote unanime et approuvé par l'empereur, Remi fut élevé sur le siége de Lyon. Le monde chrétien était alors troublé par les erreurs d'un Bénédictin allemand nommé Gotescalc sur la prédestination. Hincmar de Reims le fit condamner dans le Concile de Quercy, sur l'Oise ; comme il ne se soumit pas, on le dégrada de la prêtrise et on l'enferma dans une prison. Mais rien ne put l'éclairer, et son obstination le rendit fou. Le saint évêque Remi fut un de ceux qui condamnèrent l'hérésie de Gotescalc. C'est lui qui avait présidé le Concile de Valence en 855 ; il présida aussi le Concile de Langres en 859 et celui de Savonnières l'année suivante. Dans ce dernier, où il fit briller ses lumières, on s'occupa encore de la grâce et de la prédestination.

Saint Remi, assista depuis à d'autres Conciles, et après un épiscopat de vingt-trois ans, pendant lesquels il avait fondé plusieurs établissements religieux, il s'en alla à Dieu le 28 octobre de l'an 875.

SAINT JEAN,

ÉVÊQUE DE SYRACUSE.

Jean était un saint prêtre, honoré à Syracuse, et contemporain de saint Grégoire le Grand. Il fut sacré évêque de Syracuse par ce grand Pape lui-même. Il admirait si vivement le géné-

Digitized by Google

reux Pontife qu'il mettait son bonheur à lire ou à se faire lire ses précieux écrits. Le Pape, qui avait l'humilité chrétienne, lui fit dire de ne pas l'exalter et de se maintenir dans le silence et la réserve.

Jean obéit, mais comme il était aimé dans son diocèse et que ses diocésains lui faisaient beaucoup de présents, il envoyait constamment des secours au saint Pape, qu'il savait le père des pauvres.

Il mourut d'une mort toute sainte en l'an 609, et il est fêté le 28 octobre.

SAINT NÉOT,

SOLITAIRE.

On attribue généralement à saint Néot le projet de la fondation de la première et de la plus célèbre université de l'Angleterre qu'établit le roi Alfred le Grand. Quelques auteurs le font parent de ce prince. Dans sa jeunesse, il prit l'habit monastique à Glastenbury et y fit ses études avec une application et un succès qui donnèrent une haute idée de son génie et de ses talents. Mais s'il devint un des plus savants hommes de son siècle, il se rendit encore plus recommandable par ses vertus que par l'étendue de ses connaissances. L'Évêque diocésain fut si touché de la sainteté de sa vie que, sans avoir égard à sa jeunesse, il l'ordonna diacre, et prêtre peu de temps après.

Néot, qu'on avait forcé à recevoir l'imposition des mains, craignit de sortir de l'obscurité qu'il préférait à tout ; il ne voulait point être connu du monde ; il ne cherchait qu'à s'occuper sans distraction de la grande affaire de son salut ; il redoutait le poison de la vanité, qui se glisse dans le cœur, au milieu des applaudissements des hommes, même sans qu'on s'en aperçoive. Il demanda donc à son supérieur la permission de se retirer dans une solitude de la province de Cornouaille, qui se nommait Saint-Guérir, d'un saint breton de ce nom, et qu'on appela depuis *Néotstoke,* du nom de notre Saint. Il y macéra son corps par des jeûnes rigoureux et y reçut de Dieu des faveurs singulières. Au bout de sept ans, il fit un pèlerinage à

Digitized by Google

Rome; mais il revint ensuite dans sa cellule. Alors plusieurs personnes distinguées par leur naissance et leurs vertus commencèrent à le visiter pour lui demander le secours de ses conseils et de ses prières. Le roi Alfred le Grand entendit bientôt parler de sa sagesse et de la connaissance qu'il avait des voies de la vie intérieure. Depuis ce temps-là ce prince lui fit de fréquentes visites et puisa sans doute dans ses discours de nouveaux motifs d'amour pour la religion. Les conseils du Saint lui furent aussi d'une grande utilité pour le gouvernement de son royaume.

Néot lui recommandait surtout de favoriser les bonnes études; il le porta à réparer les écoles anglaises qui étaient à Rome, et à en établir d'autres dans ses États; ce que ce prince fit avec beaucoup de magnificence. Les historiens d'Angleterre s'accordent à dire que ce fut le saint anachorète qui forma le plan d'une école où l'on enseignerait toutes les sciences et tous les beaux arts, et l'on dit que ce fut d'après ce plan qu'Alfred fonda l'université d'Oxford.

Le roi, toujours par son conseil, fit venir à sa cour Assérius, moine de Ménévie ou de Saint-David, dans le pays de Galles, Grimbald, moine de saint Bertin, et Jean le Saxon, qu'il fit abbé du monastère d'Athelingay, dans le comté de Somerset. Quelques auteurs ont mal à propos confondu Jean le Saxon avec Jean Scot Erigène. Ce dernier vint de lui-même en Angleterre; il avait été obligé de quitter la France, où il avait avancé des opinions hétérodoxes. Il ouvrit une école particulière à Malmesbury et fut massacré par ses propres disciples. On a dit, d'après certaines annales de Worchester, que saint Néot avait été le premier professeur de théologie à Oxford; mais ce dire ne s'accorde pas avec les documents les plus authentiques de l'histoire de ce siècle.

Il parait que saint Néot mourut vers le temps où l'université de cette ville fut fondée, c'est à dire en 877. Selon Tanner, sa mort arriva le 31 juillet, jour auquel on célèbre sa principale fête. Il était encore nommé dans les calendriers sous les jours où les translations de ses reliques s'étaient faites. On l'enterra

Digitized by Google

dans sa propre église, au pays de Cornouaille, où il avait fondé un petit monastère pour ceux de ses disciples auxquels il avait donné l'habit monastique. Sous le règne d'Edgar, le comte Ethelric et la comtesse Ethelflède, sa femme, firent porter les reliques du Saint de la province de Cornouaille en celle de Huntington, et les déposèrent à Einulsbury, dit depuis Saint-Néot ou Saint-Need. Lévive, sœur d'Osketil, neuvième abbé de Croyland, à laquelle appartenait le manoir d'Einulsbury, les transféra au monastère de son frère ; mais on les rapporta depuis dans la première église, qui prit alors le nom de Saint-Néot. On gardait autrefois à Glastenbury diverses choses qui avaient été à l'usage de ce Saint. Alfred éprouva les effets de son intercession. Étant tourmenté dans sa jeunesse par des tentations d'impureté, il pria Dieu de l'en délivrer, et de lui envoyer plutôt quelque infirmité corporelle. Sa prière fut exaucée sous ces deux rapports. Il paraît, d'après ce que dit Assérius, qu'il fut affligé d'une fistule qui dura toute sa vie. Lorsque ses douleurs étaient très-vives, il allait prier sur le tombeau de saint Néot, et il y trouvait les consolations dont il avait besoin.

On célébrait la fête de ce Saint le 31 de juillet à l'abbaye du Bec, en Normandie, laquelle possédait une châsse où est renfermée une relique de ce Saint. Cette relique avait été transférée en 1077 dans une église d'Angleterre, qui fut depuis donnée aux moines du Bec. Ceux-ci l'apportèrent en Normandie, comme on le voit par les leçons qu'ils lisent à l'office de saint Néot. Ce fait est encore rapporté dans leur Chronique manuscrite et dans leur archives, dont ils ont donné communication à l'auteur anglais.

LE VÉNÉRABLE BARTHÉLEMY ROË,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Barthélemy Roë, né dans le comté de Suffolk, fut élevé dans l'anglicanisme, sous le règne de Charles Ier. Il entendit parler d'un papiste qu'on venait d'incarcérer et qui s'appelait David. Soit curiosité, soit esprit de prosélytisme, il fut tenté de l'aller

Digitized by Google

voir et de l'éclairer sur ce qu'il appelait ses croyances superstitieuses. Le prisonnier n'était qu'un pauvre ouvrier; mais il connaissait sa religion; et il l'exposa et la défendit si bien, que le jeune Anglais se décida aussitôt à l'étudier. Quelques prêtres catholiques la lui exposèrent si bien qu'il se détermina à s'en aller au séminaire anglais de Douai. Là il rentra dans l'Église catholique et se crut obligé d'aller ramener à la foi ses concitoyens. Arrivé en Angleterre, il fut dénoncé comme papiste et banni du royaume. Il revint à Douai, se fortifia encore dans cette nouvelle station. Il était devenu religieux Bénédictin. Mais il fut arrêté de nouveau en remettant le pied en Angleterre. On l'emmena à la prison de Newgate, on le jugea et on le condamna à la mort. On le conduisit au gibet avec un catholique octogénaire qui se nommait Thomas Reynolds. En arrivant à la place de Tiburne, Barthélemy Roë prépara à la mort un malfaiteur qu'il avait converti dans la prison et qui devait être exécuté avec lui.

Barthélemy et Reynolds furent décapités le 28 octobre, et lorsque leur sang coula, les catholiques présents à ce meurtre y trempèrent leurs mouchoirs, dont ils firent des reliques.

LES VÉNÉRABLES FRANÇOIS SERRANO,

ÉVÊQUE,

JOACHIM ROYO, JEAN ALCOBER ET FRANÇOIS DIAZ,

FRÈRES-PRÊCHEURS, CONFESSEURS DE LA FOI.

N'ayant pas reçu, dit le Père Touron, les mémoires détaillés que nous avions demandés, nous ne saurions satisfaire la pieuse curiosité du lecteur touchant les premières années et les premières actions de ces quatre Martyrs, François Serrano, Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz. Mais, fussions-nous réduit à ne pouvoir parler que de leur martyre, il y en aurait toujours assez pour édifier la piété chrétienne. Selon la judicieuse remarque de Benoît XIV, ce que l'on doit principalement considérer dans un Martyr, c'est l'héroïsme de sa mort,

Digitized by Google

et cet héroïsme, fût-il momentané, ne présente pas moins toutes les excellentes vertus, qu'on pourrait justement admirer dans la vie la plus longue d'un autre : *Et in Martyre quidem, cujus sola mors imitanda proponitur, satis habet, si vel momentanea sit heroicitas mortis; in qua tamen vel sola tanta plerumque colligitur heroicitas, quanta vel in longam alterius vitam posset extendi* [1].

Les circonstances qui méritent le plus nos attentions dans l'histoire de nos quatre Martyrs, sont : 1° leurs travaux apostoliques et les fruits de leur apostolat; 2° les rudes épreuves d'une longue prison, soutenues avec un courage invincible; 3° leur constance héroïque dans le genre de leur mort.

François Serrano, quoique appelé quelquefois Catalan, était natif d'un petit lieu sur la côte de l'Andalousie, à quatre lieues de Cadix. Le zèle du salut des âmes et l'exemple de plusieurs de ses Frères le firent partir d'Espagne, l'an 1725, pour aller travailler à la vigne du Seigneur dans les missions orientales. Ne s'étant arrêté que peu de mois à Manille, il en partit sur les lettres du P. Sanz, se rendit en diligence à Macao, et de là à Fo-gan, où il remplissait déjà les fonctions apostoliques avant la fin de 1727. Le zèle du P. Serrano, le courage, la prudence et tous les talents qu'il fit paraître dans l'exercice du divin ministère, sa régularité, sa modestie, son désintéressement et une charité toujours agissante, tout cela lui concilia d'abord la confiance des nouveaux Chrétiens et l'estime des gentils. Il en attira un grand nombre à la foi; et, peu content de les avoir régénérés en Jésus-Christ par le Baptême, il s'occupa tout entier à les faire marcher d'un pas ferme dans les sentiers de la justice, selon la sainteté de la religion qu'ils avaient embrassée. Sa conduite lui fit tant d'honneur que le Saint-Siége, instruit de son mérite et de ses vertus, l'éleva à l'épiscopat, et le destina à succéder à l'Évêque de Mauricastre dans la dignité de vicaire apostolique dans la province de Fo-kien.

Joachim Royo, Aragonais, né dans le diocèse de Terve

[1] *De serv. Dei beat.*, etc., tom. 1, in appen., p. 565, col. 1.

Digitized by Google

l'an 1690, n'avait pas fini sa vingt-troisième année lorsqu'il entreprit le voyage d'Orient, en 1713. Il peut avoir été ordonné prêtre à Manille ou à Canton ; nous savons qu'il avait fait quelque séjour dans l'une et l'autre de ces deux villes. Le P. Éleuthère Gualda, dans sa lettre écrite de Tonquin le 15 juillet 1715, nous apprend qu'il était parti des Philippines, avec le P. Joachim Royo, au commencement de la même année, et qu'ils furent battus d'une si furieuse tempête qu'ils se virent plus d'une fois dans le prochain péril d'être engloutis sous les flots, avec tous ceux qui se trouvaient dans le vaisseau. La Providence les fit arriver à bon port, et, pendant que l'un traversait les provinces de la Chine, pour se rendre dans le Tonquin, l'autre commençait déjà à exercer son ministère dans la mission de l'Empire, pour laquelle il était destiné, et où il avait prévenu l'arrivée du P. Pierre-Martyr Sanz. Ce ne fut cependant qu'en 1722 que Joachim Royo fut appelé dans la province de Fo-kien ; il y travailla pendant vingt-quatre ans avec un zèle infatigable, et quelquefois il s'y trouva presque le seul ministre de l'Évangile dans un temps de persécution. Lorsque, en 1728, l'Évêque de Mauricastre se rendit à Canton, et lorsque, en 1732, il fut banni à Macao, avec un grand nombre d'autres missionnaires, le P. Royo continua toujours à rendre ses services aux Chrétiens de Fo-gan, moins effrayé du danger où il était continuellement exposé que touché de l'état où il voyait un peuple affligé et toujours fidèle. Le Seigneur, qui le revêtit de force dans ces circonstances critiques, fit servir son ministère à empêcher la chute de quelques-uns et à procurer la conversion de plusieurs autres ; car dans le temps même qu'on poursuivait vivement les Chrétiens, on voyait des gentils embrasser le christianisme.

Jean Alcober, né à Girone l'an 1694, se prépara à l'apostolat dans le silence du cloître, par l'exercice de l'oraison et la pratique de toutes les vertus. Dès qu'il connut la volonté de Dieu, par celle de ses supérieurs, il quitta sans regret sa patrie et se joignit à ceux de ses Frères qui partirent d'Espagne, en 1728, pour aller prêcher le Nom de Jésus-Christ aux infi-

Digitized by Google

dèles. S'étant arrêté peu de temps à Manille, il alla à Macao, et de là à Canton. L'Évêque de Mauricastre l'envoya en 1730 dans le territoire de Fo-gan. Pendant les seize années que le P. Alcober cultiva cette vigne, toujours occupé ou de la conversion des idolâtres ou de l'instruction des nouveaux Chrétiens, le Seigneur répandit de grandes bénédictions sur ses travaux. Son mérite lui fit donner le titre de vicaire provincial dans la mission de la Chine.

François Diaz naquit l'an 1712 à Écija, ville d'Espagne, dans l'Andalousie, sur la rivière de Xenil. Il était encore fort jeune lorsque le Seigneur l'appela aux missions; mais il avait employé utilement ses premières années, sous les yeux de ses parents, et depuis dans les exercices de la vie religieuse. Il se trouvait déjà à Manille l'an 1736; arrivé ensuite à Macao, il y rencontra l'Évêque de Mauricastre, qui, charmé autant de la douceur de ses mœurs que de la ferveur de son zèle, l'amena avec lui dans la province de Fo-kien l'an 1738. Le sage Prélat le joignit au P. Serrano dans l'exercice du divin ministère. Ils ne purent l'exercer ensemble que l'espace de huit ans; quand on les arrêta, au mois de juin 1746, ils confessèrent devant le tribunal qu'ils avaient appelé à la foi et baptisé de leur main plus de douze cents Chinois. Le P. Diaz était alors âgé de trente-quatre ans; le P. Serrano, de soixante et un; le P. Royo, de cinquante-six, et le P. Alcober, de cinquante-deux.

En général, s'il faut juger de la conduite de tous ces ministres de Jésus-Christ et des fruits de leurs travaux par l'état où se trouvaient nos chrétientés dans la province de Fo-kien, lorsque le feu de la dernière persécution s'y alluma, et par le tendre attachement que tous les Chrétiens du pays firent paraître pour la personne de leurs pasteurs, on ne peut qu'être persuadé que leur conduite fut toujours digne de l'Évangile et que les fruits de leur mission étaient déjà très-abondants. Une grande partie de ce que nous avons dit du saint Évêque de Mauricastre, on doit le dire aussi de chacun de ses quatre compagnons. Appelés au même ministère, ils s'y étaient dispo-

Digitized by Google

sés par la pratique des mêmes vertus. Ils se montrèrent toujours animés du même esprit, et travaillèrent avec le même zèle pour la gloire de Dieu, la propagation de la foi et le salut des âmes. Ils ne se proposèrent jamais d'autre objet, et rien ne fut capable de les en détourner, ni la difficulté des chemins, ni la rigueur des saisons, ni la vue des dangers multipliés, ni enfin les incommodités de la faim, de la soif et de la nudité. En se dévouant à un ministère infiniment pénible, ils avaient bien compris tout ce qu'il leur en coûterait; mais la grâce avait affermi leur cœur, et la même grâce les soutint dans leurs épreuves. Leur mérite est de s'être montrés toujours fidèles à cette grâce. Chacun, dans le district qui lui était assigné, avait employé ses talents et ses moments à instruire et catéchiser les gentils; à administrer les Sacrements aux fidèles, à les retirer du vice et les former à la vertu, autant par l'exemple que par les discours. Il n'en est aucun dont on ne puisse assurer qu'il a bien augmenté le nombre des fidèles par la conversion des gentils; aucun à qui le Seigneur n'ait accordé la consolation de voir, parmi ses néophites, de fervents Chrétiens qui, après s'être rendus dignes de leur profession par la pratique des saints commandements, aspiraient encore à la perfection de la justice chrétienne par la pratique des conseils évangéliques.

Lorsque, pour exercer ses jugements de justice sur les uns et de miséricorde sur les autres, le Seigneur permit que les ennemis de son Nom missent dans les fers les prédicateurs de son Évangile, ceux-ci, sans jamais se démentir, firent tous paraître la même constance; ils portèrent leurs chaînes avec le même courage, et répondirent à tous les interrogatoires avec la même fermeté. L'implacable ennemi de notre religion multiplia les épreuves, sans pouvoir vaincre leur patience. Peu satisfait de les avoir fait frapper avec inhumanité et appliquer plusieurs fois à la torture, il essaya de les déshonorer, tantôt en leur imputant de faux crimes, dont la supposition fut reconnue par le témoignage même des idolâtres; et tantôt en altérant ou changeant entièrement les réponses des prison-

Digitized by Google

niers de Jésus-Christ, pour exciter contre eux la haine des gentils et des Chrétiens mêmes. Cet artifice aurait pu lui réussir jusqu'à un certain point, si le Seigneur n'avait pris en main la défense de ceux qui se sacrifiaient pour la gloire de son Nom et qui n'espéraient qu'en lui.

Il ne fallait pas craindre, il est vrai, que la calomnie fît quelque impression sur l'esprit des Chrétiens dans la province de Fo-kien : nos missionnaires y étaient trop connus et leur vertu trop généralement respectée. Mais tandis que le gouverneur tartare envoyait de toutes parts son interrogatoire et les prétendues réponses des prisonniers; tandis que ses ministres et les mandarins répandaient, avec un faux zèle, ce écrit plein d'imposture, on pouvait appréhender que la légèreté naturelle des peuples et la crédulité de quelques Chrétiens trop éloignés du lieu où la scène se passait pour être instruits de la vérité, ne les fissent tomber dans l'erreur, par leur facilité à croire sur la parole des magistrats. Cette crainte ne parut que trop fondée : déjà quelques Chrétiens de la cour s'étaient laissé surprendre, et les Nan-kingnois s'exposaient au même danger, en lisant sans précaution les écrits que le vice-roi de Fo-kien faisait courir.

Pour en détourner les suites, Dieu voulut que l'évêque de Tipasa, François Serrano, fût instruit de tout, et dans sa captivité la divine Providence lui fournit les moyens d'écrire une relation plus véridique et de la faire tenir aux vicaires apostoliques. Un esprit de zèle et de justice s'empara en même temps de trois respectables Prélats, qui élevèrent leur voix contre des paroles de mensonge, et dissipèrent entièrement ces nuages, pour faire reparaître l'innocence et la vérité dans un nouveau jour. Les illustres Évêques de Pékin, de Nan-king et d'Écrinée parlèrent et écrivirent avec assez de force et de succès, pour venger pleinement les Confesseurs de Jésus-Christ, pour détromper ou rassurer tous les Chrétiens, et confondre les idolâtres auteurs de l'imposture.

L'illustre M. Joachim de Martiliat, évêque d'Écrinée et vicaire apostolique de la province d'Yu-nan, en Chine, étant sur

Digitized by Google

départ pour retourner en Europe, écrivit au P. Serrano en ces termes : « Je regarde comme une faveur spéciale de la Providence de recevoir, à la veille de mon départ, les reliques du Vénérable Martyr Sanz et la relation de la persécution de Focheu, que vous venez de composer, dont j'ai fait tirer une copie avec une extrême diligence, et j'ai reçu ces reliques comme un gage de la félicité de mon voyage et de mon heureuse arrivée en Europe. »

Après avoir marqué dans les termes les plus obligeants, sa tendre affection envers les prisonniers de Jésus-Christ, la haute idée qu'il avait de la vertu de l'Évêque de Mauricastre et l'estime qu'il faisait de la sainte amitié qui les avait unis ensemble, le Prélat François continuait par ces paroles, que nous lisons dans l'addition imprimée à Manille, et que nous devons rapporter ici avec la traduction : *In relatione persecutionis habeo unde Ecclesiæ Christi authenticum testimonium suppeditem fidei et fortitudinis insignis tam venerabilis Martyris, quam illustrium Confessorum : utrumque, si possibile sit, Summo Pontifici propriis manibus offeram ; sin minus, diligentissime curabo, hæc pretiosa munia defferri tutissima via ad ipsius præsentiam, ut Vicarius Christi gaudeat de victoria sui vicarii apostolici, missionariorumque, et intelligat hanc prærogativam martyrii concessam fuisse illi missioni, quæ a suis exordiis intemerata semper fuit ab omni labe superstitionis zelo RR. PP. Prædicatorum, qui tandem hac vice suo sanguine, suisque tormentis, sigillant, confirmantque fidem, quam semper purissimam prædicaverunt.* C'est-à-dire :

« Dans la relation de la persécution, j'ai de quoi donner à l'Église de Jésus-Christ un témoignage authentique de la foi et de l'insigne fermeté tant du vénérable Martyr que des illustres Confesseurs. Si cela se peut, j'offrirai l'un et l'autre de ma propre main au Souverain-Pontife, sinon j'aurai tout le soin possible pour que ces précieux gages soient portés sûrement à sa présence, afin que le Vicaire de Jésus-Christ se réjouisse de la victoire de son vicaire apostolique et de ses missionnaires, et qu'il connaisse que la prérogative du martyre

Digitized by Google

a été accordée à cette mission, qui depuis son commencement s'est toujours soutenue exempte de toute tache de superstition par le zèle des Frères-Prêcheurs, qui enfin scellent aujourd'hui de leur sang et confirment par leurs souffrances la foi qu'ils ont toujours prêchée dans toute sa pureté. »

Cette lettre, dont nous n'avons qu'un fragment, est datée de Canton le 2 janvier 1748. Elle fut exactement rendue à l'Évêque de Tipasa, et il ne faut pas douter qu'elle n'ait été un grand sujet de consolation pour lui et pour les compagnons de ses liens. Les Chrétiens continuaient à leur donner toutes les marques possibles de respect, d'attachement, et bien des gentils n'en parlaient qu'avec estime.

Le vice-roi tartare n'était peut-être pas moins convaincu que les autres de leur probité et de l'innocence de leurs mœurs. Mais leur fermeté dans la foi, qu'ils avaient si longtemps prêchée dans l'empire, les faisait toujours paraître coupables à ses yeux, et il s'efforça de persuader à tous les officiers du tribunal qu'un tel crime ne pouvait être expié que par l'effusion du sang. Dans les autres provinces de la Chine, on ne faisait pas mourir les missionnaires qu'on arrêtait: après les épreuves de la prison, on se contentait de les bannir du royaume; mais le gouverneur de Fo-kien se fit un honneur de paraître plus zélé que tous les autres pour sa fausse religion, et sa cruauté naturelle s'accordait avec ce zèle apparent. Dans le temps qu'il condamna le saint Évêque de Mauricastre à avoir la tête tranchée, il porta la même sentence contre les quatre autres prisonniers de Jésus-Christ; ce cruel arrêt fut dès lors gravé sur leurs visages avec des caractères chinois, et les saints Confesseurs ont depuis porté ces marques sanglantes comme les précieuses arrhes de leur martyre, ou comme un avertissement continuel qu'ils n'appartenaient plus à la terre, mais au Ciel, leur seule et véritable patrie.

C'est dans ces sentiments qu'ils ont passé les vingt-huit mois qu'on les a retenus dans les prisons de Focheu. Dans ce long espace de temps, on a plusieurs fois resserré leurs liens, et appesanti ou multiplié leurs chaînes. Mais le Seigneur était avec

Digitized by Google

eux; et, fortifiés par la grâce, bien loin de céder à la rigueur des supplices, ils ont montré, par un courage toujours égal et vraiment héroïque, que, s'il n'est rien de plus faible que l'homme laissé à lui-même, rien n'égale la force d'un Chrétien, qui vit de la Foi, qui a de la charité dans le cœur, et dont toutes les espérances sont pour l'autre vie. L'exercice de l'oraison était, pour les fidèles disciples de Jésus-Christ, une source de consolations spirituelles, et ils s'appliquaient d'autant plus à la prière le jour et la nuit qu'ils sentaient davantage le besoin qu'ils avaient du secours divin et qu'ils se trouvaient plus séparés de tous les objets capables de les distraire.

La constance admirable de quelques fidèles de l'un et de l'autre sexe, persécutés pour le Nom de Jésus-Christ et inébranlables dans la persécution, était pour nos missionnaires un autre sujet de consolation, d'autant plus touchant que c'étaient leurs élèves, Frères et Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Ce trait d'histoire appartient à notre sujet. Voici ce que nous lisons dans une relation imprimée à Manille, sur les lettres de l'illustre Serrano et du P. Alcober.

Parmi le peuple de Moyang, sous la juridiction de la ville de Fo-gan, il y avait un bon Chrétien nommé Lin Matthias, âgé de soixante-sept ans, dont la vie exemplaire était un fruit que le Seigneur avait accordé aux travaux de nos religieux. Ce pieux Chinois avait voulu s'unir plus étroitement à eux par l'habit du Tiers-Ordre dont il s'était revêtu. Appliqué cependant à la bonne éducation de ses enfants, il se faisait un devoir capital de les élever tous dans la crainte de Dieu, leur inspirant, par ses exemples encore plus que par ses discours, un grand respect pour la religion et beaucoup d'horreur pour tout ce qu'elle défend. Le Seigneur, toujours riche en miséricorde, avait déjà récompensé la fidélité de son serviteur en recevant à son service trois de ses filles qui s'étaient consacrées à Jésus-Christ sous l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. La bonne odeur que répandait une famille si chrétienne ayant attiré les attentions des infidèles, le mandarin de Fo-gan fit prendre et conduire à son audience le bon Matthias qui,

Digitized by Google

d'abord interrogé s'il était Chrétien et s'il avait des filles dévotes, répondit sans hésiter : Je suis Chrétien, avec toute ma famille. — Eh bien, reprit le mandarin, je prétends que tu ne le sois plus désormais, et que tu maries tes filles. — Je ne puis, dit Matthias, ni abandonner un seul instant la loi sainte du Seigneur, ni marier mes filles, qui se sont déterminées à servir Dieu en conservant la virginité. — Si tu refuses d'obéir, répliqua le mandarin irrité, tu périras sous les coups. — Que le Seigneur, dit le généreux Chrétien, fasse ce qu'il voudra de moi, car il voit mon péril, et il sait bien que je ne veux point l'offenser.

Une réponse si sage exposa cet homme, déjà vieux et fort infirme, à être rudement fouetté ; après quoi le juge lui demanda s'il était plus flexible à ce qu'on exigeait de lui. Je ne puis rien rétracter de ce que j'ai avancé, dit le généreux Matthias. Le mandarin ordonna qu'on le frappât de dix autres coups, aussi cruels que les premiers, et il le fit traîner devant une idole. Mais notre athlète, loin de rendre quelque adoration à cette statue, la traita avec opprobre, résolu de perdre la vie plutôt que de faire un acte d'idolâtrie. On craignit qu'il n'expirât en effet sous les coups, si on continuait à le frapper avec la même violence. Le mandarin se contenta donc de l'envoyer en prison, dans le dessein de le faire reparaître devant lui et d'abattre sa constance dans une seconde tentative. Mais Dieu ne permit point que le tyran portât plus loin sa cruauté ; après que quelques jours se furent écoulés, Lin Matthias sortit de sa prison et de la ville de Fo-gan comme les Apôtres étaient sortis du conseil des Juifs, tout rempli de joie de ce qu'il avait été jugé digne de souffrir des opprobres pour le Nom de Jésus-Christ. Il rentra victorieux dans sa maison, et les Chrétiens de Moyang se joignirent à lui pour rendre au Seigneur de sincères actions de grâce.

Trois autres Chrétiens, appelés Luc, Thadée et Joseph, firent paraître en même temps leur fermeté dans la foi et leur constance dans les épreuves. Condamnés à aller finir leurs jours dans la Tartarie, ils sacrifièrent sans se plaindre les dou-

Digitized by Google

ceurs de la patrie au bonheur de conserver toujours la foi. Quelques personnes charitables ayant sollicité en leur faveur le vice-roi et le juge criminel pour qu'il fût permis à ces trois Chrétiens de racheter leur liberté par quelque somme d'argent, ou qu'on n'obligeât pas au moins leurs femmes de les suivre dans cet exil perpétuel, puisque leur faiblesse ne saurait résister à la fatigue d'un si long et si pénible voyage, on leur fit dire que l'unique moyen qui leur restait pour conserver leur liberté et celle de leurs femmes était de renoncer au christianisme. Cette proposition leur fit horreur; et pendant qu'ils se préparaient à suivre leur destinée, le fils de Luc, à l'insu de son père, fit une autre tentative, en présentant un placet aux mandarins de la première classe. Voici quelle fut leur réponse : « Ton père Kuo-Luc, dans tous les tribunaux où il a comparu, a toujours répondu : « J'aime mieux mourir que d'apostasier et d'abandonner la loi sainte de mon Dieu. » Comment veux-tu donc que nous soyons portés à t'accorder la grâce de son rachat? Nous ne voulons point y acquiescer : qu'il aille dans son exil avec sa femme. Et toi tu ne te fais pas la réputation d'un fils sage et prudent, en osant solliciter pour un si mauvais père, qui veut suivre toujours sa fausse loi. »

Des paroles si affligeantes pour un bon fils étaient encore plus glorieuses à un père chrétien. Les trois exilés, se voyant pressés de hâter leur départ, furent obligés de vendre à vil prix leurs terres et leurs maisons, qu'ils ne devaient plus revoir, pour amasser une petite somme et se fournir quelque secours dans le voyage. Ils avaient encore la douleur d'abandonner de pauvres parentes, qui, malgré leur extrême disette, vendirent tout ce qu'elles possédaient pour aider les exilés à suivre leur route et leur donner cette dernière marque de leur amitié. Par cette disposition, une sœur de Kuo-Luc, âgée de soixante ans, et une fille du même, la mère de Thadée, âgée de soixante-dix-huit, et ses trois sœurs, dont la subsistance dépendait des soins officieux des trois exilés, furent réduites à une affreuse misère. Mais rien de tout cela ne fut capable d'affaiblir le courage des unes ni des autres. Nous serons toujours assez

Digitized by Google

riches, disaient ces généreuses Chrétiennes, qui honoraient l'habit du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, si nous conservons la foi, pour laquelle nos parents et nos amis perdent une maison terrestre et s'en assurent une meilleure dans le Ciel.

Les tyrans, de leur côté, intimèrent l'exécution de l'arrêt qu'ils avaient prononcé, et le jour du départ étant arrivé, les confesseurs de Jésus-Christ firent leurs adieux d'une manière si touchante, que non-seulement les parents, les amis et tous les Chrétiens, mais les païens mêmes en furent attendris jusqu'aux larmes. Tous à l'envi paraissaient s'intéresser au sort de ces trois hommes reconnus pour justes, et qu'on voyait sortir de leur ville, chargés de chaînes, accompagnés de leurs femmes et suivis de quelques petits enfants, qui, sans connaître encore leur infortune, partageaient déjà celle de leur père et de leur mère. A la fin de leur première journée, ils arrivèrent au bourg de Lien-Heu, où il y a un grand nombre de Chrétiens et plusieurs Sœurs du Tiers-Ordre. Le Seigneur éprouva ici la foi et la constance de ses serviteurs par une nouvelle affliction, qui fut comme un surcroît à toutes celles dont le cœur était déjà pénétré. Le nommé Joseph, qui avait logé autrefois dans sa maison notre Évêque de Tipasa et le P. François Diaz, avait une femme dont on loue particulièrement la sagesse, la prudence et la ferveur dans la foi. Une rude question, où on l'avait appliquée trois ou quatre fois, la prison de son mari, la ruine de sa famille et l'arrêt de leur exil : sa vertu parut toujours supérieure à de si grandes épreuves, mais son faible tempérament y succomba ; réduite à l'extrémité, elle reçut la charitable assistance des Chrétiens de Lien-Heu, de plusieurs de Fo-gan et de Moyang, particulièrement des Sœurs du Tiers-Ordre, qui s'étaient rendues avec une admirable promptitude auprès de son lit, pour l'aider à bien mourir et lui rendre les derniers devoirs. Mourant ainsi sur la croix, cette femme chrétienne ne cessait de remercier le Seigneur de ce qu'il lui faisait la grâce de trouver le chemin du Ciel dans celui de la Tartarie.

Les autres exilés continuèrent leur route sous la conduite

Digitized by Google

de leurs gardes, qui, suivant les ordres des mandarins, tenaient toujours leur cou et leurs mains dans les chaînes, sans leur accorder le moindre soulagement. Selon la rigueur des lois de l'Empire, ceux qu'on conduit dans le lieu de leur bannissement n'ont point la liberté de se loger dans les hôtelleries ni dans aucune maison particulière : on ne leur donne d'autre asile que les prisons publiques situées dans les différents endroits où ils doivent passer ; c'est ce qu'on observa presque toujours à l'égard de nos Chrétiens. Nous allons voir cependant quelques traits particuliers de la divine Providence en leur faveur. D'abord dans la ville de Loyven, un disciple de Jésus-Christ nommé Étienne, homme fort considéré dans ce pays, agit fortement auprès du mandarin du lieu pour qu'il lui fût permis de recevoir et de traiter chez lui ces pauvres exilés, dont il se rendait caution. Le Seigneur, qui lui inspirait cette ardente charité, inclina le cœur du mandarin, qui ne refusa point cette grâce. L'un et l'autre s'exposaient beaucoup, et le soulagement que cela procura aux serviteurs de Dieu ne fut pas bien considérable, puisque le lendemain matin ils furent contraints par les gardes de se remettre en chemin.

Le 2 de novembre 1747, ils arrivèrent dans la ville de Focheu, métropole de la province, et on les logea dans la prison Hukuon. Cette prison devint pour eux un lieu de bénédiction et de consolation. Dieu permit que les hommes fussent placés dans l'endroit même où le P. Joachim Royo était retenu captif. Ce saint missionnaire eut donc la liberté et la faveur peu attendue de pouvoir embrasser ses chers enfants, de les consoler et d'entendre leur confession. Ils en recurent pendant huit jours toutes sortes de consolations spirituelles, avec plus de sécurité qu'ils n'auraient pu trouver au milieu même de leurs concitoyens.

Les femmes, dans un lieu séparé, ne pouvaient profiter du même avantage : la Providence y pourvut par le ministère d'un autre missionnaire dont nous parlerons bientôt. Ce saint prêtre, Chinois de nation, se donnant pour médecin, fut introduit en cette qualité dans l'appartement des femmes chré-

Digitized by Google

tiennes, qui se confessèrent à lui et reçurent de ses mains la divine Eucharistie. Que le pieux lecteur fasse ici ses réflexions: s'il a de la foi, il en fera plusieurs sur la bonté de Dieu, sur la douceur de sa Providence et le bonheur de ceux qui savent s'abandonner à sa sainte conduite. Pour moi, je ne puis être surpris de ce que je lis dans la même relation, que, dans le centre de l'humiliation, dans la captivité et les souffrances, ces bonnes chrétiennes, nourries du Pain des forts, furent remplies d'une telle consolation, que la joie parut et sur leur visage et dans la plus parfaite soumission de leur esprit à la volonté divine pour la suite de leur destinée, sans que ni le souvenir des travaux passés, ni la crainte des calamités futures leur donnassent la moindre inquiétude.

Mais leurs maris, Luc et Thadée, en avaient beaucoup pour elles, et, après de mûres délibérations sur la rigueur de la saison, ils se déterminèrent à présenter un placet au vice-roi de Fo-kien, où, après avoir exposé l'état de faiblesse et de maladie de leurs épouses, Thècle et Paule, ainsi que l'âge tendre de leurs enfants, incapables de résister au froid de la Tartarie, ils suppliaient humblement le gouverneur de leur permettre de passer l'hiver dans la prison de Focheu. On ne les écouta point, et le 10 de novembre on leur ordonna de continuer leur route jusqu'à Pékin, parce que c'est le suprême sénat de cette ville qui fixe aux exilés le lieu de leur demeure dans la Tartarie. Le vice-roi suivait ainsi son penchant à la cruauté et Dieu accomplissait ses desseins de miséricorde. Dans le temps que les mandarins idolâtres, armés contre les ministres de l'Évangile, faisaient mourir les uns et emprisonnaient les autres ou les obligeaient de se cacher, Dieu suscitait des prédicateurs d'une autre espèce : ces pauvres Chinois, hommes, femmes, enfants, qui, pour ne point renoncer à la foi, souffraient courageusement les plus grandes ignominies, traînés d'une extrémité de l'Empire à une autre, annonçaient partout le triomphe de la Croix, non par leurs discours, mais par leurs liens, par leurs souffrances, par leur patience invincible.

Digitized by Google

La seule chose qu'il leur restait à désirer, était d'être envoyés dans quelque bourgade de Tartarie peuplée de Chrétiens, afin qu'ils pussent trouver le secours des Sacrements. Une personne fort zélée, et qui avait des bons amis à Pékin, leur écrivit des lettres très-pressantes, pour les engager à solliciter cette grâce. Mais l'affaire était délicate, et on ne pouvait la traiter avec trop d'adresse, parce qu'en demandant le lieu que les exilés désiraient, il ne fallait pas laisser entrevoir le motif qui le faisait désirer. Tous les tribunaux dans la Chine conspiraient à mortifier les Chrétiens, s'ils ne pouvaient les exterminer, et c'était toujours dans la province de Fo-kien qu'on sévissait avec le plus de fureur.

Nos Sœurs du Tiers-Ordre dans la ville de Fo-gan étaient tous les jours menacées et maltraitées, principalement celles qui n'avaient pas encore quarante ans, parce qu'on voulait les obliger de se marier et de violer leur vœu de virginité, comme une preuve qu'elles renonçaient au christianisme. Mais le Seigneur leur fit toujours mépriser les menaces et les tourments. La tyrannie, honteuse de sa défaite et ne voulant pas céder ouvertement, tourna sa rage contre celles de Ting-teu, bourgade distante d'environ huit lieues de la ville de Fo-gan. Le mandarin, avec ses satellites, se transporta sur le lieu, arrêta quatre Sœurs du Tiers-Ordre et écrivit en ces termes au vice-roi de Fo-kien :

« Le sixième jour de la nouvelle lune (4 février 1748) moi, le mandarin de la ville de Fo-gan, fais savoir à Votre Excellence, qu'ayant été averti qu'il y avait dans une maison des filles dévotes, j'en ai fait la visite, et j'y ai trouvé plusieurs choses de leur perverse et fausse loi : des livres européens, des rosaires et des images. J'ai fait prisonnières ces quatre vierges, Lucie, Pétronille, Isabelle et Ursule. J'ai aussi arrêté le neveu de Lucie, nommé André; Joachim, frère d'Isabelle; le frère et le neveu d'Ursule, appelés Thomas et Pie. Ce dernier s'est évadé et n'a plus reparu; mais je me suis saisi des autres criminels, et ayant pris leurs dépositions, je les envoie à Votre Excellence, et j'attends sa réponse pour exécuter ses ordres. »

Digitized by Google

Le vice-roi tartare répondit ainsi au mandarin de Fo-gan :

« Pétronille, Lucie et les autres imprudentes et ignorantes filles villageoises sont perverties et ensorcelées de suivre avec tant d'opiniâtreté la mauvaise loi des Chrétiens ; elles ont enfin vieilli sans se marier. Tu dois prendre les livres, images et autres choses de leur religion et les brûler. Comment se peut-il qu'il y eût encore dans cette maison quatre filles cachées ! Nos vassaux ont de méchants Européens qui les aident et qui secrètement leur enseignent leur loi ; il ne peut naître que de grands inconvénients si on leur laisse quelque facilité d'enseigner leur mauvaise doctrine. Tu dépêcheras des ordres aux juges criminels de toute la province, afin que l'on fasse de nouvelles recherches dans tout le territoire, pour arracher les racines de cette religion, et tu m'apprendras ce qui se sera passé. Quant aux personnes dont tu m'écris, dépêche-les au juge criminel, afin qu'il informe, et qu'avec toute rigueur et vérité il juge leur cause. »

En conséquence de cette réponse, le juge criminel de toute la province commanda que les quatre vierges chrétiennes fussent conduites dans la ville de Focheu. Mais, continue l'auteur de la relation, l'exécution de cet ordre ni les autres procédures ne sont point venues à notre connaissance. On sait seulement que le mandarin de Fo-gan, encouragé par l'approbation du vice-roi, avait fait publier un écrit où il était dit :

« Tous ceux qui ont cru la doctrine superstitieuse des étrangers européens, ont été surpris par l'erreur ; qu'ils sortent sans délai de leur aveuglement, s'ils veulent jouir du bien de la paix, car ces étrangers sont fort rebelles et pervers, et sous le prétexte de suivre la loi du Seigneur du Ciel, ils ne prétendent que tromper nos Chinois, car ceux-ci, sous la forme humaine, sont des animaux sans raison, qui contreviennent aux bonnes coutumes de l'Empire. Qu'ils réfléchissent d'ailleurs quel est le bonheur des Chrétiens et quelle est la suite de leur doctrine, comme celle de Petolo (le vénérable Sanz) qui a été décollé, les autres exilés, les autres emprisonnés, et pourquoi ? Pour avoir cru cette pernicieuse doctrine et pour avoir couru

Digitized by Google

l'eux-mêmes dans le précipice où ils sont tombés, servant l'exemple à ceux qui les imitent. Ils ont aussi une liste des noms des Chinois qui sont chrétiens, pour les envoyer en Europe. Que dirons-nous? Qu'ils font la guerre à l'Empire en ui enlevant ses sujets. Que tous se repentent donc d'avoir suivi l'erreur, et qu'ils deviennent bons sans imiter la conduite le ces dévotes Pétronille, Ursule, Lucie et Isabelle, lesquelles, nalgré le fondement d'une juste crainte, ont conservé des ivres et des images; ils font bien plus, puisque les hommes et les femmes prient tous ensemble dans un même lieu. Si quelques-uns, après nos défenses, suivent encore cette doctrine superstitieuse, et qu'ils soient pris, ils seront rigoureusement châtiés. Nous suspendons présentement la sévérité, parce que nous sommes touchés de compassion de l'infortune de nos sujets, qui sont tombés dans les piéges de ces étrangers. Mais je leur fais savoir que, lors même que les Chrétiens me diraient qu'ils ne veulent plus l'être, je ne les croirais point; et c'est pourquoi j'ordonne à tous les mandarins des villes et ports de mer de la province, que sans discontinuation ils fassent des poursuites pour arracher ces mauvaises herbes, qui ne sont d'aucune utilité, et qu'ils ne permettent en aucune manière que les Chinois suivent cette doctrine, ni qu'ils recèlent les étrangers dans leur maison. Que tous leurs livres, images et rosaires soient jetés au feu; que l'on détruise les oratoires; que les Sœurs dévotes se marient; enfin que l'on obéisse de cœur et non de bouche, pour n'avoir pas lieu de se repentir en cas de surprise. Donné à Fogan le 13 de cette première lune, c'est-à-dire le 11 de février 1748. »

Telles étaient les instructions que les mandarins idolâtres donnaient à leurs Chinois. C'est par ces réflexions et ces menaces qu'ils prétendaient les empêcher d'embrasser la religion chrétienne ou faire apostasier ceux qui l'avaient déjà embrassée. Ils voulaient qu'on regardât les Chrétiens comme des gens méprisables et malheureux, parce qu'ils étaient persécutés, exilés, emprisonnés, mis à mort. Mais quelle impression tout cela pouvait-il faire sur des fidèles dont l'esprit et

Digitized by Google

le cœur étaient toujours occupés de ces paroles de Jésus-Christ : « Vous serez bienheureux, lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous sépareront, lorsqu'ils vous traiteront avec outrage, lorsqu'ils rejetteront votre nom comme mauvais, à cause du Fils de l'Homme. Réjouissez-vous-en ce jour-là, et soyez dans la joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le Ciel. » Cet oracle, sorti de la bouche de la Sagesse incarnée, avait fortifié les premiers fidèles, persécutés dans tout l'empire romain, et soutenu les anciens Martyrs sur les roues ; cette même Vérité fait encore toute la force des nouveaux Chrétiens dans la Chine : c'est elle qui a été pour nos prisonniers de Jésus-Christ la plus touchante consolation dans leurs cachots.

Après les avoir proscrits et enchaînés, la sévérité du vice-roi, pour appesantir encore leurs fers, les faisait garder dans des prisons séparées. L'évêque de Tipasa était dans une prison, le P. Royo dans une autre, les PP. Alcober et Diaz dans une troisième. On ne se bornait pas même à leur ôter la consolation de la société ; on les privait de celle de goûter au moins les douceurs de la solitude en les confondant avec une troupe de scélérats de profession, qui, ayant vieilli dans toutes sortes de crimes, en augmentaient encore le nombre dans le lieu même qui aurait dû servir à les leur faire expier. C'est ce que nous apprenons par deux lettres de l'évêque Serrano, dont nous pouvons donner ici quelques extraits. On y remarquera quelle était la tranquillité d'esprit, on peut même dire la gaîté du saint Confesseur, sa joie dans les souffrances et dans l'attente du martyre.

« Le 18 de ce mois de janvier je reçus votre chère lettre, et aujourd'hui 20, je prépare celle-ci pour profiter de l'occasion de M. Dominique Yen. Il est venu nous visiter ici et il va s'en retourner à Macao ; je pense que M. Paul Su partira avec lui. Vous faites paraître dans votre lettre un grand désir d'être mon compagnon dans ces prisons ; il me paraît que c'est une chose fort facile. Vous n'avez, mon Révérend Père, qu'à prendre votre chaise et vous faire porter à Focheu : je vous

Digitized by Google

assure que sur-le-champ on vous mettra dans cette prison du gouverneur; ce qui me fera beaucoup de plaisir, premièrement, parce que je suis seul[1], et secondement, parce que j'aurai en vous la compagnie du monde que j'estime le plus... Le 4 décembre dernier on fit mourir dans cette capitale trente et une personnes, dont vingt-cinq furent décapitées et les six autres étranglées. On en tira seize de ma prison entre une et deux heures du matin. Quand je vis qu'on mettait la chaîne au cou à mes compagnons, dormant à mes côtés, pour les conduire au supplice, je souhaitais bien d'être de la partie : mais on nous a laissé pour une autre occasion : le fruit n'est pas encore mûr. L'empereur a ordonné par son décret qu'on gardât soigneusement les quatre Européens et le Kuo Ambroise... Les PP. Alcober et Diaz sont toujours dans la prison du lieutenant criminel, le P. Royo dans celle de la cité, Kuo Ambroise dans celle de Demin-Hien, et moi dans celle du gouverneur... Priez Dieu pour moi, cher ami. Le 20 janvier 1748. — Frère François Serrano. »

Cet Ambroise, dont parle ici l'Évêque de Tipasa, est un Chinois habitant de la ville de Fo-gan et zélé disciple de notre Évêque de Mauricastre. Lorsqu'au mois de juin 1746 il fut arrêté avec les cinq missionnaires, il déclara devant tous les tribunaux qu'il était Chrétien, qu'il avait souvent fait l'office de catéchiste pour en attirer plusieurs à la même religion, et que toute sa famille, composée alors de vingt-quatre personnes, faisait profession du christianisme depuis plusieurs générations. Il avoua encore que non-seulement il avait reçu chez lui le P. Martyr Sanz, mais aussi qu'il avait acheté une maison et la lui avait donnée pour en faire une église. Résolu de mourir pour la confession de Jésus-Christ, Ambroise supplia les juges de ne point rechercher son père, déjà paralytique, et âgé de soixante-dix-neuf ans, mais de faire tout retomber sur lui seul. Il était dans sa quarantième année, et on le condamna à être étranglé dans le temps qu'il plairait à l'empereur de prescrire. Les rigueurs de la prison ne diminuèrent rien du

[1] Seul missionnaire, seul Chrétien.

Digitized by Google

zèle de ce fervent Chrétien, qui, encore dans ses liens, continuait à gagner des âmes à Jésus-Christ. Le P. Serrano en fait mention dans une seconde lettre que nous allons rapporter.

« Il y a beaucoup de rigueur dans cette prison à cause des rebelles de la ville de Kien-Ning, dont je mettrai l'histoire à la fin de cette lettre. Les chaleurs dans ce mois de juillet sont grandes et la chambre où on nous enferme de nuit fort obscure : je suis obligé d'écrire dans la cour, à la vue de nos collègues, gens curieux. C'est pour cela que j'ai déterminé de n'écrire que sur de petits papiers, pour qu'ils croient que ce ne sont que de petits billets pour les PP. Alcober, Royo, Diaz, et les tromper par ce moyen. A tout cela, il faut joindre les fers aux pieds et les menottes : de nuit on nous met les courtes, et de jour les longues ; avec celles-ci on peut écrire ; on ne le peut avec les autres. N'allez pas croire que je vous marque toutes ces circonstances pour ne point vous écrire au long ; c'est pour que vous m'ayez obligation. Remarquez encore que c'est sur les genoux que j'écris, car il n'y a pas moyen de mettre une table... Le 30 juin dernier je reçus votre chère lettre... Vous êtes surpris, mon Révérend Père, que personne ne se soit converti dans ces prisons ; et moi je m'étonne que le feu du ciel ne soit pas tombé sur ces collèges et ces collégiaux pour les consumer ; je suppose que vous m'entendez, et qu'il n'est pas besoin de vous renvoyer à Sodome pour y trouver un commentaire. En Tonquin, la parole de Dieu est tombée sur une bonne terre et elle a fructifié au centuple [1]. Mais ici elle est tombée le long du grand chemin sur des pierres et parmi les épines. Cependant à Hing-Hoa il y a eu de belles conversions, et dans cette ville même de Focheu... Avec cela n'entre pas qui veut dans ces prisons.

» Le 6 mai nous fûmes tous à l'audience générale de la même façon que l'année passée, comme cela est décrit dans la relation ; il est inutile de le répéter ici. Deux jours après, nous

[1] Le P. Serrano fait allusion à ce grand nombre de conversions que Dieu avait opérées par le ministère du P. Gil de Fédérich, pendant les huit années qu'il fut prisonnier dans le Tonquin.

Digitized by Google

apprîmes la mort de l'impératrice : les prisonniers espèrent que, quand l'empereur en choisira une autre, on leur remettra un degré de leurs peines ; par exemple, celui qui est condamné à la mort ne le sera qu'à l'exil perpétuel... Quelques-uns prétendent que les quatre Européens et Ambroise n'auront point de part à cette indulgence. Suivant que l'empereur agit envers les missionnaires des provinces, il est plus certain que nous irons dans le Ciel gagner l'indulgence, quoique ce soit avec nos têtes de moins... Vous finissez, mon Révérend Père, par dire que votre corps est à Macao et votre esprit avec moi, dans la prison. Je me réjouis d'avoir une si bonne compagnie ; nous partagerons désormais les travaux : de jour je porterai les fers, et de nuit je les quitterai pour les mettre aux pieds de l'esprit du Révérend Père Miralta.

» Le 21 de ce mois de juillet on a apporté dans cette capitale des images et des livres, qui ont été trouvés dans la maison d'un Chrétien de Tchang-tcheon ; nous ne savons point quel sera ce Chrétien. Il y a peu de jours qu'on a aussi conduit ici le pauvre Antoine Ven, ses deux filles, qui sont dévotes, et trois autres Chrétiens. Antoine a un mauvais procès, car l'empereur a répondu qu'on examine soigneusement s'il est vrai qu'il ait un fils religieux à Manille. Ainsi nous pouvons croire qu'il aura la tête tranchée ou qu'il sera envoyé en Tartarie. Le démon, Dieu le permettant, a fait tous ses efforts pour bannir la religion de cet empire. Daigne le Seigneur avoir pitié de tant de misérables...

» Quant à ce que vous dites, que je suis gai dans cette prison, cela est vrai. Disons les choses comme elles sont : ce que nous offrons à Jésus-Christ notre Sauveur étant peu de chose et mauvais, ne serait-ce pas pire, si nous le lui offrions de mauvaise grâce? Personne n'en doute. Si Votre Révérence m'offrait une chose précieuse et que ce ne fût pas de bon cœur, je vous assure que je ne la recevrais pas. Que serait-ce donc si elle m'offrait une chose mauvaise et encore avec peine? Ainsi, offrant à Jésus-Christ cette mauvaise tête, je dois au moins le faire avec plaisir : *Hilarem enim datorem diligit Deus*,

Digitized by Google

» On a envoyé notre Ambroise Hi-jin à la prison de la ville de Fo-gan. Ce fut au mois de mai; là, il attendra les ordres de la cour. On a fait la même chose par rapport à d'autres prisonniers pour faire place aux deux cents rebelles de Kiei-Ning qu'on a amenés dans les prisons de cette métropole. Lorsque nous fûmes à l'audience générale, nous y vîmes Ambroise, qui reçut le sacrement de Pénitence. Le P. Alcober marque qu'Ambroise sera beaucoup mieux à Fo-gan, parce qu'il sera parmi les siens, et qu'il espère qu'il fera beaucoup de fruit. Il avait catéchisé deux gentils et il en avait baptisé dans sa prison, un autre qui était en péril de mort : il en est revenu, et il dit à ce Père, le 6 de mai, que cela faisait un fervent Chrétien, » etc.

On voit par ces extraits : 1° que, dans le mois de juillet 1748, plus de deux ans après le commencement de la persécution, on continuait encore les recherches et les poursuites contre les disciples de Jésus-Christ avec la même vivacité ; 2° que les chrétiens prisonniers profitaient de tout, du temps même d'une audience générale, pour pouvoir s'approcher d'un missionnaire et en recevoir l'absolution ; 3° que nos religieux, quoique détenus dans différentes prisons, trouvaient quelquefois le moyen de s'écrire les uns aux autres et d'envoyer des lettres ailleurs. Il ne faut pas douter qu'ils ne se soient servis de ce moyen dans l'occasion pour soutenir et consoler les pauvres Chrétiens qui n'avaient pas la liberté de les visiter.

Nous savons aussi qu'ils n'étaient pas tous traités de la même manière ; car le P. Jean Alcober et le P. François Diaz avaient la consolation d'être ensemble, et à cet avantage déjà si précieux pour eux, le mandarin lieutenant de cette prison en ajouta plusieurs : il les logea d'abord dans un lieu séparé des prisonniers malfaiteurs, afin qu'ils pussent jouir de quelque commodité et du repos convenable pour leurs exercices spirituels. Il les visitait souvent avec beaucoup d'affabilité, leur communiquait toutes les nouvelles qui étaient relatives à leur cause, ne leur dissimulait pas que la malice du vice-roi et son extrême opposition au christianisme était le seul princi-

Digitized by Google

de leur oppression; enfin il facilitait lui-même à quelques Chrétiens la visite qu'ils désiraient faire aux ministres de l'Évangile. Le Seigneur lui ayant accordé le premier fruit de son mariage, qu'il souhaitait avec ardeur depuis plusieurs années, il alla aussitôt en témoigner sa joie aux prisonniers de Jésus-Christ et reçut de leur main quelques livres qui traitent de notre religion et qu'il lut sans aucun signe d'opposition. Si cet homme n'était point en place, peut-être n'en demeurerait-il pas là. Il fera le reste quand il plaira à Dieu de parler efficacement à son cœur; celui qui reçoit avec honneur le Prophète n'est point laissé sans récompense.

Les mandarins qui présidaient aux autres prisons en usaient avec plus de rigueur souvent envers l'illustre Serrano, et toujours à l'égard du P. Royo. Le vice-roi leur faisait intimer de temps en temps qu'ils eussent à observer avec plus de vigilance les Européens et à ne pas leur permettre, sous quelque prétexte que ce fût, de parler à personne, menaçant toujours d'un châtiment rigoureux et de la privation de sa charge quiconque serait assez hardi pour contrevenir à ses ordres. Il fit afficher cet écrit sur la porte de la prison où était detenu le P. Royo, et il voulut que le cadenas des chaînes, que le P. Serrano portait aux pieds et aux mains, fût scellé, avec défense à qui que ce fût de l'ouvrir, sous peine de vingt coups de fouet. On rapporte que Don Dominique Nieu, prêtre du séminaire de Siam, nouvellement arrivé à Fochéu, trouva le moyen de visiter le P. Alcober et le P. Diaz. Flatté de ce succès et pressé du désir de voir les deux autres confesseurs de Jésus-Christ, il pénétra enfin jusque dans la prison du P. Serrano, qu'il eut le plaisir d'entretenir quelques moments. Mais sa joie ne fut pas sans amertume; car, en se retirant, il fut rencontré par un mandarin qui l'entreprit rudement. Un Chrétien chinois, nommé Michel, voulut parler pour lui; mais il n'aurait pu le sauver, si lui-même n'eût été assez sage pour contrefaire le fou; il se retira de ce mauvais pas, comme David était sorti de la cour d'Achis, roi de Geth.

Un autre ministre de l'Évangile était en même temps et

Digitized by Google

pour le même sujet, exposé à des périls encore plus grands, parce que les mandarins étaient informés de son nom et de sa qualité. C'est le P. Jean de Sainte-Marie, Chinois de nation, religieux dominicain de la province du Saint-Rosaire. Dès qu'on eut appris à Manille la désolation des chrétientés de la Chine et l'emprisonnement de nos cinq missionnaires, on avait fait partir celui-ci pour aller au secours des uns et des autres. Sa qualité de Chinois pouvait lui donner bien des facilités, et le zèle qui l'animait était tel que, pour précipiter son voyage, il quitta le bâtiment qui devait le rendre au port Demuy et aborda à l'île Tong-soa avec un autre Chinois nommé Étienne. Ils continuèrent leur route avec la même diligence; mais ils n'étaient pas encore arrivés dans la province de Fo-kien, que le mandarin de Fogan, instruit (on ne sait comment) de leur voyage, les faisait chercher avec soin dans toute sa juridiction. Cela obligea notre missionnaire de se tenir quelque temps caché dans Changcheu. Il résolut ensuite d'aller dans la métropole de Focheu, et il lui fut impossible non-seulement de faire une visite aux prisonniers, mais même de trouver un Chrétien qui osât s'exposer à le loger. Il partit donc pour Hinghoa, et il trouva que la consternation et la frayeur y étaient les mêmes parmi tous les Chrétiens. Obligé de revenir à Changcheu, il commença à y remplir son ministère; les pauvres Chrétiens venaient à lui de toutes parts : les uns voulaient se confesser, les autres recevoir quelque mot d'instruction et de consolation; les catéchumènes, quelques gentils même, lui demandaient le Baptême. Ils paraissaient tous animés du même désir de profiter d'une occasion si favorable et dont ils étaient privés depuis longtemps.

Mais la tempête succéda bientôt à ce calme; un mandarin tout formé à persécuter les Chrétiens venait d'entrer en charge, et Changcheu se trouvait dans sa juridiction. C'était le même, selon notre relation, qui avait arrêté depuis peu deux missionnaires jésuites, et l'un de ceux qui avaient condamné l'Évêque de Mauricastre à la mort. Aussi donna-t-il d'abord des ordres sévères pour multiplier les recherches, et contre les

Digitized by Google

Europeens et contre les Chrétiens qui les cachaient chez eux. A peine cet ordre fut-il publié à Focheu, le 7 d'avril, qu'un Chrétien courut avec une extrême diligence au bourg d'Aupuan avertir notre missionnaire de se retirer dans l'instant, parce que la même nuit les satellites devaient faire la visite des maisons. Ils la firent en effet et dans le lieu même que le Père avait choisi pour sa retraite. Ils continuèrent leurs recherches avec la même vivacité et toujours sans succès. Lorsque le P. Jean de Sainte-Marie écrivait sa lettre du 21 avril 1748, il y avait déja huit mois qu'on le poursuivait de province en province et presque de bourgade en bourgade. On n'avait encore arrêté aucun Chrétien à son occasion, tous cependant tremblaient pour lui, et il se croyait lui-même plus près du martyre que de l'occasion de pouvoir donner à ses frères le secours qu'il voulait leur procurer. La Providence s'était déjà servie pour cela du ministère d'un autre sujet que nous devons faire connaître ici.

M. Paul Su, prêtre, Chinois de nation, avait été envoyé par la Congrégation de la Propagande dans la province de Suchuen, distante de celle de Fo-kien de plus de trois cents lieues. La persécution de 1746 s'étant communiquée de province en province, M. Paul apprit que son nom était déjà cité dans les tribunaux, qu'un autre missionnaire venait d'être arrêté dans son voisinage, et que deux religieux Dominicains (qui y travaillaient depuis quelque temps) en étaient partis pour passer dans le Tonquin. Il crut que la prudence demandait qu'il changeât lui-même de demeure. Il se retira donc à Macao et entra ensuite dans la province de Kensi, où il fut bientôt informé du martyre de l'Évêque de Mauricastre, de la détention de ses compagnons et de la retraite de Don Matthias, vivement poursuivi par les infidèles comme un fils héritier de l'esprit du Martyr de Jésus-Christ. Ce qui aurait pu abattre le courage d'un autre releva celui de M. Paul; il prit le chemin de Focheu, plein d'espérance qu'il pourrait rendre ses respects aux reliques de l'Évêque martyr, et quelque service aux saints confesseurs Chinois de naissance, et absolument inconnus aux

Digitized by Google

gentils de Fo-kien; il croyait pouvoir remplir son dessein avec plus de facilité et moins de danger. Il lui fut donné en effet de visiter quelquefois nos prisonniers, de leur communiquer la divine Eucharistie et d'administrer les Sacrements à plusieurs autres fidèles. C'est lui qui, en qualité de médecin, fut introduit dans la prison où étaient les deux exilées, Thécle et Paule, dont il entendit les confessions et qu'il fit communier. C'est lui encore qui donna à ces mêmes personnes, qui continuaient leur route vers la Tartarie, des lettres très-pressantes pour faire solliciter en leur faveur auprès du tribunal qui devait déterminer le lieu particulier de leur exil.

Dans une lettre que le P. Jean Alcober écrivait dans le mois de janvier 1748 au P. Archange Miralta, il reconnaissait que M. Paul leur avait rendu beaucoup de services dans leurs prisons, et il se louait du zèle de ce digne ecclésiastique. Il ne parlait pas avec moins d'effusion de cœur de Don Mathias, qui, avant son départ de Focheu, avait continué à leur écrire et à les visiter quelquefois. Il leur communiqua même une copie du décret rendu contre eux. Le P. Alcober, qui envoya cette copie à Macao, dit : « Nous fûmes charmés d'y voir que le premier crime qui nous rend dignes de mort, c'est d'avoir enseigné aux Chrétiens qu'il fallait brûler les tablettes, etc. »

La relation imprimée à Manille nous apprend que, dans le temps que les prisonniers de Jésus-Christ ne pensaient qu'à se préparer au martyre, un capitaine de vaisseau espagnol osait bien solliciter leur élargissement et offrir au vice-roi de riches présents pour qu'il lui fût permis de les transporter dans les Philippines. Je ne doute pas que si les saints confesseurs avaient été instruits de la démarche que voulait faire ce capitaine, nommé Don Joseph Passarin, ils ne s'y fussent constamment opposés, comme ils avaient refusé de consentir qu'un missionnaire jésuite fît solliciter pour eux à la cour de Pékin : « Nous sommes, disaient-ils, entre les mains de notre Rédempteur Jésus-Christ, et nous souhaitons donner nos vies pour la gloire de son Nom et pour son Évangile. » Le capitaine Don Joseph fit une autre demande, avec encore moins de succès,

Digitized by Google

puisqu'elle aboutit à faire brûler le corps du saint Évêque de Mauricastre. La relation de ce fait, qui fut envoyée à Macao, me paraît fort autorisée et assez circonstanciée, pour être insérée ici de la même manière qu'elle se trouve dans l'extrait du journal de M. Maigrot.

« Le surintendant de la province de Fo-kien, faisant la visite des lieux de sa juridiction, passa au port d'Émoüy, où un vaisseau de Manille était mouillé. Le capitaine lui offrit des présents et le pria de lui donner les quatre prisonniers aussi bien que le cercueil de Mgr Sanz pour les porter à Manille dans son vaisseau. Le surintendant ne refusa ni accorda la demande; il dit qu'il examinerait cette affaire, mais il ne voulut prendre aucun présent. A peine fut-il de retour à la capitale qu'il ordonna de brûler le corps du Martyr. Il fit venir deux mandarins des deux cités de la ville et les chargea de l'exécution. Ceux-ci envoyèrent d'avance ceux qui ont soin des cadavres; quelques-uns d'eux firent part de l'affaire à Ly' Benoît, qui pareillement en avertit le catéchumène Tching-y-Yuen. Le catéchumène, toujours zélé, se rendit sans perdre de temps à la porte Occidentale, par où il crut que passeraient les mandarins, qu'il comptait suivre à Si-thay. Ils firent apporter le cercueil en plein champ, et aussitôt le firent ouvrir à coups de hache. Dès que le cercueil fut ouvert, les mandarins demandèrent si la tête de Petolo était dedans, car ils soupçonnaient que les Chrétiens l'avaient enlevée. Le gardien du territoire de Si-thay coupa les enveloppes, tira la tête, et des deux mains l'éleva en haut, et dit : Voyez, Messieurs, si c'est la tête du vieillard Pierre. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette tête, ensevelie depuis huit mois, n'avait aucune tache de corruption, et les linges qui enveloppaient le cadavre étaient très-nets, ce qui montre que le corps s'était aussi conservé sans corruption. Les mandarins ayant reconnu que c'était la tête de Mgr Sanz firent mettre le feu. Cependant le catéchumène, qui attendait les mandarins à la porte Occidentale, s'étonnait de leur retardement, lorsqu'il vit un bûcheron qui venait à grands pas. Il lui demanda où il allait si vite; celui-ci lui répondit :

Digitized by Google

Quoi! ne savez-vous pas qu'on brûle le cercueil de Petolo? Le bois que j'ai porté ne suffit pas; je vais en chercher d'autre. Le catéchumène, fort affligé d'avoir perdu son temps, courut à Si-thay, où il trouva qu'on avait déjà commencé à mettre le feu. Le prêtre Paul Su était là avec quelques autres Chrétiens.

» On employa huit heures de temps à brûler le corps, car le feu ayant commencé à huit heures du matin, il ne fut éteint qu'à quatre heures du soir. Les os (par la force du feu) furent réduits en petits morceaux. Tout étant achevé, les mandarins demandèrent à un ancien ce qu'on devait faire de ces restes et des cendres. On leur dit que la coutume était qu'on les ramassât dans un vase et qu'ensuite on les donnât aux parents pour les enterrer. Que si les parents ne paraissaient pas on les jetait dans la fosse commune. Là-dessus les mandarins prirent ce dernier parti et ordonnèrent qu'on ramassât tout religieusement, protestant que c'était contre leur gré qu'ils avaient fait brûler ce corps; qu'il avait fallu obéir aux supérieurs.

» Le fils aîné du catéchumène s'était mêlé dès le commencement avec ceux qui devaient brûler le corps, à dessein de prendre des os du Martyr; ce qu'il fit lorsqu'on les jeta dans la fosse. L'un d'eux, qui le connaissait, l'aida dans ce pieux larcin. Après le départ des mandarins, M. Paul Su et les Chrétiens trouvèrent quelques morceaux d'os parmi les cendres, et au moyen du gardien de Sy-thay, ces cendres furent enterrées dans un lieu séparé, où elles se conservent. Ce fut le 16 janvier 1748 qu'arriva ce fait. Je le tiens de M. Paul Su, de Ly'Benoît, de Y-Yuen et de ses enfants. Ils me l'ont tous raconté avec ces circonstances. Ainsi je l'ai écrit.

» Quant au catéchumène Y-Yuen, je ne saurais exprimer sa constance et son zèle pour la religion; par ses exhortations, il a engagé sa belle-mère avec toute sa famille, qui est de huit personnes, à embrasser le christianisme. J'ai été visiter cette famille, tant pour y honorer les reliques de Mgr Sanz que pour voir Y-Yuen et lui parler de religion; tout le monde donnait

Digitized by Google

une grande attention à mes paroles, etc. A Macao le 9 avril 1748. Dominique-Joseph Yen. »

Le journal ajoute : « Il est bon de remarquer que le catéchumène Tching Y-Yuen était un voleur redouté à Foù-cheu, et même craint de ses compagnons. Tout-à-coup, cependant, cet homme change ; et, le jour même que l'on martyrise Mgr Sanz, il prend d'autres sentiments, renonce à ses idoles et au métier infâme de voleur. Ce miracle n'est pas petit. On doit l'attribuer à l'intercession du Vénérable Prélat. »

Dans la relation imprimée à Manille, sur les lettres reçues de la Chine, particulièrement sur une de M. Paul Su, il est dit que ce prêtre, comme notaire apostolique et témoin oculaire, avait fait un acte authentique de l'incorruption du saint corps, ainsi que des vénérables ossements, qui ont été envoyés en différents lieux, à Fo-gan, à Hinghoa, à Changcheu, à Manille et à Rome, sans parler de ceux qui ont été conservés à Focheu, pour la consolation des fidèles. De sorte que les moyens que le vice-roi tartare avait pris pour anéantir la mémoire du glorieux Martyr, la sage Providence les a fait servir à la relever avec plus d'éclat et à répandre sa vénération et son culte en plusieurs lieux de la terre. C'est donc en vain, selon l'expression du Vénérable Bède, que les tyrans exercent leur insensée fureur sur les corps morts des Martyrs, lorsqu'ils les font brûler ou déchirer, et jeter par morceaux aux bêtes carnassières, puisqu'ils ne sauraient empêcher que la toute-puissance de Dieu ne les fasse honorer, quand et de la manière qu'il lui plaît : *Ergo supervacua furunt insania, qui mortua Martyrum membra feris, avibusque discerpenda projiciunt, cum nequaquam omnipotentiæ Dei, quin ea resuscitando vivificet, obsistere possint.*

Déjà la main du Seigneur, pour venger l'innocence persécutée, s'appesantissait sur les injustes persécuteurs, et ses grands coups avaient commencé à se faire sentir bientôt après le martyre de l'Évêque de Mauricastre. Le R. P. Etienne Pong, de la Compagnie de Jésus, dans une lettre écrite de Focheu le 12 septembre 1746, et adressée au Révérend Père visiteur de la même Compagnie, assurait que le lieutenant de

Digitized by Google

la ville de Fo-gan avait été frappé d'une paralysie universelle, et celui de Foning, d'une hydropisie ; que le vice-roi lui-même, par ordre de l'empereur, avait été privé de trois degrés de dignité. On ignorait la cause particulière de cette disgrâce, mais on ne pouvait l'attribuer à un défaut d'ardeur à poursuivre les Chrétiens. Un valet du lieutenant de la ville de Focheu, ayant osé prendre un calice et y boire du vin, par dérision, la main lui enfla sur-le-champ et se corrompit entièrement. Le P. Serrano, dans sa relation, parle d'un autre cas tout semblable.

Dans l'addition à la même relation, il est dit que les calamités dont l'empire était affligé, dans les provinces de Kantung et de Nan-King, paraissaient encore plus terribles, parce qu'elles étaient publiques ; la mer, élevant ses flots, y avait submergé plus de soixante villes ou ports maritimes. Les chemins qui conduisent dans le cœur du royaume ne pouvaient se pratiquer que par bateau ; les terres demeuraient sans culture, et la mortalité faisait d'horribles ravages. Ces misères croissaient toujours, et les gentils mêmes les attribuaient à la justice divine, qui punissait les excès commis contre les Chrétiens et les missionnaires. Ceux qui viennent de la Chine aux Philippines, ajoute l'auteur, racontent bien d'autres choses, que j'omets, n'en ayant pas assez de certitude, ni aucune information par les lettres des habitants de ce pays-là.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le cœur de Pharaon s'endurcissait toujours ; le gouverneur tartare et les premiers mandarins ne cédaient point aux fléaux redoublés, et déjà ils pensaient à hâter la mort des quatre prisonniers de Jésus-Christ. Mais l'éclat qu'avait fait dans toutes les provinces le martyre de l'Évêque de Mauricastre leur fit prendre la résolution de procéder autrement à l'exécution de l'arrêt rendu contre ses compagnons. Ces prudents du siècle faisaient attention que ce qu'ils avaient cru devoir intimider les Chrétiens et exciter contre eux la haine des gentils, n'avait servi au contraire qu'à relever les espérances des premiers, à augmenter la confusion des derniers, et à procurer la conversion de quelques-uns. Sur

Digitized by Google

ces réflexions, qu'ils avaient sans doute communiquées à l'empereur, ils se déterminèrent à faire mourir les saints confesseurs en secret, dans leurs prisons, et lorsqu'on y penserait le moins. Tout cela fut exécuté le 28 d'octobre 1748. Le journal de Macao en parle le 23 novembre en ces termes :

« C'est toujours par le canal de M. de la Barre que nous recevons les grandes nouvelles. Il m'écrit en m'envoyant une lettre de M. Matthias, qui nous marque la glorieuse fin des quatre illustres confesseurs de Jésus-Christ, qui étaient dans les prisons de Fo-kien depuis deux ans et quatre mois. Voici la lettre de notre cher confrère, que je traduis mot à mot :

« Le 29 du mois courant, sur le soir, j'entendis dire tout-à-coup, que Mgr Serrano et les Très-Révérends Pères étaient morts la nuit précédente, c'est-à-dire le lundi, jour des saints apôtres saint Simon et saint Thadée : Mgr Serrano, dans la prison du gouverneur; le R. P. Royo, dans celle de la cité Miù, et les RR. PP. Alcober et Diaz, dans celle du lieutenant criminel. Comme j'avais peine à le croire, le jour suivant je m'informai. Non-seulement les gens d'audience vinrent le dire, mais déjà le cercueil de Mgr Serrano avait été transporté au lieu des suppliciés de la porte Orientale, et les trois autres dans celui de la porte Occidentale. Je fais partir maintenant un exprès pour Tchang-tcheou, afin qu'on en fasse partir un autre, qui aille porter cette nouvelle à Canton. Les gens de l'audience disent tous que le président et le vice-roi, voyant des Chrétiens de tous côtés, à Fo-gan, Foû-cheu, Chang-Tcheou et Hing-hoa, s'imaginèrent qu'il y avait une infinité de factions, qui communiquaient toujours avec les quatre chefs qui étaient ici, et que, peut-être, ils machinaient quelque chose de mauvais; c'est pour cela qu'ils ont ordonné qu'ils fussent étranglés tous ensemble pendant la nuit[1]. Ils ont ordonné de prendre présentement les Chrétiens. On retient encore dans les prisons

[1] Si la terreur des tyrans était véritable, elle serait une preuve du grand nombre des Chrétiens dans la Chine, et de ce qu'ils seraient en état d'entreprendre contre leurs oppresseurs, si la religion, qui leur apprend à mourir, ne leur défendait de s'élever contre l'autorité.

Digitized by Google

Ly' Benoît, son frère Michel et les deux enfants Xavier et Ignace, Raymond Micou, un autre Chrétien de Fo-gan et enfin deux autres, dont l'un est de Lieu-Kiang et l'autre de Pao-tchi. Nous n'avons personne ici qui puisse et ose rien faire pour les corps des Révérends Pères qui viennent de souffrir le martyre, et que Jésus-Christ a dans sa gloire. Délivrés de tous leurs travaux, ils ont compassion de nous, pauvres exilés, qui sommes encore sur la mer orageuse. Nous voilà présentement de vrais orphelins ; privés de notre Évêque et de nos Pères, nous avons résolu, le P. Jean de Sainte-Marie et moi, que, pour le présent, et par le secours de l'argent, on ensevelisse les Martyrs avec quelque signe, si cela se peut, pour que, dans la suite, on les transporte ; que, si on le refuse et que la malignité des mandarins aille jusqu'à les faire brûler, on puisse recueillir leurs cendres et leurs os. Il ne convient pas, pour le présent, de rien remuer dans ce temps de trouble et de tempête. »

Voilà la copie de la lettre du zélé M. Matthias. L'extrait du journal qui nous a été communiqué, et qui porte le nom de M. Maigrot, finit par les lignes suivantes :

« Le P. Jean de Sainte-Marie, Dominicain chinois, a écrit aussi le martyre des Confesseurs. Il ajoute un fait dont M. Matthias ne parle point. C'est, dit ce Père, qu'on donna d'abord le poison aux Confesseurs, et que cela ne leur ayant rien fait, on les étrangla. Ceci est bien important ; nous saurons, Dieu aidant, ce qui en est. J'espère même que nous aurons quelque chose de plus circonstancié sur cette glorieuse mort. M. Matthias plus à loisir aura interrogé les geôliers, et je crois aussi qu'il y aura eu quelques Chrétiens spectateurs de cette cruelle exécution... Heureux et mille fois heureux l'Ordre de Saint-Dominique, qui donne de si chers enfants à l'Église de Jésus-Christ ! Voilà sept Martyrs en cinq ou six ans. Nous avons parlé de ceux du Tonquin dans le temps. Nous avons aussi recueilli tout ce que nous avons pu savoir de ceux de la Chine : ils nous donnent les uns et les autres de rares exemples de constance et d'amour pour Dieu. Après tant de tourments, dans une longue et dure prison, ils ne respiraient

Digitized by Google

qu'après le bienheureux jour de donner leur vie pour la religion. Dieu leur a fait cette grâce : puisse son infinie bonté nous la faire aussi ! » (TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Notre-Dame de la Treille. — Notre-Dame de la Treille est la patronne de la ville de Lille, qu'elle a protégée dans toutes les calamités publiques et remplie de ses miracles.

La statue de Notre-Dame de la Treille est en pierre ; elle a quatre-vingts centimètres de hauteur environ. C'est une Reine sur son trône, ayant un sceptre dans la main droite et tenant de la gauche l'Enfant Jésus sur les genoux. Un treillis ou treille en bois doré environne la statue. De là le nom de Notre-Dame de la Treille.

Le respect du peuple lillois pour Notre-Dame de la Treille se perd dans la nuit des temps. La statue dont nous venons de parler était déjà vénérée en 1213, d'après ce que nous apprennent les chroniqueurs ; son existence, selon quelques-uns, serait contemporaine de la fondation de l'église de Saint-Pierre. Après l'incendie de 1213, et quand on reconstruisit Saint-Pierre, on y établit une chapelle pour Notre-Dame. En 1269 fut fondée en son honneur cette fameuse *procession de Lille* qui attirait tant de monde dans cette ville.

L'illustre saint Bernard, abbé de Clairvaux, ne contribua pas peu à faire fleurir par ses prédications le culte de Notre-Dame de la Treille. Du reste, Lille s'est toujours distinguée par sa dévotion envers la très-sainte Vierge. Autrefois, de tous côtés, ses images y resplendissaient, à chaque pas on rencontrait ses chapelles : Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame de Consolation, Notre-Dame de Foi, Notre-Dame des Agonisants, Notre-Dame des Sept-Douleurs, etc. Plusieurs de ces modestes sanctuaires ont échappé au temps destructeur et aux révolutions.

La statue de Notre-Dame de la Treille, placée dans la chapelle de Saint-Pierre, y recueillit jusqu'à la grande révolution les hommages de tous les serviteurs de Marie. L'église fut dévastée

Digitized by Google

en 1793, et la statue n'échappa point à la rage des impies. Elle fut laissée parmi les ruines, et y resta jusqu'à ce qu'un pauvre sacristain nommé Gambier la recueillit dans sa maison. Elle passa ensuite entre les mains de M. Lefebvre d'Hénin, marguillier de Sainte-Catherine, qui en fit hommage à son église.

C'est en 1254 que la confrérie de Notre-Dame de la Treille fut favorisée d'un bref du Pape Alexandre IV. Elle existait antérieurement, il est vrai, mais moins éclatante et concentrée dans un cercle de personnes pieuses qui faisaient obscurément leur salut.

Marguerite, comtesse de Flandre, fille de Baudoin IX, empereur de Constantinople, gouvernait alors notre ville. Elle était particulièrement dévote à Marie, et, à son exemple, les populations se livraient avec une grande ardeur au culte de la sainte Mère de Dieu. Ce fut elle qui eut l'idée de faire ériger la confrérie de Notre-Dame de la Treille. La renommée de cette confrérie ne tarda pas à se répandre au loin, surtout lorsqu'on sut que le Pape Alexandre IV lui avait accordé de précieuses indulgences.

Dieu, dans sa miséricorde infinie, voulut bien bénir cette pieuse institution et faire éclater ainsi le crédit tout puissant de l'auguste Mère de Jésus-Christ. A plusieurs reprises, des miracles éclatèrent dans la chapelle de Notre-Dame de la Treille. Plusieurs malades qui étaient venus avec confiance implorer son intercession s'en retournèrent guéris. La Flandre, le Hainaut, le Cambrésis retentirent bientôt du bruit des grandes miséricordes obtenues par la voie de la Reine de Dieu! Les pèlerins affluaient de toutes parts, et pour reconnaître tant de grâces, le chapitre de Saint-Pierre arrêta que tous les ans, le dimanche après la fête de la Sainte-Trinité, le clergé célébrerait l'office de Notre-Dame de la Treille. Cette solennité s'appelait la *Festivité nouvelle de la Vierge*. Bientôt, à l'office annuel, on ajouta une très-grande et très-belle procession, qui attirait tous les ans à Lille un concours immense de peuple.

Enfin, cette série d'actes de dévotion envers Notre-Dame de la Treille fut couronnée par un dernier et remarquable élan de

Digitized by Google

piété : la comtesse Marguerite et MM. du magistrat la reconnurent dans des écrits comme Patronne de la ville, sous le nom de Notre-Dame de Lille.

La première procession de Notre-Dame de la Treille se fit en l'an 1269, le deuxième jour de juin. Deux échevins avec deux sergents à verge dirigeaient la marche. Puis vinrent les maîtres des métiers, la torche à la main, les connétables des archers et arbalétiers, les confréries des Saints-Lieux, les religieuses de Saint-Dominique, les Frères de l'Observance, tout le clergé, et à sa suite les bourgeois. Enfin, apparaissait sous un dais la châsse de Notre-Dame, toute resplendissante d'or et de pierreries. Le peuple formait la haie, en chantant les louanges de Dieu. Beaucoup étaient nu pieds.

Pendant neuf jours, ce spectacle se renouvelait aux yeux d'une population attendrie !

Nous renonçons à peindre l'affluence des fidèles dans la ville à cette époque fortunée. Tous venaient gagner les indulgences qui leur avaient été assurées par le Chef de l'Église et par ses légats ; presque tous accomplissaient la tâche de faire, avec la procession, le tour de la ville, le chapelet en main ! Quel touchant spectacle ! et qu'il est doux de le voir se reproduire de nos jours.

Aucun genre de gloire ne devait manquer au culte de Notre-Dame de la Treille.

La confrérie s'accrut encore en prenant le nom de *Charité de Notre-Dame*. Ce mot de *charité* résonne délicieusement à l'oreille de tous les catholiques ; il est tendre et imposant tout à la fois : il rappelle les devoirs que nous avons à remplir envers les pauvres et les souffrants, et la douceur qu'on éprouve à les remplir. Il va bien avec le nom de Marie !

On porta la piété jusqu'à associer cette pensée de Notre-Dame à toutes les actions de la vie : elle eut sa part dans les joies du mariage, elle consola les douleurs de l'agonie, elle s'enrôla sous les drapeaux avec les défenseurs de la patrie. En même temps qu'on était citoyen, époux, soldat, on était fils de Notre-Dame de la Treille. Cette fraternité en Marie fit longtemps

Digitized by Google

régner dans nos plaines de Flandre l'harmonie et la paix. Elle perfectionna la civilisation de notre pays et contribua peut-être à lui faire conserver une admirable modération, même au milieu de nos bouleversements sociaux et politiques.

C'est là une des grandes gloires de Notre-Dame de Lille, de Notre-Dame de Flandre.

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, aimait singulièrement Marie ; il décora splendidement la chapelle de Notre-Dame et y plaça son propre portrait et celui de sa femme, Élisabeth de Portugal. Pour lui, il était représenté en costume de chevalier de la Toison-d'Or. On sait que cet Ordre militaire, encore en si grand éclat en Espagne, lui devait sa fondation. Il le consacra à Notre-Dame de la Treille. Les vingt-quatre premiers chevaliers reçurent l'accolade en l'église de Saint-Pierre, le jour de saint André de l'année 1431.

En 1634, la chapelle ayant reçu une riche décoration nouvelle en vertu des libéralités d'une noble dame, une procession extraordinaire eut lieu pour replacer la Vierge à la Treille dans son asile sacré. On peut dire que toute la ville y assista, représentée par le clergé, par ses magistrats et par ses citoyens. Quatre chanoines en surplis et en étole portaient la sainte image, resplendissante de pierreries. On s'arrêta à l'Hôtel-de-Ville et à la Chambre des comptes. Puis, lorsque Notre-Dame de la Treille reparut à la place où les fidèles étaient accoutumés de se prosterner devant elle depuis tant de siècles, un immense tressaillement de joie et de bonheur parcourut l'immense assemblée. On aurait cru que le peuple de Lille faisait un nouveau pacte avec sa Protectrice.

Enfin, dans cette même année 1634, le chapitre de Saint-Pierre résolut de consacrer à Marie la ville entière. MM. du magistrat y ayant consenti avec joie, la cérémonie eut lieu le 28 octobre.

MM. du magistrat, ayant à leur tête Jean Le Vasseur, mayeur de la ville de Lille, et suivis d'une brillante escorte, se présentèrent dans la chapelle de Saint-Pierre, précédés d'un héraut portant un étendard sur lequel on lisait :

Digitized by Google

Le magistrat et le peuple consacrent Lille à Notre-Dame de la Treille.

Une messe fut chantée en musique, et à l'offrande, MM. du magistrat présentèrent l'étendard à la très-sainte Vierge, avec les clefs de la ville.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Fête des Apôtres saint Simon le Cananéen et saint Thaddée, qu'on appelle aussi Jude. Ces deux Apôtres prêchèrent l'Évangile, saint Simon en Égypte, et saint Thaddée en Mésopotamie; ensuite, étant entrés ensemble dans la Perse, et ayant soumis une grande multitude de cette nation à Jésus-Christ, ils consommèrent leur martyre.

A Rome, sainte Cyrille, vierge, fille de sainte Thryphonie, qui fut égorgée pour Jésus-Christ sous l'empereur Claude.

Au même lieu, sainte Anastasie l'Ancienne, vierge, et saint Cyrille, martyrs. Cette Sainte, dans la persécution de Valérien, fut chargée de chaînes, meurtrie de soufflets, tourmentée par le supplice du feu et des fouets, par ordre du préfet Probus, et comme elle persévérait courageusement à confesser Jésus-Christ, on lui coupa les mamelles, on lui arracha les ongles, on lui brisa les dents, on lui coupa les mains et les pieds, on lui trancha la tête. Ornée des parures de tant de supplices, elle rendit son âme à son Époux. Saint Cyrille lui ayant donné à

[1] QUINTO KALENDAS NOVEMBRIS.

Natalis beatorum Apostolorum Simonis Chananæi et Thaddæi, qui et Judas dicitur: quorum Simon in Ægypto, Thaddæus in Mesopotamia Evangelium prædicavit; deinde in Persidem simul ingressi, cum innumeram gentis illius multitudinem Christo subdidissent, martyrium consummarunt. — Romæ, sanctæ Cyrillæ virginis, filiæ sanctæ Tryphoniæ, quæ sub Claudio principe pro Christo jugulata est. — Ibidem, sanctæ Anastasiæ senioris virginis et Cyrilli martyrum; illa in persecutione Valeriani sub Probo præfecto vinculis constricta, colaphis cæsa, igne et verberibus cruciata, cum in confessione Christi immobilis permaneret, abscissis mamillis, evulsis unguibus, dentibus comminutis, manibus pedibusque præcisis, truncata capite, tot passionum monilibus ornata migravit ad Sponsum; Cyrillus autem ei petenti aquam

Digitized by Google

boire de l'eau qu'elle avait demandée, reçut le martyre pour récompense.

A Côme, saint Fidèle, martyr, sous l'empereur Maximien.

A Mayence, saint Ferruce, martyr.

A Meaux, saint Faron, évêque et confesseur.

A Naples, saint Gaudiose, évêque africain, qui, étant venu dans la Campanie à cause de la persécution des Vandales, mourut saintement dans un monastère de cette ville.

A Verceil, saint Honorat, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Saint Sophronien et ses compagnons, martyrs à Carthage.

Saint Décence *(Decentius)*, martyr à Pesaro, dans le duché d'Urbin, XI^e^ siècle.

Saint Maur, diacre, frère de saint Décence, martyr avec lui.

Saint Térence, martyr en Grèce avec deux autres Chrétiens.

Saint Térence, évêque de Metz, au commencement du VI^e^ siècle.

Saint Dodon, moine, disciple de saint Ursmar, mort en 725.

Saint Génès, néophyte, martyr à Thiers, en Auvergne, au V^e^ siècle.

Saint Germain, frère de saint Décence et de saint Maur, martyr avec eux.

Saint Ludard, boulanger à Soissons, au VIII^e^ siècle.

Saint Morbiose, pénitent du XV^e^ siècle, honoré à Bologne.

Saint Néonite, fêté en Italie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Brisson (prénoms inconnus), prêtre du Hainaut, s'étant absenté en 1793, revint dans sa paroisse et fut arrêté comme

propinans, martyrium pro mercede accepit. — Apud Comum, sancti Fidelis, martyris sub Maximiano imperatore. — Moguntiæ, sancti Ferutii martyris. — Meldis, sancti Faronis episcopi et confessoris. — Neapoli, sancti Gaudiosi, episcopi africani, qui ob persecutionem Wandalorum in Campaniam veniens, in monasterio apud eam urbem sancto fine quievit. — Vercellis, sancti Honorati episcopi.

Digitized by Google

émigré rentré. Une commission militaire le condamna à la mort; exécuté le 28 octobre 1794, à cinquante-huit ans.

Ricker (prénoms inconnus, prêtre du Hainaut, s'éloigna de sa paroisse pour éviter le serment schismatique, et y rentra en 1793; il fut condamné à mort par la même commission militaire et exécuté le même jour que le précédent, 28 octobre 1794, à l'âge de quarante-neuf ans.

Breuvart (prénoms inconnus), prêtre de l'église de Saint-Jacques, à Valenciennes, même jugement que les précédents; exécuté le même jour, à l'âge de trente-quatre ans.

Hannequant (prénoms inconnus), curé de Poix dans le Hainaut, même arrestation et même jugement; exécuté le même jour, à soixante ans.

Lecerf (prénoms inconnus), prêtre du Hainaut, pour même cause condamné à mort à Valenciennes; exécuté le même jour, à l'âge de trente ans.

Preux (prénoms inconnus), curé de Catillon, en Cambresis, pour la même cause condamné à mort; exécuté à Valenciennes le 28 octobre 1794, à l'âge de soixante-trois ans.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Narcisse, évêque de Jérusalem. — Saint Zénobe, prêtre de Sidon, martyr. Sainte Louève ou Landouenne, reine. — Saint Chef, abbé à Vienne. — Saint Bond, pénitent. — Sainte Eusébie et ses compagnes, vierges et martyres. — Sainte Elflède, vierge et abbesse. — Saint Dodon, abbé. — La Bienheureuse Bienvenue Boiano, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Bienheureux Thomas Bellacio, Frère-Mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NARCISSE,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Narcisse vint au monde vers la fin du 1er siècle. Il avait plus de quatre-vingts ans lorsqu'il fut choisi pour gouverner l'Église de Jérusalem. Vers l'an 185, il se trouva au Concile de Palestine, assemblé pour décider sur le jour de la célébration de la Pâque. Eusèbe rapporte que les fidèles de son temps conservaient la mémoire de beaucoup de merveilles que Dieu avait opérées par lui. Entre autres, il rapporte que l'huile ayant manqué aux ministres de l'Église, lorsqu'on était près de célébrer les solennités de la veille de Pâques, Narcisse commanda à ceux qui avaient soin des lampes d'aller tirer de l'eau à un puits qui en était proche et de la lui apporter; qu'après avoir fait sa prière sur cette eau, il leur dit de la mettre dans les lampes, et que Dieu la changea en huile; que l'on conserva longtemps de cette huile miraculeuse et que l'on en voyait encore de son temps.

Mais rien ne rendit le saint Évêque si célèbre qu'une persécution dont Dieu permit qu'il fût éprouvé. Trois scélérats, qui redoutaient les châtiments que méritaient leurs crimes, résolurent de prévenir l'effet de son exactitude à faire observer la discipline ecclésiastique et de l'accabler par leurs calomnies.

Digitized by Google

Ils le chargèrent d'un crime atroce, et, pour donner plus de poids à leur accusation, ils la fortifièrent par un serment solennel, mais chacun sous différentes conditions. Le premier dit qu'il demandait à périr par le feu; le second, à être couvert de lèpre; le troisième, à perdre la vue, si ce qu'ils avançaient n'était pas véritable. Malgré toutes ces protestations, leur accusation ne trouva point de croyance dans l'esprit des fidèles, prévenus en faveur de leur Évêque. Narcisse, néanmoins, ne put surmonter l'indignité des calomnies dont on s'efforçait de le noircir, et comme, d'un autre côté, il y avait longtemps qu'il soupirait après le repos et la solitude, il prit cette occasion pour se retirer dans le désert : on ne put découvrir le lieu de sa retraite.

Cependant la justice divine éclata contre les calomniateurs; ils tombèrent bientôt dans les malédictions qu'ils avaient prononcées contre eux-mêmes. Le feu prit la nuit à la maison du premier, qui fut brûlé avec sa famille. Le second fut attaqué d'une lèpre qui le rongea en peu de temps. Le troisième, frappé de la punition de ses complices, avoua publiquement le complot qu'ils avaient formé pour perdre le saint Évêque; les larmes que le regret de sa faute lui fit répandre furent si abondantes et si continuelles qu'il en devint aveugle. Après que Narcisse se fut retiré, les Évêques des villes voisines furent d'avis qu'on mît quelqu'un à sa place. Dio fut élu, mais il mourut quelque temps après; Germain lui succéda, et Gordien ensuite.

Narcisse reparut enfin comme s'il fût sorti du tombeau. La vénération que l'on avait toujours eue pour sa vertu, et qui s'était encore augmentée par la manière dont Dieu avait pris soin de faire connaître son innocence, engagea les fidèles à le conjurer de reprendre l'administration de son Église. Il rentra dans ses fonctions pour quelque temps; mais son extrême vieillesse l'obligea bientôt de s'en décharger sur Alexandre. Eusèbe a conservé une lettre où ce zélé coadjuteur parle en ces termes : « Narcisse vous salue, et vous conjure comme moi de conserver la paix et l'union entre vous. C'est lui qui a gou-

Digitized by Google

verné l'Église de Jérusalem avant moi, et qui la gouverne encore par ses prières. Il a présentement cent seize ans accomplis. »

Il semble par cette lettre que Narcisse n'avait conservé que le nom et la qualité d'Évêque, et que saint Alexandre était plutôt son successeur que son collègue. Eusèbe et saint Jérôme en parlent toujours comme de deux Prélats qui gouvernaient ensemble.

SAINT ZÉNOBE,

PRÊTRE DE SIDON, MARTYR.

Saint Zénobe, prêtre de Sidon, unissait à la piété et à la science des saintes Écritures la connaissance de la médecine. Guérissant les plaies de l'âme et les souffrances du corps, il était très-recherché dans la ville d'Antioche. Mais, ayant rendu dans cette ville un témoignage éclatant à la foi chrétienne, il crut devoir en sortir lorsque Dioclétien renouvela la persécution. Six ans après, saint Zénobe enseignait à Tyr, en Phénicie, l'Évangile et la médecine. Mais alors Véture, maître de la milice, vint à Tyr avec l'ordre d'étouffer la foi dans cette ville. Un grand nombre de Chrétiens furent mis à mort en divers supplices, et Zénobe les exhortait à rester fidèles. Lui-même fut déchiré par les ongles de fer et décapité. Il s'en alla au Ciel, avec la couronne du martyre, le 29 octobre de l'année 310, sous le règne de Maximien Daïa.

SAINTE LOUÈVE OU LANDOUENNE,

REINE.

Sainte Louève est une reine des Armoricains que les Bretons n'appellent généralement que sainte Landouenne. Elle était l'épouse du breton Eusèbe, petit-fils de Grallon et roi. Ce prince fut converti au v^e^ siècle par saint Mélaine et fit dès lors le bonheur de son peuple. Les Bretons l'appellent saint Eusèbe, et à sa mort on vénéra ses reliques avec celle de sainte Landouenne. Ces reliques, dans l'invasion des Danois, ont été trans-

Digitized by Google

portées à Senlis, et les restes de l'époux et de l'épouse ont été réunis dans la même châsse. Ils sont honorés en quelques contrées de la Bretagne le 29 octobre.

SAINT CHEF,

ABBÉ A VIENNE.

Theuderius, qu'on appelle vulgairement saint Chef, naquit au territoire de Vienne, en Dauphiné, vers le commencement du VI^e^ siècle. Ayant reçu une éducation chrétienne, il fut touché du désir des biens célestes, et il crut que l'un des moyens de les acquérir était de se dégager de ceux de la terre pour se procurer une liberté plus grande de servir Dieu. Dès qu'il se vit le maître de son patrimoine, qui était fort ample, il le distribua tout entier aux pauvres, en considération desquels il espérait en recevoir un jour le centuple ; et, n'aspirant plus qu'au bonheur de pouvoir devenir le vrai disciple de Jésus-Christ, il se mit en devoir de le suivre. Ce fut dans cette vue qu'il prit le chemin du monastère de Lérins, résolu d'y embrasser la vie religieuse. Il voulut passer par la ville d'Arles, dans le dessein de consulter l'Évêque du lieu, saint Césaire, dont la réputation éclatait beaucoup dans l'Église, et qui passait pour un excellent maître de la vie spirituelle. Il fut arrêté par ce saint Prélat, qui, jugeant que ses services pourraient être utiles à l'Église dans le saint ministère, lui conféra les Ordres sacrés et l'éleva à la prêtrise. Saint Chef fit pendant quelques années les fonctions du sacerdoce dans l'Église d'Arles ; mais l'amour de la retraite lui fit prendre ensuite un autre parti. Il sortit avec la bénédiction de saint Césaire, et revint au territoire de Vienne, où il se pratiqua un petit ermitage, dont il fit dédier la chapelle à saint Eusèbe. Son exemple attira auprès de lui diverses personnes, qui renoncèrent au monde pour avoir l'avantage de servir Dieu avec lui. Leur nombre, qui croissait de jour en jour, le porta à faire bâtir quelques monastères pour les retirer. Il fut ainsi le fondateur de celui de Saint-Symphorien, de celui de Saint-Pierre-d'Alatone, et d'un troisième situé sur la colline Rupienne qui était une dépendance du village de Saint-Maurice-

Digitized by Google

d'Arsis, appartenant à sa famille. Quoiqu'il semblât être le directeur général de ces trois maisons religieuses, il paraît néanmoins avoir été plus particulièrement l'abbé de celle du Mont-Rupien; il en fit dédier l'église sous le nom de la sainte Vierge, et il y mit des religieux choisis, qu'il conduisit dans les voies de la perfection suivant les règles les plus exactes des saints Pères.

Il y avait alors à Vienne une coutume fort singulière parmi les fidèles, qui s'était établie sur la confiance particulière que l'on avait aux mérites des serviteurs de Dieu qui vivaient hors du commerce du monde. On y choisissait un solitaire ou un religieux que l'on croyait être le plus avancé dans la perfection et le plus digne d'être exaucé de Dieu. On le renfermait dans une cellule, où il s'engageait de passer le reste de ses jours dans la contemplation, et sa fonction était de prier sans cesse pour le peuple de la ville, de se faire le médiateur entre Jésus-Christ et les habitants, et de détourner les malheurs que leurs péchés pouvaient leur attirer. Philippe, pour lors evêque de Vienne, fit choix de notre Saint comme du plus grand favori de Dieu qui fût dans le pays. Il le tira du monastère qu'il gouvernait, et l'exhorta à vouloir vivre dans cette étroite solitude pour être le patron et l'avocat du peuple auprès de Dieu. Les raisons et les motifs de la conduite de ce Prélat ne s'accordaient guère avec l'humilité de notre Saint, qui se regardait lui-même comme un pécheur indigne d'être considéré de Dieu. Néanmoins, comme il ne s'agissait que de faire pénitence et de prier pour son prochain, il obéit de bon cœur à son Évêque. Il confia le soin de sa communauté à Sévérien, qui en était le prieur, et après avoir exhorté puissamment ses Frères à demeurer étroitement unis par les liens de la charité, il se renferma dans la cellule de la ville, où il demeura douze ans reclus, pleurant sans cesse les péchés du peuple et les siens, et immolant à Dieu son corps par la rigueur de ses jeûnes, et son cœur par de vifs et continuels sentiments de componction. Il mourut le 22 octobre vers l'an 575, et son corps fut porté dans son monastère contre les vœux du peuple, qui fit ses efforts pour

Digitized by Google

le retenir dans la ville. Dieu honora son tombeau de divers miracles qui attestèrent sa sainteté. Son monastère, après avoir été longtemps sous la règle de Saint-Benoît, fut changé depuis en une église collégiale de chanoines, et la manse abbatiale unie à l'archevêché de Vienne. Adon, qui fut évêque de cette ville au IXe siècle et qui a composé sa Vie, marque sa principale fête au 22 d'octobre comme celle de sa mort et de sa translation. L'auteur du martyrologe de France en rapporte encore une au 19 du même mois, sans qu'on sache sur quel fondement. Il est fait aussi mention de notre Saint dans le martyrologe romain.

SAINT BOND,

PÉNITENT.

Saint Bond, dont le nom était Baldus, menait au VIIe siècle la vie pénitente dans le voisinage de Paris, là où est maintenant le quartier Saint-Martin. Il y a eu une chapelle où on l'invoquait et à côté une rue Saint-Bond. Mais la chapelle a été détruite en 1792.

Tout ce qu'on sait encore de saint Bond, c'est qu'il mourut vers l'an 620, qu'il fut enterré près de Sens et qu'on bâtit sur sa tombe une église, dont il fut le Patron.

SAINTE EUSÉBIE ET SES COMPAGNES,

VIERGES ET MARTYRES.

Lorsque, vers l'an 730, la France fut envahie par les Sarrasins, que Charles Martel devait exterminer, comme ils se répandaient dans le Midi de notre royaume, la terreur s'empara surtout des timides religieuses. Il y avait, près de Marseille, dans le monastère de Saint-Cyr, fondé par l'illustre Cassien, un couvent où se sanctifiaient quarante vierges, dirigées par sainte Eusébie, leur digne abbesse. Lorsqu'elles apprirent que les infidèles, après avoir brûlé Bordeaux et pillé toute la contrée, s'approchaient de Marseille, l'épouvante les saisit. Eusébie leur représenta qu'elles s'étaient données à Jésus-Christ et qu'elles devaient demeurer pures et sans taches. Elle leur

Digitized by Google

proposa en même temps de sacrifier à la chasteté la beauté de leurs visages ; pendant qu'elles s'y décidaient, on leur annonça que les Sarrasins approchaient. Aussitôt l'abbesse se coupa le nez et déchira ses joues. Toutes les religieuses l'imitèrent, et quand les Sarrasins entrèrent, voyant toutes leurs figures ensanglantées, ils les massacrèrent.

On fête ces courageuses Vierges le 29 octobre.

SAINTE ELFLÈDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Elflède, fille d'Oswi, roi des Northumbres, naquit en 655, et fut vouée à Dieu par son père, qui, attaqué par Penda, roi de Mercie, promit de doter quelques pauvres monastères, s'il était vainqueur. Il le fut, et Penda fut tué dans la bataille. Fidèle à ses engagements, Oswi les remplit et il envoya sainte Elflède à sainte Hilde, qui allait gouverner le monastère de Stréaneshal. Quinze ans après, Oswi étant mort, la mère d'Elflède vint rejoindre sa fille pour mener avec elle la vie religieuse. En 680, Elflède, âgée de vingt ans, fut élue abbesse de Whitby. Elle s'acquitta saintement de son devoir et mourut en odeur de sainteté, âgée de soixante ans, le 29 octobre de l'an 715.

Une autre sainte Elflède, abbesse de Rumesey, en Angleterre, mourut en l'an 1006. Elle est honorée aussi le 29 octobre.

SAINT DODON,

ABBÉ.

A l'époque où le monastère de Lobbes commençait à prendre un grand développement et où le nom de saint Ursmar, qui en était abbé, se répandait en tous lieux, un jeune enfant appelé Dodon entrait dans la vie. Ses parents, qui étaient riches et vertueux, prirent beaucoup de soins pour le porter à Dieu dès ses plus tendres années. Bientôt même ils conçurent la pensée de l'envoyer dans une maison consacrée au Seigneur, pour qu'il y fût formé à la sagesse et à la science. Ils s'adressèrent au saint et vénérable apôtre Ursmar, qui avait tenu lui-même

Digitized by Google

l'enfant sur les fonts de Baptême. Celui-ci reconnut dans cette démarche des parents du jeune Dodon comme un premier témoignage des desseins de Dieu sur lui. Il reçut donc avec joie le pieux enfant, « qui fut élevé, dit son biographe, dans la maison du Seigneur, comme autrefois le jeune Samuel dans le tabernacle de Silo. » Ainsi s'écoulèrent les premières années de Dodon, ainsi il parvint dans une parfaite innocence à l'adolescence et à la jeunesse.

Cet âge, d'ordinaire si critique pour la plupart des jeunes gens, fut pour le jeune Dodon un temps de mérites plus grands et de vertus plus héroïques. Il dut surtout ce bonheur à la fidélité avec laquelle il obéissait en toutes choses aux volontés de ses supérieurs. « Comme un jeune et tendre arbrisseau sous la main d'un bon jardinier, il prenait docilement toutes les directions que lui imprimait la main si sage du maître à qui il avait été confié. Aussi voyait-on déjà briller en lui les plus aimables vertus. Tout embrasé de l'amour de Dieu et du désir de la perfection, il marchait avec ardeur dans la voie du bien. Nul obstacle n'était capable de rebuter son courage et la généreuse énergie de son âme. Il méprisait les biens périssables de la terre, et ne soupirait qu'après ceux du Ciel. Modéré dans ses discours, prudent dans ses actions, vrai et sincère en toutes choses, chaste et pur dans ses pensées, rempli d'humilité et d'une douce confiance en Dieu, charitable et compatissant envers les pauvres, Dodon était chéri de tous ceux qui le voyaient, et nul ne pouvait s'empêcher d'admirer l'assemblage de tant de belles qualités et de vertus dans une si grande jeunesse. »

Quand le moment fut venu d'embrasser une carrière, le pieux Dodon préféra, à tous les avantages qu'on pouvait lui offrir dans le monde, le bonheur de vivre pour Dieu et de se consacrer entièrement à son service. Cette résolution n'étonna personne : il paraissait manifeste à tous que le Seigneur voulait s'attacher irrévocablement cette âme pure et innocente, qui l'avait toujours recherché avec tant d'ardeur. Saint Ursmar surtout ressentit une grande joie de cette détermination, et la

Digitized by Google

connaissance parfaite qu'il avait de la vertu de son disciple le porta à lui confier bientôt après la direction de la communauté de Walers, en Faigne. Ce monastère était un des quatre que saint Landelin avait autrefois bâtis après son troisième pèlerinage à Rome.

L'humilité de Dodon fut effrayée de cette charge qu'on lui imposait et qu'il croyait au-dessus de ses forces. Son obéissance entière aux volontés de saint Ursmar, son père spirituel, put seule le déterminer à se soumettre à ses désirs. Il commença donc à diriger les religieux qui étaient réunis dans ce lieu. Sa réputation de sagesse et de sainteté en attira en peu de temps un nombre beaucoup plus considérable. Tous étaient remplis pour lui de l'affection la plus tendre et la plus sincère, et ils s'efforçaient à l'envi de marcher sur ses traces, comme lui-même s'efforçait d'imiter son vénérable maître saint Ursmar.

Dieu, pour faire briller davantage encore cette vertu déjà si éclatante, permit qu'elle fût soumise quelque temps aux attaques les plus violentes de l'ennemi. L'enfer entier semblait s'être déchaîné contre le vertueux Dodon, et ne vouloir lui laisser ni paix ni trêve dans la paisible solitude où il vivait. La vivacité de sa foi et la ferveur de ses prières le firent sortir victorieux de tous ces combats qu'il avait à soutenir; elles lui firent bientôt goûter une paix délicieuse, qui était comme la récompense anticipée de sa fidélité. De nombreux miracles qu'il opéra aussi dès ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, firent connaître aux populations de ces contrées, encore incultes, combien le Bienheureux Dodon était agréable aux yeux du Seigneur et puissant auprès de lui. Des aveugles, des boiteux, des infirmes trouvèrent par ses prières une entière guérison, et commencèrent à lui rendre les hommages de la plus sincère vénération.

Les auteurs gardent un profond silence sur cette dernière partie de la vie de saint Dodon. Il paraît très-vraisemblable qu'il mourut dans un âge encore peu avancé, et qu'il alla, avant le milieu de sa carrière, recevoir dans le Ciel la récompense que ses éminentes vertus lui avaient déjà méritée. Cette

Digitized by Google

mort précieuse arriva un premier jour d'octobre vers l'an 750 à 760.

Ses restes mortels furent déposés dans une petite cellule qu'il avait fait bâtir lui-même près du monastère, et où il se retirait très-souvent pour vaquer au saint exercice de la prière. Le bruit des nombreux miracles opérés dans ce lieu après sa mort parvint aux oreilles du vénérable Dodilon, qui gouvernait les Églises de Cambrai et d'Arras (887 à 903.) Ce Prélat, après avoir consulté les archidiacres de son Église et d'autres personnes d'une grande piété, envoya quelques prêtres vénérables pour transporter les reliques de saint Dodon dans l'église du monastère de Walers. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de pompe et de solennité, en présence d'une foule nombreuse de spectateurs. Une femme, depuis longtemps paralysée des deux mains, obtint alors par l'intercession du Saint une complète guérison.

Plus tard, sous l'épiscopat du vénérable Fulbert (933 à 956), on leva de nouveau de terre le corps de saint Dodon, pour le placer près de l'autel de Saint-Pierre, dans l'église dédiée à cet Apôtre.

Le nom de saint Dodon s'est toujours conservé précieusement, non-seulement dans le monastère de Walers, mais encore dans toute la contrée, où il est encore invoqué avec une grande confiance[1].

LA BIENHEUREUSE BIENVENUE BOIANO,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La Bienheureuse Bienvenue *(Benvenuta)*, naquit dans le Frioul, de l'illustre famille de Boiano, vers le milieu du XIII^e^ siècle. Elle montra dès ses jeunes années un grand amour de la très-sainte Vierge. Elle se retirait souvent pour prier dans un coin du jardin paternel, d'où elle voyait sur une montagne une église qui était sous le patronage de la Reine des Vierges. Elle priait là avec ardeur. Dès qu'elle se vit grande,

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

elle se couvrit d'un cilice, et aussitôt qu'elle le put, elle s'engagea dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

Elle menait une vie austère et mortifiée, au point qu'elle en tomba malade et dut rester au lit pendant cinq ans. Au bout de ces cinq années de pénitence, elle fit le vœu d'aller à Bologne, vénérer les reliques de saint Dominique. On la transporta dans cette ville, et en touchant le tombeau du Saint, elle se sentit guérie.

De retour de son voyage à Bologne, Bienvenue avait repris sa vie austère. Elle ne demandait qu'à être réunie à Jésus-Christ. Dans un âge peu avancé, elle vit avec joie venir la mort. Ce moment, qu'elle désirait si vivement, eut lieu le 29 octobre de l'an 1292. Son corps fut porté à l'église des Dominicains, où il fut illustré par des miracles.

LE BIENHEUREUX THOMAS BELLACIO,

FRÈRE-MINEUR.

Né vers la fin du XIV^e^ siècle, Thomas Bellacio mena dans sa jeunesse une vie désordonnée. Sans doute qu'il fit quelque bien, quelque acte de charité, car une grâce de Dieu l'arrêta aux bords du précipice où ses œuvres mauvaises l'entraînaient. Ses yeux enfin s'ouvrirent, et il comprit les périls qu'il affrontait. Il entra dans l'Ordre de Saint-François et il s'imposa une pénitence sévère. On l'envoya au saint Pape Eugène IV, qui lui conseilla, pour réparer ses scandales, de s'en aller dans l'Orient convertir les infidèles. Réconcilié avec Dieu, dont la miséricorde est sans mesure, il partit avec trois religieux pour l'Éthiopie. Chemin faisant, il fut pris par les Turcs, qui l'emmenèrent et l'enfermèrent dans un cachot. Il ne s'en troubla pas : c'était un commencement d'expiation. Les barbares le voyant doux et soumis, l'admirèrent pour son calme et ses vertus. Il fut tiré de sa prison par une rançon que fournirent ses parents ou ses amis. Ce fut un grand chagrin pour lui de perdre la palme du martyre. Il revint donc en Italie, espérant s'en aller encore en Orient, mais il fut envoyé dans le monastère de Riéti. Il y vécut pénitent austère et lavant continuellement ses

Digitized by Google

fautes par ses larmes. Dieu l'appela à lui le 29 octobre de l'an 1447. Ses nombreux miracles le firent béatifier par le Pape Clément XIV, en 1771.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On lit dans Muzzarelli que la Bienheureuse Benvenuta Boiano sanctifiait par beaucoup de prières le samedi, jour consacré à la très-sainte Vierge, et que, par une grâce heureuse, elle entendait, à l'aurore de ce jour, les Anges chanter les louanges de Dieu et de leur Reine.

De toutes les fêtes de la très-sainte Vierge, celle qu'elle célébrait avec le plus de dévotion était sa Nativité. Elle suppliait le Seigneur de lui faire voir Marie enfant prenant le lait de sainte Anne, sa mère. Une fois donc, dans la nuit qui précède cette fête, deux Anges lui apparurent et lui enseignèrent ce qu'elle devait faire pour obtenir cette faveur. Au même moment, sainte Anne s'offrit à ses regards, portant sur son sein l'auguste Enfant. A cette vue, Benvenuta se prosterna humblement jusqu'à terre, puis, soulevant un peu la tête, elle vit Marie enfant lui tendre la main et se détacher du sein de sainte Anne pour venir entre ses bras. Benvenuta la prit et eut le loisir de la caresser assez longtemps. On peut juger de quelle joie elle fut transportée.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Dans la Lucanie, saint Hyacinthe, saint Quincte, saint Félicien et saint Lucius, martyrs.

A Sidon, en Phénicie, saint Zénobe, prêtre, qui, exhortant les autres au martyre, dans la rigueur de la dernière persécution, fut lui-même trouvé digne du martyre.

[1] QUARTO KALENDAS NOVEMBRIS.

In Lucania, sanctorum martyrum Hyacinthi, Quincti, Feliciani et Lucii. — Sidone, in Phœnicia, sancti Zenobii presbyteri, qui, sub novissimæ persecutionis acerbitate alios ad martyrium exhortans, martyrio et ipse digna-

Digitized by Google

Le même jour, les saints évêques Maximilien, martyr, et Valentin, confesseur.

A Bergame, sainte Eusébie, vierge et martyre.

A Jérusalem, fête de saint Narcisse, évêque, recommandable par sa sainteté, sa patience et sa foi, qui rendit son âme à Dieu à l'âge de cent seize ans.

A Autun, saint Jean, évêque et confesseur.

A Cassiope, en l'île de Corfou, saint Donat, dont parle le Pape saint Grégoire.

A Vienne, mort de saint Théodore, abbé.

Additions des autres martyrologes.

Saint Genitour, mari de sainte Accie et père de saint Genou, avec qui il travailla à la conversion des peuples de Cahors et de Bourges.

Saint Basile de Lune, évêque de Sarzane, en Italie. La cathédrale de cette ville est sous son patronage.

Saint Térence, évêque de Metz.

Saint Pierre d'Igny, huitième abbé de Cîteaux, illustré par des miracles.

Saint Étienne, évêque de Cajazzo, au royaume de Naples, patron de cette ville.

Saint Jean, moine de Cîteaux, confesseur, honoré à Autun.

Saint Félicien de Vage, honoré autrefois à Carthage.

Saint Mazorien, confesseur au VI^e^ siècle, honoré à Broc, en Auvergne.

Saint Sigebert, roi des Saxons orientaux, martyr.

Sainte Marie la Pénitente, nièce de saint Abraham.

tus est. — Eodem die sanctorum episcoporum Maximiliani martyris et Valentini confessoris. — Bergomi, sanctæ Eusebiæ virginis et martyris. — Jerosolymis, natalis beati Narcissi episcopi, sanctitate, patientia ac fide laudabilis, qui centum et sexdecim annorum migravit ad Dominum. — Augustoduni, sancti Joannis episcopi et confessoris. — Cassiope, in insula Corcyræ, sancti Donati, de quo scribit beatus Gregorius Papa. — Viennæ, depositio beati Theodori abbatis.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Sylvestre Aymard, prêtre du diocèse de Rodez, pour refus des serments schismatiques, condamné à la déportation, transporté à Bordeaux, dans le fort du Hâ et mort à l'hôpital Saint-André, à l'âge de quarante et un an, le 29 octobre 1794.

Joseph-Victor Masson, prêtre du même diocèse, pour les mêmes refus, arrêté et conduit à Bordeaux, emprisonné là en attendant le navire qui devait le déporter, mort là pareillement le 29 octobre 1794, à l'âge de cinquante ans.

Digitized by Google

TRENTIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Marcel et saint Cassien, martyrs. — Saint Victorius, saint Luperque et saint Claude, martyrs. — Saint Lucain, martyr. — Saint Astère, évêque d'Apamée. — Saint Sérapion, évêque d'Antioche. — Sainte Eutropie, martyre. — Saint Germain, évêque de Capoue. — Saint Égelnoth, archevêque de Cantorbéry. — Le Bienheureux Benoît de Crémone, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Jean Calère, Frère-Mineur, martyr au Mexique. — Le Bienheureux Ange d'Acri, Frère-Mineur Capucin. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MARCEL ET SAINT CASSIEN,

MARTYRS.

Marcel était centenier ou capitaine d'une compagnie de cent hommes dans la légion Trajane, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Il faisait publiquement profession du christianisme, et il en donna des preuves dans une réjouissance solennelle prescrite aux troupes pour célébrer la naissance de Maximien-Hercule. La fête consistait principalement en festins, qui étaient accompagnés de sacrifices en l'honneur des faux dieux. Marcel, à qui la religion défendait de s'y trouver, prit cette occasion pour renoncer à la profession des armes. C'est ce qu'il fit dans le lieu le plus respecté du camp, où étaient les drapeaux de la légion. En quittant le baudrier et l'épée, il dit à haute voix : — Je ne veux plus combattre que pour Jésus-Christ et le Roi éternel. — Jetant ensuite la baguette, qui était le signe de sa charge, il ajouta : — Je renonce dès ce moment au service des empereurs ; je n'ai que du mépris pour vos dieux de bois et de pierre et pour vos idoles sourdes et muettes. Si on ne peut porter les armes sans sacrifier aux dieux et aux empereurs, j'abandonne très-volontiers tous les insignes militaires ; je dis adieu aux aigles et au camp.

Les soldats, surpris de ce qui venait d'arriver, se saisirent d

Digitized by Google

Marcel et le dénoncèrent à Anastase Fortunat, lieutenant et juge de la légion, qui le fit mettre en prison. Après la fête, Fortunat assembla le conseil de guerre et se fit amener Marcel. — Pourquoi, lui dit-il, avez-vous violé les règles de la discipline militaire, en jetant les armes et les marques de votre dignité? — J'en ai suffisamment fait connaître la raison, répondit le centenier, lorsqu'on a célébré la fête de l'empereur; j'ai déclaré publiquement que j'étais Chrétien, et qu'en cette qualité je ne servirais plus que Jésus-Christ, à qui je me suis lié par serment. — Je ne puis donc plus dissimuler votre témérité, répartit Fortunat; j'en informerai les empereurs. En attendant, je vais vous faire conduire en sûreté à Aurélien Agricolaüs, vicaire du préfet du prétoire.

Ce ne fut que le 30 octobre suivant que Marcel parut devant Agricolaüs, chargé de suivre la procédure commencée par Fortunat. Agricolaüs était à Tanger lorsque le chef de l'escorte lui présenta l'accusé, en lui disant : — Anastase Fortunat renvoie devant vous le centurion Marcel, qui est en votre présence. Voici la lettre qu'il m'a chargé de vous remettre; je la lirai si vous l'ordonnez. — Lisez, dit Agricolaüs. — Le militaire lut ce qui suit : — Marcel, après avoir jeté les marques de sa dignité, a déclaré publiquement qu'il était Chrétien et a proféré, en présence de toute l'armée, plusieurs blasphèmes contre les dieux et contre César. C'est ce qui nous a engagé à le renvoyer devant vous, afin que vous en ordonniez ce qu'il vous plaira. — Après la lecture de cette lettre, Agricolaüs demanda à Marcel s'il avouait les charges portées contre lui. Le Saint convint des faits qu'on lui reprochait, sans se soucier de rien expliquer et sans se plaindre des termes odieux dans lesquels la lettre était conçue. Il déclara seulement au vicaire du préfet du prétoire, qui le traitait de furieux, qu'on n'est point sujet à la fureur quand on craint Dieu. Si j'ai jeté mes armes, ajouta-t-il, c'est qu'un Chrétien, enrôlé dans la milice de Jésus-Christ, s'embarrasse peu de la milice et des soins de ce monde.

Agricolaüs, apprenant par sa confession tout ce qu'il souhaitait, ne crut pas devoir le mettre à la question; il le condamna

Digitized by Google

à mort sur-le-champ, pour avoir prononcé des paroles pleines de fureur devant le lieutenant de la légion. Lorsque l'on conduisait Marcel au supplice, il dit à son juge: — Que Dieu vous comble de ses bienfaits! — C'est ainsi, disent les Actes de son martyre, qu'un serviteur de Jésus-Christ devait se venger en sortant de ce monde. On lui trancha la tête le 30 octobre, à Tanger, en Mauritanie, vers l'an 298.

Celui qui tenait le registre de l'interrogatoire de saint Marcel s'appelait Cassien. En écrivant ce que disaient le juge et l'accusé, il se sentit touché de la constance de Marcel et des réponses qu'il faisait à son juge. Lorsque le vicaire du préfet lui dicta la sentence de mort, il eut horreur de cette iniquité; il refusa d'écrire le jugement et jeta à terre ses tablettes. Le juge, étonné de sa conduite, se leva de son siége tout ému, et demanda pourquoi il agissait ainsi.

— C'est, répondit le greffier, que vous avez prononcé une sentence injuste.

Agricolaüs, qui craignait encore d'entendre quelque réponse désagréable, sans lui faire d'autre question, l'envoya sur-le-champ en prison. Cinq semaines après, il le fit comparaître devant son tribunal. Cassien protesta, comme saint Marcel, qu'il ne voulait plus servir que Jésus-Christ. Cette confession lui mérita la couronne du martyre; on lui trancha la tête le 30 décembre de la même année.

SAINT VICTORIUS, SAINT LUPERQUE ET SAINT CLAUDE, MARTYRS.

Ces trois Saints étaient frères, et tous les trois fils de saint Marcel le Centurion; ils furent arrêtés dans la ville de Léon, en Espagne, par ordre du président Dignien et dans la persécution de Dioclétien. Ils se montrèrent les dignes fils de leur père, confessant tout haut le culte de Jésus-Christ et le profond mépris des idoles, et ils allèrent ensemble à Dieu par un glorieux martyre. On les fête aussi à Léon le 30 octobre.

Digitized by Google

SAINT LUCAIN,

MARTYR.

Saint Lucain était, dit-on, disciple de saint Hilaire de Poitiers. Il vint prêcher la foi dans les environs de Paris et fut mis à mort à Lagny, par les barbares qui, au v^e^ siècle, faisaient des incursions dans le pays des Francs. Il est honoré comme martyr, et ses reliques ont été conservées, à Paris, dans l'église de Notre-Dame. En l'an 1666, on les mit dans une châsse de vermeil, et dès lors on les portait en procession, dans les besoins publics, avec celles de sainte Geneviève et de saint Marcel.

On fête ce saint Martyr le 30 octobre.

SAINT ASTÈRE,

ÉVÊQUE D'AMASÉE.

Saint Astère était métropolitain d'Amasée, dans le Pont. On voit dans ses écrits qu'il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude du droit, et qu'il plaida quelque temps au barreau. Mais une voix intérieure lui criait continuellement qu'il devait se consacrer au service spirituel du prochain. Il obéit enfin; il quitta sa profession et renonça à tous les avantages du monde pour entrer dans l'état ecclésiastique.

Après la mort d'Eulalius, archevêque d'Amasée, on le plaça sur le siége de cette Église. Il se montra très-zélé pour la pureté de la foi, et tâcha d'inspirer à son peuple les sentiments de religion dont il était pénétré lui-même. On doit juger, à l'énergie avec laquelle il leur recommandait la charité envers les pauvres, que cette vertu était sa vertu favorite. Il peint les vices avec des couleurs capables d'en inspirer la plus vive horreur. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien l'Apostat en homme qui en avait été témoin. Il paraît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il dit en effet, dans son sermon *Contre les calendes,* qu'Eutrope était consul l'année précédente, c'est-à-dire, en 399. Ce sermon fut prêché le premier jour de l'année. Le Saint s'y élève avec force contre

Digitized by Google

les abus qui avaient lieu ce jour-là, et qui venaient du paganisme ; contre ces courses perpétuelles et tumultueuses ; contre la perte d'un temps précieux, que l'on devrait employer à consacrer à Dieu, par la prière, les prémices de l'année. L'Église, dit-il, célèbre les fêtes de la Naissance, de l'Épiphanie, de la Résurrection du Sauveur, ainsi que celles des Martyrs. « Mais » quelle fête les Chrétiens peuvent-ils célébrer aux calendes et » dans les débauches? » Les anciens donnent à Astère le titre de Bienheureux et de Docteur divin, qui, comme une étoile brillante, a répandu sa lumière sur tous les cœurs.

Les sermons qui nous restent de saint Astère, quoique en petit nombre, sont un monument éternel de son éloquence et de sa piété. Les réflexions en sont justes et solides, l'expression naturelle, élégante et animée; la vivacité des images y est jointe à la beauté et à la variété des descriptions; on y découvre une imagination forte et féconde, un génie pénétrant et maître de son sujet, et le talent si rare d'aller au cœur par des mouvements puisés dans la nature. Son homélie sur Daniel et Suzanne est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur saint Pierre et saint Paul est également remarquable. Il y enseigne que la juridiction spéciale qu'a reçue le Prince des Apôtres s'étend sur tous les fidèles de l'Orient et de l'Occident ; que Jésus-Christ l'a établi son Vicaire, et qu'il l'a constitué le père, le pasteur et le maître de tous ceux qui devaient croire à l'Évangile. Dans le panégyrique de saint Phocas, martyr de Synope, il s'exprime, comme le fait encore aujourd'hui l'Église catholique, sur l'invocation des Saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leur vertu, etc. On lit ce qui suit dans le sermon sur les saints Martyrs.

« Nous conservons leurs corps honorablement enchâssés, comme des gages précieux, comme des vases de bénédiction, comme les organes des âmes bienheureuses de ces amis de Jésus-Christ, comme les tabernacles de leurs esprits tout célestes. Nous nous mettons sous leur protection. Les Martyrs sont à l'Église ce que les soldats sont à une citadelle. Le peuple accourt de toutes parts à leurs tombeaux, et les honore par des

Digitized by Google

fêtes solennelles. Tous ceux qui sont dans l'affliction ont recours à eux. Nous nous adressons à eux comme à des intercesseurs, dans nos prières et nos suffrages. L'effet de cette dévotion est d'adoucir la rigueur de la pauvreté, de guérir les maladies, de calmer la colère des princes. Un père et une mère ayant un enfant malade, le prennent dans leurs bras, laissent là les médecins, courent au tombeau de quelque Martyr, offrent pour lui leurs prières au Seigneur, et adressent les paroles suivantes à celui qu'ils ont choisi pour médiateur : O vous, qui avez souffert pour Jésus-Christ, intercédez pour un malade. Par le grand pouvoir que vous avez, et par la confiance qu'il vous donne, priez en faveur de ceux qui servent le même Dieu. Quoique vous soyez maintenant éloigné de nous, vous savez ce que les hommes éprouvent dans leurs souffrances et dans leurs maladies. Vous avez prié les Martyrs avant que vous fussiez Martyr vous-même. Vous obtîntes alors l'effet de votre demande : présentement que vous possédez ce que vous désiriez, assistez-moi à votre tour. Par votre couronne, obtenez-nous ce qui peut contribuer à notre avancement spirituel. Lorsque quelqu'un est sur le point de se marier, il commence par solliciter les bénédictions du Ciel, en recourant à l'intercession des Martyrs. Quel est l'homme qui, devant s'embarquer, lève l'ancre avant d'avoir invoqué le Seigneur de la mer par les Martyrs? » Le Saint décrit la magnificence et le concours avec lesquels on célébrait les fêtes des Martyrs dans tout l'univers. Il fait la réponse suivante aux gentils et aux eunomiens, qui condamnaient l'honneur que l'on rend à ces généreux soldats de Jésus-Christ. « Nous n'adorons point les Martyrs, mais nous les honorons comme les vrais adorateurs de Dieu. Nous renfermons précieusement leurs corps, nous érigeons des tabernacles sur leurs tombeaux, afin de nous animer à suivre leurs traces. La dévotion que nous avons pour eux n'est point sans récompense, puisque nous jouissons de leur protection auprès de Dieu. » Les nouveaux juifs ou les eunomiens n'honorent point les Martyrs, en supposant que Jésus-Christ n'est point égal à son Père. Au moins, continue-t-il, ils devraient

Digitized by Google

respecter la voix des démons qui sont forcés de confesser le pouvoir des Martyrs. L'efficacité de l'intercession de ces Saints est prouvée par la délivrance des possédés, des frénétiques, etc. Astère termine son discours par une prière aux Martyrs, où sont réunies la dévotion la plus tendre et la confiance la plus vive.

SAINT SÉRAPION,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

Saint Sérapion, huitième évêque d'Antioche fut chargé, vers l'an 190, sous le règne de Commode, du gouvernement de ce grand diocèse. Il y fit éclater sa vertu, sa doctrine, son éloquence et son mérite, et il donna des preuves de son zèle pour le maintien de la foi catholique. Étant un jour dans une ville de Cilicie, il y trouva les fidèles en dispute à propos d'un évangile attribué à saint Pierre. Il ne l'avait pas lu ; mais, voyant que plusieurs témoignaient en être édifiés, et croyant que tout était orthodoxe parmi ce peuple, il jugea que, pour finir le trouble que causait la dispute, il pouvait en permettre la lecture. Il paraît par cette conduite que l'Église d'Antioche avait dès lors quelque juridiction sur celles de la Cilicie. Saint Sérapion sut, quelque temps après, que l'on avait eu mauvaise intention en lui demandant cette permission, et que la lecture de ce livre faisait tomber plusieurs personnes dans l'hérésie. Il voulut le lire lui-même pour en mieux juger, et l'emprunta des hérétiques même qui l'avaient composé, c'est-à-dire des docètes, qui faisaient une branche des gnostiques. Il trouva que la plus grande partie de l'ouvrage pouvait passer ; puis, ayant fait un recueil de ce qu'il y avait remarqué de mauvais, il composa un traité pour le réfuter et pour empêcher que personne y fût trompé dans la suite. Outre cette réfutation du faux évangile de saint Pierre, notre Saint laissa encore divers autres monuments de sa doctrine et de son éloquence, dont aucun néanmoins n'a passé jusqu'à nous. C'étaient pour la plupart des lettres qu'il écrivait pour retirer les uns des hérésies, ou pour en ramener d'autres de l'idolâtrie ou du judaïsme,

Digitized by Google

où ils étaient retombés. Nous ne savons rien des autres actions qui ont pu rendre sa vie recommandable à l'Église, dans l'espace d'un épiscopat de vingt ans, et nous ne sommes pas mieux informés de ce qui regarde sa mort. Elle fut précieuse devant Dieu, et c'est dans cette persuasion que l'Église a consacré sa mémoire. Adon et Usuard ont marqué sa fête au 30 d'octobre, ce qui a été suivi aussi dans le martyrologe romain.

SAINTE EUTROPIE,

MARTYRE.

Dans la cruelle persécution qui ensanglanta si impitoyablement la ville d'Alexandrie, sous l'odieux empereur Décius, l'histoire a signalé une Chrétienne fidèle et dévouée, qui ne s'occupait que de porter des secours et des encouragements aux témoins de Jésus-Christ, et de tout faire pour les soulager et les affermir. Elle se nommait Eutropie.

Elle visitait les prisonniers, les assistait, les encourageait, et, quand ils passaient de leurs cachots dans les mains des tortionnaires, elle les accompagnait en leur montrant le Ciel, qui les attendait.

Elle fut signalée aux juges, qui la sommèrent d'abandonner sa foi. Mais, soutenue par son divin Maître, elle ne se sépara pas des Martyrs; on la soumit à de cruelles tortures, où son âme se trouva dégagée de ses liens et suivit celles qu'elle avait aidées à gagner la vie éternelle.

SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE DE CAPOUE.

Germain succéda à Constantin sur le siége de Capoue, et ce fut lui que le Pape Hormisdas choisit, en 519, pour aller, avec la qualité de légat, auprès de l'empereur Justin I^er^, négocier la réunion des Églises de l'Orient, surtout de celles de Constantinople, avec Rome et tout l'Occident.

Cette division durait depuis plus de quarante ans que les empereurs Zénon et Anastase s'étaient rendus fauteurs des

Digitized by Google

hérésies qui en faisaient le sujet. Le légat Germain, accompagné d'un autre évêque nommé Jean, d'un prêtre et de deux diacres, partit avec d'amples instructions que lui donna le Pape sur tout ce qu'ils avaient à faire. Il lui rendit compte de son voyage à mesure qu'il avançait, et de trois relations différentes qu'il lui envoya, on nous a conservé la seconde et la troisième, qui nous apprennent avec un assez grand détail ce qui se passa dans cette importante légation. Saint Germain y donna en toutes rencontres des preuves de sa prudence et de sa capacité. La fidélité avec laquelle il suivit les intentions du saint Pape fut récompensée d'un succès entier auprès de l'empereur, du Patriarche de Constantinople et des autres Prélats qui s'étaient montrés les plus difficiles et les plus éloignés de la paix. De sorte qu'ayant obtenu la condamnation des hérétiques et la réunion des Églises, il revint à Rome, chargé de lettres de congratulation pour le Pape, de la part de l'empereur, du Patriarche de Constantinople, de plusieurs Prélats et grands de l'empire. L'évêque Jean, son collègue dans cette légation portait les marques de la cruauté de Dorothée, évêque de Thessalonique, qui avait pensé le faire massacrer dans sa ville, avec deux de ses serviteurs et leur hôte, qui étaient morts de leurs blessures. Le légat ne guérit des siennes qu'avec grande peine, et lorsqu'il fut retourné en Italie, il ne laissa pas d'être regardé comme un Martyr de son vivant. Saint Germain souffrit aussi beaucoup de la part des hérétiques, mais sans effusion de sang. Depuis ce temps, il gouverna son Église en paix pendant une longue suite d'années. Saint Grégoire le Grand rapporte de lui deux singularités qui tiennent du miracle. La première, qu'étant dans le bain pour sa santé, par ordre des médecins, il vit Paschase, diacre de Rome, dans le feu du Purgatoire, pour avoir adhéré au schismatique Laurent, contre le Pape Symmaque, et, qu'après avoir prié pour lui, il apprit qu'il en était délivré. La seconde, que saint Benoît, étant en prière, une nuit, vit une clarté céleste qui en dissipa les ténèbres; qu'alors tout le monde se présenta à lui comme ramassé dans un rayon du soleil, et qu'il vit en même temps l'âme de saint Germain,

Digitized by Google

évêque de Capoue, portée au Ciel dans un globe de feu, par le ministère des Anges; qu'on envoya sur le champ du Mont-Cassin à Capoue, et que l'on vérifia que le saint Évêque était mort à la même heure.

SAINT EGELNOTH,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Ce digne Prélat, à qui sa mansuétude et sa charité ont mérité le surnom de Bon, occupait le siége important de Cantorbéry au commencement du XI^e^ siècle. Il fit le pèlerinage de Rome vers l'an 1021. Il y reçut le pallium des mains du Pape Benoît VIII; et, désirant enrichir son Église de quelques reliques, il s'en revint par Pavie, où il obtint des Bénédictins de cette ville un bras du grand saint Augustin. Son retour fut donc un grand sujet de joie. Tout son diocèse se réjouit du trésor dont il enrichissait sa cathédrale. Il siégea encore dix-sept ans et s'en alla au Ciel le 30 octobre 1038.

LE BIENHEUREUX BENOIT DE CRÉMONE,

FRÈRE-MINEUR.

L'histoire ne nous parle de ce Bienheureux que relativement aux miracles qu'il opéra pendant sa vie. Il paraît, par son surnom, qu'il était né à Crémone, ville épiscopale du duché de Milan, et qu'il embrassa l'Ordre de Saint-François dans le Milanais.

Dans une circonstance où l'on manquait absolument d'eau, Benoît fit le signe de la Croix sur une citerne qui était à sec, et elle fut incontinent remplie; il chassa, par la vertu de ce même signe, les sauterelles qui dévoraient la récolte du pays; enfin, la princesse de Melfi, stérile depuis plusieurs années, obtint la fécondité par les prières du Bienheureux Benoît.

On rapporte beaucoup d'autres prodiges opérés par cet excellent religieux, dont les uns eurent pour objet la guérison de maladies incurables, et les autres la délivrance des gens possédés du malin esprit; mais nous ne pouvons entrer dans ces détails.

Digitized by Google

Benoît mourut comme il avait vécu, c'est-à-dire fort saintement, au couvent d'Agnone ou d'Agnoni, dans la province religieuse de Saint-Ango, le 30e jour d'octobre 1537, et il y fut inhumé.

LE BIENHEUREUX JEAN CALÈRE,

FRÈRE-MINEUR, MARTYR AU MEXIQUE.

Le lieu et le temps de la naissance et de la probation du Bienheureux Jean Calère ne nous sont pas connus. Il fut surnommé du Saint-Esprit, sans doute à cause de son zèle et de sa ferveur dans les missions.

Dans le temps qu'il était occupé à celle du Mexique, il arriva que plusieurs Indiens, que des religieux de Saint-François avaient instruits et baptisés, s'échappèrent des habitations espagnoles, pour regagner les montagnes, où le culte idolâtrique se pratiquait encore par les peuples qui s'y étaient réfugiés. Jean Calère ne consulta en cette circonstance que le salut des fuyards et courut après eux, accompagné de trois jeunes Indiens qu'il avait catéchisés et qui étaient du Tiers-Ordre de la Pénitence. Il rejoignit ces apostats comme ils étaient proches des montagnes de Thécile, et leur dit ce qu'il y avait de plus touchant pour les ramener à la profession du christianisme où leur profession les engageait. Il y avait même apparence qu'il les avait touchés par ses exhortations; mais une femme du pays, qui se trouva là, et qui était fort entêtée du culte national, les détourna de l'attention qu'ils donnaient aux missionnaires; et, profitant de l'ascendant qu'elle avait sur ces fugitifs, elle les excita à ne pas laisser s'en retourner ces témoins de leur retraite.

Les Indiens, animés par les propos de cette impie, se jetèrent sur Jean Calère et lui scièrent la tête avec une épée de bois, leur arme ordinaire, ce qui prolongea son supplice et le rendit très-douloureux. On a su, de ces mêmes Indiens, qu'aussitôt qu'ils fondirent sur le religieux, il se mit à genoux et remercia Dieu, qui lui faisait la grâce de le juger digne de souffrir pour son Nom.

Digitized by Google

Les trois jeunes Tiercaires qui l'accompagnaient furent aussi mis à mort en confessant Jésus-Christ ; et ces quatre personnes souffrirent le martyre le 30e jour d'octobre 1541.

Sept jours après l'événement, les Espagnols, en faisant la recherche, trouvèrent le corps de Calère au lieu même où il avait été martyrisé : il était nu et s'était parfaitement conservé. Les corps des trois Indiens avaient été dévorés par les bêtes carnassières, et à peine en trouva-t-on quelques os dispersés çà et là. On rapporta celui de Jean au couvent d'Izatlan, et, suivant la coutume, ses Frères l'ayant revêtu de l'habit de l'Ordre, les Espagnols le coupèrent par morceaux et en conservèrent les lambeaux comme les reliques d'un Martyr. Ensuite ils lui firent d'honorables funérailles.

Peu de temps après, François Laurent, autre religieux de Saint-François, passant au lieu où s'étaient réfugiés les Indiens déserteurs de la foi, leur parla avec tant d'onction et leur reprocha avec tant de force le sacrilége dont ils s'étaient rendus coupables par le massacre de Jean Calère, qu'il les ramena à la religion et même les affermit. La première chose qu'il exigea d'eux fut qu'ils lui rendissent l'habit dont ils avaient dépouillé le Martyr. Il l'obtint après beaucoup de difficultés, et apprit d'eux les détails qui regardaient la mort de son bienheureux confrère.

LE BIENHEUREUX ANGE D'ACRI,

FRÈRE-MINEUR CAPUCIN.

Né le 19 octobre 1669, dans le bourg d'Acri, en Calabre, Angelo ou Ange montra de bonne heure un esprit vif et un entraînement remarquable à la piété. Il fit d'heureuses études avec une grande pureté de cœur, et, dominé par l'ardent désir de gagner le Ciel, il entra à vingt ans chez les Capucins, et après quelques années de préparation, il se livra aux missions. On voit, par quelques détails de sa vie, qu'il avait la grâce de ramener les incrédules à la foi et les immoraux à une vie plus honnête. Lorsqu'il apprit les enseignements scandaleux des impies de ce siècle, il pleura amèrement. Il fit d'innombrables conversions, et après avoir combattu quarante ans les ennemis

Digitized by Google

de Dieu et de la vertu, il mourut en odeur de sainteté, le 30 octobre de l'an 1739. Le Pape Léon XII l'a proclamé Bienheureux en 1825.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

La Bienheureuse Ida, de l'Ordre de Cîteaux, était très-aimée de la très-sainte Vierge.

Un jour qu'on célébrait une fête de Marie, pendant qu'Ida était dans le chœur avec les autres religieuses, occupée à réciter les matines, la Mère de Dieu lui apparut, rayonnante de splendeur, et remit entre ses mains son divin Fils. De quels tendres sentiments ne fut pas en ce moment inondé le cœur d'Ida! Son tour arriva alors de chanter un verset, et, pour remplir ce devoir, elle était obligée de se lever et de s'avancer jusqu'au milieu du chœur. Comme elle tenait entre ses bras l'Enfant Jésus, ne sachant que faire, elle se détermina à se recommander à lui. « Divin Maître, lui dit-elle, choisissez vous-même un lieu convenable, car il faut que j'obéisse à l'ordre de mes supérieures ; » et se levant elle s'éloigna de la stalle qu'elle occupait. Alors le céleste Enfant enlaça ses bras autour du cou de sa Mère, et attendit qu'Ida eût fini de chanter le verset. Lorsqu'elle eut repris sa place, Jésus se reposa de nouveau sur son sein, et lui prodigua toutes sortes de marques d'affection jusqu'au moment où la sainte religieuse le remit à Marie, sa Mère.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Afrique, fête de deux cents Bienheureux Martyrs.

A Tanger, en Mauritanie, supplice de saint Marcel, centurion, qui, ayant la tête tranchée, consomma son martyre sous Agricolaüs, lieutenant du préfet du prétoire.

A Alexandrie, treize Bienheureux Martyrs, qui souffrirent

[1] TERTIO KALENDAS NOVEMBRIS.

In Africa, natalis sanctorum Martyrum ducentorum viginti. — Tingi, in Mauritania, passio sancti Marcelli centurionis, qui capitis abscissione martyrium complevit sub Agricolao agente vices præfecti prætorio. — Alexandriæ, sanc-

Digitized by Google

sous l'empereur Dèce, avec saint Julien, saint Eune et saint Macaire.

Au même lieu, sainte Eutropie, martyre, qui, visitant les Martyrs, fut tourmentée très-cruellement avec eux et rendit l'esprit.

A Cagliari, en Sardaigne, saint Saturnin, martyr, qui eut la tête tranchée dans la persécution de Dioclétien, sous le président Barbare.

A Apamée, saint Maxime, martyr, sous le même Dioclétien.

A Léon, en Espagne, saint Claude, saint Luperce et saint Victorius, martyrs, fils de saint Marcel le centurion, qui furent condamnés à être décapités dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, sous le président Dignien.

A Egée, en Cilicie, martyre de saint Zénobe, évêque, et de sainte Zénobie, sa sœur, sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias.

A Altino, saint Théoneste, évêque et martyr, qui fut tué par les Ariens.

A Paris, saint Lucain, martyr.

A Antioche, saint Séraphin, évêque, très-célèbre par son savoir.

A Capoue, saint Germain, évêque et confesseur, homme d'une grande sainteté, dont saint Benoît vit l'âme portée dans le ciel par les Anges à l'heure de sa mort.

A Potenza, en Lucanie, saint Gérard, abbé.

torum tredecim Martyrum, qui cum sanctis Juliano, Euno et Macario passi sunt sub Decio imperatore. — Ibidem, sanctæ Eutropiæ martyris, quæ Martyres visitans, cum illis sævissime cruciata, reddidit spiritum. — Caralis, in Sardinia, sancti Saturnini martyris, qui in persecutione Diocletiani sub Barbaro præside capite truncatus est. — Apameæ, in Phrygia, sancti Maximi martyris sub eodem Diocletiano. — Legione, in Hispania, sanctorum martyrum Claudii, Luperci et Victorii, filiorum sancti Marcelli centurionis, qui in persecutione Diocletiani et Maximiani sub Diogeniano præside jussi sunt decollari. — Ægeæ, in Cilitia, passio sanctorum Zenobii episcopi et Zenobiæ sororis ejus, sub Diocletiano imperatore et Lysia præside. — Altini, sancti Theonesti episcopi et martyris, qui ab arianis occisus est. — Parisiis, sancti Lucani martyris. — Antiochiæ, sancti Serapionis episcopi, eruditione clarissimi. — Capuæ, sancti Germani episcopi et confessoris, magnæ sanctitatis viri, cujus animam in hora obitus ejus ab Angelis in cœlum ferri sanctus Benedictus aspexit. — Potentiæ, in Lucania, sancti Gerardi episcopi.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Pient, saint Agent et sainte Colombe, martyrs.

Saint Athanase et saint Iraée, martyrs en Ethiopie.

Saint Juvin, confesseur en Champagne.

Saint Adaucte, martyr en Phrygie, dans la persécution de Dioclétien.

Saint Herberne, évêque de Tours.

Saint Félix de Janocastre, honoré ce jour dans le duché de Spolète.

Saint Grat, évêque d'Orléans.

Saint Nantier, abbé de saint Michel, en Lorraine.

Saint Théagènes, confesseur, martyrisé chez les Grecs.

Saint Thalaze, corévêque en Auvergne, honoré à Issoudun.

Saint Gondoin, père de saint Bodon, évêque de Tours, et de sainte Salaberge.

Saint Tabracas.

Saint Limnée, reclus en Syrie, cité par Théodoret.

Martyrologe de la dernière persécution.

J.-Joseph Saulnier, prêtre du diocèse de Limoges, chapelain de l'hôpital de Blois, s'enfuit à Orléans pour éviter le serment schismatique, puis revint lorsqu'il crut l'orage passé, fut arrêté en 1793, conduit à Paris et guillotiné le 30 octobre de la même année.

Langevin (prénoms inconnus), curé à Briolley, au diocèse d'Angers, pour refus de renier sa foi, guillotiné le 30 octobre 1793.

Étienne-Mammart Leclerc de Vandonne, prêtre du diocèse de Langres et religieux Bernardin, pour refus du serment schismatique, arrêté en 1797, envoyé à Rochefort et déporté dans le désert de Konanama; mort de misère le 30 octobre 1798, à cinquante ans.

Digitized by Google

TRENTE-UNIÈME JOUR D'OCTOBRE.

Saint Némèse et sainte Lucille, martyrs. — Saint Quentin, martyr. — Saint Narcisse, saint Ampliat et saint Urbain, disciples de saint Paul, martyrs. — Saint Théodote et sainte Rufine, martyrs. — Saint Foïllan, martyr. — Sainte Nothburge, vierge. — Sainte Bège ou Bée, vierge. — Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne. — Le Bienheureux Christophe, Frère-Mineur. — Le Bienheureux Alphonse Rodrigues, coadjuteur temporel de la compagnie de Jésus. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NÉMÈSE ET SAINTE LUCILLE,

MARTYRS.

Sous le règne de Valérien et de Gallien, un grand nombre de Chrétiens, fuyant la cruauté des tyrans, se tenaient cachés; d'autres, se présentant d'eux-mêmes, acquéraient la palme du martyre. Or, on avait publié une loi, d'après laquelle quiconque découvrait un des Chrétiens qui se cachaient entrait en possession de tous ses biens, et pouvait demander le grade militaire qui lui convenait.

En ce temps-là, le Bienheureux Étienne, Évêque de Rome, ayant assemblé tout son clergé, lui parla en ces termes : « Mes frères et collaborateurs, vous savez qu'on publie de cruels édits du diable, à savoir que si un païen découvre un Chrétien, il jouira de tous ses biens. Vous donc, mes frères, rejetez des richesses terrestres, afin de posséder le royaume céleste. N'ayez point peur des princes du siècle, mais priez le Seigneur Dieu du Ciel et Jésus-Christ son Fils, qui est assez puissant pour nous délivrer tous des mains de nos ennemis et de la cruauté des démons, et pour nous faire participer à sa grâce. » Le prêtre Bonus répondit ; « Nous désirons renoncer aux biens de la terre, et même répandre notre sang pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, si toutefois nous avons le bonheur de mériter cette grâce. »

Digitized by Google

Après qu'ils eurent ainsi parlé l'un et l'autre, tous les clercs se prosternèrent aux pieds du Bienheureux Étienne, en disant : « Très-excellent et très-aimable Père, nous sommes disposés à vous obéir en toutes choses ; et sachez que nous sommes tout prêts à vous suivre soit à la mort, soit à la vie. » Puis ils se dirent tous l'un à l'autre : « Si quelqu'un de nous a dans sa propre maison des enfants païens, ou quelqu'un de ses proches ou de ses alliés encore gentil, amenons-les au Bienheureux Étienne, afin qu'il les baptise. » Le Bienheureux Évêque ordonna donc à tous de se réunir, le jour suivant, dans la crypte Népotiana, et lorsque tous furent arrivés en ce lieu, il s'en trouva de l'un et de l'autre sexe cent huit, tant hommes que femmes. En ce même jour, le Bienheureux Étienne les initia aux mystères du Baptême sacré au nom de notre Seigneur Jésus-Christ ; puis il offrit pour eux le Sacrifice d'expiation, auquel tous participèrent. Le jour suivant, le Bienheureux Évêque ordonna, dans le même lieu, trois prêtres, sept diacres, et seize clercs. Du haut de son siége il entretenait les assistants du royaume de Dieu et de la vie éternelle, et beaucoup de païens accouraient pour entendre sa parole, et il les baptisait.

Tandis que ces choses se passaient, survint un certain tribun militaire nommé Némésius, dont la fille unique, depuis sa naissance, avait, à la vérité, les yeux ouverts, mais ne pouvait aucunement percevoir la lumière. Il se prosterna aux pieds du Bienheureux Étienne, et lui dit : « Je vous en supplie, mon seigneur et père, baptisez-moi et ma fille aussi, afin qu'elle recouvre la vue, et que vous délivriez nos âmes des ténèbres éternelles ; car depuis longtemps je suis dans l'affliction à cause de la cécité de ma fille. » Le Bienheureux Étienne lui répondit : « Si tu crois de tout ton cœur, tout te réussira à merveille avec la foi. » Némésius repartit : « Jusqu'à présent, de tout mon cœur j'ai cru et crois encore que le Seigneur Jésus-Christ est Dieu, et que c'est lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né ; si donc je suis venu trouver Votre Sainteté, ce n'est point par l'effet d'une persuasion humaine, mais par l'inspiration de Dieu. » Et aussitôt, le même jour, le Bien-

Digitized by Google

heureux Étienne le conduisit au Titre du Pasteur. Et lorsqu'il catéchisait lui et sa fille, selon la coutume des Chrétiens, il leur prescrivit le jeûne jusqu'au soir ; et vers l'heure de Vêpres, il bénit la fontaine qui était dans ce Titre, et plongea Némésius dans l'eau, en disant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, je te baptise. Crois-tu, ajouta-t-il, en Dieu le Père tout-puissant ? » Il répondit : « Je crois. — Et en Jésus-Christ notre Seigneur ? — Je crois. — Et la rémission des péchés ? — Je crois. — La résurrection de la chair ? — Je crois, seigneur. » Et lorsqu'on le levait de la piscine, sa fille se mit à crier : « Ah ! je vois un homme qui m'a touché les yeux, et une brillante lumière l'environne. » Étienne baptisa aussi cette jeune fille, qui se nommait Lucille, et il la leva lui-même des fonts.

D'autres aussi, en grand nombre, venaient se prosterner aux pieds du Bienheureux Évêque Étienne, demandant avec larmes qu'il les baptisât. Or, le jour même où Lucille recouvrait la vue, soixante-deux personnes de l'un et de l'autre sexe reçurent le Baptême. Et depuis cette époque, la grâce agissant en eux, beaucoup de gentils de distinction vinrent trouver le Bienheureux Étienne, lui demandant le Baptême. Le Bienheureux Étienne, rempli de la grâce du Saint-Esprit, commença donc à célébrer les Messes et à tenir des assemblées dans les cryptes des Martyrs. Il ordonna diacre Némésius, père de Lucille.

Valérien, ayant découvert que le tribun Némésius, avec toute sa maison, avait embrassé la foi du Seigneur Christ, qu'il avait été baptisé, et que sa fille avait recouvré la vue, en fit son rapport aux consuls, lesquels, ayant tenu conseil, décrétèrent que, quelque part qu'on trouvât Némésius, on le mît à mort sans l'entendre. Mais Némésius, fortifié par la grâce du Christ, parcourait les cryptes et les tombeaux des Martyrs, afin que, s'il trouvait un Chrétien dans l'indigence, il pût le soulager de ses biens selon qu'il le pouvait. Némésius venant donc un jour, au milieu du silence de la nuit, sur la voie Appienne, vers le temple de Mars, il rencontra dans ce temple Valérien et Maxime, qui y sacrifiaient aux démons. A cette vue, il se jeta à

Digitized by Google

genoux et fit cette prière : « Seigneur Dieu, créateur du Ciel et de la terre, faites avorter les desseins de cet art diabolique, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, que vous avez envoyé en ce monde. Brisez Satan, afin que ces malheureux échappent à ses filets et abandonnent des idoles faites de main d'homme, et qu'ils vous connaissent, ô Dieu créateur, Père tout-puissant, et Jésus-Christ votre Fils. » Au même moment, Maxime fut saisi du démon, et se mit à crier : « Le Chrétien Némésius me brûle : sa prière me tourmente. » Aussitôt les gens qui étaient avec eux sortirent du temple et se saisirent de Némésius. Mais tandis qu'ils le tenaient et le couvraient d'opprobres, le consul Maxime expira subitement.

Ceux qui tenaient Némésius le conduisirent à Valérien, au palais de Claudius. Lorsqu'on l'eut amené en sa présence, Valérien lui dit : « Némésius, où est ta prudence, que nous avons toujours reconnue si ferme dans le conseil comme dans l'action ? Est-ce que nous ne savons pas ce qu'il y a de meilleur ou de pire ? C'est donc pour ton propre avantage que nous t'exhortons, la vérité une fois connue, à ne pas abandonner les dieux, que tu as toujours honorés et cultivés dès le berceau. » Némésius répondit avec larmes et dit : « Je suis un misérable, un pécheur, qui me suis toujours écarté de la vérité, et qui ai répandu le sang innocent ; et c'est lorsque j'étais surchargé de péchés et accablé sous leur poids, que, par la miséricorde du Christ Fils de Dieu, j'ai enfin connu, après un repentir trop tardif, mon Créateur, le Dieu du Ciel et de la terre, et Jésus-Christ son Fils, qui m'a racheté par le Baptême, qui a ouvert les yeux de ma fille, ce qu'aucun médecin n'a jamais pu faire. Il a aussi éclairé les yeux de nos cœurs, afin que, rejetant la superstition et l'aveuglement de l'idôlatrie, nous nous convertissions à la vraie lumière de la foi chrétienne. C'est lui que je crains, c'est lui que j'adore ; c'est à lui que je présente le culte de ma dépendance : je le cherche sans cesse, et sans cesse j'implore son secours. Quant à toutes vos idoles fabriquées avec de la pierre ou de l'airain, je les repousse ; car je sais que ce sont des démons, qui voudraient

Digitized by Google

nous perdre et nous damner avec eux de l'éternelle mort. » Valérien lui dit : « Je connais tes enchantements, au moyen desquels tu as commis même des homicides ; car c'est par ton art magique que tu as tué Maxime, et tu t'exerces aux cérémonies des Chrétiens pour nous perdre, nous et la République. » Valérien, outré de colère, ordonna de le conduire à sa prison particulière.

Il se fit aussi présenter Symphronius, l'économe de Némésius, pour s'informer des richesses de celui-ci. Quant à sa fille Lucille, il la fit donner en garde à une femme perverse nommée Maxima. Le jour suivant, Valérien ordonna de livrer Symphronius à un certain tribun, nommé Olympius, afin qu'il l'interrogeât avec menace de châtiments. Lorsqu'on l'eut introduit, Olympius lui dit : « Tu sais pour quelle affaire tu nous es présenté ? » Symphronius ne répondit rien d'abord. Olympius ajouta : « Écoute-moi, Symphronius, et fais ce que les princes ordonnent ; car si tu ne le fais, tu périras par divers supplices. Donne-nous les richesses tout entières de Némésius, et sacrifie aux dieux, puis vis heureux. » Symphronius répondit : « Si tu demandes les richesses de Némésius, mon maître, c'est en vain, je les ai toutes livrées pour le Christ ; car elles étaient et seront à lui. Et si tu veux me contraindre d'offrir un sacrifice, sache que je suis disposé à en offrir un de courage et de libre confession, mais au Christ Jésus, mon Seigneur, auquel Némésius mon maître s'est offert lui-même. »

A ces mots, Olympius s'écria, transporté de colère : « Étendez-le sur le chevalet, et rouez-le de coups. Cependant, apportez devant lui le trépied de la statue du dieu Mars ; et alors qu'il fasse des libations aux dieux, ou qu'il soit longtemps frappé des plus rudes coups. » On apporta donc la statue d'or du dieu Mars, et on la plaça devant Symphronius avec un trépied. Lorsque Symphronius aperçut la statue, il dit : « Le Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, te brisera. » Et aussitôt la statue se liquéfia comme de la boue. Olympius, stupéfait d'une telle merveille, ne pouvait revenir de son étonnement. Il ordonna de ramener Symphronius dans sa maison, sous bonne

Digitized by Google

garde, et il ajouta : « Cette nuit je déploierai contre toi tous les tourments. » Puis il le confia à son intendant Tertullianus.

Lorsque Olympius fut arrivé auprès de sa femme Exupérie, il lui raconta comment, au nom du Christ, le Dieu de Symphronius, la statue de Mars était tombée en fusion. Exupérie lui dit alors : « Si la puissance du Christ est aussi grande que tu le racontes, il vaut mieux pour nous abandonner des dieux qui ne peuvent s'aider eux-mêmes ni nous assister. Cherchons plutôt celui qui a rendu la vue à la fille de Némésius. » Olympius alla dire à Tertullianus : « Je te recommande de traiter Symphronius chez toi avec beaucoup d'égards ; car il possède de grands trésors que je veux avoir. »

Or, la même nuit, Olympius vint trouver Symphronius avec sa femme Exupérie et leur fils unique, nommé Théodule ; ils se prosternèrent à ses pieds, et lui dirent : « Nous connaissons présentement la puissance du Christ ; il est le vrai Dieu, Fils de Dieu, celui qui a ouvert les yeux de la fille du tribun Némésius. Nous te prions donc de nous donner le Baptême du salut au nom du Seigneur Jésus-Christ, que tu prêches. » Symphronius répondit : « Si tu fais pénitence de tout ton cœur pour le sang des Saints que tu as répandu, et si tu crois sincèrement, ainsi que ton épouse et ton fils, tout sera accordé à ceux qui croient. » Olympius lui dit : « Tu vois maintenant que je crois de tout mon cœur au Dieu que tu prêches. » Et aussitôt il ouvrit son cabinet, où se trouvaient diverses statues d'idoles, d'or, d'argent et de pierre ; puis il dit à Symphronius : « Je t'abandonne tout cela, fais-en ce que tu voudras. » Symphronius lui répondit : « Brise toutes ces idoles de ta propre main ; celles qui sont d'or ou d'agent, fais-les fondre, et avec ces richesses soulage les besoins des pauvres ; c'est alors que je saurai que tu crois de tout ton cœur. » Olympius fit ponctuellement comme on lui commandait : avec des marteaux, il brisa les statues de marbre, puis il fit fondre dans un creuset celles qui étaient d'or ou d'argent.

Tandis que ces choses se passaient dans la maison d'Olympius, et qu'on y brisait ainsi les idoles, une voix se fit

Digitized by Google

entendre : « Mon Esprit repose en toi, Symphronius ! » Olympius et son épouse, entendant ces paroles, furent saisis d'une grande crainte ; mais en même temps ils se sentirent fortifiés ; leur foi devint de plus en plus vive et ardente, et ils ne soupiraient qu'après le moment où ils pourraient recevoir le Baptême ; ils suppliaient donc avec instance Symphronius de faire en sorte qu'on le leur conférât sans retard. Symphronius en donna promptement la nouvelle à Némésius, qui en fut comblé de joie. Aussitôt après, on alla trouver Etienne, et on lui raconta toutes choses comme elles s'étaient passées. Le bienheureux Pontife en rendit grâces à Dieu le Père tout-puissant et à Jésus-Christ son Fils ; puis il se rendit de nuit à la maison d'Olympius. Dès qu'il y fut arrivé, Symphronius se jeta aux pieds du Bienheureux Étienne, et lui dit : « Olympius avec sa femme et son fils ont demandé le sacrement du Baptême. » Puis il lui montra toutes les idoles qu'on avait mises en pièces. Le Bienheureux évêque Étienne, voyant cela, dit : « Nous vous rendons grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez daigné faire part de votre miséricorde à vos serviteurs, pour les délivrer des erreurs des démons qui les tenaient enchaînés au culte des idoles, et pour les réunir comme un pur froment dans vos greniers. » Il les catéchisa ensuite, selon la tradition de l'Église, et il baptisa tous ceux de la maison d'Olympius qui avaient reçu la foi, notamment Olympius lui-même, avec sa femme Exupérie et leur fils Théodule ; puis il offrit pour eux le sacrifice d'expiation.

Le troisième jour étant écoulé, Valérien et Gallien apprirent tous ces évènements, et ils entrèrent dans une étrange fureur. Ils se disaient : « Le culte des dieux va disparaître devant la superstition des Chrétiens. » Et ils envoyèrent des satellites se saisir du diacre Némésius et de sa fille Lucille, puis ils ordonnèrent de les punir de mort à l'instant sans même les entendre. L'ordre portait que Lucille serait immolée la première, sous les yeux de son père, devant le temple de Mars, sur la voie Appia. Et j'estime que cela fut l'effet d'un conseil diabolique, afin que le père, voyant sa fille mourir d'une mort

Digitized by Google

violente, semblât y donner son consentement. Mais le père, dont l'Esprit-Saint possédait le cœur, vit d'un œil ferme la précieuse mort de sa fille, qui la reçut avec joie pour le Nom de Jésus-Christ, et s'envola aussitôt à la patrie céleste. Quant au diacre Némésius, ils ordonnèrent qu'il serait décapité entre la voie Appia et la voie Latine, le huit des calendes d'août. Le Bienheureux évêque Étienne recueillit son corps, et l'ensevelit près du lieu où il avait été décollé, sur la voie Latine, non loin de la ville.

Le jour suivant, Valérien ordonna qu'on lui présentât Symphronius à l'audience publique. Ayant donc envoyé des soldats, ceux-ci l'amenèrent chargé de chaînes, dépouillé et la corde au cou. On présenta en même temps Olympius, avec Exupérie sa femme et leur fils Théodule, et on les fit entrer dans le lieu appelé Tellude. Valérien et Gallien vinrent ensuite s'asseoir sur leur tribunal en ce même lieu, et à la voix du héraut, on leur présenta les Saints de Dieu. Valérien leur parla alors en ces termes : « Pourquoi ne pourvoyez-vous pas à votre propre sûreté en adorant les dieux qui, nous le savons, gouvernent la chose publique et notre propre vie ? » Symphronius répondit : « Jusqu'à présent, c'est le Christ qui vous a gouvernés, et c'est lui qui a daigné vous procurer l'empire. » Gallien dit à Olympius : « Olympius, je veux bien différer ton supplice ; car je connais tes sentiments, et je sais que tu ne veux pas abandonner les dieux que tu as adorés, et que tu contraignais même les autres à adorer ; car tu persécutais jusqu'à l'effusion du sang, tu soumettais aux tourments quiconque ne voulait pas consentir à sacrifier à nos dieux. » Olympius répondit : « Oui, je l'ai fait ; mais alors j'agissais, non comme Olympius devait agir, mais comme un impie et un bourreau ; aussi, pour tous ces maux que j'ai commis, je fais pénitence, et je répands des larmes en présence de Celui en qui je crois, le Dieu vivant et véritable, Père, Fils et Saint-Esprit, afin qu'il daigne me remettre l'iniquité que j'ai commise en répandant le sang des Saints, dans mon incrédulité. »

Gallien, irrité de ces paroles, dit à Valérien : « Si ces gens-là

Digitized by Google

ne sont exterminés, toute la ville de Rome embrassera leur secte. » Valérien ordonna donc de les punir aussitôt par le supplice du feu. Après que la sentence eut été prononcée, on les conduisit devant la statue du Soleil, près de l'amphithéâtre. Après avoir enfoncé des pieux, on leur lia les mains et on les y attacha. On accumula ensuite autour d'eux un amas de sarments, d'épines et d'étoupes de navire, auxquels on mit le feu. Le Bienheureux Symphronius, avec Olympius, sa femme Exupérie et leur fils Théodule, s'écriaient au milieu des flammes : « Gloire à vous, Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné nous associer à vos serviteurs les Saints et les Martyrs ! » Et en disant ces paroles, ils rendirent l'esprit. Après leur triomphe, leurs corps restèrent devant l'idole du Soleil, près de l'amphithéâtre, et les soldats se retirèrent. Mais la même nuit, le saint évêque Étienne vint en ce lieu avec des clercs, et après avoir récité les hymnes sacrées, selon l'usage, ils emportèrent les corps et les ensevelirent près de la voie Latine, au premier milliaire, le sept des calendes d'août, Valérien étant consul pour la troisième fois, et Gallien pour la seconde.

Quelque temps après, Valérien et Gallien, ces exécrables persécuteurs du nom chrétien, firent rechercher avec une extrême diligence le Bienheureux Étienne, évêque de la ville de Rome, afin de lui faire subir divers tourments, de même qu'à ses clercs qui étaient déjà détenus, et de les exterminer tous par le glaive. Ils firent donc afficher un édit dans les lieux les plus fréquentés de la ville, et le crieur public annonça d'une voix retentissante que quiconque découvrirait l'endroit où se tenaient cachés Étienne et ses clercs, vînt aussitôt en prévenir l'empereur, et qu'il entrerait en possession de toutes les richesses d'Étienne. C'est ainsi que l'on découvrit douze de ses clercs, dont voici les noms : Bonus, Faustus, Maurus, Primitivus, Calumniosus, Jean, Exupérantius, Cyrille, Honorius, Castus, Théodose et Basile. A peine furent-ils arrêtés que les empereurs ordonnèrent de les décapiter, sans même les entendre. Ils furent donc mis à mort près de l'Aquéduc, sur la voie Latine. Tertullinus, bien que gentil, recueillit leurs corps

Digitized by Google

et les déposa près des corps des saints Jovinus et Basiléus, sur la voie Latine, le même jour des calendes d'août.

L'Évêque Étienne, apprenant cette bonne action de Tertullinus, l'envoya chercher ; et après l'avoir longuement instruit de la religion chrétienne et entretenu du royaume de Dieu et de la vie éternelle, il lui conféra la grâce du Baptême ; et lorsqu'il portait encore le vêtement blanc, il le consacra prêtre. Entre les saints avertissements que lui donna Étienne, il lui recommanda principalement de rechercher avec soin les corps des saints Martyrs.

Deux jours après son ordination, Tertullinus fut arrêté par un certain officier nommé Marc et conduit à Valérien. Celui-ci lui dit : « Ne diffère pas de me montrer les richesses de ton maître Olympius. » Tertullinus répondit : « Si tu désires les biens de mon maître, qu'il a reçus pour l'éternité en mourant pour le Christ, tu pourras les voir, pourvu toutefois que tu croies au Seigneur Christ, et que tu renonces aux idoles des démons. » Valérien : « Les biens de ton maître procurent donc la vie éternelle ? » Tertullinus : « Le Christ Seigneur et Dieu, qui a l'empire de la mort et de la vie, c'est lui qui donne la vie éternelle et un royaume sans fin. » Valérien : « Cet homme-là, je crois, est devenu fou. » Puis il ajouta : « Qu'on l'étende, et qu'on le fustige longtemps. » Tandis qu'on le frappait impitoyablement, Tertullinus criait : « Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez point séparé de mon maître Olympius, votre serviteur, qui m'a précédé en consommant son martyre. » Et comme il parlait ainsi au milieu des coups dont on le frappait, Valérien ordonna de lui brûler les côtés. Et les impies lui disaient : « Sacrilége Tertullinus, rends les biens de ton maître Olympius. » Tertullinus, avec un sourire constamment joyeux, disait : « Fais, misérable, fais vite ce que tu fais, afin que par les ardeurs de ce feu tu m'offres au Christ, quoique je ne sois qu'un pécheur, en sacrifice pour son Nom. » Valérien donna ordre de le détacher et le confia au préfet Sapricius, en lui disant : « Informe-toi diligemment de lui où sont les richesses de son maître Olympius, et fais-le

Digitized by Google

consentir à offrir aux dieux des libations. S'il refuse absolument, fais-le périr par des tourments divers.

Le préfet Sapricius vint tenir son tribunal au lieu appelé Privata de Mamurtinus, et donna l'ordre, par la voix du crieur public, qu'on le lui amenât, disant : « Qu'on fasse entrer le coupable et sacrilége Tertullinus. » Lorsqu'il fut arrivé devant le tribunal du préfet, celui-ci lui dit : « Dis-moi ton nom? » Tertullinus répondit : « Pécheur, serviteur des serviteurs du Christ. » Le préfet : « Es-tu esclave ou de condition libre? » Tertullinus : « Le diable a tellement rempli votre cœur, que vous ne comprenez pas un homme qui vous parle. Je te l'ai dit, je suis serviteur des serviteurs du Christ. » Sapricius : « Sache maintenant ce qu'on te commande, fais-le sans délai, et tu vivras; c'est-à-dire, sacrifie aux dieux, et rends les biens d'Olympius ; autrement, pour ton malheur, ta vie se terminera lentement dans les tourments. » Le bienheureux Tertullinus répondit : « Si tu connaissais la vie éternelle, tu ne t'occuperais pas tant de la vie présente, qui doit aboutir, pour les adorateurs des démons, à un brasier éternel. » A ces mots, le juge ordonna de lui briser les mâchoires à coups de pierres. Tertullinus rendant grâces à Dieu, dit au préfet : « Tu m'as fait briser les mâchoires ; mon Seigneur Jésus-Christ, que je confesse, te brisera aussi, et avec toi le diable, cet inventeur de l'esclavage de l'idolâtrie. » Sapricius : « A quoi bon tant différer? Hâte-toi de nous indiquer les richesses de ton maître Olympius, et sacrifie aux dieux, de peur que tu ne voies terminer ta vie par le tranchant du glaive. » Tertullinus : « Pour moi, raffermi comme je suis dans le Seigneur Jésus-Christ, en qui j'ai cru, je ne désire qu'une chose, c'est de pouvoir perdre la vie présente et trouver celle qui est éternelle et qui n'aura pas de fin. »

Sapricius, irrité de ce langage, donna ordre de l'étendre sur le chevalet et de le frapper longtemps avec des nerfs de bœuf. Durant ce supplice, Tertullinus disait : « Seigneur Jésus-Christ, n'abandonnez pas votre serviteur qui vous confesse, et qui croit que vous êtes le Fils de Dieu; mais donnez-moi la

Digitized by Google

force ; afin que, persévérant jusqu'à la fin, je vous résigne mon âme, que vous avez délivrée des ténèbres de l'ignorance et du culte des idoles, et qui a été purifiée par votre grâce et par le Baptême. » Sapricius ordonna alors qu'on lui fît subir le supplice du feu. Tertullinus, fortifié par la grâce du Saint-Esprit, ne cessait d'implorer de cœur et de bouche le secours du Seigneur Jésus-Christ. Pendant qu'il était suspendu au chevalet, Sapricius envoya un de ses ministres dire au tyran Valérien que Tertullinus était tombé en démence, et que ni les tourments ni les exhortations ne pouvaient l'amener à sacrifier aux dieux ou à déclarer les richesses d'Olympius. Valérien irrité le condamna à perdre la tête. On le détacha donc du chevalet ; puis on le conduisit sur la voie Latine, au second milliaire, où il fut décapité. Étienne, aidé de ses clercs, recueillit le corps, et l'inhuma au même lieu, dans la crypte de l'arénarium, la veille des calendes d'août.

Le jour suivant, Valérien expédia une multitude de soldats, qui se saisirent du Bienheureux Étienne et d'un grand nombre de clercs, prêtres et diacres. Comme on l'emmenait, plusieurs Chrétiens suivaient de loin en pleurant. Lorsque l'évêque Étienne fut arrivé, l'ordre vint de l'introduire seul au tribunal. Valérien lui dit : « Tu es cet Étienne qui cherche à renverser la république, et qui, par ses persuasions et ses exhortations, conseille au peuple d'abandonner le culte des dieux? » Le Bienheureux Étienne répondit : « Je ne crois pas renverser la république ; mais j'engage, j'exhorte les hommes à quitter le culte des démons, qui sont adorés dans les idoles, pour revenir au Dieu vivant et véritable, créateur du ciel et de la terre, et reconnaître que Jésus-Christ Fils de Dieu est Dieu, et qu'avec le Père et l'Esprit-Saint il est seul éternel ; et j'exhorte les hommes à embrasser cette foi, afin qu'ils ne périssent pas avec le diable d'une mort éternelle. » Valérien lui dit : « Eh bien! maintenant tu vas être livré à la perdition, afin que les autres, épouvantés de ton supplice, puissent désormais vivre sans danger. » Et il donna l'ordre de le conduire au temple de Mars, et là, après la lecture de la sentence, de le décapiter, s'il ne

Digitized by Google

consentait à adorer l'image de ce faux dieu. Le Bienheureux Étienne, étant donc conduit par des soldats hors des murs de la porte Appia, au temple de Mars, leva les yeux au Ciel, et dit en présence de tous : « Seigneur Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avez détruit à Babylone la tour de la confusion, détruisez présentement ce lieu où les âmes des peuples, victimes de la superstition diabolique, périssent par le culte des idoles. » Et au même instant un grand bruit de tonnerre se fit entendre, accompagné de terribles éclairs, et la plus grande partie du temple sacrilége fut renversée. Les soldats, témoins de ce spectacle, s'enfuirent épouvantés, et laissèrent là le Bienheureux Étienne avec tous les Chrétiens qui l'accompagnaient.

Le Bienheureux Évêque se rendit aussitôt, avec tous ces Chrétiens, au cimetière de Lucine ; et il prodigua des consolations à tous ceux qui l'accompagnaient, les exhortant à ne point se laisser intimider par les menaces et les terreurs que l'ennemi cherchait à inspirer, et à ne se point laisser séduire par les promesses des tyrans, pour perdre ainsi la couronne du martyre qui leur était destinée ; puis il ajouta : « Nous devons nous souvenir que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : « Ne » craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent » tuer l'âme ; mais plutôt craignez Celui qui a le pouvoir de » jeter dans l'enfer et le corps et l'âme. » C'est par de telles exhortations que le saint Évêque, comme un bon pasteur, procurait de gras pâturages à ses brebis, que le Christ avait acquises au prix de son Sang. Après avoir ainsi parlé, il offrit le Sacrifice au Dieu tout-puissant.

Valérien, ayant appris tout ce qui s'était passé, notamment la destruction du temple, et sachant qu'une multitude de Chrétiens était assemblée avec Étienne, envoya des soldats en plus grand nombre que la première fois. Ils trouvèrent le Bienheureux évêque Étienne qui offrait le Sacrifice au Seigneur. Comme il poursuivait avec constance et intrépidité la solennelle fonction qu'il avait commencée à l'autel, ils lui tranchèrent la tête sur son siége, au même lieu, le 4 des nones d'avril. Les

Digitized by Google

Chrétiens qui étaient présents firent un grand deuil pour la perte d'un tel pasteur, qui les avait précédés au céleste royaume avec la gloire du martyre. Ils ensevelirent son corps avec le siége sur lequel son sang avait été répandu, dans la même crypte, au lieu qui s'appelle le cimetière de Callixte, où il repose en paix.

Le lendemain, des soldats païens rencontrèrent un acolyte nommé Tharsicius, qui portait les sacrements du Corps du Christ. Ils se saisirent de lui et le tourmentèrent pour le contraindre à leur déclarer ce qu'il portait. Mais celui-ci, pensant que c'était une action indigne de livrer les perles à des pourceaux, ne voulut jamais découvrir les saints et sacrés Mystères. Irrités de son refus, ils l'accablèrent de coups de pierres et de bâtons jusqu'à ce qu'il expirât. Quand il eut rendu l'âme, ces cupides sacriléges cherchèrent dans ses mains et dans ses vêtements, sans rien trouver. Saisis de terreur, ils laissèrent là le corps et s'enfuirent; ce qui permit aux Chrétiens de le recueillir et de l'inhumer dans le cimetière de Callixte, sur la voie Appia. (Bénédictins de Solesmes.)

SAINT QUENTIN,

MARTYR.

Saint Quentin naquit à Rome, au IIIe siècle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son père était un sénateur appelé Zénon. Quant au nom de sa mère, il nous est tout-à-fait inconnu. Il y a toute apparence que ses parents étaient idolâtres. Ils ne manquèrent pas, dès sa première jeunesse, de le faire élever dans le monde, afin de le rendre capable des honneurs que sa naissance pouvait lui promettre. Mais Dieu, qui sait bien renverser les desseins les plus sages, quand il lui plaît, sut bien aussi ravir à la terre celui qui devait appartenir uniquement au Ciel. Il l'attira à lui par une grâce toute victorieuse, qui lui fit renoncer aux grandeurs profanes et à tous leurs attraits, pour n'embrasser que les opprobres et les souffrances de la Croix de son Fils.

Digitized by Google

Étant animé de ce désir, saint Quentin fut baptisé par le Pape Marcellin, et, après avoir pris naissance dans l'Église, il crut tellement en vertu et se rendit tellement recommandable qu'il fut donné pour chef à onze jeunes hommes, savoir : saint Lucien, saint Crépin, saint Crépinien, saint Victorice, saint Fuscien, saint Rufin, saint Valère, saint Marcel, saint Eugène, saint Piat et saint Rieul, tous nobles et Romains, excepté saint Piat, natif de Bénévent, en Italie, qui furent choisis avec lui pour venir annoncer l'Évangile de Jésus-Christ, notamment dans cette province de Picardie, dont la plus grande partie était encore ensevelie dans les ténèbres du paganisme.

Cette sainte compagnie, répondant au nombre des douze Apôtres et poussée d'un même zèle, partit de la ville de Rome, et peu de temps après elle arriva heureusement en France, où, se conduisant toujours à l'exemple de ces premiers prédicateurs de l'Évangile, elle avisa des moyens par lesquels elle ferait réussir sa mission à la plus grande gloire de Dieu et au salut des infidèles. A cet effet, chacun d'eux choisit une contrée particulière pour en faire le sujet de ses travaux. Ensuite ils se séparèrent, et se rendirent tous dans le lieu qui leur était échu par la disposition de la Providence divine. Notre glorieux Martyr, comme le plus considérable, eut pour son partage la ville d'Amiens, capitale de cette province, dans laquelle il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il y fit paraître les effets admirable de son zèle et de ses autres vertus, menant une vie plus angélique qu'humaine, et travaillant sans cesse à la conversion des païens, de sorte qu'en peu de temps il en convertit plusieurs, tant par la force de ses prédications que par la vertu des miracles que Dieu opérait à sa prière.

Ces prodiges, ayant porté sa renommée partout, attirèrent aussi bientôt à Amiens Rictiovare, que les empereurs Dioclétien et Maximilien avaient envoyé dans les Gaules pour y exterminer tous les Chrétiens. Aussitôt après que ce cruel tyran fut arrivé dans la ville d'Amiens, il fit prendre et mettre en prison saint Quentin, d'où, l'ayant fait comparaître le lendemain

Digitized by Google

devant lui, il l'interrogea de son nom, du lieu de sa naissance, de son extraction et de sa religion.

Le saint Martyr ne manqua pas de répondre exactement à toutes les questions qui lui furent proposées, ni de se déclarer hautement serviteur de Jésus-Christ : ce qui fit prendre à Rictiovare la résolution ou de le gagner par ses caresses ou de le vaincre par ses tourments.

Il employa donc premièrement tous les attraits imaginables pour le séduire, avec d'autant plus d'empressement qu'il avait quelque tendresse pour lui, le voyant issu d'une si illustre famille de la ville de Rome et avantagé de tant de belles qualités. Aussi ne manqua-t-il pas de lui reprocher qu'il faisait injure à sa noblesse, lui disant qu'il ne pouvait pas comprendre comment le fils d'un sénateur romain pouvait être si lâche que de faire profession d'une vie si misérable et si infâme qu'était celle de Chrétien.

Mais quelle fut belle et sage la réponse que lui fit le glorieux Martyr! Tu te trompes, Rictiovare, lui dit-il ; il faut que tu saches que la véritable noblesse consiste uniquement à servir le vrai Dieu et à obéir à ses commandements, et non pas à se faire esclave de tes idoles, non plus que de tes passions brutales.

Cette réponse, aussi hardie que judicieuse, fit changer à Rictiovare sa tendresse en fureur, et, laissant ses caresses inutiles, il résolut d'exercer sur le corps de ce Saint toute la cruauté que sa rage, déjà trop ingénieuse, pourrait inventer.

Premièrement, parce que c'était une ignominie très-grande à un citoyen romain d'être fouetté, il commença, sans aucun respect pour sa qualité, à le tourmenter par ce supplice.

A cet effet, il le fit étendre sur le chevalet et ensuite cruellement flageller par quatre bourreaux à la fois, auxquels quatre autres succédaient par tour, quand les premiers étaient lassés par la violence de leurs efforts. Cette première cruauté fut si sanglante qu'elle attira une voix du Ciel pour consoler notre glorieux Martyr; en même temps qu'elle le fortifia, elle renversa par terre tous les bourreaux qui exerçaient leur rage sur

Digitized by Google

son corps : de sorte que, se sentant touchés d'une main plus puissante, ils furent contraints d'implorer le secours de Rictiovare, lequel, attribuant le châtiment de ses ministres à quelque trait de magie dont il accusa saint Quentin, le fit aussitôt renfermer dans une prison plus affreuse et plus secrète, afin qu'il ne pût être visité d'aucun Chrétien.

Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs, voyant que les consolations et tous secours humains manquaient à ce saint Martyr, lui envoya un Ange qui le guérit parfaitement de ses plaies, rompit ses chaînes comme à un autre saint Pierre, et qui, l'ayant fait sortir miraculeusement de la prison, à l'insu des gardes, le conduisit dans la place publique de la ville. Dès que le peuple eut entendu le bruit de ce fameux prodige, il courut en grande affluence pour voir saint Quentin, lequel se servit de cette occasion favorable pour gagner des âmes à Jésus-Christ. A cet effet, il fit à toute cette assemblée une succincte exposition de la doctrine chrétienne, avec tant de forces et tant d'attraits que, par cette seule prédication, il convertit à la foi près de six cents personnes. Les gardes de la prison devinrent eux-mêmes une illustre trophée de cette victoire ; car, après avoir reconnu, à leur réveil, que le prisonnier était sorti sans qu'ils s'en fussent aperçus, l'ayant cherché et aussitôt trouvé au milieu de tout ce peuple, auquel il annonçait l'Évangile, ils furent, par le moyen de ce miracle, tellement convertis à Jésus-Christ, qu'ayant été baptisés comme les autres par cet admirable prédicateur, ils publièrent hardiment, sans se soucier de Rictiovare, qu'il n'y avait point d'autre Dieu que celui de Quentin.

La conversion de tant de personnes et surtout des gardes de la prison irrita encore davantage l'esprit de Rictiovare contre ce saint Martyr; mais, quoiqu'il eût formé le dessein de le faire mourir, dans la crainte néanmoins qu'il avait du peuple, et afin de faire paraître plus de justice dans sa conduite, il feignit de tenter pour la seconde fois la voie de la douceur envers celui pour lequel il n'en avait aucune. Il le fit donc venir derechef devant lui, et lui dit encore tout ce que la flatterie la plus arti-

Digitized by Google

ficieuse put lui suggérer, jusqu'à provoquer le zèle de notre Saint qui, ne pouvant supporter plus longtemps le discours trop dissimulé de cet abominable tyran, l'appela loup ravissant et chien plein de rage, lui déclarant hardiment qu'il ne se moquait pas moins de ses promesses que de ses menaces, et que son unique désir était de posséder bientôt les trésors du Ciel, qui ne périssent jamais. Ce fut alors que Rictiovare, tout en furie, leva le masque de la douceur apparente, estimant en avoir un prétexte très-spécieux pour la changer en une horrible cruauté, qu'il méditait depuis longtemps contre saint Quentin.

Premièrement, il le fit attacher pieds et mains à des roues, par le moyen desquelles il fut tiré et étendu de telle sorte que tous ses membres furent disloqués et mis hors de leurs jointures. Après, il lui fit déchirer le corps avec des peignes de fer, et ensuite verser dans ses plaies de l'huile bouillante, avec de la poix et de la graisse fondue.

Quoique ces tourments fussent des plus cruels, ils ne suffirent pas néanmoins pour assouvir la rage de Rictiovare. Il fit ôter saint Quentin de ses roues; et, après avoir commandé que l'on attachât ses bras à deux poteaux, il donna ordre qu'on appliquât des torches ardentes à ses côtés, afin d'éprouver si la violence de la flamme n'aurait pas plus de force pour abattre sa constance.

Mais notre invincible Martyr, plus embrasé du feu du Saint-Esprit que de celui du tyran, demeura toujours inébranlable; et, bien loin de témoigner par ce nouveau supplice quelque ralentissement en son courage, il ne chanta jamais avec plus d'allégresse les louanges de Dieu, reprochant même à Rictiovare les vains efforts de ses tourments, lui disant qu'il les souffrait avec joie, qu'ils ne lui servaient pas moins de rafraîchissement que la rosée du Ciel aux plantes sur lesquelles le soleil n'a cessé durant le jour de darder ses rayons.

Rictiovare, ne pouvant supporter la liberté des paroles de ce saint Martyr dans le plus fort de tant de cruautés, lui fit verser dans la bouche de la chaux vive, du vinaigre et de la moutarde détrempés ensemble, soit par dérision, soit pour

Digitized by Google

le tourmenter aussi au dedans de son corps, ou du moins afin que par ce moyen il se tût et qu'il cessât de gagner le peuple par ses ravissants discours.

Le tyran, voyant cette dernière tentative aussi inutile que les précédentes, entre en une rage furieuse, et jurant par les plus grands de ces dieux, il menace notre saint Martyr de l'envoyer à Rome tout lié et tout garrotté, pour être présenté aux empereurs, qui le feraient mourir bien plus cruellement et avec beaucoup plus d'infamie dans sa ville et en présence de tous ses illustres parents.

Saint Quentin lui répondit avec douceur, suivant toujours les divers mouvements du Saint-Esprit, qu'il n'appréhendait en aucune façon d'aller à Rome pour y mourir, puisqu'il n'y trouverait pas moins son Seigneur pour le fortifier, qu'il avait néanmoins une confiance très-certaine d'achever le cours de ses travaux dans cette province des Gaules, ce qu'il ne dit pas si assurément sans quelque révélation de la part de Dieu, lequel en avait autrement disposé en notre faveur, par le secret de sa providence adorable, voulant que ce Saint terminât sa vie par un des plus cruels martyres, dans cette ville de Saint-Quentin, qui s'appelait pour lors Auguste de Vermandois, et qu'il la consacrât, non-seulement par l'effusion de son sang, mais ausssi par l'imposition de son nom, lui faisant quitter le superbe nom d'Auguste, qui la rendait recommandable dans l'empire romain, pour prendre celui de Saint-Quentin, qui la rend maintenant bien plus illustre dans le royaume de Jésus-Christ.

Nous avons sujet de croire que Dieu, dans ce dessein, fit changer de résolution à Rictiovare, supposé toutefois que son projet fût sérieux, et non pas plutôt encore une feinte dont il se servait pour tirer ce saint Martyr de la ville d'Amiens, où il avait beaucoup à craindre la sédition du peuple, s'il entreprenait de l'y faire mourir, ce qui est assez vraisemblable ; car, au lieu de l'envoyer à Rome, ainsi qu'il témoignait en avoir la volonté, il commanda par des ordres secrets qu'on le conduisît en la ville d'Auguste, capitale du Vermandois, où il devait se rendre

Digitized by Google

au plus tôt pour les affaires de sa commission. A cette fin donc, on chargea notre Saint de grosses chaînes, et quoiqu'il fût tout affaibli par la violence de tant de tourments et qu'il défaillît presque sous la pesanteur de ses fers, on ne laissa pas de le traîner dans cette ville d'Auguste pour y souffrir un second martyre.

En effet, Rictiovare n'y fut pas plus tôt arrivé le lendemain, qu'il le fit de nouveau comparaître devant lui. Il sembla d'abord le vouloir tenter encore de quelques paroles de douceur, afin de voir si le changement de lieu n'aurait point altéré sa constance ; mais ayant à l'instant reconnu que c'était en vain qu'il s'y arrêtait davantage, il eut recours à d'autres tourments qui ne furent pas moins cruels ni moins inouïs que les précédents.

Premièrement, il le fit transpercer de deux broches de fer depuis les épaules jusqu'aux cuisses ; ensuite il commanda qu'on lui fichât des alènes entre les ongles et la chair de tous les doigts de ses mains. Et après s'être moqué de lui, le considérant en cet état, il le fit élever et étendre sur des chaînes de fer tout ardentes.

Enfin Rictiovare, voyant notre invincible Martyr toujours égal à lui-même et que sa constance ne pouvait pas être ébranlée par tant et de si horribles sacrifices, ne sachant plus qu'inventer, tout enragé de se voir lui-même vaincu, de l'avis de Sévérus-Honoratus, son assesseur, le condamna à la mort, qu'il souffrit encore plus joyeusement que tous les autres supplices, tendant le col au bourreau, qui, lui ayant tranché la tête, couronna en même temps glorieusement son martyre le dernier jour du mois d'octobre de l'année de notre rédemption 302, suivant la plus probable opinion. Et comme la mort des plus signalés Martyrs a été souvent honorée de plusieurs prodiges, aussi son âme ne fut pas plus tôt séparée de son corps qu'elle fut aperçue, sous la forme d'une colombe blanche, voler au Ciel, y étant appelée par cette voix de Dieu : « Venez, Quentin, mon serviteur, et recevez la couronne que je vous ai préparée. »

Digitized by Google

SAINT NARCISSE, SAINT AMPLIAT ET SAINT URBAIN,

DISCIPLES DE SAINT PAUL, MARTYRS

Saint Narcisse, qui fut évêque d'Athènes, selon Hippolyte, et de Patras, selon Dorothée, est nommé par saint Paul dans son Épître aux Romains, comme un de ceux qu'il estimait et saluait particulièrement. Saint Ampliat, qui fut aussi élevé à l'épiscopat, est mentionné par lui dans la même Épître comme lui étant très-cher dans la Seigneur; et saint Urbain, qui devint évêque en Macédoine, avait sans doute travaillé avec lui à la conversion des infidèles, car il l'appelle « son aide en Jésus-Christ. »

Ces trois disciples de saint Paul périrent dans une sédition excitée par les juifs et les gentils contre les Chrétiens, et gagnèrent ainsi la couronne.

On honore le même jour un autre disciple de saint Paul, qui lui était très-cher, et qu'il nomme aussi dans son Épître aux Romains : c'est saint Stachys, que l'Apôtre saint André ordonna évêque et qu'il plaça sur le siége de Constantinople, dont il fut le premier évêque.

SAINT THÉODOTE ET SAINTE RUFINE,

MARTYRS

Théodote, berger dans le voisinage de Césarée, en Cappadoce, était un Chrétien ferme dans sa foi. Il fut dénoncé sous Décius ou sous Valérien et emmené en prison ; et dès qu'on sut qu'il avait une femme chrétienne comme lui, on l'enleva aussi et on l'emprisonna comme son mari. Leur supplice fut retardé de quelques jours, parce qu'on apprit que Rufine était enceinte et près de ses couches ; on attendit sa délivrance. Elle mit au monde un fils qu'elle appela Mammès. On donna cet enfant à une nourrice que les persécuteurs ne savaient pas être chrétienne aussi, et on mit à mort le père et la mère de cet enfant, qu'on retrouve au 17 août, car saint Mammès fut un très-grand Martyr.

L'Église honore saint Théodote et sainte Rufine le 31 octobre.

Digitized by Google

SAINT FOILLAN,

MARTYR.

A l'époque où saint Amand, alors évêque de Maestricht, venait de visiter la noble veuve de Pépin de Landen, dans son château de Nivelles, en Brabant, pour l'aider à réaliser le projet qu'elle avait conçu de se retirer dans un monastère, avec sa fille sainte Gertrude, plusieurs missionnaires irlandais arrivaient dans ce pays pour prêcher l'Évangile. Parmi eux se trouvait saint Foillan; il était fils de Phintan, roi de Mommonie, et il avait pour frères saint Fursy et saint Ultan, qu'il accompagna d'abord dans la Grande-Bretagne, puis après dans le Nord des Gaules.

Pendant que saint Ultan évangélisait les peuples du diocèse de Cambrai, saint Foillan se rendit à Rome, où l'on croit qu'il reçut l'onction épiscopale des mains du Pape saint Martin Ier. A son retour, il partit avec son frère au monastère de Nivelles, où ils furent reçus avec tous les égards que méritaient leur distinction et leur vertu. Leur zèle apostolique fut d'un grand secours aux habitants du Brabant, où sainte Gertrude les engagea à se fixer. Ils y prêchèrent la foi avec courage et persévérance, et Dieu couronna leurs travaux des plus consolants succès. Ils contribuèrent beaucoup aussi à répandre, parmi les saintes âmes réunies dans la communauté de Nivelles, la précieuse connaissance des Écritures, qu'ils avaient acquise dans les plus florissants monastères de l'Irlande.

La vénérable abbesse Gertrude, qui avait remplacé sa mère, voulut même faire davantage pour le bien spirituel des peuples de ces provinces éloignées, et elle donna à saint Ultan, frère de saint Foillan, la terre de Fosse, afin qu'il y construisît un monastère et un hôpital pour le secours spirituel et corporel de tous les malheureux. Cet établissement prit en peu de temps un grand accroissement, et fut d'un grand secours pour la propagation de l'Évangile dans ces pays infidèles.

Un peu plus tard, saint Foillan, accompagné de trois de ses disciples, s'en allait visiter son frère Ultan dans sa nouvelle

Digitized by Google

communauté de Fosse, lorsqu'en passant dans la forêt de Soignes, ils furent tous égorgés par des malfaiteurs, qui les dépouillèrent et traînèrent leurs cadavres sanglants dans les profondeurs du bois 655).

Le monastère de Fosse, où fut transporté le corps de saint Foillan, retrouvé par les soins de sainte Gertrude, a été honoré plusieurs fois de la présence des Évêques de Cambrai. Plusieurs chartes lui assurent des revenus pour l'entretien des religieux : celle de l'évêque Nicolas, en date de l'année 1137, confirme d'une manière touchante et solennelle les prodiges nombreux qui s'opéraient au tombeau du saint Martyr. Sa fête se célébrait le 31 octobre.

SAINTE NOTHBURGE,

VIERGE.

Nothburge était nièce de Pépin de Herstal, dit aussi Pépin le Gros, maire du palais des rois de France, et cousine de Charles-Martel.

Pieusement élevée, elle montra dès l'âge le plus tendre un cœur si pur et un tel détachement des biens de la terre, qu'il était aisé de voir qu'elle n'était animée que de l'amour de Jésus-Christ et qu'elle ne voulait pas d'autre époux.

Elle connaissait à peine le monde qu'elle le quitta pour n'être plus qu'à Dieu. Du consentement de ses parents, elle se retira à Cologne, dans le couvent que Plectrude, sa tante, venait de fonder là.

Entièrement détachée des choses de la terre, elle fut sur-le-champ un exemple et un modèle pour toutes ses Sœurs.

Mûre bientôt pour le Ciel et pour son Dieu, qu'elle n'avait jamais offensé, elle mourut d'une mort toute sainte, le 31 octobre de l'une des premières années du VIII^e^ siècle. Ses reliques sont vénérées à Coblentz.

Digitized by Google

SAINTE BÉGE OU BÉE,

VIERGE.

Bége était, au VIII^e^ siècle, une vierge admirée en Irlande, sa patrie, pour ses vertus et sa sainteté. Elle quitta son pays pour fuir le monde et passa en Écosse, où elle s'enferma dans une cellule, pour gagner le Ciel. Après quelque temps passé dans cette solitude, elle se troubla plus d'une fois par les visites qu'on lui faisait pour se recommander à ses prières. Craignant la vaine gloire, elle quitta son refuge et s'en alla dans le comté de Cumberland, où elle entra dans un couvent, voisin d'Égremont. Elle trouva la paix dans le cloître, qu'elle édifia trente ans par son humilité. Elle mourut de la mort des Saints. Elle est honorée le 31 octobre dans le comté de Cumberland, et elle reçoit un culte aussi dans la Norwége, où l'on a de ses reliques.

SAINT WOLFGANG,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Saint Wolfgang naquit en Souabe, de parents médiocres. Après avoir commencé avec beaucoup de succès ses études au monastère de Reichenau, il passa à Wurtzbourg, avec Henri, frère de Poppon, qui en était évêque et qui avait fait venir d'Italie un très-habile maître, nommé Étienne. Peu de temps après, c'est-à-dire l'an 956, le roi Othon I^er^ donna l'archevêché de Trèves à Henri, qui était son parent, et le nouveau Prélat emmena avec lui son ami Wolfgang. Il voulut le combler de biens et d'honneurs, et lui donner après lui la plus grande autorité dans le diocèse; mais Wolfgang ne voulut point d'autre emploi que d'instruire la jeunesse; encore le faisait-il gratuitement, refusant même ce qu'on lui offrait et nourrissant à ses dépens les écoliers pauvres. Il n'avait pas moins soin des mœurs de ses disciples que de leur instruction; et lui-même s'abstenait de la chair, jeûnait, veillait et priait beaucoup, et ne portait point d'habits précieux. Il refusa des abbayes dont l'archevêque Henri voulait lui donner la conduite, et

Digitized by Google

accepta seulement d'être doyen de quelques chanoines, qu'il réduisit à la vie commune et à l'étude.

L'archevêque Henri étant mort en 964, Wolfgang avait résolu de se retirer en son pays, pour quitter le monde entièrement, comme il désirait depuis longtemps. Mais saint Brunon, frère de l'empereur et archevêque de Cologne, le fit venir auprès de lui et lui offrit toutes sortes d'avantages, même l'épiscopat. Wolfgang les refusa constamment; toutefois, il demeura quelque temps auprès de ce prince, et témoigna souvent depuis qu'il n'avait guère vu de vertu pareille à la sienne. Enfin, Brunon lui permit de suivre son inclination : il retourna en Souabe; il fut reçu avec une extrême joie par ses parents, qui le regardaient comme le soutien de la famille et lui offraient toutes les commodités temporelles; mais il les quitta pour aller se cacher dans le monastère d'Einsidlen, au fond d'une obscure forêt, et y embrassa la vie monastique, sous la conduite de l'abbé Grégoire, Anglais de naissance, qui avait tout quitté pour y venir servir Dieu.

La réputation de Wolfgang lui attira bientôt plusieurs disciples qui venaient des monastères voisins recevoir ses instructions; et saint Udalric étant venu, à son ordinaire, visiter les moines d'Einsidlen, goûta tellement le mérite de Wolfgang, qu'il le prit en affection singulière, et, quelque temps après, l'ordonna prêtre malgré sa résistance. Un jour, comme Wolfgang était en oraison, saint Othmar, auquel il se recommandait souvent, lui apparut et lui dit : Vous sortirez pauvre de cette province, et dans une autre, où vous serez exilé pour la cause de Dieu, vous serez pourvu d'un assez riche évêché. Si vous y faites votre devoir, vous entrerez dans la vie éternelle au bout de vingt-deux ans, et vous sortirez de cette vie dans un lieu où l'on honore ma mémoire.

Encouragé par cette vision et poussé du zèle de la conversion des infidèles, il sortit du monastère avec la permission de l'abbé, et passa dans la Pannonie, pour prêcher les Hongrois. Mais Pilgrim, ou Pélégrin, évêque de Passau, voyant qu'il n'y faisait point de fruit, le retira de cette entreprise et le retint

Digitized by Google

quelques jours auprès de lui. Pendant ce séjour, il reconnut si bien le mérite de Wolfgang, qu'il disait à ses confidents : Oh ! qu'heureuse sera l'Église qui aura un tel évêque ! Je veux demander pour lui l'évêché de Ratisbonne. On lui répondit : Comment cet homme pauvre et inconnu pourra-t-il obtenir cette dignité préférablement à tant de personnes illustres et connues de l'empereur ? Les jugements de Dieu, reprit l'Évêque, sont bien différents de ceux des hommes. Je m'adresserai au margrave, en qui l'empereur a grande confiance, et je le prierai de faire en sorte que, sans avoir égard aux brigues, en vue de la récompense éternelle, on mette en cette place un homme si digne, de quelque condition qu'il soit. La chose fut ainsi exécutée. L'empereur Othon II, par le conseil du margrave, envoya ordre d'élire Wolfgang pour évêque de Ratisbonne, et ensuite de le lui amener bon gré mal gré à Francfort, où il devait passer la fête de Noël.

Les envoyés de l'empereur trouvèrent encore Wolfgang auprès de l'évêque de Passau ; mais il ne songeait qu'à partir pour retourner en son pays. Ayant appris l'ordre de l'empereur, il vit bien que cette affaire était l'ouvrage de l'Évêque. Il se rendit à Ratisbonne avec les envoyés, où le clergé et le peuple, d'un consentement unanime, l'élurent canoniquement et l'envoyèrent à la cour avec une députation de leur part. Étant en présence de l'empereur, il se prosterna à ses pieds, protestant de son indignité ; mais le prince, malgré sa répugnance, l'investit de l'évêché par le bâton pastoral. Wolfgang retourna à Ratisbonne, où il fut intronisé par le clergé et le peuple, et sacré par son métropolitain Frédéric, archevêque de Saltzbourg, accompagné de ses suffragants. C'était en 972, l'année d'avant la mort de saint Udalric. Saint Wolfgang garda l'habit et la vie monastiques dans l'épiscopat.

Il rétablit dans son diocèse l'observance régulière chez les chanoines, les moines et les religieuses. Voyant, à Ratisbonne même, le relâchement des moines de Saint-Emméran, il disait souvent : Si nous avions des moines, le reste ne nous manquerait pas. Et comme on lui disait qu'il n'y avait partout que

Digitized by Google

trop de moines, il répondit avec larmes : A quoi sert la sainteté de l'habit sans les œuvres? Les moines réglés ressemblent aux bons Anges, les relâchés aux mauvais. Le désordre venait de ce que depuis longtemps les évêques de Ratisbonne étaient aussi abbés de Saint-Emméran et s'appropriaient les revenus de ce monastère, réduisant les moines à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Pour y remédier, saint Wolfgang fit venir de Saint-Maximin de Trèves un saint moine nommé Ramwold, qui avait été avec lui chapelain de l'Archevêque, et il le fit abbé de Saint-Emméran.

Quelques-uns du conseil de l'Évêque trouvaient mauvais qu'il ôtât à ses successeurs un revenu dont ses prédécesseurs avaient joui ; mais il leur répondit : Je ne veux pas me charger au-delà de mes forces ; c'est bien assez d'être évêque, sans vouloir encore faire les fonctions d'abbé ; loin de dissiper les biens de Saint-Emméran, je veux les employer aux usages pour lesquels ils ont été donnés. Ainsi l'abbé Ramwold rétablit la régularité dans ce monastère, ayant de quoi fournir abondamment non-seulement à la subsistance des moines, mais à l'hospitalité et aux aumônes. Saint Wolfgang rétablit de même la régularité chez les religieuses et chez les chanoines.

Il prêchait souvent son peuple, qui venait l'écouter avec un grand empressement. Son discours était simple et intelligible, mais fort et touchant ; il pénétrait au fond des cœurs et faisait couler des ruisseaux de larmes. Quand il visitait son diocèse, il avertissait soigneusement les curés de leurs devoirs, entre autres de conserver la pureté de vie, et de ne pas s'imaginer, comme quelques-uns, que la sainte Communion les purifiât de leurs péchés sans pénitence précédente. Ayant appris qu'il y en avait qui, faute de vin, célébraient la messe avec de l'eau pure ou avec quelque autre boisson, il les en reprit sévèrement, et, pour leur ôter tout prétexte, leur fit fournir du vin de son cellier pour cet usage.

L'empereur Othon II, pour affermir la foi dans la Bohême, voulut établir un évêché dans un lieu de cette province qui dépendait du diocèse de Ratisbonne ; et, pour cet effet, il

Digitized by Google

envoya des députés à saint Wolfgang, le prier de prendre des terres en Bohême, en récompense de cette diminution de son diocèse. Saint Wolfgang assembla son conseil, qui s'opposait à la demande de l'empereur ; mais le saint homme ne fut pas du même avis, et ne voulut pas perdre une occasion si précieuse d'affermir une Église naissante. Non-seulement il accorda l'échange, mais il en dressa lui-même les lettres. On ne dit pas quel était cet évêché ; mais ce n'était pas celui de Prague, érigé dès l'an 969, quatre ans avant que saint Wolfgang fût évêque.

Enfin, comme il était en chemin pour aller dans la Bavière orientale, la fièvre le prit ; et étant arrivé à un lieu nommé Pupping, le long du Danube, il fut obligé de s'y arrêter et se fit porter dans un oratoire de Saint-Othmar. Là, s'étant trouvé un peu mieux, il se confessa, puis reçut le Viatique et demeura étendu par terre. Les officiers de l'église et ceux de sa chambre voulaient faire sortir tout le monde, excepté sa famille ; mais il leur dit : Ouvrez les portes, et laissez entrer ceux qui voudront ; nous ne devons rougir à la mort que de nos mauvaises œuvres. Jésus-Christ, qui ne devait rien à la mort, n'a pas eu honte de mourir nu sur la croix. Que chacun voie à ma mort ce qu'il doit craindre et éviter dans la sienne. Dieu veuille avoir pitié de moi, misérable pécheur, qui vais souffrir la mort, et de quiconque la regardera avec crainte et humilité ! Ayant ainsi parlé, il ferma les yeux et mourut en paix le dernier jour d'octobre l'an 994. Il fut transporté à Ratisbonne, et enterré à Saint-Emmeran par saint Hartvic, archevêque de Saltzbourg, et il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau, comme il en avait fait plusieurs de son vivant. L'Église honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa Vie a été écrite par un auteur qui avait vécu dans sa familiarité. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX CHRISTOPHE,

FRÈRE-MINEUR.

Le Bienheureux Christophe était originaire de la Romagne, province d'Italie, et avait été curé avant que d'embrasser

Digitized by Google

l'Institut des Frères-Mineurs. Il eut la satisfaction de voir le Bienheureux Patriarche et de recevoir sa bénédiction, lorsque celui-ci l'envoya, en l'an 1219, pour prêcher l'Évangile dans l'Aquitaine.

La simplicité, l'humilité et une charité ardente pour le prochain, de rigoureuses austérités et un grand attachement aux points de la règle furent les vertus qu'il pratiqua constamment. On a dit de lui qu'il inventait des mortifications, et, en effet, le cilice ne lui semblant pas assez rude, il portait sur sa chair une pesante cuirasse. Il ne mangeait qu'une fois le jour, excepté le dimanche, où il faisait deux repas ; et, quoiqu'il ait vécu dans un âge très-avancé, il ne voulut jamais changer de régime. La réputation de sainteté dont il jouissait attirait beaucoup de monde qui venait pour le consulter. Car, quoiqu'il ne fût pas prédicateur, ses entretiens, et surtout ses actions, étaient autant de sermons, qui ont été souvent très-utiles à ramener les pécheurs à leur devoir, et à rendre fermes dans la foi ceux qui se trouvaient réduits à l'état d'incertitude ou de tiédeur, par les tribulations ou par les artifices du démon ; mais dans la suite, pour vaquer plus librement à la prière et au travail, il se retirait loin de la conversation des hommes, dans une cellule de bois qu'il avait fait construire.

Nous ne savons pas tous les détails de la vie de ce Bienheureux, mais il est certain qu'il se trouva au chapitre général d'Arles, où saint François apparut aux vocaux assemblés, tandis que saint Antoine de Padoue prêchait. On rapporte encore que, dans une extase où il tomba à Martel, petite ville du Quercy, saint François lui ordonna de retourner à Cahors pour annoncer sa mort à ses enfants ; que Christophe obéit sans délai, et que la chose étant vérifiée, elle se trouva exactement conforme à ce qu'il avait dit.

Christophe fit alors un voyage en Italie, et tomba malade à son retour à Cahors. Dans cette circonstance, il prévint ses Frères de sa fin prochaine et les entretint du royaume de Dieu ; puis leur ayant donné sa bénédiction, il s'étendit sur son grabat, et mourut dans une grande tranquillité d'âme et d'es-

Digitized by Google

prit, le 31 octobre 1272, âgé de près d'un siècle, et ayant cinquante-six ans de religion.

La foule fut si grande à son décès qu'on ne put l'inhumer qu'au bout de trois jours, et le Seigneur a permis qu'il opérât des miracles après sa mort, ainsi qu'il avait fait durant sa vie.

LE BIENHEUREUX ALPHONSE RODRIGUEZ,

COADJUTEUR TEMPOREL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Alphonse Rodriguez exerça d'abord la profession de marchand drapier dans la ville de Ségovie, où il prit naissance le 25 juillet 1531. Mais Dieu, qui le destinait à une vie plus parfaite, permit qu'il lui arrivât une suite d'épreuves qui devaient le détacher entièrement du monde. Il essuya des pertes considérables dans son commerce, puis la mort vint lui enlever sa femme et sa fille, qu'il chérissait tendrement. Cependant il lui restait un fils, et c'était une puissante consolation pour un cœur si affligé ; mais il mourut aussi peu de temps après. Alphonse, adorant la main de Dieu, s'appliqua dès lors uniquement aux œuvres de la mortification chrétienne et se livra aux plus grandes austérités. Il passa trois ans dans cet état, consultant le Seigneur et le priant de lui faire connaître sa volonté. C'est alors qu'il fit choix de la Compagnie de Jésus, dans laquelle il entra en 1569, et il prononça ses derniers vœux le 15 avril 1585.

Ses supérieurs lui confièrent la charge de portier au collége de Majorque. Le saint religieux en remplit les humbles fonctions jusqu'à la fin de sa vie, pendant un très-grand nombre d'années. C'est dans ce poste en apparence si bas qu'il s'éleva à la plus haute sainteté, ayant sans cesse la pensée de Dieu présente à l'esprit, vivant dans une mortification continuelle, obéissant avec une humilité parfaite à ses supérieurs, montrant une charité sans bornes, une complaisance et une douceur inaltérables envers ses Frères, envers les écoliers et envers les étrangers qui fréquentaient le collége.

Plusieurs fois on le vit ravi en extase dans ses oraisons ; mais les dons de Dieu n'enflaient point son cœur. Il se regardait comme le plus grand des pécheurs, et les faveurs dont il était

Digitized by Google

l'objet de la part du Seigneur ne servaient qu'à lui inspirer les sentiments d'un plus profond abaissement.

Ce saint religieux mourut le 30 octobre 1617, âgé de quatre-vingt-six ans ; il fut dès lors l'objet d'une vénération particulière, tant de la part du peuple que de la part de ses Frères. Dès l'an 1627, le Pape Urbain VIII fit informer sur ses vertus ; mais il était réservé à Léon XII de l'inscrire sur le catalogue des Bienheureux : ce qui a eu lieu par décret du 29 septembre 1824.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Les miracles de Notre-Dame de Chartres. — Il existait autrefois deux poèmes latins contenant le récit de ces prodiges. Un seul, qui a pour auteur un nommé Eusèbe, prêtre, se trouve encore à la bibliothèque de Chartres. L'autre, qui était beaucoup plus étendu, est perdu; mais il en reste une traduction en rimes françaises, faite en 1262 par Jehan Marchant. Cet ouvrage ne comprend pas moins de six mille quatre cent quatorze vers ; il contient le récit de trente-deux miracles obtenus par l'intercession de la très-sainte Vierge, et cependant il s'arrête à l'an 1020. Parmi tous ces miracles, le plus célèbre est celui de la délivrance de la ville de Chartres, assiégée par les Normands, sous la conduite de Rollon, en 911, du temps du roi Charles le Simple.

Ces barbares, après avoir ravagé tous les pays des environs, pressaient la ville de toutes parts, et étaient sur le point de s'en rendre maîtres, quand l'évêque Gauchelin, par une inspiration divine, au lieu de drapeau, fit déployer la sainte chemise de Notre-Dame sur le rempart[1]. Les premiers Normands qui aper-

[1] Notre-Dame en son vivant, dit avec naïveté un des historiens chartrains, n'était si souffreteuse et dénuée de moyens qu'elle n'eût des chemises pour changer et se tenir blanchement et nettement. A sa mort, les fidèles se partagèrent pieusement les objets qui lui avaient appartenu, et les conservèrent comme autant de reliques précieuses. La mère de Constantin, l'impératrice Hélène, recueillit trois de ses chemises, qu'on déposa dans les églises de Constantinople. L'une d'elles fut donnée à Charlemagne par l'empereur Constantin Copronyme, et Charles le Chauve la fit transporter d'Aix-la-Chapelle à Chartres.

Digitized by Google

çurent ce nouvel étendard se prirent à rire, et tirèrent dessus à coups d'arbalète; mais Dieu les frappa d'aveuglement. Ce prodige jeta la terreur dans les rangs de l'ennemi, et ramena le courage dans le cœur des Chartrains. Alors les assiégés sortirent en armes, précédés de l'Évêque portant la sainte chemise; on tua une grande partie de l'armée normande; le reste s'enfuit honteusement, et la ville fut délivrée.

Depuis l'époque où s'arrête le poème traduit par Marchant, la Vierge de Chartres ne cessa pas de secourir tous ceux qui l'invoquaient; et beaucoup de grâces continuèrent d'être obtenues par son intercession.

En 1129, elle délivra du mal des ardents les habitants de la Beauce et des pays voisins.

Après la bataille de Poitiers (1356), la France fut, pendant quatre années, plongée dans la désolation. Le roi était captif, et le royaume avait pour régent un jeune homme débile, qui n'avait pas encore révélé les grandes qualités qu'il devait montrer sur le trône. Édouard III, poursuivant sans pitié les hostilités, vint mettre le siége devant Chartres dans le but d'affronter Paris. Les habitants opposèrent une vigoureuse résistance. Mais les négociations que le régent avait entamées pour la conclusion de la paix se poursuivaient toujours. La France demandait des conditions moins dures que celles qui étaient offertes par les Anglais, et trois fois les ambassadeurs de Charles vinrent trouver le roi d'Angleterre dans sa tente, pour lui soumettre les propositions de leur maître. La troisième fois, Edouard, enorgueilli de ses succès, les renvoya avec dureté. Le surlendemain de cette entrevue, un orage terrible éclata sur son armée. Les éclairs, un vent impétueux suivi de torrents de pluie, semblaient annoncer l'anéantissement de la nature entière; une grêle d'une grosseur prodigieuse blessait les hommes et les chevaux; les tentes, arrachées par la violence du vent, étaient entraînées par le torrent; les divisions anglaises, terrassées par les bourrasques, roulaient pêle-mêle; mille hommes d'armes et plus de six mille chevaux périrent dans cette tempête. A la vue de ces ravages, Édouard, consterné, se tourna

Digitized by Google

vers l'église de Notre-Dame de Chartres, et prenant à témoin l'auguste Mère de Dieu, il fit vœu d'accepter les offres du dauphin. Au même instant l'orage s'apaisa, la foudre cessa de gronder et le ciel redevint calme et serein.

Le village de Brétigny, à deux lieues de Chartres, fut choisi pour les négociations de cette paix, que le roi d'Angleterre appelait son vœu.

La paix fut solennellement jurée devant Celle à qui la France devait ce nouveau bienfait, et les barons anglais allèrent pieds nus, de leur camp à l'église de Notre-Dame. Sous l'influence de cette Reine de miséricorde, tous les cœurs étaient adoucis et ne respiraient plus que l'union et la charité [1].

MARTYROLOGE ROMAIN [2].

Vigile de la Toussaint.

A Rome, fête de saint Némèse, diacre, et sainte Lucille, vierge, sa fille, lesquels, ne pouvant être portés à abandonner la foi de Jésus-Christ, furent décapités le huitième jour avant les calendes de septembre (25 août). Leurs corps furent enterrés par le Pape saint Étienne, ensuite ils furent inhumés plus honorablement sur la voie Appienne, à pareil jour, par saint Xyste. Grégoire V les transféra dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve, avec saint Symphrone, saint Olympe, tribun, sainte Exupérie, sa femme, et saint Théodule, son fils, qui, ayant tous été convertis par les soins de Symphrone, et baptisés par le même

[1] Il serait trop long de citer, de leurs titres seulement, les innombrables miracles obtenus de Notre-Dame de Chartres. L'un des derniers est la protection évidente et toute surnaturelle qui étouffa le choléra à Chartres en 1836, et qui, vers le même temps, sauva l'auguste cathédrale de l'incendie qui avait commencé de la dévorer.

[2] PRIDIE KALENDAS NOVEMBRIS.

Vigilia omnium Sanctorum. — Romæ, natalis beati Nemesii diaconi et Lucillæ virginis filiæ ejus, qui cum a fide Christi flecti nequaquam possent, jubente Valeriano imperatore, decollati sunt octavo kalendas septembris; quorum corpora a beato Stephano Papa sepulta, deinde a beato Xysto via Appia hac die honestius tumulata, Gregorius quintus in diaconiam sanctæ Mariæ Novæ transtulit, una cum sanctis Symphronio, Olympio tribuno, Exuperia ejus uxore et Theodulo filio, qui omnes Symphronii opera conversi, et ab eodem sancto

Digitized by Google

saint Étienne, reçurent la couronne du martyre. Sous le pontificat de Grégoire XIII, les corps de ces Saints ayant été trouvés dans le même lieu, ils furent placés plus magnifiquement sous l'autel de la même église, le sixième jour avant les ides (8 de décembre).

Le même jour, saint Ampliat, saint Urbain et saint Narcisse, dont parle saint Paul dans son Épître aux Romains, qui furent tués par les juifs et les gentils, pour l'Évangile de Jésus-Christ.

En France, à Vermand (aujourd'hui Saint-Quentin), saint Quentin, citoyen romain, de l'ordre des sénateurs, qui souffrit le martyre sous l'empereur Maximien. Son corps fut trouvé intact, cinquante ans après sa mort, par la révélation d'un Ange.

A Constantinople, saint Stachys, évêque, qui fut ordonné premier pontife de cette Église, par l'Apôtre saint André.

A Milan, saint Antonin, évêque et confesseur.

A Ratisbonne, saint Wolfgang, évêque.

Additions des autres martyrologes.

Translation des reliques de saint Augustin à Alger.

Saint Victorin, martyr en Macédoine, avec plusieurs autres Chrétiens.

Saint Donat, martyr, avec saint Rusticien et six autres.

Sainte Eustalie et sainte Sopatre, fille de l'empereur Maurice.

Saint Rustiçien, martyr avec saint Donat.

Saint Pigmène, évêque d'Autun au v^e^ siècle.

Stephano baptizati, martyrio coronati fuerant. Quæ Sanctorum corpora, Gregorio decimotertio Summo Pontifice, ibidem inventa, sub altari ejusdem Ecclesiæ honorificentius collocata sunt sexto idus decembris. — Eodem die, sanctorum Ampliati, Urbani et Narcissi, quorum meminit sanctus Paulus ad Romanos scribens; qui ob Evangelium Christi a Judæis et gentilibus cæsi sunt. — In Gallia, apud Augustam Veromanduorum, sancti Quinctini civis romani, ordinis senatorii, qui sub Maximiano imperatore martyrium passus est; cujus corpus post annos quinquagintaquinque, revelante Angelo, inventum est incorruptum. — Constantinopoli, sancti Stachis episcopi, qui a beato Andrea Apostolo primus ejusdem civitatis episcopus ordinatus est. — Mediolani, sancti Antonini episcopi et confessoris. — Ratisbonæ, sancti Wolfgangi episcopi.

Digitized by Google

Saint Épimaque et saint Azyrien, martyrs.
Saint Mime et saint Félicissime, martyrs avec six autres.

Martyrologe de la dernière persécution.

André Leroy, prêtre du diocèse de Rouen, évita le serment schismatique et se cacha quelque temps. Arrêté en 1797, il fut condamné à la déportation. On l'embarqua le 1er août 1798. Déposé dans l'affreux désert de Konanama, il y mourut le 31 octobre même année, à l'âge de quarante-cinq ans.

Charles Orpélière, prêtre du diocèse de Saint-Flour, évita le serment, fut conduit à Bordeaux pour être déporté, et mourut là, à l'hôpital Saint-André, le 31 octobre 1794, à l'âge de cinquante-six ans.

Louis-Pierre Dubois, prêtre du diocèse de Tours, pour refus de serment, transporté à Bordeaux pour la déportation, mort là, à l'hôpital Saint-André, le 31 octobre 1793, à l'âge de cinquante-sept ans.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE.

LE VÉNÉRABLE BARTHÉLEMY DES MARTYRS,

ARCHEVÊQUE DE BRAGUE [1].

Barthélemy des Martyrs, ainsi appelé du nom de l'église où il reçut la grâce du Baptême, naquit à Lisbonne dans le mois de mai 1514, sous le pontificat de Léon X et le règne de don Emmanuel Ier, roi de Portugal, surnommé l'*Heureux*.

Dominique Fernandez, son père, et sa mère, Marie Corrée, vivaient dans une condition et une fortune qui ne pouvaient pas les distinguer beaucoup dans le siècle ; mais ils se faisaient estimer par leur piété envers Dieu et leur tendre charité envers les pauvres. C'était leur vertu favorite et celle dont ils inspirèrent avec le plus de soin la pratique à leur fils dès ses plus tendres années. Sa pieuse mère, peu contente de lui répéter souvent ces paroles de Tobie : « Ne détournez jamais vos » yeux de dessus les pauvres, afin que Dieu ne détourne pas » aussi sa vue de vous ; si vous avez beaucoup de biens, donnez » beaucoup ; si vous en avez peu, donnez de bon cœur ce que » vous pouvez. » Elle lui parlait encore plus efficacement par ses actions, et, pour l'accoutumer à faire le bien en le voyant faire, elle l'envoyait quelquefois porter en secret ses aumônes à des personnes de condition, dont les besoins lui étaient connus. L'excellent naturel du jeune Barthélemy le rendait susceptible de toutes les bonnes impressions qu'on voulait lui donner.

[1] La place nous ayant manqué au mois de juillet, nous donnons ici la Vie de ce saint Prélat, qui est le modèle du clergé, et auquel nous regrettions de n'avoir pu consacrer qu'une notice très-incomplète.

Digitized by Google

Doux, modeste, respectueux, obéissant, plein d'une honnête pudeur et destiné de Dieu à de grandes choses, ses vertus naissantes faisaient déjà connaître ce qu'il serait un jour.

Dieu se hâta de l'attirer à lui avant que l'ensorcellement du monde eût pu corrompre son cœur, et la lumière de la grâce, qui découvrit à ses yeux le néant de tout ce qui fait le bonheur apparent des mondains, le remplit en même temps d'ardeur pour cette vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ, qu'on ne peut guère trouver que dans le silence de la retraite et dans l'exercice des vertus religieuses. Ainsi prévenu et attiré dans un âge encore tendre, Barthélemy examinait mûrement, entre plusieurs voies qui lui étaient ouvertes, laquelle pouvait le conduire plus sûrement à Dieu et contribuer davantage à sa gloire. Il ne fut pas longtemps à délibérer : la vie sainte et toute apostolique des enfants de saint Dominique, qui, par leurs vertus et par leurs prédications, gagnaient beaucoup d'âmes à Jésus-Christ, lui fit souhaiter de pouvoir les imiter. Il redoubla la ferveur de ses prières, et, confirmé dans son dessein, il ne craignit pas de le communiquer à ceux de qui il se faisait un devoir de dépendre.

Ses parents l'avaient toujours aimé avec beaucoup de tendresse ; mais, persuadés qu'il était plus à Dieu qu'à eux, ils ne furent ni surpris, ni fâchés de lui voir préférer le Ciel à la terre, la religion au monde et la voix de la grâce à celle de la chair et du sang. Le caractère de son esprit et ses inclinations, toutes portées à la vertu, avaient dû les préparer à ce sacrifice : ils le firent en Chrétiens. Le jeune homme, ayant obtenu leur consentement et reçu leur bénédiction, alla avec confiance se présenter aux Dominicains de Lisbonne. Il n'avait que commencé sa quinzième année; mais la modestie pleine de gravité qui paraissait sur son visage et dans ses paroles prévint d'abord en sa faveur. Cependant le P. Georges Vogade, alors prieur du couvent royal de Saint-Dominique, homme fort expérimenté dans la conduite des âmes, ancien prédicateur et confesseur du roi Emmanuel, examina avec soin la vocation de Barthélemy, ses mœurs, sa vie et les motifs qui le déterminaient à vouloir

Digitized by Google

préférer le cloître à tout autre parti. Sur tous ces points il fut également satisfait et édifié de la sagesse de ses réponses.

Le prudent supérieur dissimula néanmoins son contentement, et, pour éprouver le courage du postulant, il exagéra beaucoup les rigueurs de l'état qu'il voulait embrasser. Le serviteur de Dieu l'écouta avec beaucoup d'attentions; il expliqua ensuite les pensées de son cœur avec cette aimable simplicité qui fit toujours son caractère. J'ose vous assurer, mon Père, répondit-il, que tout ce que vous me faites la grâce de me dire me remplit de joie et ne sert qu'à enflammer de plus en plus mes désirs. Si je viens me présenter à la religion, c'est pour éviter les écueils de ce monde, que je crains, et fuir ses plaisirs, que je n'aime point. Vous me parlez des croix et des souffrances : je désire de tout mon cœur de les embrasser; je sais qu'elles sont nécessaires pour le salut. Toutes ces austérités ne sauraient me rebuter, parce que j'espère de vaincre ce qui est humain par une force divine, et que je mets toute ma confiance en la grâce de Jésus-Christ, qui m'invite à porter sa croix. Je ne dois pas craindre de succomber sous les rigueurs de la règle, puisque le corps n'est jamais trop faible lorsque l'âme est forte, et que la grâce de Dieu, qui peut tout, nous fait vaincre les plus grandes difficultés.

Des sentiments et des paroles si sages, dans un âge si peu avancé, ne caractérisent pas mal Barthélemy des Martyrs; le supérieur en fut frappé, et ce qu'il apprit en même temps de la conduite toujours suivie de ce jeune homme, dont le mérite était déjà connu de plusieurs religieux de la maison, fit qu'on ne porta pas plus loin l'examen et les épreuves. Le même jour, 11 novembre 1528, Barthélemy, par les suffrages unanimes de toute la communauté, reçut l'habit qu'il venait de demander pour la première fois. On crut que les dispositions peu ordinaires qu'on remarquait en lui méritaient bien qu'on se dispensât en sa faveur des règles communes.

On n'eut jamais lieu de s'en repentir. Le fervent novice, plein de reconnaissance et de bons désirs, parut moins marcher que courir ou voler dans la voie des divins commandements et

Digitized by Google

la pratique des conseils évangéliques. Toujours recueilli et occupé, il faisait ses délices de la prière, du travail, du chant des psaumes et de la lecture des Livres saints. La volonté de ses supérieurs était la sienne; on le voyait toujours le premier dans tous les exercices de communauté. Les plus bas ou les plus pénibles, il les aimait par préférence. La défiance de lui-même égalait sa confiance en Dieu; l'une et l'autre le soutenaient dans tous ses travaux, et lui faisaient goûter cette paix qui est au-dessus des sens ou cette joie intérieure que Jésus-Christ a promise aux humbles.

Les historiens nous le représentent dans la ferveur de son noviciat comme un saint Bernard, dans sa retraite de Cîteaux, ou comme un autre saint Dominique, dans le chapitre d'Osma, travaillant tous les jours à mourir au monde et à lui-même, pour ne vivre qu'en Dieu et de l'Esprit de Dieu. Aussi ne différa-t-on pas sa profession. Le même supérieur qui lui avait donné l'habit de religieux reçut ses vœux solennels, le 20 novembre 1529. Barthélemy des Martyrs n'avait alors que quinze ans et six mois, car on n'observait pas encore ce qui fut depuis si sagement ordonné par le Concile de Trente, selon lequel nul religieux ne peut faire profession qu'après seize ans accomplis.

On commençait un cours de philosophie dans le couvent de Saint-Dominique à Lisbonne; le jeune profès fut d'abord appliqué à cette étude; mais on lui ordonna de se nourrir avec soin de la parole de Dieu et d'attirer sa grâce dans lui par la prière et la méditation des choses saintes. C'est ce qu'il fit toujours, par obéissance et par attrait. La philosophie n'occupait qu'une partie de son temps et de son esprit, tandis que la piété seule possédait tout son cœur. Il ne laissa pas de devenir très-habile, parce qu'il réussissait plus par la vivacité et par la pénétration de son génie que les autres par un long travail. Ses progrès furent encore plus grands dans l'étude de la théologie, bien plus conforme à ses inclinations. Uniquement touché du plaisir de plaire à Dieu et de l'aimer, rien ne lui paraissait comparable au bonheur de connaître ce premier Être, ses attributs, ses

Digitized by Google

perfections, la sainteté de sa religion et la sublimité de ses mystères.

Comme ces sentiments étaient profondément gravés dans son âme, il les fit passer dans le cœur de ses disciples, lorsqu'on l'engagea à enseigner aux autres ce qu'il avait déjà appris, moins dans les écoles que dans la prière. Pendant près de vingt ans il professa la philosophie et la théologie, avec autant de réputation que d'utilité pour ceux qui avaient l'avantage de prendre ses leçons. Sa capacité parut surtout dans les chapitres tenus à Guiramanes, à Salamanque et à Lisbonne. Dans le premier, il soutint des thèses publiques qui lui firent honneur. Le général de l'Ordre lui donna le bonnet de docteur dans le second, et il fut élu définiteur de sa province dans le troisième. Barthélemy ne souffrait qu'avec peine ces différents degrés d'honneur, qui lui étaient plutôt un poids et une charge qu'un sujet de joie.

L'infant don Louis, fils du roi Emmanuel Ier et frère de Jean III, roi de Portugal, connaissant la piété et l'érudition de Barthélemy des Martyrs, pria les supérieurs de le charger d'enseigner la théologie à son fils naturel don Antoine, qu'il destinait à l'Église. On ne pouvait pas refuser à un tel prince ce qu'il souhaitait avec ardeur : le serviteur de Dieu fut donc envoyé à Évora, où était la cour et le fils du roi. Mais quoique toujours aimé et considéré de ces princes, il ne cessait de gémir devant Dieu, parce qu'il craignait de souiller la pureté de son âme par la vue de ce faste et de cet orgueil du siècle qui règne ordinairement dans les cours des rois. Un emploi que le monde appelait honorable, il le considérait comme une tentation et un obstacle à ses saints désirs. En expliquant aux autres les vérités de la théologie, il travaillait à devenir lui-même théologien, en la manière que les saints Pères le sont devenus, par l'amour de la sagesse et de la justice, et en purifiant sans cesse son âme par l'exercice de toutes les vertus, afin qu'elle devînt susceptible des lumières de Dieu et de cette onction intérieure qui enseigne toutes choses. Dans cet esprit, il fit un recueil des paroles des Saints qui lui parurent les plus propres

Digitized by Google

à porter la crainte et l'amour de Dieu dans les cœurs. Ce recueil fut depuis imprimé sous le titre d'*Abrégé de la vie spirituelle.*

Il y avait deux ans que Barthélemy était à Évora, lorsqu'il fut élu prieur du couvent de Benfigue. Ce monastère, à une demi-lieue de Lisbonne, dans une situation fort agréable, était en même temps un des plus réformés de la province, d'où étaient sortis plusieurs hommes très-savants et très-saints. L'infant don Louis témoigna approuver beaucoup cette élection, mais il voulut que son fils suivît le P. Barthélemy à Benfigue, pour être toujours près de sa personne. Le saint prieur se trouva donc chargé d'un double emploi et obligé de recevoir souvent la visite des infants de Portugal. Ces princes, extrêmements édifiés de la régularité de la maison et du supérieur, ne s'en retournaient jamais sans laisser de grosses aumônes pour la communauté; mais le prieur, qui ne savait ce que c'était que de thésauriser sur la terre, surtout dans un temps de cherté, distribuait libéralement cet argent aux pauvres et les consolait tous par sa charité, sans se réserver d'autre trésor que la providence de Dieu.

Il n'oubliait rien pour inspirer le même détachement et la même confiance à tous les religieux. Toutes ses attentions étaient de les porter à l'amour de Dieu et au désir de leur perfection, par la prière et la vigilance continuelle sur eux-mêmes. Il leur disait qu'il ne les exhortait pas en particulier à garder avec soin la gravité et la modestie dans leurs regards et dans leurs paroles, mais seulement à avoir Dieu toujours présent et à lui rendre dans leur cœur un culte intérieur et une adoration spirituelle, car les vertus extérieures, disait-il, ont leur racine dans le fond de l'âme, et lorsque le dedans sera bien réglé, le dehors se réglera de lui-même.

Au reste, le ministère de la parole étant si conforme à l'esprit de sa vocation, Barthélemy des Martyrs n'eut garde de le négliger. Prieur ou professeur, il remplissait en même temps les fonctions apostoliques ; il s'en acquittait d'une manière qui faisait bien voir qu'il donnait aux autres de la plénitude de son cœur, et qu'il méritait d'être le maître des hommes parce qu'il

Digitized by Google

s'était rendu le disciple de Jésus-Christ. Tout prêchait en lui, sa vie, ses actions, ses exemples. On connaissait son mépris pour toutes les choses d'ici-bas, son détachement de toutes les créatures, la pureté de sa conscience et de ses mœurs, la rigueur qu'il exerçait contre lui-même, la sublimité de son oraison, le zèle enfin qui le dévorait pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes.

Tel était Barthélemy des Martyrs, lorsque l'Église de Brague se trouva sans pasteur par la mort de son dernier Archevêque. Ceux qui étaient les moins pourvus des qualités nécessaires pour remplir dignement cette place agirent et firent agir avec vivacité pour l'emporter comme d'assaut. Prières, promesses, sollicitations, instances, services rendus ou offerts, raisons de famille, considérations politiques, des hommes ambitieux employèrent tout cela ; mais le Seigneur ne les avait point élus pour conduire son peuple, et la reine de Portugal craignait trop d'engager sa conscience pour se conduire par des vues purement humaines dans une affaire de cette nature. Elle cherchait un homme saint et savant, expérimenté dans la conduite des âmes, aimant l'Église, connaissant ses lois, ne cherchant que les intérêts de Jésus-Christ, et d'autant plus digne de commander qu'il serait plus éloigné de tout esprit d'ambition. Elle trouvait tout cela dans Louis de Grenade. On sait les instances que fit cette princesse pour lui faire accepter l'archevêché de Brague, et la sainte inquiétude où se trouva Barthélemy des Martyrs tant qu'il craignit que son ami ne fût forcé de courber ses épaules sous le fardeau.

Sa surprise, sa crainte et sa douleur furent bien plus vives, quand il apprit, de la bouche de la reine régente, que c'était sur lui-même qu'elle avait enfin jeté les yeux, et que c'était par le conseil de Grenade. La partie lui parut bien redoutable, mais il se rassurait encore, dans la pensée que l'autorité de la reine ne s'étendait pas jusqu'à lui imposer la nécessité d'accepter une dignité ecclésiastique, et que le provincial n'userait jamais de la sienne pour l'y contraindre. Tout ce qu'un homme sage et prudent, rempli de sentiments de religion, pouvait dire

Digitized by Google

ou faire dans une semblable occasion pour conjurer la tempête, Barthélemy des Martyrs le fit. Son malheur ou plutôt l'ordre de la Providence, voulut que plus il montra de résolution de refuser toujours l'épiscopat, plus il parut digne d'être évêque. Son modeste refus, en édifiant la reine, la confirma dans le désir de vaincre sa résistance. Nous dirons de quelle manière s'y prit Grenade pour en venir à bout. Ne répétons rien ; contentons-nous d'ajouter ici que Barthélemy des Martyrs n'avait jamais éprouvé une affliction qui approchât de celle où son cœur fut plongé lorsqu'il vit que son supérieur ne lui laissait d'autre choix que celui de se soumettre ou d'être frappé d'une excommunication majeure.

Au sortir du chœur, où il venait de faire un si rude sacrifice, le saint Archevêque alla se prosterner devant le Saint-Sacrement pour y trouver quelque consolation dans son extrême douleur. Il y demeura fort longtemps, offrant en sacrifice sa volonté surmontée par l'obéissance, et répétant avec larmes les paroles que les Apôtres adressaient autrefois à Jésus-Christ : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.*

S'étant ensuite retiré dans sa cellule, hors d'état de pouvoir répondre aux compliments des religieux, dont les uns lui témoignaient la part qu'ils prenaient à sa peine et les autres l'augmentaient par d'importunes félicitations, il demeura seul, et se livra à ses tristes réflexions en se représentant tous les dangers dont il se voyait environné et craignant encore plus ceux qu'il ne pouvait pas prévoir. Il passa toute la nuit dans cette agitation, sans pouvoir ni dormir, ni calmer ses frayeurs par la prière. Le matin, il sentit un grand mal de tête, qui fut suivi d'une fièvre violente et d'une maladie très-dangereuse.

Tandis que le serviteur de Dieu souffrait et s'affligeait d'avoir été chargé d'un archevêché, ceux qui n'avaient pu l'obtenir se déchaînaient sans trop de ménagement, et contre lui, et contre la reine même. Ils étaient piqués qu'un religieux, dont ils savaient à peine le nom, eût été tiré de l'obscurité de sa cellule pour être élevé à la première dignité ecclésiastique de tout le royaume, sans qu'il eût fait un seul pas pour y monter, sans

Digitized by Google

qu'il lui eût coûté une seule parole de flatterie et sans qu'il eût été obligé de voir seulement aucun de ceux qui tenaient le premier rang à la cour. D'abord on murmura en secret, ensuite on éclata en plaintes ; enfin, pour rendre cette élection ridicule, on composa un libelle fort satyrique et on trouva le moyen de le faire tomber entre les mains du Cardinal infant. Mais ce prince connaissait également la solide piété et le parfait désintéressement de Grenade et de Barthélemy des Martyrs ; il mépris le libelle, qu'il ne considéra que comme le fruit d'une ambition furieuse et désespérée. Tous les gens de bien en pensèrent de même ; ils louèrent la sagesse de la reine dans cette élection, et crurent que Dieu en tirerait quelque grand avantage pour son Église, voyant que le démon en avait été si irrité, qu'après l'avoir traversée en plusieurs manières, il la noircissait enfin par des impostures si insolentes et si publiques.

Cependant la maladie de don Barthélemy augmentait de jour en jour. Ses ennemis reconnurent que la violence qu'on avait faite sur son esprit pour l'obliger de recevoir cette charge devait être bien grande, puisqu'elle l'avait réduit à une telle extrémité ; les plus passionnés d'entre eux commencèrent à s'adoucir. Le saint malade, de son côté, se réjouissait dans le Seigneur par l'espérance d'être bientôt affranchi des liens du corps et des dangers de l'épiscopat. La paix de son âme s'augmentait à proportion qu'il sentait croître son mal, parce qu'il souffrait la vie avec peine et qu'il regardait la mort comme un gain. Mais Dieu, qui le destinait à de grandes choses, voulut rendre plus longue une vie déjà si sainte à ses yeux et qui devait être si avantageuse à son Église. La violence du mal cessa, et dès que le malade eût commencé à reprendre ses forces, on le mena à son couvent de Benfigue pour le rétablir entièrement. Aussitôt qu'il fut en état de marcher, il vint à Lisbonne avec un de ses religieux, pour rendre ses devoirs à la reine.

Dans le même temps, le duc d'Avero était arrivé au palais pour se plaindre à la régente de ce qu'elle lui avait refusé l'archevêche de Bragne pour un de ses freres. Comme il attendait

Digitized by Google

sur un balcon le moment de l'audience, un gentilhomme qui l'accompagnait lui demanda s'il voulait voir l'Archevêque de Brague, et en même temps il lui montra don Barthélemy, qui, fatigué du chemin qu'il venait de faire à pied, s'était assis sur une pierre dans la cour du palais. Le duc l'ayant considéré, ne put s'empêcher d'admirer une humilité si grande dans une si haute dignité ; il fut encore plus touché de la modestie et de la gravité de son visage.

Don Barthélemy étant monté ensuite, ce duc lui fit une profonde révérence et lui baisa la main comme à un archevêque ; s'approchant en même temps avec lui pour saluer la reine, il lui dit : Madame, je venais me plaindre à Votre Altesse du refus qu'elle m'a fait de l'archevêché de Brague, que je demandais pour mon frère ; mais, ayant vu ici celui à qui elle l'a donné, je viens présentement lui rendre de très-humbles actions de grâces de ce qu'elle a élevé à cette charge une personne qui en est si digne. En vérité, Madame, je crois que mon frère serait meilleur pour être gouverneur de province que don Barthélemy des Martyrs ; mais je crois que don Barthélemy vaut mieux que lui pour être archevêque de Brague, car il me semble que l'humilité sied fort bien à un évêque. Et pour ce qui est de nous, Madame, nous l'avons toujours porté si haut dans notre maison qu'à peine connaissons-nous le nom de cette vertu. C'est pourquoi, au lieu de me plaindre à Votre Altesse du choix qu'elle a fait, je le révère au contraire, et je me condamne de l'avoir condamné. Que s'il m'était permis de lui demander une grâce, je ne lui en demanderais point d'autre que celle d'avoir autant de crédit auprès d'elle que M. l'Archevêque de Brague en a auprès de Dieu.

La reine écouta ce compliment avec un visage qui témoignait bien qu'il lui plaisait fort, mais l'Archevêque prenant la parole, lui dit : Je sais, Madame, le respect que je vous dois, et néanmoins je ne crains pas de dire à Votre Altesse que je me trouve dans une disposition tout opposée à celle de M. le duc d'Avero, et que je viens faire tout le contraire de ce qu'il a fait : car, au lieu que, venant pour se plaindre, il vous a remerciée,

Digitized by Google

moi qui ne devrais venir ici que pour rendre grâces à Votre Altesse, j'y viens au contraire pour me plaindre d'elle. Votre bonté et votre douceur, Madame, sont reconnues de tous vos sujets; il n'y a que moi qui ai sujet de me plaindre de vos violences. Vous avez suscité le père contre le fils, et l'ami contre l'ami, pour me faire condamner à l'épisopat comme on condamne les autres à l'exil, à la prison ou à la mort. Et certainement, si ce choix avait été en mon pouvoir, je n'aurais point balancé de prendre plutôt ces trois maux que de tomber dans celui où je me trouve. Je prie Dieu, Madame, de le pardonner à Votre Altesse, et je crains bien qu'il ne lui en demande un jour un compte terrible.

La reine lui répondit en souriant : Monsieur l'Archevêque de Brague, pourvu qu'à ma mort je n'aie point de compte à rendre à Dieu plus difficile que celui-là, je suis assurée de mourir en grande paix.

Le 8 d'août 1558, don Barthélemy avait été obligé d'accepter l'archevêché de Brague ; mais quoique ses bulles fussent expédiées le 27 de janvier 1559, sa maladie lui permit de différer son sacre jusqu'au premier dimanche de septembre, qui était le troisième de ce mois. Le huitième jour de la Nativité de la sainte Vierge, il reçut le *pallium* des mains de l'Archevêque de Lisbonne. L'une et l'autre cérémonie se fit dans l'église de Saint-Dominique, où il avait pris l'habit de religieux trente ans auparavant. Enfin, le 22 septembre, le saint Archevêque se sépara à regret de ses Frères pour se rendre à son Église, suivi de deux excellents religieux de son Ordre, le P. Jean de Leyra, qu'il fit son grand-vicaire, et le P. Henry de Tavora, qui fut le compagnon inséparable de ses travaux, de ses visites, de ses voyages et de tous ses saints exercices.

Il fut reçu à Brague le 4 d'octobre avec une joie et une satisfaction générale ; on n'avait pas attendu son arrivée dans la capitale pour lui donner les plus grandes marques d'estime et de vénération. Dès qu'on sut qu'il était entré dans son diocèse, les villages se dépeuplèrent et tout le monde courut en foule par où il passait pour recevoir sa bénédiction épiscopale.

Digitized by Google

plus exacte fidélité, après en avoir pris ce qui était nécessaire pour la personne et pour la maison de l'Archevêque, on en trouvait encore pour secourir un très-grand nombre de pauvres et faire subsister plusieurs familles. Le zèle du bien public et l'amour de la justice occupaient également notre Prélat.

Les rois de Portugal ont fait les archevêques de Brague seigneurs de la ville et de tout le territoire : ainsi la juridiction civile leur appartient aussi bien que l'ecclésiastique. Ils y ont pour cette raison un sénéchal et une chambre de justice, composée de quatorze conseillers, qui jugent de toutes les affaires, ou civiles ou criminelles. Notre Archevêque, ayant dessein de faire rendre le justice avec toute l'équité et la diligence possibles, s'informa quel soin on apportait pour juger les causes et si on ne faisait point languir les parties. Il voulut être instruit de la vie et des mœurs des juges ; il parla à chacun d'eux en particulier, et enfin il leur fit savoir qu'il irait un certain jour prendre sa séance dans leur Chambre. Il s'y trouva au temps marqué et leur parla ainsi :

Si le Seigneur avait écouté mes vœux, il m'aurait conservé dans la vie retirée que j'avais choisie et vous aurait donné un autre Archevêque plus capable de soutenir cette charge. Mais, puisqu'il lui a plu de m'engager contre ma volonté dans un emploi si difficile, il m'a aussi obligé à faire tous mes efforts, selon le peu que je puis, pour en remplir les fonctions et les devoirs. Vous savez que l'Archevêque de Brague, étant le seigneur temporel de cette ville, doit la justice à tous ceux qui la demandent. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle leur soit rendue avec beaucoup d'exactitude, mais je ne puis le faire que par vous. Je vous conjure donc de m'aider à m'acquitter en ce point de la charge que Dieu m'a commise. Je ne viens pas ici pour me plaindre de votre conduite ; ce que je sais de quelques-uns de vous me satisfait beaucoup pour le passé et me donne de grandes espérances pour l'avenir. Mais la charité pastorale que je dois avoir pour vous et pour tous ceux à qui vous rendez la justice, m'oblige de vous dire que c'est une grande chose à un homme que d'être juge d'un homme, et encore plus à un Chré-

Digitized by Google

tien d'être juge d'un Chrétien. Les païens mêmes ont reconnu cette première vérité, et l'Écriture sainte nous enseigne la seconde. Le Saint-Esprit parlant à Moïse, qu'il avait établi législateur de son peuple, nous représente en peu de mots combien doit être grande la vertu et l'intégrité des juges, lorsqu'il dit qu'ils doivent craindre Dieu, aimer la vérité et la justice, haïr l'avarice et les présents.

Il leur ordonne de craindre Dieu, parce qu'à moins de cela ils ne pourront être assez fermes pour résister à l'injustice et à la violence, et ils appréhenderont plus de déplaire aux hommes que blesser leur conscience. Il veut qu'ils aiment la vérité et la justice, parce qu'autrement ils ne tiendront pas la balance égale et ils se laisseront aisément emporter aux intérêts ou aux sollicitations des personnes qui leur seront chères. Il veut encore qu'ils haïssent l'avarice, non-seulement pour ne pas préférer un gain honteux au devoir de leur charge (ce qu'un homme qui a quelque honneur évitera sans peine), mais aussi pour ne pas être séduits par une sorte de cupidité plus subtile qui persuade aux juges qu'il leur est permis de recevoir des présents. C'est pourquoi Dieu leur dit par la bouche de Moïse : « Vous ne » recevrez point de présents, parce qu'ils aveuglent les sages » même et qu'ils corrompent les jugements des justes. » Les présents aveuglent les sages en cela même qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils s'asservissent à ceux dont ils les reçoivent. J'espère de la bonté de Dieu que, vous ayant appelés à cet emploi, qui vous rend les arbitres des biens, de l'honneur et de la vie des hommes, il vous donnera aussi la lumière et l'intelligence, l'esprit d'équité et de justice pour vous en acquitter comme il le désire. Vous êtes les juges de vos frères, et Dieu est le vôtre. Ils rendent compte de leurs actions devant vous, vous rendrez compte des vôtres devant Lui, et vos jugements seront jugés. C'est pourquoi, comme les hommes vous craignent, vous devez craindre le Seigneur, le prier et l'invoquer souvent, pour qu'il éclaire votre esprit, qu'il fortifie votre cœur et que votre bouche ne soit que l'organe de la justice.

Comment l'homme ne tremblerait-il pas, lorsqu'il considère

Digitized by Google

dans une cause criminelle que son avis peut ôter la vie à un homme ? Je sais qu'on y est contraint quelquefois, et qu'il ne faut point amener la licence par l'espérance de l'impunité. Mais on ne doit pas se dépouiller de l'humanité et de la douceur, lors même qu'on est obligé d'exercer la rigueur de la plus sévère justice. Saint Augustin a eu raison de dire qu'il est aisé de haïr les méchants, parce qu'ils sont méchants; mais que c'est une chose rare, mais vraiment chrétienne, de les aimer en même temps, parce qu'ils sont hommes, en sorte qu'on haïsse le crime et qu'on aime la nature dans une même personne. Lors donc qu'on est obligé d'en venir à cette extrémité, il faut qu'il n'y ait que le respect des lois et des ordonnances du prince, que le soin de la sûreté publique et que la nécessité inévitable de votre charge, qui fasse comme violence à votre douceur et qui arrache à votre compassion un arrêt de mort.

Il y a encore d'autres occasions qui ne sont pas tout-à-fait si importantes, mais qui sont aussi plus ordinaires, comme sont les affaires qui regardent les biens ou l'honneur des hommes. Travaillez, je vous prie, à terminer toujours selon la justice et en peu de temps ces procès, qui consument en frais les parties et qui vivent quelquefois plus que ceux qui les poursuivent. Les riches souvent tyrannisent les faibles, parce qu'ils n'ont pas assez de biens pour implorer contre eux la force des lois. Ne permettez donc pas ces longues et pénibles procédures, qui rendent aujourd'hui si chère et en même temps si ennuyeuse la poursuite des affaires, contraignent les pauvres à abandonner leurs plus justes causes. Les saints Docteurs ont dit que chaque père de famille doit faire en sa maison l'office d'évêque; en considérant la place où Dieu vous a mis, vous trouverez que cette parole vous regarde plus particulièrement. C'est à vous tous, comme aux évêques, à être les protecteurs des veuves et les pères des orphelins; à soutenir les pauvres contre les riches, les opprimés et les calomniés contre ceux qui les calomnient ou qui les oppriment, et enfin à rendre la justice à tous et la défendre contre tous. Acquittez-nous donc, je vous supplie, envers Dieu de ce devoir. Faites pour nous,

Digitized by Google

dans les affaires civiles, ce que nous sommes obligé de faire dans toutes les rencontres où le devoir de notre ministère nous appelle. Vous pouvez vous assurer que vous trouverez toujours en notre personne un père qui vous aimera, un ami qui vous servira et un archevêque qui vous favorisera, selon Dieu, dans toutes les fonctions de votre charge.

Le saint Archevêque soutint et anima ce discours avec l'ardeur de sa charité, l'autorité de sa personne et une gravité qui lui était naturelle. Tous ces magistrats en furent surpris; ils reconnurent alors, par la sagesse de ses discours et par la fermeté de son esprit, que Dieu leur avait donné un archevêque qui serait le protecteur des bons et la terreur des méchants, un premier juge que son intégrité rendrait incorruptible et sa vigilance incapable d'être surpris. Ceux qui avaient de la conscience et de l'honneur s'en réjouirent dans le Seigneur, et les autres, dont les intentions étaient moins pures, jugèrent bien qu'il se faudrait conduire sagement avec un tel maître, qui avait tout ensemble la lumière pour voir leurs fautes, la justice pour les condamner et l'autorité pour les punir.

Don Barthélemy n'oubliait pas que la principale fonction d'un évêque est d'être le médiateur entre Dieu et le peuple : d'attirer sur les âmes qui lui sont confiées les miséricordes du Seigneur, par ses prières et ses sacrifices, et de porter les fidèles à toutes sortes de bonnes œuvres, par la vertu de l'exemple et la force de la prédication. Toute la suite de ses actions était une odeur de vie et une prédication continuelle; il se proposa de plus d'annoncer la parole de Dieu dans son église cathédrale les Avents, les Carêmes et plusieurs fêtes et dimanches de l'année. C'est ce qu'il a fait avec une admirable ferveur d'esprit, un grand concours de son peuple et des fruits très-abondants. Comme il n'y avait rien de bas ni de rampant dans ses discours, on n'y trouvait aussi rien d'affecté, rien qui ne fût grave, judicieux, solide, conforme à cette autorité et à cette majesté sainte qui est propre à la parole de Dieu. Son cœur, son esprit, ses discours en étaient tout remplis.

Tout son dessein, dans ses exhortations, était de tirer les

Digitized by Google

âmes de la profonde ignorance où il les voyait, de déraciner les abus et les vices, de frapper les esprits de la crainte salutaire des jugements de Dieu, de leur persuader de s'appliquer sérieusement à leur salut, d'amolir la dureté de leurs cœurs et d'y faire naître ces sentiments d'amour qui opèrent le changement de vie et la véritable conversion. On l'écoutait toujours avec d'autant plus de respect et on était d'autant plus touché de ses discours qu'on savait que son cœur s'accordait parfaitement avec sa langue et que ses actions rendaient témoignage à ses paroles. On ne tarda pas à voir un changement bien édifiant dans tous les états et dans toutes les conditions.

Ce que le saint Archevêque avait si heureusement commencé dans la ville de Brague, il se hâta de le faire dans toute l'étendue de son diocèse. Il n'y avait que peu de mois qu'il était entré dans son Église, et il résolut d'aller chercher une partie du troupeau dans les campagnes, au milieu même de l'hiver. Son chapitre et son conseil lui représentèrent que le temps était très-rude et le pays qu'il voulait d'abord visiter sujet à de grandes neiges et d'horribles froids ; qu'ainsi c'était visiblement exposer sa santé et celle des siens. On le supplia de vouloir attendre que l'air fût devenu plus doux, à l'entrée du printemps, pour exécuter sa sainte résolution. Tout cela ne paraissait fondé que sur la raison ; mais l'homme de Dieu se conduisait par une lumière plus pure et plus élevée que la raison. Il répondit qu'un bon pasteur ne considère ni les froids de l'hiver, ni les chaleurs ds l'été lorsqu'il s'agit de visiter et de servir ses brebis, puisque c'est alors que sa présence leur est le plus nécessaire ; que, depuis qu'il était devenu archevêque, sa vie n'était plus à lui, mais à son troupeau, et qu'il s'acquitterait bien mal de sa charge s'il pensait à ménager sa santé lorsqu'il ne fallait penser qu'à sauver son peuple. Lorsque l'Archevêque eut ainsi parlé, les uns se turent, et les autres, encouragés par son exemple, s'offrirent à être les coopérateurs de son ministère. Il commença sa visite dans les premiers mois de l'année 1560.

Toute sa peine dans le voyage était celle des personnes qui l'accompagnaient ; il aurait voulu souffrir lui seul ce qu'ils

Digitized by Google

souffraient tous. On le voyait toujours le premier aux endroits fâcheux et le dernier à prendre du soulagement. Cette bonté adoucissait bien la peine des siens, et les moins patients avaient honte de se plaindre en voyant sa fermeté infatigable dans tous les travaux. Passant un jour d'un village à un autre, ils furent surpris d'une pluie fort froide, qui, discontinuant quelquefois, était suivie d'un vent encore plus froid. L'Archevêque marchait le premier, monté sur sa mule ; il avait coutume d'aller ainsi seul pour s'occuper plus librement de quelque sainte pensée. Il profitait de tout pour s'élever à Dieu, et ce qu'un autre aurait négligé était à sa piété éclairée un objet dont il savait se servir pour son instruction et celle des autres. En voici un exemple qui mérite bien d'être rapporté dans l'histoire du saint Archevêque.

Pendant qu'il marchait seul dans un chemin difficile, transi de ce vent aigu et coupant, il aperçut sur une roche élevée un pauvre petit berger faible et mal vêtu, exposé aux vents et à la pluie, gardant quelques brebis qui paissaient autour de lui. Il remarqua aussi qu'au pied de cette roche, il y avait une caverne qui lui pouvait servir d'abri dans un temps si rude. Ému de compassion, l'Archevêque appela cet enfant et lui dit de descendre en bas et d'entrer dans la caverne pour se mettre à couvert. Le petit berger lui répondit aussitôt : Je n'oserais, Monsieur, car si je n'étais plus ici en sentinelle et ne veillais plus sur mon troupeau, le loup viendrait et m'emporterait une brebis, ou le renard se jetterait sur un agneau et l'étranglerait. — Hé, mon fils, lui repartit le Prélat, que vous importerait-il, quand le loup ou le renard auraient tué quelqu'une de vos brebis ? — Ah ! Monsieur, lui dit l'enfant, il m'importerait beaucoup, car j'ai mon père à la maison, qui ne manquerait pas de me bien crier, et encore serais-je trop heureux si j'en étais quitte pour cela. Je veille sur son troupeau et il veille sur moi.

L'Archevêque attendit au même lieu ceux de sa suite, et en leur montrant cet enfant, il leur dit : Voyez, mes frères, quelques-uns pensent que nous en faisons trop, et nous faisons moins que ce petit berger. Il souffre comme nous et plus que

Digitized by Google

nous, mais il n'a soin que des bêtes, et nous sommes chargés du soin des âmes ; il veille contre les loups comme nous devons veiller centre les démons. Il souffre, pour contenter son père, plus que nous ne souffrons pour plaire à Dieu. Sa récompense est le peu de pain qu'il mange, et la nôtre est le Paradis. Dieu, mes frères, nous envoie cet enfant : son exemple nous parle et sa patience nous confond.

Les ecclésiastiques et les religieux qui accompagnaient l'Archevêque furent touchés de cet objet et de l'excellente instruction qu'il en tira. Mais ils n'admirèrent pas moins le zèle, la vigilance et l'humilité qu'il fit paraître dans tout le cours de cette première visite, qui ne dura guère qu'un mois, et qui produisit de très-grands fruits. Tous les jours, après avoir dit la Messe, il prêchait, et il le faisait d'une manière fort claire et fort pathétique, se proportionnant en tout à la portée de ses auditeurs. Il paraissait cependant animé d'un zèle tout de feu, principalement contre le vice honteux, qui régnait avec scandale dans tous ces pays. Pour en bannir l'impureté si commune, il s'y prit autrement que n'avaient fait avant lui les autres visiteurs, et il en retira plusieurs du désordre. Il avait aussi un grand soin de s'informer de tous les dérèglements des familles qui pouvaient être connus, et de travailler ensuite à rétablir la paix dans les mariages, la bonne intelligence entre les pères et les enfants, les maîtres et les domestiques. Il réconciliait les ennemis, faisait cesser les querelles ou donnait des moyens pour achever peu à peu tout le bien qu'il avait commencé.

Il s'appliquait surtout à bien connaître et régler les pasteurs des églises qu'il visitait ; il considérait quel soin ils avaient d'instruire leurs peuples, d'administrer les Sacrements, de célébrer le saint Office et de ne donner partout que de bons exemples. Il honorait et encourageait ceux dont la conduite était irréprochable, fortifiait les faibles et menaçait ceux dont on lui avait fait de justes plaintes. Il fit un mémoire de tout ce qu'il apprit dans sa visite, et il prit les noms de tous les prêtres vertueux qu'il put connaître, afin que, lorsque l'occasion s'en présenterait, il leur confiât les cures de son diocèse. Par sa

Digitized by Google

prudence, sa douceur et sa fermeté, il corrigea bien des abus et fit cesser bien des scandales. Sans entrer dans un long détail, qui ne peut convenir à cet abrégé, nous nous contenterons de dire que la visite du saint Archevêque, dans un grand nombre de paroisses, remit toutes choses dans l'ordre, décria le vice et rétablit beaucoup de pratiques utiles de religion et de piété. Deux personnes de condition et d'autorité, l'un ecclésiastique et l'autre engagé dans le monde, menaient une vie fort scandaleuse. Le saint Pasteur entreprit leur conversion, qu'on n'osait guère espérer, qu'on craignait même d'entreprendre. Il en vint heureusement à bout ; il s'en fit même deux amis, qui assurèrent depuis que l'humilité et la douceur de ce saint homme, et le zèle qu'il avait témoigné pour leur salut, avaient eu sans comparaison plus de pouvoir sur leur cœur que n'auraient pu avoir les paroles les plus sévères et toutes les menaces des jugements de Dieu.

La Providence parut aussi veiller à sa conservation. Comme il visitait lui-même tous les villages et toutes les bourgades les plus pauvres et les plus inhabitables, il fut un jour obligé de passer la nuit dans un hameau si ruiné qu'il n'y avait qu'une seule maison couverte de tuiles, assez mauvaise d'ailleurs ; on l'appelait cependant le château, parce que les autres habitations du lieu n'étaient que de méchantes cabanes bâties de terre et de boue et couvertes de branches d'arbres. Les domestiques de l'Archevêque étaient allés préparer son logement dans le château, mais il leur envoya dire qu'il le leur défendait absolument et qu'il ne voulait pas être logé autrement que les autres. Il demeura ferme dans sa résolution et on fut obligé de l'exécuter. On entendit pendant la nuit un bruit extraordinaire, dont on ne put alors découvrir la cause ; on trouva le lendemain que ce bruit avait été causé par la chute du château, qui s'était renversé de fond en comble. Il est aisé de penser quelles furent les réflexions de l'Archevêque et de ceux de sa suite sur un tel événement.

De retour à Brague avant le commencement du Carême, il prêcha durant tout ce saint temps avec le concours, l'admiration

Digitized by Google

et l'édification de tout son peuple. Il cherchait en même temps le remède à tous les maux qu'il avait connus dans sa visite. Il considérait que presque tous ses diocésains, surtout dans la campagne, vivaient dans une profonde ignorance, source des crimes les plus honteux, et que l'incapacité, souvent même la mauvaise vie des pasteurs, était l'origine de ces désordres. Voulant donc suppléer par lui-même au besoin de tant d'âmes, qui portaient le nom de fidèles sans avoir toujours la foi, et de chrétiennes sans connaître Jésus-Christ, il composa en langue vulgaire un petit catéchisme où il expliquait en termes simples et très-clairs les premiers principes de notre religion. Il mit ce petit livre entre les mains des curés. Il y joignit quelques sermons fort courts sur les principales fêtes de l'année, de même que pour tous les dimanches du Carême et de l'Avent. Il ordonna à tous les curés de les lire aux peuples pour leur apprendre à mener une vie conforme à leur foi. Dans le même esprit, il fit traduire en langue vulgaire les Vies des Saints dont l'Église célèbre la fête, et les fit imprimer à Brague à ses dépens.

L'Archevêque fit plus : pour former des jeunes gens qu'on pût rendre capables de servir l'Église, il fit une fondation d'une rente considérable, afin que ceux de son diocèse qui voudraient étudier et qui n'avaient pas de bien, pussent être entretenus dans Brague pour leur subsistance et pour leurs études. Il donna à un ecclésiastique sage et vertueux le soin de ces jeunes gens et lui ordonna d'examiner encore plus leurs progrès dans la piété que dans les lettres. Il avait déjà établi dans son palais des religieux de son Ordre, dont il connaissait l'expérience et la capacité, pour instruire ceux qui seraient appelés à la conduite des âmes, Enfin il écrivit au P. Jacques Lainez, général des Jésuites, et le pria de lui envoyer au moins douze de ses religieux pour prêcher, enseigner et apprendre le latin aux enfants, en attendant qu'on pût achever le collége qu'il leur destinait.

Pendant que notre Archevêque s'occupait ainsi du soin de son troupeau, le diable voulut lui dresser un piége couvert d'une apparence de discrétion et de charité. Quelques amis de don Barthélemy, considérant la pesanteur de sa charge et la

Digitized by Google

multiplicité des soins, jointes à l'austérité de sa vie, lui représentèrent que le travail allait à l'excès et passait ses forces; qu'étant à Brague, il donnait les jours entiers à entendre ou à juger les affaires, et la meilleure partie de la nuit à la prière et et à l'étude; que lorsqu'il était dans la visite du diocèse, ses fatigues et ses travaux redoublaient encore, et que ni dans l'un ni dans l'autre de ces emplois il ne se relâchait en rien de la rigueur de ses pénitences; qu'un état si pénible l'était trop pour pouvoir durer; qu'il devait considérer que s'il était évêque il était homme, et que s'il n'aimait pas sa vie pour lui-même, il la devait aimer pour son troupeau, au salut duquel il l'avait vouée; qu'ils croyaient donc qu'afin qu'il pût subsister et satisfaire aux obligations de sa charge, il était tout-à-fait à propos de créer un évêque titulaire, qui lui servirait de coadjuteur, pour le soulager dans ses grands travaux; que c'était ce qui se pratiquait d'ordinaire dans les diocèses d'une grande étendue; que ses prédécesseurs même l'avaient fait et qu'il se conserverait ainsi à leur exemple, pour être en état de servir son peuple.

L'Archevêque excusa la bonne intention de ceux qui lui parlaient ainsi, mais il ne suivit pas leur conseil. Vous voulez, leur dit-il, que je me souvienne que je suis homme, je vous prie de considérer aussi que je suis évêque. On n'avertit pas un général d'armée pour le porter à fuir les occasions les plus dangereuses de la guerre, parce qu'il sait assez que la qualité même de général l'expose à la mort. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais il est nécessaire que je remplisse mon ministère.

Le salut de mon peuple ne dépend pas de ma vie, Dieu est si grand qu'il n'a besoin de personne; il a conservé l'Eglise de Brague plusieurs siècles avant ma naissance; il la conservera de même après ma mort. Je sais que l'Église me permet de demander un coadjuteur, non pour favoriser ma mollesse et ma négligence, mais lorsqu'une nécessité et une impuissance effective l'exigeront. Persuadé qu'un travail sans relâche est le partage d'un évêque, je suis résolu, avec la grâce de Dieu, de continuer comme j'ai commencé. En vivant de la

Digitized by Google

sorte, je ne dois pas craindre d'avancer mes jours, puisque je n'attends le repos et la récompense qu'à la mort.

Il fit ce qu'il avait promis, au grand contentement des pauvres, des malades, des hôtes et de tous ceux qui avaient besoin de son assistance. Dans sa première visite, il avait dressé un mémoire, sur lequel étaient marqués le nom, l'âge, le sexe et le différent état de toutes les personnes qu'il avait connues dans la nécessité, et il leur fit distribuer à tous des habits et les autres choses nécessaires. Il n'avait pas encore visité la troisième partie de son diocèse que déjà il fournissait des habits à quatre cents pauvres. Il fit une recherche encore plus exacte de ceux de la ville de Brague, et prit un soin tout particulier des veuves et de toutes les honnêtes filles qui n'avaient pas de quoi vivre. Il employa des ministres fidèles pour découvrir tous les pauvres gens, que la pudeur portait à se dérober à sa connaissance, et il les aidait selon leur état et leurs besoins. Aux uns, il faisait donner toutes les semaines, par son aumônier, une quantité de blé, de chair et de poisson. A d'autres, il donnait, au commencement de chaque mois, une certaine somme d'argent. Il en faisait aussi distribuer, les mercredis et les vendredis, à tous les pauvres qui se présentaient à la porte de son palais, et un prêtre leur distribuait alors le pain de la parole de Dieu avant que de leur faire l'aumône.

Outre l'hôpital général, que l'Archevêque avait fondé dès son entrée à Brague, il établit quelques infirmeries séparées les unes des autres, pour des hommes et pour des femmes; il les pourvut de toutes les choses nécessaires et il les visitait souvent lui-même. Il payait aussi pour plusieurs pauvres familles le loyer de leur maison et il entretenait à ses dépens quelques médecins chargés de visiter tous les pauvres de la ville. Les libéralités du pieux Prélat n'étaient pas moindres envers les monastères tant d'hommes que de filles qui avaient besoin de ce secours.

Comme il était très-ordinaire de voir à Brague des religieux de tous les ordres et de pauvres ecclésiastiques, soit qu'ils vinssent pour des affaires ou qu'ils ne fissent que passer, l'Ar-

Digitized by Google

chevêque se tenant offensé qu'ils logeassent dans les hôtelleries, acheta une maison près de son palais pour en faire un hospice, et destina une certaine rente pour la dépense des hôtes, qui y étaient reçus charitablement et servis avec propreté pendant un certain nombre de jours. On ne recevait jamais dans cette maison ni les séculiers ni les malades. S'ils étaient pauvres, l'Archevêque faisait pourvoir ailleurs à leurs besoins, et il logeait dans son palais les abbés, les recteurs, les curés de tout son diocèse et leurs vicaires qui venaient traiter avec lui ou avec son proviseur des affaires de leurs églises. Cette sage prévoyance fit que, dans la ville et dans le diocèse de Bragne, il n'y eut aucune nécessité spirituelle ou corporelle qui ne sentît la main secourable de ce saint Pasteur. Il ne faisait pas seulement des aumônes de son abondance, comme font les riches; il en faisait encore de sa pauvreté, en retranchant quelquefois ce qui lui était nécessaire dans ses habits et dans son lit. Son histoire en fournit plusieurs exemples édifiants, qui nous obligent de dire de lui ce qu'il a été dit d'un grand saint, qu'il était avare pour lui, libéral envers ses amis et prodigue envers les pauvres.

C'est ce que l'illustre Louis de Grenade et l'ancien Évêque de Saint-Tomé virent avec une incroyable satisfaction, lorsqu'ils vinrent à Bragne dans l'été de 1560. Cet esprit d'ordre et de régularité, cette charité et cette générosité épiscopale, dont ils avaient admiré les beaux exemples dans la personne de don Barthélemy des Martyrs, les remplirent de tant de consolations qu'ils se retirèrent en louant Dieu de tout leur cœur de l'avoir donné à leur Ordre, pour en être un si grand ornement, et tenaient en même temps leur Ordre très-heureux d'avoir donné non-seulement à l'Espagne, mais à toute l'Église catholique un si grand Évêque. Les seuls courtisans ambitieux osèrent blâmer d'abord le pieux excès de sa charité, de son humilité, de sa pauvreté. Ils lui rendirent justice dans la suite, et, à l'exemple du duc d'Avero, ils se condamnèrent de l'avoir condamné.

Il y avait à peine un an et demi que notre Archevêque était

Digitized by Google

à Brague, lorsqu'il fut appelé au Concile œcuménique de Trente par les lettres apostoliques du Pape Pie IV. Le zèle de la religion lui inspira les mêmes sentiments de tendresse pour l'Église répandue dans tout le monde qu'il avait pour son diocèse. Comme il voyait cette Épouse de Jésus-Christ attaquée dans sa foi, déchirée par le schisme, déshonorée dans ses mœurs par les dérèglements de ses ministres et de ses enfants, et qu'il savait bien qu'on ne pouvait remédier à tous ces maux que par un Concile général, il était bien aise d'y pouvoir soutenir, par sa voix et par son autorité, la foi qu'il eût voulu sceller de son propre sang. Il s'appliqua d'abord à donner tous les ordres pour le gouvernement de son diocèse durant son absence, afin que, n'y ayant que sa seule personne qui y manquât, toute sa conduite y fût exactement observée. Il établit pour son vicaire général le P. Jean de Leyra, dont il avait reconnu, par une longue expérience, la sagesse et la piété, et lui associa des personnes capables de bien répondre à son attente et de mettre sa conscience en repos.

Quant au soin de son équipage, il était en possession de mépriser tout l'éclat extérieur. Il devait paraître dans le Concile en archevêque de Brague, qui dispute à celui de Tolède la qualité de primat de toute l'Espagne; cependant il voulut arriver à Trente avec la même simplicité et la même modestie qui lui était ordinaire dans son diocèse. Il prit pour compagnon de son voyage le P. Henri de Tavora, qu'il regardait comme son fils et qui fut depuis archevêque de Goa, métropole des Indes orientales. Pour secrétaire, il choisit un docteur fort savant et très-pieux. Il y joignit un aumônier et quelques autres personnes dont il ne pouvait se passer. Après de ferventes prières, il partit de Brague le lundi après le dimanche de la Passion, le 24 de mars 1561.

Lorsqu'il fut arrivé sur les limites de son diocèse, le saint Archevêque se mit à genoux, la face tournée du côté de sa ville et de son Église, et, levant les yeux et les mains au Ciel, il fit sa prière à Dieu et lui demanda, avec une charité épiscopale, qu'il lui plût conserver son cher troupeau et en être lui-

Digitized by Google

même le pasteur pendant son absence. Il finit sa prière par les mêmes paroles que Jésus-Christ avait adressées à son Père : « Père saint, je vous prie pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Conservez-les pour la gloire de votre Nom. » Puis, ayant fait la bénédiction sur son diocèse, en demandant à Dieu que lui-même le bénît, il se leva avec une abondance de larmes qu'il ne put retenir et qui en tirèrent des yeux de tous ceux qui l'accompagnaient.

Depuis le royaume de Castille jusqu'à Trente, il garda toujours cet ordre; avant que d'entrer dans une ville où il devait passer la nuit, s'il savait qu'il y eût quelque couvent de Saint-Dominique, il quittait son train et cachait sa croix, ordonnait aux siens de se loger tous ensemble dans l'hôtellerie qui leur serait le plus commode et de l'aller attendre le lendemain à la sortie de la ville; il leur défendait seulement de dire à qui que ce fût qui il était. Après cette précaution, il allait seul avec le P. Henry de Tavora se présenter au couvent de son Ordre. Dans quelques-uns il fut reçu et traité selon ses désirs, c'est-à-dire en simple religieux. Il passait tous les jours des théologiens qui allaient au Concile; nos deux Portugais furent regardés ordinairement comme tels. Quelquefois aussi ils furent reconnus par l'attention des supérieurs des maisons, qui demandaient à voir leurs lettres ou par quelque autre accident.

Étant arrivé au couvent de Saint-Paul de Burgos, l'Archevêque avait résolu de s'y arrêter deux jours parmi ses Frères, qui, sans le connaître, le traitaient avec beaucoup de charité. Il dîna avec la communauté, et, au sortir du réfectoire, tandis qu'il s'entretenait ave le prieur et quelques autres religieux dans le cloître, on entendit frapper avec grand bruit à la porte. C'était un courrier, qui demanda d'abord à parler à M^gr^ l'Archevêque de Brague, assurant qu'il était arrivé à Burgos et qu'il devait être dans le couvent. Le portier ayant répondu qu'il n'y avait aucun étranger, sinon deux religieux portugais, le courrier n'en demande pas davantage; mais, entrant brusquement dans le cloître, reconnaît d'abord l'Archevêque, lui fait une profonde révérence, et, en lui mettant une lettre entre les

Digitized by Google

mains, il lui dit : Monseigneur, voilà une lettre du roi, qui m'a envoyé en toute diligence pour la donner à Votre Grandeur, avec ordre de lui en rapporter au plus tôt la réponse.

L'Archevêque, aussi surpris que mortifié, prit la lettre de la main du courrier, en lui disant : Mon ami, de quoi vous êtes-vous avisé de venir chercher parmi ces bons religieux l'Archevêque de Brague ? Cet homme, ajouta-t-il, est venu ici pour m'assassiner avec son compliment ; je commençais à goûter la vie et il me l'ôte. Le prieur et toute sa communauté témoignèrent au contraire beaucoup de joie de ce que la Providence leur avait fourni cette occasion pour connaître le trésor qu'ils possédaient sans le savoir. Le roi de Portugal écrivait au Prélat pour lui commander de maintenir dans le Concile sa qualité de primat de toute l'Espagne, comme ayant été de tout temps propre à l'Église de Brague et glorieuse à son royaume. L'Archevêque répondit comme il devait à son souverain, et partit aussitôt de Burgos, croyant qu'il était devenu étranger à ses Frères depuis qu'ils ne le traitaient plus qu'avec les respects dus à son rang et à sa réputation.

En approchant de Trente, il s'informa s'il pourrait se retirer dans le couvent de son Ordre, et ayant appris qu'il y était déjà arrivé un grand nombre de théologiens envoyés pour le Concile, il fit avancer ses gens, qui devaient s'arrêter à la première hôtellerie et lui chercher une maison pour son logement. Sur le soir, il entra dans la ville, accompagné du seul P. Henri de Tavora. Le Prélat s'était flatté que son arrivée serait fort secrète ; mais avant la nuit, lorsqu'il commençait à prendre un peu de repos, il fut visité de deux Évêques de son Ordre, qui lui firent tous deux de grandes instances pour l'amener loger chacun chez soi. L'un était Gilles Goscharari, évêque de Modène, et l'autre Jérôme Trevisani, noble vénitien, évêque de Vérone. Le premier, appelé communément le *Père des pauvres*, à cause de sa grande charité, obtint la préférence, mais ce ne fut que pour une nuit ; l'Archevêque alla loger le lendemain dans la maison qui lui avait été préparée.

Les Cardinaux légats reçurent sa visite avec de grands témoi-

Digitized by Google

gnages d'affection, et l'assurèrent chacun en particulier qu'ils ne pouvaient mander une meilleure nouvelle au Pape que celle de son arrivée. Sa Sainteté lui écrivit peu de jours après, pour le féliciter de ce qu'il avait entrepris et achevé si promptement un si long voyage. C'était, en effet, le premier Évêque d'Espagne qui fût venu au Concile sous Pie IV. Notre Archevêque ayant reçu la visite de tous les Prélats qui se trouvaient à Trente et satisfait à ces premières civilités, il ne pensa qu'à se donner tout entier aux affaires importantes pour lesquelles il était venu. Attendant l'arrivée des Évêques de France, d'Espagne et d'Allemagne pour l'ouverture du Concile, il mit tous ses moments à profit dans une espèce de retraite, se tenant toujours uni à Dieu par les exercices du jeûne, de la méditation et de la prière, et joignant à ces saintes pratiques la lecture des Conciles ou des Pères qui avaient le plus de rapport à ce qui devait être proposé dans le Synode pour régler la foi et la discipline de toute l'Église.

Nous ne saurions mieux représenter cette conduite si édifiante de notre Prélat que par les propres paroles du P. Henri de Tavora, qui était le compagnon de sa piété et de ses études ; c'est à un Père de la Compagnie de Jésus qu'il écrivait en ces termes : « Quant à Mgr l'Archevêque, je puis vous dire qu'il croît tous les jours en lumière et en sainteté. Je pense qu'il n'a jamais si bien employé son temps, et, s'il retourne en Portugal, comme je l'espère de la miséricorde de Dieu, il y reviendra chargé de richesses et de plénitude de grâces pour lui-même et pour tout son peuple. Il s'est acquis en cette ville la liberté d'être aussi seul et aussi retiré qu'il veut. Et pour moi, je crois que, s'il lui était possible, il ne quitterait jamais cette manière de vie, dans laquelle il trouve la paix de son âme et les délices de son cœur. Il est ici dans une réputation tout extraordinaire. Les Évêques l'admirent, les pauvres le recherchent, et il n'en est pas moins ici le père qu'il l'était à Brague. Mais j'ai peur que, relevant trop ce Prélat, parce que je sais qu'il est tout à Dieu, je ne considère pas assez que je suis à lui. Je crois néanmoins que ces louanges vous seront d'autant moins suspectes

Digitized by Google

qu'elles ne vous sont nullement nécessaires pour l'estimer comme je fais; car il a trop de témoins de sa vertu et de sa charité à Brague pour en désirer du lieu où je suis. — De Trente, le 3 novembre 1561. »

Quoique les Évêques qui étaient à Trente ne s'assemblassent pas encore pour former le Concile, parce qu'ils étaient en trop petit nombre, ils se trouvaient néanmoins souvent ensemble à l'église pour des prières publiques. Il fut donc nécessaire de régler leur rang et leur séance. L'Archevêque de Brague ne pouvait soutenir la qualité de primat d'Espagne qu'en précédant tous les Archevêques, et les plus anciens avaient peine de lui céder; il fallut écrire au Pape, qui confirma la prétention du saint Prélat, et ordonna au plus ancien Archevêque d'aller après lui. Don Barthélemy ne manqua pas de faire savoir cette nouvelle au roi du Portugal. Mais quelques Évêques d'Espagne étant venu depuis au Concile, il parlèrent et agirent très-fortement en faveur de l'Archevêque de Tolède, à qui ils prétendaient que la primatie de toute l'Espagne ne pouvait être disputée. Les légats, ne pouvant terminer ce différend, en renvoyèrent la décision au Saint-Siége. Le Pape expédia donc un bref le 31 de décembre 1561, par lequel il ordonnait « que, pour ôter tout sujet de contestation entre les Prélats sur la préséance, les Patriarches précéderaient les Archevêques, et ces Archevêques les Évêques; qu'en ceci on n'aurait nul égard à la dignité des Églises primatiales, soit qu'elles le fussent véritablement ou qu'elles prétendissent l'être; mais seulement au temps de la promotion de chaque Prélat. »

Comme cette décision, qui fut lue dans l'assemblée des Évêques, paraissait préjudiciable aux Églises primatiales, notre Archevêque crut qu'il en devait demander l'éclaircissement, et dit aux Cardinaux légats qu'il était important de ne commencer pas une si sainte assemblée par le violement des droits des premières Églises du monde; qu'il les suppliait donc d'expliquer l'intention qu'avait eue le Pape dans ce bref; que le zèle si louable qui l'avait porté à convoquer le Concile lui faisait croire que la dignité légitime de chaque Évêque ne lui était pas

Digitized by Google

moins chère que celle de la sienne propre, et que Sa Sainteté était sans doute dans la même disposition où se trouvait le Pape saint Grégoire lorsqu'il disait : « Ma gloire est la gloire de l'Église universelle; mon honneur est la conservation de l'honneur et du rang qui est dû à chaque Évêque.

Il ajouta que, s'il s'agissait de sa personne ou d'un intérêt particulier, il était prêt à céder à tout le monde; mais que, s'agissant de la prééminence de l'Église qui lui avait été confiée, il était obligé, par les règles de Dieu et par les exemples des Saints en de pareilles rencontres, de lui conserver un droit dont il était dépositaire et de le laisser à ses successeurs comme ses prédécesseurs le lui avaient laissé.

L'Archevêque représenta ces raisons avec une grande fermetée, accompagnée d'une retenue sage et modeste, qui donna encore une nouvelle force à son discours. Les légats répondirent que le Pape n'avait point voulu blesser par son bref le droit de personne, ni dans la propriété, ni dans la possession, et que tout Primat, soit qu'il le fût véritablement, soit qu'il prétendît l'être, demeurerait après le Concile dans le même état et dans les mêmes avantages où il était auparavant. Ils ajoutèrent qu'ils allaient lui donner cette déclaration par écrit. Le Pape lui écrivit aussi pour lui confirmer la même déclaration. L'Archevêque, ainsi satisfait, assura les légats qu'après avoir *mis* à couvert les droits de son Église, qu'il ne lui était pas permis de négliger, il ne souhaitait rien tant que de contribuer à tout ce qui pourrait entretenir la paix dans le Concile, en prévenant tous les sujets de disputes et différends qui pourraient naître entre les Évêques.

Le 18 janvier 1562, le saint Concile, après une interruption de dix années, tint sa première séance sous le Pape Pie IV : c'était la dix-septième depuis son commencement sous le Pontificat de Paul III. Dans la séance suivante, on ordonna qu'on condamnerait les mauvais livres répandus dans toute la Chrétienté ; l'Archevêque de Brague fut un des Pères choisis pour lire et examiner avec soin ces sortes de livres, dont on devait faire ensuite le rapport au Concile.

Digitized by Google

Lorsqu'on commença depuis à délibérer sur les matières qui paraissaient les plus importantes, pour être traitées d'abord dans le Concile, l'Archevêque de Brague souhaita qu'on commençât par traiter de la réformation du clergé; car, disait-il, nous ne pouvons mieux soutenir la dignité de ce Concile qu'en nous proposant les mêmes choses que se sont proposées d'abord ceux qui l'ont si heureusement et si saintement commencé. Or, il est certain que leur fin principale a été de purger l'Église de la corruption effroyable qui deshonore la pureté de ses mœurs; parce qu'on n'ignorait pas que les nouvelles hérésies étaient nées principalement des désordres et des abus. Il fut donc conclu qu'on traiterait en même temps de la foi et des mœurs, et qu'on commencerait par la réformation du clergé. Quelques jours après, on proposa si les personnes des Cardinaux devaient être comprises dans cette réformation, et bien des Prélats dirent, avec la civilité et le respect qu'il croyaient devoir à cette éminente dignité : « Que les illustrissimes et révérendissimes Cardinaux n'avaient pas besoin d'être réformés. »

Le rang de notre Archevêque étant venu, il parla de cette sorte : Je crois que les Prélats qui ont opiné avant moi ont tous déclaré que l'ordre des Cardinaux n'a pas besoin d'être réformé, à cause du respect qu'ils leur portent. Je déclare, au contraire, que c'est ce même respect qui me porte à soutenir maintenant que les très-illustres Cardinaux ont besoin d'une très-illustre réforme : *Illustrissimi Cardinales indigent, ut mihi quidem videtur, illustrissima reformatione.* Car il me semble que la vénération dont je les honore serait plus humaine que divine, et plus en apparence qu'en vérité, si je ne souhaitais que leur conduite fût aussi pure que leur dignité est éminente. Comme ils sont des fontaines dont les autres doivent boire, ils doivent d'autant plus prendre garde qu'il n'en sorte que des eaux très-pures, et la première chose que je souhaiterais qu'ils daignassent changer eux-mêmes, c'est la manière dont ils traitent aujourd'hui les Évêques.

Il ajouta plusieurs excellentes réflexions, et il le fit avec une

Digitized by Google

fermeté si épiscopale que l'admiration de son zèle étouffa dans tous les esprits les pensées qui auraient pu faire prendre cette action pour une liberté excessive. Sa conduite, toujours égale et toujours sainte, persuada tout le monde qu'il n'avait été poussé à cela ni par ambition, ni par passion, ni par caprice, et que la fin unique de toutes ses actions était de suivre l'Esprit de Dieu, de servir l'Église et de satisfaire aux devoirs de sa charge. Tous les Évêques l'admirèrent, et les Cardinaux mêmes qui paraissaient les plus intéressés dans cette affaire, écoutèrent son avis sans le moindre signe de mécontentement ou d'émotion ; ils lui témoignèrent toujours depuis la même estime, la même confiance et la même affection qu'auparavant.

Ce ne fut là qu'une de ces fréquentes occasions où on pût remarquer qu'un Évêque qui est tout à Dieu et à son Église est d'autant plus magnanime qu'il est plus humble. Cela parut avec un nouvel éclat quand il fut question de la résidence. On en avait déjà traité sous le Pape Paul III ; mais, comme ce point était très-important, il paraissait nécessaire de le traiter de nouveau et d'ajouter quelques éclaircissements à ce qui avait été ordonné. Les Pères cependant se trouvèrent partagés sur ce sujet ; les uns désiraient qu'on n'en parlât plus, et ils avaient leurs raisons. Notre Archevêque, suivi de soixante-huit Évêques espagnols, italiens ou français, opina, au contraire, qu'il fallait traiter cette question ; il en représenta si fortement la nécessité et l'importance, que le Cardinal de Mantoue, se tournant vers lui, le pria de trouver bon qu'on différât d'en parler jusqu'à ce qu'on traitât du sacrement de l'Ordre, qui était le lieu le plus propre pour agiter cette matière. La proposition était juste, tous en demeurèrent satisfaits.

Mais, pour ne rien omettre de ce qui regardait les intérêts de Dieu, l'Archevêque de Brague, sachant que le célèbre Pierre de Soto, Dominicain, théologien du Pape et fort estimé dans le Concile, était du même sentiment que lui touchant l'obligation de la résidence, alla le trouver dans sa cellule, où il était dangereusement malade, et lui représenta qu'il était obligé en

Digitized by Google

conscience d'employer ses derniers moments au bien de tous les fidèles, en écrivant pour ce sujet à Sa Sainteté. Il ajouta que cette action était digne de sa vertu et qu'elle méritait d'être le couronnement de sa vie. Pierre de Soto suivit cet avis, et écrivit au Pape la lettre qui a été rapportée dans son histoire.

Après qu'on eut traité pendant plusieurs jours de différentes matières, on proposa enfin celle du sacrement de l'Ordre; mais on ne parlait pas encore de ce qui regardait la résidence, et personne n'osait en faire la proposition. Don Barthélemy remarquait tout ceci; et comme, dans les affaires qui regardaient la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église et le salut des âmes, il n'avait jamais égard aux considérations humaines, il s'en alla trouver les Cardinaux légats dans leurs palais, accompagné de l'Archevêque de Grenade et de l'Évêque de Ségovie. Il leur représenta en des termes très-respectueux, mais pleins de liberté et de force, qu'il était du bien public de terminer enfin l'affaire de la résidence, et qu'il les croyait bien éloignés de vouloir suspendre plus longtemps l'attente de tant de Prélats et celle de toute l'Église. Les légats, persuadés de la justice de sa demande, lui promirent qu'ils ne manqueraient pas de faire ce qu'il désirait à la première assemblée.

Le lendemain ils proposèrent en effet cette matière; mais en même temps ils représentèrent beaucoup de difficultés et d'affaires très-pressantes, qui empêchaient d'en traiter alors. Ce point ayant été mis en délibération, le parti de l'Archevêque se trouva le plus faible, et il fut résolu de remettre l'affaire à trois mois. Le Prélat connut sans peine que, puisqu'on différait ainsi une affaire déjà différée, on ne pensait pas sérieusement à y revenir. C'est pourquoi, entrant dans une indignation de zèle et de charité, il expliqua son sentiment en ces termes :

« Il y a sans doute beaucoup de choses à traiter dans le Concile; mais il n'y en a point certainement de plus importante que celle de la résidence; et, puisqu'on l'a remise plusieurs fois, il est plus juste de différer les autres que de leur donner le temps qui a été réservé à celle-ci. Nous sommes assemblés

Digitized by Google

au nom et pour le bien de toute la Chrétienté, et nous vous portons la parole pour toutes les Églises du monde : elles se plaignent d'être destituées de la présence de leurs Époux, dont plusieurs les traitent plutôt comme des voleurs, qui ne les voient qu'en passant, pour prendre leur bien, que comme des pères et des pasteurs, qui doivent demeurer avec elles pour les nourrir, les conduire, les défendre et les consoler. C'est là le plus grand de tous les maux et la source de tous les autres, et, s'il m'est permis de dire avec liberté ce que je ne dis qu'avec douleur, je ne sache qu'un mal encore plus grand que celui-là : c'est que nous-mêmes, assemblés ici de la part de Dieu pour remédier à un si grand désordre, travaillions au contraire à le déguiser ou à le couvrir (ce qu'à Dieu ne plaise!), et qu'au lieu de le détruire par nos décisions, nous l'autorisions par notre silence. Le sang des âmes abandonnées dans l'absence de leurs Pasteurs crie vengeance contre le Ciel : nous boucherons-nous les oreilles pour n'entendre point ces cris? Nous sommes ici comme sur un lieu élevé, exposés à la vue de Dieu, de tous les enfants de l'Église et de tous les hérétiques ses ennemis : tout ce que nous ferons sera vu de tous et jugé de tous. Si la considération de notre charge et de notre caractère ne suffit pas pour nous porter à soutenir les espérances avantageuses qu'on a justement conçues de cette assemblée, craignons au moins les menaces de Dieu, qui déclare qu'il jugera les juges dans toute la sévérité de sa justice. Craignons les larmes et les gémissements des âmes désolées et sans secours, larmes et gémissements qui montent jusqu'au trône de Dieu. Craignons enfin d'armer contre l'Église les langues empoisonnées de ses ennemis : si nous leur donnons sujet de se moquer de cette réformation que nous devions apporter à la Chrétienté, le Seigneur ne nous fera-t-il pas le même reproche qu'il faisait aux Juifs, quand il leur disait par la bouche de son Prophète : « Vous êtes cause que mon Nom est déshonoré parmi les gentils. »

Le saint Archevêque ayant prononcé ces paroles de manière à faire connaître que son cœur parlait encore plus que sa bouche, son discours, soutenu de la vigueur de son zèle et de

Digitized by Google

la réputation de sa vertu, fit une telle impression sur l'esprit de ceux-mêmes qui étaient résolus de traîner en longueur, que cinquante-huit Évêques quittèrent tout d'un coup leur premier avis pour passer au sien; tous les autres se rendirent, et il fut arrêté que, sans différer plus longtemps, la question de la résidence serait agitée à la même heure. Les plus anciens des Pères dirent leur sentiment, et l'Archevêque de Brague s'expliqua ainsi à son tour.

« Plusieurs des Prélats que nous venons d'entendre ont cité fort à propos bien des passages des Conciles et des saints Pères, particulièrement de saint Thomas, qui font voir que la résidence des Pasteurs est indispensable et de droit divin. Qu'il me soit permis d'ajouter que nous devons nous estimer bien malheureux d'être obligés d'opiner sur cette affaire, comme si elle pouvait être douteuse. A quoi l'Église est-elle donc réduite, si ceux que Dieu lui a donnés pour sa protection et sa garde mettent même en doute s'ils sont obligés de demeurer avec elle? Nous ne pourrions pas souffrir qu'on doutât seulement si un serviteur fidèle doit être auprès des enfants dont son maître lui a donné le soin, ou un berger auprès de son troupeau, ou une mère auprès de son fils qu'elle nourrit, et nous douterions si Dieu, qui nous a chargés du soin de ses enfants, dont nous sommes en même temps les pasteurs, les pères et les mères, selon saint Paul, nous oblige indispensablement à demeurer auprès d'eux!... Douterons-nous si nous sommes obligés de demeurer avec ceux pour qui nous sommes obligés d'être prêts de mourir à tout moment? Nous disputons si notre présence leur est due, et cependant nous ne pouvons pas désavouer que notre vie ne soit plus à eux qu'à nous-mêmes. »

Ayant appuyé ses raisonnements sur quelques textes de l'Écriture et des saints Docteurs, saint Ambroise, saint Augustin et saint Bernard, il conclut en disant : Déclarons donc nettement que la résidence est de droit divin et qu'elle est indispensable. Essuyons les larmes de l'Église, notre Mère, qui voit de tous côtés ses enfants abandonnés de leurs pères. Arrêtons enfin un désordre si effroyable, qui est la cause d'une infinité

Digitized by Google

d'autres, de peur que, si nous le dissimulons encore, lorsque Dieu le regarde dans sa colère, que tous les gens de bien en gémissent et que les hérétiques en triomphent, on ne dise de l'Église que sa plaie est vraiment incurable et désespérée, puisqu'elle ne peut souffrir ni ses maux ni les remèdes.

Ce discours fut écouté avec grande attention ; plusieurs Évêques qui opinèrent ensuite parlèrent en conformité, et la délibération achevée, le Concile députa quelques Cardinaux, plusieurs Archevêques et Évêques pour former le décret. Notre Prélat fut de ce nombre, et les légats le chargèrent de tout le poids de cette affaire, comme étant celui qui y avait eu plus de part que tous les autres. Le décret fut publié comme nous le voyons aujourd'hui dans la vingt-troisième session du Concile. L'Archevêque de Brague n'ayant pu obtenir que le Concile déclarât en termes formels que la résidence des Pasteurs était de droit divin, il fit pour tout le reste ce qui se pouvait faire de plus fort pour les obliger à résider, et fut considéré de tous les Pères du Concile comme celui qui, par son zèle, son éloquence et sa fermeté, avait été cause que cette affaire fut mise d'abord en délibération et ensuite terminée de la manière la plus avantageuse qu'il lui fut possible pour le bien de l'Église.

Dans une autre session, don Barthélemy des Martyrs exhorta les Pères à faire ce qui pouvait dépendre d'eux pour procurer de bons Prélats aux Églises. L'élection canonique, dit-il, qui se faisait par le clergé et le peuple, selon l'ordre primitif de l'Église, ayant été changée en celle que font aujourd'hui les souverains, en vain nous parlerions en détail de la manière dont cette élection se doit faire. Mais il me semble que le zèle des âmes et la charité que nous devons avoir pour le salut des rois et de tous les princes chrétiens nous obligent à leur représenter l'extrême péril où ils sont toutes les fois qu'ils ont à donner un Prélat à l'Église et un Pasteur à toutes les âmes d'un diocèse. Le Concile forma à cette occasion un décret qui est le premier de la vingt-quatrième session touchant la réformation.

La profonde vénération qu'avait notre Prélat pour la dignité épiscopale lui fit souhaiter que les Pères du Concile condam-

Digitized by Google

nassent avec une charitable sévérité tout ce qui pouvait déshonorer un ordre si saint, en qui la moindre tache serait scandaleuse et dont la pureté est le principe de celle de tous les autres. Après avoir fait une harangue très-savante et très-forte contre l'ambition, l'avarice, le faste et le luxe de quelques Prélats, et avoir cité les paroles de saint Grégoire le Grand et de saint Bernard, touchant les fonctions et les devoirs des Évêques, il dit: Je n'ai rien à ajouter à l'autorité et aux expressions si vives et si fortes de ces deux grands Saints. S'ils vivaient aujourd'hui, qui d'entre nous ne se tiendrait heureux de les pouvoir suivre? Suivons-les donc en exécutant ce qu'ils ordonnent et en réformant ces désordres qu'ils détestent, car ils ne diraient sans doute que ce qu'ils ont dit; et puisque le Saint-Esprit, qui les a animés et qui a parlé par leur bouche, ne meurt point et qu'il est toujours le même, nous devons croire que si nous lui sommes fidèles dans cette sainte assemblée, il nous inspirera encore les mêmes sentiments qu'il leur a inspirés et qui doivent être l'esprit et la règle de l'Église dans tous les siècles. Suivant cet avis si sage et si important, le Concile forma son décret touchant la modestie et la vie exemplaire des Évêques.

On fit aussi à la prière de notre Archevêque, de sages règlements pour le second ordre; on renouvela tous les anciens canons touchant la vie et les mœurs des clercs, et l'on chercha les moyens d'exterminer un abus pernicieux touchant la manière de conférer les bénéfices, car ceux qui conféraient les cures les donnaient indifféremment à toute sorte de ministres, sans examiner ni leur vertu ni leur capacité, et sans considérer autre chose sinon qu'ils pouvaient et qu'ils voulaient leur donner. L'Archevêque, parlant un jour sur ce sujet avec son zèle ordinaire, finit son discours par ces paroles: Que sert à l'Église de faire d'excellentes règles dans le Concile si, après cela, on ne les observe pas? Quand un évêque serait aujourd'hui aussi saint que saint Martin et aussi ferme que saint Ambroise, de quoi lui servirait sa charité et son zèle s'il se trouvait obligé de donner à ses brebis un voleur au lieu d'un pasteur, parce qu'un homme tout du monde l'aurait nommé à cette charge et qu'on

Digitized by Google

lui en aurait donné des provisions à Rome ? Qui pourra entendre sans douleur et sans horreur cette parole scandaleuse, « que le Pape est le seigneur et non le dispensateur des bénéfices, et qu'il les peut donner comme il lui plaît et à qui il lui plaît. »

Cette proposition n'est-elle pas aussi pernicieuse aux âmes qu'elle est fausse en elle-même ? Et qui osera entreprendre de la soutenir s'il n'est assez hardi pour prétendre qu'il importe peu que les âmes se sauvent ou qu'elles se damnent ? N'est-il pas certain que, si l'on demandait à un homme lequel il voudrait choisir de deux médecins dont l'un serait fort habile et l'autre très-ignorant, il se moquerait de cette demande ? Quant à moi, je déclare devant Dieu et devant toute l'Église que si l'on ne remédie à ces abus, qui causent tant de désordres, je n'ose ni ne puis plus gouverner mon diocèse, et que je serai contraint d'aller chercher une solitude pour ne point voir mourir l'enfant de soif, comme disait autrefois Agar de son fils Ismaël, et pour n'être pas encore témoin d'un malheur semblable à celui qui s'est passé depuis peu devant mes yeux. Durant la vacance du Saint-Siége, ayant pourvu d'un digne pasteur l'une des églises de mon diocèse, où il y a grand nombre d'âmes, un loup ravissant (car je puis l'appeler ainsi) sut que la nomination de ce bénéfice appartenait à MM. du Conclave. Il prit aussitôt la poste pour aller à Rome. Il employa toute sorte de moyens pour obtenir cette cure, il l'obtint enfin et vint s'emparer du troupeau de Jésus-Christ, où il a fait un tel ravage que j'en pleure et en gémis encore tous les jours. Et qu'on ne me dise pas que la splendeur de la Cour romaine s'affaiblirait si elle perdait un tel empire sur les bénéfices. Je soutiens au contraire que son autorité s'augmenterait de beaucoup et que le spirituel et le temporel recevraient un nouvel accroissement ; car si les églises paroissiales étaient pourvues de dignes pasteurs, les fidèles persévéreraient avec plus de fermeté dans l'obéissance du Saint-Siége et ils seraient bien moins susceptibles de l'erreur et de l'hérésie. Le meilleur moyen pour cela serait d'obliger les Évêques et tous ceux qui ont droit de conférer des bénéfices à charge d'âmes de ne les donner qu'à des sujets qui, après un

Digitized by Google

examen très-exact, en seraient jugés les plus dignes, comme il se pratique encore dans les diocèses de Burgos et de Palencia.

Les légats jugèrent à propos de renvoyer la décision de cette affaire au Saint-Siége. Notre archevêque écrivit à Rome, et on en reçut quelque temps après la réponse selon laquelle Sa Sainteté avait ordonné que la provision du Pape ne serait valable qu'en tant que celui qui aurait été pourvu d'un bénéfice serait approuvé de l'ordinaire. Le Concile ordonna en même temps que l'on ne conférerait désormais les cures que par concours, c'est-à-dire en choisissant entre plusieurs qui se seraient présentés celui qui aurait paru le plus habile, si on avait d'ailleurs de bons témoignages de sa probité et de ses mœurs. C'est tout ce que l'on put faire alors pour empêcher que les cures ne fussent données à des ignorants tout-à-fait incapables de servir les âmes.

Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail de ce que le saint Archevêque de Brague fit dans le Concile de Trente : on pourrait en faire un volume. Nous devons nous souvenir que nous abrégeons et que notre dessein est de laisser au lecteur à conjecturer bien des choses que nous ne disons pas, mais qui suivent nécessairement de ce que nous disons. On comprend sans peine que, dans une assemblée si sainte, où il y avait un grand nombre d'Évêques surtout des royaumes d'Espagne, très-unis ensemble et très-zélés pour la réformation de l'Église, un Prélat si sage, si éclairé, si ferme, qui proposait souvent de lui-même et soutenait avec tant de lumière les meilleurs avis, ne pouvait être que dans une estime et une vénération générale. Il était visité et consulté des Évêques qui, comme lui, cherchaient sincèrement les intérêts de Jésus-Christ ou à qui l'admiration de sa vertu avait fait naître le désir de l'imiter. Lorsqu'il en voyait de faibles dont le cœur, partageant les affections entre Dieu et le monde, demeurait comme en suspens dans la diversité de ces mouvements, il leur parlait avec tant de force, les conjurait en même temps avec tant de tendresse d'avoir plus d'égard aux promesses et aux menaces de Dieu

Digitized by Google

qu'à celles du monde, qu'il en a gagné plusieurs, qui sont demeurés depuis immuablement attachés à toutes les obligations de leur charge. Aussi les Prélats du Concile avaient-ils coutume de dire de lui : « Que l'école de l'Archevêque de Brague était la première école de l'univers. »

On peut voir dans son histoire écrite plus au long et dans celle du Concile de Trente bien des faits que nous omettons ici. Comme nous avons omis ou bien abrégé plusieurs discours que le saint Prélat prononça dans l'assemblée des Pères, nous nous dispensons aussi de rapporter les différentes lettres qu'il écrivit de Trente à son vicaire général. Quoique son esprit parut toujours occupé des besoins de l'Église universelle, néanmoins, lorsque ces importantes affaires lui donnaient quelque relâche, il jetait aussitôt les yeux sur le troupeau que Dieu lui avait confié et qu'il aimait véritablement en père. Aussi était-ce toujours la charité pastorale qui lui mettait la plume à la main. « Je vous conjure, disait-il à son vicaire général dans la première de ses lettres, je vous conjure d'avoir un extrême soin des pauvres et encore plus grand, s'il se peut, que celui que je vous ai recommandé en partant, car j'avoue que l'amour de cette vertu s'est beaucoup accru en moi par l'exemple du saint Évêque de Modène, qui est l'ornement de notre ordre... Je vous conjure de nouveau de n'être pas seulement libéral, mais magnifique, et, si je l'ose dire, saintement prodigue envers les pauvres. Faites-moi savoir combien vous aurez pourvu de pauvres filles orphelines; qu'on ne leur rabatte rien de la somme que je leur ai destinée. »

Le cardinal Charles de Lorraine, arrivé à Trente avec les Évêques de France, avait rapporté que tout le royaume était alors réduit dans un état déplorable, et qu'on n'y voyait plus que troubles, que divisions, que rapines, que meurtres, que sacriléges et tout ce que peut produire l'impiété de l'hérésie, armée de la fureur et de la rage de la guerre plus que civile. Comme notre Archevêque brûlait de zèle pour cette Église affligée, il craignait aussi que le mal, par une funeste contagion, ne se communiquât peut-être à la sienne. Ce fut le sujet de sa

Digitized by Google

seconde lettre au P. Jean de Leyra. Après lui avoir rapporté avec une vive douleur, ce que les Évêques français racontaient des fureurs du calvinisme dans nos provinces, il ajoutait :

« Cette hérésie s'accroît de telle sorte qu'il semble qu'elle s'allume encore davantage par les efforts qu'on fait pour l'éteindre, et je vous avoue, mon Père, que j'ai une crainte extrême que cet embrasement étant aussi grand qu'il est, il n'en vole quelque étincelle jusqu'à Brague. Je suis persuadé, par la connaissance que j'ai du siècle et par l'expérience des choses que je vois ici de mes propres yeux, que tout Chrétien qui vit selon les maximes du monde et dans l'oubli de son salut n'est pas moins susceptible de cette hérésie si contagieuse que le bois le plus sec l'est du feu, parce qu'il y trouve une porte ouverte à la licence et au libertinage... C'est pourquoi je vous conjure de vous armer d'une nouvelle force et d'un nouveau zèle pour arrêter le cours de tous les dérèglements et de tous les vices dans le diocèse de Brague. Arrachez ces mauvaises semences du cœur des hommes, pour empêcher qu'elles ne produisent celle de l'hérésie, et ne craignez rien tant que de ne craindre pas assez de vous relâcher en la moindre chose. Soyez ferme et vigilant. Méprisez les jugements des hommes par l'appréhension de celui de Dieu, et estimez-vous heureux si, agissant de la sorte, vous vous faites des ennemis et si vous armez contre vous les langues des médisants. »

Le zèle et la charité du saint Archevêque ne paraissent pas moins dans la troisième lettre. On y remarque surtout son amour pour la pauvreté religieuse et le soin qu'il avait des clercs qu'il faisait élever et des vierges consacrées à Dieu. Mais ce tendre amour pour tout son troupeau n'empêchait pas qu'il ne pensât sérieusement à lui procurer un autre pasteur. Ce fut un des motifs qui lui firent entreprendre le voyage de Rome.

Dans le mois de septembre 1563, étant arrivé une surséance d'affaires dans le Concile, l'Archevêque profita de l'occasion pour exécuter son dessein. Le Cardinal de Lorraine, qui l'estimait beaucoup et qui devait faire en même temps le voyage de Rome avec quelques Évêques français, lui fit de grandes in-

Digitized by Google

stances pour l'engager à prendre place avec lui dans son carosse. Ils allèrent ensemble jusqu'à Ferrare, où le Prélat obtint avec peine du Cardinal et du duc de Ferrare, qui l'avait conduit dans son palais, la liberté de se retirer dans le couvent de son Ordre. Son intention était de faire le reste du voyage avec le seul P. Henry de Tavora, de la même manière qu'il avait fait celui d'Espagne à Trente. Mais les attentions du Cardinal à découvrir les stratagèmes de son humilité, lui ravirent le plaisir d'être inconnu dans les couvents d'Italie qu'il trouva sur son passage.

Cependant ni la diligence de ce Cardinal ni celle de l'ambassadeur du roi de Portugal à Rome, ne purent empêcher qu'il n'entrât dans cette capitale à pied et sans être connu de personne. Il alla d'abord dans l'église de Saint-Pierre, où, ayant fait sa prière devant le tombeau des saints Apôtres, il dit la Messe et demeura assez longtemps dans une chapelle reculée de la grande foule. Il attendait là un homme qu'il avait envoyé au prieur de la Minerve pour le prier de lui faire préparer une chambre dans l'hospice du couvent. Comme l'ambassadeur, don Alvaro de Castro avait commandé à tous ses gens de se distribuer dans toutes les rues et dans tous les quartiers de la ville et de faire leur possible pour trouver l'Archevêque de Brague, deux d'entre eux se rendirent en même temps dans l'église de Saint-Pierre, et ayant reconnu le Prélat, ils lui dirent de la part de l'ambassadeur tout ce qui se pouvait dire de plus civil et de plus obligeant pour le porter à venir loger dans son palais; ils n'oublièrent point les diligences que leur maître avait faites dès le grand matin pour pouvoir aller au-devant de lui, et, le voyant resolu de n'avoir point d'autre logis que le couvent de son Ordre, ils le prièrent de souffrir au moins qu'ils l'y conduisissent. Au lieu de le mener à la Minerve, ils le conduisirent au quartier de l'ambassadeur, qui vint à sa rencontre, l'embrassa étroitement et lui dit qu'il le suppliait d'être un peu plus sociable avec ceux de sa nation, qu'il venait d'honorer si particulièrement par tout ce qu'il avait fait dans le Concile; qu'il n'était pas juste, après avoir tant donné, de ne vouloir rien recevoir et de refuser tous les témoignages de la plus juste reconnaissance.

Digitized by Google

L'Archevêque, quoiqu'un peu surpris, lui répondit très-civilement et vit bien que c'était une nécessité absolue de demeurer dans son palais au moins pour ce jour. Mais l'ambassadeur, qui jugeait par la peine qu'il avait eue pour l'amener chez lui de celle qu'il aurait pour l'y retenir, envoya supplier Sa Sainteté d'ordonner à l'Archevêque de ne prendre point d'autre logement que le sien, lui ayant fait représenter que ce serait lui faire injure que de lui permettre d'en user autrement.

Le Pape envoya aussitôt son premier médecin pour dire à l'Archevêque qu'il se réjouissait de son arrivée, qu'il désirait le voir le lendemain et qu'il lui ordonnait de prendre pour logement, tant qu'il serait à Rome, ou le sacré palais, ou le logis de l'ambassadeur de Portugal. L'Archevêque, ayant fait ses très-humbles remercîments à Sa Sainteté, dit agréablement à l'ambassadeur de Portugal qu'il n'y avait plus moyen de résister à sa civilité, puisqu'il avait voulu la canoniser en quelque sorte, en la revêtant de l'autorité du Pape.

Cependant le Cardinal de Lorraine, arrivé le même jour à Rome, eut d'abord audience du Pape, et ne manqua pas de lui faire l'éloge de l'Archevêque de Brague. C'est, dit-il, un Évêque de la primitive Église, dont j'aurais bien des choses à raconter si je ne savais qu'il est déjà connu de Votre Sainteté par la réputation générale qu'il s'est acquise dans le Concile. Nos Prélats français s'accordent parfaitement avec lui, parce qu'il n'a pas moins de chaleur qu'eux à demander la réformation de l'Église.

Le lendemain, notre Archevêque fut rendre ses très-humbles respects au Souverain-Pontife, qui le reçut avec des marques de bonté et d'honneur bien différentes de celles qu'il avait accoutumé de rendre aux autres Prélats. Après les premiers compliments, le Pape lui dit qu'il y avait longtemps qu'il souhaitait de le voir, qu'il avait été très-satisfait et de sa diligence à se rendre au Concile, lorsqu'il n'y avait encore presque personne, et de la manière dont il s'était conduit dans toutes les assemblées; qu'il ne croyait pas pouvoir faire un souhait plus digne du rang où Dieu l'avait élevé que de désirer qu'il y eût dans

Digitized by Google

l'Église plusieurs Évêques qui lui ressemblassent, et qu'il avait appris avec plaisir ce qu'il avait fait pour procurer la réformation des Cardinaux et des Évêques. Puis, prenant la main de saint Charles, son neveu, le Pape ajouta : Voici un jeune Cardinal que je vous remets entre les mains ; commencez par lui la réformation de l'Église. Le saint Prélat lui répondit que, s'il avait trouvé tous les Cardinaux dans l'état où Dieu avait mis M. le cardinal Borromée, il n'aurait pas proposé dans le Concile de les réformer, mais qu'il les aurait proposés eux-mêmes comme les modèles de la réformation des Évêques et des autres ministres de Jésus-Christ ; il n'en voulut pas dire davantage parce qu'il s'aperçut que les louanges ne plaisaient pas au saint Cardinal.

Après quelques discours touchant le Concile, le Pape ordonna à l'Archevêque de le revenir voir l'après-dîner ; et saint Charles, sortant avec lui de l'audience, l'amena dans son appartement, l'assura qu'il avait toujours eu un très-grand respect pour sa personne et pour sa conduite, et qu'étant très-persuadé qu'il ne considérait que le seul bien de l'Église dans tous ses avis, il croyait servir Dieu en le servant. L'Archevêque, de son côté, témoigna au saint Cardinal l'extrême reconnaissance qui lui restait de tous les bons offices qu'il lui avait rendus auprès de Sa Sainteté, et n'attribua qu'à sa bonté la manière si favorable avec laquelle le Pape l'avait reçu.

Pendant le séjour de don Barthélemy à Rome, qui ne fut que de dix-sept jours, presque tous les Cardinaux recherchèrent sa connaissance et son entretien. L'illustre cardinal Alexandrin, religieux de son Ordre, qui fut depuis Pape sous le nom de Pie V, l'aima la première fois qu'il le vit ; mais il ne put jouir à loisir de sa conversation qu'une seule fois, l'ayant amené dîner dans l'appartement qu'il avait au sacré palais. Le Pape l'invitait fort souvent à sa table, tantôt seul et tantôt avec le Cardinal de Lorraine. Un jour l'Archevêque étant allé sur le soir au château Saint-Ange, où il savait que le Pape avait dîné avec quelques Cardinaux, il attendit dans l'antichambre qu'ils sortissent ; et alors Sa Sainteté, l'ayant aperçu,

Digitized by Google

lui dit : Seigneur de Brague, comment n'êtes-vous pas venu aujourd'hui dîner avec moi? — C'est, répondit l'Archevêque en souriant, parce que je n'ai pas été invité aux noces. Le Pape lui repartit avec beaucoup de tendresse : Je ne reçois pas vos excuses, parce que vous êtes invité pour toujours à ma table, et je veux que vous y veniez sans y manquer un seul jour.

On sait avec quelle sainte liberté notre Archevêque tâchait d'inspirer aux Princes de l'Église l'éloignement du luxe et d'une magnificence séculière. Il eut plus d'une occasion de s'expliquer avec quelques Cardinaux; il en dit même quelque chose à Sa Sainteté, quoique d'une manière plus couverte, et lorsque le Pape le mettait lui-même dans la nécessité de parler. Ce fut à l'occasion de quelques vases de vermeil doré présentés sur la table du Pape, que le saint Prélat dit qu'on avait en Portugal une sorte de vaisselle fort belle et fort propre, quoique moins précieuse que l'or et l'argent. Je vous entends bien, seigneur de Brague, dit le Pape; vous souhaitez que la belle porcelaine soit pour moi, et les vases d'or pour les pauvres. Mais, afin que nous puissions comparer cette vaisselle avec la nôtre, souvenez-vous, quand vous serez en Portugal, de prier de ma part le Cardinal infant, votre ami, de m'en envoyer; car, si elle est aussi belle que vous le dites, je serais bien aise de m'en servir. Le cardinal don Henri, quelque temps après, envoya quantité de belles porcelaines à Rome; le Pape les reçut avec plaisir, s'en servit depuis pour sa table, et en donna aux Cardinaux et aux Princes de la Cour romaine.

Un autre jour le Pape, montrant à notre Archevêque les grands et magnifiques ouvrages qu'il faisait faire dans le jardin appelé Belvédère, lui demanda en riant pourquoi il ne faisait pas bâtir à Brague un palais comme celui-là; l'Archevêque lui répondit qu'il n'était pas de condition à avoir un palais, et que, quand il en serait, il ne voudrait point bâtir du bien d'autrui, encore moins du bien des pauvres. Sa Sainteté, qui s'attendait bien à cette réponse, ajouta : Mais encore, que dites-vous des ouvrages que je fais? — Très-saint-Père, répondit l'Archevêque, c'est à moi à les voir et à en remarquer la beauté.

Digitized by Google

puisque Votre Sainteté me fait l'honneur de me les montrer; mais ce n'est pas à moi d'en juger. — Non, répliqua le Pape, je vous en demande votre avis, et vous assure que je trouverai fort bon ce que vous m'en direz. — Puisque Votre Sainteté me le commande, répondit l'Archevêque, je lui dirai avec la liberté qu'il lui plaît de me donner, que, pour moi, il me serait impossible de faire de superbes bâtiments que le temps consume ou que le Fils de Dieu doit brûler en son dernier jugement. Ce palais peut être digne des architectes qui l'ont fait, n'y ayant rien oublié des règles de leur art, mais il n'est certainement pas digne de Votre Sainteté, puisque dans le rang où Dieu l'a mise, il le destine à avoir des maisons vivantes, qui doivent survivre à l'embrasement du monde; et, pour ce qui est de la peinture, j'avoue que je n'estime que celle qui retrace dans les âmes l'image de Dieu. Ce sont là, très-saint Père, les maisons et les tableaux que je souhaiterais qui possédassent tout votre cœur. Le Pape écouta cette réponse avec sa douceur ordinaire, et il ajouta : Que voulez-vous donc que je fasse? Voulez-vous que je laisse ces édifices imparfaits; ce n'est pas moi qui les ai entrepris, et je n'aime pas à faire de grandes dépenses, mais je suis bien aise d'achever ce que j'ai trouvé commencé.

L'Archevêque se serait tu par respect, mais Sa Sainteté continuant à le presser de dire son avis, il répondit ainsi : Il est vrai, très-saint Père, que les choses qui sont bonnes d'elles-mêmes sont encore meilleures quand elles sont achevées; mais toute la difficulté est de savoir si Dieu comptera à Votre Sainteté ces bâtiments entre les bonnes qu'elle aura faites. Alors le Pape dit à l'Archevêque : Je vois bien que vous êtes d'intelligence avec le cardinal Borromée; il a trouvé en vous un homme comme il lui faut; il est aussi indifférent que vous pour toutes les belles choses, et je suis assuré que les superbes palais qu'il bâtira à Milan seront semblables à ceux que vous avez dessein de faire à Brague.

Pie IV ne tarda pas à donner d'autres preuves de l'estime singulière qu'il faisait de la vertu et de la sagesse de notre Prélat. Lorsque le Cardinal de Lorraine et l'Archevêque de Brague

Digitized by Google

étaient partis de Trente, les Pères du Concile les avaient chargés de consulter Sa Sainteté sur divers articles. Le Pape leur donna audience sur ce sujet et voulut ensuite que cela fût proposé dans une assemblée. Les Cardinaux appelés pour la délibération s'étant assis chacun à sa place, les Évêques demeurèrent debout, tête nue. Notre Archevêque était un de ceux qui avaient été nommés pour l'assemblée, et il opina très-solidement et très-sagement. Mais il ne put voir sans un extrême étonnement que plusieurs Évêques, vénérables par leur vieillesse et par leur science, demeurassent debout et découverts pendant plusieurs heures, tandis que les Cardinaux étaient assis et couverts.

Au sortir de l'assemblée, il témoigna sa surprise au Cardinal de Lorraine et le pria d'employer l'autorité qu'il avait auprès du Pape pour lui représenter combien ce traitement était indigne et de ceux qui le faisaient et de ceux qui le souffraient. Mais ce Cardinal ne crut pas devoir commettre sa personne et son crédit pour une chose dans laquelle il appréhendait de faire une demande désagréable au Pape sans pouvoir y réussir. Le cardinal Alexandrin ne fut pas plus disposé à se charger de la commission, et lorsque l'Archevêque lui témoigna qu'il était résolu d'en parler lui-même à Sa Sainteté, il lui répondit avec la même résolution : « Vous en parlerez, mais vous n'y gagnerez rien; » *Dices, sed nihil proficies.* Ce pieux Cardinal ne fut pas prophète pour cette fois. L'Archevêque en parla et il gagna tout. Le fait mérite d'être rapporté avec ses circonstances.

Peu de jours après la première assemblée dont on vient de parler, il devait y en avoir une seconde. L'homme de Dieu crut que l'occasion était favorable, il voulut en profiter. Étant donc allé le matin au palais, il entra à l'heure même dans la chambre du Pape (car pour lui toutes les portes étaient ouvertes); ayant entretenu Sa Sainteté sur quelques affaires du Concile, il lui donna des avis très-importants, et ces avis plurent si fort au Pontife qu'il les lui demanda par écrit, lui promettant de les faire bientôt exécuter. Ce Prélat loua ensuite Sa Sainteté du zèle qu'elle lui avait témoigné quelquefois pour travailler à

Digitized by Google

réformer les personnes et les maisons de ceux qui possédaient les premières dignités de l'Église, et il ajouta : Très-saint Père, cette œuvre si sainte n'est pas encore parfaite; si Votre Sainteté veut s'appliquer à faire cesser les désordres de l'Église, avec quelle justice souffre-t-elle que les Évêques soient debout et tête nue dans les assemblées qui se tiennent en sa présence, pendant que les Cardinaux y sont assis et couverts? La dignité de ceux-ci est venue d'une institution des hommes et ceux-là sont institués par Jésus-Christ même. Oui très-saint Père, les Évêques comme Évêques sont les frères de Votre Sainteté. C'est pourquoi son honneur même l'engage à les traiter comme tels.

Mais, répondit le Pape, cette coutume est ancienne, je ne l'ai pas introduite; les Papes mes prédécesseurs l'ont pratiquée avant moi et les Évêques ne s'en sont point formalisés; comment voulez-vous que j'entreprenne de réformer une chose autorisée par un si long temps?

L'Archevêque, sans s'étonner, repartit : Puisque Votre Sainteté a eu la bonté de me permettre de lui dire mon sentiment sur toutes choses, je crois que Celui qu'elle représente sur la terre me commande de le faire avec une liberté encore plus grande en cette rencontre, parce que la cause dont il s'agit est toute de lui, et qu'il me semble que je ne pourrais me taire sans me rendre coupable par mon silence. Je dis donc, très-saint Père, avec le profond respect que je dois à Votre Sainteté, et le zèle que je dois avoir pour la véritable grandeur du Saint-Siége, qu'elle doit craindre que ce ne soit là proprement dominer sur le clergé, ce que le Prince des Apôtres, dont vous êtes le successeur, reprend et condamne. Bannissez, je vous prie, très-saint Père, bannissez loin de la Cour romaine ces coutumes, qu'on dit anciennes, mais qui sont contraires aux lois de l'Église. Votre Sainteté me permettra de lui demander, si elle eût présidé en personne au saint Concile, comment elle aurait traité les Évêques et si elle ne les aurait pas fait asseoir. Que s'il est certain qu'ils eussent été assis dans une action aussi publique, exposée aux yeux de tout le monde,

Digitized by Google

n'est-il pas bien plus raisonnable et plus juste qu'ils le soient dans une assemblée particulière, qui se fait en présence de Votre Sainteté ?

Le Pape, toujours prévenu d'estime pour le saint Archevêque et ne considérant pas moins le zèle qui le faisait parler que les raisons qu'il lui proposait, lui dit qu'il ne savait pas pourquoi il se rendait à lui si aisément ; qu'il ne croyait pas qu'aucun autre eût un tel pouvoir sur son esprit ; mais qu'il se trouvât à l'assemblée et qu'il verrait comme il traiterait les Évêques.

L'Archevêque, ayant fait de grands remercîments à Sa Sainteté, se retira, et le Cardinal étant aussitôt entré, le Pape lui conta tout ce qui venait de se passer et lui dit que l'Archevêque de Bragne lui avait parlé avec tant de force et de sagesse en faveur des Évêques, qu'il n'avait pas été en son pouvoir de lui résister et qu'il était résolu, contre la coutume, de les faire asseoir dans les assemblées. Le Cardinal loua fort cette résolution de Sa Sainteté, s'étonnant en lui-même qu'une affaire dont le succès lui avait paru entièrement impossible, et qu'il n'aurait jamais osé tenter, eût pu réussir si heureusement à l'Archevêque.

Après dîner, les Cardinaux et les Évêques étant entrés pour l'assemblée, Sa Sainteté leur parla en cette manière : Le Pape Adrien VI avait coutume de dire que si un empereur se plaignait autrefois que les princes étaient bien malheureux, parce qu'ils ne voient et n'entendent que par les yeux et les oreilles d'autrui, les Souverains-Pontifes ne le sont pas moins, parce qu'ils sont mal informés et qu'on leur déguise ce qu'ils devraient savoir. On ne consulte pas d'ordinaire la justice et la vérité avant que de leur parler, mais la complaisance et l'intérêt. Aussi ne leur dit-on pas ce qu'il serait utile qu'ils entendissent, mais ce qu'on prévoit qu'ils veulent entendre. Je vous dis ceci parce qu'on m'a donné depuis peu un avis important touchant la manière dont nous traitons les Évêques dans ces assemblées. C'est l'Archevêque de Bragne qui m'en a parlé, et je suis très-satisfait de ce qu'il n'a considéré en cela que la justice et la conscience. J'ai conçu aisément, par les raisons solides

Digitized by Google

qu'il m'a apportées, que le même zèle qui nous rend fermes à conserver les bonnes choses, nous doit aussi animer à détruire les mauvaises. C'est pourquoi nous sommes résolu à l'avenir de faire asseoir et couvrir les Évêques dans ces assemblées. Sa Sainteté fit signe en même temps aux Évêques de s'asseoir et de se couvrir.

L'assemblée étant finie, les Évêques attendirent dans la salle le saint Prélat, et, tout transportés de joie, ils allèrent l'embrasser. Les Évêques français surtout ne pouvaient se lasser de louer son action et de l'assurer qu'ils ne parleraient jamais de lui aux Prélats de France que comme du réparateur de leur dignité. Le cardinal Alexandrin, l'étant venu aborder ensuite, dit devant tous ces Évêques qui l'environnaient : Qui osera maintenant s'opposer à l'Archevêque de Brague, qui est tout-puissant ? Et qui refusera de le canoniser après sa mort, puisqu'il fait de si grands miracles durant sa vie ?

L'illustre saint Charles Borromée, continuant aussi à lui donner les plus grandes marques d'une confiance sans bornes, le pria de le venir voir au sacré palais, et, s'étant enfermé avec lui dans son cabinet, il lui parla de la sorte : Il n'y a ici que Dieu et nous, et je vous parle comme devant lui. Il y a longtemps que je lui demande, avec toute l'ardeur dont je suis capable, qu'il lui plaise m'éclairer dans l'état où je me trouve. Je sais qu'il le fait par ceux qui sont vraiment à lui. Ils sont les temples où il habite et d'où il nous parle. Persuadé donc que c'est lui qui m'adresse à vous, je viens vous découvrir le fond de mon cœur. Ne vous opposez pas à ce que Dieu demande de vous. Je ne vous ai pas plus tôt vu que je vous ai aimé, et je n'ai jamais douté que ce ne fût par vous que Dieu me ferait la grâce de m'éclairer sur tous mes doutes.

Vous voyez l'état où je suis ; vous savez ce que c'est que d'être neveu d'un Pape et aimé particulièrement de lui, et vous n'ignorez pas ce que c'est que la Cour et la vie de Rome. Les périls qui m'environnent sont infinis ; j'en vois beaucoup, et il y en a plus que je n'en vois. Que dois-je donc faire, étant jeune, sans expérience, et n'ayant de vertu que dans le désir ? Le

Digitized by Google

saint Cardinal, ayant expliqué ses peines et ses craintes avec cette aimable naïveté, ajouta : Dieu m'a donné depuis peu un nouvel amour pour la pénitence, et il me fait la grâce de préférer sa crainte et mon salut à toutes choses. Je pense donc à m'affranchir de tous ces liens et à me retirer dans un monastère, pour y vivre comme s'il n'y avait que Dieu et moi dans le monde.

L'Archevêque admirait une vertu si pure et si éclairée ; mais plus le dessein de saint Charles était grand et généreux, plus il paraissait difficile à résoudre. Aussi, après lui avoir dit qu'il l'honorait trop de lui parler avec tant de confiance, il le supplia d'agréer qu'ils prissent tous deux un peu de temps pour recommander à Dieu cette affaire. Mais saint Charles lui représenta qu'il allait être bientôt privé de sa présence et qu'il n'avait pu encore trouver le moyen de lui parler avec autant de liberté qu'il le faisait alors, et il le pria de ne plus différer de lui dire son sentiment. Le Prélat le fit, mais avec tant de lumière et par des raisons si solides, prises des circonstances des temps et de l'état où se trouvaient alors les affaires de l'Église, aussi bien que des dispositions du saint Cardinal, qu'il dissipa entièrement ses doutes, lui persuada de demeurer dans le rang où la Providence l'avait mis et le fit même résoudre à ne point quitter le gouvernement des affaires de l'Église universelle pour celles de son diocèse de Milan, jusqu'à ce que Dieu lui en ouvrît l'occasion et lui donnât le moyen d'en prévenir les mauvaises suites.

Saint Charles, ayant remercié l'Archevêque, se leva et lui dit en l'embrassant : Vous croyiez être venu à Rome pour vos affaires ou pour celles du Concile ; mais, dans la vérité, c'est pour moi que Dieu vous a envoyé. Il m'a délivré par vous d'un grand poids que je portais sur le cœur, et il m'a fait la grâce de voir maintenant le chemin par lequel il veut que je marche.

L'Archevêque de Brague pensait bien autrement de saint Charles et de lui-même, et, tandis qu'il persuadait au Cardinal qu'il devait demeurer dans sa place, il cherchait à quitter la sienne pour rentrer dans un monastère. A la veille de son départ pour revenir à Trente, il proposa ses désirs au Pape et conjura

Digitized by Google

Sa Sainteté, avec les plus vives instances, de rompre ses liens en nommant un autre archevêque à Brague. Il n'avait pas encore demandé de grâce avec plus de zèle, et jamais il n'avait paru plus éloquent. Mais le Pape, qui ne pouvait lui rien refuser dans les autres occasions, ne lui accorda rien dans celle-ci. Il lui dit que, bien éloigné de vouloir le décharger de son diocèse, s'il n'était point évêque et qu'il eût à donner l'archevêché de Brague, le connaissant comme il le connaissait, il n'en choisirait point d'autre que lui pour cette charge, et qu'il était assuré que tous les Évêques de Trente seraient en cela de son avis. L'Archevêque allait faire de nouvelles instances, lorsque Sa Sainteté ajouta : Seigneur de Brague, je vous ordonne de ne penser désormais qu'à faire votre charge, et je crois en cela rendre un grand service à Dieu, à l'Église et à vous-même. Le Pape ensuite se leva, et l'Archevêque fut obligé de prendre congé de lui.

Aussitôt après cette entrevue, le Souverain-Pontife envoya chercher saint Charles, lui apprit la demande que l'Archevêque lui avait faite, et l'assura que jamais ambitieux n'avait plus vivement sollicité pour être élevé à une grande charge que ce Prélat l'avait fait pour se démettre de la sienne. Saint Charles Borromée n'en voulut pas savoir davantage; il tâcha de joindre au plus tôt don Barthélemy, et lui dit : Je vous vois dans la tristesse, et il me semble que j'y dois être bien plus que vous. J'ai su de Sa Sainteté quelle en est la cause, et si vous croyez avoir quelque sujet de vous plaindre du Pape, j'en ai sans doute beaucoup plus de me plaindre de vous. Quoi, vous demandez d'être dégagé du monde, et en même temps vous m'y précipitez. Vous ne croyez pas pouvoir en conscience demeurer archevêque et vous me conseillez de l'être. Vous êtes avancé en âge et vous avez de la capacité; je suis jeune et sans expérience. Vous avez déjà gouverné un grand diocèse et vous venez de soutenir toute l'Église et de travailler à la réformation dans un Concile général, et moi je ne suis pas encore sorti de la Cour de Rome. Cependant vous voulez que je puisse porter un fardeau qui vous accable et dont vous tâchez à quelque prix

Digitized by Google

que ce soit de vous délivrer ? Où est la règle de l'Évangile d'aimer votre prochain comme vous-même ? Où est la tendresse d'un père, l'affection d'un frère et la sincérité d'un ami ?

Le saint Cardinal croyait faire des reproches bien justes et proposer des difficultés sans réplique. L'Archevêque n'eut pas bien de la peine à le tranquilliser une seconde fois. J'aime, lui dit-il, les reproches que vous me faites ; ils naissent de l'aversion que vous avez du monde. Ainsi, en m'accusant, ils me justifient. Si je ne savais que vous fuyez très-sincèrement l'éclat des honneurs et des dignités de l'Église, je ne vous y aurais jamais engagé. Votre salut ne m'est pas moins précieux que le mien, et je ne fais point de différence entre mon âme et la vôtre. Mais je sais que Dieu en fait et que sa conduite sur vous n'a rien de semblable à celle qu'il a toujours gardée sur moi. Il s'attendrit sur cette réflexion et finit ainsi : Je prie Dieu qu'il nous assiste tous deux, et je n'oublie pas que je dois plus craindre pour moi que pour vous ; les périls ne sont pas égaux lorsque la vertu n'est pas égale.

Don Barthélemy ajouta que l'affaire pour laquelle il était venu à Rome étant manquée, il ne pensait plus qu'à s'en aller. Mais, répliqua le Cardinal, instruisez-moi auparavant de ce que vous avez fait dans vos visites et dans le gouvernement de votre diocèse, et apprenez-moi quelles doivent être les qualités et les principales vertus d'un évêque. L'Archevêque l'entretint fort modestement sur le premier article et le satisfit sur le second en lui communiquant un petit livre qu'il avait déjà composé et intitulé : *Stimulus Pastorum, l'Aiguillon des Pasteurs.* Saint Charles en fit tirer copie et il s'en servit pour sa conduite et pour celle de son diocèse. C'est ainsi que ces deux hommes de Dieu s'animaient et s'excitaient l'un l'autre dans le désir qu'ils avaient de le servir, et que, méprisant tout ce qu'il y a d'éclatant dans les dignités même les plus saintes, ils ne pensaient qu'à consacrer à Dieu leurs peines, leurs travaux, leur vie même pour la défense de son Église et pour la sanctification de son peuple.

Comme il n'y avait plus rien à Rome qui pût retenir le saint

Digitized by Google

Prélat, il fut prendre congé de Sa Sainteté et lui dit d'abord que, puisqu'elle ne l'avait point voulu délivrer du joug de sa charge, il la suppliait de lui accorder quelques grâces qui lui étaient nécessaires pour n'être point troublé dans ses fonctions. Il en avait fait un mémoire qu'il lut tout de suite, et le Pape lui accorda tout avec d'autant plus de joie qu'il n'y avait rien qui ne tendît au bien des âmes, au soulagement des pauvres ou à la défense de la liberté ecclésiastique. Le Pontife ajouta qu'il ne lui disait point encore adieu, mais qu'il voulait qu'il le revînt voir.

Étant retourné le lendemain au palais, Sa Sainteté l'exhorta à attendre son ami le Cardinal de Lorraine pour s'en retourner comme il était venu en sa compagnie. L'Archevêque, dissimulant la véritable raison qui lui faisait souhaiter d'aller seul, répondit agréablement que ce Cardinal avait une mule vive comme un cerf et que la sienne ne la pouvait jamais suivre Eh bien, dit le Pape, si la sienne est un cerf, j'en ai une qui est un aigle en vitesse, et je veux vous la donner. Le soir même, Sa Sainteté lui envoya la mule dont elle se servait toutes les fois qu'elle sortait de Rome. Lorsque le Prélat vint le lendemain pour remercier le Souverain-Pontife et prendre congé, Pie IV lui dit qu'il le reverrait le lendemain avec le Cardinal de Lorraine, ayant des choses secrètes à leur communiquer à tous deux. En effet, le lendemain au matin, le Pape sortit de sa chambre accompagné de toute sa Cour et alla voir le Cardinal de Lorraine dans l'appartement qu'il avait au sacré palais. Mais de tous ceux qui avaient accompagné Sa Sainteté, le seul Archevêque de Bragne eut part à cet entretien. Le Pape passa ensuite toute l'après-dîner avec l'Archevêque, et, après mille témoignages d'estime et d'amitié, lui ayant déjà donné sa bénédiction, le Pape tira de son doigt un anneau qu'il présenta à notre Prélat en lui disant : Portez cette bague pour l'amour de moi, et qu'elle vous serve toujours d'une marque de la tendre affection que Dieu m'a donnée pour vous.

Le jour suivant, qui était le 16 octobre, après avoir dit la Messe de grand matin, l'Archevêque partit de Rome, couvert

Digitized by Google

de gloire et rempli de tristesse. On l'estimait heureux d'avoir tant de crédit auprès du Souverain-Pontife, et il s'estimait malheureux de ce qu'il n'avait pu obtenir ce qu'il désirait le plus. Arrivé à Trente avant la fin d'octobre, il alla aussitôt voir les Cardinaux légats, et tous les Prélats s'empressèrent de le prévenir, de le remercier et de le féliciter de cette sainte liberté avec laquelle il avait parlé au Pape en leur faveur. Ils admiraient qu'il eût eu assez de résolution pour entreprendre lui seul une affaire infiniment difficile et assez de crédit pour y réussir.

On l'avertit de l'état du Concile. Le jour suivant avait été pris pour faire lire dans l'assemblée générale les points de réformation qui avaient été résolus avant son départ, afin que l'on vît s'il y aurait quelque chose à y changer, soit pour la substance, soit pour les paroles. L'un des Prélats dit en riant : Comme Mgr de Brague vient d'un lieu où il a été si favorisé de Sa Sainteté, il nous traitera sans doute plus doucement à l'avenir, et il ne se mettra plus tant en peine de nous réformer. A quoi notre Évêque de Modène, ami intime du saint Prélat, répondit : Nous verrons demain quel changement aura fait en lui la ville de Rome et s'il en est revenu moins évêque qu'il n'y était allé.

L'Archevêque employa une partie de la nuit à lire avec soin les nouvelles copies des articles de la réformation, les confronta avec l'ancienne, qu'il avait gardée, et ayant remarqué qu'on avait changé ou ajouté plusieurs choses aux résolutions prises par le Concile avant son voyage de Rome, il s'en plaignit le lendemain dans l'assemblée générale et fit sentir l'inconvénient de ces changements, qui n'étaient pas pour un bien. Si nous agissons ici, dit-il, comme étant les successeurs des Apôtres, soyons les imitateurs de leur sagesse et de leur constance. Pontifes du Seigneur, dépositaires de sa vérité et défenseurs de son Église, ne permettons pas que celle qui est appelée la base et la colonne de la vérité paraisse une maison bâtie sur le sable, et faisons voir que ses décisions, lui étant inspirées par l'Esprit de Dieu, sont fondées comme elle sur l'immobilité de la pierre.

Cet avis fut suivi d'un si grand nombre de Prélats, qu'il s'en

Digitized by Google

trouva deux cent six qui conclurent tous, non-seulement qu'on remettrait ces ordonnances dans leur premier état, mais qu'on y ajouterait même quelque chose pour les rendre encore plus fermes et plus favorables au rétablissement de la discipline; ce qui fut exécuté. Le Concile fut heureusement terminé après la vingt-cinquième session, dans le mois de décembre 1563. Il s'était passé dix-huit ans depuis le commencement jusqu'à la conclusion du Concile; mais il n'avait été assemblé que durant cinq ans. Deux sous Paul III, un sous Jules III et deux sous Pie IV. Il y avait eu dix séances sous le pontificat de Paul, six sous celui de Jules, et neuf sous celui de Pie IV. Entre ces deux derniers Papes, il y avait eu Marcel II et Paul IV, mais le Concile ne s'est point tenu sous leur Pontificat.

Lorsque notre Archevêque vint prendre congé du Cardinal de Lorraine et des Évêques français qui l'accompagnaient, ce Cardinal lui dit, après l'avoir embrassé, qu'il le suppliait de demander toujours à Dieu qu'il le rendît imitateur de sa vertu, afin que leur amitié devînt éternelle et qu'ils fussent encore unis dans le Ciel comme ils l'avaient été sur la terre. Les Prélats lui parlèrent de même avec une grande effusion de cœur. Ils lui témoignèrent qu'ils s'estimaient très-heureux d'avoir l'honneur de son amitié, qu'ils croyaient faire un souhait très-utile à toute la Chrétienté que de désirer qu'il y eût eu dans le Concile plusieurs Archevêques de Brague; qu'ils ne perdraient jamais le souvenir des beaux exemples qu'il leur avait donnés et des grands services qu'il avait rendus à toute la religion chrétienne et à l'épiscopat en particulier, et qu'ils étaient assurés que, lorsqu'ils auraient publié en France ce qu'ils savaient de sa personne, de son mérite et de sa vertu, il aurait autant d'amis et d'admirateurs, dans ce grand royaume, qu'il y avait d'Évêques et de personnes zélées pour l'Église.

L'Archevêque, aussi poli que modeste, témoigna à tous ces Prélats ses justes sentiments de reconnaissance, loua le zèle qu'ils avaient toujours fait paraître dans le Concile, et dit que, puisqu'il avait plu à Dieu de les unir très-étroitement dans une occasion si importante, il les suppliait de lui continuer toujours

Digitized by Google

la même grâce; qu'encore qu'ils fussent nés en des pays éloignés l'un de l'autre et sous divers princes, ils étaient néanmoins, comme Chrétiens et comme Évêques, les sujets et les ministres d'un même roi, et que la distance des lieux ne devait point empêcher la parfaite union de ceux qui ne sont tous qu'un en Celui qui est en tous lieux.

Pendant que ces Évêques se préparaient à leur départ, don Barthélemy se mit en chemin, résolu de se rendre en diligence dans son diocèse, où il était déjà d'esprit et de cœur. Arrivant à Avignon, il y fut reçu magnifiquement par le vice-légat de Sa Sainteté et par le gouverneur de la ville. Le premier lui apprit une particularité digne d'être remarquée, parce qu'elle est glorieuse au saint Concile de Trente et à l'Église catholique.

Deux Évêques de cette province, lui dit le vice-légat d'Avignon, avaient eu le malheur de se laisser séduire à l'hérésie, et cependant ils s'en allèrent ensemble au Concile, résolus d'épier et de traverser les desseins des Prélats catholiques sans trop manifester leur attachement à l'erreur. C'étaient des pasteurs en apparence et des loups en effet. Leur déguisement dura quelque temps; ils entraient dans toutes les conférences, écoutaient toutes les délibérations, et prononçaient comme les autres lorsque toutes les difficultés qu'on avait proposées, étant mûrement examinées et bien éclaircies, tous les Pères se trouvaient dans une sainte unanimité de sentiments. Ces deux Évêques furent enfin touchés et éclairés par ceux-mêmes qu'ils avaient considérés comme des aveugles. Ils remarquèrent une extrême différence entre l'assemblée des vrais ministres de Jésus-Christ et celle des ennemis de sa vérité et de son Église.

Ils avaient vu que la règle des novateurs, dans leurs synagogues, n'était que leur opinion, leur fantaisie ou leur caprice, et ils voyaient que les Catholiques, au contraire, avaient pour règle et pour fondement, outre l'Écriture sainte, la tradition constante qui, de Pontife en Pontife, et de siècle en siècle, est venue depuis les Apôtres jusqu'à nous. Ils voyaient que les Pères du Concile n'étaient point les inventeurs de leur doctrine mais qu'ils soutenaient dans l'Église ce qu'ils y avaient trouvé

Digitized by Google

établi, et que, s'efforçant de conserver sans aucune altération le dépôt qui leur avait été confié, ils ne pensaient qu'à laisser à leurs enfants ce qu'ils avaient reçu de leurs Pères.

Au retour de Trente, ces deux Prélats publiaient eux-mêmes le grand effet qu'avait produit en eux la vue du Concile, et le zèle d'un grand nombre d'Évêques, qui semblaient avoir fait une sainte conspiration, pour soutenir envers tous et contre tous les intérêts de Dieu et de son Église. Ils mettaient l'Archevêque de Brague et celui de Grenade à la tête de ces généreux défenseurs de la foi et de ces zélateurs de la discipline, qui examinaient tout au poids du sanctuaire et soutenaient avec une fermeté inébranlable ce qui était selon la religion, la justice et la vérité. L'un des deux Prélats convertis excellait dans le don de la science et de la parole, et, depuis sa conversion, il confondait tellement les hérétiques qu'ils n'osaient paraître devant lui.

Ce récit fit beaucoup de plaisir à notre Archevêque, qui en rendit gloire à Dieu. En continuant son voyage, il entra dans la ville de Castille en même temps que le roi don Philippe II. Ce monarque ayant été averti le jour même de la venue de l'Archevêque, l'envoya visiter aussitôt, ce qui le mit dans la nécessité de lui venir faire la révérence. Ruy Gomez de Sylva, accompagné d'un grand nombre de seigneurs, alla au-devant de lui jusqu'à la porte de la rue et l'introduisit dans la chambre du roi, qui le reçut avec de grands témoignages d'estime, comme un Prélat étranger qui s'était rendu très-célèbre par sa vertu et par son zèle pour l'Église. Le roi lui demanda d'abord en quelle réputation avaient été dans le Concile les Prélats de son royaume.

L'Archevêque lui répondit : Ils y ont eu, sire, toute la réputation que méritait le choix de Votre Altesse [1]; car elle a élevé

[1] L'Archevêque n'ignorait pas le titre que les Espagnols donnaient déjà à leurs souverains; mais (comme il le dit depuis à Gomez de Sylva), en Portugal, le titre de Majesté ne se donnait qu'à Dieu seul, et celui d'Altesse aux rois. Aussi Philippe II, qui savait la coutume de Portugal, ne témoigna nullement être offensé de la conduite de l'Archevêque, qu'il honora toujours.

Digitized by Google

à l'épiscopat des personnes qui en sont si dignes qu'on ne peu
les voir agir sans avoir une vénération particulière pour leu
vertu et pour la piété de Votre Altesse, qui les a mis dans un
place qu'ils occupent si dignement. Je ne doute pas qu'elle
n'ait été informée de tout ce qu'ils ont fait de saint et de gl
rieux dans le Concile et qu'elle n'ait su que M. l'Archevêque d
Grenade y a excellé entre tous les autres. J'espère, sire, que
comme Votre Altesse a eu tant de part aux saints décrets qui on
été faits dans le Concile, par celle qu'y ont eue les Prélats d
son royaume, elle aura aussi un zèle tout particulier pour le
appuyer de son autorité, afin qu'étant observés dans toute leu
étendue, on voie refleurir dans l'Église cette ancienne piété e
cette pureté des mœurs que nous avons tâché d'y procurer e
que tous les gens de bien y souhaitent depuis longtemps.

C'était par le désir de procurer au plus tôt cet avantage à so
diocèse que le saint Archevêque se hâtait d'arriver, malgré l
rigueur de la saison. Dans le mois de février 1564 il entra su
les terres du Portugal, et dès lors la joie fut générale dans l
ville de Brague. L'amour qu'on lui portait s'était encore aug
menté pendant son absence, et chacun se préparait à le faire
éclater par la plus magnifique réception qu'on pût imaginer
Mais le Prélat les surprit tous et rendit leurs préparatifs inu
tiles. Étant entré dans la ville la nuit de devant un dimanche de
Carême, sans que personne le sût, il parut le lendemain dan
son église cathédrale et monta en chaire pour parler à son
peuple. Il le fit avec tant de zèle et de charité que plusieurs
louaient tout haut le Seigneur de la grâce qu'il leur avait faite
de revoir leur père, et ils accompagnaient de leurs larmes cette
effusion de leur joie.

Une foule incroyable de peuple le suivit jusqu'en son palais
archiépiscopal, en lui donnant mille bénédictions, et tous les
corps de la ville étant ensuite venus faire leurs devoirs, celui
qui portait la parole lui dit, entre autres choses, qu'il n'était pas
besoin qu'il lui témoignât la joie que son retour avait apportée
à toute la ville, qu'elle était peinte sur leurs visages et qu'elle
s'expliquait assez elle-même ; mais qu'il le suppliait de lui per

Digitized by Google

mettre de mêler quelque plainte parmi ces transports de la joie publique, de ce qu'il leur avait ôté le moyen de lui en donner des marques par la réception qu'ils lui préparaient; qu'il y avait eu autrefois des Archevêques de Brague qu'on avait peine à contenter, lors même qu'on les comblait de toutes sortes d'honneurs; mais que, pour lui, on n'avait pas même la liberté de lui rendre les plus légitimes et les plus indispensables devoirs; qu'il était bien juste que sa modestie, en ces rencontres, accordât quelque chose à sa charité et qu'elle n'enviât pas à ses propres enfants la satisfaction de rendre à leur père ce qu'ils lui devaient. L'Archevêque, qui les aimait autant qu'il en était aimé, les combla de civilités et de toutes les marques d'une charité vraiment pastorale.

Il ne cessa depuis de leur en donner tous les jours de nouvelles preuves. Il voulut être informé de tout ce qui s'était passé dans le diocèse pendant son absence, si on avait observé ses ordonnances, fait exactement les visites et pourvu aux besoins des pauvres. Il fit lui-même de ferventes prières pour obtenir de Dieu la grâce de reprendre les fonctions épiscopales avec une nouvelle vigueur et de faire exécuter ce que le Concile avait ordonné, en tenant toujours le milieu entre le relâchement d'une sagesse humaine et la chaleur précipitée d'un zèle indiscret.

Peu de jours après, ayant assemblé son chapitre et tout son clergé, il leur dit que le Concile, peu content d'avoir soutenu la foi contre les nouvelles hérésies, avait fait d'excellents règlements pour arrêter tous les désordres et rétablir les mœurs des fidèles; qu'il espérait que, comme les Évêques avaient tâché en cette rencontre de remédier aux maux de l'Église par leur zèle et leur sagesse, ils s'efforceraient aussi de contribuer, par leur exemple, à l'exécution de leurs saints décrets. Il avait été ordonné qu'on fonderait des séminaires, où l'on instruirait des enfants dès leur bas âge, afin que, formés de bonne heure à la piété et élevés dans une doctrine sainte, ils fussent capables de servir un jour l'Église. Le Prélat pria tous les bénéficiers de vouloir prendre part à une œuvre si sainte,

Digitized by Google

pour laquelle le Pape avait déjà envoyé un bref, et les assura qu'il leur montrerait l'exemple, en y contribuant le premier de tout son pouvoir.

Comme il s'agissait de donner de l'argent, peu de personnes goûtèrent la proposition. Les uns y trouvaient de grandes difficultés, les autres s'excusaient sur le peu de revenu de leurs prébendes ; plusieurs murmuraient de la rigueur du bref apostolique. Notre Archevêque écouta tout le monde avec une grande douceur et ménagea si bien les esprits qu'ayant apaisé en ce moment cette tempête, il fit exécuter le décret du Concile et l'ordre du Pape avec l'agrément de ceux-là mêmes qui en avaient été d'abord offensés. Sa modération pleine de sagesse ayant ainsi adouci les esprits, il n'eut pas de peine à les faire consentir qu'on commençât aussitôt à lever une contribution de deux pour cent sur les revenus de tous les bénéficiers. Pour les encourager davantage, il ne se contenta pas de contribuer de sa part, la somme à laquelle il avait été taxé ; il donna encore par avance trois cents ducats pour faire commencer aussitôt le bâtiment, et il y fit travailler avec tant de diligence que ce fut le premier séminaire érigé dans le Portugal et peut-être dans toute l'Espagne. L'Archevêque n'eut pas moins de soin de s'en servir utilement, par le choix qu'il fit et des personnes qui devaient le conduire et de ceux à qui on donnerait une place pour y être élevés. Aussi est-il sorti de cette maison plusieurs bons ministres, qui ont gouverné très-dignement diverses Églises du diocèse de Brague.

L'Archevêque fut obligé d'entreprendre peu après une autre affaire, bien plus difficile, mais dont il ne crut pas qu'il lui fût permis de se dispenser, quoiqu'il prévît bien qu'elle lui susciterait de grands ennemis. Voici le fait.

Par un ancien accord entre les Archevêques et le chapitre de Brague, la juridiction temporelle était réservée tout entière à l'Archevêque, et la spirituelle était partagée entre lui et le chapitre. La visite des paroisses, des chapelles et des ermitages de la ville, ainsi que des églises de Saint-Jean et de Saint-Jacques, appartenait au seul chapitre. Toutes les autres églises

Digitized by Google

du diocèse étaient sous la juridiction de l'Archevêque, sans que le chapitre eût aucun droit. En vertu de cet accord, le chapitre nommait des visiteurs qui visitaient le clergé et tout le peuple de la ville, de sorte que l'Archevêque, quoique leur véritable pasteur, avait les mains liées, sans pouvoir prendre connaissance de la vie des ecclésiastiques et des personnes puissantes de la ville, qui était ordinairement les plus déréglées; ce qui était une source de désordres. Ces mêmes personnes, à cause de leur crédit, avaient grande part à l'élection des visiteurs et se rendaient maîtres de ceux qui auraient dû être leurs juges. Ainsi leurs crimes étaient impunis et leur exemple contagieux; les petits imitaient les grands et s'assuraient de l'impunité dans tous les vices. Les visites même qu'on faisait à la campagne en devenaient peu utiles, parce que les coupables se défendaient par l'exemple de ceux de la ville de Brague, et si on ne laissait pas de les châtier, ils appelaient cela une injustice manifeste et une visible acception de personnes.

Plusieurs Archevêques, poussés d'un bon zèle, avaient voulu remédier à un si grand mal; mais bientôt, découragés par les difficultés, ils s'étaient contentés d'en avoir eu le désir. D'autres, ayant plus de fermeté, commencèrent à attaquer le chapitre, et la forte résistance qu'ils trouvèrent d'abord les empêcha toujours de pousser l'affaire plus loin. Quelques-uns d'eux, fils ou frère du roi, ne réussirent pas mieux; tous leurs efforts ne servirent qu'à affermir davantage l'autorité du chapitre et à faire regarder le mal comme désespéré.

Notre saint Prélat considérait toutes ces choses avec le cœur percé de la plus vive douleur. Il savait qu'il était le véritable médecin de tant d'âmes qui périssaient, tandis qu'il se trouvait dans l'impuissance de les visiter et de les secourir. Il n'ignorait pas que ce droit lui appartenait directement par le devoir de sa charge pastorale, et il s'en voyait exclu par les conventions indiscrètes de quelques-uns de ses prédécesseurs. Le zèle du salut des âmes ne lui permit pas de se contenter et de gémir. Il assembla donc ses plus habiles officiers leur déclara qu'il était résolu de poursuivre le droit de sa charge et de visiter

Digitized by Google

lui-même toutes les paroisses de la ville. La seule proposition les effraya, et ils n'oublièrent rien pour le détourner de ce dessein. Mais toutes leurs réflexions et leurs représentations furent inutiles. Les officiers de l'Archevêque revinrent même à son sentiment et lui dirent que, s'ils prévoyaient comme lui que cette entreprise lui susciterait de grands ennemis et de grands troubles, ils ne doutaient pas aussi que tous ceux qui en connaîtraient la nécessité et la justice, et qui sauraient, comme eux, la pureté du zèle qui l'animait, n'en fussent édifiés, et qu'ils ne le jugeassent très-louable de faire tous ses efforts pour rentrer dans le pouvoir d'exercer ses fonctions et de faire cesser le scandale.

Cette affaire ayant été ainsi résolue, l'Archevêque ne pensa plus qu'à l'exécuter. Il en fit avertir le chapitre et marqua le jour auquel il voulait commencer cette visite. Il est aisé de penser dans quelle agitation se trouvèrent d'abord tous ceux qui avaient quelque intérêt de l'empêcher. Les chanoines se demandaient si don Barthélemy était plus saint que tant de saints Prélats, ses prédécesseurs, qui n'avaient point troublé le chapitre dans sa possession, ou plus puissant que tant de princes de sang, qui avaient tenté inutilement ce qu'il voulait faire ? Les premiers de la ville, accoutumés à trouver dans les officiers du chapitre une indulgence qui les laissait tranquilles dans leur vie libertine, regardaient comme un malheur extrême de tomber entre les mains de l'Archevêque. Sa dignité, sa vertu, son zèle pour la justice leur paraissaient un joug qui les allait accabler. Déjà ils craignaient comme leur ennemi un père qui les aimait avec tendresse et un médecin qui ne travaillait qu'à les guérir,

Le jour que le saint Prélat avait marqué étant venu, il parut dès le matin dans son église cathédrale, avec le bailli, des notaires et des témoins, et il déclara sa résolution en présence de tous les chanoines du chapitre, qui avaient fait venir pour eux un grand nombre de personnes puissantes et fort versées dans les affaires. Ils le prièrent d'abord de ne point les troubler dans leur ancienne possession. Des prières, ils passèrent aux

Digitized by Google

protestations ordinaires et à toutes les autres formalités qui s'observent en de semblables rencontres. L'Archevêque répondit en peu de paroles, qu'il se sentait plus obligé d'exécuter les décrets du saint Concile, qui lui ordonnait expressément de visiter tout son troupeau, que les concordats de ses prédécesseurs, puisqu'il n'y avait point de Prélats qui pussent, au préjudice de leurs successeurs, céder à d'autres une partie de leur juridiction spirituelle.

Plus l'Archevêque fut doux et modéré dans sa réponse, plus il témoigna de fermeté et de constance à poursuivre sa visite. Il la commença aussitôt dans les églises de la ville, s'informant exactement de la vie et des mœurs de toutes sortes de personnes, soit ecclésiastiques ou séculières, et, malgré toutes les oppositions du chapitre, il ne discontinua point jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement achevée. Tous les jours et dans chaque église on lui faisait signifier de nouvelles protestations ; il répondait toujours avec la même douceur et il poursuivait ensuite l'ouvrage de Dieu avec une constance inébranlable.

Le chapitre, après avoir fait tous ses efforts pour traverser la visite du Prélat, résolut de soutenir puissamment son droit auprès du Pape et de ses principaux ministres. Et, afin de faire un corps plus puissant, les chanoines joignirent à leurs plaintes celles de tous les monastères, des colléges, des commandeurs et de plusieurs autres particuliers, qui, ayant été visités par l'Archevêque dans l'intervalle de ce procès, formaient plusieurs plaintes contre cette entreprise. Leur dessein était de lui faire perdre (s'il était possible) le crédit qu'il avait à Rome, et d'opprimer par la multitude celui qu'ils ne pouvaient vaincre par la raison. Ils ne réussirent pas. Voici ce que saint Charles Borromée écrivit sur ce sujet à l'Archevêque de Brague :

« Je ne puis que je n'aime et que je n'estime beaucoup ce zèle qui vous porte à faire observer exactement les ordonnances du saint Concile de Trente par tous ceux que Dieu a soumis à votre autorité pastorale. S'il s'en trouve quelques-uns qui aiment mieux vous résister que de vous obéir, ils seront à la fin obligés de céder à votre piété et de reconnaître leur injustice,

Digitized by Google

car je vois que notre Très-Saint Père est dans une ferme résolution de maintenir en toute sa force ce qui a été ordonné après une exacte discussion, par un si grand nombre de Prélats très-sages, assemblés au nom du Saint-Esprit, et que Sa Sainteté a depuis confirmé par son jugement. Elle est si éloignée de souffrir que ces ordonnances, qui sont autant de colonnes de la foi et de la vérité catholique, soient affaiblies en la moindre chose, qu'elle les affermit au contraire tous les jours par de nouveaux décrets. C'est pourquoi, s'il y en a quelques-uns dans votre diocèse qui s'oublient jusqu'à tel point que de résister à vos saints règlements, vous devez employer toute votre sagesse pour les faire exécuter malgré toute l'opposition de ces personnes, en usant d'autorité et de sévérité dans les bornes que vous savez vous être prescrites par la loi de Dieu, car vous ne sauriez rien faire qui soit plus agréable à Sa Sainteté. Je vous supplie de ne pas croire qu'elle ait jamais eu suspecte en la moindre chose, ou votre foi, ou votre innocence, ou votre piété, ni qu'elle ait jamais écouté les plaintes injustes de vos accusateurs. Est-il rien dont elle soit plus convaincue et dont elle ait plus de preuves que de votre intégrité, de votre sagesse et de votre constance dans la vérité catholique ? Ainsi, quand l'envie des hommes aurait suscité contre vous mille calomniateurs et mille faux témoins, votre vertu est trop élevée au-dessus de tout soupçon pour donner lieu à ces accusations ou pour diminuer le moins du monde l'estime que Sa Sainteté a pour votre mérite.

» Mais que dirai-je de moi-même, qui vous ai toujours présent dans l'esprit et dans le cœur, et qui ne me propose point d'autre modèle à imiter que celui de votre vertu ? Vous dirai-je ce que je pense ? Pour moi, je crois qu'il n'y a rien dans l'Archevêque de Brague qui ne soit éminent et digne des plus hautes louanges, de sorte qu'il n'est pas seulement le primat de son royaume par sa dignité, mais qu'il l'est encore par sa vertu de plusieurs autres royaumes de la Chrétienté. Ceux donc qui ont entrepris de vous discréditer auprès du Saint-Siége n'ont fait autre chose, en se déclarant vos accusateurs, que se condamner

Digitized by Google

eux-mêmes, puisque, selon mon jugement, on ne peut résister à vos conseils si louables sans renoncer en même temps à la piété et à la raison. Mais puisque ces mêmes personnes n'ont pas tant accusé votre sévérité qu'ils ont rendu témoignage à votre sainteté et à votre prudence, je ne doute point que votre sagesse ne leur pardonne aussi quelque chose et que vous ne soyez bien aise de donner des preuves de la modération qui vous est si naturelle par cet oubli volontaire de toute la mésintelligence passée. J'espère que, gagnés par votre douceur, ils vous aimeront ensuite plus que jamais, et qu'ils se tiendront unis à vous par les liens les plus étroits de la soumission, du respect et de l'amitié.

» Que si les différends que vous avez avec votre chapitre étaient tels qu'ils ne pussent s'apaiser par votre sagesse, ce que j'ai peine à croire, Sa Sainteté a écrit et donné pouvoir au sérénissime seigneur don Henri, infant Cardinal et légat du Saint-Siége, d'en prendre alors connaissance et de les terminer tout-à-fait, ce que ce prince très-vertueux et très-sage fera sans doute avec toute sorte d'équité et de prudence... Il ne me reste plus qu'à vous assurer qu'il n'est rien que je ne sois prêt de faire pour votre service. Je vous conjure de vous souvenir de moi dans vos prières. De Rome, ce 3 avril 1665. »

L'infant don Henri, ayant reçu en même temps un bref du Pape, écrivit à l'Archevêque de Brague et à son chapitre pour leur offrir sa médiation, les assurant qu'il agirait de telle sorte dans leur cause qu'ils reconnaîtraient qu'il les aimait tous, et que sa plus grande passion était de conserver leur honneur et de procurer leur repos. Mais les chanoines ne voulurent point recevoir ce Cardinal pour arbitre, et, avec toute l'autorité que le Pape lui avait donnée, le légat ne put apaiser ce différend, qui traîna jusqu'au pontificat de Pie V.

Enfin il plut à Dieu de terminer une contestation si obstinée, et, par un traité solennel et irrévocable, il fut arrêté que l'Archevêque de Brague visiterait en propre personne tout le clergé de la ville, et qu'il nommerait deux chanoines qui, ayant fait la visite des laïques, seraient obligés de lui rendre compte de

Digitized by Google

tout ce qu'ils auraient trouvé à régler dans la visite du peuple. Ainsi, sans faire tort au droit du chapitre, l'Archevêque eut le principal de ce qu'il avait prétendu et se vit en état de remédier à bien des désordres.

Cette affaire était encore indécise lorsque le zèle du Prélat lui en fit entreprendre une autre, qui n'était pas d'une moindre conséquence. Différents Ordres militaires possédaient un grand nombre d'églises dans le diocèse de Brague, et ils prétendaient être exempts de la visite de l'ordinaire. Le serviteur de Dieu, au contraire, regardait comme une obligation indispensable à un Évêque, surtout depuis le Concile de Trente, de visiter tous ceux des âmes desquels Dieu lui devait un jour demander compte. Il trouva encore ici les officiers de son conseil dans d'autres sentiments. Parmi plusieurs autres raisons qu'ils alléguaient pour le détourner de ce dessein, ils lui représentèrent la possession, le crédit et l'audace des commandeurs, qui, pour éluder toutes les procédures de la justice, se défendaient tantôt par l'autorité ecclésiastique, tantôt par la royale, et quelquefois à la pointe de l'épée, menaçant des dernières violences tout ceux qui seraient assez hardis pour oser les attaquer.

L'Archevêque ne se laissa point ébranler. Les affaires de Dieu, dit-il, ne se conduisent point par les règles de la prudence humaine. Le devoir de ma charge m'oblige à faire ce que je fais ; cela me suffit. Si je viens à bout de ce que je prétends, à la bonne heure ; sinon, j'espère que Dieu acceptera ma bonne volonté et je le bénirai de ce qu'il m'aura déchargé du soin d'une partie de mon diocèse. Je souhaite de tout mon cœur d'avoir la paix tout ensemble avec Dieu et avec les hommes, mais si je ne puis contenter Dieu sans leur déplaire, je veux bien qu'ils se plaignent de ma conduite, pourvu que Dieu en soit content. Confirmé dans son dessein par l'approbation même de ses conseillers qui s'y étaient d'abord opposés, il l'exécuta aussitôt avec la même fermeté qui le lui avait fait entreprendre.

Il commença à visiter les églises de l'Ordre de Saint-Jean comme les autres, et parce qu'il les trouva toutes en désordre et dépourvues de toutes les choses nécessaires au culte divin, il

Digitized by Google

fit saisir le revenu des commanderies et ordonna qu'on l'employât aux réparations, aux ornements et à l'entretien des ministres qu'il établit pour le service de ces églises. Il fit la même chose dans d'autres églises de l'Ordre du Christ. Après avoir commencé une fois à visiter ces églises privilégiées, il n'en laissa aucune sans y aller en personne et se faire rendre compte de tout, nonobstant les plus fortes oppositions. Cependant, comme de toutes parts on se déchaînait contre lui, il eut soin d'écrire à tous les tribunaux du royaume et à tous les juges apostoliques, au conseil du roi et au roi même, pour justifier sa conduite. Les solides raisons qu'il apportait pour sa défense, soutenues par l'autorité de sa personne et par cette vénération que son grand mérite lui avait acquise dans tout le monde, firent une très-grande impression sur les esprits. Il faut nécessairement omettre ici bien des choses, pour ne point passer les bornes d'un abrégé, mais nous en rapporterons une chose fort remarquable, où l'on voit un tempérament admirable de la magnanimité de ce saint Prélat avec sa modération et sa sagesse.

Il avait appris que, dans un bourg nommé Poyarez, qui est le chef d'une grande commanderie de l'Ordre de Saint-Jean, les églises étaient fort pauvres et extrêmement négligées. Il résolut de les visiter, et il voulut être autorisé par un bref du Pape. Il était déjà aux portes de Poyarez lorsqu'il le reçut. Entrant à l'heure même dans ce bourg, il visita toutes les églises et y trouva tout le désordre qu'on lui avait dit. Il fit un mémoire de ce qu'il jugea nécessaire pour les réparations et les ornements de chaque église, et, selon qu'il était porté par le bref de Sa Sainteté, il fit saisir tout le revenu de la commanderie, avec défense d'en rien donner au commandeur jusqu'à ce qu'on eut fourni à toute la dépense qu'il fallait faire. Il partit pour poursuivre sa visite.

Lorsqu'il était dans un village assez proche de Poyarez et qu'il commençait à réciter son office, le commandeur y arriva accompagné de plusieurs gens de pied et de cheval, tous bien armés. C'était un homme fort âgé, mais en qui il paraissait encore beaucoup de vigueur. Il avait le regard terrible et la

Digitized by Google

colère peinte sur son visage. Ayant d'abord jeté l'épouvante dans le village, il entra fièrement dans la maison où était logé l'Archevêque et l'envoya avertir qu'il avait à lui parler. Le Prélat, qui ne fut jamais plus maître de lui-même qu'en cette rencontre, lui fit dire qu'il le suppliait d'attendre qu'il eût achevé sa prière. Le commandeur se promenait cependant et sa fureur s'augmentait encore par ce retardement. Après qu'il eut beaucoup attendu, il envoya dire une seconde fois à l'Archevêque qu'il voulait lui parler, et l'Archevêque, sans s'étonner, lui fit faire la même réponse. Puis, ayant achevé de réciter son office, il dit à ses gens qu'on fît entrer le commandeur; le voyant venir à lui avec un visage enflammé de colère, il lui demanda sans s'émouvoir ce qu'il désirait de lui.

Le commandeur lui répondit qu'il était le bailli de Poyarez; et qu'il venait savoir de lui-même par quelle autorité il entreprenait de faire dans sa commanderie ce qu'il y faisait; que si c'était comme Archevêque de Brague, il en avait bien vu d'autres que lui qui ne l'avaient pas traité avec cette hauteur. Et il ajouta avec jurement que, s'il continuait comme il avait commencé, il se ferait justice à lui-même, et qu'il lui apprendrait à faire différence entre les commandeurs et les paysans, ou les curés de son diocèse.

L'Archevêque, aussi tranquille que le commandeur était ému, lui répondit que, pour ce qui était du droit de visiter sa commanderie, il l'avait reçu du Concile de Trente et d'un bref particulier du Pape. Il ajouta : Cela suffit pour vous satisfaire sur vos plaintes; mais, pour ce qui est de vos menaces, je vous déclare, Monsieur le commandeur, que je ne les crains pas, et qu'encore que vous vous soyez fait accompagner de tant de gens armés pour parler à un Évêque aussi seul et aussi désarmé que je le suis, je continuerai à faire ici tout ce que je croirai y devoir faire, avec la même liberté que si j'étais dans ma maison au milieu de Brague. Je sais la différence qu'il faut faire entre les personnes de votre condition et les gens du peuple, mais je souhaiterais que vous sussiez aussi la différence qu'il y a entre un gentilhomme qui a reçu de son père un bien

Digitized by Google

dont il use comme il lui plaît, et un commandeur religieux qui tient le sien de l'Église, et qui en use selon les lois de l'Église. Le bien de cette commanderie n'est point à vous, mais aux pauvres; vous en êtes ou le dispensateur, si vous leur en donnez la part qui leur appartient, ou le dissipateur, si vous dérobez à leurs besoins et à leur indigence la part qu'ils y ont pour en satisfaire votre ambition ou vos plaisirs. C'est l'Église qui vous rend dépositaire de ses biens, et cependant vous vous enrichissez de ses dépouilles, en laissant ses temples sans ornements, ses brebis sans pasteurs, et ses pauvres sans assistance. Est-ce ainsi que vous vous acquittez des vœux que vous avez faits dans votre Ordre de Malte? Vous avez juré que vous seriez toujours prêt à répandre votre sang pour la défense de l'Église, et cependant les armes qu'elle vous a données pour combattre les Turcs, vous les employez pour faire insulte à ses Pères et outrager insolemment les Évêques. Considérez ce que vous faites et ce que vous devriez faire. Nous devons tous craindre la mort, mais vous êtes en un âge qui vous y doit plus faire penser que les autres. On n'attaque pas Dieu impunément : tôt ou tard nous devons tomber entre ses mains. Craignez ses jugements, prévenez ses vengeances, mettez-vous en état d'obtenir de lui la grâce que nous demandons pour vous, et ne vous fermez pas la porte de sa miséricorde pendant qu'il vous invite à la pénitence.

Le saint Prélat ayant parlé de la sorte, le bailli, plus irrité qu'auparavant, témoigna sa fureur par toutes sortes d'injures et de menaces, parlant comme un homme que la passion mettait hors de sens. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'indignation. Le seul Archevêque n'en reçut aucun trouble. Quelqu'un de ses officiers lui ayant dit qu'il devait faire punir ce commandeur, il lui répondit : Dieu m'en garde. Tout ce que je dois faire, c'est de le recommander à Dieu dans le saint Sacrifice que je vais lui offrir, afin qu'il lui fasse connaître et pleurer sa faute. Le bailli suivit l'Archevêque à l'église, et y demeura pendant la Messe. La prière du saint Prélat fut écoutée et le cœur de son ennemi changé. Aussitôt que la Messe fut

Digitized by Google

achevée, le bailli alla se jeter aux pieds de l'Archevêque, confessa sa faute, lui en demanda pardon, et lui promit d'accomplir telle pénitence qu'il voudrait lui imposer. Cela se fit à la vue de tout le monde, et à peine pouvait-on croire ce que l'on voyait. L'Archevêque releva aussitôt le bailli, l'embrassa tendrement, et parce que ce commandeur promit de pourvoir incessamment toutes les églises en la manière qu'il l'avait ordonné, et encore plus magnifiquement, le Prélat change l'ordre qu'il avait donné de saisir le revenu de la commanderie. On voit ici de quoi est capable la générosité d'un saint Évêque et ce que peut la grâce de Jésus-Christ sur le cœur de l'homme.

Suivons maintenant notre Archevêque dans ses visites parmi les peuples les plus grossiers et dans les lieux les plus sauvages. Le canton appelé Baroso passe pour inaccessible, à cause des grands précipices et de ses hautes montagnes, presque toujours couvertes de neige; mais ce pays, tout affreux qu'il est, ne laisse pas d'être peuplé, et il s'y voit des églises en grand nombre. Le saint Archevêque n'avait pu y aller avant son départ pour le Concile; il résolut, dès qu'il fut en état de respirer, de s'y rendre en personne, ce qui alarma tous ses amis. Sans trop exagérer les difficultés de l'entreprise, on lui en représenta plusieurs qui devaient la lui faire regarder comme absolument impossible. Mais il se raidit contre tout. Ils sont mes brebis, disait-il; en quelque lieu qu'ils soient, c'est à moi à les y chercher, et quelque mal qu'ils aient, c'est à moi à les guérir. Ainsi, contre l'avis de tout le monde, il partit de Brague; lui seul était dans l'assurance, lorsque tous les autres tremblaient à la vue des périls où il allait s'exposer,

En visitant d'abord le bas des montagnes et les lieux moins escarpés, il reconnut qu'on ne lui avait dit que la vérité. Le pays, en effet, lui parut affreux, et l'état des âmes encore plus. Ces pauvres gens, sans presque aucune connaissance du christianisme, paraissaient aussi barbares devant Dieu que devant les hommes. Le bruit de la venue de l'Archevêque s'étant répandu dans ces montagnes, tous ces peuples accouraient en foule au devant de lui, en dansant à la mode du pays et chantant

Digitized by Google

des chansons impertinentes, dans lesquelles ils entremêlaient des refrains qui montraient leur profonde ignorance. L'un de ces refrains était : « Bénie soit la Sainte-Trinité, sœur de Notre-Dame. » C'était là la plus grande fête que ces hommes rustiques pensaient pouvoir faire à leur Archevêque ; et ils prétendaient montrer beaucoup de religion en recevant avec cette musique, qu'ils croyaient sainte, un Prélat qu'ils révéraient comme un Saint.

Si la plupart de ceux qui l'accompagnaient ne pouvaient s'empêcher de rire, il gémissait au contraire et soupirait dans son cœur, jugeant bien que le dérèglement des mœurs de ces peuples devait être égal à leur ignorance. Il faisait cependant paraître de la gaîté sur son visage, afin de gagner leur affection; il leur enseignait avec douceur la doctrine de l'Évangile, et ne se lassait point de les exhorter à garder les commandements de Dieu. Il arriva en ce même endroit un accident qui fit admirer les attentions de la providence de Dieu sur ceux qui le craignent, et le mérite des prières de notre Prélat.

Il passait un jour d'un lieu nommé *les Caves de Baroso* en un autre qui s'appelle *les Éminences*, à cause de son élévation extraordinaire. Le chemin par lequel il y fallait monter était un sentier rude, étroit, fort escarpé, au milieu des rochers, et il y avait aux deux côtés deux précipices si profonds qu'on n'osait les regarder. Les gens de l'Archevêque marchaient tous par ce sentier l'un après l'autre, dans un continuel tremblement. Il y avait à la tête plusieurs mulets chargés, qui portaient les lits, et les provisions de bouche. Après les mulets suivaient les serviteurs, et tout le reste de la famille. Le Prélat était alors loin de ses gens, et il n'y avait auprès de lui que quelques personnes qui ne l'abandonnaient jamais. Les mulets étaient déjà au haut de la montagne, lorsque le premier de tous étant tombé et ayant roulé, il fit tomber le second, et tous ensuite s'étant fait tomber les uns après les autres, ils se renversèrent sur les hommes de cheval qui suivaient; ainsi presque tout roula en bas, au travers des pierres et des rochers.

Lorsque les premiers commencèrent à tomber, il s'éleva un

Digitized by Google

grand cri, que la concavité des rochers porta au loin. L'Archevêque l'entendit fort bien, et, se doutant aussitôt de ce que ce pouvait être, il commanda à ceux qui l'accompagnaient de courir promptement au secours. Pour lui, il descendit de cheval, se jeta par terre et, levant les yeux au Ciel, il pria quelque temps; puis, se relevant pour remonter à cheval, il dit à celui qui le tenait : Que Dieu soit loué à jamais, puisqu'il n'a laissé périr aucun des siens. Le saint Prélat se trouvait cependant trop éloigné pour avoir pu les voir tomber et savoir quelle aurait été leur chute; mais le Seigneur, qui les sauva tous d'un si extrême péril, fit connaître en même temps à son serviteur ce qu'il venait d'accorder au mérite de ses prières. On regarda avec raison l'un et l'autre évènement comme miraculeux, et l'on rendit grâces à Dieu.

Lorsque l'Archevêque fut arrivé sur le haut de cette montagne appelée *les Éminences,* les peuples lui firent, avec leur musique et leur danse ordinaire, la même réception et la même fête dont nous avons parlé; mais ils témoignèrent encore plus d'étonnement, car les plus vieux d'entre eux ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu en ce lieu d'autre visiteur que quelque pauvre prêtre; encore se passait-il bien des années sans que les Archevêques de Brague en puissent trouver quelqu'un qui voulût aller dans un pays si sauvage, avec tant de dangers. Don Barthélemy, au contraire, sensiblement touché de la barbarie des mœurs et de l'aveuglement déplorable de ce peuple, ne pouvait se consoler de ce qu'il n'était pas venu en ce canton dès le premier jour qu'il prit possession de son archevêché. Il visita toutes les églises l'une après l'autre, et les trouva dans l'état d'abandon et de pauvreté qu'on peut imaginer. Ceux qui les desservaient n'étaient guère plus instruits que les simples fidèles, et quelques-unes manquaient de ministres, parce qu'il ne se trouvait point de curés qui pussent se résoudre à y demeurer.

Le zèle et la charité de l'Archevêque lui firent chercher les moyens de remédier à tous ces maux. Il instruisait lui-même avec une extrême patience ces esprits incultes et leurs con-

Digitized by Google

ducteurs. Il soulageait les uns dans leurs pressantes nécessités, et il faisait une liste des autres pour leur faire faire des habits. Il fit réparer toutes ces églises, et les pourvut de calices d'argent, car la plupart n'en avaient que de plomb. Mais, pour aller à la source du mal, il fallait leur procurer de bons ministres : voici ce que Dieu inspira au saint Archevêque. Il crut qu'en emmenant avec lui les jeunes enfants en qui il remarquerait plus d'esprit, et les faisant élever sous ses yeux dans son palais, il pourrait adoucir peu à peu ce naturel sauvage et grossier, et les rendre enfin capables de tenir dans leur pays le rang de pères et de pasteurs; car il ne doutait pas qu'ils ne fussent toujours prêts de retourner chez leurs parents, puisqu'ils aimaient comme le lieu de leur naissance ces rochers qui faisaient tant de peur aux autres. Il exécuta ce dessein comme il l'avait projeté, et le succès en fut très-heureux pour la suite des temps. Ceux qui, ayant été formés peu à peu à la conduite des âmes, étaient renvoyés dans quelques cures de leur pays, y élevaient des jeunes gens en la manière qu'ils avaient été élevés eux-mêmes, et ils laissaient après eux des successeurs de leur piété et de leur charge.

Dans plusieurs quartiers du diocèse de Brague, il y avait beaucoup moins de rusticité et d'ignorance que sur les montagnes de Baroso, mais l'Archevêque y trouva aussi plus de corruption parmi les personnes de quelque rang. Les premiers historiens de sa vie parlent de plusieurs conversions éclatantes qui furent attribuées à son immense charité, et qui ont donné lieu de dire de lui ce qu'avait dit un Père de l'Église grecque : que le vrai pasteur et le pilote spirituel a acquis une telle force et une telle lumière par l'infusion de l'Esprit de Dieu et par sa propre expérience dans la conduite des âmes, qu'il peut les retirer non-seulement des flots et des orages des tentations, mais encore du profond abîme des passions et des vices.

C'est ce qui arriva à notre Saint à l'égard de trois fameux pécheurs, dont la vie scandaleuse était une odeur de mort dans tout le pays. Le premier, seigneur d'un village, ajoutait à ses impudicités un orgueil de démon; il s'était rendu redoutable à

Digitized by Google

tout le monde et aux visiteurs même, qui l'avaient abandonné comme un homme dont le salut paraissait désespéré. Notre Prélat l'entreprit d'abord avec autorité pour abattre son orgueil; il écouta avec patience ses premiers emportements, et le vit enfin, humilié à ses pieds, demander pardon de son insolence et de ses crimes, et se soumettre à tout ce qu'il plairait à l'Archevêque de lui ordonner. Le second, qui était du conseil du roi, résista un peu moins, et ne fit pas une réparation moins publique de ses désordres. Le troisième, honoré de la dignité de sénéchal dans une ville considérable, avait si fort oublié son salut et sa réputation, que la justice dépendait du seul caprice d'une femme dont il était possédé.

Le saint Prélat le traita comme le méritait le dérèglement de sa vie et l'injustice de sa conduite. Il le fit appeler, et il lui dit : J'ai appris que vous êtes un grand voleur. Cet homme, qui n'avait jamais entendu une semblable parole, répondit à l'Archevêque qu'il ne devait pas traiter de la sorte un ministre du roi et un officier public de la justice. Je sais, lui répliqua l'Archevêque, et je le sais par la déposition et la confrontation juridique de plusieurs témoins irréprochables, que vous entretenez une malheureuse femme, et que tous ceux qui désirent obtenir de vous quelque chose bonne ou mauvaise, juste ou injuste, en traitent avec cette infâme, et que vous faites tout ce qu'elle ordonne. C'est ce que j'appelle dérober la justice aux parties et être un voleur public. Il lui fit ensuite une sévère réprimande, et l'avertit que sa vie dépendait de la bonne administration de sa charge; parce que s'il ne voulait changer de conduite, il donnerait avis au roi de ses dérèglements et de ses violences, et qu'il pourrait bien lui en coûter non-seulement sa charge, mais la vie même.

Une crainte purement humaine rendit plus docile le sénéchal : il pria le Saint d'avoir compassion de lui, et à l'heure même il chassa de la ville cette misérable femme, qui était le plus grand obstacle à son salut. Touché de la crainte du Seigneur, il reconnut sincèrement son crime et changea de vie. Cette conversion et la généreuse liberté de l'Archevêque édi-

Digitized by Google

fièrent le peuple et rappelèrent bien des gens à leur devoir.

Don Barthélemy usa de la même fermeté envers un prévôt qui avait rompu à coup de haches les portes d'une église pour en retirer un criminel. On pourrait ajouter à ces différentes conversions celles de plusieurs ecclésiastiques qui vivaient depuis longtemps dans des désordres scandaleux. Un chanoine de la cathédrale ne profita pas d'abord des sages corrections de son Pasteur; il résista longtemps avec scandale, mais ses emportements ne purent altérer la douceur du Prélat ni lui faire abandonner sa conversion. Enfin, la constance pleine de charité de l'Archevêque fut si puissante sur l'esprit de ce chanoine, qu'après avoir souffert qu'on lui enlevât l'objet de sa passion, il vint demander publiquement pardon au Prélat, lui demeura depuis toujours attaché et aussi reconnaissant de cette grâce, que Dieu lui avait faite par son moyen, que s'il l'eût ressuscité après sa mort.

Nous ne pouvons passer sous silence la guérison spirituelle d'un autre malade, sans comparaison plus désespéré que n'était celui dont on vient de parler.

Le curé ou abbé d'une église située sur la frontière de Portugal et de Galice profanait dans sa personne le sacerdoce de Jésus-Christ de la manière du monde la plus scandaleuse. Ses débauches lui avaient donné douze fils semblables à leur père, qui les considérait comme sa protection et sa force. Résolu de ne point changer de vie, il se servait de ses richesses et de son pouvoir pour s'exempter de la visite. Il avait toujours des espions dans toutes les églises voisines, et dès qu'il était averti que le visiteur s'approchait, il faisait venir des soldats de la province de Galice pour se fortifier dans son église avec cette garnison et sa nombreuse famille. Ainsi retranché comme dans un fort, il redoutait bien moins les visiteurs qu'il n'en était redouté, et comme il vivait sans aucune crainte de Dieu, il méprisait les anathèmes de l'Église. Aussi les Archevêques de Brague l'avaient-ils depuis longtemps abandonné à lui-même pour n'exposer personne à une si dangereuse visite.

Don Barthélemy des Martyrs était trop touché d'un tel scan-

Digitized by Google

dale pour ne pas essayer de convertir ce grand pécheur, quoi qu'il dût lui arriver. Étant en visite dans les villages les plus proches de l'église de ce misérable abbé, il s'informa quel chemin il fallait tenir pour y aller et combien elle était éloignée. Il se leva un jour de grand matin, et ayant passé plusieurs heures en oraison pour implorer le secours du Ciel, il commanda à ceux de sa suite de ne point partir du lieu où ils étaient jusqu'à ce qu'il les fît avertir. Prenant ensuite avec lui le seul P. Henri de Tavora, il se mit en chemin plein de confiance en la bonté de Dieu. Comme son corps était extrêmement affaibli par ses pénitences continuelles, il souffrit beaucoup en faisant tout ce chemin à pied dans un pays rude et fort raboteux.

Arrivé enfin à la maison de l'abbé, il frappe à la porte, tenant à sa main une petite baguette; il n'en voulait pas davantage pour attaquer tant de gens armés, qui n'avaient ni foi, ni honneur. Les sentinelles courent à l'heure même donner l'alarme à la garnison. Mais l'abbé, persuadé que l'Archevêque n'approcherait de sa maison qu'environné d'une quantité de gens de pied et de cheval bien armés, ne s'imagine pas qu'un religieux qu'il voit à pied et qui n'est accompagné que d'un autre religieux, soit l'Archevêque de Brague. Ainsi il descend lui-même à la porte pour savoir ce qu'on veut.

L'Archevêque le voyant en sa présence, lui dit avec un visage riant : Savez-vous, mon fils, pourquoi je suis venu ici ? Je viens pour vous faire peur avec cette petite baguette et vous faire souvenir que vous êtes une brebis égarée, et que votre pasteur vous vient chercher. On ne saurait dire quel fut le trouble, l'étonnement et la confusion de ce fameux coupable quand il connut qu'il avait l'Archevêque en sa maison. Mais le Seigneur, le regardant dès lors dans sa miséricorde, on vit ce vieux pécheur, si longtemps endurci et si superbe, on le vit prosterné aux pieds de son pasteur, fondre en larmes, et ne s'exprimer que par ses soupirs. Après un assez long silence, il fit entendre ces paroles avec une voix entrecoupée : J'ai péché contre Dieu et contre vous ; je demande pardon de tout mon cœur pour mes crimes énormes et je promets de me corriger.

Digitized by Google

Le saint Prelat joignant ses larmes à celles de l'abbé pénitent le releva de terre, où il était prosterné, l'embrassa avec la tendresse d'un père, et l'assura qu'en conservant dans son cœur les sentiments qu'il venait de témoigner, il devait espérer que Dieu achèverait, par sa miséricorde, ce qu'il avait commencé pour son salut. Il fit aussitôt avertir ses gens de le venir joindre dans ce village, où il s'arrêta longtemps pour faire la visite de la paroisse, instruire les fidèles et remédier à une infinité de désordres. L'abbé se soumit avec une entière obéissance et une profonde humilité à tout ce que l'Archevêque lui ordonna, et le bruit d'une action si extraordinaire, se répandant dans tout le royaume de Portugal, y causa une joie universelle.

Mais tous n'en profitèrent pas pour leur propre amendement. En voici une preuve trop sensible. L'Archevêque, faisant sa visite dans une ville du diocèse, trouva quelques personnes engagées dans de grands crimes. Il les reprit comme il convenait, et leur prescrivit les remèdes dont ils devaient user pour obtenir de Dieu le pardon de leurs désordres et pour vivre désormais chrétiennement. La plupart de ces libertins étaient du nombre de ceux que l'Écriture appelle « des enfants sans joug, qui ne craignent ni Dieu, ni les hommes, qui sont rebelles à la lumière et vendus pour faire le mal. » Résolus de se venger de l'injure qu'ils croyaient avoir reçue de l'Archevêque, ils n'attendirent pour cela que l'entrée de la nuit, et, s'étant assemblés à la porte de son logis, ils firent d'abord un grand bruit avec divers instruments, afin d'attirer tout le monde aux fenêtres et d'avoir plus de témoins de l'insulte qu'ils lui voulaient faire. Ils commencèrent ensuite à le déchirer de la manière du monde la plus outrageuse, faisant contre lui mille imprécations et y mêlant des injures sanglantes, que la pudeur ne permet pas de rapporter.

Pendant ce temps-là l'Archevêque était occupé à chercher avec ses officiers les moyens d'arrêter les désordres qui étaient venus à sa connaissance. Il entendait les cris et les emportements de ces furieux sans faire paraître le moindre trouble et sans discontinuer d'écrire comme il avait commencé. Il n'ouvrit

Digitized by Google

la bouche que pour imposer silence à ceux de ses officiers à qui la patience échappait. Les séditieux ne pouvaient se lasser dans la rue de dire de nouvelles injures ou de répéter les mêmes : l'Archevêque ne se lassait pas aussi de les écouter. Enfin, lorsqu'ils virent qu'on se mettait si peu en peine d'eux, devenus plus furieux par la patience même du Saint, ils jetèrent de plus horribles cris et l'appelèrent à haute voix *hérétique et luthérien*.

A ces paroles, le saint Prélat, levant la tête de dessus le papier où il écrivait, dit : Pour cela, non. Je ne suis ni hérétique ni luthérien. Dieu, qui connaît la foi qu'il m'a donnée, en soit béni éternellement. Puis, se tournant vers les siens, il ajouta : Ces personnes sont envoyées pour nous éprouver : prions pour leur conversion et leur salut. En même temps on ouvrit les portes et les fenêtres des maisons voisines, et plusieurs étant sortis dans la rue, commencèrent à crier que leur Archevêque, très-innocent de toutes les choses dont on l'accusait, était un Saint, et que tous ceux qui l'outrageaient si injurieusement méritaient d'être punis exemplairement comme de méchants hommes sans foi et sans conscience. Je suis assuré, dit alors l'Archevêque en regardant ses officiers, que les uns et les autres se trompent, car, par la grâce de Dieu, je ne suis point hérétique, et, par ma très-grande faute, je ne suis point Saint. Il demeura ainsi aussi ferme dans l'humilité, pour ne se point laisser surprendre à l'amour des louanges, qu'il l'avait été dans la patience, pour n'être point blessé des injures.

Dès le lendemain, tout le peuple parut saisi d'horreur et d'indignation contre les auteurs de l'insulte. Plusieurs furent arrêtés par les officiers de la justice, qui commencèrent à faire leurs informations. Le saint Prélat, en étant averti, envoya chercher le juge et le pria de ne point passer plus avant dans cette affaire, car, disait-il, dans l'école de Jésus-Christ, on n'apprend point à rendre le mal pour le mal, mais à aimer ses ennemis et à faire du bien à ceux qui nous calomnient. Le sage magistrat loua l'humilité et la charité de l'Archevêque, lui promit même de ne pas poursuivre davantage les complices du crime, mais il déclara

Digitized by Google

en même temps que, pour ceux qui étaient déjà entre les mains de la justice, il ne pouvait se dispenser d'en faire un exemple, afin d'arrêter à l'avenir, par la crainte des châtiments, une insolence qui blessait tout à la fois les lois de Dieu, de l'Église et du royaume. Le roi don Sébastien, informé de tout, manda au sénéchal de la province de faire de nouvelles perquisitions et de sévir contre tous les coupables. Notre Prélat continua à intercéder pour eux, et il arrêta peu à peu toute cette affaire.

Une charité si pure et cette suite d'actions héroïques, dont la vie de don Barthélemy est toute remplie, devaient sans doute lui assurer la réputation générale qu'il s'était d'abord si justement acquise. Mais, selon l'avertissement des Pères, il y aura des calomniateurs dans le monde tant qu'il y aura des âmes saintes, parce que, d'une part, le démon, ennemi de toutes les vertus, n'a point de plus grand plaisir que de décrier les justes, et que, de l'autre, les Saints même ont besoin d'être éprouvés par la tentation, qui donne la dernière perfection à leur humilité et à leur patience. Il se trouva un homme de caractère sur l'âme duquel le démon eut assez de pouvoir pour le rendre l'instrument de la persécution qu'il voulait susciter contre le saint Archevêque de Brague, afin de déshonorer la vertu en le déshonorant.

C'était un ecclésiastique que l'Archevêque avait traité favorablement tant que sa vie avait paru assez réglée, et qu'il avait cessé de favoriser quand il s'aperçut d'un changement qui rendait sa vertu fort équivoque. Piqué de ne plus recevoir de sa part les mêmes marques de bonté, cet ecclésiastique résolut de tout mettre en usage pour le perdre d'honneur. Il forgea son système, et il s'en alla à Rome pour se rendre l'accusateur de son Archevêque devant le Pape Pie V. C'était assurément hasarder beaucoup ; mais la passion, quand elle est venue à un certain point, aveugle ceux qu'elle possède. Notre Prélat avait tenu un synode provincial à Brague l'an 1566, dont les décrets, que Louis de Grenade appelle très-utiles et pleins de sagesse, furent depuis confirmés par Sa Sainteté en 1571. Ce fut dans cet intervalle que l'accusateur osa avancer devant le Pape

Digitized by Google

que don Barthélemy, dans son Concile provincial, avait fait violence aux Évêques ses suffragants pour les faire consentir à ce qu'il voulait, et qu'il s'était servi pour cela de gens de guerre, ayant fait mettre des corps de garde aux portes de Brague. Le second chef d'accusation était que l'Archevêque avait obligé par force plusieurs ecclésiastiques de quitter leur bénéfices. Les anciens auteurs n'ont parlé que de ces deux accusations, qui peuvent nous suffire pour juger des autres.

Ces calomnies, quoique peu ingénieuses et mal concertées, surprirent d'abord quelques personnes dans Rome, car les hommes sont naturellement portés à croire le mal, parce qu'ils sont sujets à l'envie. Le Pape ne fut pas de ce nombre ; il fit promptement donner avis de tout à notre Prélat, qui reçut cette nouvelle avec une grande tranquillité d'esprit. Cependant il envoya à Sa Sainteté des informations par écrit sur tous les faits qu'on lui objectait et des preuves convaincantes de la fausseté de ces accusations. Après qu'on eut bien examiné toutes choses de part et d'autre, et qu'on eut reconnu clairement que cet ecclésiastique n'était qu'un imposteur, qui s'était efforcé de déshonorer devant le Saint-Siége un des plus célèbres et des plus saints Évêques qu'il y eût alors dans l'Église, le Pape prononça ces paroles : *Si delator est in Urbe, quæratur et suspendatur :* « Si ce calomniateur est dans Rome, qu'on le cherche et qu'on le pende. »

Mais le coupable n'avait pas attendu jusqu'alors à s'enfuir. De retour en Portugal, il apprit que le roi, instruit et irrité de sa méchanceté, avait ordonné qu'il fût banni de toutes ses terres. Se sentant donc accablé du poids de son crime et voyant que la main de Dieu et des hommes était sur lui, il crut qu'il ne lui restait plus d'autre refuge que la bonté de celui qu'il avait si cruellement offensé. Il vint donc, à la vue de tout le monde, se jeter aux pieds de l'Archevêque, et, fondant en larmes, il lui demanda pardon. Le Saint le releva aussitôt, l'embrassa, et, se rendant ensuite son protecteur, il lui obtint enfin sa grâce du Pape et du roi. Mais il l'avertit de travailler à mériter celle de Dieu par des fruits dignes de pénitence.

Digitized by Google

La Providence semblait ménager à son serviteur ces occasions, où ses héroïques vertus jetaient toujours un nouvel éclat. Elles ne parurent pas moins dans les calamités publiques dont son peuple fut affligé. En 1567, la stérilité ayant été grande dans les années précédentes, la famine commença à se faire sentir dans tout le royaume de Portugal. Bientôt après elle fut extrême dans la ville de Brague et dans les campagnes. Les laboureurs, les artisans, les bourgeois même, contraints de vendre peu à peu ce qui leur était le plus nécessaire pour acheter des vivres, dont la disette et la cherté augmentaient toujours, étaient réduits presque au désespoir. La charité sans bornes du saint Archevêque fut la seule consolation de plusieurs et leur unique ressource. Le nombre des pauvres qui vinrent à Brague était si grand que les rues et les places publiques pouvaient à peine les contenir ; il s'en trouvait quelquefois jusqu'à trois mille à la porte du palais archiépiscopal.

Le saint Prélat les assistait tous, non de son superflu, car il n'en avait point, mais de son nécessaire. Sa dépense ordinaire était très-modérée, cependant il en retranchait tous les jours quelque chose et la réduisit presque à rien. Il suspendit la fabrique du collége des Jésuites et de son couvent de Viane. Et, après avoir dépensé tout son revenu, il emprunta encore beaucoup, tâchant de remédier à la nécessité présente et laissant à Dieu le soin de l'avenir. Il y eut aussi des personnes riches et charitables qui, excitées par son exemple et par ses continuelles prédications, lui envoyèrent des sommes considérables, dont il fit subsister un grand nombre de familles et bien des personnes de condition. Avec cela, il aurait été impossible à l'Archevêque de soutenir pendant plusieurs années une dépense si prodigieuse si sa sagesse et sa prévoyance n'eussent secondé sa charité. Lorsque la stérilité était moins grande, il avait fait acheter en diverses provinces du royaume le plus de blé qu'il avait pu, et il le distribuait gratuitement quand la cherté et la misère du peuple devenaient plus pressantes. Cette assistance qu'il donnait aux pauvres continua jusqu'à la récolte de l'année 1575, qui fut très-abondante. On ne saurait

Digitized by Google

dire à combien de milliers de personnes de tout état et de toute condition le charitable Prélat sauva la vie pendant une disette qui dura près de huit ans.

Au fléau de la famine s'en joignit un autre bien plus redoutable. Dès l'an 1568, la contagion enleva bien du monde dans la ville de Lisbonne; elle s'étendit ensuite de proche en proche et infecta enfin toutes les parties du royaume. Notre Prélat faisait actuellement la visite dans un quartier de son diocèse, lorsque le peste commença à répandre son venin dans la ville de Brague. Il courut d'abord au secours de cette première portion de son troupeau sans pouvoir être arrêté ni par la crainte et les horreurs de la mort, ni par les représentations des premiers magistrats qui étaient venus au-devant de lui pour le prier de ne point exposer sa personne. Il ne fut pas plus tôt entré dans la ville qu'il reçut les lettres du jeune roi don Sébastien, qui le conjurait de sortir incessamment de Brague, l'assurant qu'il lui rendrait en cela un service très-agréable, parce qu'une vie comme la sienne lui était aussi chère qu'elle était nécessaire à son royaume. Le Cardinal infant don Henri lui écrivit la même chose dans les termes les plus gracieux et les plus pressants.

Le serviteur de Dieu répondit comme il le devait à toutes ces marques de bonté; mais, toujours résolu, comme un bon pasteur, de donner sa vie pour ses brebis, il continua à pourvoir à tout et à donner tous ses soins pour préserver les sains et assister les malades. Il fit d'abord préparer un lieu pour les pestiférés, où il mit des prêtres, des médecins, des chirurgiens et un grand nombre de serviteurs. Il destina une autre maison hors l'enceinte de la ville, en un lieu fort découvert et fort sain, pour les convalescents. Il visitait tous les jours les uns et les autres, et s'informait des officiers s'ils manquaient de quelque chose. Il choisit aussi plusieurs hommes sages et vigilants, les uns pour visiter toute la ville et rechercher les pestiférés, afin de leur ôter la communication avec leurs voisins, les autres pour les transporter hors la ville dans l'hôpital qui leur était préparé et pour enterrer les morts. Ces mêmes personnes servaient aussi à purifier les maisons et à en retirer les meubles

Digitized by Google

Il ordonna aussi à ceux qui avaient soin de la police de faire allumer de grands feux dans toutes les places publiques et dans toutes les rues, et de tenir la ville la plus nette qu'il se pourrait.

La vigilance et l'extrême charité de l'Archevêque, qu'on voyait continuellement entre les morts et les mourants, fut cause que les pauvres ne souffrirent que peu dans cette misère publique, que la ville ne se dépeupla pas entièrement, que l'Office divin se continua comme auparavant dans toutes les églises, et, qu'encore que la plupart des chanoines s'en fussent enfuis, il n'y eut cependant pas un seul curé qui voulût abandonner ses paroissiens, en voyant un si grand exemple dans leur premier pasteur. Dieu, sans doute, eut égard à ses ferventes prières et à ses travaux infatigables. La contagion, qui cessa peu à peu, fut moindre dans la ville de Brague que dans quelques autres de Portugal.

Mais à peine notre Archevêque commençait-il à respirer de ce côté-là qu'il se trouve dans une autre épreuve fort critique. C'est une coutume ancienne au Portugal que le roi envoie de temps en temps, dans les provinces de son royaume, des chambres de justice ou des ministres, avec un plein pouvoir d'écouter les plaintes, d'arrêter les désordres, de punir les crimes et de rendre la justice à tout le monde. Le président don Pierre d'Acuyna, accompagné de cinq conseillers, entra pour cet effet dans les terres de l'Église de Brague et commença à y exercer une pleine autorité. Notre Archevêque fut touché de cette entreprise, qu'il crut aussi injuste que nouvelle, sachant que ses prédécesseurs avaient toujours eu seuls toute la juridiction temporelle sur toutes leurs terres, et que les rois de Portugal, bien loin de disputer ce droit à l'Église, le lui avaient au contraire toujours confirmé.

Ayant donc mûrement examiné toutes choses avec son conseil, il envoya d'abord un de ses officiers vers le président pour lui représenter ses droits, le prier de se désister de son entreprise et lui déclarer enfin que, s'il continuait à faire violence à l'Église, il serait obligé de la défendre et d'en venir aux cen-

Digitized by Google

sures. Le président ne fit pas cas de ces menaces, et l'Archevêque, après les admonitions reitérées selon les formes, publia contre lui une sentence d'excommunication. Le magistrat écrivit aussitôt au roi et l'Archevêque en fit de même. Le docteur don Antoine-François, fort habile dans les affaires, fut chargé de présenter la lettre au roi.

Ce jeune monarque se la fit lire, et non-seulement il ne s'offensa pas de la liberté apostolique avec laquelle le Prélat lui parlait, mais il en conçut une affection et une vénération encore plus grande pour sa personne. Il lui répondit donc qu'il était content de sa conduite, qu'il lui accordait avec joie tout ce qu'il lui avait demandé, et qu'il allait commander à ses officiers de se retirer de dessus ses terres, tant pour la considération de son mérite que parce qu'on l'avait assuré qu'il avait grand soin de conserver la justice et la paix dans la ville de Brague et dans toutes les terres qui en dépendaient.

Il y eut en même temps quelques diocésains qui refusèrent de payer à leur pasteur certains droits qu'ils avaient toujours payés jusqu'alors. Étant sommés par les officiers ecclésiastiques, ils refusèrent de répondre en jugement, disant que cette matière n'était point ecclésiastique, mais séculière. On commença à procéder contre eux par des censures ; mais ils se pourvurent devant un juge royal, qui rendit plusieurs sentences en leur faveur pendant qu'on multipliait contre lui-même les sentences d'excommunication. Les magistrats résolurent enfin de faire saisir les revenus des officiers de l'Église. Mais le roi, informé de tout ce qui se passait, leur ordonna de suspendre toutes choses jusqu'à ce qu'il eût ouï l'Archevêque. Ce prince lui écrivit en même temps une lettre dans laquelle, en lui promettant de lui faire rendre justice, il lui témoignait souhaiter qu'il n'excommuniât plus ceux qui récusaient le jugement ecclésiastique.

Quoique l'Archevêque n'appréhendât rien plus que de s'éloigner de son troupeau et que, depuis son retour de Trente, il ne fût jamais sorti de son diocèse, néanmoins, voyant l'importance de cette affaire, il résolut d'aller trouver le roi à Coïmbre pour l'informer lui-même de la justice de sa cause. Don Sébastien fut

Digitized by Google

bien aise de connaître un Prélat qui s'était rendu si célèbre dans tout le monde chrétien. Il lui fit des honneurs extraordinaires, l'écouta très-favorablement et lui fit espérer une entière satisfaction. Il lui envoya dire un jour qu'il souhaitait fort d'entendre un de ses sermons, et le saint Prélat, se rendant à ses désirs, prêcha en sa présence devant toute la cour. Il parla avec beaucoup de force contre le luxe effroyable qui régnait alors dans le Portugal. Le fruit de sa prédication fut que le roi se confirma dans le dessein où il était déjà d'arrêter par des édits les excès qui se commettaient sur ce sujet. Après peu de jours, l'Archevêque supplia Son Altesse de terminer cette affaire, afin qu'il fût libre de s'en retourner au plus tôt. Le roi, l'estimant encore davantage pour cette sainte impatience où il le voyait de quitter la cour pour se rendre à son troupeau, fit donner des ordres à ses officiers entièrement conformes à son désir et à son droit. L'Archevêque, après lui en avoir rendu ses très-humbles actions de grâces, prit congé de Son Altesse et vint reprendre avec une nouvelle ardeur les fonctions de sa charge.

Mais ce qu'on doit le plus admirer dans la vie de ce saint homme, c'est que, parmi tous les soins et les occupations continuelles de la sollicitude pastorale, son esprit et son cœur n'étaient ni moins unis à Dieu dans un repos intérieur, ni moins appliqué à la prière et à la méditation des choses saintes, car il n'oubliait jamais ce qu'il a si sagement remarqué dans son *Aiguillon des pasteurs*, quand il a dit : « Malheur à vous, ô Pontife de Dieu, si la source de la piété et de la dévotion se sèche en vous, puisque cette piété tendre et sincère est véritablement la source d'eau vive qui arrose toutes nos vertus, qui sanctifie tous nos exercices et sans laquelle nous demeurerions secs et stériles. C'est ce vin céleste qui fortifie notre cœur par une joie toute divine. C'est le baume qui guérit nos passions ; c'est la langue par laquelle nous parlons à Dieu et sans laquelle notre âme est muette. C'est elle qui fait tomber en nous la manne du Ciel et qui, soutenant notre cœur par cette céleste nourriture, le rend capable de porter le poids du jour et de la chaleur, et de travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. »

Digitized by Google

Pendant que le saint Archevêque de Brague continuait ainsi à veiller sur lui-même et sur son troupeau, le roi don Sébastien Ier faisait en grande diligence les préparatifs de la guerre qu'il voulait porter en Afrique contre Muley-Moluc, roi de Maroc. Tout son conseil et tous ses amis, le roi d'Espagne lui-même, Philippe II, son oncle, avaient tout employé, ou pour lui faire abandonner un dessein dont ils prévoyaient bien les funestes suites, ou pour l'empêcher du moins d'aller lui-même en personne affronter le péril. Tout avait été inutile. Notre Prélat était particulièrement touché en considérant le malheur auquel s'exposait ce jeune prince. Il déplorait les maux présents et en appréhendait de bien plus grands pour l'avenir. Mais il ne lui restait que de lever les mains au Ciel et de demander à Dieu qu'il éclairât et qu'il conseillât lui-même celui qu'il voyait se précipiter dans un péril évident sans que personne l'en pût détourner, car la résolution de don Sébastien et la fierté naturelle de son esprit, jointes à la chaleur de son âge et à sa qualité de roi, lui avaient inspiré une confiance qui le rendait sourd à tous les avis des autres et inébranlable dans le sien.

Ce fut le 17 juin 1578 que le roi de Portugal fit voile avec toute son armée, d'environ treize mille hommes de pied et de quinze cents chevaux. Il allait attaquer un ennemi puissant et victorieux, qui, outre ses autres avantages, pouvait toujours opposer dix soldats à un seul. Il partit néanmoins de Lisbonne plein de joie et d'espérance, ne se figurant en Afrique que des victoires et laissant son royaume épuisé d'argent et de forces, exposé à tous les malheurs qui furent la suite d'une entreprise si mal concertée. Il est vrai qu'il remporta d'abord quelques avantages sur la multitude des barbares et il fit dans le combat tout ce qu'on pouvait attendre de son grand cœur. Il donna lui-même tous les ordres ; il envoya secourir ses gens et se trouva en personne dans tous les endroits où le péril était le plus grand. Il eut trois chevaux tués sous lui, et, quoiqu'il eût été blessé au bras, il ne laissa pas de s'engager souvent dans le combat et d'exciter tous les siens par son exemple et par son courage. Mais enfin il fallait succomber sous les efforts du

Digitized by Google

grand nombre. François de Tavora, qui commandait l'arrière-garde, le duc d'Avero, tous les autres officiers généraux et la plupart des gentilshommes portugais ayant été tués, le roi se trouvant presque seul au milieu d'un gros de Maures, il fut lui-même tué par un barbare qui ne le reconnut pas.,

Ainsi périt don Sébastien Ier, à l'âge de vingt-quatre ans. Sa grande jeunesse rend ses défauts plus excusables et fait que ses vertus doivent être encore plus admirées. Il eut beaucoup de zèle pour la religion ; il aima et protégea les personnes de vertu et de mérite ; il eut une libéralité vraiment royale, un cœur capable des plus grandes entreprises, une magnanimité égale à celle des rois les plus illustres des siècles passés. Il aimait la guerre, et il savait la faire. Moins arrêté dans ses propres pensées, il eût été un prince accompli.

La malheureuse journée qui finit ses beaux jours fut remarquable par le sort de trois rois qui moururent de morts toutes différentes. Le roi de Maroc, Muley-Moluc, y mourut de maladie donnant tous les ordres jusqu'à son dernier soupir. Le roi de Portugal y fut tué après avoir combattu durant six heures, et Mahomet, qui avait été roi des Maures, se noya en se retirant de la bataille. C'était en faveur de ce prince détrôné par son oncle que don Sébastien avait entrepris cette guerre,

Le saint Archevêque, dont la charité prenait toujours une grande part à tous les maux publics, en prit une toute particulière à celui-ci. Outre les sujets d'affliction qui lui étaient communs avec tous les autres, il était vivement touché de la perte d'un souverain de qui il avait reçu, dans toutes les occasions, des marques de bonté qu'il ne croyait pas pouvoir assez reconnaître. Il l'avait sincèrement aimé durant sa vie, il le pleura amèrement après sa mort, et il ne cessa depuis de lui donner par ses prières, ses pénitences, ses Sacrifices, toutes les assistances que les morts peuvent recevoir de la piété des vivants. Tandis que les peuples, dans la consternation, se plaignaient hautement, ou de l'opiniâtreté du prince, qui avait fait leur malheur et le sien, ou de la complaisance de ses favoris, le saint Prélat, portant ses pensées jusque dans le sanctuaire de Dieu,

Digitized by Google

regardait tous ces maux visibles comme des effets de sa justice secrète et comme l'accomplissement des desseins éternels de sa souveraine volonté. Il considéra de même toutes les suites de ce grand évènement, qui changea la face des affaires dans le royaume de Portugal.

Le Cardinal don Henri, frère du roi Jean III et oncle de don Sébastien, monta après lui sur le trône, âgé déjà de soixante-sept ans. Son caractère d'Archevêque et de Cardinal, et sa vie, qui avait toujours été réglée, faisaient espérer un gouvernement doux et modéré. Sa conduite néanmoins, selon les historiens, ne répondit pas tout-à-fait à cette espérance. Il n'imita point la sage modération de Louis XII, roi de France, qui, étant poussé à se venger de quelques-uns qui l'avaient maltraité lorsqu'il n'était que duc d'Orléans, fit cette réponse si digne d'un roi très-chrétien : « Qu'il fallait laisser au duc d'Orléans à venger les injures du duc d'Orléans. » Don Henri, au contraire, chassa de la cour et priva de leurs charges tous les ministres de son prédécesseur, parce qu'ils l'avaient traité assez indifféremment sous le règne de don Sébastien, qui ne lui donnait aucune part à la conduite des affaires. Le nouveau roi fut peu aimé durant sa vie et peu regretté après sa mort. On a dit de lui ce qui avait été dit d'un ancien empereur, que tant qu'il fut dans une condition privée, il parut plus grand qu'un particulier, mais que sa réputation diminua à mesure qu'il crût en honneur, et qu'on l'eût jugé digne d'être roi s'il ne l'avait jamais été.

On remarqua néanmoins que le changement qui se fit en lui lorsqu'il arriva à la couronne ne le changea point à l'égard du saint Archevêque de Brague. Il avait été son ami étant cardinal, il le fut encore étant roi. Il en donna plusieurs preuves, et lui accorda sans peine tout ce que le Prélat voulut lui demander pour son Église.

Don Henri, n'ayant régné que dix-huit mois, mourut au commencement de 1680. Notre Archevêque le regretta, non-seulement comme un sujet qui respecte son souverain, mais comme un ami qui pleure son ami. Il fit ses obsèques avec tout l'honneur et tout le deuil qui étaient dus au dernier roi de la

Digitized by Google

race royale des Mâles, qui ont occupé le trône de Portugal pendant 486 ans.

Tout le royaume était déjà rempli de divisions et de trouble, et les factions se multipliaient tous les jours, pendant que six ou sept princes, presque tous étrangers, prétendaient sous diverses raisons à la couronne. Le saint Archevêque, résolu de ne prendre aucun parti, faisait faire tous les jours des processions et des prières publiques pour implorer le secours du Ciel, au milieu de toutes les révolutions qu'on avait à craindre. Il priait beaucoup, affligeait son corps par de plus rudes pénitences, prêchait plus souvent qu'à l'ordinaire, et, dans toutes ses prédications, ainsi que dans ses entretiens particuliers, il exhortait ses diocésains à s'éloigner de tout esprit de faction, et de se contenter de demander à Dieu, par de ferventes prières, un prince selon son cœur, capable de donner la paix à son peuple et de le rendre heureux. Cependant la guerre civile s'alluma dans toutes les parties du royaume, et, malgré toutes les attentions du saint Archevêque, il vit son peuple se diviser, prendre les armes et courir au sang. Ne pouvant plus faire entendre sa voix ni respecter son autorité par des gens qui foulaient aux pieds toutes les lois pour ne suivre que leur passion, il crut devoir céder pour un temps et sortir de son diocèse, pour essayer si sa retraite ne ferait pas plus d'impression sur les esprits que ses discours.

Il se retira pour ce sujet à Tuy, petite ville de Galice, où la douleur de se voir ainsi séparé de son peuple et l'attente d'une infinité de maux, dont tout le royaume était menacé, lui causèrent une fièvre très-dangereuse. L'Évêque du lieu lui rendit toutes sortes de services et de respects. Il crut lui-même que son heure n'était pas éloignée, et il se prépara pour aller à Dieu. Mais sa vie devait durer encore quelque temps, afin que sa vertu montât à son comble. La fièvre se dissipa peu à peu, et pendant les langueurs de la convalescence, il apprit que le royaume de Portugal commençait à jouir de quelque paix depuis que le roi catholique s'en était rendu le maître. Les principaux entre ses diocésains étaient déjà venus lui présenter

Digitized by Google

leurs respects, et le conjurer de ne pas les abandonner. Il partit donc de Tuy et revint à Brague, où il fut reçu par tout le peuple avec une joie d'autant plus grande que son absence l'avait fait encore plus désirer.

Vers le commencement de l'année 1581, le roi don Philippe lui écrivit à notre Archevêque pour lui apprendre qu'il avait résolu d'assembler les États dans la ville de Thomar, afin d'y délibérer sur le règlement des affaires du royaume, et que la considération de son mérite et de sa dignité lui faisait désirer qu'il s'y trouvât avec les autres Évêques de Portugal. L'Archevêque s'en excusa d'abord sur les indispositions qui lui étaient restées de sa dernière maladie. Le roi lui écrivit une seconde fois, et lui déclara qu'il ne voulait point faire le serment qu'entre ses mains. L'Archevêque répondit que, puisque Sa Majesté témoignait agréer ce voyage, il se donnerait l'honneur d'obéir, mais qu'il la suppliait de trouver bon qu'il l'avertît que sa présence causerait peut-être quelque trouble dans les États, parce que l'Église de Brague étant en possession de la primatie d'Espagne, il se croyait indispensablement obligé, en qualité d'Archevêque de cette Église et de conservateur de ses droits, de faire porter devant lui sa croix primatiale dans l'assemblée des États; qu'il prévoyait que les Archevêques de Lisbonne et d'Évora s'y opposeraient, et qu'ainsi il pensait qu'il ferait mieux de ne pas s'y trouver, de peur que sa présence ne troublât par quelque dispute la joie publique d'une action si solennelle. Le roi lui fit mander que, dans les États, il pourrait user sans empêchement du droit dont son Église était en possession.

Don Barthélemy arriva à Thomar le 2 avril 1581, où le roi s'était déjà rendu; il entra dans cette ville faisant porter sa croix primatiale devant lui. Il fit venir aussitôt un notaire apostolique et prit acte de cette entrée. Le jour suivant, il alla saluer le roi. Le 16 du même mois, on fit l'ouverture des États. Dans un vestibule fort spacieux, on avait dressé un théâtre, sur lequel il y avait un trône fort élevé et le fauteuil du roi. Plus bas sur le même théâtre étaient en rang les siéges des Prélats, des grands d'Espagne et des officiers de la couronne. Dans le

Digitized by Google

reste du vestibule se trouvaient des bancs pour les députés des villes qui ont séance dans les États.

Notre Archevêque étant entré dans l'assemblée fut conduit sur le théâtre et fit porter devant lui sa croix levée jusqu'à son siége, qui était le premier. Les Archevêques de Lisbonne et d'Évora firent leurs protestations, et notre Prélat leur répondit en peu de mots. Philippe II entra peu après, ayant le sceptre à la main et la couronne sur la tête. L'Évêque de Leyra fit un discours, à la fin duquel l'Archevêque de Brague, ayant à ses deux côtés ceux de Lisbonne et d'Évora, monta sur le trône où était le roi, qui, s'étant mis à genoux, fit le serment ordinaire entre les mains du saint Archevêque, jurant de garder toutes les lois, les libertés et les priviléges du royaume. Tous les États ensuite lui prêtèrent le serment de fidélité. La cérémonie finit par une procession solennelle et un *Te Deum*, qui fut chanté en actions de grâces.

Pendant que le royaume de Portugal, après les plus violentes agitations, commençait à goûter les douceurs de la paix sous le nouveau monarque, le saint Archevêque de Brague renouvelait ses instances auprès du Saint-Siége pour faire agréer sa démission. Les Papes Pie IV, Pie V et Grégoire XIII lui avaient souvent refusé cette grâce, et le dernier, de l'avis des Cardinaux, continuait à la lui refuser. Le serviteur de Dieu, qui aspirait à la retraite avec autant d'ardeur que les ambitieux peuvent en avoir pour s'élever aux postes les plus éminents, s'avisa enfin d'écrire au roi Philippe II, afin d'obtenir par son crédit ce qu'il ne pouvait obtenir autrement. Il lui représenta qu'ayant travaillé pendant plus de vingt-trois ans dans l'archevêché de Brague, il sentait que la faiblesse de son âge, augmentée encore par les restes de sa maladie, ne lui permettait plus de supporter un si grand travail, outre qu'il s'était cru très-indigne de sa charge; qu'il le suppliait d'écrire au Pape en sa faveur, afin qu'il lui plût d'agréer sa démission et de pourvoir en même temps cette grande Église d'une personne dont la piété, le zèle et la vigilance pussent couvrir ou réparer les fautes qu'il y avait faites pendant un long gouvernement,

Digitized by Google

Ce roi, touché de sa demande, lui promit d'en écrire au Vicaire de Jésus-Christ, et il lui en écrivit en effet. Le saint Prélat écrivit aussi de nouveau à Rome. Ses dépêches furent présentées au Pape et lues dans le consistoire avec la lettre du roi d'Espagne. Sa Majesté catholique, ayant représenté les raisons qu'elle avait eues de consentir à la démission de l'Archevêque et celles qui devaient porter le Saint-Siége à la recevoir, conjurait le Pape de vouloir donner cette consolation à un Prélat qui la lui demandait depuis si longtemps et qui l'avait pris pour son intercesseur. Plusieurs Cardinaux témoignèrent être blessés de cette proposition. L'un d'eux dit au Pape que tout le monde savait que l'Archevêque de Brague était le père des pauvres et l'intrépide défenseur des droits de l'Église; qu'il l'avait vu au Concile de Trente, où il avait paru comme un exemple de sainteté et le modèle de tous les Prélats: que si l'âge et sa langueur ne lui permettaient plus de faire ses fonctions on pouvait lui donner un coadjuteur, mais qu'il ne fallait pas priver l'ordre épiscopal d'un si grand exemple. Grégoire XIII n'avait pas moins d'estime pour le saint Archevêque que ce Cardinal; néanmoins, ne pouvant plus résister à l'importunité de ses prières, il ordonna que sa démission serait acceptée. Mais il le contraignit d'accepter une pension de deux mille cinq cents livres, et, à moins de cela, il ne voulut point expédier les bulles de son successeur, qui fut d'abord don Jean-Alphonse de Vasconcelos.

On conçoit avec quelle douleur les habitants de Brague apprirent la démission de leur Archevêque. Tous pleuraient sa perte comme celle de leur consolateur, de leur protecteur et de leur père. Il y en eut plusieurs qui l'allèrent trouver pour répandre dans son sein l'amertume de leur cœur et lui témoigner par des larmes sincères combien ils s'estimaient malheureux de se voir privés de sa personne, qui leur était si précieuse et si nécessaire pour leur salut. L'Archevêque leur dit avec beaucoup de tendresse que Dieu voyait dans son cœur l'amour qu'il lui avait donné pour son Église; qu'il avait toujours été très-persuadé que, l'éminence de sa dignité étant

Digitized by Google

si disproportionnée a sa faiblesse, il lui serait avantageux d'en sortir, puisque, si on lui avait fait justice, il n'y serait jamais entré; qu'après avoir donné tant d'années à la charité du prochain, il devait lui être permis de donner à la connaissance de lui-même, à la retraite et à l'expiation de ses fautes le peu de temps qu'il lui restait à vivre; qu'il les suppliait de croire qu'il ne se séparerait point ni d'eux ni de son Église; qu'il la porterait toujours dans son cœur; qu'elle serait toujours l'objet de son amour, l'entretien de sa retraite, le sujet de ses prières, et qu'il espérait que, l'offrant sans cesse à Dieu et s'offrant lui-même pour elle, il ne la servirait pas moins qu'il l'avait pu faire par l'exercice imparfait des fonctions de son ministère.

Tous ceux qui l'écoutaient fondaient en larmes, honorant d'un côté le saint repos où Dieu l'allait mettre, et déplorant de l'autre la perte qu'ils faisaient. Ils l'accompagnèrent tous ensemble jusqu'au couvent de Sainte-Croix de Viane, que l'Archevêque avait fondé pour les religieux de son Ordre et qu'il avait choisi pour le lieu de sa retraite. La communauté étant venue au-devant de lui pour le recevoir et lui baiser la main, le saint Prélat se jeta lui-même aux pieds du prieur, et lui demanda sa bénédiction; puis, embrassant tous les religieux l'un après l'autre, il leur dit : Mes très-chers Frères, j'ai toujours eu un extrême désir de vivre avec vous; on m'en a arraché par force, et j'y reviens avec joie. Je vous demande par charité que vous vouliez bien me souffrir en votre compagnie et que vous me donniez en aumône la moindre cellule de votre monastère. Mais je vous conjure en même temps de ne pas vous scandaliser si vous me voyez peu réglé et peu recueilli, car je viens ici dans la résolution de réparer, avec la grâce de Dieu et par votre bon exemple, tout ce que j'ai pu perdre de la bonne éducation que j'avais reçue dans ce saint Ordre.

Après ces paroles, que la charité et l'humilité avaient mises dans sa bouche, il se retourna vers ceux qui l'avaient accompagné, et leur dit tout ce qui pouvait adoucir leur affliction. Il supplia particulièrement les ecclésiastiques de continuer toujours avec zèle l'œuvre qu'il avait commencée. Il les pria d'as-

Digitized by Google

surer tous les pasteurs et tous les ministres de son diocèse que si Dieu daignait regarder sa bassesse et ne refusait pas de recevoir ses prières, il tâcherait dans sa retraite d'imiter Moïse sur la montagne, en élevant sans cesse les mains pour implorer le secours du Ciel, pendant que Josué conduirait l'armée du Seigneur et combattrait les ennemis de son peuple. Ceci se passa le 20 février 1582.

Le saint Prélat vécut encore huit ans et quelques mois dans sa retraite de la manière qu'il se l'était proposé, c'est-à-dire dans la contemplation des divines perfections, toujours uni à Dieu par les ardeurs du saint amour, et allant de vertu en vertu par la pratique de la pénitence et de la charité. Uniquement occupé du désir de mourir à lui-même pour ne vivre que de l'Esprit de Jésus-Christ, il jouissait déjà de ce saint repos qu'un Père de l'Église a décrit en ces termes : « Rien ne me paraît comparable au bonheur d'un homme qui, fermant l'entrée de ses sens à toutes les choses présentes, vit comme hors du monde et de la chair ; qui, recueilli tout entier en lui-même, ne prend de part à tout ce qui est humain qu'autant qu'il y est contraint par une nécessité inévitable ; qui, toujours appliqué à connaître Dieu et à se connaître lui-même, tient son âme au-dessus de tout ce qui est visible ; dont l'esprit n'est rempli que de pensées divines et d'images toutes pures, sans aucun mélange de fantômes terrestres et corporels ; qui est déjà et devient tous les jours de plus en plus un miroir sans tache de Dieu et de toutes ses perfections ; qui croît sans cesse en connaissance et en lumière ; qui goûte par une vive espérance les biens à venir ; et enfin qui, étant encore ici-bas parmi les hommes, s'élève toujours en haut par la vertu du Saint-Esprit, et dont la conversation est déjà dans le Ciel avec les Anges, dont il imite la pureté. »

Ces paroles représentent parfaitement l'état où se trouvait l'homme de Dieu dans sa solitude. Nous ne rapporterons pas ici en détail la suite de ces saintes actions et les beaux exemples de douceur, de modestie, d'humilité et d'obéissance qu'il donna à ses Frères jusqu'au dernier période de sa vie. Archevêque et

Digitized by Google

fondateur du couvent, il ne se considéra que comme le dernier dans la maison du Seigneur, et il parut toujours plus soumis, plus respectueux envers le supérieur que ne l'était le plus jeune des religieux.

Mais comme il n'avait pas choisi cette vie paisible et retirée pour fuir le travail, on le vit encore durant quelques années travailler selon ses forces à l'instruction et au salut du prochain. Il allait à pied dans les villages les plus voisins de Viane enseigner le catéchisme aux pauvres gens de la campagne. Il ne croyait pas cet exercice trop bas pour lui, et il s'en occupa tant que sa faiblesse le lui permit. Toujours ami des pauvres et de la pauvreté religieuse, il était moins le maître que le dépositaire de la pension que le Pape lui avait assignée sur son archevêché. Il l'ayait comme ne l'ayant point, puisqu'il n'y prenait d'autre part que la peine d'en être chargé et le plaisir de la distribuer avec une libéralité pleine de sagesse et discrétion, selon les besoins différents des pauvres. Il se privait lui-même quelquefois de ce qui ui était le plus nécessaire pour ne pas laisser sans assistance ceux qui avaient recours à sa charité. Nous n'en rapporterons qu'un exemple, qui suffira pour faire juger de tous les autres.

Un dimanche au soir le saint Prélat, retournant en son couvent, après avoir prêché et catéchisé dans la campagne, trouva en son chemin un grand nombre de pauvres qui l'attendaient. Il leur distribua d'abord tout ce qu'il avait. Une pauvre femme fort âgée vint ensuite lui demander la charité. Le saint homme lui dit qu'il n'avait plus rien et qu'il était bien fâché de ne pouvoir l'assister. Elle le suivait cependant et demandait toujours, lui disant qu'elle avait une pauvre fille orpheline et qu'elles n'avaient pas seulement un lit pour se coucher. Touché de cette extrémité, il pensait à ce qu'il ferait pour ne pas perdre cette occasion de secourir une veuve et une orpheline. Il n'avait pas alors d'argent et il n'en espérait passi tôt. Mais parce que la charité est toujours ingénieuse, il fit attention que, s'il n'avait ni or ni argent, il avait un lit. Il n'en retint que le bois, et, ayant fait un paquet de tout le reste, il le

Digitized by Google

jeta, sur l'entrée de la nuit, par la fenêtre, et la veuve l'emporta avec une extrême joie. Trop content de pouvoir imiter la pauvreté de Jésus-Christ, qui a dit de lui-même qu'il n'avait pas où il pût reposer sa tête, le saint homme trouvait son repos dans la grâce que Dieu lui avait faite de pourvoir à celui du prochain. Il tâcha même de se conserver longtemps ce précieux avantage; c'est pourquoi il se tenait toujours enfermé dans sa cellule, et, lorsque quelqu'un le venait voir, il sortait aussitôt, afin qu'on ne pût point découvrir ce qui lui manquait.

Mais Dieu ne permit pas que son serviteur usât davantage d'une si grande rigueur envers lui-même, ni qu'il souffrît plus longtemps pour n'avoir pu voir souffrir les autres. La pauvre veuve ne lui garda pas le secret, et le prieur, voulant savoir par lui-même ce qui en était, vint un jour frapper à la porte du saint Archevêque, entra tout d'un coup dans sa cellule et ne voyant que les ais de son lit tout nus, sans paillasse, sans matelas et sans couverture, il lui demanda ce que son lit était devenu. La réponse du Saint fut digne de lui : Mon Père, répondit-il, quelqu'un s'en sera accommodé qui en avait sans doute plus besoin que moi ; mais je vous assure que je m'accommode admirablement de ce qui me reste. Le prieur ne lui en voulut point parler davantage, mais il lui envoya le soir un lit, le suppliant de le prendre, et le Prélat, qui faisait profession de lui obéir, fut obligé, contre son inclination, de le recevoir.

L'Écriture compare la vieillesse des Saints à celle de l'aigle, parce qu'au lieu que l'homme extérieur s'affaiblit toujours en vieillissant, comme ayant en soi le principe de la corruption et de la mort, l'homme intérieur, au contraire, se fortifie à mesure qu'il avance en âge, parce qu'il a pour principe et pour âme le Saint-Esprit, qui est éternel. C'est ce qu'on voyait dans l'illustre don Barthélemy des Martyrs ; il croissait toujours en charité à proportion qu'il approchait de son terme. Vers le commencement de juillet 1590, il sentit un redoublement de douleurs qui le réduisirent à une extrême faiblesse. Voyant que son heure n'était pas éloignée, il fit un dernier effort pour dire la Messe ; il visita pour la dernière fois les saints Autels, et il consola le

Digitized by Google

mieux qu'il pût les pauvres qui ne manquaient jamais de se trouver à sa Messe. Il alla ensuite à sa cellule, et, passant par celle du P. André de la Croix, ancien religieux et son ami particulier, il lui dit avec un transport de joie : Mon Père, je viens ici vous donner avis de mon bonheur : je crois que Dieu m'a enfin accordé ce que je lui demande depuis si longtemps ; souvenez-vous de me recommander à lui. Il se retira ensuite, et se mit au lit.

Les médecins trouvèrent que son mal était une rétention d'urine, que son amour pour l'honnêteté l'avait empêché de découvrir. Sa patience et son courage furent véritablement héroïques. Maître de son esprit et de son corps, il souffrait de très-vives douleurs et ne se plaignait jamais ; on ne connaissait l'excès de son mal que par les défaillances qu'il lui causait. On le voyait toujours attentif à Dieu, et au milieu de ses souffrances il ne se pouvait lasser de le bénir pour tant de faveurs qu'il avait reçues de sa divine bonté. La maladie du saint Archevêque ayant été publiée dans Viane, tout le monde en fut extraordinairement affligé, et la douleur ne fut pas moins générale dans la ville de Brague.

Don Alphonse de Vasconcelos, successeur immédiat de notre Saint, n'avait vécu que peu de temps ; le siége primatial était alors rempli par don Augustin de Castro, prélat d'un grand mérite et plein de vénération pour le serviteur de Dieu. Dès qu'il eut appris sa maladie, il se mit en chemin, et, marchant toute la nuit, il arriva le matin à Viane, accompagné d'un grand nombre de personnes des plus considérables, tant du clergé que de la noblesse et de la justice de Brague. S'étant d'abord rendu dans la cellule du malade, il ne put voir sans une extrême douleur ce qu'endurait ce saint homme. Il lui prit les mains et lui donna les plus grandes marques d'affection, non-seulement comme un Archevêque à un Archevêque, mais encore comme un fils à son père. Il ne s'éloigna plus de son lit, s'estimant heureux de rendre les moindres services au saint malade. En même temps, deux magistrats de Brague, et quelques autres bourgeois, députés de toute la ville pour aller

Digitized by Google

rendre leurs derniers devoirs à leur saint Pasteur, arrivèrent au monastère, et s'acquittèrent de leur commission avec de grands témoignages de reconnaissance et de respect.

Cependant les officiers de la ville de Viane commencèrent à entrer en défiance ; ils regardèrent ce grand concours des gens de Brague moins comme des visites de civilité ou de charité que comme des prétextes dont on voulait se couvrir pour leur enlever le corps du saint Prélat aussitôt qu'il serait mort, et ils résolurent de s'y opposer de toutes leurs forces. Le gouverneur de la citadelle, le sénéchal de la province et les lieutenants allèrent d'abord trouver l'Archevêque don Augustin, et, en présence de deux notaires apostoliques et du greffier de la ville, ils le conjurèrent, au nom de tout le peuple et de la part du Pape et du roi, de ne rien faire et de ne permettre pas qu'on fît rien touchant le transport du corps du saint Prélat contre sa dernière volonté, par laquelle il avait expressément déclaré qu'il voulait être enterré en son monastère de Viane. La réponse de don Augustin ne les satisfit pas. Ils prirent donc congé, et, étant allé voir le saint malade, ils lui demandèrent, au nom de toute la ville de Viane, sa bénédiction, qu'ils reçurent avec larmes.

Dès qu'ils furent sortis de sa cellule, ils firent armer les habitants, posèrent des sentinelles et des corps-de-garde dans le monastère et aux environs, et cela continua jour et nuit jusqu'à ce que le saint homme fût enseveli. Le zèle de ceux de Viane fut si grand que les personnes les plus considérables et les plus occupées ne voulurent point s'exempter, non plus que les autres, du travail de la veille et de la garde. On fit allumer partout, durant la nuit, quantité de flambeaux, pour éviter plus aisément les surprises. Tous étaient résolus de courir au couvent à la moindre alarme et de s'exposer à tout plutôt que de souffrir qu'on leur ravît le saint corps, qu'ils considéraient comme le trésor et la félicité de leur ville.

Don Barthélemy avait reçu le saint Viatique aussitôt qu'il parut en péril, et il avait encore communié pour sa consolation plusieurs fois pendant sa maladie. La paix et la joie de son âme parurent se renouveler lorsque don Augustin lui administra

Digitized by Google

le dernier Sacrement. On récitait les psaumes de la pénitence, et le saint malade disait lui-même un verset ; il récitait même avec beaucoup de présence d'esprit celui que les chanoines avec les religieux auraient dû reciter lorsque sa douleur les empêchait de le prononcer. Enfin, après les prières des agonisants, don Barthélemy, levant les mains au Ciel, rendit son esprit à Dieu, le 16 juillet 1590, vers les huit heures du soir, âgé de soixante-seize ans deux mois, et dans la trente-unième année de son épiscopat. La nouvelle de sa mort fut suivie d'un gémissement universel, qu'on entendit par toute la ville, n'y ayant personne qui ne crût avoir perdu en lui ce qu'il avait de plus cher au monde.

On revêtit le corps du saint Prélat de ses habits pontificaux, et tandis que tout le peuple, mais les pauvres principalement, le pleuraient avec des larmes inconsolables, un chanoine du chapitre de Brague et un magistrat de la même ville présentaient des requêtes pour demander son corps. Ceux de Viane renouvelaient aussi leurs protestations. Ils se plaignaient qu'on osât s'opposer à la dernière volonté d'un si saint Prélat, et faire par là que sa mort, qui devait être un sujet de bénédictions et de grâces, excitât au contraire des divisions et de querelles. Ils ajoutaient que si un tel malheur arrivait, ce seraient ceux de Brague qui seraient l'unique cause des violences et des meurtres dont leurs querelles pourraient être suivies ; que, pour eux, ils ne faisaient que se défendre ; qu'ils avaient déjà la justice et qu'ils espéraient avoir aussi la force de leur côté, n'y ayant point d'homme dans Viane qui ne fût résolu d'exposer mille fois sa vie plutôt que de souffrir qu'on leur ôtât le précieux dépôt que le saint Archevêque leur avait laissé.

Don Augustin crut que le moyen d'apaiser ce différend était de donner le saint corps en dépôt aux religieux jusqu'à ce qu'il eût été jugé à qui il appartenait de droit. Mais le Père prieur, nommé François du Saint-Esprit, répliqua à cela que le feu Archevêque avait ordonné qu'on l'enterrât dans le monastère, non pas qu'on l'y mît en dépôt, et qu'ainsi il protestait qu'il ne le recevrait point en dépôt, mais qu'en qualité de supérieur de

Digitized by Google

la maison où il était mort, il l'y enterrerait comme un de ses religieux. Le corps de l'Archevêque fut ensuite porté à l'église avec une pompe et une magnificence extraordinaires. Aussitôt qu'il parut dans la rue, il s'éleva un grand cri, et un bruit de voix confuses qui le louaient, ou qui le pleuraient, ou qui l'invoquaient. Il fut mis en terre près de l'autel, et couvert d'une grande tombe environnée de balustres. Le Ciel avait honoré sa sainteté pendant sa vie par divers miracles; il s'en fit aussi à son tombeau après sa mort. L'illustre Louis de Grenade, quoiqu'il soit mort un an et demi avant le saint Prélat, a fait un petit abrégé de ses vertus et de ses principales actions; il y rapporte plusieurs guérisons miraculeuses faites par le seul attouchement de ses vêtements. Il est aussi certain que, dans ses dernières années, il avait guéri de même plusieurs paralytiques ou autres malades désespérés, et que, par ses prières, il avait délivré quelques vaisseaux et délivré quelques femmes enceintes d'un danger prochain, jugé inévitable.

Dix-neuf ans après la mort de cet ami de Dieu, on fit une translation solennelle de ses reliques, qu'on plaça dans un magnifique tombeau. Le concours des peuples et la dévotion des fidèles furent extraordinaires; quelques Évêques, tout le chapitre et les dignitaires de l'Église de Brague y assistèrent. Le roi catholique Philippe III, le vice-roi de Portugal et plusieursgrands seigneurs voulurent contribuer aux frais de cette cérémonie, que de nouvelles merveilles rendirent encore plus éclatante.

Nous n'entreprenons pas de faire ici l'éloge de ce grand homme, dont toutes les vertus chrétiennes, religieuses, épiscopales ont paru dans un degré héroïque, et en faveur duquel toutes les bouches se sont ouvertes pendant sa vie et après sa mort. Ses propres actions le louent encore plus hautement que la langue ou la plume des hommes. On aura sans doute remarqué, dans toute la suite de sa vie, ce zèle sage et éclairé, cette fermeté d'âme ou cette magnanimité qui l'ont rendu comparable aux plus grands Évêques des premiers siècles. Quoique déjà sanctifié par une retraite de trente années dans le cloître,

Digitized by Google

il n'a pas été plus tôt élevé à l'épiscopat que, selon l'expression de l'Écriture, il a été comme changé en un autre homme, et qu'il a paru devant les Pères d'un Concile œcuménique, devant les Papes, les Cardinaux, les Évêques et les rois, plein de cette force et de cette générosité qui est un effet de la grâce ou de l'onction épiscopale, et qui rend ceux que Dieu appelle à cet auguste ministère successeurs aussi bien de l'esprit que de la dignité des Apôtres. Mais ce qui est rare parmi les héros même de la religion, c'est que, sur une si longue et si belle vie, l'histoire ne remarque aucune tache, elle le loue sans exception, et toute sa conduite n'offre rien qui ait besoin d'apologie.

C'est au Souverain-Pontife, qui est le Chef visible de l'Église et le Vicaire de Jésus-Christ, à mettre, quand il le jugera à propos, au rang des Saints et à proposer au culte public de tous les fidèles un très-saint Évêque, dont les vertus ont répandu une si bonne odeur dans tout le monde chrétien, et dont les écrits nous édifient encore en nous instruisant [1].

(Touron.)

[1] Don Barthélemy des Martyrs a composé divers ouvrages tout remplis de lumière et d'onction, sur les devoirs des Chrétiens dans tous les états, sur la vie spirituelle, sur l'histoire de l'Église et des Conciles, soit généraux ou provinciaux; ce qu'il a eu occasion d'écrire en particulier touchant le Concile de Trente peut beaucoup servir pour l'histoire de ce Concile. Il a écrit aussi sur le droit et sur la théologie morale, et il a fait des notes ou des commentaires abrégés sur le Psautier, sur Jérémie et sur les livres des autres Prophètes. Nicolas-Antoine, dans sa *Bibliothèque d'Espagne*, nous a donné le catalogue de tous ces ouvrages, dont quelques-uns, écrits en portugais par l'auteur, ont été mis depuis en latin par le P. Jacques Quétif, savant religieux du même Ordre. M. Malachie d'Inguimbert, archevêque de Théodosie, puis évêque de Carpentras, a publié à Rome, en deux tomes in-folio, tous les écrits de notre auteur, et il les a dédiés au roi de Portugal Jean V.

Le plus connu comme le plus estimé de tous les ouvrages de don Barthélemy, est son *Stimulus pastorum*. Il ne l'avait point fait pour être mis en lumière, mais pour s'exciter lui-même à imiter le zèle et la conduite des plus saints Prélats de l'antiquité dans les fonctions de sa charge. Il le porta avec lui au Concile de Trente et en son voyage de Rome, où nous avons vu qu'il le communiqua en manuscrit à saint Charles Borromée, qui en fit depuis comme la règle de sa conduite.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES.

16 — 31 OCTOBRE.

XVI[e] JOUR D'OCTOBRE.

Pages.

S. Grat et saint Ansute, martyrs. 1
S. Martinien, saint Saturnien, sainte Maxime, vierge, et leurs compagnons, martyrs. 3
S. Gal, abbé. 5
S. Éliphe ou Aloph, martyr. 14
S. Mainbeuf, évêque d'Angers. 15
S. Mommolin, évêque de Tournai et de Noyon. 15
S. Bercaire, abbé de Hautvilliers. 21
S. Vial, solitaire. 22
S. Ambrois, évêque de Cahors. 23
S. Lul, évêque de Mayence. 23
S. Gordaine, ermite. 27
S. Galdry. 28
S. Anastase le Vénitien. 28
S. Bertrand, évêque de Comminges. 29
Le B. Gérard, abbé et martyr. 32
Le B. Bernard de Massa, frère-mineur. 32
La B[se] Philippine de Châlons, clarisse. 33
Le B. Thomassin de Campo-Basso, frère-mineur. 33
Mémoire de la très-sainte Vierge. 34
Martyrologe romain. 34
Additions des autres martyrologes. 36
Martyrologe de la dernière persécution. 36

XVII[e] JOUR.

S[te] Hedwige, duchesse de Pologne. 37
S[te] Soline, vierge et martyre. 41
S. Héron, évêque d'Antioche. 47
S. Victor, évêque de Capoue. 48
S. Béraire, évêque du Mans. 48

Digitized by Google

Ste Austrude, abbesse à Laon. 50
S. André le Crétois, martyr. 51
S. Loup, évêque d'Angers. 51
La Be Marguerite-Marie. 52
Le V. P. François Bouton, de la Compagnie de Jésus. 53
Le V. P. François-Joseph Brassoni, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. 55
La V. Hyacinthe Bourla, ursuline. 56
Le V. François-Isidore Gagelin, confesseur de la foi. 57
Mémoire de la très-sainte Vierge. 66
Martyrologe romain 66
Additions des autres martyrologes. 67
Martyrologe de la dernière persécution. 68

XVIIIe JOUR.

S. Luc, évangéliste. 69
S. Paul de la Croix, fondateur de la Congrégation des Passionistes. . 76
S. Ascléplade, martyr. 83
S. Athénodore, évêque et martyr. 84
S. Just, martyr à Beauvais. 84
S. Antoine de Lyaroles, martyr agenais. 85
S. Monon, ermite et martyr. 85
S. Augebert et ses compagnons, martyrs. 86
Le B. Sicaire, abbé. 86
Le saint Prophète Joël. 87
Mémoire de la très-sainte Vierge. 87
Martyrologe romain. 88
Additions des autres martyrologes. 89
Martyrologe de la dernière persécution. 89

XIXe JOUR.

S. Pierre d'Alcantara, frère-mineur. 90
S. Savinien et saint Potentien, apôtres de Sens, martyrs. 94
S. Ptolémée et saint Lucius, martyrs. 95
S. Ethbin ou Egbin, ermite. 98
S Aquilin, évêque d'Évreux. 99
S. Chaffre, martyr. 100
Ste Frideswide ou Fréwisse, vierge. 101
S. Barthélemy, évêque de Paris. 102
Le B. Thomas Hélye. 103
La V. Agnès de Jésus, religieuse dominicaine. 104
Mémoire de la très-sainte Vierge. 107
Martyrologe romain. 108
Additions des autres martyrologes. 109
Martyrologe de la dernière persécution. 109

Digitized by Google

XX^e JOUR.

S. Jean de Kenti, patron de la Pologne. 111
S. Artème, duc d'Égypte, et plusieurs autres Martyrs sous Julien l'Apostat. 114
S. Maxime le Martyr. 125
S. Caprais, martyr. 126
S. Zénobe, évêque de Florence. 126
S. Barsabias, abbé, et ses compagnons, martyrs en Perse. 127
S^te Irène, vierge et martyre. 129
S. Condé, ermite. 130
S. Sindulphe ou Sendou. 130
S. Acca, évêque. 131
S. Aldérald, archidiacre de Troyes. 132
Le B. Humbaud, évêque d'Auxerre. 136
La V. Louise Torelli, comtesse de Guastalla, fondatrice des religieuses angéliques. 137
La V. Ursule Bénincasa, fondatrice des Théatines de l'Immaculée-Conception. 143
Mémoire de la très-sainte Vierge. 150
Martyrologe romain. 150
Additions des autres martyrologes. 152
Martyrologe de la dernière persécution. 152

XXI^e JOUR.

S. Hilarion, abbé. 153
S. Malch, solitaire. 184
S^te Ursule et ses compagnes, vierges et martyres. 191
S. Viateur, lecteur de l'Église de Lyon. 194
S. Just, archidiacre de Clermont. 194
S^te Céline, vierge. 195
S. Fintan, abbé en Irlande. 196
La B^se Imaine, abbesse de Flines. 197
Le B. Gonzalve de Lagos, ermite de Saint-Augustin. 198
Mémoire de la très-sainte Vierge. 198
Martyrologe romain. 199
Additions des autres martyrologes. 199
Martyrologe de la dernière persécution. 200

XXII^e JOUR.

S. Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs. 201
S^te Marie-Salomé, mère des Apôtres saint Jacques et saint Jean. . . . 222
S. Marc, évêque de Jérusalem. 223
S. Aberce, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie. 224
S. Mellon, évêque de Rouen. 224
S. Népotien, évêque de Clermont. 225
S. Abibo, moine en Égypte. 225

Digitized by Google

S. Louvent ou Lupien, martyr. 226
S. Modéran ou Moran, évêque de Rennes. 229
Ste Nunillon et sainte Alodie, martyres. 230
S. Bertaire, abbé du Mont-Cassin, martyr. 231
S. Wendelin, abbé de Tholey. 231
Le B. Grégoire Celli, ermite de Saint-Augustin. 233
Le B. Ladislas de Gielniow, frère-mineur. 234
Le V. dom Eustache de Beaufort, réformateur de l'abbaye de Sept-Fonts. 234
Mémoire de la très-sainte Vierge. 235
Martyrologe romain. 236
Additions des autres martyrologes. 237
Martyrologe de la dernière persécution. 238

XXIIIe JOUR.

S. Jean de Capistran, frère-mineur. 239
S. Amon, évêque de Toul. 259
S. Théodoret, martyr. 259
S. Benoit, évêque de Samarie. 262
S. Séverin, évêque de Cologne. 263
S. Lugie et saint Luglien, martyrs. 264
S. Gratien, évêque de Toulon, martyr. 274
S. Romain, archevêque de Rouen. 274
Ste Odde, mère de saint Arnoul. 275
S. Domice, prêtre d'Amiens. 276
S. Ignace, patriarche de Constantinople. 277
S. Herfroy, évêque d'Auxerre. 289
Le B. Barthélemi de Bregance, évêque de Vicence. 289
La V. Jeanne Barrez, ursuline. 293
Mémoire de la très-sainte Vierge. 293
Martyrologe romain. 294
Additions des autres martyrologes. 295
Martyrologe de la dernière persécution. 296

XXIVe JOUR.

S. Raphaël, archange. 297
S. Aréthas, prince arabe, et ses compagnons, martyrs. 301
S. Félix, évêque et martyr. 316
S. Andract, martyr. 318
Ste Maixence et sainte Rosébie, martyres. 318
S. Évergile, évêque de Cologne, martyr. 319
S. Procle, évêque de Constantinople. 319
S. Magloire, évêque. 324
S. Senoch, abbé. 325
S. Martin de Vertou, abbé. 327
Le B. Mansuet, moine de Cîteaux. 328

Digitized by Google

La V. Armelle, vierge. 339
Mémoire de la très-sainte Vierge. 343
Martyrologe romain. 344
Additions des autres martyrologes. 345
Martyrologe de la dernière persécution. 346

XXV[e] JOUR.

S, Chrysanthe et sainte Darie, martyrs. 347
S. Gaudence, évêque de Brescia. 362
S. Front, apôtre de Périgueux. 367
S. Crespin et saint Crespinien, martyrs. 367
S. Martyrius, diacre, et saint Marcien, chantre, martyrs. 369
S. Boniface I[er], pape. 371
S. Marnoc, évêque en Écosse. 372
S. Goizenou, évêque de Léon, martyr. 372
S. Théodose, évêque de Vaison. 373
Le B. Bonaventure de Potenza, frère-mineur. 373
Mémoire de la très-sainte Vierge. 375
Martyrologe romain. 375
Additions des autres martyrologes. 377
Martyrologe de la dernière persécution. 378

XXVI[e] JOUR.

S. Évariste, pape et martyr. 379
S. Lucien et saint Marcien, martyrs. 380
S. Rogatien et saint Félicissime, martyr. 381
S. Rustique, évêque de Narbonne. 383
S. Quod-Vult-Deus, évêque de Carthage, confesseur. 384
S. Quadragésime. 385
S[te] Ermelinde, vierge. 386
S[te] Gibitrude, religieuse de Faremoutiers. 386
S. Cedde. 387
S. Éate, évêque. 389
S. Méliau, martyr. 390
Le B. Athanase. 391
S. Foulques, évêque de Pavie. 391
Le B. Raymond de Capoue, général des Frères-Prêcheurs. 392
Memoire de la très-sainte Vierge. 407
Martyrologe romain. 408
Additions des autres martyrologes. 409
Martyrologe de la dernière persécution. 409

XXVII[e] JOUR.

S. Élisbaan, roi d'Éthiopie. 410
S. Frumence, apôtre de l'Éthiopie. 413
S. Abban, abbé en Irlande. 415

Digitized by Google

S. Abbante, abbé du Mont-Coryphe. 415
S. Didier, évêque d'Auxerre. 416
Le B. Alfred le Grand, roi d'Angleterre. 416
S. Serlon, évêque de Séez. 418
Ste Olle, vierge. 419
Le B. Bentivoglio, frère-mineur. 419
Le B. Pierre de Gand, frère-mineur. 420
Mémoire de la très-sainte Vierge. 422
Martyrologe romain. 423
Additions des autres martyrologes. 424
Martyrologe de la dernière persécution. 425

XXVIIIe JOUR.

S. Simon et saint Jude, apôtres. 426
Ste Anastasie l'Ancienne, vierge et martyre. 431
S. Firmilien, évêque de Césarée, en Cappadoce. 433
S. Fidèle, martyr. 433
S. Ferruce, martyr. 435
S. Honorat, évêque de Verceil. 435
S. Gaudiose, évêque. 436
S. Faron, évêque de Meaux. 436
S. Remi, archevêque de Lyon. 439
S. Jean, évêque de Syracuse. 439
S. Néot, solitaire. 440
Le V. Barthélemy Roë, confesseur de la foi. 442
Les V. François Serrano, évêque, Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz, frères prêcheurs, confesseurs de la foi. 443
Mémoire de la très-sainte Vierge. 475
Martyrologe romain. 479
Additions des autres martyrologes. 480
Martyrologes de la dernière persécution. 480

XXIXe JOUR.

S. Narcisse, évêque de Jérusalem. 482
S. Zénobe, prêtre de Sidon, martyr. 484
Ste Louève ou Landouenne, reine. 484
S. Chef, abbé à Vienne. 485
S. Bond, pénitent. 487
Ste Eusébie et ses compagnes, vierges et martyres. 487
Ste Elflède, vierge et abbesse. 488
S. Dodon, abbé. 488
La Bse Bienvenue Boiano, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. 491
Le B. Thomas Bellacio, frère-mineur. 492
Mémoire de la très-sainte Vierge. 493
Martyrologe romain. 493
Additions des autres martyrologes. 494
Martyrologe de la dernière persécution. 495

Digitized by Google

XXX^e JOUR.

S. Marcel et saint Cassien, martyrs. 49
S. Victorius, saint Luperque et saint Claude, martyrs. 49
S. Lucain, martyr. 49
S. Astère, évêque d'Amasée. 49
S. Sérapion, évêque d'Antioche. 50
Ste Eutropie, martyre. 50
S. Germain, évêque de Capoue. 50
S. Egelnoth, archevêque de Cantorbéry. 50
Le B. Benoît de Crémone, frère-mineur. 50
Le B. Jean Calère, frère-mineur, martyr au Mexique. 50
Le B. Ange d'Acri, frère-mineur capucin. 50
Mémoire de la très-sainte Vierge. 50
Martyrologe romain. 50
Additions des autres martyrologes. 51
Martyrologe de la dernière persécution. 51

XXXI^e JOUR.

S. Némèse et sainte Lucille, martyre. 51
S. Quentin, martyr. 52
S. Narcisse, saint Ampliat et saint Urbain, disciples de saint Paul, martyrs. 53
S. Théodote et sainte Rufine, martyrs. 53
S. Foillan, martyr. 53
Ste Nothburge, vierge. 53
Ste Bége ou Bée, vierge. 53
S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne. 53
Le B. Christophe, frère-mineur. 53
Le B. Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus. 54
Mémoire de la très-sainte Vierge. 54
Martyrologe romain. 54
Additions des autres martyrologes. 54
Martyrologe de la dernière persécution. 54

Appendice. — Le V. Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague. . 54

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

Pages.

S. Abbante, abbé au Mont-Coryphe. — 27 oct. 415
S. Aberce, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie. — 22 oct. 224
S. Abibe, moine en Égypte. — 22 oct. 225
S. Acca, évêque — 20 oct. 131
V. Agnès de Jésus, religieuse dominicaine. — 19 oct. 104
V. Alcober (Jean), frère-prêcheur, confesseur de la foi, avec les V. François Serrano, Joachim Royo et François Diaz. — 28 oct. 443
S. Aldérald, archidiacre de Troyes. — 20 oct. 132
B. Alfred le Grand, roi d'Angleterre. — 27 oct. 416
Ste Alodie, martyre, avec sainte Nunilon. — 22 oct. 230
S. Aloph, martyr, le même que S. Élyphe. — 16 oct. 14
B. Alphonse Rodriguez, coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus. — 31 oct. 540
S. Ambrois, évêque de Cahors. — 16 oct. 23
S. Amon, évêque de Toul. — 23 oct. 259
S. Ampliat, disciple de saint Paul, martyr, avec saint Narcisse et Urbain. — 31 oct. 531
S. Anastase le Vénitien. — 16 oct. 28
Ste Anastasie l'Ancienne, vierge et martyre. — 28 oct. 431
S. Andract, martyr. — 24 oct. 318
S. André le Crétois, martyr. — 17 oct. 51
B. Ange d'Acri, frère-mineur capucin. — 30 oct. 507
S. Ausute, martyr, avec S. Grat. — 16 oct. 1
S. Antoine de Lyarolles, martyr agenais. — 18 oct. 85
Appendice. — Le V. Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague. 547
S. Aquilin, évêque d'Évreux. — 19 oct. 99
S. Arban, abbé en Irlande. — 27 oct. 415
S. Aréthas, prince arabe, et ses compagnons, martyrs. — 24 oct. . . . 301
V. Armelle, vierge. — 24 oct. 329
S. Artème, duc d'Égypte, et plusieurs autres Martyrs sous Julien l'Apostat. — 20 oct. 115
S. Asclépiade, martyr. — 18 oct. 83
S. Astère, évêque d'Amasée. — 30 oct. 499

Digitized by Google

B. Athanase. — 26 oct. 391
S. Athénodore, évêque et martyr. — 18 oct. 84
S. Augebert et ses compagnons, martyrs. — 18 oct. 86
Ste Austrude, abbesse à Laon. — 17 oct. 50

B.

V. Barrez (Jeanne), ursuline. — 22 oct. 293
S. Barsabias, abbé, et ses compagnons, martyrs en Perse. — 20 oct. 227
B. Barthélemi de Bregance, évêque de Vicence. — 23 oct. 289
V. Barthélemy des Martyrs, archevêque de Brague. (Appendice.). . . 546
V. Barthélemy Roë, confesseur de la foi. — 28 oct. 442
V. Beaufort (Dom Eustache de), réformateur de l'abbaye de Sept-Fonts. — 22 oct. 234
B. Bellacio (Thomas), frère-mineur. — 29 oct. 492
S. Benoît, évêque de Samarie. — 23 oct. 262
S. Béraire, évêque du Mans. — 17 oct. 48
S. Bercaire, abbé de Hautvilliers. — 16 oct. 21
B. Bernard de Massa, frère-mineur. — 16 oct. 32
S. Bertaire, abbé du Mont-Cassin, martyr. — 22 oct. 231
S. Bertrand, évêque de Cominges. — 16 oct. 29
Ste Bée, vierge, la même que sainte Bége. — 31 oct. 534
Ste Bége, vierge, la même que sainte Bée. — 31 oct. 534
V. Bénincasa (Ursule), fondatrice des Théatines de l'Immaculée-Conception. — 20 oct. 143
B. Benoît de Crémone, frère-mineur — 30 oct. 505
B. Bentivoglio, frère-mineur. — 27 oct. 419
Bne Bienvenue Boiano, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 29 oct. 491
Bne Boiano (Bienvenue), vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 29 oct. 491
B. Bonaventure de Potenza, frère-mineur. — 25 oct. 373
S. Bond, pénitent. — 29 oct. 487
S. Boniface Ier, pape. — 25 oct. 371
V. Bourla (Hyacinthe), ursuline. — 17 oct. 56
V. P. Bouton (François), de la Compagnie de Jésus. — 17 oct. . . . 55
V. P. Brassoni (François-Joseph), de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 17 oct. 55
B. Bregance (Barthélemi de), évêque de Vicence. — 23 oct. 289

C.

B. Calère (Jean), frère-mineur, martyr au Mexique. — 30 oct. 506
S. Capistran (Jean de), frère-mineur. — 23 oct. 280
S. Caprais, martyr. — 20 oct. 126

Digitized by Google

S. Cassien, martyr, avec saint Marcel. — 30 oct. 496
Ste Ceide. — 26 oct. 387
Ste Celine, vierge. — 21 oct. 193
B. Celli (Grégoire), ermite de Saint-Augustin. — 22 oct. 233
S. Chaffre, martyr. — 19 oct. 100
Bse Châlons (Philippine de), clarisse. — 16 oct. 33
S. Chef, abbé à Tienne. — 29 oct. 483
B. Christophe, frère-mineur. — 31 oct. 538
S. Chrysanthe, martyr, avec sainte Darie. — 25 oct. 347
S. Claude, martyr, avec saint Victorius et saint Luperque. — 30 oct. 498
S. Conde, ermite. — 20 oct. 130
S. Crespin, martyr, avec saint Crespinien. — 25 oct. 367
S. Crespinien, martyr, avec saint Crespin. — 25 oct. 367

D.

Ste Darie, martyre, avec saint Chrysanthe. — 25 oct. 347
V. Diaz (François), frère-prêcheur, confesseur de la foi, avec les V. François Serrano, Joachim Royo et Jean Alcober. — 28 oct. 443
S. Didier, évêque d'Auxerre. — 27 oct. 416
S. Dodon, abbé. — 29 oct. 488
S. Domice, prêtre d'Amiens. — 23 oct. 276

E.

S. Éate, évêque. — 26 oct. 389
S. Egbin, ermite, le même que S. Ethbin. — 19 oct. 98
S. Égelnoth, archevêque de Cantorbéry. — 30 oct. 505
Ste Elfède, vierge et abbesse. — 29 oct. 488
S. Éliphe, martyr, le même que S. Aloph. — 16 oct. 14
S. Elisbaan, roi d'Ethiopie. — 27 oct. 410
Ste Ermelinde, vierge. — 26 oct. 386
S. Ethbin, ermite, le même que S. Egbin. — 19 oct. 98
S. Évariste, pape et martyr. — 26 oct. 379
S. Évergite, évêque de Cologne, martyr. — 24 oct. 319
Ste Eusèbie et ses compagnes, vierges et martyres. — 29 oct 487
V. dom Eustache de Beaufort, réformateur de l'abbaye de Sept-Fonts. — 22 oct. 234
Ste Eutropie, martyre. — 30 oct. 503

F.

S. Faron, évêque de Meaux. — 28 oct. 436
S. Félicissime, martyr, avec saint Rogatien. — 26 oct. 381
S. Félix, évêque et martyr. — 23 oct. 316
S. Ferruce, martyr. — 28 oct. 435

Digitized by Google

S. Fidèle, martyr. — 28 oct. 433
S. Fintan, abbé en Irlande. — 21 oct. 196
S. Firmilien, évêque de Césarée, en Cappadoce. — 28 oct. 433
S. Foillan, martyr. — 31 oct. 532
S. Foulques, évêque de Pavie. — 26 oct. 394
V. P. François Bouton, de la Compagnie de Jésus. — 17 oct. 55
V. François Diaz, frère-prêcheur, confesseur de la foi, avec les V. François Serrano, Joachin Royo et Jean Alcober. — 28 oct. . 443
V. François-Isidore-Gagelin, confesseur de la foi. — 17 oct. 57
V. P. François-Joseph Brassoni, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 17 oct. 55
V. François Serrano, évêque, frère-prêcheur et confesseur de la foi, avec les V. Joachin Royo, Jean Alcober et François Diaz. — 28 oct. 443
Ste Frévisse, vierge, la même que sainte Frideswide. — 19 oct. . . . 101
Ste Frideswide, vierge, la même que sainte Frevisse. — 19 oct. . . . 101
S. Front, apôtre de Périgueux. — 25 oct. 367
S. Frumence, apôtre de l'Éthiopie. — 27 oct. 413

G.

V. Gagelin (François-Isidore), confesseur de la foi. — 17 oct. 57
S. Gal, abbé. — 16 oct. 5
S. Galdry. — 16 oct. 28
S. Gaudence, évêque de Brescia. — 25 oct. 362
S. Gaudiose, évêque. — 28 oct. 436
B. Gérard, abbé et martyr. — 16 oct. 32
S. Germain, évêque de Capoue. — 30 oct. 503
Ste Gibitrude, religieuse de Faremoutiers. — 18 oct. 386
B. Gielniow (Ladislas de), frère-mineur. — 22 oct. 234
S. Goizenou, évêque de Léon, martyr. — 25 oct. 272
B. Gonzalve de Lagos, ermite de Saint-Augustin. — 21 oct. 198
S. Gordaine, ermite. — 16 oct. 27
S. Grat, martyr, avec saint Ansute. — 16 oct. 1
S. Gratien, évêque de Toulon, martyr. — 23 oct. 274
B. Grégoire Celli, ermite de Saint-Augustin. — 22 oct. 233

H.

Ste Hedwige, duchesse de Pologne. — 17 oct 37
B. Hélye (Thomas). — 19 oct. 103
S. Herfroy, évêque d'Auxerre. — 23 oct. 289
S. Héron, évêque d'Antioche. — 17 oct. 47
S. Hilarion, abbé. — 21 oct. 153
S. Honorat, évêque de Verceil. — 28 oct. 435

Digitized by Google

B. Humbaud, évêque d'Auxerre. — 20 oct. 136
V. Hyacinthe Bourla, ursuline. — 17 oct. 56

I.

S. Ignace, patriarche de Constantinople. — 23 oct. 277
Bse Imaine, abbesse de Flines. — 21 oct. 197
Ste Irène, vierge et martyre. — 20 oct. 129

J.

S. Jean, évêque de Syracuse. — 28 oct. 439
V. Jean Alcober, frère-prêcheur, confesseur de la foi, avec les V. François Serrano, Joachim Royo et François Diaz. — 28 oct. 443
B. Jean Calère, frère-mineur, martyr au Mexique. — 30 oct 506
S. Jean de Capistran, frère-mineur. — 23 oct. 239
S. Jean de Kenti, patron de la Pologne. — 20 oct. 111
V. Jeanne Barrez, ursuline. — 23 oct. 293
V. Joachim Royo, frère-prêcheur, confesseur de la foi, avec les V. François Serrano, Jean Alcober et François Diaz. — 28 oct. 443
Joël (Le saint Prophète). — 18 oct. 87
S. Jude, apôtre, avec saint Simon. — 28 oct. 426
S. Just, martyr à Beauvais. — 18 oct. 84
S. Just, archidiacre de Clermont. — 21 oct. 194

K.

S. Kenti (Jean de), patron de la Pologne. — 20 oct. 111

L.

B. Ladislas de Gielniow, frère-mineur. — 22 oct. 234
B. Lagos (Gonzalve de), ermite de Saint-Augustin. — 21 oct. 198
Ste Landouenne, reine, la même que sainte Louève. — 29 oct. 484
Ste Louève, reine, la même que sainte Landouenne. — 29 oct. 484
V. Louise Torelli, comtesse de Guastalla, fondatrice des religieuses angéliques. — 20 oct. 137
S. Loup, évêque d'Angers. — 17 oct. 51
S. Louvent, martyr. — 22 oct. 226
S. Lucain, martyr. — 30 oct. 499
S. Luc, évangéliste. — 18 oct. 69
S. Lucien, martyr, avec saint Marcien. — 26 oct. 380
Ste Lucille, martyre, avec sainte Némèse. — 31 oct. 511
S. Lucius, martyr, avec saint Ptolémée. — 19 oct. 95
S. Lugle, martyr, avec saint Luglien. — 23 oct. 264
S. Luglien, martyr, avec saint Lugle. — 23 oct. 264
S. Lul, évêque de Mayence. — 16 oct. 23

Digitized by Google

S. Luperque, martyr, avec saint Victorius et saint Claude. — 30 oct. 498
S. Lupien, le même que saint Louvent. — 22 oct. 226
S. Lyarolles (Antoine de), martyr agenais. — 18 oct. 85

M.

S. Marc, évêque de Jérusalem. — 22 oct. 223
S. Marcel, martyr, avec saint Cassien. — 30 oct. 493
S. Magloire, évêque. — 24 oct. 324
S. Malch, solitaire. — 21 oct. 184
S. Maimbeuf, évêque d'Angers. — 16 oct. 15
Ste Maixence, martyre, avec sainte Rosebie. — 24 oct. 318
B. Mansuet, moine de Cîteaux. — 24 oct. 328
S. Marcien, chantre, martyr, avec saint Martyrius, diacre. — 25 oct. . 369
S. Marcien, martyr, avec saint Lucien. — 26 oct. 380
Bse Marguerite-Marie. — 17 oct. 52
Ste Marie-Salomé, mère des Apôtres saint Jacques et saint Jean. — 22 oct. 222
S. Marnoc, évêque en Ecosse. — 25 oct. 372
S. Martin de Vertou, abbé. — 24 oct. 327
S. Martinien, martyr. — 16 oct. 3
Ste Maxime, vierge, martyre. — 16 oct. 3
S. Maxime le Martyr. — 20 oct. 125
S. Martyrius, diacre, martyr, avec saint Marcien, chantre. — 25 oct. . 369
S. Mélian, martyr. — 26 oct. 390
S. Mellon, évêque de Rouen. — 22 oct. 224
S. Modéran, évêque de Rennes. — 22 oct. 229
S. Mommolin, évêque de Tournai et de Noyon. — 16 oct. 15
S. Monon, ermite et martyr. — 18 oct. 85
S. Moran, le même que saint Modéran. — 22 oct. 229

N.

S. Narcisse, évêque de Jérusalem. — 29 oct. 482
S. Narcisse, disciple de saint Paul, martyr, avec saint Ampliat et saint Urbain. — 31 oct. 531
S. Némèse, martyr, avec sainte Lucille. — 31 oct. 511
S. Néot, solitaire. — 28 oct. 440
S. Népotien, évêque de Clermont. — 22 oct. 225
Ste Nothburge, vierge. — 31 oct. 533
Ste Nunilon, martyre, avec sainte Alodie. — 22 oct. 230

O.

Ste Odde, mère de saint Arnoul. — 23 oct. 275
Ste Olle, vierge. — 27 oct. 419

Digitized by Google

P.

S. Paul de la Croix, fondateur de la congrégation des Passionnistes. — 18 oct. 76
S. Pierre d'Alcantara, frère-mineur. — 19 oct. 90
B. Pierre de Gand, frère-mineur. — 27 oct. 420
S. Philippe, évêque d'Héraclée, et ses compagnons, martyrs. — 22 oct. 201
Bse Philippine de Châlons, clarisse. — 16 oct. 33
S. Potentien, apôtre de Sens, martyr, avec saint Savinien. — 19 oct. 94
B. Potenza (Bonaventure de), frère-mineur. — 25 oct. 373
S. Procle, évêque de Constantinople. — 24 oct. 319
S. Ptolémée, martyr, avec saint Lucius. — 19 oct. 95

Q.

S. Quadragésime. — 26 oct. 385
S. Quentin, martyr. — 31 oct. 524
S. Quod-Vult-Deus, évêque de Carthage, confesseur. — 26 oct. . . . 384

R.

S. Raphael, archange. — 24 oct. 297
B. Raymond de Capoue, général des Frères-Prêcheurs. — 26 oct. 392
S. Remi, archevêque de Lyon. — 28 oct. 439
B. Rodriguez (Alphonse), coadjuteur temporel de la Compagnie de Jésus. — 31 oct. 540
V. Roë (Barthélemy), confesseur de la foi. — 28 oct. 442
S. Rogatien, martyr, avec saint Félicissime. — 26 oct. 381
S. Romain, archevêque de Rouen. — 23 oct. 274
Ste Rosebie, martyre, avec sainte Maixence. — 24 oct. 319
X. Royo (Joachim), frère-prêcheur, confesseur de la foi, avec les V. François Serrano, Jean Alcober et François Diaz. — 28 oct. 443
Ste Rufine, martyre, avec saint Théodote. — 31 oct. 531
S. Rustique, évêque de Narbonne. — 26 oct. 383

S.

S. Saturnien, martyr. — 16 oct. 3
S. Savinien, apôtre de Sens, martyr, avec saint Potentien. — 19 oct. 94
S. Sendou, le même que saint Sindulphe. — 20 oct. 130
S. Senoch, abbé. — 24 oct. 325
S. Sérapion, évêque d'Antioche. — 30 oct. 502
S. Serlon, évêque de Séez. — 27 oct. 418
V. Serrano (François), évêque, frère-prêcheur et confesseur de la foi, avec les V. Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz. — 28 oct. 443
S. Severin, évêque de Cologne. — 23 oct. 263

Digitized by Google

B. Sicaire, abbé. — 18 oct. 86
S. Simon, apôtre, avec saint Jude. — 28 oct. 426
S. Sindulphe, le même que saint Sendou. — 20 oct. 130
Ste Soline, vierge et martyre. — 17 oct. 44

T.

S. Théodoret, martyr. — 23 oct. 259
S. Théodote, martyr, avec sainte Rufine. — 31 oct. 531
B. Thomas Bellacio, frère-mineur. — 29 oct. 492
B. Thomas Hélye. — 19 oct. 103
B. Thomassin de Campo-Basso, frère-mineur. — 16 oct. 33
V. Torelli (Louise), comtesse de Guastalla, fondatrice des religieuses angéliques. — 20 oct. 137

U.

S. Urbain, disciple de saint Paul, martyr, avec saint Narcisse et saint Ampliat. — 31 oct. 531
S. Ursule et ses compagnes, vierges et martyres. — 21 oct. 191
V. Ursule Bénincasa, fondatrice des Théatines de l'Immaculée-Conception. — 20 oct. 143

V.

S. Vertou (Martin de), abbé. — 24 oct. 327
S. Vial, solitaire. — 16 oct. 22
S. Viateur, lecteur de l'Église de Lyon. — 21 oct. 194
S. Victor, évêque de Cahors. — 17 oct. 48
S. Victorius, martyr, avec saint Luperque et saint Claude. — 30 oct. 498

W.

S. Wendelin, abbé de Tholey. — 22 oct. 231
S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne. — 31 oct. 534

Z.

S. Zénobe, évêque de Florence. — 20 oct. 126
S. Zénobie, prêtre de Sidon, martyr. — 29 oct. 484

BESANÇON, IMPRIMERIE DE J. BONVALOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.20
Grande vie des saints : comprenant le vi
3 0112 089239823

Digitized by Google